3 1761

Digitized by the Internet Archive
in 2013

http://archive.org/details/mmoiresurquelque00lawj

52
56

MÉMOIRE

SUR QUELQUES AFFAIRES

DE

L'EMPIRE MOGOL

1756-1761

Ce volume a été tiré à 40 exemplaires sur papier d'Arches numérotés.

N° 36

SOCIÉTÉ DE L'HISTOIRE DES COLONIES FRANÇAISES

JEAN LAW DE LAURISTON

MÉMOIRE

SUR QUELQUES AFFAIRES

DE

L'EMPIRE MOGOL

1756-1761

PUBLIÉ PAR

ALFRED MARTINEAU

GOUVERNEUR DES ÉTABLISSEMENTS FRANÇAIS DANS L'INDE

AVEC DEUX CARTES HORS TEXTE

PARIS

ÉDOUARD CHAMPION
5, QUAI MALAQUAIS, 5

ÉMILE LAROSE
11, RUE VICTOR-COUSIN, 11

Libraires de la Société de l'Histoire des Colonies françaises

1913

DS
461
.8
L38

INTRODUCTION

Le mémoire que nous publions a été écrit par Jean Law de Lauriston, ancien chef de la loge française de Cassimbazar, dans le Bengale, et se réfère à des événements auxquels il prit part et qui s'accomplirent dans ce pays et dans l'Empire Mogol depuis 1756 jusqu'en 1761. C'est au début de cette période que nous perdîmes Chandernagor et que se livra la bataille de Plassey, qui prépara la soumission du Bengale à la domination britannique. A la suite de ces événements, Law qui avait échappé aux poursuites des Anglais, erra pendant quatre ans dans le Béhar et l'Empire Mogol, cherchant un prince de l'Inde qui voulut employer son épée contre les ennemis de la France et ceux de son propre pays. Vaincu avec le Grand Mogol Shah-Alem à la bataille d'Elsa le 15 janvier 1761, il fut fait prisonnier, retenu pendant un an dans le Bengale et, en 1762, autorisé à rentrer en France.

Les dangers qu'il avait courus, l'illustration personnelle de son nom, — Law était neveu du célèbre financier de la Régence, — les exploits

de Bussy dans le Décan, la chute encore toute récente de Dupleix, l'épisode du Trou Noir, la bataille de Plassey, les révolutions du Bengale, tout donnait aux événements de l'Inde un extraordinaire retentissement ; en ces événements, l'épopée confinait presque partout à l'histoire et l'invraisemblable était une réalité. Les imaginations étaient surprises et confondues tout à la fois et les hommes politiques eux-mêmes n'entendaient rien à des révolutions que l'humiliation séculaire des Européens devant les Mogols ou les Maures ne pouvait faire pressentir aux esprits même les plus avisés. Dans la disgrâce de Dupleix, il y eut moins de haine que d'ignorance.

Lorsque Law arriva en France peu de temps après ces événements, il était naturel que pour satisfaire une curiosité légitime, le ministre lui demandât un récit de ses aventures et des circonstances au milieu desquelles elles s'étaient produites. Law, qui aimait à écrire et écrivait fort bien, n'hésita pas un instant à satisfaire à des désirs qui auraient pu être des ordres et il écrivit à l'usage de M. Bertin un volumineux rapport [1].

1. Bertin (Henri-Léonard-Jean-Baptiste), né en 1719, après avoir été successivement intendant du Roussillon, de Lyon (1754) et lieutenant général de police (1757), avait été nommé le 23 novembre 1759 contrôleur général des finances. Il le demeura jusqu'au 13 décembre 1763. Une fois par mois, le contrôleur général devait se rendre à l'hôtel de la Compagnie pour présider une des « assemblées d'administration », tenue chaque semaine par les Directeurs en présence des Commissaires du Roi (Weber, *La Compagnie française des*

Nous ne savons pas avec certitude ce que contenait ce rapport ; des quatre manuscrits connus de l'ouvrage de Law, aucun n'est la reproduction exacte du mémoire rédigé en 1763. Mais il est aisé de le présumer. Il contenait naturellement le récit des aventures de Law dans le Bengale et l'Empire Mogol ; mais, pour des pays alors si lointains et si mal connus, quel pouvait être l'intérêt d'un pareil récit, s'il n'était accompagné de notes ou d'explications préalables ? Law le comprit et, pour « donner plus de clarté » à son œuvre — ce sont ses propres termes, — il le fit précéder d'une description de l'Empire Mogol, et il y joignit une explication des principaux termes indigènes, une carte des provinces par où il avait passé et un *cahier des routes* ou de l'itinéraire que les événements plus que sa propre volonté l'avaient plus d'une fois obligé à adopter.

Soit que ce mémoire ait été particulièrement apprécié, soit que les services antérieurs de Law aient seuls suffi à lui mériter cette faveur, il fut en 1764 désigné pour reprendre possession de nos établissements dans l'Inde après la paix de Versailles, et, cette reprise effectuée, présider à leur destinée comme gouverneur.

Law s'embarqua dans l'été de 1764 et arriva

Indes, Paris, 1904, p. 441). Si nous en croyons le même auteur, Bertin serait devenu, après sa sortie du contrôle général, et dès 1764, l'un de ces commissaires du Roi qui « furent toujours les véritables directeurs de la Compagnie ». Il était tout naturel que Law adressât son mémoire à un personnage aussi intimement mêlé à la politique de la Compagnie.

dans l'Inde au mois de février suivant ; il réoccupa alors Karikal et Pondichéry, puis s'en alla au Bengale, où il séjourna plus d'un an. L'idée lui vint en route de revoir son travail primitif et de le compléter par des notes ou des développements nouveaux. « Partie de ce mémoire, nous dit-il dans une note d'un des manuscrits — celui du British Museum — a été écrite à Paris en 1763 et partie en 1764 pendant mon second voyage aux Indes ; mais plusieurs notes ont été ajoutées depuis. »

En complétant ainsi son œuvre, Law songeait-il à une publication éventuelle ? C'est possible et tel est notre sentiment. On n'écrit pas 400 pages d'histoire d'un intérêt manifeste et soutenu et l'on ne complète pas ce travail avec un soin si particulier, si l'on ne songe un peu à la postérité. Mais si Law eut cette pensée, il est certain qu'il mourut sans la faire connaître. Sommes-nous aujourd'hui sans le savoir et sans le vouloir ses exécuteurs testamentaires ? Il n'y aurait rien de fâcheux pour sa mémoire, car l'œuvre que nous publions est celle d'un vaillant homme, d'un esprit clair et d'un bon Français.

*
* *

Nous avons dit plus haut qu'il existait à notre connaissance quatre manuscrits du mémoire de Law. Deux sont en Angleterre, l'un à l'India Office, sous la cote O. V. 272 et l'autre au British Museum (Manuscript Department, additional Ma-

nuscript n° 20.914) ; les deux autres sont en France, le premier aux Archives du Ministère des Colonies, dans la série Inde : Correspondance générale, C² 97, et le second à la Bibliothèque Nationale (f. fr., nouv. acq. n° 9.363).

Le plus complet de tous et celui qui paraît le mieux répondre aux indications fournies dans la lettre à M. Bertin est celui du British Museum. Il contient en effet :

1° la lettre précitée de Law à M. Bertin, avec cette indication marginale qui donne son titre à l'ouvrage : *Mémoire sur quelques affaires de l'Empire Mogol et particulièrement sur celles du Bengale depuis l'année* 1756 *jusqu'à la fin de janvier* 1761 ;

2° la description de l'Empire Mogol au moment où vont s'accomplir les événements racontés dans le mémoire ;

3° le mémoire lui-même, divisé en 13 chapitres avec des indications marginales pour les huit premiers [1] ;

4° un « cahier des routes » indiquant les itinéraires suivis par Law depuis son départ de Cassimbazard jusqu'à sa captivité ;

5° une « table d'explications » dans laquelle Law définit les principaux termes indigènes contenus dans le mémoire; l'un de ces articles, celui de Bénarès, est très détaillé et constitue un véritable cours de philosophie religieuse ;

1. Nous avons continué ces notes pour les derniers chapitres, parce qu'elles introduisent plus de clarté dans le texte et qu'elles en facilitent la lecture ; mais il est bien entendu qu'elles ne sont pas de l'auteur.

6° enfin une carte. Cette carte est celle de Danville, le géographe bien connu de cette époque. Cette carte, qui est de 1752, représente une partie du Béhar et de l'Empire Mogol jusqu'au delà de Delhy ; elle est intéressante, parce que Law y a ajouté à la main son propre itinéraire, qui est en lignes jaunes dans le manuscrit et ressort en lignes plus grosses dans la photographie que nous en donnons.

Il est possible qu'à part les notes dont quelques-unes ont été ajoutées après 1763 et dont certaines peuvent être datées de 1773 ou 1774, ce manuscrit soit la reproduction exacte de celui qui fut remis à M. Bertin, mais il est certain que ce n'est pas l'original lui-même ni même une copie tout à fait contemporaine. Outre les notes qui fournissent à cet égard une indication précieuse, il y a avec les autres manuscrits des différences de rédaction, très courtes assurément, mais assez nombreuses, qui ne portent jamais sur le fond de l'ouvrage, mais sur sa composition elle-même. Cette composition est plus soignée dans le manuscrit du British Museum ; on dirait que l'auteur se souciait d'écrire pour l'Histoire. La division en chapitres et les notes marginales qui n'existent dans aucun des autres manuscrits, peuvent, elles aussi, être considérées comme un désir de l'auteur de faire connaître son ouvrage au public. Enfin, on ne saurait nier que l'une des phrases du chapitre Ier n'ait à ce point de vue une importance toute particulière. On lit en effet à la page 14 du manuscrit (voir plus bas, page 71) : *j'aime mieux renvoyer le lec-*

teur..., tandis que dans les autres manuscrits la phrase est : *j'aime mieux vous renvoyer...* Evidemment, Law ne se serait jamais permis d'écrire la première phrase en s'adressant à M. Bertin. La substitution d'une expression à une autre n'a pas été faite sans motif.

Comme le manuscrit du British Museum, texte et notes, est d'un seul tenant, nous serions tenté, en raison de l'une de ces notes, de placer sa composition entre les années 1773 et 1775. Cette note est relative à Baladgirao, *pechoua* ou premier ministre des Marates. En cette note, Law raconte à grands traits certains faits de l'histoire marate jusqu'en 1773 et il les précise quand il approche de cette date. Comme il s'est passé dans l'histoire de ce peuple des faits extrêmement importants en 1775, il serait surprenant que Law n'en ait pas parlé, si à ce moment il n'avait déjà achevé la révision *ne varietur* de son mémoire primitif.

Cela n'est évidemment qu'une supposition, mais elle est infiniment vraisemblable [1].

Quant au moment où le manuscrit entra au British Museum, on le sait d'une façon précise. Il y entra en 1855, à la suite d'une vente de la bibliothèque de lord Rothesay. Cette vente avait été ainsi annoncée : *Catalogue de la riche bibliothèque du Très Honorable lord Stuart de Rothesay*

1. Si des critiques ou des experts peuvent trouver dans la composition du papier une indication utile, le manuscrit porte en filigrane une fleur de lys et le nom D. et C. Bhauw.

contenant plusieurs manuscrits illustres et importants, recueillis principalement pendant les années où l'ambassadeur britannique résida à Lisbonne, Madrid, La Haye, Paris, Vienne, Saint-Pétersbourg et le Brésil. Or Charles Stuart baron de Rothesay fut ambassadeur à Paris de 1815 à 1830 ; c'est vraisemblablement à cette époque qu'il fit l'acquisition d'une copie du mémoire.

On ignore comment se fit cette acquisition. Le maréchal de Lauriston, fils de Jean, était un des hommes les plus en vue du royaume [1] ; il se peut qu'en raison des relations qu'il devait avoir avec l'ambassadeur d'Angleterre, il lui ait gracieusement donné copie d'un récit qui faisait honneur à son père et intéressait aussi l'histoire de la Grande-Bretagne. La famille du maréchal ou plutôt celle de Jean lui-même pourrait dire si elle possède encore un exemplaire dans ses archives, et si cet exemplaire correspond à celui du British Museum.

Examinons maintenant les autres manuscrits.

Ils ont ceci de commun qu'à quelques variantes d'expressions près, ils représentent exactement le même texte et ne comprennent que le mémoire lui-même, diminué du chapitre VIII. Et l'on peut voir par l'ouvrage imprimé que l'ensemble des suppressions représente environ un tiers de l'ouvrage total.

Pourquoi ces suppressions ? On le sait pour le manuscrit de l'India Office.

Le travail de Law, d'une étude si approfondie,

1. Le maréchal Alexandre de Lauriston mourut en 1827.

d'un intérêt si réel et d'une étendue si considérable dut être connu très rapidement en dehors des sphères officielles. En 1774, M. Orme, le célèbre historien des luttes des Anglais dans l'Inde, possédait déjà la carte de l'itinéraire que Danville lui avait donnée et il priait lord Selbourne de lui procurer un exemplaire du mémoire lui-même. Il faut croire qu'il ne réussit pas dans sa tentative, puisqu'en 1785 il ne le possédait pas encore. A ce moment, un nommé M. Johnson, chef de la loge anglaise de Vizagapatam et parent de Law[1], vint à Paris. Il exprima à Law dans quel embarras se trouvait M. Orme pour continuer son histoire, faute de quelques renseignements sur le Bengale à l'époque où Law y conduisit son détachement. Law s'empressa de lui envoyer *l'essentiel* de son mémoire, ainsi qu'il le qualifie lui-même. Au surplus, on ne lira pas sans intérêt la lettre de Law à M. Orme, et qui est du 22 septembre 1785 :

Monsieur,

Faché de voir que vous paraissiez décidé à ne point continuer votre ouvrage des transactions militaires de la Nation Britannique dans les Indes orientales, j'en avais demandé la raison il y a quelque temps à M. Johnson et luy ai fait la même demande à son arrivée icy ; il m'a répondu que vous vous trouviez arrêté faute de quelques

1. M. Johnson avait épousé Jeanne Law de Tancarville, fille de Jacques-François et, par conséquent, nièce de notre auteur. Jeanne était née le 18 juillet 1757.

éclaircissements sur divers objets, entre autres sur ce qui pouvait avoir rapport au détachement que je commandais ; sur quoi je proffite de son retour pour vous faire parvenir *l'essentiel* d'une relation que je me suis avisé de faire à mon retour de l'Inde en 1763 et que je remis en 1764 au ministre. Elle va depuis le commencement des troubles dans le Bengale jusqu'au 15 janvier 1761 que je fus fait prisonnier. Je souhaite que vous veuillez bien la recevoir comme une marque d'amitié et de confiance de ma part ainsi que de l'intérêt que je prends à l'ouvrage que vous avez entrepris, qui vous fait honneur et dont tout le public désire la continuation.

Je certifie la vérité de ma relation en tout ce qui me regarde et mon détachement ; quant aux autres objets, sur lesquels je peux avoir dit autrement que les rapports des uns et des autres, vous en jugerez ; il se peut que je me sois trompé, mais il vous sera aisé de voir que je tiens bien des choses de plusieurs Anglais même, avec lesquels je me suis souvent entretenu pendant toute l'année 1761, n'étant parti du Bengale qu'en 1762. Vous verrez même, autant que je peux me souvenir, que j'ay pris quelque chose de votre premier volume des Transactions, première édition.

Je vous prie instament, Monsieur, de garder pour vous même et pour votre usage cette relation que je vous envoie, sans la communiquer à qui que ce soit, si ce n'est peut-être à quelqu'un de vos amis intimes en qui vous avez une entière confiance, et cela du moins jusqu'à ce que vous en ayez

je vous prie instamment, Monsieur, de
garder pour vous même, et pour votre usage
cette relation que je vous envoye, sans la —
communiquer à quiconque soit, si ce n'est peut-être
à quelqu'un de vos amis intimes

Votre très humble et très
obéissant serviteur
Lawr Lauriston

tiré ce que vous jugerez à propos pour votre ouvrage ; autrement il pourrait se faire que quelque mal intentionné prit plaisir à en faire des extraits pour vous prévenir dans le public. Si mon nom parait, je voudrais que ce ne fut que par votre plume.

J'ai l'honneur d'être, avec les sentiments les plus distingués, Monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur,

LAW DE LAURISTON.

Le manuscrit de l'India Office ne reproduisant que l'essentiel de l'œuvre originale, ne saurait avoir la même importance que celui du British Museum. Mais il a un autre intérêt. Autant qu'on en peut juger par l'écriture, il est de la main même de Law. La lettre à M. Orme, bien que n'étant pas jointe au manuscrit, — elle est contenue dans la série O. V. 293, — est en effet de la même écriture que celle du manuscrit et il semble difficile d'admettre que Law n'ait pas écrit lui-même la lettre qu'il adressa à M. Orme.

Cette particularité donne-t-elle plus d'authenticité au manuscrit de l'India Office ? Nous ne le croyons pas. Il y a dans le manuscrit du British Museum une dizaine de notes qui sont de la même écriture et si l'on admet, comme il est vraisemblable, que cette écriture soit celle de Law, ces quelques notes suffisent à donner au manuscrit la même valeur qu'un original. Law a pu relire le manuscrit qu'il annotait ; au point de vue historique, cela suffit.

Les différences de rédaction que nous avons

signalées plus haut sont plus embarrassantes, à cause des dates. D'après la lettre à M. Orme, le manuscrit de l'India Office devrait être de 1785, or nous avons placé la rédaction du manuscrit du British Museum entre 1773 et 1775 et nous avons dit que cette rédaction était meilleure que celle de l'India Office. Pourquoi Law n'a-t-il pas envoyé à M. Orme le texte revu et amendé ? C'est sans doute parce qu'il a utilisé un manuscrit antérieur, correspondant, aux suppressions près, à celui qui fut remis à M. Bertin.

Quant à ces différences de rédaction, dans l'impossibilité de publier deux textes dans le même travail, nous avons naturellement adopté celui du British Museum, qui est plus complet et n'est pas moins authentique que l'autre. Seulement, comme il y a parfois entre les deux textes des nuances de pensées assez sensibles, nous avons conservé entre crochets quelques expressions du manuscrit de l'India Office, qui nous ont paru plus intéressantes. Veut-on quelques exemples ? nous les empruntons aux chapitres IV et V de l'ouvrage :

On me dit d'aller [par Mednipour] ou Catek,...

L'idée des Anglais était [sans doute] de nous mettre hors de défense...

Khodadakhan que les Chets eux-mêmes avaient fait venir [de je ne sais quel endroit de l'Inde] pour leur sûreté...

Mirdjafer invite les Anglais à monter [à Morshoudabad]...

Une partie du détachement [qui formait l'avant-

garde] descendit [sans s'arrêter] jusqu'à Rajemolle...

qui [quoi qu'ennemi, s'intéressait à notre sort par humanité, connaissant] par sa propre expérience...

Nous avons au contraire maintenu les suppressions, infiniment plus nombreuses, lorsqu'elles ne présentaient pas d'intérêt, comme dans les phrases suivantes :

le peu de fermeté ou *plutôt* la lâcheté du nabab...,

on trouveroit *peut-être* quelques canons et mortiers...

se croyant *toujours* poursuivis...

Quand, au lieu de suppressions, il y a des modifications, nous avons toujours suivi le manuscrit du British Museum, qui est plus court et plus précis : c'est même pour ce motif que nous lui attribuons une rédaction postérieure. Voici des exemples empruntés aux mêmes chapitres :

L'expression : il y avait encore des *Français* par les chemins, a été remplacée par : il y avait encore *du monde* par les chemins ; — ailleurs, *détachement* remplace *troupe* ; — *ce que bon lui sembleroit* prend la place de *ce qu'il voudroit* ; — *je mis donc mes ouvriers à défaire ce qui avoit été fait* est remplacé par *je mis donc à l'ouvrage tous les pionniers que j'avois* ; — *il falloit plier* au lieu de *il falloit céder* ; — retournèrent *auprès du* nabab au lieu de : retournèrent *voir le* nabab, etc.

Les expressions sont parfois renversées : *à ce qu'exigeait M. Watts* au lieu de *à ce que M. Watts exigeait...*

Toutes ces suppressions ou modifications sont peu importantes, et ne méritent pas de retenir l'attention. Lorsqu'elles en vaudront la peine, nous les indiquerons par des notes spéciales.

Il nous reste maintenant à parler des manuscrits français. Leur examen ne sera pas long. Le manuscrit du ministère des Colonies est, à quelques expressions près, la reproduction fidèle de celui de l'India Office. Il se trouve inséré dans une série de documents qui se rapportent aux années 1763 à 1765, mais comme ce recueil fut constitué au XIX^e^ siècle par un fonctionnaire qui rangea les pièces dans leur ordre chronologique, on ne saurait en conclure que c'est entre 1763 et 1765 que le manuscrit fut rédigé. Nous pensons cependant, comme pour celui de l'India Office, qu'il fut écrit avant 1772. L'écriture est nette et très lisible.

Quant au manuscrit de la Bibliothèque Nationale, il fait partie de la collection Margry et a été copié dans le courant du XIX^e^ siècle sur celui du ministère des Colonies. C'est assez dire qu'il ne saurait avoir de valeur que si les trois autres venaient à disparaître.

M. S. Ch. Hill, qui habite Londres, a bien voulu se charger avec nous d'établir, pour cette édition, la concordance entre les manuscrits du British Museum et de l'India Office. Nul n'était plus qualifié pour accomplir un pareil travail. M. Hill a été autrefois chargé de la conservation des archives du Gouvernement de l'Inde, il a été

directeur de l'enseignement dans les Provinces Centrales ; il a publié de nombreux ouvrages ou brochures sur l'Inde. En chacun de ses travaux, il a apporté la conscience et la probité professionnelle d'un historien. M. Hill, qui est un bon Anglais et qui aime son pays, ne pousse point l'égoïsme national jusqu'à ne pas reconnaître dans les adversaires d'antan les qualités et les vertus qui ont fait leur gloire et font une partie de la nôtre ; avant qu'aucun Français n'ait eu ce soin pieux et patriotique, il s'est attaché, en plusieurs monographies, à faire connaître quelques-uns de nos compatriotes qui se sont illustrés dans l'Inde. Il suffit à cet égard de citer son volume sur Claude Martin et surtout celui intitulé : *Trois Français dans le Bengale* [1]. Ces trois Français sont Renault, qui eut la triste destinée de présider à la chute de Chandernagor en 1757, le chevalier Courtin dont la course errante à travers le Bengale à la suite de l'abandon de Dacca mérite toute notre admiration et enfin Law lui-même. M. Hill, qui a eu entre les mains les manuscrits de ce dernier, en a publié de nombreux extraits dans l'ouvrage précité ; il a en outre publié la première partie du mémoire dans son troisième volume du : *Bengale en* 1756-1757 (p. 160-214), édité à Londres par J. Murray en 1905 ; il a bien voulu s'associer à nos efforts pour faire connaître l'œuvre tout

1. Three Frenchmen in Bengal or the commercial ruin of the french settlements in 1757. By S. C. Hill. — *London, Longmans, Green and C°*, 1903, 182 pages.

entière. Il est juste que dans l'édition de cet ouvrage nous lui attribuions la part qui lui revient et lui témoignions toute notre reconnaissance.

On a respecté dans cette édition l'orthographe des noms propres indigènes et en général celle des noms communs, lorsqu'elle ne constitue pas une faute notoire ; toutefois, comme il n'est pas d'orthographe pour les noms propres et que ceux de l'Inde ont, même de nos jours, les formes les plus variées et les plus méconnaissables, nous avons dressé en un tableau qu'on trouvera à la fin de cette introduction les diverses orthographes adoptées par d'autres auteurs sans les épuiser toutes et notamment les orthographes anglaises qui se différencient si profondément des nôtres ; ces dernières ont été empruntées à l'*Imperial Gazetteer* qui fait foi en la matière. Le lecteur pourra ainsi reconnaître sans trop de peine le même personnage ou la même localité sous les vocables les plus étranges et les plus dissemblables.

Quant à la ponctuation, nous préférons avouer que, sans se soucier plus qu'il ne convient de celle des documents, nous avons adopté celle qui serait employée de nos jours. Quand on publie un texte ancien, c'est pour qu'il soit lu ; or rien ne gêne plus la lecture que des ponctuations défectueuses ou qui ont cessé d'exister et on reconnaîtra bien qu'une ponctuation mauvaise n'ajoute rien à la valeur d'un document.

Nous en dirions autant des divisions en paragraphes si, contrairement aux usages de son siècle et surtout à ceux du XVII^e^ siècle, Law n'avait lui-

même fait dans son texte des divisions claires et nombreuses qui reposent la vue et soutiennent l'attention ; il est très rare que nous ayons été obligé d'apporter plus de lumière dans le manuscrit.

*
* *

On sait peu de choses de la vie de Jean Law avant les événements qu'il raconte. Nous nous sommes vainement adressé à cet égard à la famille qui peut-être ne connaît rien et nous n'avons trouvé dans les documents officiels que des renseignements trop succincts.

Jean était le premier enfant de William ou Guillaume Law, le frère de l'illustre financier de la Régence.

Les deux frères étaient eux-mêmes issus d'une famille écossaise qui, si l'on en croit l'annuaire de la noblesse de 1863, remonterait jusqu'au XIV^e^ siècle ; mais rien n'est moins certain que toute la succession d'aïeux titrés et blasonnés qu'on invoque pour son illustration. Celle qu'elle tient du financier de la Régence est plus certaine et de meilleur aloi.

Guillaume Law était encore en Angleterre où il se maria en 1716 à une nommée Rebecca Dewes [1], lorsque la fortune de son frère commença à s'élever en France. Quand cette fortune fut

1. Les généalogistes ont imprimé que Rebecca Dewes appartenait à l'illustre famille de Percy. La vérité est qu'elle se nommait Dewes, sans autre parenté notoire.

mieux établie, Guillaume vint à Paris où il se fixa ; il semble qu'il ait d'abord habité le quartier de l'église Saint-Roch ; c'est là que son premier fils Jean naquit en 1719. Guillaume fut à diverses reprises employé par l'abbé Dubois dans des négociations politiques ou financières au delà de la Manche ; le subtil abbé ménageait alors le puissant financier et cherchait à utiliser ses relations en Angleterre. Lorsque vint la débâcle du Système, Guillaume fut pécuniairement rendu responsable de l'insuccès de son frère et enfermé au Fort l'Evêque, où l'on emprisonnait les débiteurs insolvables. Après que les passions suscitées par ce désastre furent calmées, il put en sortir sans que sa fortune fut entamée. Il ne paraît pas au surplus que cette fortune ait jamais été considérable ; elle s'accrut pourtant en 1729 à la mort du financier d'une partie de sa succession. Jean Law mourut sans enfants légitimes, mais la majeure partie de ses biens avait été confisquée après son départ de France et il ne transmit à ses héritiers naturels qu'un héritage des plus modestes, qu'aucun document ne permet d'évaluer.

Guillaume Law continua de vivre en France jusqu'en 1752, époque de sa mort. On ne suit plus sa trace à partir de 1721 que par la naissance de ses enfants.

Ces enfants furent :

Jean, né le 15 octobre 1719, baptisé le 3 novembre ;

Rebecca-Louise, née en 1720 ;

Jeanne-Marie, née en 1722, épousa en 1743 Jean-Georges de la Cour, puis M. de Bermandet ;

Jacques-François, né le 20 janvier 1724 ;

Enfin Elisabeth-Jeanne, née en 1725, épousa François-Xavier de Boisserolle.

De ces enfants, deux ont laissé un nom dans l'histoire : Jean et Jacques-François [1].

Lorsque ces enfants furent arrivés à l'âge d'homme, ils furent, comme Bussy et tant d'autres gentilshommes de cette époque, envoyés dans l'Inde pour y chercher fortune. Le souvenir de leur oncle, créateur de la nouvelle compagnie des Indes, leur fut à cet égard une précieuse recommandation : la compagnie se les attacha, l'aîné dans ses services civils et le second dans ses services militaires.

La mémoire de leur oncle, non moins que leur mérite personnel, les fit avancer tous les deux assez vite dans la carrière qu'ils avaient adoptée. Comme leur rôle fut très distinct et ne se trouva jamais mêlé aux mêmes événements, nous dirons tout de suite, sans entrer d'ailleurs dans aucun

1. Les titres attachés à la famille Law étaient ceux de Lauriston, qui est une localité aux portes d'Edimbourg, Clapernon ou Clapernow, qui se trouve également en Ecosse et enfin Tancarville, qui est dans les environs de Rouen. Nous ignorons à quelle époque ces titres entrèrent dans la famille ; l'acte de baptême de Jean porte qu'il naquit de Guillaume Law, *gentilhomme écossais*. Quoiqu'il en soit, le titre de Lauriston fut porté au XVIII^e siècle par Jean et sa descendance et celui de Clapernon et Tancarville par Jacques-François et ses enfants. Ces deux descendances existent encore.

détail, que Jacques-François, arrivé comme son frère à Pondichéry en 1742, y séjourna la plus grande partie de sa vie ; il se distingua d'une façon particulière à la défense de cette ville en 1748 et fit ensuite la guerre dans le Tanjore et dans le Carnatic. Chargé par Dupleix des opérations contre Trichinopoli, il succomba devant cette place le 2 juin 1752 par une capitulation qu'on lui a souvent reprochée et qui fut la cause très directe de la chute de Dupleix et de sa politique [1]. Il servit ensuite dans le Décan avec

1. Law se défendit naturellement d'avoir rien fait qui ne fut conforme aux ordres qu'il avait reçus ou qui ne lui ait été imposé par les circonstances.

Il ne saurait entrer dans le cadre de cette introduction d'élucider ce problème, le plus grave peut-être de notre politique coloniale ; nous nous bornerons à reproduire ici, parce qu'elle est insérée dans le manuscrit du British Museum à la suite du mémoire de Lauriston, une lettre de l'abbé Prévôt à Jacques Law, du 20 août 1763 :

« Il est vrai, Monsieur, que me faisant l'honneur de m'écrire il y a trois semaines, vous ne m'avez pas marqué votre adresse, et n'ayant passé que 24 heures en Paris, je me suis borné à vous laisser pour réponse, si vous preniez la peine de renvoyer chez Mr Arnould, que j'aurois tous les égards dus à la justice de vos plaintes. Aujourd'hui, Monsieur, que la lecture des deux mémoires, et mes propres informations m'ont tout à fait éclairé, je vous promets beaucoup plus. Vous serez maître du tems, de la forme et des termes de la réparation ; je ne crois pas devoir moins à l'excés de l'injustice et de l'outrage, et je ne vous demanderai, en retour, que d'être bien convaincu de l'innocence de mes intentions. Mettez vous, s'il vous plait, à ma place. Je me suis servi du Mémoire de Mr Dupleix que je ne connois pas person-

Bussy et s'y conduisit avec honneur et courage ; en 1753, il sauva Bussy à Haïderabad d'une situation qui paraissait désespérée. Il ne revint en France qu'une seule fois et s'y trouvait en 1763, lorsqu'il présenta un mémoire explicatif de sa conduite à Trichinopoli. Lorsque Jean fut nommé gouverneur de nos établissements dans l'Inde, et

nellement, comme des relations de MM. Dumas, de Labourdonais, de Leyrit, de Bussy. de Moracin, etc. Pouvais-je me défier qu'une pièce autorisée par des seings connus et publiée sans aucune apparence d'obstacle, et demeurée fort longtems sans réclamation, contint d'impudentes faussetés et de noires calomnies ; je loue, Monsieur, la noble chaleur qui respire dans votre défense, et je ne suis pas moins indigné que vous, contre ceux qui l'ont rendue nécessaire ; mon désaveu l'est aussi, je le reconnois ; et loin d'être humiliant pour moi, comptez, Monsieur, que j'en ferai gloire ; que la honte et le remord soyent pour ceux qui vous ont injustement noirci, et dont la mauvaise foi m'a jeté dans une si malheureuse erreur ; ainsi j'aurai l'honneur de vous voir à Paris au premier voyage que je ferai ; je le hâterois, si je n'étois retenu malgré moi, par un long et douloureux rhumatisme, mais il commence à se ralentir, et je compte d'être à Paris vers la fin du mois. Agréez, Monsieur, en avancement d'expiation, l'offre de mes très humbles services et les vrais sentimens de considération, d'estime et de zèle avec lesquels je ferai profession d'être, Monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur.

« Signé : l'abbé Prevost, premier aumonier de S. G. Mgr le Prince de Conty. »

En marge est écrit : à Saint Firmin, dans le Parc de Chantilly, vingt août mil sept cent soixante trois.

Sur l'enveloppe : à M. le chevalier Law, chez M. le Président Rosset, rue de la Jussienne, à Paris.

qu'il prit possession de ses fonctions en 1765, il exprima le désir que son frère lui fut adjoint comme major des troupes. Ce désir ne devait pas être exaucé ; Jacques mourut à l'île de France à la fin de 1766 ou plutôt au commencement de 1767. Il n'avait pas quarante-trois ans [1].

Jean eut une carrière toute différente. Il ne resta que deux ans à Pondichéry et fut envoyé dans le Bengale en 1744. Nous n'avons pu retrouver à quel titre il y servit jusqu'en 1747. Au Bengale, la compagnie n'entretenait pas de forces militaires et les postes de début étaient ceux de commis, puis de sous-marchands. Il fallait généralement assez de temps ou des services exceptionnels pour devenir chef de loge ou de comptoir. Law devint très vite chef de la loge de Cassimbazar. En 1746, ce poste, qui n'eut jamais qu'une importance secondaire, ainsi que nous l'expliquerons plus loin, était occupé par M. Fournier, un des plus anciens employés de la compagnie. La compagnie estimant que ses intérêts à Cassimbazar ne nécessitaient plus que la présence d'un agent subalterne, le remplaça par un sous-mar-

1. Jacques-François Law, plus communément appelé *le chevalier Law*, avait épousé le 17 février 1751 Marie Carvalho, fille de dom François Carvalho, gentilhomme portugais, et de Marie Saint-Hilaire. Il eut quatre enfants :

Marie-Josèphe, née en 1752, épousa Louis de Bruno ;

Françoise, née le 12 mars 1754, épousa Charles Culling Smith ;

Jeanne, née le 18 juillet 1757, épousa sir Samuel Johnson ;

Jacques-Louis, baron de Clapernon, né le 8 août 1758.

chand, M. Dalbert, qui mourut le 24 octobre, quelques jours seulement avant que M. Fournier n'eut effectivement quitté Cassimbazar. Il fut remplacé par un nommé M. de la Marre, qui se montra inférieur à la tâche qui lui était confiée, fut rappelé à Chandernagor et remplacé à son tour par Jean Law dans le courant de l'année 1747.

Law devait rester chef de la loge de Cassimbazar jusqu'en 1757, quelques semaines après la prise de Chandernagor, alors qu'il dut lui même fuir devant les Anglais et chercher dans l'Empire Mogol un asile et une espérance.

* * *

Avant d'arriver à ces événements, qui sont l'objet du présent ouvrage, et pour mieux se rendre compte des difficultés au milieu desquelles Law allait se trouver, il n'est peut-être pas inutile d'indiquer la situation politique de nos différents établissements du Bengale en 1747.

On sait pourquoi ces établissements furent fondés. Depuis un siècle, les Anglais et les Hollandais tiraient de grandes richesses du Bengale. Le Bengale était réputé la partie la plus riche de l'Inde. Lorsqu'après avoir abandonné nos rêves d'établissement à Madagascar, nous prîmes le parti d'aller, nous aussi, aux sources mêmes de la fortune, il était naturel qu'après avoir pris pied à Surate et à Pondichéry, nous eussions l'idée de nous fixer également au Bengale.

Balassor fut notre premier établissement :

Duplessis s'y établit en 1684. Balassor est situé en dehors de l'estuaire du Gange, à quelque distance de la mer, sur une petite rivière au cours sinueux et mobile. On ne tarda pas à s'apercevoir que la situation était mauvaise et, sans l'abandonner, M. Deslandes obtint en 1692 d'Ibrahim khan, nabab de Dacca, l'autorisation de se fixer à Chandernagor, sur l'Hougly. Chandernagor ne devait être lui-même qu'un entrepôt des marchandises qui pouvaient arriver par voie d'eau de l'intérieur du pays. Afin de faciliter l'achat et la concentration de ces marchandises, on établit peu à peu d'autres postes le long des fleuves et c'est ainsi qu'on se fixa d'abord à Cassimbazar puis à Dacca (1726).

Dacca[1] était à la fin du XVII^e siècle la capitale du Bengale et tirait de ce fait une importance toute particulière ; bâtie sur un des bras de la Padma, qui met en communication le Gange et le Brahmapoutre, elle était en situation d'utiliser à son choix ces deux grandes voies navigables. En 1704, le nabab Murshid kouli khan transféra le siège du gouvernement au cœur même du Bengale, à Moxoudabad, sur le Baghirathaï. Moxoudabad changea alors de nom et prit celui de Morshoudabad ou Murshidabad qu'elle a conservé. On comprend dès lors pourquoi nous nous y sommes établis ; les Anglais y étaient déjà fixés depuis 1658.

Deslandes, d'Hardancourt et Dirois furent les

1. Dacca avait remplacé Rajmahal comme capitale en 1608.

trois premiers chefs de la loge de Chandernagor ; ce fut au temps de M. Dirois que fut établie, par un édit du 27 janvier 1726, la liberté du *commerce d'Inde en Inde* qui amena beaucoup de bâtiments dans le Bengale et prépara ainsi une prospérité que Dupleix devait si heureusement développer [1].

Dupleix, qui était dans l'Inde depuis huit ans, remplaça Dirois en 1730. Continuant l'œuvre de ses prédécesseurs, il fonda la loge de Patna en 1732, celle de Jougdia en 1738, prit pied au Pégou vers la même époque par une occupation à Syriam et créa en 1738 un établissement à Bender Abbas, sur le golfe Persique. En 1735, il avait obtenu du nabab l'autorisation de faire frapper des monnaies d'or et d'argent au *bancassal* ou hôtel des monnaies de Murshidabad, au moment même où le gouverneur Dumas obtenait du nabab d'Arcate un privilège analogue pour les roupies de Pondichéry.

Nos établissements étaient en pleine voie de prospérité lorsque Dupleix fut appelé au gouvernement de Pondichéry en 1741, et fut remplacé à Chandernagor par M. Burat puis, à partir de 1746, par M. Duval de Leyrit, précédemment chef de la loge de Mahé.

Cette prospérité se maintint jusqu'en 1745 ;

1. Le commerce de la compagnie des Indes était un monopole. Afin de permettre à ses agents de faire des opérations commerciales régulières, elle leur permit à partir de 1726 de faire du commerce au delà du Cap de Bonne-Espérance, dans l'Océan Indien et les mers de Chine. C'est ce qu'on appelle le *Commerce d'Inde en Inde.*

mais alors deux causes vinrent paralyser l'essor de nos établissements : la guerre avec l'Angleterre et les invasions des Marates dans le Bengale.

La guerre avec l'Angleterre, qui eut tant de retentissement à la côte de Coromandel avec les sièges de Madras et de Pondichéry, ne fut point transportée dans le Bengale, où les loges françaises et anglaises convinrent entre elles de la neutralité du Gange. Réserve prudente : le nabab de Murshidabad n'eut sans doute pas toléré la guerre. A cette époque, les événements n'avaient encore révélé à personne la faiblesse politique et militaire de l'Empire Mogol et des divers états qui lui étaient attachés par des liens plus ou moins étroits. La crainte des Maures était un dogme bien établi auprès de toutes les puissances européennes, et nul dans le Bengale n'eut osé contrecarrer les ordres du nabab. Or, le nabab ne considérait les Européens que comme des contribuables qu'il pouvait pressurer mais qu'il ne devait pas détruire. Autant de nations, autant de revenus. Il pouvait bien tolérer que l'une cherchât à paralyser les opérations commerciales de l'autre, mais il lui importait qu'aucune ne fut totalement anéantie.

C'est pourquoi, après la déclaration de guerre de 1744 en Europe, les Anglais, plutôt que de menacer directement nos établissements du Bengale, se bornèrent en général à gêner notre navigation et à entraver notre commerce. Ils y réussirent à merveille et dès 1747, malgré leurs échecs à la côte de Coromandel, ils avaient acquis dans la vallée du Gange une situation prépondérante

qui dominait de beaucoup celle de la Hollande et de la France.

Comme d'habitude, les procédés pour arriver à ce résultat ne furent pas d'une loyauté parfaite. Dès le début de 1745, ils saisirent en rade de Balassor deux vaisseaux français, l'*Heureux* et le *Dupleix*. En octobre 1746, au moment même où ils perdaient Madras, ils eurent l'idée de s'emparer de Chandernagor : l'état major des vaisseaux anglais fut même convoqué à Calcutta sous prétexte de célébrer la fête du roi, mais en réalité pour prendre toutes les dispositions nécessaires contre nos établissements. Les mesures de défense que nous prîmes alors firent échouer cette tentative et les Anglais dissimulèrent leur retraite en prétendant que s'ils avaient songé à des mesures militaires, c'était pour résister à une incursion des Marates contre Calcutta [1].

Au début de 1747, le commandant Griffin fit arrêter à Ingely, dans le Gange, un vaisseau hollandais et le fit décharger à terre, sous prétexte qu'il y avait à bord des Français et des marchandises françaises. Il y avait en effet à bord plusieurs Français dont deux officiers ; ils furent arrêtés et leur arrestation maintenue, malgré les protestations des directeurs français et hollandais de Chandernagor et de Chinsura.

Au mois de juillet suivant, un navire français, la *Charmante*, commandé par M. Caignon, fut aussi arrêté à Ingely par trois boats anglais armés

1. Arch. Col., C² 6, p. 165.

en guerre. Toutes les réclamations qu'on adressa au Conseil de Calcutta restèrent vaines et sans résultat. A la même époque, les Anglais saisirent encore des vaisseaux hollandais, portugais, maures et arméniens, parce qu'ils les croyaient propriété française ou supposaient qu'ils avaient des Français à leur bord.

Ces divers attentats produisirent le résultat qu'en attendaient les Anglais ; le commerce français du Bengale ne fut pas ruiné mais il fut très affaibli et la situation de nos divers établissements devint des plus précaires. Il n'en était aucun qui ne fut endetté ; Chandernagor et Cassimbazar furent les plus éprouvés ; Chandernagor devait 300.000 roupies en 1751.

Les incursions des Marates, si fréquentes à cette époque, ne furent pas moins préjudiciables à la prospérité de nos établissements. En ravageant le Bengale, les Marates s'étaient engagés à respecter les propriétés européennes et, ce qui paraît surprenant, ils tinrent parole ; mais à cette parole on ne croyait guère et l'on agissait toujours comme si l'on redoutait d'eux les pires catastrophes.

Ces incursions commencèrent en 1742 par l'invasion du Béhar par Basker Punt, lieutenant de Ragogy Bonsla. Ce dernier s'était depuis dix ans taillé une royauté véritable dans le Bérar qu'il ne cherchait qu'à agrandir. L'occident lui étant fermé par d'autres chefs marates aussi puissants que lui, Dummaji Gaeckwar, Mohadji Holkar et Ranoji Sindia, il se jeta sur le Bengale, que nul ne

cherchait à lui disputer. L'invasion de 1742 faillit coûter le pouvoir au nabab du Bengale ; trahi par un de ses principaux officiers, il vit les Marates s'emparer du Catec, de Mednipour et de la ville d'Hougly ; seul, un gonflement du fleuve empêcha les envahisseurs d'entrer dans le district de Murshidabad. Pendant que les Marates s'endormaient sur ce succès, une contre-attaque imprévue du nabab leur fit perdre en un instant tous leurs avantages et Basker Punt dut rétrograder jusque dans le Bérar. Une autre invasion en 1744 amena les Marates jusqu'à Burdouan ; le nabab les éloigna, dit-on, par une somme d'argent. Basker Punt revint quelque temps après avec une nouvelle armée ; le nabab se débarrassa de lui par un crime. Sous prétexte de parlementer, il l'attira dans sa propre tente et l'y fit assassiner.

Une nouvelle invasion trouva un précieux encouragement dans une révolte des Afghans qui étaient au service du nabab ; la fortune ne fut favorable ou contraire ni aux uns ni aux autres ; les pluies et diverses préoccupations firent rentrer Ragogi Bonsla dans le Bérar. A la fin de 1747 et au commencement de 1748, les Marates parurent encore jusqu'aux portes de Murshidabad.

Ces incursions répétées, sans succès assuré de part et d'autre, jetaient les esprits dans une inquiétude continuelle et paralysaient toutes les transactions commerciales. Les opérations étaient à chaque instant traversées par de nouveaux incidents et nul n'osait engager sa parole ou son argent sur un avenir incertain et toujours péril-

leux. Les loges européennes participaient à ce malaise, quand elles n'étaient pas obligées de prendre des mesures effectives pour leur défense ; en 1746, Chandernagor fit de grosses dépenses pour s'entourer d'un fossé protecteur.

La puissance du nabab donnait seule quelque sécurité aux Européens. Le nabab était alors Aliverdi khan, âgé d'un peu plus de 70 ans. Aliverdi était arrivé au pouvoir dans d'assez singulières conditions, comme c'était l'usage dans l'Inde. Au temps où Murshid Kouli khan (nommé encore Jaffer khan) était nabab de Bengale [1], il maria sa fille unique à un nommé Sujah khan, qu'il avait chargé pour son compte du gouvernement d'Orissa. Sujah khan avait à Bourhampor, dans le Décan, un parent pauvre nommé Mirza Mohammed ; ce Mirza avait deux fils, Hadji Ahmed et Mirza Mohammed Ali. Ces deux hommes vinrent avec leur père chercher fortune auprès de Sujah khan, qui les accueillit avec bienveillance et leur procura des emplois dans son gouvernement. Tous deux avaient de précieuses qualités pour réussir : Hadji Ahmed, l'aîné, était insinuant, souple et judicieux ; à ces qualités le plus jeune ajoutait de réels talents militaires. Tous deux ne tardèrent pas à acquérir une grande influence et leurs conseils avisés contribuèrent à donner de la force et de l'éclat à l'administration de Sujah khan.

1. Murshid Kouli khan fut nabab du Bengale de 1704 à 1725.

Néanmoins, ce dernier n'était pas aimé de son beau-père. Lorsque Murshid mourut en 1725, il déshérita son gendre pour laisser le pouvoir à son petit-fils, Safras khan. L'audace et l'habileté des deux frères firent échouer ces dispositions ; ils se soulevèrent et, avant que Safras khan eut pu faire acte de nabab, Sujah khan était déjà maître de la capitale. Des lettres patentes du Grand Mogol confirmèrent cette élévation.

Sujah khan, déjà nabab du Bengale et d'Orissa, acquit encore le Béhar en 1729. Ce fut pour lui une occasion éclatante de témoigner sa reconnaissance à ceux qui l'avaient porté au pouvoir : Mirza Mohammed fut chargé de l'administration de la nouvelle province et reçut à cette occasion le titre d'Aliverdi khan. Il administra avec prudence et accrut la prospérité du Béhar.

Sujah khan mourut en 1739 et transmit régulièrement sa succession à son fils Safras khan. Ce dernier était un homme incapable et entièrement adonné au plaisir et à la débauche ; au lieu de ménager ceux qui, dans cette situation, auraient pu le mieux protéger son trône, il ne négligeait aucune occasion de les humilier et de les couvrir d'affronts. Les fortunes privées étaient elles-mêmes menacées et avec elles la vie de leurs propriétaires. Le danger commun réunit de communs efforts et notamment ceux d'Aliverdi khan et de Jogot Chet, le plus riche banquier du Bengale. De tout temps, les questions d'argent ont joué un rôle considérable dans la direction politique des peuples ; il est peu de pays où elles aient eu pour l'in-

dépendance nationale plus de désastreuses conséquences que dans le Bengale. Retenons le nom de Jogot Chet ; ce fut lui plus encore qu'Aliverdi khan qui renversa la puissance de Safras khan ; ce sera un de ses héritiers qui en 1757 trahira le successeur d'Aliverdi khan et livrera le Bengale à la domination anglaise. Chaque pays de l'Inde aura tour à tour un Jogot Chet qui préparera, presque toujours sans le vouloir, les voies à cette domination [1].

1. Si l'on veut avoir une idée de la richesse des Chets, on ne lira pas sans intérêt la lettre suivante de Luke Scrafton au colonel Clive, datée de Moraudbaug, 17 décembre 1757. Luke Scrafton évalue les revenus annuels des Chets à plus de 42 lakhs, soit 10 ou 11 millions de francs.

Sir,

As I am not obliged to any great attendance at the Durbar, I employ much time in enquiries into the nature and circumstances of the Government — By what I have been informed the revenues arising on the lands are yearly 134 Lacks. The Nabob's Jaguers, Duty on trade, &., may produce 26 more, the monthly expences from 12 to 15 lacks. Juggutseat is in a manner the Government's banker : about two thirds of the revenues are paid into his house and the Government give their draught on him in the same manner as a Merchant on the Bank, and by what I can learn the Seats make yearly by this business about 40 lacks. They account with the Government for current Siccaes. A Zemindar having revenues to pay to the Seats, they state the amount of Batta thus :

If he pays them current Siccaes, they charge him with a Batta of..... An 8 per cent
If Sonnaut ..... Rs 6,9 per cent
If the letters of the Sonnaut are effaced or

Safras khan fut détrôné et tué dans une bataille en 1740 et Aliverdi khan obtint sans peine du

the stamp not clear, they charge him 13 Rs. 8 a. per cent on all such rupees, and they never fail to find this defect in a 1/4 part of them This they call Daughey, which turns out about ..... 3,6 per cent

On Arcot to make this Current Sicca.... 10,9

Arcot Duchey, that is such as are defficient in weight besides the equivalent for the defficiency in weight they charge 6,11

Daughey Arcot, the same as on Sonnaut 17,8 per cent, which in the same way of reckoning is above ..... 46 per cent.

Usley and Pusley Arcot are a species of Arcot of the same weight and standard, as the others, and are distinguished by a cross†; they are mostly paid in by the Tellingee and Burdwan Zemindars. On them they charge.. 25 per cent

So that on the article of 2 thirds of the revenues paid into their house, they clear at least 10 per cent Besides an Interest of 32 per cent not on any money really paid out of the house, but thus — the rents are due every 10, 20, or 30 days as the custom happens to be. A Zemindar who is to pay his revenues into the Seats house, begs he will admit of a delay. Agreed, but he does not give the Government credit, until it is really paid, with the growing interest, and then only for the Principal.

Another way is he lends money by the year at 3,2 p. ct. per month, the bond to be made up every 4 or 6 months with accumulated Interest, and an exhorbitant Batta as if really paid, and a new bond given with this heavy addition.

By the information of the Chief of the Dutch Tanksaul, the Seats coin 50 lacks a year, and clear on the recoinage of old rupees and Arcot into Siccaes 7,8 per cent.

Now for an estimate of their yearly profit on two thirds of the revenues being 106,000,300 (106

Grand Mogol le firman qui lui transmettait sa succession. Le pays entier reconnut rapidement son autorité qui s'étendait sur le Bengale, le Béhar et l'Orissa. On a vu jusqu'en 1748 ses luttes contre les Marates ; comme elles n'avaient pas détruit sa puissance, elles la consolidèrent et Aliverdi khan gouverna le Bengale jusqu'à sa mort avec autorité et avec un mélange d'humanité et de barbarie qu'on retrouve toujours, même chez les meilleurs des princes de l'Inde.

Les différentes loges européennes subissaient ses caprices avec obéissance et résignation. Ces caprices n'allaient jamais jusqu'à la démence, mais ils étaient toujours arbitraires. Veut-on un exemple : en 1747, un riche marchand arménien mourut à Calcutta sans laisser d'enfants. Le nabab

lacks), they clear 10 per cent..... 1,060,000
Interest from the Zemindars 12 per cent..... 1,350,000
On 50 lacks received, at 7 per cent..... 350,000
They dont lend less than 40 lacks a year at 5,2 per Ct. and on good security, for if the Zemindar cannot pay them, the lands are made over as security. I cant estimate this less than..... 1,300,000

(42 lacks 60,000 rupees) We cant reckon less than 7 or 8 lacks for the advantage of having the Batta in his own power, which he raises and falls daily according to the sums he has to pay or receive. The exchange on the Nabob's remittance to Delhi, the Marattoes, Patna, &, &, &. Roydulub and the Chutah. Nabob are both bent on making an example of them, but the young one says let us have the Sunnud first. For my part I think admitting extortion was no crime, I think the circumstance of the Nabob's empty treasury, the proportion his expences bear to his revenues, and consequently the difficulty he will have to pay us makes Jugutseat's riches a very

réclama aussitôt sa succession sous prétexte qu'il avait droit à l'héritage de tous les étrangers qui mouraient en ses états sans laisser de descendance directe et, sans attendre le règlement de l'affaire, il fit arrêter et emprisonner un des agents que le défunt entretenait à Murshidabad. Sous cette pression, Aliverdi toucha quelque argent ; mais il ne jugea pas la somme assez forte et il envoya des cavaliers chez le chef de la loge anglaise de Cassimbazar pour le sommer de lui faire livrer l'exécuteur testamentaire de l'Arménien, qui habitait Calcutta. A la suite de pourparlers avec le Conseil de cette ville, l'affaire se termina par une transaction.

convenient crime, for I know no other the Nabob has to pay us, but by fleecing him. I would propose this for the method, a Calculate of what is extortion from what may be deemed a just profit, reckoning from the death of the old Juggutseat, and demand the ballance. It will be about 2 crore. If you approve of this first essay, I will send you a project for the payment of our treaty, but I am rather apt to think you will say of me as Segoomdead the poor man is troubled with a flux of Pens.

I am, Sir,

Your most obedient humble servant

Luke Scrafton.

Moraudbaug,

the 17th. December 1757.

M. Orme, en annotant cette lettre, dit qu'elle est fort curieuse, mais qu'il faut peut-être ne pas l'accueillir sans réserve. La seule objection, dit-il, est la grande richesse que les Chets doivent avoir accumulée. (V. India Office, Orme manuscripts 18, pp. 5041-43.)

*
* *

Telles étaient les difficultés de diverse nature au milieu desquelles les établissements européens et notamment les nôtres vivaient en 1747. Nous allons voir maintenant comment le commerce pouvait se mouvoir au milieu de ces difficultés.

Le crédit n'existait pas comme aujourd'hui : en général, toutes les opérations entre Européens et Indiens se faisaient au comptant. Au début d'une saison, nos établissements recevaient de France une somme d'argent plus ou moins considérable, proportionnée à leurs besoins ; avec cet argent, on achetait des marchandises ou l'on faisait des commandes qui devaient s'exécuter au cours de l'année ; à la fin de la saison, ces marchandises étaient transportées à Lorient, qui était le port de la compagnie. Les marchandises arrivées de France étaient de même vendues pendant le cours de l'exercice.

Ce système manquait d'ampleur, mais il était conforme aux mœurs du temps. On en voit tout de suite les inconvénients ou même les dangers. Si par naufrage ou par toute autre cause accidentelle, les fonds n'arrivaient pas de France à l'époque prévue, il fallait restreindre les achats aux disponibilités des loges, généralement très faibles, ou bien recourir à des usuriers qui encaissaient en réalité tout le bénéfice des opérations.Si une guerre survenait, les navires risquaient d'être pris et, s'ils échappaient à ce péril, ils n'étaient pas tou-

jours sûrs d'arriver à destination ou d'y arriver à temps ; or, pour le succès des opérations commerciales dans l'Inde, les dates d'arrivée et de départ étaient pour ainsi dire impératives ; un retard d'un mois ou deux suffisait pour tout compromettre.

C'est pour obvier à ces inconvénients que Dupleix conçut quelques années plus tard les idées générales de sa politique. Si l'Inde, pensait-il, pouvait offrir par elle-même des ressources financières assez considérables pour se passer des fonds d'Europe, toutes les difficultés provenant des retards ou même des guerres viendraient à disparaître ; le commerce trouverait toujours sur place l'argent dont il aurait besoin. Il est vrai que pour avoir cet argent, il fallait posséder la terre elle-même : Dupleix ne recula pas devant les conséquences de son système et résolument il entreprit la conquête plus ou moins déguisée du Carnatic et du Décan. Il espérait, à la fin de ses peines, réaliser la fameuse formule qu'il exposa à la compagnie, trop tard peut-être, en octobre 1753 et qui se résume en ces mots : *pour assurer l'avenir du commerce français dans l'Inde, il faut à la compagnie dans l'Inde elle-même « un revenu fixe, constant et abondant* [1] ».

Si ces revenus avaient existé après 1745, il est probable que nos établissements du Bengale n'auraient pas été dans la situation précaire où ils se trouvaient encore en 1756, lorsqu'éclata la

1. Lettre du 16 octobre 1753. — Arch. Col., C² 84, p. 18 à 25.

seconde guerre avec l'Angleterre. Tous nos comptoirs demandaient qu'on leur fit passer des fonds dès le commencement de l'année ; il n'était pas toujours possible de leur donner satisfaction. A défaut d'argent comptant, il y avait avant 1745 dans le Bengale de riches marchands indigènes qui consentaient volontiers à satisfaire avec leurs propres fonds aux commandes de la compagnie. Depuis que le pays était déchiré par des guerres civiles ou menacé par des invasions étrangères, ces marchands n'ouvraient plus leurs bourses, même dans les besoins urgents, et ne voulaient plus travailler qu'au fur et à mesure des avances qu'on leur faisait parvenir.

Pour exécuter les ordres de France, on était réduit à s'adresser aux usuriers ou aux banquiers [1]. Au nombre de ceux qui firent ainsi des avances à la compagnie se trouvait le fameux Jogot Chet. Ces avances portaient surtout sur la loge de Cassimbazar.

Jogot Chet mourut au commencement de 1746, laissant pour seuls héritiers deux enfants en bas âge, dont l'un se nommait Chetmatabraye. Pendant leur minorité, ce fut avec un nommé Roupsongy que nous eûmes à discuter nos intérêts ou plutôt nos dettes. Roupsongy en demanda le remboursement.

Or, depuis le commencement des incursions marates, il ne se faisait plus aucune transaction à Cassimbazar. En l'absence de tout com-

1. L'intérêt normal de l'argent était de 12 0/0.

merce, le Conseil de Chandernagor résolut en mars 1745 sinon d'évacuer complètement la loge. du moins de ne plus y laisser qu'un simple agent subalterne, un ouaquil et quelques pions. M. Fournier, qui commandait la loge, reçut en conséquence l'ordre de revenir à Chandernagor, puis, sur l'annonce d'une nouvelle invasion marate, de rester à son poste. L'évacuation de Cassimbazar était d'ailleurs interprétée par les Anglais comme une sorte de faillite, et tous les rapports administratifs de cette époque nous représentent l'influence des Anglais comme bien supérieure à la nôtre, même après la chute de Madras. Roupsongy crut voir dans notre départ la perte de son gage.

Le danger marate ayant disparu peu de temps après, M. Fournier reçut de nouveau l'ordre d'abandonner la loge, dont l'entretien était trop onéreux. Cette fois les Chets [1], encore conseillés par les Anglais, s'y opposèrent résolument ; ils demandèrent tout au moins que M. Fournier ne quittât pas Cassimbazar sans leur avoir laissé des gages suffisants. Après quelques pourparlers et pour leur donner satisfaction, on leur donna des gages sur les draps que nous avions à Patna et M. Fournier put quitter Cassimbazar le 15 octobre 1746. Les meubles de la loge étaient à peine embarqués que,

1. A partir de la mort de Jogot-Chet, le nom de *Chet* est désormais attribué à ses héritiers sans distinction de personnes et l'on verra au cours du mémoire de Law quel rôle considérable ces fameux banquiers jouèrent au moment de la bataille de Plassey.

sur les ordres du nabab, les douaniers s'opposèrent à leur départ. On leva ces nouvelles difficultés avec le procédé habituel en ces régions, c'est-à-dire avec de l'argent et enfin dans les premiers jours de décembre le convoi put arriver à Chandernagor.

On a vu qu'après son départ, M. Fournier fut remplacé par des agents subalternes, d'abord M. Dalbert, puis M. de la Marre et enfin Law.

Avec la vente des draps de Patna, M. Renault, alors directeur de la loge, put rembourser 50.000 roupies aux Chets en 1747 ; mais on n'éteignit pas la dette qui continua jusqu'en 1756 à donner à Law les plus grands soucis. A la fin de 1747, Chandernagor reçut quelques subsides. « Ces se-
« cours, écrit le Conseil en une lettre du 31 décem-
« bre, nous sont parvenus fort à propos tant pour
« subvenir aux dépenses ordinaires du comptoir
« que pour faire cesser les importunités des héri-
« tiers de Jogotchet, lesquels non contents des
« arrangements pour l'année passée pour leur faire
« toucher le produit des draps qui sont à Patna à
« mesure qu'on les vendrait, nous ont fait deman-
« der plusieurs fois par leur *goumasta* d'Ougly le
« paiement de ce qui leur restait dû par la compa-
« gnie ; au moyen de quelques remises que cet
« envoy et les lettres de change nous ont mis en
« état de leur faire tant ici [Chandernagor] qu'à
« Cassimbazar, nous les avons tranquillisés ; mais
« depuis quelques jours ils recommencent leurs
« instances auprès de M. de Leyrit [1]. »

1. Lettre du 31 déc. 1747. Arch. Col., C² 6, 2e série.

A part ces difficultés incessantes avec les héritiers de Jogotchet, on connaît peu les faits qui se passèrent à Cassimbazar après 1747 ; on sait seulement que Law alla deux fois à Patna, en 1751 et en 1754, probablement à cause de ces difficultés. On sait aussi qu'il se maria en 1755 et qu'il épousa Jeanne Carvalho, fille de dom Alexandre Carvalho et de Jeanne de Saint-Hilaire [1]. D'après une note du temps, il semble

1 De son mariage avec Jeanne Carvalho, Jean Law eut neuf enfants, qui furent :

1° Jeanne, née en 1757, mariée en 1777 au comte de la Fare Lopez :

2° Anne, née en 1761, morte en bas âge ;

3° Jean, né en 1765 à Chandernagor, mort en bas âge ;

4° Jean-Guillaume, né à Chandernagor le 8 septembre 1766, mort avec le massacre de La Pérouse ;

5° Jacques-Alexandre-Bernard, né à Pondichéry le 1er février 1768, devint maréchal de France ; mort en 1827 ;

6° Charles-Louis, né à Pondichéry le 11 juillet 1769, fut receveur général des finances à Tarbes ; mort en 1847 ;

7° Joseph-Charles, né à Pondichéry le 20 août 1770, fut officier d'artillerie, mourut en Ecosse ;

8° François-Jean-Guillaume, né le 2 août 1771 à Pondichéry, s'établit en Angleterre, où il mourut vers 1823, non marié ;

9° Louis-Georges, né à Pondichéry le 6 août 1773, fut receveur général des finances à Nantes, mort en 1834.

Il existe encore des descendants de Jeanne, du maréchal, de Charles-Louis et de Louis-Georges.

Nous n'avons pas retrouvé de documents nous permettant d'établir le budget de la loge de Cassimbazar à l'époque de Law ; mais il existe aux archives de Pondichéry — document non coté — un état des recettes et des dépenses de la loge en

que les économies qu'on s'était proposé de réaliser en confiant la loge à un personnage moins

1790. Bien que ce document n'ait aucun rapport avec l'administration de Law et qu'il ait été établi à une époque où les dépenses de nos loges étaient très réduites, après deux reprises de possession — 1765 et 1785 — nous croyons devoir le reproduire à titre de simple curiosité.

Cet état est établi par quartier ou trimestre ; l'état des quatre quartiers est identique en recettes et en dépenses.

1° Recettes.

Etat de recette du comptoir de Cassembazar pour le premier quartier de l'année 1790.

Savoir :

Reçu des habitans de l'aldée pour les cazanas ou rente qu'ils doivent au roy pour leur terreins.....	roup. sicca	180
d°, pour la ferme de l'araque.....	—	45
d°, du sel.....	—	6
d°, du tabac et de bettle (bethel).....	—	14
d°, de la paille et bois.....	—	6
d°, du bateau de passage.....	—	18
d°, de différents menus droits.....	—	7
Total.....	—	276

1° Solde.

Etat de la paye des gens employés au service du comptoir de Cassembazar.

Savoir :

Un divan ou régisseur de l'aldée à raison de 18 r.s par mois		54
3 écrivains à 5r sicca par mois.....		45
1 calassy pour le pavillon à 4r d°.....		12
1 collecteur — à 3 d°.....		9
1 chef pion — à 4 d°.....		12
12 pions, chaque, 3.....		108
1 portier, 4.....		12
Total		252

important que M. Fournier, ne soient restées qu'à l'état d'espérance [1] ; la loge comprit toujours un personnel européen disproportionné à son importance réelle.

Le rôle de Law, comme celui de tous les chefs de loge, consistait essentiellement à vendre et à acheter pour le compte de la compagnie, à acquitter ses engagements, à étendre ses relations et son crédit. Pour l'exercice de ce commerce, il avait en sous-ordre des courtiers, nommés *saukars*, connus des autorités locales, chargés de passer et faire exécuter les différents marchés dans

Il existait en outre un cazana ou rente payée par le comptoir à la pagode de Ingol Addy. Ce compte était ainsi libellé :

Pour le droit de cinquante roupies sicca par mois de cazana transporté à la dite pagode par le nabab à qui ce droit se payoit précédemment en cent cinquante roupies sicca, cy..... 150 r. s.

En 1790, le chef de la loge de Cassimbazar était M. de Fécamp, chevalier de l'ordre de Saint-Louis.

1. Voici quel était l'état du personnel de la loge de Cassimbazar le 23 janvier 1756. Il y avait :

un commandant,
3 employés sous-marchands,
1 aumônier,
1 chirurgien,
1 interprète,
1 officier de troupes,
17 fonctionnaires européens,
13 fonctionnaires mixtes,
35 domestiques noirs ; au total un effectif de 73 personnes.

A la même époque, il y avait 642 employés à Chandernagor, 118 à Dacca, 55 à Patna, 28 à Jougdia et 26 à Balassor. (Arch. Col., C^2 12, 2e série).

toutes les contrées et en faire parvenir les résultats à la loge ou au comptoir. Les marchandises rassemblées à la loge étaient envoyées à l'entrepôt général sur des bateaux portant pavillon français, sous la conduite de pions ou cipayes attachés à la loge, lesquels étaient munis d'un *dastok* ou passeport délivré par le chef même de la loge. Les factures en français accompagnaient le dastok ; les conducteurs de navires n'étaient soumis qu'à la simple exhibition de ce dernier ; les droits de douane étaient acquittés au bureau de douane le plus à portée du lieu de destination. Les envois de l'entrepôt aux différentes loges se faisaient de la même manière. Les employés de la douane et les officiers de terre du pays arrêtaient et confisquaient ce qui n'était point revêtu de ces formes : ainsi toute fraude était écartée, et la puissance qui avait accordé les privilèges comme celle qui les avait obtenus avaient leurs intérêts également garantis.

Chacune de nos loges avait sa fonction propre. Chandernagor était l'entrepôt général ; à Balassor, on achetait quelques cauris, mais cette place ne servait plus en réalité depuis longtemps que pour porter secours aux vaisseaux qui entraient dans le Gange et qui se trouvaient sans pilotes ; Patna achetait du salpêtre et vendait des draps de France ; à Dacca, on achetait des toiles dites *mallemolles* et des broderies ; à Jougdia, fondée à l'embouchure du Brahmapoutre et déjà presque disparue sous les eaux, on achetait des *bafitas*, des *sanas* et des *hamans* ; enfin Cassimbazar achetait surtout des soies.

Cette ville, alors très florissante et très peuplée, n'était en réalité qu'un faubourg de Murshidabad, la capitale du Bengale. La loge française était située sur la rive gauche du Baghirathaï, à l'endroit où ce fleuve ayant formé une boucle d'une certaine étendue commence à reprendre son cours vers le sud. A l'époque où Law vint en prendre possession, on avait été obligé d'y faire quelques travaux pour empêcher que la loge ne fut emportée par les inondations. La même habitation logeait tous les employés. Les soies étaient dans des bâtiments annexes et des apentifs abritaient les vers à soie.

La loge n'était pas défendue. Lorsque survinrent les invasions marates, on creusa à la hâte un fossé pour se défendre moins contre les Marates eux-mêmes qui avaient garanti l'inviolabilité de nos établissements, que contre les coureurs et les maraudeurs de toute sorte qui accompagnaient toujours une armée en marche. La loge anglaise était mieux défendue et pouvait soutenir un siège; celle des Hollandais n'était pas mieux protégée que la nôtre.

Nous avons dit que Cassimbazar tirait toute son importance des soies qu'on y achetait. Il est intéressant de constater que c'est encore aujourd'hui la principale industrie du pays, où l'un de nos compatriotes, M. Gourju, continue [1913] d'acheter ou même de fabriquer des soies pour nos établissements de Lyon.

Au début de notre installation au Bengale, on

faisait venir directement ces soies à Chandernagor en confiant à des marchands indigènes le soin de les acheter sur place. La mauvaise qualité des soies ainsi obtenues détermina la compagnie à envoyer à Cassimbazar des employés qui l'achèteraient pour son compte et c'est ainsi que la loge fut constituée. Ce ne fut pas suffisant : les vendeurs de Cassimbazar et environs faisaient travailler la soie chez eux et n'y apportaient pas tous les soins nécessaires ; la soie était de qualité inégale et se vendait difficilement en Europe ; la compagnie se résolut alors de la faire virer à la loge. A cet effet, on achetait les *potnis* ou écheveaux de soie, tels qu'ils provenaient de la coque des vers ; il y avait des marchands qui rassemblaient ces *potnis* dans toutes les aldées voisines de Murshidabad jusqu'à près de trente lieues à la ronde.

Les vers fournissaient de la soie pendant onze mois de l'année. Celle de novembre à janvier était la plus fine et la meilleure parce que, dans cette saison qui est la plus fraîche du Bengale, les feuilles de mûrier sont extrêmement tendres. On appelait cette soie *agni*. Celle de février et de mars, dite *soita*, faisait la deuxième qualité. La soie d'avril, mai et juin était la plus mauvaise de toutes en raison de l'aridité du sol et formait la quatrième et dernière qualité ; on la nommait *atchary*. Enfin la soie de juillet, août et septembre, qui faisait la troisième qualité, était dite soie *saony*.

La compagnie n'achetait que les trois premières qualités : la quatrième était trop mauvaise. La première étant la plus estimée était aussi la plus

recherchée et la compagnie ne la trouvait pas toujours sur le marché. Les Anglais et les Hollandais, qui avaient toujours des avances alors que les Français devaient souvent vivre au jour le jour, se trouvaient naturellement dans une situation privilégiée pour leurs achats et c'étaient eux qui enlevaient de préférence les premiers approvisionnements. En 1752, on estimait que les Anglais achetaient environ 4 à 5.000 mans de soie [1], tant pour leur compagnie que pour leur commerce particulier ; les Hollandais allaient jusqu'à 2 ou 3.000 ; les Français n'avaient jamais pu dépasser 6 à 700. Mais ce commerce n'était rien en comparaison avec celui des marchands d'Hayderabad et de Delhi ni avec celui des Arméniens, agissant pour le compte des négociants de Surate ; l'ensemble de ce commerce indigène dépassait celui de tous les Européens.

On n'a jamais su d'une façon précise le bénéfice que ces établissements pouvaient procurer à la compagnie ; mais il y a lieu de croire qu'en temps normal et si aucune circonstance malheureuse ne venait contrarier les opérations, ces bénéfices devaient être considérables. Lorsque, sous un prétexte quelconque, le nabab voulait tirer des loges quelque argent, il envoyait des troupes autour des aldées pour empêcher les vivres d'y entrer. Chacune des loges s'en

1. Il y avait deux sortes de man : le grand man estimé 75 livres ou 36 kil. 712 et le petit man estimé 25 livres ou 12 kil. 237.

tirait avec un cadeau de 20 à 30.000 roupies et il était rare qu'annuellement on ne donnât pas ainsi au nabab de 150 à 200.000 francs. Aucun établissement n'eut pu survivre à de pareilles libéralités, si le commerce n'eut laissé des bénéfices extraordinaires [1]. La main-d'œuvre n'était pas chère ; elle ne l'est pas beaucoup plus aujourd'hui ; les produits s'achetaient bon marché et se vendaient un gros prix ; il n'est pas surprenant que, malgré l'insécurité politique de ce pays, la compagnie des Indes ait fait les plus grands efforts pour s'y établir et pour y rester.

La vie était facile pour les agents ; on y menait à bon compte un train de grand seigneur. La nature était clémente, sauf pendant

1. On estime que la Compagnie envoyait en moyenne chaque année dans l'Inde entière 12 millions de marchandises et de numéraire ; et que ces 12 millions rapportaient 6 millions de bénéfices nets ; mais avec ces 6 millions, il fallait pourvoir aux dépenses d'administration en France qui s'élevaient à 2 millions et demi ; l'administration des postes dans l'Inde, avec ses dépenses régulières et ses libéralités forcées, en absorbait davantage ; il restait en réalité fort peu de chose pour constituer une réserve avec laquelle on put entreprendre dans de bonnes conditions les opérations commerciales de l'année suivante

Ces capitaux étaient insuffisants pour procurer à la Compagnie des dividendes appréciables ; il eut fallu en envoyer davantage. En 1714, à une époque où les affaires de la Compagnie étaient loin d'être prospères, il se consommait en France 16 millions de soieries de l'Inde et en 1787, il s'en consommait jusqu'à 60 millions. On ne saurait donc considérer la période dont nous nous occupons comme une période particulièrement florissante.

les journées torrides de juin et de juillet ; le pays prêtait à tous les rêves de l'imagination et à toutes les satisfactions de la réalité ; on y côtoyait les civilisations antiques sans crainte pour les idées modernes, et, si la vie courante se déroulait avec son cortège habituel de bonheur et d'infortune, les hommes de l'Occident voyaient toujours dans l'Inde le pays des Dieux où le paradis était descendu sur la terre et où l'existence n'était qu'un tissu d'éternelles félicités.

*
* *

La situation générale de Cassimbazar et de nos autres établissements du Bengale ne s'était guère modifiée depuis 1747 lorsque survinrent les événements qui nous firent perdre nos possessions [1]. Mais il y avait eu dans le Bengale lui-même des changements, qu'il convient de signaler.

On a vu que jusqu'en 1747 Aliverdi khan avait résisté avec succès à toutes les invasions marates. La fortune lui fut moins favorable dans les années qui suivirent et en 1750, à la suite d'une incursion plus désastreuse que les précédentes, il dut céder à Ragogy Bonsla les revenus de la province de Catec. La puissance marate se trouva ainsi portée jusqu'aux portes du Bengale et jusqu'à l'embouchure du Gange.

1. Au moment où se produisirent ces événements, les chefs de nos loges étaient : Renault à Chandernagor, Courtin à Dacca, de la Bretesche à Patna, Picques à Jougdia et Rauly à Balassor.

Aliverdi mourut le 9 avril 1756 à l'âge de 80 ans. Il ne laissait pas d'héritiers mâles ; il avait eu trois filles et son frère Hadji Ahmed avait eu trois fils. Les trois cousins avaient épousé les trois cousines. Le plus jeune fils d'Hadji Ahmed, nabab de Patna, fut tué en 1747 par les Afghans révoltés et les deux autres moururent peu de temps avant Aliverdi ; l'un d'eux nommé Newadjes Mahmet khan et surnommé le Petit Nabab, paraissait devoir succéder à son oncle et beau-père. Il ne restait à Aliverdi que des petits-neveux ; ce fut l'un d'eux nommé Souradja doula qu'il choisit comme successeur. Souradja doula, dont on lira la courte et tragique existence, était le fils aîné du nabab tué à Patna en 1747 ; il avait un frère et des cousins, dont l'un, nommé Saokotjingue, était nabab de Pourania.

On ne peut dire que le Bengale eut échappé à la destinée qui le menaçait s'il eut eu à sa tête un autre homme que Souradja doula, qui fut un tyran cruel et malavisé ; les événements historiques sont souvent déterminés par des causes obscures et profondes, qui échappent à toutes les prévisions. La longue et brillante lignée des Antonins n'a pas empêché la chute rapide de l'empire romain ; la crainte qu'inspirait Aliverdi khan cachait mal l'anarchie et la corruption qui étaient à la base de toutes les institutions indoues. Tôt ou tard l'Inde devait mourir de ces vices. Par leurs succès faciles, Dupleix et Bussy avaient montré l'irrémédiable faiblesse du Carnatic et du Décan et c'était l'histoire de la veille. Pourquoi cette faiblesse ne serait-

elle pas un mal général ? pourquoi le Bengale et l'Indoustan ne suivraient-ils pas les destinées du sud ? Il suffisait d'un incident et il fallait un homme. Nous avions eu Dupleix ; les Anglais avaient Clive. Survint l'incident du Trou Noir et, avant que l'écho de ce drame ne se fut assourdi, Clive avait décidé de l'indépendance de l'Inde et tous les vieux royaumes, tous les vieux empires étaient anéantis.

A. Martineau.

DES NOMS INDIENS ET DES NOTES

Il n'est rien qui gêne tant un lecteur que de soupçonner sous un masque des mots ou des noms qu'il a connus à visage découvert ou sous un autre masque. Il craint toujours de se tromper sous les similitudes qui se présentent. Or nul pays n'est plus riche que l'Inde en noms de formes différentes. Soit qu'on le raccourcisse ou qu'on le prolonge, soit qu'on l'énonce d'une façon différente, un nom indien est toujours une inquiétude pour une oreille étrangère. Cette inquiétude ne disparaît pas à la vue ; les formes les plus multiples se présentent et s'accroissent avec les diverses nationalités. Les Anglais n'entendent pas et n'écrivent pas de la même façon que nous.

Il est impossible de remédier complètement à ces difficultés ; ni la raison ni la phonétique ne sont d'accord, et nous préférons laisser en suspens toutes les questions philologiques, quel que soit leur intérêt. Cependant, pour faciliter la lecture de l'ouvrage que nous éditons, nous avons présenté en un double tableau les orthographes adoptées par l'auteur et quelques-unes, pour les noms les plus courants, que d'autres écrivains ont également employées.

Dans le premier tableau, sont les noms français ; ceux employés par l'auteur sont en caractères ordinaires et les autres en italiques. Dans le second tableau sont les noms anglais correspondants ; nous les avons empruntés à l'*Imperial Gazetteer*.

S'il est d'autres noms ou d'autres orthographes que

nous n'ayons pas comparés, c'est que la comparaison ne s'impose pas ou que les noms employés par l'auteur sont trop particuliers pour avoir trouvé leur équivalent dans la rédaction courante de l'*Imperial Gazetteer*.

Avec ces indications, nous ne pensons pas avoir résolu toutes les difficultés de lecture ou de concordance ; mais nous avons supprimé les principales et nous sommes convaincus qu'à moins qu'ils le veuillent bien, les lecteurs ne perdront pas leur temps à rechercher sous des formes différentes des noms ou des mots qui sont les mêmes.

Quant aux *notes*, Law ayant pris soin d'annoter très longuement et très convenablement son mémoire, notre travail personnel s'est réduit à quelques explications très courtes, que nous indiquons en italiques. Celles de Law sont en caractères ordinaires ; mais comme les manuscrits de Law ne sont pas rigoureusement identiques, ainsi qu'on l'a vu à l'introduction, on a indiqué sans observation spéciale celles qui sont propres au manuscrit du British Museum ou qui lui sont communes avec le texte de l'India Office; on a ajouté la mention (autogr.) aux notes originales du British Museum et on a placé entre crochets celles qui ne se trouvent qu'à l'India Office.

Orthographes françaises.	*Orthographes anglaises.*
Akeber, *Akbar.*	Akbar.
Aly Gohar, Ali Gohor.	Ali Gauhar.
Amotkham.	Ahmad khan.
Anaourdikhan. Anaverdi khan.	Anwar-oud-din.
Aoud.	Oudh.
Baguelpour. Baghelpour.	Bhagalpor.
Barely.	Bareilly.

Orthographes françaises.	*Orthographes anglaises.*
biga.	bigha.
Balouandsingue.	Balwant singh.
Cassembazard, *Cassimbazar.*	Cossimbazar.
Cha-Alem.	Shah-Alem.
chauderie.	chaudri, choultry.
Chenchurat. Chensurah.	Chensura.
Chets.	Seats.
Chinsura.	
choqui.	choki.
chot. chote.	chauth.
Coja ouazil.	Coja wazil.
divan.	diwan.
Djanoudjy. Janogi.	
Djattes. Djates.	Jats.
dorbar, durbar.	darbar.
Eleabad. Allahabad.	Allahabad.
fodjedar.	faujdar.
Gadjepour. Gadjipour.	Ghazipur.
Ghazioudinkhan.	Ghazi-ud-din-khan.
Gualeor, *Gwalior.*	
Hametcha. Ametcha.	Muhammad Shah.
Holkarmollar. Alkarmollar.	Malhar Rao Holkar.
jaguir.	jagir.
Jogot Cheit.	Juggut seat.
Katek. *Catec.*	
lakh.	lakh, lac.
Laknaors. Laknaor.	Lucknow.
Lacknow. *Luknow.*	
Lahors, *Lahore.*	Lahore.
de Leirit — de Leyrit.	
Mahametcha.	Muhammad Shah.
Marattes. Marates.	Marathas.

Orthographes françaises.	*Orthographes anglaises.*
Matura.	Muttra.
Mirdjafer. Mirjafer.	Mir jafar.
Monghères. Monguir.	Monghyr.
Moussaferdjingue.Mouzafer jing.	Muzaffar jang.
Naguepour. Nagpour.	Nagpur.
nazer.	nazar.
Nazerdjingue. Nazer jing.	Nasir jang.
Omichaude.	Omichaud.
Orissa. Orixa.	Orissa.
Ougly. Hougly.	Hooghly.
Oumayoun.	Humayun.
Ouquil. Ouaquil.	Vakil.
Pourania. Pournia.	Purnea.
Pyr.	Pir.
Quiladar. Keledar.	Kiladar.
Radoudjy. Ragogy.	
Rajemolle.	Rajmahal.
Rajepoutes. Rajpoutes.	
Salabetdjingue. — Salabet jing.	Salabat jang.
Saokotjingue.	Saokot jang.
Soudjaotdola. Soudjatdola. Soudjadoula.	Shuja ud doulah.
Souradjodola. Souradjotla. Souradj oud doula. Souradja doula.	Siraj-ud-doula.
Sourdjemolle.	Surajmal.
Tchenargor.	Chunargarh.
Teymourlang. Timourlan.	Timur lang.
zémindar.	zamindar.

Pour ne pas allonger cette liste outre mesure, nous avons omis tous les noms de lieu qui sont cités par l'auteur au cahier des routes ; ils sont trop nombreux. Mais, lorsque nous avons pu le faire, nous avons indiqué leur orthographe anglaise entre crochets. Quand il ne pourra pas les suivre sur la carte de Danville, le lecteur les retrouvera en majeure partie sur la carte plus détaillée de Rennell dressée à la fin du XVIII^e siècle.

A. M.

LETTRE A M. BERTIN

La demande que vous me faites, Monsieur, est très naturelle ; vous voulez satisfaire votre curiosité ; je vais tâcher de vous en procurer les moyens, d'autant plus volontiers que l'intérêt que vous avez bien voulu prendre à ce qui me regarde mérite de ma part quelque reconnaissance [1].

J'étois commandant à Cassembazar, petit établissement de la Compagnie des Indes, lorsque les troubles du Bengale commencèrent ; cet endroit est à une lieue de Morshoudabad, capitale de la province, où je me transportois quelques fois pour faire ma cour au nabab, et ménager auprès de lui les intérêts dont j'étois chargé. J'avois d'ailleurs très souvent la visite des principaux seigneurs ; ainsi j'étois à même d'étudier le caractère de ceux qui composoient le dorbar, d'appercevoir

1. Partie de ces mémoires a été écrite à Paris en 1763, et partie en mer en 1764 pendant mon second voyage aux Indes ; mais plusieurs des notes ont été ajoutées depuis.

les ressorts qui les faisoient agir, le vrai et le faux de bien des choses qu'un absent ne peut savoir qu'imparfaitement. Comptez sur ma fidélité dans tout ce que j'ai à vous dire, au sujet des affaires du Bengale, ainsi qu'à l'égard des pays que j'ai parcourus. Je vous exposerai naturellement ce que j'ai vu, ce que j'ai fait, non peut-être avec tous les détails que j'aurois désiré. Je me trouve aujourd'hui malheureusement privé d'une partie de mes papiers sur lesquels j'avois couché bien des observations : il faudra que ma mémoire y suplée. Si vous n'étiez pas accoutumé à recevoir de mes lettres, je vous demanderois grace pour mon style : peut-être vous ennuyera-t-il; à cela je ne vois qu'un remède, c'est de me lire en vous couchant, le sommeil y viendra plutôt.

Vous n'ignorez pas, Monsieur, que les courses que j'ai faites ont paru (à quelques personnes) si singulières et si destituées de raison, qu'elles m'ont mérité de leur part les nobles titres d'aventurier, de Dom Quichotte. « Chandernagore pris, « qu'était-il nécessaire de remonter le pays avec « une centaine d'Européens, sans argent, sans « sureté d'en avoir, de s'exposer à périr de misère, « à être égorgé par des nations à qui le nom d'Eu- « ropéen est inconnu, quel avantage en pouvait-il « résulter pour la nation ? Les ennemis une fois « chassés de la Côte Coromandel, et nos forces « rendues dans le Bengale, qu'avoit-on besoin de « ce détachement du côté de Patna, vaines idées

« qui n'ont servi qu'à augmenter les dépenses de « la Compagnie ? » Voilà, Monsieur, ce que vous avez entendu ; mais devois-je croire qu'on s'entêteroit aux opérations de la côte ? N'étoit-il pas plus naturel de penser qu'on commenceroit par attaquer l'ennemi dans le Bengale où il n'étoit encore que faiblement établi, où l'on devoit s'attendre à trouver un parti parmi les gens du pays que les suites de la révolution avoient généralement indisposés, où nos vaisseaux pouvoient avoir une retraite assurée et toutes les commodités nécessaires pour les réparer ?

On veut croire que notre détachement auroit été inutile du côté de Patna, c'est-à-dire donc qu'une diversion, qui, comme vous verrez par la suite, auroit attiré cinq ou six cent Européens et trois mille sipayes anglois, avec une partie des troupes du nabab du côté de Patna, qui auroit retenu le raja commandant de cette place, et toutes ses forces, n'auroit pas facilité nos opérations dans le Bengale. Le raisonnement sent un peu trop le mépris que l'on a de son ennemi.

On dit encore qu'étant membre du Conseil Supérieur chargé du commerce de la Compagnie, chargé du commerce, c'étoit sortir de ma sphère que de m'ériger en guerrier, qu'il étoit plus raisonnable de me rendre prisonnier, ou du moins de chercher à gagner Pondichery, que ma présence pouvoit y être nécessaire, que le salut de la place pouvoit en dépendre.

J'ignore, à dire vrai, sur quoi sont appuyés tous ces propos ; on ne fait pas attention qu'avec le commerce de la compagnie, j'étois encore chargé des affaires d'administration en général vis-à-vis les gens du pays. Si je m'étois trouvé à Pondichery en 1757 ou 1758, voici très certainement ce qu'on m'auroit dit ; je m'en raporte à tous ceux qui y étoient :

« Quelle sottise, quel manque de prévoyance ! « abandonner ainsi un pays où vous deviez penser « qu'on vous soutiendroit ! votre position aux « environs de Patna vous mettoit dans le cas de « nous conserver des amis et de faciliter notre « rétabli sement dans le Bengale ; à présent que « faire ? nous avons des vaisseaux, mais que feront- « ils ? on doit s'attendre à voir les forces angloises « reunies à Calcutta ou dans le bas du Gange ; « quelle apparence de réussite ? Sans être le sau- « veur de Pondichéry, je serois la cause de la « perte du Bengale. »

Au surplus, comme les titres qu'on a bien voulu me donner, et le raisonnement au soutien, viennent des personnes de qui probablement je n'ai pas l'honneur d'être connu, qui, peut-être, ne sont pas fort au fait de l'Inde, j'aurois tort de m'en formaliser. Il est en effet assez singulier qu'une poignée d'Européens, comme nous étions, ait pu se soutenir pendant quatre ans dans les pays que nous avons parcourus ; cela sent un peu l'aventure ; mais il est nécessaire que je

réponde à ce qu'on pense que j'aurois du faire.

Me rendre prisonnier et ne pas exposer la vie de tant d'hommes. Je crois de bonne foi que mon intérêt particulier ne s'en seroit pas mal trouvé ; j'avois des facilités, j'avois des amis dans le Bengale, je me serois en peu de temps dédommagé de pertes que j'avois faittes ; mais le public auroit-il été satisfait ? Il voit clair quelquefois, il se plait à éplucher la conduite des uns et des autres. Suposons, ce qu'il étoit naturel de croire, qu'un général françois fut venu dans le Bengale quelques mois après la prise de Chandernagore, il auroit appris que le commandant de Cassembazard ayant à sa disposition une centaine d'Européens et quelques sipayes avoit mieux aimé à se rendre prisonnier que de profiter des occasions qu'il pouvoit avoir, ou de soutenir son parti ou de se retirer. Les officiers, les soldats n'auroient pas manqué de déposer contre lui, et je crois avec raison. Je demande si ma qualité de conseiller auroit imposé silence. Ceux qui prescrivent aujourd'hui ce que je devois faire auroient-ils pris ma défense dans la procédure criminelle qu'on m'auroit faite subir ?

Il falloit donc, ajoute-t-on, chercher à vous rendre à Pondichery. Mais quelle preuve a-t-on que mon intention n'ait pas été d'y aller ? Je ne voulois pas, il est vrai, y aller seul, abandonner ma petite troupe ; si j'avois pris ce parti, la suite prouvera qu'il ne seroit pas venu dix hommes

à Pondichery des cent qui étoient avec moi.

On peut voir par ce que j'ai écrit dans le tems, et cela est connu de tous les officiers, que le nabab Souradjotdola vouloit d'abord m'obliger à me rendre aux Anglois, que sur mes vives représentations il m'accorda la liberté d'aller où je voudrois. Je n'avois que deux chemins pour me rendre à Pondichery ; l'un qui prenoit dans le sud par Mednipour, mais par là je tombois entre les mains des Anglois qui, assurément, m'auroient attendu au passage ; l'autre conduisoit à Patna, d'où je pouvois gagner Agra, et de là, en suivant le grand chemin, tomber dans l'armée de M. de Bussy qui étoit dans le Dekan, c'est celui que je pris ; on peut même voir par mes lettres, qu'étant à Agra en mai 1758, mon dessein étoit d'aller joindre M. de Bussy, ce que j'aurois fait très certainement sans les lettres de M. de Leyrit, gouverneur général, qui portoient que je devois rester à Eléabad, où il me croyoit encore ; ma position ne pouvoit être, disoit-il, plus avantageuse, vu l'arrivée prochaine de M. de Lally, et d'une escadre qui ne devoit pas tarder à paroître dans le Bengale.

J'avouerai, cependant, qu'en allant du côté de Patna, mon idée n'étoit pas uniquement de me rendre à Pondichéry ; ce ne devoit être que mon pis aller. J'étois hors d'état de rien faire pour moi-même ; j'étois trop foible, mais je connoissois un peu le pays, et j'avois assez entendu parler des intérêts des diverses puissances qui le partagent

pour me flatter d'être de quelque utilité à ma nation, en faisant naître une diversion qui, selon moi, auroit facilité l'expédition du Bengale ; il ne s'agit plus que de voir si je me suis trompé.

Pour donner plus de clarté à ce qui suit, il est à propos que je mette sous vos yeux la situation où se trouvoit l'Empire Mogol, ainsi que le caractère et les intérêts de quelques principaux acteurs qui paroissoient et qui paroissent encore sur ce théâtre.

Vous trouverez dans ce mémoire bien des mots dont vous voudrez l'explication. La table qui est à la fin pourra vous satisfaire ; j'ai joint aussi une petite carte des provinces ou j'ai été avec un cahier de routes. A l'égard des noms que vous n'y trouverez point, je ne peux mieux faire que de vous renvoyer à la carte de M. Danville pour en avoir la position.

L'EMPIRE MOGOL

DIVISION DE L'EMPIRE

La division de l'empire mogol que j'ai entendu le plus communément faire par les gens du pays, est en sept parties, mais j'avoue que je ne la comprends pas plus que ceux à qui je me suis addressé, qui n'ont jamais pu m'en donner une explication satisfaisante ; elle pouvoit être très bonne du tems des premiers mogols, mais aujourdhui je ne la crois pas recevable ; j'aime mieux prendre ma division des diverses puissances qui partagent cet empire, les unes sujettes du Mogol, les autres seulement tributaires ; cette division me donnera :

DEHLY OU DJEHNABAD

capitale de l'Empire Mogol et ses dépendances immédiates.

Quoiqu'en disent certains géographes, Dehly est reconnu dans l'Inde pour la capitale de tout

l'Empire, son titre Dar oul Khilafat (demeure des rois) le désigne assez. D'ailleurs, c'est là où doit se faire l'installation, cérémonie que le prince ainsi que le peuple regarde comme essentielle ; le Chazada avec lequel j'étois, fut reconnu dans toute l'armée pour empereur, aussitôt après la mort de son père Alemguir.

La nouvelle et les ordres en conséquence furent portés dans toutes les parties de l'empire ; mais ce n'étoit pas assez ; le prince me dit plusieurs fois qu'il ne se croiroit bien établi que lorsqu'il se verroit assis sur le trône dans Dehly même.

Les dépendances immédiates de Dehly s'étendent dans le nord jusqu'à Serhind, à l'est jusqu'au Gange, et à peu près à la même distance dans l'ouest ; il n'y a aujourdhui presque rien au sud, la terre ayant été donnée, soit à des Patanes, soit aux Marates, soit aux Djates. Ces dépendances forment ce qu'on appelle la bouche du prince ; ce soin regarde le vizir à qui appartiennent aussi de droit plusieurs djaguirs dans les divers soubahs de l'empire ; il a encore directement, ou doit avoir dans sa dépendance, comme premier ministre, toutes les grandes forteresses du royaume, il y nomme le keledar ou commandant de place, et le soubahdar ou viceroi de la province où la forteresse est située, y place un fodjedar (commandant de troupes) ; le keledar en sa qualité ne rend compte qu'au vizir, et ne connoit que ses ordres.

Soubah de Lahore.

Ce soubah, autrefois très étendu, est aujourd'hui démembré, la plus grande partie ayant été cédée à Abdaly, prince des Patanes, autrement dit Afghans ; il est au nord de Dehly.

Soubah de Guzerate.

Amoudabad (Ahmedabad) est la capitale, il y réside un gouverneur de la part de l'empereur ; mais ce pays étant presque en entier en la possession des Marates et de quelques rajas, le gouverneur se voit presque sans autorité.

Soubah du Dekan.

Aurengabad est la capitale ; ce soubah a toujours passé pour le premier depuis les conquêtes d'Aurengzeib ; il contient plusieurs provinces ; on en compte, je crois, sept grandes, dont quelques-unes sont plus étendues que quelques soubahs, et dont les richesses ont mis le soubahdar en état de braver l'empereur même. On se souviendra longtems du fameux Nizam oul moulouk et des troubles dont il fut cause en facilitant l'invasion de Nadercha (Nadir-Shah). C'est du Dekan qu'est venue la décadence de l'empire mogol, comme l'avoit prédit Chadjehan (Shah

Jehan) père d'Aurengzeib, à ce que dit un auteur persan. Ce père infortuné n'ayant qu'un souffle de vie, parut oublier l'ingratitude de son fils et vouloir lui procurer un règne paisible, en lui laissant quelques avis que son expérience lui dictoit ; le tout se réduisoit à trois points ; le premier de ne pas penser à la conquête du Dekan où Aurengzeib, après avoir epuisé ses trésors, n'aboutiroit qu'à se donner des maitres ; le second étoit de faire une paix sincère avec ses frères ; le troisième, de ne se point mêler de disputes de religion, et de laisser à chacun la liberté de conscience.

On ne doit pas regarder toute la presqu'isle comme sujette ou tributaire du Mogol, quoiqu'à Dehly on comprenne souvent le tout sous le mot Dekan ; Aurengzeib ne put pénétrer aussi loin qu'il auroit voulu. La côte malabare et presque toute la pointe de la presqu'île sont indépendantes.

Soubah de Bérar.

Il paroit selon la carte de M^r^ Danville que nous ne connoissons pas toutes les parties de ce soubah ; on sait qu'il doit être dans la dépendance du soubahdar du Dekan, puisqu'il en prend le titre, mais les Marates en possèdent la meilleure partie.

Soubah de Laknaor.

Ce soubah s'étend à l'est du Gange depuis environ les 26 dégrés de latitude jusqu'au 28 1/2,

et en longitude depuis le 98e jusqu'au 101e ; la ville de Laknaor qui en est la capitale est par les 27 dégrés de latitude.

Soubah d'Eléabad (Allahabad).

Ce soubah s'etend à présent à 15 ou 18 lieues autour d'Eleabad tant à l'est qu'à l'ouest du Gange, c'est peu de chose. Autrefois il avoit dans son district l'espace qu'on trouve à l'ouest du Gange, depuis le 26e dégré de latitude jusqu'au 27e, et en longitude depuis le 97e jusqu'au 100e.

Soubah d'Oud.

Oud capitale est environ par les 27e degrés de latitude, et à l'est de Dehly à peu près cinq dégrés. Benarès est comprise dans ce soubah, ses dépendances prennent l'espace qui est vis à vis de Bénarès entre le Gange et la rivière Carumnassa, en y comprenant une partie des montagnes. Dans le nord il va jusqu'au 27e dégré 1/2 et en longitude depuis le 99e 1/2 jusqu'au 101e, mais très irrégulièrement.

Soubah de Béhar.

La ville de Béhar devroit être la capitale, mais Patna, autrement dit Azimabad, l'a toujours emporté. Ce soubah s'étend depuis le Gange jus-

qu'au 25e degré en prenant depuis la rivière Carumnassa qui est par le 101e dégré de longitude jusqu'à Teriagaly sur le bord du Gange, qui est par les 105o. Dans le nord, il s'étend au delà de 27.

Soubah de Bengale.

Morshoudabad est la capitale. Ce soubah s'étend depuis Teriagaly jusqu'à la mer, en prenant depuis le 104e dégré jusqu'au 109e. Au nord il va jusqu'au 26e dégré ; c'est dans cet espace depuis Teriagaly jusques par le 26e degré qu'est la province de Pournia.

Soubah d'Orissa.

Katek est censé la capitale. Ce soubah étoit autrefois beaucoup plus grand et comprenoit toute la côte depuis Yanaon jusqu'à Piply, prenant trente cinq à quarante lieues dans la terre. Aujourd'hui on ne donne à ce soubah que depuis les environs de Ganjam jusqu'à Piply ; le restant de la côte d'Orissa où sont plusieurs rajas tributaires, dépend du soubah du Dékan.

Voilà ce qu'on peut dire proprement terres sujettes du Mogol ; tout ce qui n'est pas compris dans les soubahs ci dessus appartient aux Marates ou Rajepoutes ou aux Djates, et à quantité de petits rajas répandus de côtes et d'autres, tributaires du Mogol.

Le pays des Rajepoutes commence à quelque distance d'Agra dans l'ouest. Azmeer (Ajmir) est la capitale, il s'étend jusqu'au golphe du Syndy. Ces peuples sont grands, robustes, et tous guerriers ; on est porté à croire que cette tribu est formée de ces gentils ou indiens (Hindus), dont les rajas conservoient une supériorité sur les autres et portaient le nom de Raja des Rajas, avant que les premiers Mahométans eussent fait la conquête de l'Inde. La mémoire d'un Porus qu'ils nomment Phore se conserve encore chez les Rajepoutes, ainsi que celui de Scander ou Sikander (Alexandre).

Les Djates sont aussi presque tous guerriers et vont de pair avec les Rajepoutes ; leur pays est presque tout dans le sud de Dehly à droite et à gauche du Gemna, depuis Saidabad jusqu'à 26 ou 27 cosses dans le sud d'Agra, ils ont aussi des terres au nord-est de Dehly.

Dans le quarré compris sur la carte de M^r^ Danville entre les 28 et 29^e^ dégrés de latitude, 92 et 93^e^ de longitude, on lit : *Ce canton a été habité par des Getes.* J'ai idée que ce sont des Djates qu'on a pris pour des Getes, mais je ne crois pas qu'ils s'étendent si loin de ce côté là. Au reste, il se peut très bien faire que les Djates ou Getes soient le même peuple qu'on nomme quelquefois Indoscithes.

Le pays proprement dit Marate tient un grand espace dans ce que nous nommons le Dékan.

Satara, la plus ancienne ville marate où réside le roi, est la capitale, mais comme ce prince est tout a fait dans la dépendance de son premier ministre, on ne parle aujourdhui que de la ville de Pouna, ou ce ministre tout puissant fait son séjour ; Baladjirao étoit son nom [1].

D'un autre côté Djanoudjy, fils de Ragoudjy, autre prince marate allié à ce qu'on prétend à la famille royale qui est enfermée a Satara, possède encore des terres d'une grande étendue ; elles sont situées entre le tropique et la mer depuis le 98e dégré de longitude jusqu'au 106e mais d'une manière interrompue, parce qu'il y a aussi de petits rajas dans cet espace. La capitale est Naguepour où le prince fait sa résidence, située à peu près par les 21e dégrés de latitude, et 100e de longitude. On peut voir de là qu'une petite partie du soubah d'Orissa est comprise dans ces terres des Marates quoique dépendant du nabab du Bengale. C'est qu'en effet en 1750 Alaverdikan, alors nabab, voulant délivrer ses états des incursions marates, jugea à propos de leur céder les revenus de Katek et d'une partie de la province, s'en réservant toujours néanmoins la propriété territoriale ; de sorte que depuis, il y a toujours eu dans cet endroit deux gouverneurs, une de la part des Marates et un autre de la part du nabab

1. Baladjirao est mort : voyez à ce mot le cahier d'explication.

du Bengale. Les Marates possèdent quantité de places dans ce gout là c'est à dire en nantissement, ils sont devenus les plus grands terriens de l'Inde par les concessions qu'ils ont obtenues.

Il est étonnant comment ce peuple qui avant Aurengzeib étoit peu de chose auprès de ce qu'il est aujourdhui, a pu s'élever à une puissance assez formidable pour être une des principales causes de la décadence de l'empire mogol. Il y a des gens qui prétendent que les Marates étoient autrefois maîtres de tout le Dekan, ils doivent par conséquant confondre sous ce nom tous les princes gentils qui y étoient avant la conquête des princes Patanes ou Mogols. Il est vrai qu'il y avoit des Marates, et que leur prince étoit allié avec les familles de divers rajas ; mais ce peuple avoit toujours été regardé comme un amas de brigands et ne possédoit en propre qu'une petite étendue du pays. Je sais que les Marates d'aujourdhui font remonter leurs droits à des tems bien plus reculés que celui d'Aurengzeib ; ils se disent même descendre d'un nommé Mahratt, fils de Dekan et petit fils de Hind ; que leur tribu devint la plus nombreuse, et que sur la fin de la domination des princes gentils dans l'Inde, ils étoient déjà en possession d'un pays immense ; mais où sont les preuves ? Ce que je vais dire est, à ce qu'on m'a assuré, porté dans les archives de la cour de Dehly.

La puissance des Marates tire son origine d'un

seul privilège accordé par Aurengzeib à une seule famille ; on sait qu'Aurengzeib après bien des peines vint à bout de réduire une partie des rajas qui partageoient le Dekan [1] ; il y avoit déjà six mois, dit l'histoire, que son armée étoit devant la forteresse de Doltabad (Daulatabad) sans pouvoir s'en rendre maître, lorsqu'un jeune homme de la plus belle figure qui étoit prisonnier dans le camp de Aurengzeib, vint lui parler, et lui promit que sous peu de jours, il le rendroit maître de la place. Son nom étoit Sivadjy fils d'un raja du côté de Gingygin, qui, après avoir perdu son pays, s'étoit réfugié chez le raja de Satara dont il avoit épousé la fille. Ce jeune seigneur avoit déjà acquis l'estime de son vainqueur par les actions de valeur qu'il lui avoit vu faire. Aurengzeib le mit aussitôt en liberté, et lui permit d'aller dans la forteresse. Sivadji fit si bien par ses intrigues, qu'au bout de huit jours il engagea le commandant de la place à se rendre. Aurengzeib qui étoit sur le point de lever le siège, crut devoir récompenser un service aussi grand. Il reconnut Sivadji pour raja de Satara, dont il devoit heriter par sa mère, et lui donna le droit du quart (ce qu'on nomme chote) sur les revenus d'une partie des terres de l'empire dans le Dekan, mais sous condition qu'il se

1. C'étoit du tems de Chadjehan, avant qu'Aurengzeib se fût emparé du trône ; Sevadji est un héros gentil dont on s'est plu à orner l'histoire de quantité d'anecdotes dont il est très permis de douter.

reconnoitroit toujours vassal. Il est probable même que ce droit ne s'étendoit que sur les dépendances de Doltabad, dont il avoit facilité la conquête. Quoiqu'il en soit un pareil droit mit Sivad[j]y, devenu roi de Satara, en état d'entretenir beaucoup plus de troupes que ses prédécesseurs. Il fit alliance avec presque tous les rajas de la presqu'isle qui le regardèrent comme chef, d'ou est venu le titre de Saho [1] Raja (cent Rajas) qu'on donne au roi des Marates. [Sivadjy], et après lui Sommadjy rao (Sombadji) son fils, employèrent leurs forces si à propos, soit contre Aurengzeib, soit contre ses généraux, que cet empereur, pour posséder tranquilement le province du Dekan, fut obligé d'accorder aux Marates l'indépendance d'une grande étendue de pays vers le golfe de Cambaye, excepté le port de Surate, et de plus l'extension du chote sur tout ce qui appartenoit à l'empire dans le Dekan, mais toujours à condition que les Marates seroient censés vassaux de l'empire. Vers la suite, les successeurs de Sivadjy devenus plus puissants en incorporant dans leurs troupes, toujours sous le nom de Marates, tous ceux qui se présentoient, Maures, Patanes, Mogols ou Gentils de toute espèce, qui souvent n'avoient d'autre paye que le pillage qu'ils faisoient, profitèrent des troubles

1. Il y en a qui regardent ce mot *Saho* comme un nom de famille.

qu'occasionnoit dans l'Inde la désunion des seigneurs mahométans, et sont venus à bout d'établir leur prétendu droit sur toutes les parties de l'empire, de sorte qu'ils ont fait connoitre, on peut dire au Grand Mogol même, qu'il est leur tributaire, quoique par bienséance, ils se disent ses très humbles et fidèles vassaux.

Tout le pays compris entre le Gemna, la chaine de montagnes qui prolonge le Gange et les frontières du Berar est partagé entre plusieurs rajas, dont nous aurons occasion par la suite de parler ; ils se regardent comme vassaux de l'empereur et payent le chote aux Marates. Ayant parcouru une partie de ce pays qui est tout à fait vuide sur la carte de Danville, j'ai marqué ce que j'en ai pu voir et apprendre dans le cahier de route qui accompagne la carte que j'ai tracée ; on verra la position de plusieurs endroits dont nous n'avions aucune connoissance.

Telle est la division que je me suis imaginé la plus intelligible de ce qu'on appelle l'Empire Mogol. Je compte bien que pour la suite on en trouvera une plus satisfaisante, et j'en serai charmé. Je passe à présent à l'idée que j'ai du gouvernement, elle sera sans doute aussi sujette à réforme.

IDÉE GÉNÉRALE DU GOUVERNEMENT

L'un compare le gouvernement actuel des Mogols à celui des Turcs ; l'autre y trouve de la ressemblance avec l'Empire d'Allemagne, ou bien à ce qu'étoit la France dans le tems du gouvernement féodal ; un troisième aime mieux qu'il se raporte au vaste empire d'Alexandre immédiatement après sa mort. Le vrai est qu'aujourdhui il n'est pas ce qu'il devroit être.

Le gouvernement mogol est despotique et tout à fait militaire par sa constitution qui est presque la même dans tout les pays orientaux : un empereur dont la volonté ou le caprice fait seul la loi, ayant à ses ordres une armée toujours en état d'agir, un vizir [1] ou premier ministre et le premier de ses esclaves, un Mirbockshis ou généralissime de ses armées, un Mirateche ou grand maître d'artillerie, des princes du sang ayant de grandes provinces ou viceroyautés en appanage, et sous eux des gouverneurs, des commandants de places et des ministres humblement soumis aux ordres émanés de la cour par le canal du vizir. Tels sont les ressorts du gouvernement mogol et tel est l'esprit de sa constitution.

1. Dans des tems de crise, le Grand Mogol élève son vizir, ou tout autre, à la qualité de Anhilmollak *(yeux de l'Empire)*.

Ces ressorts ont joué ensemble quelquefois sans trouble et sans oppositions, par les précautions qu'on prenoit et qu'on croyait suffisantes pour assurer l'obéissance dans toutes les parties d'un empire aussi vaste. Nous n'y voyons pour le présent, il est vrai, que trouble et confusion, mais c'est que nous n'en connoissons que les révolutions et même très imparfaitement.

Toutes les forteresses, dans quelque province qu'elles fussent situées, ne dépendoient que de l'empereur qui y plaçoit un keledar avec des troupes indépendamment de celles qui étoient au fodjedar. Ce keledar, dont la famille résidoit presque toujours, soit à Dehly, Agra, ou autres lieux voisins de la cour, n'avoit aucun ordre à recevoir du soubahdar ou viceroi de la province, et veilloit uniquement a la sureté de la place.

Le Mir bockshis ou généralissime étoit chargé de se faire rendre compte de la quantité de troupes entretenues ou levées extraordinairement dans chaque soubah.

Le Mir Ateche avoit à sa disposition l'artillerie de toutes les places fortes, et droit d'inspection sur toutes celles dont les soubahdars pouvoient se servir.

De plus, dans chaque soubah, la seconde place qui est celle de Divan Patecha, — ce qui reviendroit à ce que nous nommons commissaire pour le roi, mais dans un sens bien plus étendu, — n'étoit pas à la nomination du soubahdar, mais

de la cour qui entretenoit aussi des chefs d'arcaras ou espions chargés de donner avis de tout ce qui se passoit journellement, et de tout ce qu'ils pouvoient découvrir qui eut raport au gouvernement ; les revenus et les dépenses du soubah étoient soumis à l'examen du Divan Patecha qui étoit chargé de recueillir tout ce qui devoit revenir au domaine, droits, successions, djaguirs. Les ordres au soubahdar passoient par les mains du Divan Patecha. Le Moullah avoit l'inspection de ce qui avoit raport à la religion, le Cady avoit les causes civiles, le Cotoual, les affaires criminelles et tous trois ressortissoient du Daroga d'Adalat ou surintendant de la justice, qui résidoit, à la vérité auprès du soubahdar, mais sur qui le viceroi n'avoit pas l'autorité nécessaire pour lui faire remplir ses devoirs. L'empereur avoit lui-même le soin d'examiner la conduite des Darogas d'Adalat, ou s'en faisoit rendre compte par des commissaires ad hoc qu'il faisoit passer de tems en tems dans chaque soubah.

On peut voir de là que chaque soubahdar étoit assujetti au contrôle de plusieurs officiers, sur lesquels ils n'avoient que peu ou point d'autorité. D'ailleurs très souvent les soubahdars étoient sommés de comparoitre à la cour, on les faisoit passer d'un gouvernement à un autre ; on les changeoit même si souvent qu'un jour un soubahdar fut remarqué dans sa marche ayant le visage tourné vers la queue de son éléphant ; on

lui en demande la raison ; c'est, dit il, que je veux voir si je n'appercevrois pas mon successeur [1].

Ces précautions étoient bonnes et pouvoient bien avoir l'effet désiré, tant qu'un prince actif, vigilant les faisoit valoir. En effet, on ne voit pas de gouvernement plus respecté que ceux de Baber, Akbar et Aurengzeib et de quelques autres, du moins tant qu'appliqués aux affaires

1. Ce fait que j'ai entendu citer très souvent est raporté dans un ouvrage anglois... Histoire des transactions militaires de la nation angloise dans l'Indoustan (par Orme) ; on n'a encore publié que le premier volume à la tête duquel est une dissertation que j'aurois souhaitté plus étendue. L'auteur que j'ai l'honneur de connoitre est en effet très capable de satisfaire la curiosité du public sur les particularités des Indes, mais en parcourant le 3e livre qui traite des affaires de Trichinapaly en 1752, j'ai cru voir que dans les faits qui ont raport uniquement à la nation françoise, dont l'auteur sans doute n'a pu avoir des preuves bien autentiques, il a adopté pour vérités constantes une bonne partie de ce que l'avocat de M. Dupleix a inséré dans son mémoire. (*Manquent quelques mots.*) L'auteur a du y être d'autantplus porté qu'il ne voyait aucune réponse à ce mémoire ; il en a paru deux depuis l'impression de son ouvrage celle de la Compagnie des Indes et celle de mon frere. L'auteur anglois, Mr Orme n'est pas le seul qui ait été trompé par le mémoire de l'avocat de Mr Dupleix. M. l'abbé Prévôt l'avoit pris pour guide dans son histoire de voyages où l'on voit quelques notes diffamantes contre mon frere. Mais sur les reproches qui lui en furent faits, et sur les informations par lui prises, M. l'abbé Prevôt s'est rétracté, témoin sa lettre originale que j'ai eue entre mes mains après la mort de mon frère, et que j'ai déposée au greffe du Conseil supérieur de Pondichery, qui m'en a remis deux ou trois copies autentiques. *(Cette lettre est, comme on a pu voir, reproduite dans l'introduction.)*

de l'empire, ils eurent soin de prévenir les mauvais desseins des vicerois en parcourant eux-mêmes les provinces, dès qu'ils s'apercevoient que leur présence pouvoit être de quelque utilité, et surtout en ménageant bien leur trésor d'épargne, auquel ils ne devoient toucher que dans le cas le plus pressant.

On peut dire, il est vrai, que le gouvernement mogol n'étoit jamais sans quelque émotion ; il n'étoit guère possible que cela fut autrement par sa constitution et son étendue. On sent bien que des vicerois, maîtres de lever, et autorisés même à entretenir une armée de 25 a 30 mille hommes, quelquefois bien plus, à cause des guerres qu'ils avoient à soutenir contre les rajas, devoient être souvent tentés de se rendre indépendants, surtout si l'on fait attention à la manière dont les troupes servent dans l'Inde : l'éloignement, les occupations du prince devoient les y inviter ; mais c'étoit à lui et à son vizir à rémédier au mal dans le principe, ce qui pouvoit être assez aisé avec une armée aussi bien disciplinée que la coutume du pays le pouvoit permettre, bien payée et toujours en état de se transporter avec rapidité d'un bout de l'empire à l'autre. Telle étoit, à ce qu'on prétend, l'armée d'Aurengzeib ; c'est le règne le plus heureux qu'il y ait eu ; après quelques années de troubles excités par lui même pour sa propre élevation, après bien des cruautés qu'il croyoit nécessaire pour sa sûreté, il étoit parvenu à se

rendre si formidable, qu'on s'imaginoit toujours le voir, quelque éloigné qu'il fût.

On ne voyoit pas de son tems la pluralité des soubahs dans une seule personne : chaque soubah ou viceroyauté, suivant sa grandeur, contient plus ou moins de provinces qui sont distribuées, tant à des Maures sous le titre de fodjedars ou hamaldars qu'à des Gentils sous celui de rajas. Parmi les rajas, il y en a même beaucoup à qui la province appartient comme héritage, sous condition de payer tous les ans une certaine somme au viceroi ; mais il y a toujours de la mauvaise volonté à remplir la condition ; il faut donc que le viceroi se mette en campagne, sans quoi point de revenus ; le viceroi, de son côté, ne fera point parvenir ces revenus à la cour s'il n'est persuadé que le prince est en état de le punir du moindre retardement. C'est cette persuasion qu'Aurengzeib avoit pris soin de bien établir dans le commencement de son règne, de sorte que pendant une longue suite d'années, l'ordre du prince suffisoit ; un seul officier qu'il faisoit partir avec deux ou trois cent cavaliers pour l'escorte de la zamas, étoit reçu partout avec le plus grand respect, et passoit, sans rien craindre, par les terres de plusieurs vicerois ; le peuple étoit heureux, il n'y avoit que les comptables qui fussent inquiétés ; le paysan de la partie la plus reculée pouvoit facilement, sans sortir de son village, faire parvenir sa plainte au pied du trône par le canal des

arcaras ou espions que la cour entretenoit, et avoit prompte justice par une police observée rigoureusement. Le voyageur étoit en sûreté ; dans quelque endroit que se commit un vol, que le coupable fût trouvé ou non, le commandant du lieu étoit obligé de le restituer et de répondre de tous les crimes qui interessoient le public.

On a de la peine à concevoir comment un peuple peut être heureux dans un gouvernement où la volonté du prince est au dessus de tous ; ce bonheur en effet n'est que passager et n'empêche pas que le citoyen ne soit toujours inquiet par la crainte du changement qui ne peut manquer d'arriver ; si ce n'est dans la conduite même du prince, ce sera à coup sûr, dans celle de son successeur. D'ailleurs, comment concilier ce bonheur prétendu du peuple avec sa pauvreté ? c'est ce qui donne lieu de penser que le gouvernement mogol est un composé de tirans qui reconnoissent tous un même empereur plongé comme eux dans la débauche et qui dévorent la substance du peuple, qu'il n'y a dans ce pays aucune cour de justice dépositaire des loix qui puissent protéger le foîble. Cela demande explication.

Le tableau qu'on se fait est assez vrai quant à l'état présent de l'empire ; mais avant la révolution de Nadereha, il y a eu des règnes pendant lesquels les vicerois ont gouverné avec douceur, ont été soumis aux ordres de la cour, exacts à payer les revenus, et très attentifs à faire rendre

la justice dans tous les tribunaux de leurs départemens ; ils ont des loix écrites, subordonnées, sans doute, à la volonté du prince, puisque le gouvernement est despotique, mais fondées sur l'Alkoran d'où ils ont tiré toutes leurs maximes et institutions, soit religieuses, civiles ou criminelles ; ils ont des usages, des coutumes mises par écrit de tems immémorial, que des gens préposés expliquent au peuple ; ils ont dans chaque soubah un Daroga Dadalat ou surintendant de justice qui a sous lui, tant dans la capitale que dans les moindres villages, divers tribunaux ; la regularité de ces tribunaux dépend de l'intégrité et de la vigilance du Daroga Dadalat dont le choix ordinairement dépend du soubahdar. Si le soubahdar est un honnête homme, le premier à remplir ce qu'il doit à son prince, comme il s'en est trouvé quelquefois, on doit présumer qu'il obligera les autres à faire ce qu'il fait lui-même ; s'il est négligent à cet égard, les commissaires envoyés par le prince y tiendront la main. Mais d'ailleurs en supposant un temps d'anarchie, un soubahdar infidèle à son prince peut fort bien n'être pas d'humeur à laisser ceux qui dépendent de lui s'écarter de leur devoir envers lui-même.

Pour ce qui regarde les pays tout à fait gentils, j'ai bien vu chez les Djates un livre écrit en leur langue particulière qui contenoit, à ce qu'on m'a dit, des maximes pour l'administration de la justice. Il y en a, je m'imagine, chez les

Marates, chez les Rajpoutes et les autres peuples gentils, mais on ne peut pas dire que cela ait force de loi ; les juges préposés par le gouvernement, tant pour le civil que pour le criminel, se règlent sur la coutume transmise par tradition, qu'ils corrigent selon les circonstances et leurs propres lumières. Dans les affaires purement d'intérêt, les Gentils ont recours le plus souvent à des arbitres que les parties nomment entre elles. Quant à la pauvreté du peuple, elle n'est pas générale. Je puis certifier d'ailleurs, qu'on voit dans bien des royaumes en Europe autant de pauvres que dans l'Inde ; on ne prétend pas sans doute, m'obliger à comprendre dans cette classe cette prodigieuse quantité de fakirs qui demandent l'aumône, ou bien il faudra y admettre cette quantité que nous avons d'ordres mendiants.

On dit le peuple de l'Inde esclave forcé, pour sa propre subsistance, à un travail du profit duquel il se voit presque toujours frustré par la cupidité de ceux qui gouvernent et par conséquent réduit à mourir de faim ; on se trompe.

Des soubahs ou viceroyautés sont, comme j'ai déjà dit, divisés en provinces qu'on nomme quelque fois cerkars, à l'exception de celles qui par des conditions particulières, appartiennent à des rajas, comme celui des Marates, celui des Rajepoutes, celui des Djates et quantité d'autres d'un rang inférieur ; tout le reste est en propre à l'empereur, et leur gouvernement est à sa dispo-

sition ou du moins à celle des soubahdars. On ne donnoit autrefois les gouvernemens qu'à des mahometans ; aujourd'hui on voit beaucoup de ces postes remplis par des gentils qu'on décore du titre de rajas, parce qu'on a sans doute éprouvé qu'on étoit sur de leur fidélité, et parce qu'en effet le gentil moins distrait par ses plaisirs que le mahométan [1], s'adonne plus volontiers au travail, et devient plus capable d'un grand détail. Presque tous les divans ou ministres des vicerois sont gentils, et en général de tous ceux qui ont quelque emploi, c'est de ces premiers divans, gens consommés dans les affaires par une longue expérience, qu'on tire souvent des rajas de nouvelle fabrique pour le gouvernement des provinces. Les soubahdars les préfèrent même à leurs parents, dont la conduite n'est jamais à couvert du soupçon. Les provinces sont divisées en parganas plus ou moins grands, parmi lesquels il y en a plusieurs donnés par le prince à titre de fiefs, pour l'entretien de certains officiers, mais réversibles au domaine à la mort des sujets à qui ils ont été donnés, à moins que le prince ne juge à propos de les continuer dans les familles ; c'est ce que l'on nomme djaguirs ; les autres parganas sont distribués à des zemindars qui en ont plus

1. Le Mahometan se regarde comme guerrier ; en cette qualité il dédaigne d'entrer dans le détail de toutes les affaires qui n'y ont point un rapport direct ; elles sont abandonnées aux Gentils.

ou moins dans leurs districts, suivant le crédit où ils sont. Ce sont comme des intendants chargés de répondre au gouvernement de la perception des droits qui s'élevent suivant les tarrifs de la chancellerie, soit sur leurs terres et les maisons qui sont taxées, soit sur les marchandises qui entrent ou qui sortent, ou sur les denrées qui se vendent dans les marchés publics.

Il y a aussi des izardars ou fermiers à qui certains parganas sont souvent donnés à l'enchère, soit par les zemindars, soit directement par le fodjedar ou le gouverneur de la province. Un zémindar est donc un homme qui doit entrer dans les plus petits détails. Il y a des gens par lesquels il est instruit de tout ce qui regarde son département. Il sait le nom de tous les habitans, leur nombre, l'étendue, la richesse de chaque famille, les maisons, les terres que chacune possède, les gains, les pertes qu'elles peuvent faire, les arpens que chaque pargana peut contenir, leurs productions ; sur quoi il se règle, et qu'on ne s'imagine pas qu'il soit en droit de disposer à sa fantaisie des terres, des maisons ou des productions ; il ne peut faire de changements sans de bonnes raisons et sans être autorisé. L'habitant maltraité peut porter sa plainte au gouverneur, et souvent on lui rend justice contre son zémindar. L'habitant dans l'Inde, j'entends parler de ce qu'on nomme le peuple, est plus tranquille qu'on ne pense, et autant que dans bien des parties de

l'Europe, à moins que ce ne soit dans le cas de trouble et de révolution. Il est même de l'intérêt d'un zemindar de le ménager pour attirer de nouveaux habitans et empêcher la désertion, car, dans toute l'Inde, on est maître de quitter sa place quand on ne s'y plaît pas. Le pauvre habitant ou laboureur en payant exactement ce qu'il doit au gouvernement, peut vendre et disposer de son bien comme il lui plaît. Il est plus sûr de laisser en mourant sa maison et son champ à sa famille qu'un fodjedar ou gouverneur n'est sûr de laisser la valeur d'un écu. Tout l'héritage de ceux qui meurent feudataires de l'empire est confisqué par le gouvernement qui laisse ordinairement une petite portion à la famille ; les biens de ceux qui ne sont pas feudataires vont de droit aux héritiers ; mais s'ils sont considérables on cherche tant de chicannes que l'héritier n'en a qu'une partie. En général, on en veut plus au grand qu'au petit, et la plus grande attention du gouvernement paroit avoir été moins de rendre le peuple esclave que d'empêcher les familles de devenir riches et puissantes. Si le soubahdar d'une province est un tyran qui, pour s'enrichir, s'embarrasse peu d'opprimer le peuple, pour lors, il est vrai, il faut bien que ce peuple souffre. Les zémindars poussés à bout, deviendront naturellement des sangsues par le moyen desquels le soubahdar tirera toute la subsistance de la nation. C'est assez le cas où l'on se trouve aujourd'hui par

la confusion dans laquelle l'empire est tombé. Mais on a vu des tems plus heureux ; d'ailleurs le cas n'est pas général chez tous les rajas qui se regardent comme propriétaires des terres qui sont entre leurs mains ; le peuple est heureux ; il l'est aussi dans quelques endroits où le Mogol a l'autorité.

Pour m'en tenir au gouvernement tel qu'il est aujourdhui, je conviens qu'il est parfaitement semblable à celui d'un état, dont toutes les parties veulent se détacher. Chaque soubahdar reconnoit bien un empereur dont il se dit esclave, mais ce n'est que sur sa chape [1], ou dans les lettres qu'il a occasion d'écrire. Du reste, il agit comme s'il étoit tout à fait indépendant, ne paye point de revenus ; on diroit qu'il n'attend que l'occasion de secouer le joug et de se faire couronner ; c'est une anarchie dans laquelle l'empire est tombé depuis l'invasion de Nadercha, et dont le principe est bien antérieur ; il est fondé, comme dit je crois, M. de Voltaire, dans le despotisme même qui détruit tout, et devient enfin son propre destructeur.

Dans quelque état que ce soit, il n'est guère

1. Cachet sur lequel est gravé le nom du soubahdar et ses titres ; il y en a de diverses grandeurs ; le cachet privé est ordinairement sur une bague que le seigneur porte à son doigt. Il y a parmi les Gentils des cachets ou chapes, qui, au lieu d'écriture portent l'empreinte de quelque figure d'animaux, souvent imaginaire, mais le cachet ordinaire est en écriture.

possible de voir une suite de princes également appliqués au bonheur de leurs sujets, mais dans un état qui a ses loix fondamentales à l'abri desquelles le sujet voit sa fortune assurée, la négligence du prince ne peut occasionner un aussi grand désordre, comme dans un état despotique : dans celui-ci le prince ne peut abandonner le timon des affaires, sans donner lieu à quelque révolution, parce qu'on est accoutumé à regarder sa volonté seule comme loi ; elle seule est respectée et doit l'être. Si, pour se livrer à ses plaisirs, il laisse à un vizir tout le soin du gouvernement, ce ne sera plus sa volonté qui sera censée agir, mais celle du ministre qui ne consultera souvent que sa passion et son caprice ; des lors, le prince tombe dans le mépris, les ordres de la cour n'ont plus la même force ; chaque gouverneur de province qui obéiroit aveuglement à un ordre qu'il saurait être dicté par le prince même, sera peu disposé à en passer par les caprices d'un homme qu'il regarde comme son égal. Le vizir pourra, à la vérité, venir à bout de se faire obéir, tant qu'il aura à sa disposition une armée formidable ; pour cela il faut que le trésor soit toujours plein, mais c'est précisément à la destruction de ce trésor qu'on doit supposer que les soubahdars mécontents travailleront afin que le vizir soit dans leur dépendance pour l'entretien de l'armée royale. Si, par eux-mêmes ils ne peuvent en venir à bout, ils auront recours à quelque puissance étrangère.

C'est ce qui est arrivé pendant le règne de Mahametcha. Ce prince, infatué des richesses immenses qu'il possédoit, et dont il ne croyoit jamais voir la fin, enivré des flatteries de ses courtisans, laissoit le soin de toutes les affaires à ses ministres. Nizam oul Moulouk, soubahdar du Dékan, piqué d'un affront qu'il prétendoit avoir reçu, appela les Persans à la tête desquels Nadercha, s'empara de Delhy et enleva tout le trésor. Mahametcha fut rétabli, comme l'on sait, mais l'empereur n'existoit plus que de nom. Dès le moment que le trésor manque dans un état despotique, dès que pour subvenir aux besoins les plus pressants d'une armée, on est obligé d'avoir recours aux gouverneurs des provinces qui sont intéressés à ne rien donner, le pouvoir du prince ou de son ministre tombe, et l'anarchie doit nécessairement commencer. En effet, depuis cette funeste époque, on ne voit dans l'histoire de l'empire mogol que révoltes, assassinats, empoisonnemens ; tout moyen est bon pour parvenir au commandement.

D'ailleurs il faut convenir que dans le gouvernement militaire de l'Inde, la seule disposition des esprits invite à la révolte ; la crainte et l'intérêt personnels sont les seuls mobiles ; on n'y connoit point ce motif si puissant chez les Européens, l'amour du prince et de la patrie. On n'a jamais su dans l'Inde ce que c'est que ces corps de troupes dont les chefs n'ont aucun intérêt

particulier, et uniquement entretenus ou employés pour le service de la nation ; c'est un point de réunion que nous avons pour les esprits, et dont les Indiens n'ont pas la moindre idée. J'ai voulu quelquefois leur faire comprendre, sans pouvoir y parvenir, certaines règles établies parmi nous qui font la baze de toute la conduite, tant du général que des officiers ; leur dire que les officiers et soldats de mon détachement n'étoient pas à moi, que je ne pouvois disposer de leurs services à ma fantaisie, que je n'étois pas le maître de hausser ou baisser la paye, encore moins de sauver la vie à un soldat prouvé déserteur, enfin que tout ce que je pouvois acquérir par concessions, contributions ou autrement, ne m'appartenoit pas ; c'étoit leur dire qu'un et un ne font pas deux.

Le prince dans l'Inde n'a qu'une armée, c'est celle où il se trouve en personne ; encore, à dire vrai, n'en a-t-il qu'une partie, elle se réduit à sa garde particulière. Toutes les autres armées dans l'empire, y en aurait-il mille, ne le connoissent pour ainsi dire point ; le soubahdar le connoit sans doute, il en reçoit des ordres auxquels il doit se conformer, mais ses vues particulières ont toujours la préférence ; à l'égard des généraux, des officiers et soldats qui sont sous le soubahdar, aucun ne s'embarasse du motif qui le fait agir, on supose toujours qu'il se règle sur ses propres intérêts, on ne concoit pas que cela puisse être

autrement ; et tout soubahdar qui n'auroit en vue que l'intérêt du prince passeroit surement pour une bête. C'est le soubahdar en effet qui prend les généraux comme il lui plait, ils n'ont aucune commission du prince ; le général ou chef choisit ses officiers qui n'ont rien à démêler avec le soubahdar, et l'officier engage le soldat qui ne répond qu'à l'officier. Par exemple, dans le Bengale qui fait un des plus grands soubahs de l'empire, il y aura, peut être, cinquante chefs dont quelques uns auront trois mille hommes, les autres mille, ou cinq cent, plus ou moins selon l'état de leurs bourses ; de ces cinquante chefs il y en aura plus de la moitié qui, en tems de paix, seront sans service ; ils se soutiennent comme ils peuvent par les revenus de leurs djaguirs. S'ils apprennent des troubles dans quelque autre partie de l'empire, ils quittent la province et vont chercher fortune ailleurs. Si le soubahdar est dans le cas de faire des levées, pour lors, il prend à son service tel nombre de ces chefs qu'il juge à propos ; il fait marché avec chacun d'eux pour tel nombre de cavaliers, tel nombre de fusiliers ; enfin ils s'accommodent, et chaque chef, pour completter sa troupe, prendra à son service des officiers subalternes qui auront avec eux quelques cavaliers et fusiliers, dix, douze, quinze, plus ou moins. Si le soubahdar ne trouve pas dans ses dépendances des chefs qui lui conviennent, il en fera venir des autres provinces, même des plus

reculées, si la réputation du chef mérite qu'il en fasse la dépense.

Voilà donc l'armée du soubahdar sur pied. Tous ces nouveaux chefs ont autant de pouvoir que les anciens ; ils sont tous indépendants les uns des autres, avec cette différence, que plus un chef a de troupes à lui plus le soubahdar est disposé à lui donner les commandemens particuliers. S'il s'agit d'envoyer un fort détachement, on fera partir plusieurs chefs ; mais celui qui aura le plus de troupes à lui, est presque toujours sûr d'avoir le commandement. Si l'expédition mérite la peine, le soubahdar se met à la tête de son armée, et donne le commandement général à son Bockshis, qui, étant sous les yeux du maître, est ordinairement exact à exécuter ses ordres, mais lorsque le soubahdar est absent, le Bockshis peut faire tout ce qu'il veut ; il pourra même se faire déclarer soubahdar, à moins qu'il n'y ait d'autres obstacles que ceux qu'il trouveroit dans l'armée qu'il commande ; les difficultés de ce côté là seroient bientôt levées avec de l'argent, le tout est de faire en sorte qu'on en ait une bonne provision.

Ils ont dans l'Inde une maxime générale qui est de se battre pour celui qui les nourrit ; et c'est de là, je m'imagine, que l'on a donné le nom de Bockshis au général. Ce mot désigne proprement celui qui paye mais dans un sens oriental, car Bockshis est un verbe qui veut dire donner par

grace ou faveur. Ce n'est donc qu'à la personne dont on mange le sel, comme disent les Indiens, que le soldat s'attache, il ne s'avise pas de remonter jusqu'au prince, ni même jusqu'au soubahdar ; il ne pense pas que l'argent qu'il reçoit fait partie des revenus de la province qui dépend du soubahdar et appartient à l'empereur ; il dit simplement, c'est un tel qui me paye, c'est lui que je dois servir ; de là, ce qui est désertion parmi nous, n'est rien dans l'Inde ; un soldat peut se battre contre son prince, son soubahdar, on n'y fera pas attention ; s'il est pris, il en est quitte pour dire qu'il ne pouvoit pas gagner sa vie autrement. Le général, les chefs qui sont directement commissionnés et payés par le prince et le viceroi sont sans doute dans l'obligation de se sacrifier pour eux ; mais si dans une action le prince ou le viceroi vient à être tué, ils se croyent dispensés de se battre, ils se retirent de côté ou prennent la fuite ; il en est de même dans les rangs inférieurs, le soldat ne connoit que le chef ou l'officier qui l'a engagé, et dont il reçoit la paye, il se battra tant qu'il le verra devant lui, mais s'il déserte, il le suivra sans réflexion ; s'il est tué, il prendra la fuite quand ce seroit sous les yeux du prince même ou du soubahdar ; et la raison est assez bonne ; cet officier mort, le soldat n'est plus rien, il n'a plus un sol à prétendre, il faut qu'il fasse un nouvel engagement.

Les commandants dans l'Inde, de quelque rang

qu'ils soyent, ont encore la coutume de ne donner que des acomptes fort minces à leurs troupes, par l'espérance, sans doute, qu'elles serviront fidèlement dans la crainte de perdre ce qui leur est dû d'arrérages ; ce n'est pas en cela qu'est le mal, car dans un pays où tout est personnel, ou l'honneur, l'attachement, la reconnoissance ne sont comptés pour rien, la régularité de la paye n'empêcheroit pas un chef de trahir son maître, et de passer au service de quiconque lui feroit entrevoir un avantage. Il faut donc un lien, et la retenue de la paye en est un fort bon pour contenir des gens aussi attachés à la matière ; mais pour qu'il n'en résulte aucun mal, il faudroit, du moins qu'on fût exact à payer ces arrérages, lorsqu'on congédie les troupes, et c'est précisément ce qu'on ne fait pas. Il y a toujours quelques chefs de confiance qu'on satisfait autant qu'il est possible ; mais tous les autres, par conséquent les officiers et les soldats qui en dépendent, ne recoivent jamais au delà de deux tiers de leur paye ; souvent même, ils n'en touchent que le quart. On peut juger de là quel tapage il doit y avoir lorsqu'il s'agit de licencier toute une armée ; aussi quelquefois une révolution s'ensuit, dont le général ou le nabab même devient la victime. Pour éviter les inconvénients, on ne congédie que petit à petit, aujourdhui un chef, quelques jours après un autre, et le soubahdar a grand soin de commencer cette opération avant que d'annoncer

la fin de la campagne, de sorte qu'en supposant des projets qu'il est fort éloigné de vouloir exécuter, il lui est fort aisé d'en imposer à la meilleure partie de ses chefs. Si ceux qu'il congédie font les mutins, il les chasse du pays et quelquefois les fait massacrer sur la route. Or, dès l'entrée de la campagne, la certitude où sont presque tous les chefs de recevoir un aussi mauvais traitement, fait qu'ils sont de la plus grande négligence dans le service, et qu'ils sont plus portés à la trahison. A mesure que l'ennemi approche, le mécontentement éclate; il devient bientôt général. On n'entend partout que des menaces ; et la veille d'une action le soubahdar ou le général est toujours assiégé dans sa tente. Je doute fort qu'il se soit jamais donné de combats de Maures à Maures, sans que le général de l'une ou de l'autre armée, fut-ce le soubahdar même, n'ait couru risque d'être assassiné la veille par ses propres gens. Il faut, pour lors, que le commandant entre en composition, il paye ceux dont il a le plus à craindre ou qui sont le plus en état de le servir ; il donne des à-comptes ou de belles paroles aux autres ; et lorsqu'après beaucoup de peines, il croit avoir satisfait la plus grande partie de ses chefs, il est content ; c'est ainsi qu'il passe en dispute le tems le plus précieux qu'il ne devroit donner qu'à de sérieuses réflexions sur les moyens de vaincre son ennemi. Cependant arrive le jour du combat ; chacun se prépare, s'arme de pied en cape, comme

s'il étoit résolu de se jeter à corps perdu sur l'ennemi. Un soupçon de point d'honneur, la crainte de passer pour lâche fait qu'on ne parle que de se bien battre ; on s'exerce, on galope de côtés et d'autres, la lance ou le sabre à la main, on court jusques sur l'ennemi comme pour le braver ; il n'y a point de cavalier qui par ses gestes ne promette d'abbattre au moins dix têtes, mais au moment de l'action les physionnomies s'allongent, c'est à qui s'exposera le moins. Ceux qui sont bien payés ou qui sont attachés par quelque intérêt au commandement se battent, les autres se tiennent hors la portée des coups, s'engagent avec l'ennemi, ou prennent la fuite plutôt que d'être exposés à en venir aux mains.

On peut voir de ce que je viens de dire, combien un nabab ou tout autre puissamment riche devoit trouver de facilités à se révolter ; le parti le plus riche l'emporte toujours, la loyauté, le patriotisme sont des vertus inconnues dans l'Inde. Si quelqu'un fait son devoir, c'est toujours par crainte, seul frein capable d'arrêter les projets ambitieux. Il n'est donc pas surprenant qu'après une révolution telle que celle de Nadercha, chaque soubahdar soit devenu indépendant. Le prince et son vizir étoient hors d'état d'entretenir une armée, comment pouvoient-ils se faire craindre dans un empire aussi étendu ?

Il n'y a jamais ordre dans la succession des empereurs mogols. Le droit de succéder, s'il en

existoit aucun, étoit fondé sur la volonté du prédécesseur, qui, sans égard pour le droit d'aînesse ou de légitimité, nommoit pour le remplir tel de ses enfans qu'il jugeoit à propos, soit qu'il lui appartînt par mariage, soit par des conventions particulières que les Mahometans appellent Nika. Au reste, l'histoire nous prouve que le droit du plus fort a toujours été le meilleur.

On pourroit dire, cependant, que depuis quelque tems, c'est moins le droit du plus fort qui a décidé de l'empire, que le caprice des vizirs. Ces premiers ministres devenus tout puissants par l'imbécilité des Mogols, regardent l'empereur comme un enfant qu'ils font mouvoir comme il leur plaît ; on le tient presque toujours enfermé, de crainte que quelqu'un ne l'enlève ; on le montre au public pour certaines cérémonies. S'avise-t-il de témoigner quelque mécontentement, le vizir le dépose, lui fait crever les yeux, ou le fait assassiner pour faire place à un autre qui n'est pas plus heureux.

On peut datter la chute des empereurs mogols du règne de Farukcheir qui fut élevé au trône par la révolte de deux puissants seigneurs de la cour, dont l'un fut vizir, déposé et assassiné par les mêmes personnes en 1718. Depuis ce tems, ce ne sont plus les empereurs qui ont gouverné, mais les vizirs ou les Omrahs Roffioulderdjat ; son successeur ne regna que deux ou trois mois, fut assassiné par ceux que j'ai déjà nommés, et rem-

placé par Roffioutdaoulat qui, peu de jours après, fut assassiné par les mêmes. Mahmetcha parut ensuite ; son regne fut assez long, et plus que n'auroit voulu Nizam oul Moulouk, soubahdar du Dékan ; mais il étoit destiné au sort de ses prédecesseurs ; il fut étranglé [1] par vingt deux omrahs qui avoient attiré Abdaly dans le pays. Son fils Hametcha lui succéda, il prit pour vizir un nommé Mansour Ali kan. Ce vizir n'eut pas l'esprit ou plutôt le bonheur de conserver son poste. Sa place fut donnée a Gazioudin Kan, qui fit assassiner son maître et bienfaicteur Hametcha en 1574. Quelques uns disent qu'il se contenta de lui faire crever les yeux, et le remplaça par Alemguir second qu'il fit assassiner en 1760. C'est le prince qui régnoit dans le tems que j'étois à Dehly.

De là, on peut voir que depuis quelque tems, il étoit moins question de savoir qui regneroit que de décider qui seroit vizir ; en effet, le prince n'étoit qu'un phantôme ; toute l'autorité étoit dans le premier ministre qui, une fois reconnu, pouvoit faire un nouveau roi tous les mois.

Une demande assez naturelle à faire est pourquoi depuis le tems que le pouvoir réside absolument dans la personne du vizir, aucun d'eux n'a

1. Ce qui regarde ces vingt-deux omrahs est très incertain ; plusieurs prétendent que Mahametcha qui, depuis longtems étoit incommodé, mourut presque subitement sur la nouvelle qu'il reçut de la mort de son vizir, Kameroudin Kan dans une affaire contre Abdaly.

été tenté de s'asseoir sur le trône ; ce n'est pas, je m'imagine la volonté qui leur aura manqué, ni même le pouvoir, mais à quoi cette démarche leur auroit-elle servi ? A les rendre plus malheureux. Aucun des soubahdars n'auroit voulu reconnoitre un vizir pour empereur ; tous auroient secoué le joug et se seroient fait proclamer souverains dans leurs viceroyautés. Par conséquent plus d'appui, plus de ressources pour la cour de Delhy qui, n'étant pas en état de se soutenir elle même, seroit bientôt devenue la proye de quelque prince gentil. Delhy et ce qui en dépend immédiatement ne vaut pas d'ailleurs la peine qu'un vizir prendroit de s'en faire souverain. La qualité de vizir, son pouvoir revêtu du nom d'un descendant de Tamerlan, est bien plus étendu ; malgré l'anarchie qui regne, ce nom est encore respecté dans bien des endroits ; il en tire des ressources qu'il ne pourroit pas avoir, s'il agissoit en son propre nom.

A l'égard du gouvernement des soubahs et autres provinces, il est constant qu'il n'y en a jamais eu d'héréditaires de droit, si ce n'est les pays de certains rajas. Si aujourd'hui quelques uns des soubahs paroissent héréditaires, cela n'est du qu'à la foiblesse du prince et de son ministre. On a dit, il est vrai, que Nadercha, vainqueur du Mogol et maître de disposer de ses états, avoit été assez généreux pour les lui rendre, et qu'en conséquence des services qu'il avoit reçus de Nizam

oul Moulouk, il avoit décidé que par la suite, le soubah du Dekan, quoique faisant toujours partie de l'empire mogol, seroit censé l'héritage de sa famille [1] ; mais ce droit, s'il existe, est-il bien fondé ? Si un sujet, en se revoltant contre son prince, est en droit de posséder comme héritage ce qu'il gagne par sa trahison, le prince n'a-t-il pas le droit bien mieux fondé de punir ce sujet, lorsqu'il en trouve l'occasion, et de réunir à son domaine ce que la trahison en avoit détaché ? Aussi, je n'ai jamais entendu dire que la cour de Delhy, depuis le départ de Nadercha, ait regardé sérieusement le Dékan comme l'héritage de la famille de Nizam. Si jusqu'à présent elle en a hérité, c'est à l'impuissance ou est le gouvernement de le lui ôter qu'elle en a toute l'obligation, et je suis persuadé que le premier venu des seigneurs de la cour qui se croiroit en état de s'emparer du Dékan et qui auroit une dixaine de laks à donner tout d'un coup au Mogol, en obtiendroit facilement les patentes. On les donneroit à vingt personnes même l'une après l'autre, dans l'espace d'un mois, non seulement pour le Dekan, mais pour tel autre soubah, ne fut-ce que pour avoir de l'argent, parce qu'en effet la cour de

1. Cela est d'autant moins vraisemblable que Nadercha, pendant son séjour à Delhy, parut toujours avoir le plus souverain mépris pour Nizam oul Moulouk, jusqu'à lui cracher au nez, le qualifiant de traître à son prince et à sa patrie.

Delhy ne tirant presque rien de ses viceroyautés lorsque les Soubahdars en sont tranquiles possesseurs, il est de sa politique de se dédommager comme elle peut en y suscitant des troubles, et en faisant toujours paroître quelque nouveau prétendant. Du vivant de Nazerdjingue qui avoit ses patentes en bonne forme, Mouzaferdjingue n'eut-il pas la commission de le chasser du Dekan ? Lorsque Mouzaferdjingue fut installé, Salabetdjingue et quelques autres encore reçurent la même commission. Salabetdjingue ne fut pas plutôt soubahdar par l'effet d'une révolution assez singulière, que l'on fît partir de Dehly le vieux Gazioudin Kan avec les patentes de soubahdar.

Comme tous ces gouverneurs que je viens de nommer sont de la famille de Nizam, on pourroit se croire en droit de conclure qu'en effet la viceroyauté du Dekan est regardée comme l'héritage de cette famille, mais il ne faut pas en juger sur les apparences ; cette longue succession, dans la même famille peut faire un effet sur l'esprit des peuples du Dekan ; c'est un droit de prescription à leur égard, mais non à l'égard de la cour de Dehly qui n'a nommé ceux dont j'ai parlé qu'au défaut d'étrangers [1] aussi en état qu'eux de remplir les vues qu'elle pouvoit avoir ; il en est du

1. On pourroit m'objecter que les princes gentils sont des étrangers très disposés à donner des sommes bien au-dessus de dix laks pour avoir la patente du Dekan ; cela est vrai, mais il est de la dernière importance pour les Mogols de ne pas

Dekan comme du Bengale et des autres soubahs qui demeurent au plus fort ; le succès le plus criminel est toujours suivi de l'approbation du prince ou plutôt du vizir pourvu qu'on ait le soin de lui faire tenir de l'argent.

De toutes les parties de l'empire mogol, il n'y en a point qui représente les troubles qui y regnent plus que le Bengale et ses dépendances ; ce beau pays, le premier de l'univers par la quantité, la variété et la bonté de ses productions, ce pays si riche qui avant la mort du nabab Alaverdikhan étoit comme le trésor de l'Inde [1] entière est tombé depuis 1756 dans l'état le plus déplorable ; ce n'est plus que confusion ; le père est contre son fils, les frères s'entredétruisent, ce n'a été pendant plus de trois ans qu'une scène de trahisons et de massacres qui font frémir. Le soubahdar, tout indépendant qu'il est de son légitime souverain, est devenu le premier esclave d'une puissance étrangère, qui, après s'être approprié, plus encore par la supériorité de sa politique, que par la force de ses armes, les plus belles provinces de cette vice-royauté, n'attend que l'occasion favorable de

encourager la gentilité ; ces princes gentils, ainsi que les soubahdars, sont déjà trop puissants, pour qu'il n'y ait pas beaucoup de risques à étendre leur autorité.

1. Le Bengale étoit un gouffre où tout l'argent de l'Inde venoit s'engloutir ; excepté le peu que le soubahdar faisoit passer à Dehly, rien ne sortoit de Bengale, que le Bengale même ne l'eût produit. Les Anglois sont les premiers qui ayent trouvé le secret de lui faire rendre ce qu'il avoit reçu.

s'en emparer entièrement ; à l'exception des provinces qui lui appartiennent où la douceur du gouvernement européen se fait sentir, autant du moins que le peuvent permettre des tems si voisins de la révolution le reste, on peut dire, est l'image parfaite du désordre.

Le nabab d'aujourd'hui ne doit son élévation qu'à une idée de convenance qu'y trouvent les Anglois ; il sent bien que cette idée peut changer d'un jour à l'autre, et ne pense qu'à amasser de l'argent, seul moyen de se soutenir ou du moins de se consoler, s'il faut céder la place ; toutes les voyes lui sont bonnes. Les commandants des départemens, les zémindars surchargés se rejettent sur le peuple qui est accablé ; l'administration de la justice est suspendue ; chaque petit gouverneur évoque les affaires à son tribunal particulier et les juge sur ses propres intérêts ; celui qui donne le plus a toujours raison ; les plaintes sont inutiles. En effet à qui se plaindroit-on ? à moins que ce ne fût aux Anglois. Ils sont bien en état, il est vrai, de remédier aux abus et de forcer le nabab à une conduite moins tyrannique, mais la politique angloise ne s'y oppose-t-elle pas ? Naturellement les Anglois doivent voir avec plaisir le trouble et le mécontentement règner dans des provinces qu'ils trouvent à leur bienséance. La comparaison que l'habitant fait de sa misère avec le bonheur et la tranquilité de ceux qui sont sous le gouvernement anglois ne peut tourner qu'à

l'avantage de ces derniers, et disposer les esprits à un changement que les Anglois ne perdent point de vue. En attendant, il font semblant de ne se mêler de rien qui soit étranger à leurs affaires, et n'exercent leurs pouvoirs qu'autant que leurs intérêts le demandent. Par là, la tyrannie a le champ libre autant qu'elle peut le désirer ; chacun tire de son côté, le peuple souffre, il déserte, les terres demeurent incultes, les manufactures dépérissent, le mal, enfin, paroit sans remède ; mais l'anglois en profite, bien sûr de le réparer en peu de tems, lorsque le pays ne dépendra que de lui.

Voyons comment cette nation a pu parvenir à ce degré de puissance dans un pays où l'on auroit juré, il n'y a pas quinze ans, que jamais les Européens n'auroient osé faire la moindre expédition ; pour cela il faut remonter à l'année 1756.

CHAPITRE PREMIER

AVÈNEMENT DE SOURADJOLA AU SOUBAH DE BENGALE. IL S'EMPARE DE TOUS LES ÉTABLISSEMENTS ANGLOIS.

Alaverdikhan étoit soubahdar ou vice-roi des trois *soubahs*, Bengale [1], Bahar et Orissa qu'il avoit usurpés à ses maitres et bienfaiteurs, et dans lesquels, après bien des difficultés surmontées tant par la sagesse de son administration que par une valeur peu commune, il étoit parvenu à gouverner avec un pouvoir qui n'appartient qu'à la souveraineté.

On trouvoit dans Alaverdikhan un mélange de bonnes et de mauvaises qualités. Quinze ou seize ans de règne l'ont fait connoître pour un homme

1. [Ces trois soubahs, surtout le Bengale, sont asses connus, pour me dispenser d'en faire la description. Dans tous les papiers ministériels, firmans, paravanas de l'Empire Mogol, lorsqu'il est question du Bengale, on ne le nomme jamais sans ajouter ces mots, *paradis de l'Inde*, qualité qu'on lui donne par excellence. Ce pays se suffit à lui-même par la bonté, la variété de ses productions, et les autres parties de l'empire ont toutes besoin de lui.]

fourbe, ambitieux au suprême degré ; mais il étoit brave, propre à bien commander une armée. Il connoissoit parfaitement les intérêts de son gouvernement, favorisoit le pauvre marchand, et rendoit asses bonne justice, lorsque les plaintes pouvoient lui parvenir. Un de ses grands défauts étoit de laisser trop de pouvoir à ses ministres qui en abusoient. C'est un vice général dans toute l'Inde ; il n'y a pas de département si petit qu'il soit, qui ne soit exposé aux vexations des ministres subalternes. La coutume des maitres est de ne rien faire par eux-mêmes ; le moindre *zémindar* a ses écrivains avec lesquels il faut traiter.

Alaverdikhan n'en étoit pas moins jaloux de son autorité ; il affectoit surtout une grande indépendance lorsqu'il s'agissoit de quelque affaire entre lui et les Européens. Lui parler de firmans, de privilèges obtenus de l'empereur, c'étoit le vrai moyen de l'aigrir. Il savoit bien dire dans l'occasion qu'il étoit tout, roi et vizir : il vouloit être flaté.

Il voyoit avec autant d'indignation que de surprise les progrès des nations françoise et angloise, à la côte Coromandel, ainsi que dans le Dekan où, par le moyen de ses *arcaras* il n'ignoroit rien de ce qui se passoit. La comparaison qu'il faisoit de ses provinces, avec les troubles qui agitoient la presqu'isle depuis tant d'années, et qu'il attribuoit sans doute à la foiblesse des gouverneurs, ne contribuoit pas peu à flater son amour-propre.

Malgré cela il n'étoit pas sans inquiétude. Il craignoit que tôt ou tard les Européens ne fussent tentés de faire de pareilles entreprises chez lui.

Les François, les Anglois, les Hollandois et les Danois avoient des établissements dans le Bengale ; ces derniers étoient si nouveaux qu'à peine étoit-il question d'eux[1]. Pour les Hollandois, la conduite qu'ils avoient tenue jusques là leur donnoit à juste titre la qualité de bons négociants. Contents des belles acquisitions qu'ils ont faites à leur arrivée dans les Indes, de ces isles qui font tout le soutien de leur commerce, ils se soucient peu de s'étendre en terre ferme, où il est si difficile de conserver ce qu'on peut acquérir[2]. C'est donc sur nous et sur les Anglois que tomboient les soupçons d'Alaverdikhan. Je crois même que ce nabab nous honoroit de la préférence. Le combat d'Ambour dans lequel Anaourdikhan, nabab d'Arcate et son frère avoient été tués, la défaite de Nazerdjingue, l'élévation de Moussaferdjingue

1. *Les Danois établis depuis longtemps à Tranquebar, à la côte de Coromandel, n'étaient fixés au Bengale que depuis le 7 octobre* 1755. *Leur loge était à Sérampor, entre Chandernagor et Calcutta. Les Danois durent en grande partie leur établissement au Bengale à M. de Leyrit, puis à Law et à M. Renault. Il en coûta* 130.000 *roupies d'avances faites par la compagnie française sans compter les nombreux présents qu'il fallut faire aux principaux officiers du gouvernement.*

2. *Les Hollandais ne possédaient dans l'Inde que les factoreries de Chinsura dans le Bengale, Paliacate et Négapatam à la côte de Coromandel, Anjingo et Cochin à la côte malabar.*

au soubah du Dékan, celle de Salabetdjingue, sont autant de faits dus aux armes et à la politique des François qui, en lui donnant une grande idée de la nation, devoient naturellement le porter à la méfiance [1]. Les Anglois n'avoient encore pour eux aucuns de ces faits éclatants ; mais ils en avoient de solides, et comme les avantages vrais ou supposés qu'ils avoient retirés des troubles de la côte ou plutôt du Carnatic, passoient dès lors pour aller de pair avec les nôtres, on peut dire que c'étoit une raison pour Alaverdikhan de se méfier autant d'eux que de nous.

1. *Les faits auxquels il est fait ici allusion sont toute l'histoire du Carnatic et du Décan de* 1749 *à* 1751. *En juillet* 1749, *Anaverdi khan, nabab du Carnatic, fut battu et tué à la bataille d'Ambour par les forces combinées de Musaffer jing, prétendant à la soubahie du Décan et Chanda Sahib, prétendant à la nababie du Carnatic. Musaffer jing et Chanda Sahib étaient appuyés par les Français ; c'est la première fois que les Français intervenaient dans les querelles des princes indiens.*

A la suite de cette bataille, Chanda Sahib crut pouvoir régner tranquillement dans le Carnatic ; mais Naser jing, soubab légitime du Décan, prit ombrage de ce pouvoir naissant et envahit ses états. Après des alternatives de succès et de revers, il fut trahi par les nababs de Cudappa, de Carnoul et de Savanour et tué par eux en décembre 1750 *non loin de Gingy. Son neveu Musaffer jing le remplaça, mais n'ayant pu satisfaire aux exigences des nababs auxquels il devait son élévation, il fut massacré par eux un mois plus tard. Bussy, qui assista impuissant à cet événement, eut du moins la présence d'esprit de faire à l'instant même proclamer et reconnaître soubab du Décan Salabet jing, frère de Naser jing et oncle de Musaffer. C'est de ce jour que date réellement l'influence de Bussy et des Français dans le Décan.*

Ce caractère du nabab paroissoit surtout lorsqu'il venoit à savoir par ses espions qu'on faisoit quelque fortification soit à Calcutta soit à Chandernagor ; la moindre réparation, la démolition d'une maison voisine du fort, il n'en falloit pas davantage pour donner l'alarme. Il y avoit ordre aussitôt de suspendre l'ouvrage. Si, après bien des représentations, le nabab jugeoit que cela ne tiroit point à conséquence, un présent faisoit l'affaire, on pouvoit continuer. Son projet auroit été d'obliger indifféremment toutes les nations à n'avoir point de forts. *Vous êtes des marchands*, disoit-il plusieurs fois à nos Ouquils et à ceux des Anglois, *quel besoin avez-vous de forteresses ? étant sous ma protection, vous n'avez point d'ennemis à craindre.* Il eut probablement tenté l'exécution, s'il avoit cru vivre asses pour en voir la fin ; mais le nabab étoit vieux. Ne voulant rien risquer, il se contenta d'instruire son successeur désigné dans la conduite duquel on a eu l'occasion de voir quelques leçons qu'il avoit reçues d'Alaverdikhan.

Caractère de Souradjotdola.

Souradjodola[1] étoit ce successeur, jeune homme de 24 à 25 ans d'une figure très commune. Avant la mort d'Alaverdikhan, le caractère de Sourad-

1. Il étoit fils de Djindihametkhan, neveu d'Alaverdikhan. Djindihametkhan avoit été nabab de Patna où il fut assassiné en 1747. Alaverdikhan, sensible à cette perte, avoit adopté Souradjotdola pour son fils.

jodola étoit réputé un des plus mauvais qu'on eut jamais connu. En effet il ne s'étoit distingué que par toutes sortes de débauches, par une cruauté qui révoltait tout le monde. Les femmes des Gentils ont coutume de se baigner le long du Gange. Souradjodola qui par ses espions étoit informé de toutes celles qui avoient quelque beauté, envoyoit ses satellites déguisés sur de petits bateaux pour les enlever. On l'a vu plusieurs fois dans le tems des débordements du fleuve faire sursoubrer ou couler les bateaux de passage, pour avoir le cruel plaisir de voir l'embarras de cent personnes à la fois, hommes, femmes, enfants, dont plusieurs ne sachant pas nager étoient sûrs de périr. S'il étoit question de se défaire de quelque seigneur ou ministre, Souradjodola seul paroissoit. Alaverdikhan, pour ne point entendre les cris de ceux qu'il faisoit massacrer, se retiroit à quelques maisons ou jardins hors de la ville. Tout trembloit au seul nom de Souradjotdola. On le croyoit devenu plus humain depuis la mort d'Alaverdikhan ; on en pourra juger par la scène épouvantable que nous présente la prise de Calcutta. Quelque chose que l'on puisse dire pour justifier ce nabab, on ne me persuadera jamais que ces horreurs aient été commises sans sa participation.

Le caractère violent de Souradjotdola, la haine qu'on avoit généralement pour lui, avoient portés bien des personnes à croire qu'il ne seroit jamais

soubahdar. Les Anglois entre autres avoient pris cette idée, à ce que je crois. Ils ne s'adressoient jamais à Souradjotdola pour leurs affaires dans les *dorbars*, évitant au contraire toute communication avec lui. On les a vu quelquefois lui refuser l'entrée de leur loge de Cassembazard, de leurs maisons de campagne, parce qu'en effet Souradjotdola tapageur et impertinent à l'excès cassoit les meubles ou faisoit emporter ce qu'il trouvoit à son gré ; mais Souradjotdola n'étoit pas capable d'oublier une injure qu'il croyoit avoir reçue. Le lendemain de la prise du fort anglois de Cassembazard, il dit en plein dorbar : « voilà donc ces Anglois si fiers qui ne vouloient pas me recevoir chez eux » de sorte que longtemps avant la mort d'Alaverdikhan on pouvoit dire que Souradjotdola étoit piqué contre les Anglois.

Au contraire Souradjotdola étoit assés porté pour nous. Ayant intérêt de le ménager, nous l'avions toujours reçu chez nous avec cent fois plus de politesse qu'il ne méritoit. Nous avions recours à lui dans presque toutes les affaires sérieuses par le canal de Racdolobram et de Mohoulal. C'étoient par conséquent des présens qui lui revenoient de tems en tems et qui entretenoient la bonne amitié. L'année précédente surtout (1755) lui avoit valu beaucoup par l'affaire de l'établissement des Danois dont j'étois chargé, étant commandant à Cassembazard. En effet ce ne fut que par son crédit que je pus terminer

cette affaire dont le nabab Alaverdikhan lui céda tout le profit. Aussi je peux dire que je n'étois pas mal dans l'esprit de Souradjotdola. C'étoit un roué il est vrai, mais qui étoit à craindre, un roué qui pouvoit nous servir, un roué qui pouvoit devenir honnête homme enfin. Newadjesmahmetkhan, à l'âge de 25 ans [1], avoit été pour le moins aussi méchant que Souradjotdola, il étoit devenu cependant l'idole du peuple.

Mars 1756.

Trois partis formés pour la succession d'Alaverdi Khan.

Pendant la dernière maladie d'Alaverdikhan, il y avoit deux partis considérables qui prétendoient au soubah, et qui, quoique divisés, paroissoient devoir se réunir pour abattre celui de Souradjotdola. L'un étoit le parti de la *Begome*, veuve de Newadjesmahmetkhan, dont le projet étoit de faire reconnoître pour soubahdar un enfant batard de Patchacouly, frère de Souradjotdola, qu'elle avoit sous sa tutelle. L'autre étoit celui de Saokotdjingue, nabab de Pourania, seigneur asses estimé. Ces partis ne pouvoient que causer beaucoup de troubles. Ce fut surtout pendant le fort des premiers que les Anglois donnèrent à Souradjotdola occasion de se plaindre d'eux.

1. [C'est celui qu'on nommoit le *petit nabab*. Il étoit neveu d'Alaverdikhan.]

Les Anglois donnent à Souradjotdola occasion de se méfier d'eux.

Toujours conduits par cette idée que ce seigneur n'auroit pas assés de crédit pour se faire reconnoitre, ils entretinrent correspondance avec cette femme dont je viens de parler, retirèrent à Calcutta les trésors qu'elle vouloit mettre en sureté, ainsi que ceux de Rajabolob, son premier divan. On dit même qu'ils avoient des intelligences avec le nabab de Pourania ; les soupçons de Souradjotdola contre les Anglois occasionnés par le rapport des arcaras, étoient si forts, que peu de jours avant la mort d'Alaverdikhan, arrivée en Avril, les Ouqils des trois nations furent appelés au dorbar et interrogés trois jours consécutifs. On demanda au nôtre et à celui des Hollandois s'ils savoient qu'il y eut quelqu'intelligence entre les Anglois et la begome, ils répondirent toujours laconiquement qu'ils ne savoient rien à ce sujet. Le troisième jour, on donna le bethel aux Ouquils avec ordre de signifier à leurs maîtres d'éviter tout commerce avec la begome et ses adhérans.

Avril 1756.

Mort d'Alaverdikhan.— Souradjotdola devient soubahdar sans opposition.

La recommandation du vieux nabab mourant, les sermens qu'il fit prêter à quelques uns des

principaux officiers de l'armée firent plus en faveur de Souradjotdola que toutes les ligues ne purent faire contre lui. Alaverdikhan mort, Souradjotdola se vit en moins de dix jours possesseur du soubah, reconnu même par la begome, qui, trahie, dit-on, par ceux de qui elle attendoit des secours, aima mieux tout abandonner et sacrifier ses plus fidèles serviteurs que de tenter le sort d'un combat qui auroit pu lui être favorable, car le peu de troupes qu'elle avoient étoient gens d'elite. Enfin tout plia devant le jeune nabab.

Souradjotdola. Sa première expédition dans la province de Pourania.

Comme il craignoit quelque mouvement de la part de Saokotdjingue, il marcha de ce côté là : ce ne fut qu'une partie de plaisir. Le nabab de Pourania, quoique brave, ne témoigna pas pour lors plus de fermeté que la begome. Sur la première nouvelle de l'approche de Souradjotdola, il fit partir des présens accompagnés d'une lettre dans laquelle il cherchoit à se justifier de tous les bruits qui avoient couru, et finissoit par se soumettre à la clémence de son maître. Souradjotdola lui rendit son amitié ou du moins en fit semblant. C'est dit-on à cette occasion qu'il vit clairement que les Anglois étoient pour quelque chose dans les intrigues de ses ennemis. On m'a assuré que le nabab de Pourania

Mai 1756.

lui avoit fait voir quelques lettres qu'il avoit reçues d'eux, ce que j'ai de la peine à croire, mais voici comment la mêche prit feu.

Ce qui donne occasion à Souratjotdola d'attaquer les Anglois.

Quelques jours après la soumission de la begome, les espions de Souradjotdola lui rapportèrent que, s'il n'y prenoit garde, il auroit bientôt à craindre quelqu'entreprise de la part des nations européennes, que les François se fortifioient à Chandernagor ainsi que les Anglois à Calcutta. En effet on travailloit à force à Chandernagor à finir un bastion du fort dont les fondemens avoient été jetés du tems d'Alaverdikhan. A Calcutta, on étoit occupé à faire ou du moins à réparer un grand fossé autour de la colonie, et à relever quelques ouvrages de maçonnerie. Sur le rapport des espions, nos ouquils, ceux des Anglois eurent ordre de paroître au dorbar. Grands débats pendant deux jours ; questions sur questions pour savoir quel pouvoit être le dessein des Européens ; enfin ordre positif de Souradjotdola, à nous d'abattre tous les ouvrages qu'on avoit faits depuis la mort d'Alaverdikhan, et aux Anglois de combler leur fossé ; et comme c'étoit au moment du départ de Souradjotdola pour Pourania, il menaça d'aller lui-même raser les forts de Chandernagor et de Calcutta, si à son retour il trouvoit que ses ordres n'avoient pas été exécutés.

Je fis dresser aussitot un *arzy* ou requête, et j'en fis venir un de Chandernagor conforme au mien ; ces deux pièces furent envoyées à Souratjotdola qui en parut satisfait. Il m'écrivit même en réponse qu'il ne nous défendoit pas de réparer les anciens ouvrages, mais bien d'en faire de nouveaux. D'un autre côté les espions qui avoient été envoyés à Chandernagor ayant été bien reçus, bien payés, firent un rapport assés favorable pour nous, de sorte que notre affaire fut assoupie. Il n'en fut pas de même de celle des Anglois.

Les espions du nabab furent, à ce qu'on dit, très maltraités à Calcutta. Au lieu de chercher à appaiser le nabab qu'on croyoit peut-être embarrassé du côté de Pourania, on fit à son paravana une réponse très offensante [1]. Je ne l'ai pas vue, mais des personnes dignes de foy me l'ont assuré. Aussi ce seigneur n'eut pas plutôt entendu ce que contenoit la réponse des Anglois qu'il se leva furieux, et sautant sur son sabre, jura qu'il alloit exterminer tous ces *frenghis*. En même tems, il donna des ordres pour la marche de l'armée, et nomma quelques *djamadars* pour prendre les devants. Comme dans son premier accès de colère

1. Le bruit couroit qu'il y étoit dit entre autres choses que puisque Sourajotdola vouloit que le fossé fut comblé, on y consentoit pourvu que ce fut avec des têtes de Maures. Je doute que la lettre contint cette expression, mais il peut se faire que quelques Anglois peu circonspects l'ayent lâché dans leurs discours et cela aura été rapporté au nabab.

il s'étoit servi du mot général *frenghis*, nom qu'on donne à tous les Européens, quelques amis que j'avois dans l'armée qui ignoroient la conclusion de notre affaire du bastion, m'envoyèrent avertir de me tenir sur mes gardes, que notre loge alloit être investie.

Le fort des Anglois de Cassembazard est investi par un détachement de l'armée de Souratjotdola.

L'alarme fut grande chez nous et chez les Anglois ; je passai plus de 24 heures avec beaucoup d'inquiétude, faisant transporter dans notre loge du bois, des vivres, etc., mais bientôt je sçus à quoi m'en tenir : je vis arriver des cavaliers qui formèrent le blocus du fort anglois, et en même tems je reçus un paravana du nabab, par lequel il me marquoit d'être sans inquiétude, qu'il étoit aussi content de nous que mécontent des Anglois.

Deux ou trois jours se passèrent pendant lesquels je ne croyois pas qu'il y eut beaucoup à craindre pour les Anglois. Le nabab étoit encore loin ; les cavaliers qui étoient autour du fort ne paroissoient pas fort agissants. On disoit bien que le nabab vouloit forcer les Anglois d'abattre leurs forts de Cassembazard et de Calcutta, de lui envoyer la famille du divan Rajabolob dont j'ai parlé ci-dessus, qui s'étoit refugiée chez eux, ainsi que toutes les richesses qu'on y avoit fait trans-

Juin 1756. porter. On parloit bien aussi d'annuler le privilège qu'ont les Anglois de ne payer aucun droit, mais je m'imaginois que cette affaire, comme tant d'autres, finiroit pour de l'argent.

Prise du fort de Cassembazard.

Le quatrième jour, le nombre de cavaliers augmenta. On vit bientôt arriver l'avant-garde de l'armée. Le nabab lui-même avançoit à grandes journées, menaçant de faire donner l'assaut. Le conseil anglois mit sans doute l'affaire en délibération. On consulta des Maures de distinction, et surtout celui [1] qui, jusque là, avoit été chargé des affaires des Anglois, qui fit dire à M. Watts, chef, de venir sans rien craindre au camp du nabab. Le résultat des avis fût probablement que le chef iroit trouver le nabab pour traiter cette affaire, ou l'engager du moins à attendre des réponses de Calcutta. Ces Messieurs croyoient être

1. C'étoit un nommé Mirza Akimbek ; cet homme avoit eu le plus grand crédit du temps d'Alaverdikhan et avoit suscité aux Anglois des affaires coûteuses, de sorte que pour le mettre dans leurs intérêts ils avoient été comme forcés d'en faire leur guide auprès du nabab ; dans le fonds, c'étoit un coquin ; et nous François nous avions lieu de le reconnoître pour tel. Malgré cela, je doute fort qu'il ait voulu tromper les Anglois dans l'occasion dont il s'agit ; il haïssoit Sourajotdola autant qu'un autre ; il se peut très bien faire qu'il ait été trompé lui-même par le nabab, l'homme du monde qui s'embarrassoit le moins de tenir sa parole.

encore au temps du bonhomme Alaverdikhan, qui content de la soumission du chef l'auroit renvoyé chez lui et se seroit adressé directement au gouverneur de Calcutta, mais Souradjotdola ne s'étoit pas encore assés fait connoitre. M. Watts ne fut pas plutot rendu au camp qu'on lui lia les mains avec une loque. Il fut forcé de paroitre comme prisonnier. Le nabab le reçut avec toute la fierté d'un souverain irrité, et ordonna de le faire garder à vue. Bientot la nouvelle en fut portée à la loge angloise dont on jugea à propos d'ouvrir les portes aux gens du nabab. Le landemain il n'y avoit plus ni canons, ni armes, ni munitions dans le fort. L'officier, commandant le peu de soldats qu'il y avoit, se cassa la tête d'un coup de pistolet, plutôt que de se voir prisonnier des Maures. La famille du chef eut la permission de se retirer dans notre loge ; quelques employés s'y réfugièrent aussi, ainsi que chez les Hollandois. Les autres furent mis aux fers et conduits avec les soldats dans les prisons de Morichoudabad.

Telle fut la reddition de cette place des Anglois, où bien des personnes prétendent qu'on auroit pu tenir quelque tems, même assés pour rebuter le nabab et l'obliger à s'accommoder. C'est ce que je suis d'autant moins porté à décider, que suivant les dernières informations et les meilleures que j'aie pu avoir, je connois plutot le foible que le fort de cette place. Il paroit d'ailleurs probable que M. Watts eut été désaprouvé du Conseil

de Calcutta, si soutenant l'attaque du nabab il eut malheureusement succombé. Son entêtement à ne pas vouloir se rendre au camp du nabab eut passé dans tous les esprits pour la vraie cause du malheur de Calcutta. Au reste s'il a été la dupe de la mauvaise foy de Souradjotdola, on peut bien dire qu'il a sçu prendre sa revanche.

Le nabab part pour Calcutta.

Le fort de Cassembazard fut pris le 2 Juin ; deux jours après le nabab partit pour Calcutta, emmenant avec lui M. Watts et son second prisonnier ; mais avant que de le suivre il est bon de remarquer ce qui se passa à notre sujet.

Il demande aux François des secours contre les Anglois.

Le nabab étoit au moins aussi surpris que content de la facilité avec laquelle il étoit venu à bout des Anglois de Cassembazard. Un reste de respect qu'on avoit eu si longtemps pour les Européens le faisoit craindre d'échouer devant Calcutta qu'on lui avoit représenté comme une place très forte, deffendue par trois ou quatre mille hommes. Il m'écrivit dans les termes les plus forts pour engager le directeur de Chandernagor à lui donner les secours qu'il pourroit en hommes et munitions. « Calcutta est à vous, dit-il à notre « ouquil, en plein dorbar ; je vous donne cette

« place et toutes ses dépendances, pour prix du « service que vous m'aurez rendu ; je sçais d'ail- « leurs que les Anglois sont vos ennemis, vous êtes « toujours en guerre avec eux, soit en Europe, « soit à la côte ; ainsi je ne pourrai prendre votre « refus que comme une marque du peu d'intérêt « que vous prenez à ce qui me regarde. Je suis « résolu de vous faire autant de bien que Sala- « betjingue vous en a fait dans le Dékan ; mais si « vous êtes assez ennemis de vous-même pour « refuser mon amitié et les offres que je vous fais, « vous me verrer bientot tomber sur vous et vous « faire subir le même traitement que je prépare « aux autres en votre faveur. »

Il vouloit qu'on fit descendre sur le champ devant Calcutta tous les vaisseaux et autres batiments qui étoient à Chandernagor. Après l'avoir remercié des dispositions favorables où il paroissoit être à notre égard, je lui fis représenter, selon les ordres que j'avois reçus, que nous n'étions pas en guerre avec les Anglois, que ce qui s'étoit passé à la côte étoit une affaire particulière pour laquelle d'ailleurs il y avoit eu une suspension d'armes, que les Anglois du Bengale ne nous ayant donné aucun sujet de nous plaindre d'eux, il ne nous étoit pas possible de lui donner les secours qu'il demandoit sans des ordres, soit d'Europe soit de Pondichéry. Du caractère vif et emporté dont étoit Souradjotdola, mes raisons ne firent que l'irriter ; il jura qu'il auroit de gré ou de force ce

qu'il demandoit, puisqu'étant établis dans son pays, sa volonté devoit être loi pour nous. Je fis tout mon possible pour l'appaiser, mais inutilement ; au moment de son départ, il nous fit dire par un de ses oncles qu'il comptoit toujours sur nos secours, et m'envoya une lettre pour le gouverneur de Pondichéry dans laquelle il le prioit de nous donner des ordres en conséquence. C'étoit toujours, je m'imaginois, du tems gagné.

Calcutta est un établissement de grande étendue, qui n'est fermée que par un fossé [1]. Au milieu, sur le bord du Gange, on voyoit un petit fort assés mal construit, sans fossé, et dominé par plusieurs maisons qui n'en étoient éloignées que de 15 à 20 toises. On comptoit dans la place à peu près 450 hommes tant soldats que topas ; en y joignant les officiers et employés, enfin la bourgeoisie tant Européenne que Portugaise ou Arménienne, on pouvoit former un corps de onze à douze cens hommes. C'étoit bien peu de monde pour la dé-

1. *En* 1755, *la ville occupée par les Européens était comprise entre les rues actuelles Canning St. au nord, Hastings St. au sud, Mission Row à l'est et la rivière à l'ouest. On y comptait* 230 *maisons en maçonnerie pour Européens. La population totale était évaluée à* 410.000 *habitants.*

En 1696, *on avait commencé un fossé de défense qui fut terminé en* 1702. *En* 1742, *au moment des premières invasions marates, on commença un autre fossé dit le* Mahratta ditch, *qui suivait au nord et à l'est le cours de la rue actuelle de Circular Road. Ce fossé ne fut pas terminé du côté du sud. Le fort William se trouvait ainsi en dehors de la ville, du côté du sud.*

fense de la ville ; mais c'étoit assés pour celle du fort, si, au lieu de perdre du tems à établir des postes, des redoutes dans divers endroits trop éloignés, on l'avoit employé à abattre les maisons qui incommodoient, à blinder les bastions et à faire un bon fossé palissadé [1]. Il y avoit déjà trois jours que le nabab étoit en marche, qu'on ignoroit à Calcutta la prise de la loge de Cassembazard. On s'attendoit si peu à cet évenement que le conseil de Calcutta écrivoit au chef de Cassembazard de sonder les ministres du dorbar pour savoir quelles étoient les véritables intentions du nabab, et de se ménager, s'il étoit nécessaire, une entrevue avec ce seigneur.

Cependant Souradjotdola n'avançoit qu'à petites journées. Il avoit cinquante mille hommes tant cavalerie qu'infanterie devant Cassembazard. Ce nombre ne lui paroissoit pas suffisant pour Calcutta ; la crainte de manquer son coup l'avoit porté à donner des ordres de tous côtés pour assembler le plus de monde qu'il seroit possible. Il attendoit un secours de quatre mille hommes que lui envoyoit le nabab de Pourania ; il vouloit réunir toutes ses forces [2].

1. Tout cela fut fait en bien peu de tems sous les ordres du colonel Clive, lorsque les Anglois reprirent leurs établissemens. On voit encore ce fort qu'on ne conserve sans doute qu'en attendant que le nouveau soit achevé.

2. On m'a assuré que le Commandant du secours envoyé de Pourania avait ordre de se tourner contre Souradjotdola,

Par la sécurité où étoient les Anglois de Calcutta, on peut juger du trouble et de la confusion qui régnèrent sur la nouvelle de l'approche du nabab. Rien n'étoit préparé ; on arma aussitôt les habitants. Les familles [européennes] eurent ordre de se rendre au fort ou sur les vaisseaux. On y fit transporter tout ce qu'il y avoit de plus précieux dans la ville. On établit des postes dans les endroits qui paroissoient les plus avantageux. Enfin au bout de quelques jours tout paroissoit en si bon ordre, qu'on croyoit que cette affaire tourneroit à la honte du nabab. C'est du moins ce que j'eus lieu de conjecturer sur les lettres qui me vinrent de Chandernagor.

Je laisse à part toutes les fanfaronades qu'on attribue peut-être sans fondement à M. Drake, gouverneur de Calcutta, sa prétendue impatience de voir le nabab arriver, mais je suis assés porté à croire qu'en général les Anglois regardoient Souradjotdola comme un jeune fou de s'être si fort avancé, et qu'une apparence de fermeté épouvanteroit.

Siège de Calcutta par le nabab.

Les Maures parurent le 18 Juin devant Calcutta. Ce jour même, le nabab s'empara de plusieurs

au cas qu'il reconnut que les Anglois fussent en état de se defendre. Cela est d'autant plus vraisemblable que la suite a bien fait voir que la soumission du nabab de Pourania n'étoit rien moins que sincère.

quartiers de la ville, et fit faire de bons retranchemens à la faveur desquels son canon faisoit un feu terrible. Les Anglois se virent attaqués de tous les côtés en même tems, et forcés d'abandonner les postes où ils se trouvoient trop exposés à la mousqueterie de dessus les maisons ; d'ailleurs ils avoient trop peu de monde pour les garder. On peut dire aussi que la vivacité de l'attaque à laquelle ils ne s'attendoient pas les mit hors d'eux-mêmes. Il n'y eut bientot plus d'ordre, plus de subordination ; chacun couroit de son côté, faisoit ce que bon lui sembloit ; la suite d'une pareille confusion ne pouvoit être que funeste à l'établissement.

Sans entrer dans tous les détails qui m'ont été faits à cette occasion, et dont je ne peux certifier l'exactitude, j'aime mieux renvoyer le lecteur à ce qu'en ont écrit les Anglois eux-mêmes. Il me suffit de dire que tout ce qu'il y avoit de plus précieux ayant été transporté à bord des vaisseaux, ainsi que les principales familles, environ moitié des officiers, employés, soldats et habitants se trouva aussi à bord des vaisseaux le 19 au soir sans que ceux qui étoient restés dans le fort en sçûssent la raison ; mais le 20, sur quelques manœuvres qu'on apperçut, la consternation, le désespoir s'empara des assiégés. On crut être trahi. A l'exception d'un petit nombre, tout le monde voulut courir aux vaisseaux. Quelques-uns eurent le bonheur d'y être reçus ; mais beaucoup de mestices *(métis)* tant hommes que femmes furent

noyés en voulant s'embarquer de force. Les vaisseaux appareillèrent dans le plus grand désordre causé, en partie, par le feu qui prit à une petite embarcation : elle contenoit quelques caisses d'argent et beaucoup de femmes mestices, qui tombèrent au pouvoir des Maures.

Cependant le fort faisoit toujours grand feu. Il restoit encore, par l'impossibilité qu'on avoit trouvé à s'embarquer, plus de deux cens hommes avec lesquels M. Holwell devenu commandant tint bon une partie du jour ; mais quelle apparence de ne pas succomber ? Chacun n'en pouvoit plus de fatigues ; les balles des ennemis plongeoient dans la place ; une résistance inutile n'auroit servi qu'à aigrir les Maures, et procurer aux prisonniers un plus mauvais traitement. M. Holwell fit cesser le feu et arbora le pavillon maure ; aussitôt l'ennemi fond de tous cotés sur la forteresse ; les portes cédent bientôt à leurs efforts ; ils se précipitent comme des enragés, faisant main basse sur tout ce qui se présente. Les assiégés déconcertés regagnent les bastions et se défendent quelque tems ; mais faute de munitions il fallut mettre bas les armes. Malgré cela, la fureur des Maures continuant toujours, plusieurs des assiégés en furent encore victimes. Sur le soir, M. Holwell et deux autres conseillers furent conduits les mains liées devant le nabab qui promit qu'on ne leur feroit aucun mal ; cependant ils ne furent pas plus épargnés que les autres.

Les officiers anglois sont jettés dans un cachot où ils périssent presque tous.

Le carnage cessé, on donna liberté à quelques soldats étrangers qui se trouvoient présents. Le reste au nombre de 146 parmi lesquels on comptoit une femme, trois conseillers, plusieurs officiers et beaucoup de jeunes employés appartenant aux meilleures familles de Londres, tous blessés ou mourant de fatigues, furent jetés dans un cachot si petit qu'il falloit nécessairement se tenir debout pour n'être pas étouffé ou écrasé.

C'étoit le tems le plus chaud de l'année ; une vapeur empoisonnée se fit sentir par le défaut d'air et la grande transpiration des prisonniers entassés les uns sur les autres. La soif devint insupportable ; sur les cris répétés des prisonniers on apporta de l'eau qu'on fit passer dans des chapeaux au travers des barreaux de la fenêtre ; mais les prisonniers se débattans pour en avoir, ce que chacun d'eux put attraper ne servit qu'à nourrir le feu qui les dévoroit tous. Les plus foibles expirèrent en peu de tems, ceux en qui la jeunesse ou la force du tempérament soutenoit encore quelque vigueur devinrent comme enragés. Chacun cherchoit la mort et ne savoit comment se la procurer. Les paroles, les injures les plus piquantes furent employées pour exciter la colère des Maures et porter la garde à faire feu sur les prisonniers.

L'un d'eux ayant apperçu à la ceinture de son camarade un pistolet, s'en saisit et le tira sur les Maures qui paroissoient à l'ouverture. Le pistolet n'étoit chargé qu'à poudre, malgré cela la peur qu'eut la garde fit qu'on présenta sur le champ entre les barreaux plusieurs fusils, dont on fit quelques décharges. C'étoit tout ce que désiroient les [malheureux] prisonniers ; chaque coup de fusil étoit un coup de grâce qu'ils s'entredisputoient.

Les Maures cependant contemploient avec satisfaction cette scène d'horreur, qui se passoit dans le cachot. C'étoit pour eux un *tamacha*[1]. Pour en augmenter le plaisir, ils imaginèrent de jetter au pied de la fenêtre, en dehors, un tas de paille mouillée à laquelle on mit le feu. L'air extérieur chassoit toute la fumée dans le cachot ; mais l'espérance des Maures fut trompée, ils ne voyoient plus rien. D'ailleurs à l'exception de huit ou dix qui eurent la force de soutenir un si terrible assaut, tous les prisonniers furent bientot hors d'état d'amuser leurs bourreaux ; ils étoient ou morts ou mourants. Enfin, pour terminer une scène aussi tragique, le lendemain, lorsque le nabab donna l'ordre d'ouvrir la prison, des 146 qui y avoient été enfermés, on n'en tira que 23 qui donnoient

1. Ce mot est très usité dans toute l'Inde, on l'applique à tout événement qui excite la curiosité : une querelle entre deux passants, une charrette embourbée, un convoi funèbre, une mascarade, tout cela est tamacha.

quelques signes de vie. Le grand air fut mortel pour quelques uns, les autres eurent le bonheur d'échaper. La femme fut de ce nombre, ainsi que M. Holwell et quatre ou cinq officiers ou employés. La femme fut mise dans le sérail du nabab ; [c'étoit, je crois, la femme d'un pilote du Gange]. Pour M. Holwell, on le conduisit avec un officier et deux employés dans les prisons de Morshoudabad, d'où quelques jours après il eut la permission de sortir.

Je laisse à chacun la liberté de faire ses réflexions sur une catastrophe aussi épouvantable ; l'idée seule qu'elle présente fait frémir. Si cependant quelqu'un est assés amateur du tragique pour désirer des détails mieux circonstanciés, je le préviens qu'il sera amplement satisfait par une relation imprimée faite par M. Holwell lui-même. Je ne connois pas de tragédie plus capable d'exciter les sentimens d'horreur et de pitié. La reconnoissance qu'y fait paroître M. Holwell pour quelques petits services que j'eus le bonheur de lui rendre, me fait naître bien des regrets de n'avoir pu la mériter autant que je l'aurois souhoité.

Les Anglois échappés de Calcutta se retirent à Folta.

Les Anglois échapés de Calcutta descendirent avec leurs vaisseaux jusqu'à Folta, seize cosses plus bas que Calcutta ; c'est là qu'exposés aux plus grandes incommodités, surtout à cause du mau-

vais air, il se tinrent les uns sur les vaisseaux, les autres à terre jusqu'à la mi-décembre, que les forces qu'on leur envoyoit de la côte parurent. Les Anglois de Dacca furent obligés d'évacuer leur loge qui n'étoit qu'une simple maison, et se retirèrent à la loge françoise jusqu'à la réception du paravana, pour aller joindre leurs vaisseaux que j'eus assés de peine à obtenir. Souradjotdola informé qu'à Dacca il y avoit deux ou trois dames [angloises] fort aimables, étoit bien tenté d'en orner son sérail.

La ville de Calcutta, le fort, tout fut mis au pillage. On s'attendoit à trouver des trésors immenses ; mais toutes les recherches ne purent procurer au nabab au delà de deux ou trois laks de roupies.

Le nabab lève des contributions sur les François et les Hollandois.

On a vu le nabab partant de Cassembazard très piqué [contre nous], menaçant d'avoir de gré ou de force les secours qu'il avoit demandé. Sans doute que la vue des établissements européens lui avoit fait faire depuis, quelques reflexions. La crainte de se mettre à dos toutes les nations en même tems l'avoit porté à user de politique. Il parut d'abord satisfait de la lettre que lui écrivit le directeur de Chandernagor, fit entendre qu'il auroit toujours pour nous les plus grands ménagements. Il en disoit autant aux Hollandois ; mais, Calcutta pris,

le masque tomba. Le nabab n'avoit plus rien à craindre. A peine arrivé à Ougly, il envoya des détachemens à Chandernagor et à Chinchurat, colonie hollandoise, pour sommer les commandants de payer des contributions, ou de se résoudre à voir amener leurs pavillons et démolir leurs forts. Bref, on fut obligé d'en passer par ce que le nabab exigeoit. Content d'avoir puni, disoit-il, une nation par qui il se croyoit offensé, et d'avoir rançonné les autres pour dédommagements des frais que l'expédition lui avoit coûté, on vit le tyran reparoitre triomphant à Morshoudabad, se doutant peu du chatiment que la Providence préparoit à ses crimes; mais pour y mettre le comble il lui manquoit encore quelques succès.

Juillet 1756.

CHAPITRE II

VEXATIONS DE SOURADJOTDOLA. CONDUITE QUE TIENNENT LES ANGLOIS. ARRIVÉE DE LEURS FORCES. ILS REPRENNENT CALCUTTA, BATTENT LE NABAB ET FONT LEUR PAIX.

Vexations de Souratjotdola.

Souradjotdola étoit un des plus riches nababs qu'il y ait jamais eu. Sans parler de ses revenus dont il ne rendoit aucun compte à la cour de Dehly, il possédoit des biens immenses, tant par l'or et l'argent monnoyés que par les bijoux ou pierreries qu'avoient laissés les trois précédents nababs. Malgré cela, Souradjotdola ne songeoit qu'à entasser. Survenoit-il quelques dépenses extraordinaires, il ordonnoit des contributions qu'il faisoit lever avec la dernière rigueur. N'ayant jamais sçu ce que c'étoit que manquer, il s'étoit imaginé que l'argent étoit à proportion aussi commun chez les autres que chez lui, et surtout que les Européens étoient inépuisables. On doit en partie à cette idée les violences qu'il a exercées sur eux. Enfin on auroit dit à la conduite qu'il tenoit que son dessein étoit de ruiner tout le monde. Il n'épargnoit personne, pas même ses parents, à

qui il ôta toutes les pensions, toutes les charges qu'ils avoient du tems d'Alaverdikhan. Un pareil homme pouvoit-il jamais se soutenir ? Cependant toutes les apparences furent pour lui quelque tems. A le voir vainqueur de tous ses ennemis, confirmé soubahdar par un firman du grand Mogol, ceux qui ne le connoissoient pas particulièrement devoient lui supposer quelque grande qualité opposée à ses vices, et capable d'en détruire l'impression.

Ce jeune étourdi n'avoit d'autre talent pour le gouvernement que celui de se faire craindre, et passoit en même tems pour le plus lâche de tous les hommes. Il avoit fait voir, à la vérité, dans le commencement, des égards pour les officiers de l'armée, parceque n'étant pas encore reconnu soubahdar, il en avoit senti la nécessité. Il avoit même paru généreux ; mais cette qualité qu'il ne faisoit voir qu'en forçant son naturel, disparut bientôt pour faire place à la violence, à la cupidité qui décidèrent enfin contre lui tous ceux qui, par l'espérance que Souradjotdola devenu soubahdar auroit tenu une conduite sage, avoient favorisé son élévation.

Deuxième expédition de Souradjotdola dans la province de Pourania.

Vers le mois d'octobre, Souradjotdola informé des intrigues du jeune nabab de Pourania, qui,

autorisé par des lettres du vizir, n'aspiroit à rien moins qu'à se faire faire soubahdar, fit marcher son armée dans cette province et la suivit de près. Saokotdjingue avoit bon nombre de partisans dans l'armée de Souradjotdola ; on peut dire en général qu'il etoit aussi aimé que l'autre étoit détesté, sans cependant avoir aussi bien mérité les sentiments qu'on avoit pour lui.

Chacun soupiroit après un changement, et beaucoup de monde se flattoit qu'il auroit lieu. En effet, c'étoit le tems le plus convenable pour se le procurer. Le bonheur et la tranquilité du Bengale en eussent été la suite. Nous aurions même pu prévenir les malheurs qui nous sont arrivés, en contribuant au bien commun dans lequel Mrs les Hollandois se seroient peut-être intéressés aussi. Trois ou quatre cens Européens avec quelques sypayes faisoient l'affaire ; si nous avions pu joindre ce corps aux ennemis de Souradjotdola, nous aurions placé un autre soubahdar, non pas tout à fait à notre gré peut-être, mais, pour éviter toutes les chicanes, au gré de la maison de Jogotchet et des principaux Maures et rajas. Je suis sûr que ce nabab se seroit soutenu : les Anglois se seroient rétablis paisiblement, ils auroient sans doute obtenu quelque dédommagement et s'en seroient tenus là, bon gré mal gré. La neutralité du Gange observée, du moins comme du tems d'Alaverdikhan, eût empêché les Anglois d'envahir le Bengale, et d'en faire passer ces

secours qui ont si fort contribué à leurs succès à la côte ; cela dépendoit de nous ; mais devions nous prévoir cet enchainement de faits qui nous ont été aussi contraires que favorables aux Anglois ? Nous restâmes donc tranquilles et la valeur téméraire du jeune nabab de Pourania, en délivrant Souradjotdola du seul ennemi qu'il eût à craindre dans le pays, fit connoître à tout le Bengale que ce changement si désiré ne pouvoit être opéré que par les Anglois.

Complot contre Souradjotdola.

Avant le départ de l'armée de Morshoudabad, le complot étoit déjà formé, dans lequel on prétend que Mirdjafer le bockchis entroit, et quelques uns des premiers djamadars. Il avoit été décidé que pendant le combat contre le nabab de Pourania, une partie de l'armée resteroit dans l'inaction. Malheureusement Ramnarain, commandant à Patna, n'entroit pour rien dans cette affaire. On savoit que Souradjotdola lui avoit écrit de le venir joindre, mais on s'attendoit que ce raja feroit naître quelque difficulté pour ne point marcher ; de sorte qu'on fut surpris de le voir paroître avec toutes ses troupes qui formèrent une seconde armée. Les conjurés furent déconcertés ; ils auroient pû cependant remédier à cet inconvénient, si Saokotjingue n'avoit lui-même cherché sa perte.

Mort de Saokotdjingue.

Les deux armées ennemies étant assez proches l'une de l'autre, Saokotdjingue fut informé par ses arcaras que Souradjotdola étoit à la tête d'un corps de cavalerie qui paroissoit sur une éminence ; animé par la présence de son ennemi, et voulant décider avec lui seul du sort de la journée, Saokotdjingue quitte son armée, joint deux ou trois cens cavaliers qui formoient son avant-garde et se précipite sur l'ennemi, criant : « c'est le soubahdar que je cherche. » Mirdjafer qui commandoit ce détachement, au désespoir de la méprise, se hata de répondre que le soubahdar n'y étoit pas, mais il n'étoit plus tems, l'affaire étoit déja engagée, et dans la mêlée, Soakotdjingue reçut un coup de feu qui l'étendit mort. La nouvelle donna autant de surprise que de joie à Souradjotdola, qui, tremblant sur quelques avis de ce qui s'étoit tramé, étoit resté dans sa tente à plus d'une lieue de l'armée. Le voilà donc par cet événement débarrassé de toutes inquiétudes, détesté il est vrai, mais redouté même de ceux qui ne le connoissoient que de nom. Dans un pays où la prédestination a tant de pouvoir sur les esprits, l'étoile de Souradjotdola étoit dominante, disoit-on, rien ne pourra lui résister. Il en étoit lui-même persuadé ; sûr du bonheur qui l'accompagnoit, il s'abandonna plus que jamais à ses passions qui le portèrent à toutes les violences qu'on peut imaginer.

On peut juger ce que nous avions à souffrir nous et les Hollandois à Cassembazard. C'étoit continuellement demandes sur demandes, insultes sur insultes de la part des officiers et soldats du pays qui, formant leur caractère sur celui du maitre, croyoient ne pouvoir assés témoigner leur mépris pour tout ce qui avoit rapport aux Européens ; nous ne pouvions sortir de nos limites sans être exposés à quelque mauvaise affaire.

Cependant les Anglois étoient toujours à Folta fort tristes, fort inquiets sur le parti qu'on prendroit à leur sujet soit à la côte soit dans le Bengale. Les affaires de la côte pouvoient bien ne pas permettre à Mrs de Madras [1] de leur envoyer des secours suffisants. Il falloit donc travailler d'un autre côté, et faire dans Morshoudabad même un parti au moyen duquel on pût se rétablir, soit par une révolution s'il en falloit venir là, soit par voie de négociation ; cela n'étoit pas aisé, malgré tous les ennemis qu'avoit Souradjotdola dans tout le militaire. Il n'y avoit personne qui connut bien les Européens ; les mieux instruits étoient des banquiers, des marchands qui, par leur correspondance, par leurs affaires de commerce, avoient été dans le cas d'apprendre bien des choses. La

1. C'étoit, je crois, à peu près dans ce temps que Nizam Aly ayant demandé des forces aux Anglais de Madras, il avoit été décidé que le colonel Clive iroit le rejoindre avec un corps de troupes pour faire tête à M. de Bussy.

maison de Jolgotchet [1] par exemple, étoit en état de servir les Anglois, d'autant plus, qu'aux connoissances qu'elle avoit, elle joignoit plusieurs sujets de plaintes contre Souradjotdola. Elle avoit toujours été dans le plus grand crédit jusqu'à la mort d'Alaverdikhan. C'étoit elle qui avoit conduit toutes les affaires ; on peut dire même qu'elle avoit été depuis longtems la première cause de toutes les révolutions dans le Bengale [2]. Les choses étoient bien changées ; Souradjotdola, le plus inconsidéré de tous les hommes, ne se doutant pas qu'il pût jamais avoir besoin de ces *saokars* ou qu'il en eût quelque chose à craindre, ne les ménageoit en rien. Leurs richesses étoient son but ; tôt ou tard il s'en seroit emparé. Ces banquiers, dis-je, étoient en état de servir les Anglois ; ils pouvoient avec le tems former un parti, mettre un autre nabab, même sans le secours des Européens, et rétablir les Anglois comme ils étoient auparavant ; mais pour cela, il falloit beaucoup de tems. Les affaires parmi les Indiens vont très lentement ; cela n'accommodoit pas les Anglois : les banquiers d'ailleurs sont Gentils, gens qui

1. Chet Matabray et Chet Chouroupchoude, fils de Jogot Chet, banquier de la cour, le plus riche particulier qu'on ait peut-être jamais vu dans le monde entier.

2. Alaverdikhan n'étoit parvenu au soubah du Bengale qu'à cause du mécontentement de la maison des Chets contre Safreskhan qui avoit fait enlever la femme de Chet Matabray dont on vantoit la beauté.

n'aiment point à se hazarder. Pour les stimuler, il falloit, de la part des Anglois du moins, un commencement d'opérations, un début heureux, dont cependant ils ne voyoient encore aucune apparence.

D'un autre côté la voie de négociation étoit encore plus difficile, à moins qu'on ne fût d'humeur à en passer par les conditions les plus dures. Souradjotdola avoit pour les Européens en général le mépris le plus outré ; une paire de papoches (pantoufles) disoit-il, étoit tout ce qu'il falloit pour les gouverner. Leur nombre, il est vrai, selon lui, ne pouvoit aller tout au plus qu'à dix mille hommes. Quelle crainte pouvoit-il avoir de la nation angloise qui assurément, ne devoit se présenter dans son esprit que pour un quart du total? Il étoit donc très éloigné de penser que les Anglois pussent avoir l'idée de se rétablir par force. S'humilier, tendre de l'argent d'une main, et recevoir de l'autre avec joie la permission de se rétablir, étoit tout le projet qu'il devoit naturellement leur supposer. Le sien par conséquent étoit de les voir venir. C'est à cette idée sans doute qu'on doit la tranquillité avec laquelle il les laissa à Folta. Je crois bien aussi qu'il sentoit l'avantage de conserver chez lui une nation commercante ; mais comme il savoit aussi que les Anglois avoient pour le moins autant d'intérêt à se rétablir que lui à les conserver, il devoit se flatter que les Anglois viendroient enfin à Jubé [?].

Les Anglois instruits de tout ce qui se passoit au dorbar de Morshoudabad, par leurs espions et par les correspondances qu'ils avoient avec quelques amis particuliers, devoient être sans doute fort embarassés les deux ou trois premiers mois. La façon de penser de Souradjotdola leur ôtoit toute espérance de se rétablir de longtems à moins qu'il ne leur vint des forces de la côte. On peut juger avec quelle joie ils reçurent les premières nouvelles qui les leur annonçoient ; malgré cela rien encore n'étoit moins certain que leur rétablissement ; aussi sans se laisser aller à une joie aveugle, sans penser à intimider le nabab par des bravades qu'ils n'étoient pas encore surs de pouvoir soutenir, ils se déterminèrent à suivre toujours le même plan, c'est-à-dire à agir par négociations. Qu'il réussit ou non, ce plan ne leur pouvoit faire aucun tort. Il servoit même au pis aller à nourrir cette confiance du nabab qui faisoit toute leur sûreté, et qui leur donnoit le tems de se préparer. Leurs émissaires étoient donc sans cesse en mouvement soit pour ménager leurs amis, concerter avec eux ce qu'il convenoit de faire, soit pour amuser le nabab par de nouvelles propositions qu'ils étoient surs de ne pas obtenir. C'étoit gagner du tems pendant que le nabab perdoit le sien par une fausse sécurité, employant tout ce que son mauvais esprit pouvoit lui suggérer de propre à animer contre lui ses sujets et les étrangers. Nous en étions au point, qu'à moins d'un change-

ment il n'étoit plus possible de tenir dans le Bengale. Ayant peu dans l'idée cette guerre européenne qui nous menaçoit, je ne désirois rien tant que de voir le nabab bien battu par les Anglois ; une médiation auroit pu s'en suivre, selon moi, tant de notre part que de celle de MM. les Danois et les Hollandois, pour obliger les Anglois à s'arrêter, supposé qu'ils eussent voulu pousser leur pointe. Elle eut mis fin aux troubles et le nabab sage à ses dépens auroit reconnu qu'il étoit de son intérêt de ménager les Européens ; mais j'étois bien loin de mon compte.

Arrivée des forces anglaises. On apprend dans le Bengale la déclaration de guerre entre la France et l'Angleterre.

Vers le milieu de décembre, nous apprimes enfin que l'escadre angloise étoit arrivée commandée par M. l'amiral Watson. Le colonel Clive commandoit les troupes de débarquement. A peu près dans le même tems, nous reçûmes des lettres de Surate qui marquoient la déclaration de guerre entre la France et l'Angleterre, et qu'on l'avoit même publiée dans Bombay au son du tambour. Naturellement on doit supposer que les Anglois dans le Bengale en furent informés presque aussitôt que nous. Cependant, s'il faut en croire un mémoire qu'ils ont répandu, la nouvelle de la déclaration de guerre ne leur parvint précisément que le len-

demain de leur paix faite avec le nabab, savoir le 10 Février 1757. Mais c'est cette précision même avec laquelle ils reçoivent cette nouvelle qui me fait douter de la fidélité du mémoire. Et comment d'ailleurs imaginer que les Anglois qui, jusque là, avoient toujours eu le secret d'avoir des avis plutôt que nous, aient été assés malheureux pour être négligés dans une occasion aussi importante, et pour ne recevoir la nouvelle d'une déclaration de guerre que deux mois après nous ? Cela ne peut être admis. De plus, ils ne peuvent nier qu'ils aient été informés dans le courant de janvier 1757 de la prise de notre vaisseau nommé l'*Indien* par les leurs. Le fait est que l'amiral Watson, le colonel Clive et deux ou trois autres des principaux savoient à quoi s'en tenir dès le commencement de Janvier. Les raisons pour garder le secret, faire les ignorants, ménager les Français par conséquent, ne sont pas difficiles à tirer des circonstances où étoient les Anglois vis-à-vis le nabab. Ils étoient trop bons politiques pour les négliger. Nous avons bien gardé le secret nous mêmes sans trop savoir pourquoi. D'autres motifs se présentent encore qu'il seroit trop long de détailler, les Anglois ne les ignoroient pas. Quoi qu'il en soit, à peine sçut-on à Morshoudabad l'arrivée de l'escadre angloise, les négociations y furent menées plus vivement ; cela vint au point que sur de faux rapports on crut à Chandernagor que tout alloit être terminé amicalement. « Soyez sur vos gardes,

« m'écrivoit-on, il paroit certain que les Anglois « vont finir leur affaire ; ayez grande attention « à faire assurer la neutralité du Gange, avant « que tout soit terminé. » Les suites d'un accommodement étoient en effet assés importantes pour y veiller de près ; mais par tout ce qui se passoit, je voyois assés clairement que la conclusion étoit encore bien éloignée. La sommation faite par M. Clive aussitot son arrivée n'avoit fait qu'irriter l'esprit altier du nabab qui, enflé de ses succès, ne pouvoit s'imaginer qu'on osât lui tenir tête.

Embarras de MM. du Conseil de Chandernagor.

Nos Messieurs de Chandernagor devoient se trouver, à l'arrivée des forces Angloises, dans le plus grand embarras, tant du côté des Anglois que de celui du nabab. Ils savoient que la guerre étoit déclarée en Europe ; mais la neutralité du Gange avoit toujours été observée, et l'on étoit jaloux de la conserver. Les Anglois pouvoient bien cependant n'y avoir aucun égard ; vainqueurs du nabab, il leur étoit facile de porter leurs vues plus loin, et de les étendre même sur nos établissements. Du côté du nabab, l'embarras n'étoit pas moins grand. Cette même neutralité que nous voulions conserver, étoit pour le nabab une raison de penser que nous étions toujours plus portés pour ses ennemis que pour lui. Un second refus de lui donner des secours pouvoit par la suite atti-

rer sur nous une vengeance bien plus terrible que celle qu'il avoit tirée de nous après la prise de Calcutta. Nos petits comptoirs étoient à la merci du nabab ; il falloit ou les relever ou pourvoir à leur sureté.

Année 1757.

Comme membre du Conseil, plus en état qu'un autre par ma position de prévoir ce qui pouvoit arriver, je pris la liberté d'écrire, au commencement de janvier, ce que je pensois, à M. le directeur [commandant à Chandernagor] [1]. Mon sentiment étoit fondé sur l'intérêt que les Anglois avoient de nous ménager et de nous amuser par de belles paroles, tant que leur affaire avec le nabab ne seroit pas terminée, sur le caractère inquiet et remuant de cette nation qui la porteroit à nous attaquer aussitôt qu'elle seroit libre, sans égard pour une neutralité qui n'étoit rien

1. *Ce directeur était Pierre Mathieu Renault de Saint-Germain, précédemment chef de la loge de Patna et directeur à Chandernagor, après la nomination de M. de Leyrit comme gouverneur.*

Pierre Renault, né à Châtellerault en 1697, *était arrivé dans le Bengale en* 1725. *Il fut conseiller au Conseil provincial de Chandernagor en* 1734, *chargé de la loge de Patna en* 1746, *conseiller des Indes et second du comptoir de Chandernagor en* 1754, *directeur de ce même comptoir en* 1755. *Renault fut plus tard nommé conseiller des Indes honoraire et mourut à Chandernagor le* 25 *mars* 1777.

moins qu'obligatoire, puisqu'il n'existoit aucun aucun traité. En effet, quelle confiance pouvoit-on avoir dans une neutralité forcée, dont l'observation n'étoit due jusqu'alors qu'à la crainte qu'on avoit du soubahdar, qui, pour le bien général de son pays ne vouloit pas permettre aux Européens de commettre la moindre hostilité ? Bien plus, c'étoit avec ce même soubahdar que les Anglois étoient en guerre ; s'ils venoient à avoir l'avantage sur lui, que devenoit cette crainte, seul fondement de la neutralité ? J'appuyois encore sur la promesse faite au nabab de lui donner des secours contre les Anglois en cas de déclaration de guerre entre eux et nous : promesse qui existoit par une lettre du gouverneur de Pondichéry nouvellement reçue : « Enfin, disois-je à M. Renault, il faut que les « Anglois signent promptement une neutralité « de laquelle ils ne puissent revenir [1], ou bien le « seul parti qui nous reste, c'est de vous joindre

1. Nous étions en effet dans le cas de prescrire les termes de la neutralité. Nous pouvions même nous flatter que les Anglois y souscriroient facilement, n'étant pas naturel qu'ils nous missent dans le cas de nous joindre au nabab et qu'ils s'exposassent par là à voir manquer leur expédition ; mais cette neutralité signée de part et d'autre auroit-elle été observée par les Anglois ? j'en doute. Les affaires finies avec le nabab, ils auroient trouvé bientôt un prétexte pour la rompre ; un des moins mauvais eut été probablement une représaille de ce qui s'étoit passé à Madras en 1746, de sorte qu'à dire vrai notre meilleur parti étoit de nous joindre au nabab, quand même les Anglois eussent été disposés à une neutralité.

« au nabab. Il ne faut pas attendre les extrémités. « Si le nabab fait sa paix avec les Anglois, sans « qu'il ait reçu aucun secours de vous, vous ne « devez pas vous attendre à en recevoir de lui, si « vous venez à être attaqué ; le nabab sera charmé « de voir les Européens s'entre détruire. » C'est ce qui est arrivé en effet. On verra par la suite tous les motifs qui ont déterminé le nabab.

Mr. Renault n'avoit pas besoin sans doute de ma lettre pour faire de pareilles réflexions ; mais il avoit des espérances que je n'avois pas. Peut-être avoit-il des ordres qui le restreignoient. Enfin je dois respecter les raisons qui l'ont déterminé ainsi que Mrs du Conseil, trop bons citoyens pour n'avoir pas eû en vue le bien général de la nation et de la compagnie. Chacun voit les objets différemment, et ce n'est souvent pas même sur la suite des événements qu'on doit juger de la bonté des raisons qu'on a eûes pour prendre tel ou tel parti. Quoi qu'il en soit, les Anglois firent leurs préparatifs sans être traversés le moins du monde soit par nous soit par les Maures.

Les Anglois reprennent Calcutta le 2 janvier 1757.

Ils pouvoient être au nombre de 2.500 Européens tant matelots que soldats, deux ou trois cens topas et 1.800 bons sipayes disciplinés à l'européenne. La surveille du jour de l'an, les hostilités commencèrent par la prise du fort de Boudji-

bousia, où les Anglois trouvèrent quelque résistance. Makonatana, autre fort, fut bientôt enlevé, et le 2 Janvier 1757, l'Amiral Watson et M. Clive entrèrent triomphants dans Calcutta, d'où les Maures prirent si bien l'épouvante qu'ils évacuèrent le pays jusqu'à Ougly ; quantité de fuyards ne revinrent même de leur effroi qu'à Morshoudabad, où Manikchende, le commandant Maure de Calcutta, contribua autant qu'eux à répandre l'alarme ; il assura au nabab que les Anglois nouveaux venus étoient d'une toute autre espèce que ceux qu'il avoit battus à Calcutta.

Le nabab surpris étoit d'autant plus inquiet qu'il se doutoit bien que les Anglois ne s'en tiendroient pas là. Il recevoit d'ailleurs lettres sur lettres dans lesquelles on faisoit entendre que les François et les Hollandois étoient d'intelligence avec ses ennemis ; on assuroit même avoir vu un pavillon françois sur un des vaisseaux anglois [1]. Le nabab enfin ne savoit à qui se fier ; malgré cela, comptant sur la fortune qui ne l'avoit jamais abandonné, il se flatta de terminer cette guerre à son avantage, dès qu'il paroitroit devant l'ennemi. En conséquence ses troupes eûrent ordre de marcher.

Aussitôt la prise de Calcutta, Mrs de Chan-

1. Les Maures n'avoient peut être jamais vu auparavant le pavillon de S[t] George dans un temps de calme. Il pouvoit passer pour pavillon françois.

dernagor envoyèrent des députés vers l'amiral pour savoir sur quel pied on devoit le regarder dans le Gange, et pour asseoir une neutralité pure et simple telle qu'elle avoit toujours été observée. L'amiral répondit qu'il ne consentiroit à une neutralité qu'à condition que nous nous joindrions à lui contre le nabab [1]. Cette condition ne pouvant être acceptée, c'étoit assés nous dire que nous devions nous attendre à des actes d'hostilités de sa part aussitôt qu'il pourroit les éxécuter ; c'étoit rompre assés formellement la prétendue neutralité, supposé même qu'elle eût jamais éxisté. Malgré cela, l'espérance de la conserver l'emporta. MM. de Chandernagor prirent le parti de s'en tenir à une bonne deffense, s'ils venoient à être attaqués, et du reste de laisser agir les Anglois. Les hostilités une fois commencées, on ne s'attendoit pas que leur différent avec le nabab pût être terminé promptement, et d'ailleurs on pensoit qu'on pourroit profiter du traité de paix, pour établir une neutralité exacte entre les Européens ; nos députés retournèrent donc à Chandernagor porter la réponse [2] de l'ami- Janvier 1757.

1. Supposé que cette condition eut pu être acceptée et même remplie de notre part de la meilleure foi du monde, la dépouille du nabab eut été immanquablement un sujet de guerre entre nous et les Anglois.

2. Un mémoire anglois dit que les députés retournèrent sur certains doutes, qu'on avoit formés des pouvoirs de Mrs de Chandernagor pour faire un traité qui put lier leurs supérieurs. Si cela est, comment est-il possible que ces doutes des Anglois

ral. Les Anglois qui, par leurs émissaires, n'ignoroient rien de ce qui se passoit à Chandernagor et qui avoient eu soin de jeter de la poussière aux yeux des uns et des autres par une espèce de manifeste, passèrent hardiment notre colonie le 10 Janvier, et montèrent à Ougly qu'ils prirent après une foible résistance. La ville et toutes les dépendances furent mises au pillage.

La nouvelle n'en fut pas plutôt portée à Morshoudabad que le nabab partit pour [aller] joindre son armée qui descendoit. Il étoit d'autant plus irrité contre les Européens en général, qu'il savoit que les Anglois avoient passé sans difficulté devant Chandernagor et qu'on lui avoit même rapporté que les Hollandois leur avoit donné des secours. A force de requêter, et par le canal de diverses personnes, j'avois presque fait revenir le nabab à notre sujet. J'avois obtenu pour M. Renault,

qu'il n'étoit pas au pouvoir de Mrs de Chandernagor de lever, comme il paroit qu'ils en sont convenus, ne les ayent tout d'un coup déterminé le conseil de Chandernagor à se joindre au nabab ? Un autre mémoire anglois dit que M. Watson rompît les conférences pour la neutralité au commencement de mars et se détermina à l'attaque de Chandernagor, parceque le chef françois avoit dit positivement qu'il ne pouvoit répondre de la validité du traité par rapport à ses supérieurs. Mais si dès le mois de janvier les Anglois témoignèrent des doutes sur ces pouvoirs de Mrs de Chandernagor, comment, en février, ont-ils pu en faire renouveller de bonne foi les conférences pour la neutralité, et les continuer jusqu'en mars, sans probablement avoir fait lever ces doutes et reconnu la validité des pouvoirs de Mrs de Chandernagor ?

un paravana assès favorable. Le nabab le fit déchirer dès qu'il eut appris la nouvelle d'Ougly. Mais au reste cette colère du nabab contre nous n'eut aucune suite, Mrs de Chandernagor ayant eu occasion de prouver au nabab qu'ils étoient bien éloignés d'être d'intelligence avec les Anglois ; je veux parler de notre médiation.

Le nabab engage les François à proposer leur médiation.

Le nabab ne pouvoit comprendre la rapidité avec laquelle les Anglois avoient monté le Gange. Il voyoit beaucoup de ses principaux djamadars marcher à contre cœur ; plus il approchoit d'Ougly, plus les mauvaises nouvelles se confirmoient, plus il reconnoissoit la vérité des rapports qu'on lui avoit faits touchant la supériorité des troupes angloises sur les siennes. Il apprit que les Anglois avoient abandonné Ougly pour retourner à Calcutta ; cela releva un peu ses espérances ; mais comme il remarquoit toujours beaucoup de répugnance dans quelques uns de ses principaux officiers, il prit le parti qu'on lui conseilla de demander notre médiation. En conséquence, il écrivit à M. Renault qui, ne pouvant trouver une plus belle occasion pour parvenir au but qu'il se proposoit, se disposa à satisfaire le nabab. Aussitôt on envoya des députés à Calcutta pour proposer la médiation. Le conseil anglois parut d'abord l'accepter ; mais ce n'étoit qu'un jeu de ces Messieurs. La conduite

qu'ils tinrent envers nos députés, les propositions qu'ils donnèrent par écrit, et mille choses accessoires qu'il seroit trop long de détailler, prouvent assés qu'ils n'avoient aucune envie de nous voir nous mêler de cette affaire. En effet, ils écrivirent au nabab qu'ils étoient disposés à accepter la médiation de la maison de Jogotchet, mais qu'ils ne vouloient pas absolument entendre parler de celle des François ; sur quoi nos députés furent rappellés. Le nabab convaincu par ce qui venoit de se passer que nous n'étions pas unis avec les Anglois, persuadé d'ailleurs que ce refus insultant pour la nation nous engageroit enfin à lui donner des secours, écrivit à M. Renault et jura qu'il ne finiroit cette guerre que par son entremise ou par la destruction entière des Anglois ; il se décida à les attaquer le plus vivement qu'il pourroit. [Ce n'est pas ce qu'il devoit faire.]

Les Anglois proposent de reprendre la négociation pour la neutralité.

Les Anglois assés hardis pour refuser notre médiation n'étoient cependant pas sans inquiétudes ; il falloit qu'ils fussent bien surs que nous n'étions pas portés à nous joindre au nabab ; mais aussi d'un jour à l'autre nous pouvions changer ; en signifiant à nos députés que la médiation étoit rompue, un des conseillers anglois leur dit, *mais, Messieurs, vous ne nous parlez plus du traité de neu-*

tralité, nous sommes disposés à renouer cette affaire. Nos députés écrivirent à Chandernagor, mais pour réponse ils eurent ordre de s'en revenir. On sentoit bien à Chandernagor les risques qu'il y avoit à reprendre cette négociation et même à la conduire à sa fin ; le nabab étant aux portes de Calcutta, pouvant battre les Anglois et tomber ensuite sur nous ou faire sa paix avec eux à nos dépens ; on jugea donc à propos de la laisser là. Mais d'un autre côté notre silence sur la neutralité étoit une espèce de refus qui mettoit plus que jamais les Anglois en droit de nous attaquer. Il étoit aisé de sentir aussi qu'en demandant la neutralité, les Anglois craignoient notre jonction avec le nabab [1] ; en effet, si elle avoit eu lieu, les Anglois étoient perdus. Le nabab auroit suivi volontiers les avis que nous lui aurions donnés ; la peur ne le dominoit pas encore ; mais ce n'étoit pas en attaquant vivement les Anglois qu'il pouvoit les réduire. Ceux-ci ne demandoient pas mieux que de voir le nabab se précipiter sur eux ; il étoit de leur intérêt de décider la querelle au plus vîte, dans la crainte que nous ne prissions le parti de nous en mêler. Aussi dès qu'ils apperçurent l'ennemi, ils répandirent exprès l'alarme dans Calcutta. Toutes les femmes eurent ordre de se rendre à bord des vaisseaux. Les

1. [Les mémoires anglois se vantent de nous avoir amusés, pour empêcher cette jonction, ils conviennent qu'ils étoient perdus si elle avoit eu lieu.]

marchands, les gens du pays qui étoient rentrés avec les Anglois dans Calcutta en sortirent, le tout pour donner plus de confiance au nabab, l'engager à s'approcher et, par là, être plus sûrs des coups qu'on lui porteroit.

Souradjotdola est surpris dans son camp et battu par les Anglois.

Le nabab donna dans le piège, il s'imagina que sa présence suffisoit pour faire fuir l'ennemi, que l'attaque ne différoit en rien de celle du mois de juin précédent. Il s'avance, le voilà bientôt en possession des fauxbourgs de la ville ; pour le mieux tromper et examiner la situation de son camp, les Anglois lui envoyèrent des députés la veille de l'attaque qu'ils méditoient [1] ; ces députés étoient chargés de proposer un accommodement ; mais les conditions seules devaient faire voir au nabab que cette démarche n'étoit qu'une ruse de ses ennemis. Le lendemain 5 Février sur les 5 heures du matin, par un brouillard épais, les Anglois ayant à leur tête le colonel Clive donnèrent dans le camp du nabab et tombèrent précisément sur la tente dans laquelle les députés l'avoient vu la veille. [Je tiens cela de quelques chefs Maures qui étoient dans l'armée du Nabab.]

1. Je ne rapporte dans cette relation que ce qui m'a été dit par plusieurs François et Maures qui m'ont paru instruits et d'accord. Les mémoires anglais disent autrement, mais ces mémoires ne sont pas toujours d'accord.

Heureusement pour lui il n'y étoit pas, un de ses divans qui se défioit de la députation lui avoit conseillé de passer la nuit dans une tente plus éloignée. Les Anglois chassèrent d'abord les Maures comme un troupeau de moutons, ils tuèrent douze ou quinze cens hommes tant sipayes que vivandiers, six cens chevaux au piquet et quantité de bœufs de charge. Le nabab épouvanté s'en fut à toute bride et ne s'arrêta qu'à plus de huit cosses au dessus de Calcutta. Cependant, le premier feu passé, quelques djamadars du nabab rassemblèrent leur monde et firent tête, Février 1757. entr'autres un corps de cavalerie persane qui fonça avec beaucoup d'intrépidité. Cette fermeté, jointe à ce que le tems s'éclaircissoit, détermina le colonel Clive à se retirer. Les Anglois eurent plus de deux cens hommes tués ou blessés dans cette action et perdirent dans la retraite deux pièces de campagne dont les affuts étoient cassés. On peut juger de ce qu'il leur seroit arrivé si le nabab avoit eu avec lui un corps d'Européens et un homme capable de commander. Il faut dire aussi dans ce cas qu'il n'est pas probable que le colonel Clive eut fait l'attaque avec aussi peu de monde. Il n'avoit que mille Européens et quinze cens sipayes contre une armée de soixante mille hommes.

Le nabab épouvanté fait la paix avec les Anglois.

Un djamadar courut après le nabab et lui représenta que s'il vouloit rester aussi éloigné de son armée, les troupes se débanderoient ; sur quoi il se rapprocha. Mais le lendemain il reçut une lettre de l'amiral Watson dans laquelle, après avoir rappellé ce qui s'étoit passé la veille, les risques qu'il avoit courus malgré le petit nombre qu'il avoit eu à combattre, il le menaçoit d'une affaire bien plus sérieuse, même de l'enlever et de le conduire en Angleterre. Il n'en falloit pas tant pour retourner la tête à un homme déjà épouvanté. Le nabab sur le champ sans faire la moindre réflexion, oubliant la promesse qu'il avoit faite à M. Renault, accepta toutes les propositions des Anglois et se décida à signer la paix. On en eut avis à Chandernagor, on voulut faire de puissants efforts pour parer le coup fatal, mais il n'étoit plus tems ; on avoit attendu aux extrémités, on ne parloit plus qu'à des gens découragés ; ainsi, sans qu'il fut le moindrement question de neutralité entre les Européens, la paix fut signée le 9. Le nabab fit dire à M. Renault qu'il étoit obligé de faire sa paix avec les Anglois à cause des troubles du côté de Delhy. Mais ce n'étoit qu'un prétexte pour couvrir sa lâcheté. Les troubles de Delhy dont en effet il n'avoit rien à craindre ne l'empêchèrent pas de rester tranquille dans sa capi-

tale. Il communiqua en même tems à M. Renault les articles de son traité de paix où il étoit dit entr'autres choses, que le nabab regarderoit comme ses ennemis ceux des Anglois. Je n'ai pas vu le traité ; il peut se faire que certaines conditions réciproques n'ayent été insérées que dans une lettre particulière.

CHAPITRE III

LES ANGLOIS NE PEUVENT SE FIER NI EN SOURADJOTDOLA NI AUX FRANÇAIS. LEURS INTRIGUES DANS LE DORBAR CONTRE LE NABAB. ILS ATTAQUENT ET PRENNENT CHANDERNAGOR.

La colère du nabab contre les Anglois loin d'être adoucie, ne devoit être naturellement que plus animée par tout ce qui s'étoit passé. Au premier sujet de mécontentement se joignoient le dépit, la honte de ne pouvoir se venger, la rage de voir ses ennemis lui faire la loi. D'un autre côté les Anglois connoissant parfaitement le caractère de Souradjotdola, devoient compter peu sur ses promesses et s'attendre qu'aux premières occasions favorables, il chercheroit à se venger. Toute sa conduite favorisoit cette idée.

Souradjotdola veut engager les François à se lier avec lui contre les Anglois.

Le nabab, interessé à déguiser ses desseins pour mieux se mettre à couvert de ceux des Anglois, croyoit les amuser par une feinte réconciliation,

par des marques extérieures d'amitié, pendant qu'il entretenait une correspondance avec M. Renault, dont le but étoit de nous engager dans une alliance offensive et deffensive. Il demandait des troupes de la côte ; il nous donnoit tous les privilèges qu'il avoit été forcé d'accorder aux Anglois, de plus la *fojdarie* d'Ougly qui nous donnait le droit d'inspection sur le commerce des autres nations.

Après les efforts que nous avions faits pour empêcher le traité de paix entre les Anglois et le nabab, ce seigneur ne devoit pas s'attendre à des difficultés de notre part. Cependant l'esprit de neutralité qui régnoit à Chandernagor fit qu'on ne voulut rien promettre [,et avec raison]. On espéroit que les Anglois, persuadés aussi bien que nous des avantages de la paix dans le Bengale, voudroient bien nous laisser tranquilles, et porter leurs armes dans quelqu'autre partie de l'Inde. Mr Renault craignant d'exciter la jalousie des nations eut de la peine à accepter une partie des privilèges que le nabab nous donnoit, surtout la fodjedarie d'Ougly. Il évita l'engagement et se contenta de faire assurer le nabab que la nation était très portée pour ses intérêts, qu'on écriroit à Pondichéry et peut être il auroit lieu d'être satisfait. Le nabab lui remit en même temps plusieurs lettres tant pour M. de Leyrit que pour M. de Bussy dont quelques unes furent sans doute expédiées sur le champ. Peu après, le nabab se mit en marche pour sa capitale.

Les Anglois sont instruits des démarches du nabab auprès de M. Renault.

Un grand défaut qui est et qui a toujours été dans le maniement des affaires de l'Inde et surtout dans le Bengale, c'est qu'il n'y a point de secret : à peine le nabab a t'il formé un projet qu'il est aussitot sçu du dernier de ses esclaves. Les Anglois qui étoient sur la défiance, qui avoient pour amis tous les ennemis de Souradjotdola, furent bientôt instruits de ses propositions à M. Renault, des lettres qu'il écrivoit de côté et d'autre. Malgré cela, dans toutes autres circonstances que celles où nous nous trouvions par la déclaration de guerre entre la France et l'Angleterre, les Anglois auroient pû espérer d'adoucir le nabab par quelques services, par des présents et autres moyens usités dans le pays. Leur pis aller, au surplus, auroit été de se bien tenir sur leurs gardes. Le nabab n'étant pas soutenu n'auroit pas osé les chagriner ; mais cette guerre européenne metoit tout contre eux. Ils s'imaginèrent qu'une alliance entre nous et le nabab auroit lieu tôt ou tard ; ils en sentoient les conséquences, il falloit les prévenir.

Le changement de nabab étoit devenu par là de la dernière nécessité. Chasser les Français du Bengale n'étoit que la moitié de l'ouvrage. Il pouvoit survenir une escadre, des forces considérables, auxquelles le nabab se seroit joint : que

devenoient les Anglois ?... Il falloit donc pour soubahdar un homme qui leur fut attaché ; d'ailleurs cette révolution n'étoit pas si difficile à exécuter qu'on pouvoit bien se l'imaginer. Chandernagor détruit, rien n'étoit plus aisé ; mais supposé même que pour plusieurs raisons on fût dans la nécessité de laisser les François tranquilles, la révolution pouvoit encore avoir lieu par la jonction des forces angloises avec celles que produiroit contre Souradjotdola cette foule d'ennemis qu'il avoit, parmi lesquels on pouvoit compter les plus accrédités des trois provinces : cet article demande à être un peu détaillé.

Les intérêts des Chets sont les mêmes que ceux des Anglois.

J'ai déjà parlé de la maison de Jogotchet ou plutôt des *Chets* qui sont les nommés Chet Matalbray et Chet Chouroupchoude, banquiers du Mogol, les plus riches, les plus puissants qui aient jamais existé. Ils sont, je peux dire, la vraie cause de la révolution ; sans eux jamaix les Anglois ne seroient venus à bout de faire de qu'ils ont fait. Ils ne l'auroient pas même entrepris sans eux. On seroit peut être tenté de me dire ici que, après les évènemens, il est aisé de se servir de la chaîne par laquelle ils se tiennent les uns aux autres pour remonter aux principes et reconnaître la cause ; mais les personnes qui ont lu les lettres et les mémoires que j'ai écrits dans le temps savent

que malheureusement j'en ai été que trop bon prophète. Ce n'est ici qu'une répétition de ce que j'ai dit avant la révolution ; il m'étoit assez aisé de la prévoir par les connaissances particulières que j'ai des Anglois et des gens du pays.

On a déjà vu que les Chets n'étoient pas contents de Souradjotdola qui n'avoit pas pour eux les mêmes égards que l'ancien nabab Alaverdikhan, mais l'arrivée des forces angloises, la prise des places maures, l'épouvante du nabab devant Calcutta avoient fait un changement qui paroissoit leur être favorable. Le nabab commençoit à s'apercevoir que ces banquiers lui étoient nécessaires. Les Anglois n'avoient voulu qu'eux comme médiateurs, et par là ils étoient devenus en quelque façon les garants tant de la conduite du nabab que de celle des Anglois. Aussi depuis la paix ce n'étoient qu'amitiés, politesses de la part du nabab ; il les consultoit en tout. Mais au fond ce n'étoit que fourberie. Le nabab qui détestoit les Anglois, devoit naturellement détester aussi les personnes qu'ils employoient ; les Chets ne l'ignoraient pas. Profitant de la haine que Souradjotdola s'étoit attiré par ses violences, et répandant l'argent à propos, ils avoient depuis longtems gagné tout ceux qui approchoient ce soubahdar, dont l'imprudence les mettoit toujours dans le cas de connoître sa façon de penser. Les conséquences étoient aisées à tirer de tout ce qu'ils apprenoient et devoient les faire trembler. Il ne s'agissoit pas moins

que de leur destruction qu'ils ne pouvoient éviter que par celle du nabab.

La cause des Anglois étoit ainsi devenue celle des Chets, leurs intérêts étoient les mêmes. Peut-on être surpris de les voir agir de concert ? Du reste, si l'on se souvient que ce fut cette même maison qui fit tomber Sarfraskhan pour élever Alaverdikhan, qui, pendant le gouvernement de ce dernier, eut le maniement de toutes les affaires importantes, on conclura qu'il ne devoit pas être difficile [1] à des gens aussi accrédités d'exécuter un projet où les Anglois seroient de moitié.

Parti que prennent les Anglois à l'égard de Mrs. de Chandernagor.

Quant à nous, les Anglois avoient deux partis à prendre : ou de faire un traité de neutralité par lequel nous fussions obligés de ne pas nous mêler de leurs affaires avec le nabab, ou de nous chasser du Bengale et ôter, par là, la seule ressource du nabab. Ce dernier parti étoit le plus décisif, mais les Anglois n'avoient pas assés de monde pour risquer le siège de Chandernagor. Les trois vaisseaux de Bombay sur lesquels on attendoit cinq

1. Si l'on en croit certains mémoires, les Chets étoient un obstacle aux Anglois, qui paroissoit insurmontable à cause de l'argent que nous leur devions ; comme si dans le cas violent où étoient ces saokars, ils ne devoient pas être portés à sacrifier quelque chose pour sauver le tout ; d'ailleurs on verra par la suite qu'ils ne sacrifioient rien.

ou six cens hommes et des munitions n'étoient pas encore arrivés ; il étoit donc plus prudent de travailler à la neutralité, de manière cependant que la négociation trainant en longueur, l'amiral fut le maître de nous attaquer, si les circonstances lui devenoient favorables ; [c'est du moins le parti qu'ils prirent.]

A peine le nabab eut-il pris le chemin de sa capitale que l'amiral Watson fit armer ses chaloupes et charger des munitions sur les bateaux du pays. Les troupes de terre se préparèrent à marcher contre Chandernagor. On ne s'en cachoit pas à Calcutta ; mais d'un autre côté M. le gouverneur et le conseil de Calcutta, qui avoient un autre rôle à jouer, M. Drake, dis-je, écrivit ou fit dire à Mr Renault qu'il étoit surpris de son silence et de celui du conseil de Chandernagor, à la vue des préparatifs que faisoit M. l'amiral ; qu'il n'ignoroit pas les suites funestes que pourroit avoir une guerre dans le Bengale ; qu'il étoit de l'intérêt des deux Compagnies de l'éviter, et que la neutralité bien établie étoit le seul moyen de s'en garantir ; que si Mr Renault vouloit y travailler, il s'y emploieroit de tout son cœur, et que malgré les difficultés qui se trouvoient du côté de l'amiral, il croyoit qu'on pourroit y parvenir. Mr Renault ne demandoit pas mieux ; il n'attendoit qu'une ouverture de la part des Anglois. Il fit partir aussitôt des députés pour Calcutta, mais en même tems voyant que les Anglois continuoient leurs

préparatifs, qu'ils avoient même déjà fait défiler des troupes du côté de Chandernagor, il crût devoir prendre ses précautions. Il demanda des secours au nabab qui sur le champ lui envoya deux mille fusiliers et cinq cens cavaliers, promettant qu'il en enverroit de plus puissants s'il étoit nécessaire. M. Renault me fit part de la situation embarrassante où il étoit. Le nabab approchoit de Morshoudabad ; je crus devoir lui faire une visite pour presser de nouveaux secours que M. Renault demandoit.

Je fus introduit par Cojaouazil qui passoit pour l'homme de confiance du nabab par rapport aux Européens ; une bonne raison de cette confiance étoit fondée sur des pertes assés considérables que ce Maure venoit de souffrir à la prise d'Ougly par les Anglois. Mon compliment fini, le nabab me fit passer avec Cojaouazil dans un endroit retiré où il se rendit un moment après. Là, il commença par me questionner sur les forces que nous avions dans l'Inde, sur celles des Anglois, me demanda pourquoi nos vaisseaux ne paroissoient point, pourquoi, étant en guerre avec les Anglois, nous ne lui avions fourni aucun secours, s'il pouvoit compter sur ceux qu'il avoit demandés tant à M. de Leyrit qu'à M. de Bussy. Le nom de M. de Bussy[1] étant répandu dans toute l'Inde,

1. [Je ne comprends pas comment M. de Bussy n'y est pas entré ; il est venu jusqu'aux portes du Bengale ; s'il y avoit paru, tout le pays échappoit aux Anglois.]

Souradjotdola s'attacha particulièrement à me sonder sur ce qui le regardoit ; il parut satisfait de mes réponses et me prévint qu'après les lettres qu'il avait écrites, il s'attendait que M. de Bussy viendroit bientôt le joindre avec son armée, qu'il comptoit que nous reconnaîtrions par là ce qu'il faisoit en notre faveur, qu'il nous avoit donné bien des privilèges et qu'il étoit prêt d'en ajouter bien d'autres. De là, passant aux Anglois, il me tint à leur sujet plusieurs propos qui me firent bien connoître que la paix qu'il avoit faite avec eux n'étoit rien moins que sincère. Le feu lui sortoit des yeux en en parlant. Je vis bien qu'il ne soupiroit qu'après une vengeance des plus éclatantes. Il me parla ensuite du dessein des Anglois sur Chandernagor, me promît tous les secours nécessaires. Je profitai de ce moment pour solliciter ceux que M. Renault demandoit. Le nabab m'assura qu'il y avoit cinq mille hommes tant cavaliers que fusiliers qui partiroient sous trois jours.

Les Anglois avoient fait partir un détachement pour prendre possession de leur fort de Cassembazard que le nabab devoit leur rendre. Je voulus engager ce seigneur à retenir cette place et à écrire aux Anglois qu'il ne rempliroit les conditions du traité qu'autant qu'ils nous laisseroient tranquilles. Je lui proposois même qu'au cas que les Anglois, sans respect pour ses ordres, vinssent nous attaquer, il eût la bonté de me remettre ce fort. C'étoit

un avantage autant pour lui que pour nous : le nabab me répondit qu'il ne pouvoit pas différer de rendre aux Anglois leur fort de Cassembazard, mais que, s'ils nous attaquoient, je ferois tout ce que je voudrois ; il me dit même d'assembler le plus de cypayes que je pourrois et qu'il fourniroit l'argent nécessaire. Je le priai de me faire compter les deux laks qu'il avoit promis de rendre à M. Renault. Il me répondit que cela ne souffroit pas de difficulté. [Je demandai l'ordre par écrit, il me promit que je ne tarderois pas à le recevoir.] Enfin, j'eus lieu d'être satisfait de ma visite.

Négociations à Calcutta pour la neutralité.

Les députés de Chandernagor étoient cependant à Calcutta. On y travailloit au traité avec apparance de bonne foy de part et d'autre ; la négociation avançoit et paroissoit en bon train. Deux ou trois jours se passèrent au bout desquels je reçus une lettre de M. Renault, dans laquelle il me marquoit qu'il étoit sur le point de conclure, et m'ordonnoit en conséquence d'empêcher le secours du nabab de descendre. Par apostille cependant, ajoutoit M. Renault : « Prenez ce que « je vous marque au sujet des secours comme non « dit, laissons faire au nabab ce qu'il jugera à « propos. » Le même jour, sur le soir, le nabab qui apparamment avoit aussi reçu des lettres, m'envoya un chobdar pour me prévenir que les

affaires étant sur le point de s'accommoder entre nous et les Anglois, il étoit inutile de faire partir le secours. Je n'eus rien à répliquer, je priai seulement le nabab de le tenir toujours prêt. Je ne sais si la marche de ces 5.000 hommes auroit produit un bon effet, mais il ne me convenoit pas de risquer de le faire partir après les ordres que j'avois reçus. On craignoit à Chandernagor de donner de la jalousie aux Anglois par une trop grande intelligence [1] avec le nabab ; plusieurs choses pouvoient survenir et rompre la négociation ; on n'auroit pas manqué de m'en attribuer la cause tant à Chandernagor qu'à Calcutta, chacun étant bien aise de trouver un motif pour se disculper.

Arrivée des vaisseaux que les Anglois attendaient de Bombay. La négociation est rompue.

Quelques jours se passèrent encore. Tout est convenu ; il ne manque plus que le consentement de l'amiral qu'on se fait fort d'obtenir. On l'obtient enfin ; il promet de signer le traité qui, assurément ne pouvoit être plus avantageux pour les Anglois, puisque nous étions liés [2] de façon qu'ils auroient

1. [M. Renault ayant reçu de M. Watson ou de M. Clive des reproches de ce que le chef françois de Cassembazard ne cessoit d'animer le nabab contre les Anglois m'écrivit fortement à ce sujet et de manière qu'en réponse je pris le parti de lui demander mon rappel à Chandernagor ; il m'ordonna de rester.]

2. Le nabab m'avoit toujours dit : « Prenez bien garde que « dans le traité avec les Anglois vous ne soyez liés de façon à

pu faire dans le pays tout ce qu'ils auroient voulu. Le nabab de son côté persuadé que nous n'avions plus rien à craindre, congédie malgré moi les cinq mille hommes qui le pressoient pour leur paye. Le 6 Mars, lorsque j'y pense le moins, je reçois avis de M. Renault que tout est rompu, l'amiral prenant pour pretexte que Mrs de Chandernagor n'avoient pas les pouvoirs suffisants pour faire le traité, refuse de le signer. La vérité est cependant que, le jour pris pour la signature du traité, l'amiral avoit appris l'arrivée au bas du Gange des vaisseaux qu'il attendoit et qui devoient décider de sa conduite. En conséquence son système politique change, l'armée angloise marche à Chandernagor ; les vaisseaux se préparent à monter le Gange. Pour moi je vais trouver le nabab.

Disposition des esprits dans le dorbar, par rapport aux affaires du temps.

Il paroîtroit, par des mémoires anglois, que nous avions pour nous tout le dorbar de Morshoudabad corrompu par des présens et par de faux exposés. Je pourrois avec raison rétorquer l'argument. En effet, excepté Souradjotdola lui-même, on peut dire que les Anglois ont toujours eu le dorbar

« ne pouvoir me secourir si j'ai besoin de vous. » La connaissance qu'il eut de la manière dont nous étions liés n'a pas peu contribué, je crois, à l'espèce d'indifférence dont on peut le taxer à notre égard.

à eux ; mais sans insister sur ce point, convenons de bonne foy, puisque les Anglois en conviennent eux-mêmes, que nous étions [ainsi qu'eux] fort occupés à opposer corruption à corruption, à gagner l'amitié des méchants pour nous mettre au niveau de ceux qui nous étoient contraires. Cela a toujours été et ne doit pas être surprenant dans une cour où le bon droit est compté pour rien, et où, tout autre motif à part, il ne peut l'emporter que par le poids de ce qu'il met dans la balance de l'iniquité. Au reste bon ou mauvais droit, il est sûr que les Anglois ont toujours été en état d'y mettre plus que nous.

La crainte et la cupidité sont les deux premiers mobiles des esprits indiens, tout dépend de l'un ou de l'autre ; souvent ils sont joints ensemble pour produire le même effet ; mais lorsqu'ils se trouvent opposés, la crainte l'emporte toujours. Il est aisé d'en voir la preuve dans tous les évènements qui ont rapport à la révolution du Bengale. Lorsque Souradjotdola se détermina à chasser les Anglois, la crainte et la cupidité se réunissoient pour le faire agir. Quand une fois le nabab eut éprouvé lui-même la supériorité des troupes angloises, la crainte prit alors le dessus dans son esprit, se fortifia de jour en jour, et le mît bientôt hors d'état de suivre, souvent même de distinguer ses véritables intérêts. La crainte enfin devint l'esprit dominant du dorbar. Voyons les personnes qui étoient pour nous :

Je mets d'abord le nabab ; assurément la haine qu'il portoit aux Anglois supposoit de l'amitié pour nous, j'en conviens. Mais on a vu le caractère de ce nabab, la disposition des esprits d'un chacun à son égard. Je demande de bonne foy si nous pouvions tirer parti de son amitié. Cet esprit dompté par la crainte, irrésolu, imprudent, pouvoit-il seul nous être de quelque utilité ? Il auroit fallu du moins être appuyé de quelqu'un qui eut sa confiance, et capable par sa fermeté, de fixer l'irrésolution de ce seigneur.

Mohontal, premier divan de Souradjotdola, étoit cet homme, le plus grand coquin que la terre ait jamais porté, digne ministre d'un tel nabab ; mais enfin c'étoit le seul qui lui fut véritablement attaché. Il avoit de la fermeté, et assés de jugement pour concevoir que la perte de Souradjotdola entrainoit nécessairement la sienne ; il étoit détesté tout autant que son maître. Ennemi juré des Chets et capable de leur tenir tête, si cet homme avoit pû agir, je crois que ces saokars ne seroient pas venu si facilement à bout de leur projet. Mais malheureusement pour nous il étoit depuis quelque tems [et surtout dans ces moments critiques où nous étions], dangereusement malade, il ne pouvoit sortir de chez lui. Je fus le voir deux fois avec Souradjotdola, il ne fut pas possible de tirer de lui une parole. On soupçonnoit même qu'il était empoisonné. Par là, Souradjotdola se voyoit privé de son unique soutien.

Cojaouazil qui m'avoit servi d'introducteur auprès du nabab et qu'on suppose sans doute notre protecteur, étoit un gros négociant d'Ougly qui n'étoit consulté du nabab que parcequ'ayant fréquenté les Européens et surtout les Anglois, il s'imaginoit qu'il les connoissoit parfaitement, l'homme du monde le plus timide, qui vouloit ménager tout le monde, et qui, voyant le poignard levé, auroit craint d'offenser Souradjotdola en l'avertissant qu'on l'assassinoit [1]. Il n'aimoit peut-être pas les Chets, mais il les craignoit, c'étoit assés pour nous le rendre tout à fait inutile.

Racdolobram, autre divan du nabab, étoit celui sur lequel je devois le plus compter. Avant l'arrivée de M. Clive on pouvoit le croire ennemi des Anglois, c'étoit lui qui prétendoit les avoir battus, avoir pris Calcutta. Il vouloit, disoit-il, soutenir sa gloire ; mais depuis l'affaire du 5 Février où assurément il n'eut de part que dans la fuite, ce n'étoit

1. Dans l'Inde, c'est manquer de respect à un seigneur que de lui dire clairement le mal qu'on dit de lui. Si l'on sait qu'on forme des desseins contre sa vie, il faut se servir de circonlocutions, amener la chose de loin, parler par énigme. C'est au nabab à deviner de quoi il s'agit. S'il n'en a pas l'esprit, tant pis pour lui. Comme étranger j'étois plus hardi et je disois naturellement à Souradjotdola ce que je pensois. Cojaouazil ne manquoit pas de me blâmer, de sorte que pendant longtems je ne savois que penser de lui. Cet homme a été enfin la victime de ses ménagements, peut-être aussi de ses imprudences. On s'ennuye d'avoir toujours des ménagements, mais ce qui étoit bon dans le commencement, devient à la fin une imprudence.

plus le même homme, il ne craignoit rien tant que d'être obligé de se battre contre les Anglois. Cette crainte le disposoit à se raccommoder petit à petit avec les Chets de la grandeur desquels il étoit cependant très jaloux. Cet homme d'ailleurs ne pouvoit souffrir le nabab de qui il avoit été maltraité en plusieurs occasions ; enfin jamais je ne pus l'engager à dire un seul mot en notre faveur dans le dorbar. La crainte de se compromettre fit qu'il prit le parti de demeurer neutre du moins pour quelque tems, bien résolu de se ranger par la suite du côté qui lui paroîtroit le plus fort. *Victrix causa Diis placuit...* On ne connaît pas dans l'Inde la fin du vers.

Tel étoit le crédit si vanté que nous avions au dorbar. Je regarde Souradjotdola en cette occasion comme une machine naturellement bienfaisante à notre égard, mais dont les mouvements arrêtés par une multiplicité de défauts dans la machine même, ne pouvoient devenir libres que par de violents efforts. Nous étions abandonnés à nous-mêmes. Si nous n'avions eu qu'à combattre les seuls défauts de Souradjotdola, nous aurions [déjà] eu assés de peine ; mais que pouvions nous faire contre des défauts, soutenus par les efforts de tous ceux qui étoient intéressés à les entretenir ? Il ne falloit rien moins qu'une petite armée commandée par un chef de la réputation de M. Clive ; elle seule auroit pu lever les obstacles.

Les Anglois avoient pour eux dans le dorbar

la terreur de leurs armes, les défauts de Souradjotdola, le crédit dominant, et la politique rafinée des Chets, qui, pour mieux cacher leur jeu, disoient souvent pire que pendre des Anglois, sachant que cela faisoit plaisir au nabab, à dessein de l'animer davantage contre eux et de gagner sa confiance. Le nabab donnoit bonnement dans le piège, disoit tout ce qui pouvoit lui venir dans l'idée, et mettoit par là ses ennemis en état de prévenir tout le mal qu'il pouvoit leur faire. Ils avoient pour eux les principaux officiers de l'armée du nabab, Mirdjafér Alikhan, Khodadadkhan, Letti, et nombre d'autres que leurs présents et le crédit des Chets leur attachoient, tous les ministres de la vieille cour disgraciés par Souradjotdola, presque tous les secretaires, les écrivains du dorbar [1] et [jusqu'aux] eunuques du sérail. Quel effet ne devoient-ils pas attendre de toutes ces forces

1. Témoin cette fameuse lettre écrite à l'amiral Watson par laquelle on prétend que le nabab l'autorisoit à faire le siège de Chandernagor. Le mémoire anglois convient qu'elle fut surprise et qu'il fallut gagner le secretaire pour l'écrire d'une manière convenable aux vues de M. Watts. Le nabab ne lisoit presque jamais les lettres qu'il faisoit écrire, d'ailleurs les Maures ne signent pas. L'enveloppe mise et bien collée, le secretaire demande au nabab sa chappe, et en applique l'empreinte en sa présence. souvent même on en a une contrefaite. Les Maures, au lieu de leur nom au bas d'une lettre, mettent une espèce de paraphe qu'ils nomment *beize*, mais les paraphes se ressemblent presque toutes et très souvent ils ne se donnent pas la peine d'en mettre. La chape ou le cachet qu'on met sur l'enveloppe contient les noms et la qualité de la personne.

réunies, mises en action par une personne aussi capable que M. Watts ? Son plus grand embarras devoit être de proportionner aux circonstances le mouvement des forces qu'il avoit en main. C'est à quoi il a réussi parfaitement.

J'allois exactement tous les matins au dorbar et je sortois toujours avec les réponses les plus favorables. Le nabab donnoit devant moi les ordres les plus formels, enfin je comptois sur un prompt et puissant secours. Le nabab écrivit plusieurs lettres tant à l'amiral qu'au colonel Clive pour les engager à ne point nous attaquer. « La volonté de l'Empereur, leur disoit-il, est que « les étrangers ne se fassent point la guerre dans « son pays. Je suis commis pour empêcher les « troubles. Si vous attaquez les François, je serai « obligé de me mettre contre vous. » Il en reçut plusieurs réponses ; dans quelques unes ils paroissoient portés à lui obéir, dans d'autres ils étoient indécis, d'autres enfin étoient décisives, on parloit en maître. On sommoit le nabab de tenir sa parole, on le renvoyoit au traité de Calcutta, où il étoit dit que le nabab devoit regarder comme ennemis tous ceux des Anglois. Le nom seul d'un traité indignoit le nabab, mais en même tems le faisoit trembler par l'essai qu'il avoit fait de leur supériorité. Ceux-ci connoissoient son faible, ils en profitoient.

Intrigues des Chets en faveur des Anglois.

Malgré cela, le secours étoit prêt à partir ; les troupes étoient payées, le commandant [1] n'attendoit plus que ses expéditions ; je fus le voir et lui promis une forte somme, s'il faisoit lever le siège de Chandernagor. Je rendis aussi visite à quelques-uns des principaux officiers à qui je promis des récompenses proportionnées à leur rang, je représentai au nabab que le siège étoit inévitable, si le secours ne partoit pas sur le champ, et je voulois l'engager à expédier le commandant devant moi. Tout est prêt, répondit le nabab, mais, avant que de prendre la voye des armes, il faut tenter tous les moyens possibles pour éviter la rupture, d'autant plus que les Anglois viennent de promettre d'obéir aux ordres que je leur enverrai. Je reconnus les Chets dans tous ces délais. Ils entretenoient le nabab dans une fausse idée de cette affaire. Ils l'assuroient d'un côté que la marche des Anglois n'étoit que pour nous intimider et nous forcer à souscrire au traité de neutralité ; de l'autre ils augmentoient sa timidité naturelle en exagérant les forces angloises, en lui

1. C'étoit le fanfaron Racdolobram qui avoit déjà beaucoup reçu de moi. Mais tous les trésors de l'univers ne l'auroient pas délivré de la crainte de se battre contre les Anglois. Il avoit avec lui un bon officier nommé Mirmoudou sur qui seul je comptois.

représentant les risques qu'il couroit lui-même en nous donnant des secours qui peut-être ne suffiroient pas pour empêcher la prise de Chandernagor, si les Anglois étoient résolûs d'en faire le siège ; que ce seroit ensuite une raison pour eux de l'attaquer. Ils faisoient si bien qu'ils détruisoient le soir ce que je faisois le matin.

Je pris le parti de me rendre chez ces banquiers. Ils se mirent aussitôt sur le chapitre de nos dettes, en me reprochant notre peu d'exactitude à les payer. Je leur répondis qu'il ne s'agissoit pas de cela pour le présent, que je venois auprès d'eux pour un sujet bien plus intéressant qui les regardoit ainsi que nous pour ces mêmes dettes dont ils demandoient le payement et la sûreté. Je leur demandoi pourquoi ils soutenoient les Anglois contre nous ; ils m'assurèrent le contraire, et après bien des explications sur tout ce qui s'étoit passé, ils me promirent de faire auprès du nabab telle démarche que je voudrois. Ils ajoutèrent qu'au surplus ils étoient sûrs que les Anglois ne nous attaqueroient pas, que je pouvois être tranquille. N'ignorant pas qu'ils étoient bien instruits des desseins des Anglois, je leur dis que je savois aussi bien qu'eux quel étoit leur dessein, que je ne voyois pas d'autres moyens de les empêcher de nous attaquer que de presser la marche des secours que le nabab nous avoit promis, que, puisqu'ils étoient disposés à nous servir, ils voudroient bien faire entendre la même chose au

nabab. Ils me répliquèrent que l'intention du nabab étoit d'éviter toute rupture avec les Anglois et me tinrent encore plusieurs propos qui n'aboutissoient qu'à me faire voir que malgré leur bonne volonté, ils ne feroient rien pour nous. Rongitraye, qui étoit leur homme d'affaire et en même tems celui des Anglois, me dit d'un ton railleur : « Vous « êtes François, est-ce que vous craignez les « Anglois ? S'ils vous attaquent, defendez-vous. « Personne n'ignore ce que votre nation a fait à « la côte, on est curieux de voir comment elle se « tirera d'affaire ici. » Je lui répondis que je ne m'étois pas attendu à trouver un homme aussi martial dans un marchand de Bengale, qu'on se repentoit quelquefois d'avoir été furieux. C'étoit assés pour un tel sujet. Je vis bien que les rieurs ne seroient pas de mon côté ; on me fit cependant beaucoup de politesse, je sortis.

Raison en faveur des Chets.

La conduite des Chets étoit naturelle. Ils avoient tout à craindre de Souradjotdola. Il leur falloit par conséquent un autre nabab, mais sans nous détruire préalablement ou du moins sans nous lier les mains ; l'entreprise eut été difficile ; d'un autre côté nous leur devions beaucoup d'argent. Il étoit donc naturel qu'ils fussent inquiets, voyant les Anglois marcher contre Chandernagor. Sur quoi je suis assez porté à croire que nos ennemis leur firent entendre d'abord que les menaces dont on se

servoit n'étoient que pour nous intimider et nous forcer à ce traité dont eux-mêmes ils avoient besoin. Une anecdote assés singulière que je me rappelle au sujet de cette visite me confirme dans cette idée. Ayant tourné la conversation sur le chapitre de Souradjotdola, sur les sujets de crainte qu'il nous avoit donnés ainsi qu'aux Chets, sur ses violences, etc., je leur dis que je voyois bien où ils en vouloient venir, que leur dessein étoit sûrement de faire un autre nabab. Les Chets, au lieu de nier, se contentèrent de me dire à voix basse que c'étoit une chose dont il ne falloit pas parler. Omichande, agent des Anglois et qui, par parenthèse, crioit « tolle » contre eux, étoit présent. Si le fait avoit été faux, les Chets sans doute l'auroient nié et m'auroient fait des reproches de tenir un pareil propos. Si les Chets avoient pensé même que mon dessein eût été de les contrebarer, ils eussent encore nié ; mais ces banquiers calculant tout ce qui s'étoit passé, les vexations du nabab, notre refus obstiné de le secourir, s'imaginoient que nous serions aussi satisfaits qu'eux de le voir déposé, pourvu toutefois que les Anglois nous laissassent tranquilles. Les Chets ne nous regardoient donc pas encore comme ennemis, et pouvoient etre dans la bonne foy en disant que les Anglois ne nous attaqueroient pas. Mais les hostilités une fois commencées, que pouvoient faire les Chets ? Se brouiller avec les Anglois étoit se perdre. Etoit-il difficile à eux de

leur faire voir leur propre intérêt dans la prise de Chandernagor, de leur faire comprendre que le grand coup une fois frappé, le nouveau nabab mis, nous pourrions nous rétablir ? Qui les empêchoit d'ailleurs de prendre sur eux mêmes notre dette si un tel engagement avoit été nécessaire ?

Façon de penser singulière du nabab.

Le lendemain de ma visite aux Chets, je me rendis de grand matin au dorbar pour presser le secours. Le nabab me dit de rester chez lui toute la journée, que le soir je me trouverois devant lui avec M. Watts, chef anglois, et que j'aurois lieu d'être satisfait. Il me dit encore qu'une partie des troupes étoit en marche, ce qui étoit vrai. J'eus occasion de faire savoir au nabab, malgré Cojaouazil, ce qu'on tramoit contre lui. J'entrai dans un asses grand détail ; mais le pauvre jeune homme se mit à rire ne pouvant s'imaginer que je fusse assés bête pour donner dans de telles idées. L'air de Souradjotdola marquoit asses cette façon de penser. Cependant il n'y avoit peut-être que de l'affectation. Il haïssoit les Chets, il devoit connoître leur mauvaise volonté pour lui, celle de Jafer alikhan, de Khodadadkhan, de Racdolobram, de quantité d'autres. Pourquoi donc n'a-t-il pas cherché à prévenir leurs desseins ? Je ne vois d'autre raison de cette inconséquence dans sa conduite que l'abandonnement où il se voyoit

par la maladie de Mohontal. Il ne savoit à qui se fier, ou plutôt il vouloit mieux paroître se fier à ses ennemis dans l'espérance de les amuser, d'en tirer parti en les trompant, jusqu'à ce que l'occasion fut favorable pour éclater ; mais pourquoi donc ne pas continuer ce rôle, pourquoi s'échapper en invectives contre des gens qu'une conduite uniforme, bien ménagée, eût peut-être fait revenir à lui ? C'est que Souradjotdola n'étoit pas maître de son tempérament, qu'il lui auroit fallu autant de fermeté dans l'esprit qu'il y avoit de fourberie, pour que cette dernière qualité pût lui être utile. Dans certains moments, surtout ceux qu'il passoit dans son sérail, entouré de ses femmes, de ses domestiques, le naturel l'emportoit ; Souradjotdola disoit tout ce qu'il avoit sur le cœur ; quelques fois même cela lui arrivoit en plein dorbar.

Sur le soir, M. Watts parut, le nabab lui dit en ma présence qu'il n'étoit pas d'humeur à souffrir que nos deux nations se fissent la guerre dans les pays de sa dépendance, qu'il vouloit absolument que la neutralité fût gardée, ainsi qu'elle l'avoit toujours été. M. Watts répondit qu'il étoit prêt à faire tout ce que le nabab voudroit. Le nabab se fit rapporter tout ce qui s'étoit passé au sujet de la neutralité auquel on avoit travaillé à Calcutta, et demanda pourquoi elle n'avoit pas eu lieu M. Watts répondit que Mrs de Chandernagor n'avoient pas les pouvoirs nécessaires ; je soutins que ce n'étoit pas là la vraie raison, mais bien

l'arrivée des vaisseaux de Bombay, que je pouvois prouver par des lettres des Anglois mêmes que la négociation étoit à sa fin, que l'amiral avoit promis de signer le traité, et qu'il étoit trop prudent pour s'engager à signer un traité avec des personnes dont préalablement il n'eût reconnu les pouvoirs. Le nabab n'interrompit et me proposa de passer un papier par lequel je promettois au nom de la nation que le traité de neutralité seroit ratifié à Pondichéry ; j'y consentis. Il dit ensuite à M. Watts qu'il passât un papier par lequel il y auroit sûreté pour nous, que nous ne serions pas attaqués d'ici à un tems limité pour avoir la ratification. M. Watts n'en fit aucune difficulté, mais comme je savois que le tems pressoit, qu'on ne cherchoit qu'à empêcher le secours de partir, je demandai à M. Watts s'il pouvoit assurer au nabab que l'amiral auroit égard à la parole qu'il alloit donner ; il répliqua net qu'il ne pouvoit [pas] répondre de ce que l'amiral feroit. Le nabab dit aussitôt qu'il alloit lui écrire. Je représentai que l'amiral n'auroit certainement pas plus d'égard pour cette lettre qu'on en avoit eu pour les précédentes.

Comment, dit le nabab en me faisant la mine au lieu qu'il l'auroit dû faire à M. Watts, que suis-je donc ici ? Tous les divans prirent la parole en même tems, dirent qu'on auroit assurément tous les égards possibles à ses ordres ; enfin il fut décidé que sans nous obliger, M. Watts et moi, de passer

un papier, le nabab se contenteroit d'écrire fortement à l'amiral et d'envoyer quelqu'un pour travailler de concert à l'accord qui seroit fait entre les deux nations. En sortant du dorbar, M. Watts me dit que c'étoit la première fois que le nabab lui avoit parlé d'un ton aussi ferme au sujet des troubles en question. Je suis très porté à le croire. En effet le nabab craignoit trop les Anglois pour ne pas ménager ses termes devant eux.

Le nabab apprend que Chandernagor est attaqué.

Cette conférence fut tenue quatre ou cinq jours avant le commencement du siège ; je continuai mes poursuites mais inutilement. Le nabab me répondit toujours qu'il alloit voir quelle seroit la réponse de l'amiral. Enfin, le 14 Mars, Chandernagor fut attaquée et j'en eus avis le quinze. Une partie du secours étoit en marche, le commandant n'attendoit plus que les derniers ordres ; je courus au nabab pour les lui faire avoir. Il m'assura qu'il les donneroit le jour même, cependant cela fut différé jusqu'au lendemain pour divers prétextes.

Ordres du nabab pour faire partir le secours.

La nuit du 15 au 16, le nabab m'envoya sur les minuit son premier ennuque me donner l'heureuse nouvelle que les Anglois avoient été repoussés

avec une perte considérable, que le chef de leurs sipayes avoit été tué ainsi que plusieurs de leurs officiers européens. Circonstances fausses. Mais je n'avois garde de paroître en douter. Lorsque je me rendis au dorbar le lendemain matin, le nabab se flattoit que tout étoit fini. Aussi le commandant des troupes fût aussitôt appelé sur le champ. L'ordre lui fut donné de se tenir prêt le soir même. En même tems, le nabab expédia des couriers à M. de Bussy et j'en envoyai de mon côté.

Contre ordres du nabab. Il rappelle toutes les troupes qui étaient en marche.

Je savois qu'on avoit coulé plusieurs batiments dans le canal au dessous de Chandernagor, de sorte que le croyant entièrement bouché, je m'imaginois qu'il n'y avoit rien à craindre des vaisseaux ennemis ; du côté de terre, je croyois aussi qu'on étoit en état de se défendre longtems. Tout me paroissoit enfin disposé à nôtre avantage, pourvu que l'armée du nabab voulut agir. Pour cet effet, je devois y joindre notre détachement de Cassembazard, renforcé d'une centaine de soldats blancs et noirs que m'envoyoit M. Courtin. Le soir, j'apprends au dorbar que tout est changé. La nouvelle étoit venue que nous avions relevé les postes, que la ville de Chandernagor étoit au pouvoir des Anglois, que nous avions renvoyé à Ougly les deux mille hommes que le

nabab avoit donnés à M. Renault sur sa première demande, et qu'en conséquence tout étoit perdu. Les Anglois avoient gagné Nundecomar, fodjedar d'Ougly, qui écrivoit au nabab tout ce qu'ils jugeoient à propos de lui dicter. La ville étoit en effet au pouvoir de l'ennemi, mais le fort pouvoit tenir encore bien du tems.

Les Chets et plusieurs divans qui avoient été consultés sur le champ avoient représenté qu'il ne convenoit plus d'envoyer aucun secours, que les Anglois qui s'étoient rendus maitres de la ville en si peu de tems, le seroient du fort en moins de deux jours et ensuite viendroient attaquer le nabab de Morshoudabad même, qu'il étoit de la prudence de ne les pas irriter ; sur quoi l'ordre avoit été donné à Racdolobram de ne point partir ; on fit revenir même toutes les troupes qui avoient défilé, ainsi que l'artillerie qui étoit déjà bien éloignée.

Je continue cependant mes poursuites. Tout est inutile, malgré les bonnes nouvelles dont j'ai soin d'informer le nabab ; je lui représentai que c'étoit la plus belle occasion qu'il put trouver pour tomber sur ses ennemis, qu'il devoit bien voir que notre fort étoit en état de tenir ; mais que le petit nombre d'assiégés seroit enfin sur les dents et obligé de se rendre. Je l'assurai que les vaisseaux ne pouvoient monter, et en effet j'en étois persuadé. Le colonel Clive savoit bien le contraire. Dans la certitude où il étoit que le fort de Chandernagor

ne tiendroit pas contre le feu des vaisseaux, il ne se pressoit pas de sacrifier son monde qui n'auroit pû être remplacé, et dont il avoit besoin pour l'exécution de ses projets.

Sur ces entrefaites, le nabab est instruit par ses arcaras que les batteries des Anglois n'avoient pas encore endommagé le fort ; il reprend courage et donne de nouveaux ordres pour le départ des troupes. Aussitôt je fais sortir notre détachement pour joindre le secours qui enfin se met en marche commandé par Racdolobram et Mirmoudou. Je leur avois déjà fait toucher quelque argent à l'un et à l'autre ; j'avois de plus fait à Racdolobram un billet conditionnel de 25.000 Roupies dont il m'avoit paru très content et un autre de 15.000 roupies qui devoit lui être remis devant Chandernagor, ce que je comptois payer sur l'argent que le nabab m'avoit promis le jour de ma première visite, et qu'il ne m'avoit pas encore été possible de toucher soit mauvaise volonté du nabab même, soit intrigues des Chets. J'insistai donc encore plus fortement à cette occasion et le nabab donna en effet ses ordres. Malgré cela rien ne me fut payé. C'étoit Racdolobram lui-même qui devoit me faire compter les deux laks ; il partoit, dans l'espèce d'étourdissement où le mettoient cette expédition et la peur [sans doute] de se trouver vis à vis des Anglois ; je ne pus rien tirer de lui. [Son dessein étoit peut-être aussi de tout garder s'il venoit à réussir dans son expédition, sinon, en épargnant

cet argent, de s'en faire un mérite auprès du nabab.]

Le nabab reçoit la nouvelle de la prise du fort de Chandernagor.

L'idée où j'étois que les vaisseaux ne pouvoient monter me faisoit espérer que le secours arriveroit encore à tems. Cependant à peine Raëdolobram eut fait cinq cosses que le nabab apprit que le fort étoit rendu. Je soutins que la nouvelle étoit fausse ; elle n'étoit que trop vraie. Racdolobram me renvoya mon détachement et poursuivit son chemin jusqu'à quinze cosses plus bas pour arreter les Anglois, au cas qu'ils voulussent monter.

Voilà donc par la prise de Chandernagor l'entrée de tout le pays ouverte aux Anglois, ainsi que cette carrière qu'ils ont parcourue de gloire, selon eux, et de richesses dans toutes les parties de l'Inde ; voilà, par le même évènement, le principal endroit du commerce de la compagnie de France, le seul port dans l'Inde où ses vaisseaux pouvaient se réfugier, fermé pour longtemps, une colonie florissante détruite, quantité des honnêtes gens dans toute l'Inde française ruinés ; j'ai perdu pour ma part la valeur de plus de 80.000 roupies en moins de rien. Je me suis vu ruiné par d'autres prises que firent les Anglois tant à terre qu'en mer.

On a dit dans le tems qu'il n'étoit pas bien sur que Racdolobram arrivé à Chandernagor eût pris

notre parti ; ce doute étoit fondé par plusieurs lettres du nabab qui, voulant toujours ménager les Anglois, écrivit à l'amiral et au colonel qu'il envoyoit du monde pour juger le différend et faire la paix, il faisoit écrire en même tems par des particuliers que Racdolobram devoit se joindre aux Anglois, si la paix n'avoit pas lieu, le tout pour mieux cacher son dessein. Le vrai est que Racdolobram avoit ordre de voir, avant que d'attaquer les Anglois, s'il n'y avoit pas moyen de lever le siège ; je sçais cela par ce qu'étant en conférence avec le nabab et Racdolobram sur la manière dont il devoit se conduire, je dis qu'il convenoit de faire une diversion du côté de Calcutta ; mon sentiment ne fut pas trouvé bon. Le nabab ainsi que Racdolobram me dirent qu'il convenoit mieux de descendre droit à Chandernagor et de mettre les Anglois entre deux feux. C'étoit bien le meilleur parti au cas qu'on eut envie de se battre ; mais je vis bien qu'on avoit envie de parlementer avec les Anglois avant que de les attaquer. Il n'en est pas moins certain au reste, supposé même qu'on doive compter pour rien les ordres qui furent donnés devant moi, il est certain, dis-je, que le nabab cherchant à se venger des Anglois auroit été charmé de les battre et qu'il a du par conséquent donner des ordres très positifs de les attaquer, dès qu'on auroit vu que nous étions en état de le soutenir. Je ne comptois pas beaucoup à dire vrai sur Racdolobram, j'en avois même prévenu le nabab

qui en conséquence, avoit donné des ordres particuliers à Mirmoudou, officier capable qui auroit donné d'assés bon cœur sur l'ennemi. D'ailleurs le nabab lui-même devoit descendre avec un renfort. J'étois resté à Cassembazard pour le presser et l'accompagner.

Le même jour que je reçus la nouvelle de la prise de Chandernagor, j'interceptai un paquet du commandant de l'armée angloise à M. Watts (M. Watts ayant porté des plaintes, je fis remettre le paquet au nabab). Il avoit été expédié, je crois, la veille de l'attaque des vaisseaux. M. Clive marquoit qu'il étoit surpris de la marche de Racdolobram, que quelqu'un lui avoit écrit qu'il venoit pour lui donner des secours. Ce paquet contenoit plusieurs lettres dont une en persan pour Racdolobram. En voici a peu près la traduction autant que je m'en puis souvenir.

« J'apprends que vous venez de ces côtés ci, je « ne scais dans quel dessein ; si c'est pour vous « joindre à moi, je suis bien aise de vous dire que « je n'ai pas besoin de votre secours ; je suis en « état de battre les François, fussent-ils dix fois « plus forts ; ainsi vous ferez bien de vous en « retourner, ou de rester où vous êtes ; si vous « avancez j'enverrai des troupes pour vous com- « battre. Votre défaite ne sauvera pas Chander- « nagor. » Un officier de l'armée écrivant à un de ses amis à Cassembazard, lui marquoit : « Vous « pouvez compter que dix jours après la prise de

« Chandernagor, nous aurons le plaisir de vous « joindre. » Cela a trait, je crois, au grand coup qu'on méditoit, mais les Anglois ne s'attendoient pas au petit contretems qui survint.

CHAPITRE IV

QUELQUES OFFICIERS ET SOLDATS ÉCHAPPÉS DE CHANDERNAGOR SE RENDENT A LA LOGE DE CASSEMBAZARD. DEMARCHE DES ANGLOIS POUR NOUS AVOIR PRISONIERS. LE DÉTACHEMENT FRANÇAIS EST OBLIGÉ DE QUITTER CASSEMBAZARD.

Nos regrets sur le sort de Chandernagor étoient inutiles, il falloit penser à nous. Je fis avertir le nabab des risques que couroit notre loge de Cassembazard et le priai de la prendre sous sa protection. Le détachement que j'attendois de Dacca n'étoit pas encore arrivé, je n'avois avec moi que neuf ou dix Européens, et quelques topas pour défendre une loge ouverte de tous côtés, n'ayant qu'un simple mûr d'enceinte, sans fossés ni tours ni bastions. Je travaillois depuis quelques jours à faire deux patés en terre pour nous mettre du moins à couvert d'une surprise, je pris aussi quelques fusiliers du pays, mais malgré cela nous n'étions pas en état de nous défendre, [si les seuls Anglois qui étoient à Cassembazard avoient jugé à propos de nous attaquer.] Le nabab m'envoya un djamadar avec cent fusiliers pour la garde de la

loge et un de ses pavillons pour mettre sur la porte comme je l'avois demandé, il me fît dire de ne rien craindre, qu'il me soutiendroit de toutes ses forces. Bien plus, ayant apris, deux jours après, que les Anglois faisoient marcher un détachement [vers Cassembazard], il m'envoya dire d'aller joindre son armée qui étoit sur le chemin entre Ougly et Morshoudabad, mais ce détachement n'étoit pas contre lui. Voici à quel sujet il avoit été envoyé ; je l'ignorois dans le tems.

Dès le moment de la résolution prise de rendre le fort de Chandernagor, quelques officiers, volontaires et autres, suivis de près de 120 soldats, la pluspart étrangers, déserteurs de chez les Anglois en étoient sortis, et courant à la débandade par des détours qu'eux seuls connoissoient, avoient eu le bonheur de s'éloigner un peu, malgré les coups de fusils qu'on leur tiroit de différents postes. Le colonel, se doutant bien que leur dessein étoit d'aller à Cassembazard, fit partir un détachement pour courir après eux. En effet plusieurs furent arrêtés, d'autres désespèrant de pouvoir s'échaper retournèrent d'eux-mêmes à Chandernagor ; mais le plus grand nombre gagna le point de réunion qui étoit à deux lieues de Chandernagor au dessus d'Ougly. Ils étoient encore pour le moins quatre vingt officiers et soldats. Se voyant poursuivis, il fallut faire des marches forcées, quelques uns s'égarèrent, plusieurs, accablés de fatigue, restèrent en chemin et furent pris. Cependant au

moment où je m'y attendois le moins, j'eus la satisfaction de voir des officiers et beaucoup de soldats arriver par petites bandes de cinq, six, tantôt plus tantôt moins, mais tous nuds et si harassés qu'à peine pouvoient-ils se soutenir. Plusieurs manquoient d'armes. Je fis tout ce qui dépendoit de moi pour les soulager. Heureusement il me restoit encore quelque argent à moi et à quelques particuliers ; j'en fis usage pour ranimer le courage des nouveaux arrivés et pour leur procurer le nécessaire.

Chandernagor fut pris le 23 mars ; à la fin du même mois ou au commencement d'avril, je comptois déjà près de 60 Européens dans la garnison, dont la moitié à la vérité n'étoit pas en état d'agir. Mais n'importe, ce nombre de 60 en valoit 120 au dehors par la renommée qui se plaît à augmenter. De plus nos sipayes avoient trouvé aussi le moyen de s'échaper. Il en étoit venu une trentaine. Tout cela n'accommodoit pas les Anglois ; bientôt je n'eus plus rien à craindre de ceux de Cassembazard. Ils eurent à craindre à leur tour. Etant informés qu'il y avoit encore du monde par les chemins, ils prirent des fusiliers du pays, mirent tout en œuvre pour débaucher nos soldats, et sollicitèrent tellement [au dorbar] tant par promesses que par menaces, que j'eus ordre positif de ne rien entreprendre contr'eux. Le nabab que la peur dominoit au point qu'il n'est point possible d'exprimer, envoya un de ses officiers du

dorbar pour rester près de nous, et qui, avec les cent hommes qu'il nous avoit donnés, étoient autant d'espions préposés pour nous empêcher d'agir ; d'un autre côté, le détachement anglois qui avoit poursuivi nos échappés jusqu'à Noudia, étant retourné sur ses pas, le nabab voulut bien se persuader que les Anglois n'avoient pas envie de l'inquiéter. En conséquence, il ne leur témoigna aucun mécontentement de ce qui s'étoit passé, et l'on ne parla plus d'envoyer notre détachement joindre l'armée.

Avril 1757.

Le nabab est décidé à en passer par tout ce que les Anglois voudront.

J'avois depuis longtems demandé de l'argent, on m'avoit remis de jour en jour ; il n'en fut plus question. On me répondit net que je n'en aurois point. Bien plus, à la sollicitation de mes ennemis, le nabab envoya du monde pour abbattre les deux patés que je faisois élever en terre, il vouloit même que l'ouquil des Anglois fût présent. De ma vie je n'ai tant souffert que cette journée. Dès que les ordres du nabab me furent signifiés, je répondis que tant que je serois dans la loge, aucun étranger ne toucheroit aux ouvrages ; que pour garder des ménagements avec le nabab, j'étois résolu de me retirer et de lui remettre la loge de laquelle il feroit ensuite ce que bon lui semblerait et dont je le rendois responsable. Je fis en même temps pren-

dre les armes à toute la troupe. J'avois depuis plusieurs jours des chariots sur lesquels étoient chargées nos munitions. Je me disposai à partir avec le peu de fonds qui me restoit à moi et à divers particuliers. L'homme du nabab voyant ma résolution et craignant de faire quelque chose qui ne fut pas approuvé, différa l'exécution de ses ordres et donna avis au nabab de ce qui se passoit. Il fit réponse qu'il ne vouloit pas absolument que je quittasse la loge, et donna ordre qu'on renvoyât les *beldars* (pioniers), mais en même tems il me fit dire qu'il falloit absolument que je fisse abattre moi-même ces ouvrages ; que, dans les circonstances présentes, il étoit obligé de faire bien des choses à contre-cœur ; qu'en refusant d'obéir j'allois attirer les Anglois sur lui et sur nous ; que n'étant pas en état de nous deffendre, il falloit plier ; que je ne serois plus désormais inquiété, et que par la suite il me donneroit tout l'argent nécessaire pour construire en briques ce que je voulois faire en terre. Je connoissois bien la valeur des promesses du nabab ; mais j'avois à le ménager. Le parti d'abandonner tout à fait la loge ne me convenoit pas ; je mis donc à l'ouvrage tous les pionniers que j'avais. Dans la nuit même, tout fut abattu. L'idée des Anglois étoit [sans doute] de nous mettre tellement hors de défense que nous fussions obligés de nous rendre dès qu'il leur prendroit envie de nous attaquer. Ils avoient déjà reçu un renfort de vingt cinq hommes et plusieurs

sipayes. Mais le but auquel ils tendoient avec le plus d'ardeur étoit de débaucher nos soldats. Pour éviter cet inconvénient, je voulois tenir mes gens continuellement dans la loge ; je leur faisois distribuer du pain, du ris, de la viande, de l'araque, enfin tout ce qui leur étoit nécessaire. Mais le moyen de tenir enfermée dans un endroit aussi foible une troupe de soldats échapés d'un siège, presque tous déserteurs des Anglois ? Ils savoient aussi bien que moi ce qui se passoit, connoissant le peu de fermeté ou la lâcheté du nabab ; ils prirent aisément l'idée qu'on vouloit les sacrifier et les livrer aux Anglois ; de tems en tems, il leur parvenoit, malgré toutes les précautions des officiers, des billets que nos ennemisis faoient écrire pour les épouvanter ; plusieurs de nos soldats sautèrent des murs et se retirèrent où ils se crurent plus en sûreté. Nos sipayes étant venu me joindre, je pris le parti d'établir des corps de garde dans l'enceinte de l'aldée (village), après quoi, je donnai quelque liberté aux soldats, dont plusieurs profitèrent plus que je n'aurois voulu. Malgré cela par la bonne conduite et l'attention des officiers qui étaient avec moi, nous vînmes à bout de calmer l'esprit inquiet du soldat. Nous surprîmes quelques espions qui furent punis sur le champ, et le cours des billets fût arrêté.

Démarche des Anglois pour nous avoir prisonniers.

Les Anglois cependant sollicitoient vivement pour que le nabab nous obligeât de nous rendre. Ils appuyoient leur demande sur le traité de Calcutta ; leurs ennemis étoient censés ceux du nabab, par conséquent il devoit tomber sur nous et nous remettre à eux comme prisonniers. Ce n'étoit pas tout à fait l'intention du nabab, il n'aimoit pas assés les Anglois, il les craignoit beaucoup et vouloit nous conserver pour les tenir en respect. Mais de quelle sottise n'est pas capable un esprit aussi foible ! Les menaces redoublées des Anglois soutenues des représentations des Chets, firent enfin ce que je n'aurois jamais cru. Dans le temps que je devois voir l'effet des belles promesses du nabab, je ne fus jamais plus surpris que de m'entendre signifier de sortir promptement de ses provinces, si mieux je n'aimois aller trouver les Anglois. Je répondis que j'étois prêt d'obéir, pourvu qu'on me donnât des passeports et de l'argent ; on me répliqua que je n'aurois rien et qu'il falloit partir. On me demanda quelle route je prendrois, je répondis que j'irois à Patna et, de là, partout où la Providence me conduiroit. Cet ordre me fut donné le 7 Avril ; le lendemain j'eus les passeports nécessaires mais point d'argent ; le nabab me fit dire seulement de me rendre dans un *jaguir* nommé Phoulvary aux environs de Patna,

où l'on me fourniroit ce dont j'aurois besoin. On me donna quatre ou cinq jours pour m'y préparer.

Le nabab ouvre les yeux sur le danger où il est et paraît vouloir nous soutenir.

Je profitai de cet intervalle pour faire agir le seul homme qui osât parler encore pour nous. C'étoit le Nazerdalel, homme de rien mais en qui le nabab paroissoit avoir quelque confiance. Comme il étoit continuellement à la loge, j'avois eu des occasions de lui découvrir bien des choses qui intéressoient particulièrement le nabab, et à force de politesses accompagnées de présents, je croyois l'avoir mis dans nos intérêts. J'ai sçu cependant peu après qu'il tiroit pour le moins autant des Anglois que de nous. Il fut dire au nabab tout ce qu'il avoit appris de moi, les vues des Anglois, des Chets, les risques qu'il couroit, fit remarquer que les Anglois augmentoient tous les jours la garnison de leur fort de Cassembazard, en faisant venir leurs soldats déguisés sous le nom de déserteurs, qui vouloient passer au service des François. En effet, par ce moyen, beaucoup de soldats avoient passé au travers du camp maure sans être arrêtés. Il étoit aussi question pour lors d'une flotte angloise qui devoit monter et qui n'attendoit que la permission du nabab. Le Nazardalel lui représenta que ces batteaux pouvoient être chargés de munitions de guerre, qu'il falloit les visiter

rigoureusement, ouvrir les tonneaux et pipes dans lesquels on trouveroit quelques canons et mortiers. Le nabab à de pareils discours, ouvrit les yeux et renvoya promptement le Nazardalel me dire de ne pas partir. Cet ordre vînt le 10. Notre garnison passa en revue devant le Nazardalel. L'état contenant la paye de chaque officier et des soldats, fut porté au nabab qui promît d'y satisfaire.

Le nabab change et veut nous forcer à nous rendre prisonniers.

Le douze, au soir, le Nazerdalel m'avertit que le nabab vouloit me parler. J'avois appris ce jour que sur des lettres que M. Watts avoit reçues de l'amiral, il avoit été trouver le nabab. Je craignois qu'il ne fût arrivé quelque changement fâcheux. Le Nazerdalel qui vit bien que je soupçonnois quelque chose, m'assura qu'il n'y avoit rien contre nous. Il ignoroit peut-être de quoi il étoit question. Je lui répondis que n'ayant point offensé le nabab, je me présenterois devant lui sans crainte, mais que connoissant le crédit de mes ennemis au dorbar, je ne savois pas si le nabab seroit maitre de s'opposer à leurs mauvais desseins. Il me jura sur son Dieu et sur son prophête qu'il ne m'arriveroit rien. Après quelques réflexions, je pris le parti d'obéir. Je pensois qu'en prenant quelques précautions, je pourrois éviter les inconvénients que je craignois.

Dernière visite au nabab. Entrevue avec M. Watts.

Le treize, de grand matin, je devois partir accompagné de cinq ou six personnes bien armées. Une petite pluie nous retint jusqu'à dix heures. En sortant, je fis reconnoître M. de Sinfray pour commandant, et lui donnai ordre qu'au cas que je ne fusse pas revenu sur les deux heures du soir, il eût à faire partir un détachement de quarante hommes pour venir à ma rencontre. Nous arrivâmes vers midy chez le nabab qui s'étoit retiré dans son harem. On nous fit passer dans une salle d'audience où on nous apporta un très mauvais diner ; le nabab, disoit-on, ne tardera pas à paroître. Cependant cinq heures étoient sonnées qu'il n'étoit pas encore habillé. Pendant cet intervalle ennuyeux, j'eus la visite de quelques uns des divans entr'autres de l'Arzbeguy ; je lui demandai pourquoi le nabab m'avoit appelé ; il me répondit avec une apparence de sincérité que le nabab recevant continuellement des plaintes des Anglois sur la nombreuse garnison que nous avions à Cassembazard, avoit jugé à propos de nous faire venir, M. Watts et moi, pour nous concilier, qu'il espéroit arranger les affaires de façon que les Anglois n'auroient rien à craindre de nous ni nous des Anglois. Il ajouta que le nabab étoit très satisfait de la conduite que j'avois tenue jusqu'à présent et qu'il me vouloit beaucoup de

bien. Enfin l'heure du dorbar arrive, on m'avertit, je passe dans une salle où se trouve M. Watts en compagnie avec plusieurs divans : l'ouquil des Chets étoit du nombre. Les compliments finis, un des divans me demande si je n'ai rien de particulier à dire à M. Watts, je lui dis que non. La dessus, M. Watts m'adressa la parole en anglois : « Il s'agit, Monsieur, de vous déterminer à me « livrer votre loge et à descendre à Calcutta avec « tout votre monde. Vous serez très bien reçus, et « obtiendrez les mêmes conditions que MM. de « Chandernagor, c'est la volonté du nabab » ; je lui répondis que je n'en ferois rien, que j'étois libre ainsi que tous ceux qui étoient avec moi, que si l'on me forçoit de quitter Cassembazard, ce seroit au nabab que je remettrois la loge et à nul autre. M. Watts se tournant vers un des principaux divans, représenta avec vivacité qu'il n'y avoit pas moyen de rien finir avec moi et lui redit mot pour mot ce qui avoit été dit entre nous. Je vis bien dès ce moment que l'air du Bureau n'étoit pas pour nous. Il fallut cependant faire bonne contenance. Rajamanikchende, l'Arzbeguy et quelques autres me tirèrent en particulier, me représentèrent que je ne pensois pas à ce que je faisois, en refusant le proposition de M. Watts, que le nabab déterminé à vivre en bonne intelligence avec les Anglois me forceroit à l'accepter. Ils me demandèrent ce que je voulois donc faire. Je leur répondis que mon dessein étoit de rester à Cassem-

bazard et de m'opposer autant que je pourrois aux vues ambitieuses des Anglois ; « bon, bon ! que « pouvez-vous faire, me répliquent-ils ? vous êtes « une centaine d'Européens, le nabab d'ailleurs n'a « pas besoin de vous, vous serez forcé certainement « de quitter cet endroit. Il vaut encore mieux pour « vous accepter le parti que vous offre M. Watts. » Les mêmes qui m'avoient parlé, prirent M. Watts en particulier, je ne scais ce qui fut dit entr'eux, mais un quart d'heure après ils se rendirent dans une autre salle où étoit le nabab.

J'étois dans la plus grande impatience de savoir le résultat de tous ces pourparlers, d'autant plus que par quelques paroles échapées, j'avois lieu de croire qu'on avoit dessein de m'arrêter. Cinq ou six minutes après que M. Watts eût été trouver le nabab, l'Arzbéguy accompagné de quelques djamadars, de l'ouquil des Chets, de celui des Anglois, vint me dire à haute voix en présence de plus de cinquante Maures de distinction, que le nabab m'ordonnoit de me soumettre entièrement à ce qu'exigeait M. Watts. Je lui dis que je n'en ferois rien, et qu'il n'étoit pas possible que le nabab eût donné un pareil ordre. Je demandai à lui être présenté. Le nabab, me dit on, ne veut pas me voir. C'est lui qui m'a fait appeler, répliquai-je, je ne sortirai pas que je ne lui aie parlé. L'Arzbeguy voyant que je n'avois pas envie de céder et que j'étois assés bien accompagné, car dans le même tems on eut avis de l'arrivée de nos grenadiers qui

avoient ordre de venir à ma rencontre. Ennuyés de ne pas me voir paroître, ils s'étoient avancés jusqu'aux portes du palais. L'Arzbeguy [1] ne sachant trop quelle suite auroit cette affaire, voulut tirer son épingle du jeu, et y engager l'ouquil des Chets. « Parlez donc, lui dit-il, cette affaire vous regarde plus que moi. » L'ouquil des Chets voulut dire quelque chose, mais il n'en eut pas le tems. Je lui dis que je ne voulois pas l'entendre, que je ne le connoissois en rien et n'avois aucunement affaire à lui. Là dessus, l'Arzbeguy et lui retournèrent auprès du nabab et lui dirent que je ne voulois pas entendre raison, que je demandois à lui parler. Eh bien, qu'il vienne, dit le nabab, mais qu'il vienne seul. En même tems, on pria M. Watts de se retirer et d'attendre dans un cabinet. L'ordre de paroître m'ayant été donné, je voulûs avancer ; autre difficulté, les officiers qui étoient avec moi ne vouloient pas me laisser aller. Grand débat entr'eux et les officiers du nabab. Enfin à force de prières et en les assurant que je ne craignois rien, je les engageai à rester tranquilles et à me laisser aller.

Je me présentai au nabab qui me rendit le salut d'asses bonne grâce ; dès que je fus assis, il me dit d'un air très déconcerté qu'il falloit que j'acceptâsse les propositions de M. Watts, ou que je n'avois d'autre parti à prendre que celui de sortir de ses terres. « Votre nation est cause, me dit le

1. Mirza Goulam houssen.

nabab, de toutes les importunités que je reçois aujourd'hui des Anglois ; je ne prétends pas mettre tout le pays en trouble par rapport à elle. Vous n'êtes pas en état de vous défendre, il faut céder ; vous devez vous souvenir que lorsque j'ai eu besoin de votre secours, vous me l'avez toujours refusé ; vous auriez tort d'en attendre de moi à présent. » Voilà ce que le nabab me dit en maure : on peut le savoir de trente personnes qui étaient présentes et l'on avouera qu'après la conduite que nous avions tenue, je n'avois pas grand chose à répliquer. Je remarquai cependant que le nabab tenoit les yeux baissés et que c'étoit comme malgré lui qu'il me faisoit un pareil compliment. Notre ouquil n'étoit pas trop assuré, je pris la parole et dis au nabab que je serois deshonoré en acceptant les propositions de M. Watts, que puisque le nabab vouloit absolument nous mettre hors de son pays, j'étois prêt à me retirer, qu'ayant les passeports nécessaires pour Patna, j'irois de ces côtés là. A l'eception du nabab et de Cojaouazil, tous s'écrièrent de concert que je ne pouvois pas prendre cette route, que le nabab n'y consentiroit pas. Je demandai quel chemin on vouloit me faire prendre ; on me dit d'aller par [Mednipour ou] Catek. Je représentai que les Anglois pouvoient d'un moment à l'autre se répandre de ces côtés là et tomber sur moi. On me répondit que je me tirerois d'affaires comme je pourrois. Le nabab cependant tenant la tête baissée écoutoit attentivement

et ne disoit rien ; voulant le faire parler, je lui demandai si son intention était de nous faire tomber entre les mains de l'ennemi. « Non, non, dit alors le nabab, prenez telle route que vous voudrez et que Dieu vous conduise. » Je me levai aussitôt pour le remercier. Je reçus le bethel et sortis.

Le détachement français est obligé de quitter Cassembazard.

Je me rendis promptement à la loge où je fis mes expéditions pour la côte et ne songeai plus qu'à partir. Le 15 du mois, je fis la revue de la troupe. Le Nazerdalel étoit présent. En prenant congé de lui je lui dis que je laissois M. Bugros à ma place et que je rendois le nabab responsable de tout ce qui arriveroit à la loge et à tout ce qui pouvoit en dépendre. Je remis des ordres et instructions à M. Bugros, et, le bagage étant sorti, je fus le joindre avec la garnison sur les sept heures du soir.

CHAPITRE V

LE DÉTACHEMENT FRANÇOIS SE REND A PATNA. LES ANGLOIS FORMENT [A MORSHOUDABAD] UN PARTI CONTRE LE NABAB. BATAILLE DE PALASSY [OU PLASSEY]. MIRDJAFERALIKHAN EST FAIT SOUBAHDAR. MORT DE SOURATJOTDOLA. LE DÉTACHEMENT EST FORCÉ DE SORTIR DES DEPENDANCES DU BENGALE.

Le 16 Avril, nous nous mîmes tout de bon en marche et traversâmes tout Morshoudabad, non sans crainte d'être attaqués soit par les ordres du nabab, soit contre ses ordres. Avec un homme comme lui il n'étoit guère possible de savoir à quoi s'en tenir. Nous campâmes dans un jardin abandonné à deux cosses au dessus. De là jusqu'au deux may que nous arrivâmes à Baguelpour, ville située à soixante cosses environ de Morshoudabab, il n'y eut rien d'extraordinaire [1] sinon la jonction

1. Arrivés à Calégon nous avions avec nous un nommé M. Anquetil, jeune homme d'esprit, observateur, mais critique plus qu'il ne convenoit. Le corps d'officiers m'ayant porté de fortes plaintes sur les observations que le hazard leur avait procurés, il prit le parti de nous quitter. Les esprits étoient

de quarante cinq hommes la plupart matelots du vaisseau le *S^t Contest.* Cette jonction se fit le plus heureusement du monde par l'activité et la bonne conduite de M. Jobard, officier que j'avois envoyé au devant de ces matelots ; mais nous eûmes les preuves les plus singulières des variations du nabab qui, lorsque je faisois quelque séjour, m'envoyoit demander pourquoi je ne marchois pas, et lorsque je marchois, trouvoit que j'allois trop vîte. Pour le satisfaire il auroit fallu être toujours en mouvement sans avancer, cela ne nous accomodoit pas. Il étoit de la dernière importance pour nous d'arriver dans un endroit où j'aurois pu trouver de quoi mettre la troupe en état ; nous manquions de tout.

C'est dans cette route que nous passâmes par le village de Souty où est le banc de sable qui dans le temps des basses eaux sépare le grand Gange du petit bras qui passe à Morshoudabad. Nous vîmes sur ce banc la fameuse digue que faisoit faire le nabab dans la crainte que les Anglais profitant des débordemens ne fissent monter leurs vaisseaux jusqu'à Morshoudabad ; cette digue pouvoit avoir

d'autant plus animés contre lui que sa conduite à Chandernagor d'où, à la veille de l'attaque des Anglois, il étoit parti sans prévenir qui que ce soit, avoit déplu singulièrement. Je lui fis remettre 7 ou 8 roupies d'or, au moyen desquelles il pouvoit se rendre facilement à Morshoudabad où le nabab se seroit fait un plaisir de lui procurer ce qui pouvoit lui être nécessaire pour se rendre où il auroit voulu.

60 pieds de large, de trois rangs de grosses poutres entrelassées de bambous et l'intervalle devoit être rempli de terre, briques, arbres, etc. Le nabab en faisoit une autre pareille à Palassy. Cet ouvrage, s'il avoit pu être achevé, auroit causé une inondation terrible, la ruine et la destruction d'une infinité d'habitans.

Variations du Nabab.

Le 2 May, [passant par Baguelpour], je reçûs ordre du nabab de m'arrêter et d'attendre un paravana où ses intentions étoient expliquées ; en effet, le lendemain le chef des Chotoberdars, accompagné d'une centaine de cavaliers espions, me remit ce paravana. Le nabab m'ordonnoit de retourner promptement à Morshoudabad pour me joindre à lui et courir sur les Anglois. N'ayant aucun avis de Cassembazard où j'avois laissé M. Bugros, l'idée me vînt qu'il pouvoit y avoir de la trahison ; d'ailleurs j'avois à peine avec moi de quoi fournir à la subsistance[1] du détachement jusqu'à Patna. Il n'étoit pas prudent de retourner sur nos pas, surtout par terre, sans être sûrs des véritables intentions du nabab. Je pris donc le parti d'attendre et d'envoyer au nabab M. de Sinfray que je chargeai de sonder les esprits et de m'informer de tout ce qui se passeroit. [M. de Sinfray partit le cinq de

1. [Je n'avais que 6.000 roupies en partant de Cassembazard.]

Chanspanagor où nous avions fait deux séjours.] J'écrivis au nabab que j'étois disposé à descendre, mais qu'il me falloit de l'argent pour payer la troupe.

Le 6 may, de grand matin, je reçus un second paravana qui m'ordonnoit de ne pas venir à Morshoudabad mais de rester à Rajemolle où il y avoit une forteresse et des troupes. Comme
Mai 1757. je n'avois encore aucun avis de Cassembazard, la lettre du nabab ne fît qu'augmenter mes soupçons, et pour nous mettre en sûreté, je pris le parti de m'approcher encore plus de Patna et de passer la forteresse de Mongheres où nous arrivâmes le sept.

C'est là qu'enfin par plusieurs lettres, j'appris le détail de ce qui s'étoit passé depuis notre départ de Cassembazard. Le nabab avoit reçu des lettres fulminantes des généraux anglois, sur la facilité avec laquelle il nous avoit laissé partir. Ils soutenoient que le nabab avoit manqué à sa parole et le menaçoient de la plus terrible vengeance, s'il ne faisoit courir sur nous. Le nabab intimidé avoit été vingt fois sur le point de les satisfaire ; de là, probablement venoient ces lettres qu'il m'écrivoit pour me demander pourquoi je marchois et ensuite pourquoi je ne marchois pas.

Les Anglois cependant faisoient monter beaucoup de bateaux dans lesquels, au lieu de marchandises, les arcaras du nabab rapportèrent qu'il y avoit des munitions de toutes espèces destinées

sans doute pour le fort de Cassembazard, le tout bien caché sous des sacs de poivre et autres grains. L'avis, autant que j'ai sçu, n'étoit pas mal fondé et méritoit une sérieuse attention. Le nabab donna ordre de les faire arrêter. De plus les Anglois animés par les Chets l'importunoient sans cesse par des demandes outrées, fondées, disoient-ils, sur le traité de Calcutta. Des bagatelles qui malheureusement avoient été enlevées à la prise de Cassembazard ou de Calcutta faisoient des objets de plusieurs milliers de roupies.

Ce qu'il y a de plus singulier dans toute cette manœuvre, c'est que le nabab n'auroit pas été le maître d'accorder toutes les demandes des Anglois, quand bien même il y auroit été porté d'inclination. Les Chets s'y seroient opposés, ayant leur grand projet, la destruction du nabab, à exécuter. Ils auroient été au désespoir que les Anglois entièrement satisfaits eûssent pu se persuader que le nabab agissoit de bonne foy avec eux. Aussi lorsque ce nabab les consultoit sur toutes ces demandes, ce n'étoient pour réponses de leur part que des marques de la plus vive indignation. Ils n'omettoient rien qui put l'animer de plus en plus contre eux.

Cette duplicité des Chets étoit quelque fois difficile à soutenir. Il y avoit des moments critiques ; entrautres sur certaines demandes, on fut obligé de faire voir au nabab un papier scellé des Chets pour lui prouver qu'il s'étoit engagé à

les accorder. Le nabab piqué déclara que son intention n'avoit jamais été de s'engager si avant et accusa les Chets de l'avoir trahi. Ceux-ci craignant la tempête, rejetèrent la faute sur leur ouquil. Le fameux Rongetraie fut chassé honteusement du dorbar, banni et assassiné sur la route. On disoit qu'il avoit reçu deux laks des Anglois pour appliquer le sceau de ses maîtres à leur insçu. J'ai de la peine à le croire, cet ouquil n'étoit attaché aux Anglois que par ce qu'il savoit bien que les Chets leur étoient entièrement dévoués. Quoiqu'il en soit, le nabab outré de la manière dont on agissoit avec lui avoit fait sortir ses tentes, et, résolu de ne plus ménager les Anglois, il avoit pris le parti de nous rappeler. Mais tout n'étant pas encore bien préparé pour l'exécution du grand projet, les Anglois et les Chets crurent à propos d'adoucir encore pour quelque tems l'esprit irrité du nabab qui, nous ayant auprès de lui, pouvoit prendre des arrangements préjudiciables à leurs intérêts. En conséquence sous prétexte de conserver la tranquilité des provinces, de témoigner au nabab les dispositions favorables où l'on étoit pour lui, les Anglois voulurent bien déclarer qu'ils ne pensoient plus à fortifier leur loge de Cassembazard, à augmenter leur garnison, ni même à la demande tendante à ce que le nabab livrât tous les François, mais à conditions qu'on nous forceroit de nous éloigner, que le nabab congédieroit son armée de Palassy, et qu'il rendroit au Gange son

cours ordinaire, [en abattant les digues qu'il avoit fait faire.]

C'est à la succession de ces faits contradictoires que je crois redevables les lettres que le nabab m'écrivoit. La première, comme j'ai déjà dit, m'ordonnoit de l'aller joindre, la seconde vouloit que je restâsses à Rajemolle, une troisième que je reçûs à Mongheres m'envoyoit à Baguelpour, et la dernière enfin pour la parfaite satisfaction des Anglois m'ordonnoit absolument de me rendre à Patna. Pour me consoler du contretems, j'eus du moins le plaisir de recevoir une vingtaine de mille roupies que le nabab me donna à prendre sur Rajemolle et sur Baguelpour.

Le détachement arrive à Patna.

Je pris donc le parti de me rendre au plus vîte à Patna, tant à cause de la saison des pluies qui approchoit, que par ce qu'il me falloit du tems pour habiller les soldats, avoir des munitions, mettre les armes et surtout l'artillerie en état, car faute d'affûts, nous avions nos canons sur des chariots du pays.

Nous arrivâmes à Patna le 3 juin, et fûmes reçus avec toutes les apparences d'amitié par Ramnarain, gouverneur de la province. On nous donna, en conséquence des ordres de Souradjotdola, un emplacement assés agréable pour établir nos baraques, enfin nous commençames à respirer. Je m'imaginois qu'en cas de nouveaux mouvements

le nabab auroit soin de m'instruire à tems ; les débordements se faisoient deja sentir ; il ne me falloit que cinq ou six jours [1] pour me rendre par eau jusqu'à Souty et de là, par terre, deux jours pour arriver à Morshoudabad.

M. de Sinfray cependant n'avoit pas pu parvenir encore à avoir une audience du nabab qui craignoit d'exciter par là la jalousie des Anglois. Il vouloit les ménager, croyant qu'ils agissoient de bonne foy, mais il devoit se connoitre lui-même et juger des autres par ce qui se passoit dans son propre cœur. Il devoit par conséquent être toujours sur la défiance.

Les Anglois, comme j'ai dit, avoient assuré le nabab qu'ils étoient satisfaits, ils avoient rappellé à Calcutta les troupes qui étoient à Cassembazard ; le nabab de son côté congédia son armée qui étoit à Palassy.

Pour mieux persuader le nabab, et le mettre dans une fausse sécurité, les Anglois en vînrent jusqu'à lui faire entendre que pour sa parfaite satisfaction et la tranquilité des provinces, ils se sentoient assés disposés à permettre aux François de se rétablir à Chandernagor, pourvu qu'ils fussent tranquilles ; du moins il est à croire que les créatures des Anglois tinrent une pareil propos. J'en juge par quelque chose de semblable que le nabab dit à Mr de

1. Je ne m'attendois pas à trouver en juin des vents aussi violents et aussi contraires que nous les avons eus.

Sinfray le 8 Juin, jour de sa première visite. Souradjotdola n'avoit pas la moindre défiance et ne vouloit pas même en avoir, parce que cela troubloit une tranquilité après laquelle il avoit soupiré si longtems et dont il ne jouissoit que depuis peu de jours. Mais dans le tems même qu'on tenoit ces discours à Morshoudabad, les Anglois n'étoient occupés que de la perte du nabab, pour laquelle tout étoit préparé et partoient de Calcutta pour l'exécution du grand projet. Le nabab s'en doutoit si peu que je recus de lui le 19 Juin une lettre dattée du 10, dans laquelle, après m'avoir assuré des dispositions favorables où il étoit pour nous, il m'ordonnoit de rester toujours à Patna et d'être sans inquiétude sur ce qui le concernoit[1]. Cette lettre auroit du me parvenir quatre jours plutôt. Je fis les plaintes les plus fortes de ce retardement à Ramnarain qui recevoit les paquets du nabab ; mais tout étoit inutile. Le nabab étoit trahi par ceux qu'il croyoit lui être le plus attaché. Le fodjedar de Rajemolle arrêtoit tous les *pattemars* et les retenoit le tems qu'il jugeoit à propos.

Mirdjafer Alikhan est choisi par les Anglois pour nabab.

La plus grande difficulté qui s'étoit présentée aux Anglois et aux Chets dans leurs vues com-

1. [Je ne voudrois pas jurer que cette lettre n'ait été contrefaite par quelqu'un des secrétaires du nabab, gagné par les Anglois.]

binées étoit le choix du sujet auquel il falloit donner la place de Souradjotdola. On avoit parlé longtems du fodjedar de Katek, d'un des fils du défunt nabab de Pourania, des fils de Sarfraz-khan, enfin de Khodadadkhan Letti que les Chets eux-mêmes avoient fait venir [de je ne scais quel endroit de l'Inde] pour leur sûreté. Mais aucun de ces personnages ne pouvoit bien convenir. Leur choix auroit apparemment donné trop de jalousie et occasionné de nouveaux troubles. Peut-être même le projet eût manqué dans l'exécution, si la malheureuse étoile de Souradjotdola, ou plutôt son caractère violent et son peu de ménagement pour ceux qui seuls pouvoient le soutenir, n'eut fait paroître le sujet auquel il devoit être sacrifié ; je veux dire Mirdjaferalikhan, proche parent de Souradjotdola par sa femme, et très connu des Européens, surtout depuis l'affaire des Ostendois en 1744[1].

1. *La compagnie d'Ostende fondée en* 1718 *par l'empereur d'Allemagne souverain des Pays-Bas, excita aussitôt la jalousie des Anglais et des Hollandais, et, dans les années qui suivirent, elle avait failli devenir un* casus belli *entre l'Autriche et ces nations. Tolérée plutôt qu'officiellement reconnue, la compagnie d'Ostende n'avait pas tardé à péricliter et l'établissement qu'elle avait fondé à Baguelbazar, dans le Bengale, avait dû disparaître. En* 1744, *le chef de cet établissement était un nommé Esconomille. Persécuté par les Anglais et les Hollandais, abandonné par le nabab, Esconomille évacua la loge avec une partie de ses employés pour se retirer au Pegou ; ceux qui restèrent furent massacrés* (1746) *et ce fut la fin de la compagnie d'Ostende dans l'Inde.*

Ce Midjaferalikhan étoit depuis bien des années bokchis ou généralissime des troupes. Il avoit eu la confiance particulière de défunt Alaverdikhan qui, en mourant, lui recommanda Souradjotdola, et le fit jurer sur l'Alcoran de ne jamais l'abandonner. Son dessein étoit bien, je crois, de tenir sa parole.

Mirdjafer avoit toujours passé pour un brave homme et d'une exacte probité. Sans lui Souradjotdola n'auroit jamais été nabab. Lui seul étoit son soutien ; il devoit donc avoir les plus grands égards pour ce général. Mais il auroit fallu pour cela changer son naturel fougueux et ennemi de toute contrainte et de tous ceux qui, par leur rang, étoient en droit de lui faire des représentations. Les injures les plus grossières, les plus piquantes, ne lui coutoient rien. Mirdjafer, favori d'Alaverdikhan, avoit bien de la peine à s'accoutumer à être maltraité. Il n'y avoit que le respect dû à la mémoire de son ancien maître et le souvenir du serment qu'il avoit fait qui pouvoient l'engager à souffrir patiemment le mauvais traitement qu'on lui faisoit. A la fin, cependant, il fût poussé à bout. Souradjotdola, je ne scais par quel caprice (je crois que le raja Mohoulal[1] y entroit pour quelque chose) après avoir donné à Mirdjafer Alikhan les épithètes les plus insultantes en plein dorbar, lui ôta sa

1. C'étoit à la rentrée de Mohoutal au dorbar. Cet homme, à ce qu'on m'a dit, après avoir surmonté par les plus grands efforts la malignité du poison qu'on lui avoit fait prendre, commençoit à se rétablir, mais sa raison n'y étoit plus.

charge de bockhis. Mirdjafer, outré de la manière dont il étoit traité, accepta enfin les propositions qui lui avoient déjà été faites plusieurs fois par les Chets et entra en traité avec M. Watts. Mirdjafer étoit généralement aimé, il avoit à lui presque tous les djamadars de l'armée à qui, d'ailleurs, il étoit du des arrérages considérables, par Souradjotdola.

Traité entre les Anglois et Mirdjafer Alikhan. Conduite pitoyable du nabab.

Le traité conclu et signé de part et d'autre, Mirdjafer invita les Anglois à monter à [Mourshoudabad] et leur envoya pour gage de sa parole, son confident Mirza Amir Bey qui obtint la fodjedarerie d'Ougly, avec un lak de roupies. M. Watts de son côté décampa une belle nuit avec le peu de monde qui restoit à Cassembazard. Ce fût je crois le 12 Juin. Le nabab ne tarda pas à le savoir. Le voila dans la plus grande perplexité sur tout ce qu'il apprend. Il avoit congédié la moitié de ses troupes sans les avoir payées. Il se voyoit brouillé avec Mirdjafer et Racdolobram, à la veille d'avoir les Anglois sur lui. Que faire dans cette extrémité ? Souradjotdola au lieu de se croire trahi, se réconcilia avec Mirdjafer qui pour mieux cacher sa perfidie, jure sur l'Alcoran de lui être fidèle et voila le nabab satisfait. Tout fourbe qu'étoit Souradjotdola, il ne l'étoit pas encore assés, du moins

en cette occasion. Un autre que lui, un esprit plus ferme auroit fait arrêter Mirdjafer, Raëdolobram et les Chets. Ce coup fait, il est probable que les Anglois n'auroient osé avancer. Quoiqu'il en soit, le nabab, comme je dis, eut encore la bêtise de se fier à ses plus cruels ennemis ; en même tems il m'écrivît lettres sur lettres de descendre au plus vîte, les anges, disoit-il en étoient [les] porteurs. Mais ces anges étoient des traîtres qui alloient le plus lentement qu'ils pouvoient. La première qui étoit du 12 Juin ne me parvînt que le 22 et les autres le 24. Nous étions en marche.

Le détachement françois marche au secours de Souradjotdola.

Dès le 20, sur quelques bruits qui couroient dans Patna que les Anglois se préparoient à monter à Morshoudabad, j'avois écrit à M. de Sinfray les idées qui pouvoient me venir sur ce qu'il falloit faire. Je fis le 22 réponse au nabab, et le priai de m'attendre dans la crainte qu'il ne s'engageat mal à propos, mais mes lettres ne pouvoient assurément lui parvenir, puisque l'affaire fût décidée le 23.

Bataille de Palassy.

C'est dans la plaine de Palassy sur les bords du Gange que se donna cette fameuse bataille qui mit le Bengale et ses dépendances en quelque façon au pouvoir des Anglois ; leurs mémoires font foy, qu'à moins d'un miracle elle ne pouvoit tourner

qu'à leur avantage, puisque la plus forte partie de l'armée de Souratjodtola étoit contre lui. A l'exception d'une cinquantaine d'Européens qui étoient avec M. de Sinfray et deux ou trois djamadars qui commandoient quelques corps de cavalerie, tout le reste de l'armée ou resta les bras croisés ou ne se fit connoître pour être du parti de Souradjotdola que par la promptitude avec laquelle on prit la fuite. L'épouvante étoit généralement répandue même avant que l'action commencât. Chacun se doutoit que Souradjotdola étoit trahi et ne savoit à qui se fier.

Souradjotdola fuit à Rajemolle.

Souratjotdola consterné gagne au plus vîte sa capitale, il porta la première nouvelle de sa défaite ; mais reconnoissant qu'il n'y étoit pas en sûreté, il prit le parti de se déguiser et de s'enfuir du côté de Rajemolle, [à dessein sans doute de nous joindre.]

Nous descendions cependant le Gange avec toute la diligence possible, nuit et jour, sans relâche, contre un vent violent qui nous fît périr plusieurs bateaux ; heureusement le monde fût sauve.

Juillet 1757. Nous arrivâmes le premier juillet à Tériagaly. Une partie du détachement [qui formoit l'avant garde] descendit [sans s'arrêter] jusqu'à Rajemolle où nous apprîmes la révolution qui venoit d'arriver, la déroute de l'armée de Souradjotdola, sa fuite et enfin sa prise,

que nous aurions probablement empêchée si nous avions pû arriver un ou deux jours plutôt [1]. En sauvant Souradjotdola, nous aurions crû faire un grand coup, mais peut-être n'eut-il été sauvé que pour peu de tems. Partout où il se fut présenté dans les pays censés de sa dépendance, il eût trouvé des ennemis, des traîtres ; on n'auroit pas voulû le reconnoître. Obligé, par la poursuite de Mirdjafer et des Anglois de fuir chez l'étranger, il nous eut été plus à charge qu'utile. On ne sait ce que c'est dans l'Inde que de soutenir un homme malheureux. La première idée qui vient et à laquelle on s'attache est celle de le dépouiller du peu qui lui reste. [D'ailleurs un caractère tel que celui de Souradjotdola ne pouvoit trouver nulle part un véritable ami.] Souradjotdola s'étoit réfugié aux environs de Rajemolle chez un pauvre homme, à qui, dit-on, il avoit fait couper les oreilles quelques années auparavant. Cet homme en donna avis au fodjedar de l'endroit qui le fît arrêter sur le champ et l'envoya bien escorté à Morshoudabad, où bientôt après Miren, fils de Mirdjaferalikhan le fit massacrer impitoyablement en sa présence Son corps sanglant fut exposé sur un éléphant, promené dans les principaux quartiers de la ville

1. Le nabab fut enlevé de Rajemolle le 29 ou 30 juin, selon quelques-uns ; moi, je crois que ce ne fût que le premier juillet, jour même de notre arrivée à Tériagaly et quelques heures avant l'arrivée de M. Jobard à Rajemolle.

et enterré auprès de son grand oncle Alaverdi-khan.

Telle fut la fin de Souradjotdola, à la fleur de son âge, ayant à peine 25 ans ; fin digne d'une vie qui avoit été passée dans la violence et dans le sang. Il étoit naturellement téméraire, sans courage, entêté, sans résolution, concevant le plus vif ressentiment pour la moindre chose et souvent sans aucun sujet, livré à toutes les variations que le tumulte des passions souvent opposées l'une à l'autre peut produire dans un esprit faible, fourbe plutôt de cœur que de l'esprit, sans foi, sans égard pour les serments qu'il faisoit et violoit avec la même facilité ; la seule excuse qu'on peut donner en sa faveur est que dès l'enfance le jeune homme avoit eu sans cesse la souveraineté devant les yeux ; point d'éducation, point de leçons qui eussent pu lui apprendre ce que c'est que d'obéir et après tout il ne vécut pas assez pour atteindre une certaine expérience qui peut-être l'auroit rendu meilleur, peut être aussi plus mauvais. Son règne ne fut que de 14 mois ; dans ce court espace, on peut dire qu'il eut très peu de repos, n'en permit aucun à ses sujets, et, avec une autorité sans bornes, des richesses immenses, ne put parvenir à être servi ni même à se faire un seul ami dont les sages conseils auroient pu lui faire éviter ses malheurs. Je ne crains point d'être contredit sur ce portrait de Souratjotdola ; il n'est qu'une copie de celui qu'en font la mémoire angloise. Finissons par

le trait de morale qu'on y trouve [1]. De quelle utilité est donc le pouvoir, combien les richesses ne sont elles pas funestes, quand l'homme ne les possède que pour en abuser !

Mirdjafer Alikhan.

Instruits de tout ce qui s'étoit passé, nous prîmes le parti de remonter le fleuve et de rester quelques jours au dessus de Patna où nous pourrions encore apprendre quelque chose de nouveau. Une lettre du fodjedar de Rajemolle me marquoit que le nouveau nabab Mirdjaferalikhan étoit disposé à rétablir la paix entre nous et les Anglois. [Son idée étoit probablement de me faire perdre du tems ; malgré cela] il convenoit de voir ce qui en étoit mais de façon à ne rien risquer.

Nous arrivâmes le 16 juillet à Danapour, quatre cosses au dessus de Patna où je reconnus bien vite que nous n'avions pas de tems à perdre. Le raja de Patna seul ne nous auroit pas beaucoup inquiété ; par le moyen de nos bateaux, nous pouvions éviter comme nous aurions voulu. Notre flotte d'ailleurs, quoique en très mauvais état, auroit pu tenir tête à toutes les forces navales du Bengale, parmi les Indiens s'entend ; mais la flotte angloise avançoit.

1. Ce paragraphe est la traduction littérale des pages 116-118 d'un livre intitulé : *Mémoires sur la révolution du Bengale en* 1767, publié sous le voile de l'anonyme en 1760, mais attribué à M. Williams Watts, le rival de M. Law à Murshidabad. (Note de M. S. C. Hill.)

Comme ces messieurs se disent les maîtres de l'élément aquatique, il nous convenoit d'autant moins de les attendre que nous savions qu'ils avoient des batiments et plus forts et en plus grande quantité que nous. Peut-être aurions-nous eu l'avantage de la marche, mais nous ne crûmes pas à propos de leur donner le plaisir de nous voir fuir. Un ordre du raja de Patna me fût signifié le 18 au nom de Mirdjaferalikhan de m'arrêter pour attendre sans doute les Anglois et un autre de sa part de décamper. Quelques petits corps de cavalerie faisoient mine de s'étendre le long de la côte pour nous empêcher d'avoir des provisions ou faire main basse sur nos rameurs. Sur quoi nous mîmes à la voile bien résolus de quitter toutes les dépendances du Bengale. Il fallut malgré nous relacher à Chapra onze cosses au dessus, parceque nos rameurs refusoient d'aller plus loin ; les prières, les menaces, tout fut inutile. Je crus pour lors que les Anglois avoient trouvé moyen de les gagner. Les bateaux ne nous appartenoient pas, mais le scrupule de les enlever eut été peu de chose, si nos Européens avoient scu les conduire... Malheureusement ils n'y entendoient rien. Les bateaux dans le Bengale n'ont point de quille, et par conséquent portent très difficilement la voîle ; ainsi il fallut perdre deux jours à parlementer. A la fin un doublement de paye fit l'accommodement et, cinq jours après, nous arrivâmes à Gadjipour, premier endroit remarquable des pro-

25 Juillet.

vinces du nabab Souradjaotdola, vice-roi des soubahs d'Aoud, Laknaor *(Luknow)*, et Eleabad *(Allahabad)*.

Dans la route de Chapra à Gadjipour, je vis venir un Tchobdar porteur de lettres de la part du colonel Clive et de Mirdjafer[1]. Celle du colonel étoit

1. Nous devons à l'obligeance de M. Hill la communication de la lettre de Clive, d'une lettre de Law à Mir-Jafer et de la réponse de ce dernier :

I. *Lettre de Clive à Jean Law.*

Muxadabad, 9 july 1757.

Sir,

As the country people are now all become your enemies, and orders are gone everywhere to intercept your passage, and myself have sent parties in quest of you, and orders are gone to Ramnarain the Naib of Patna to seize you if you pursue that road, you must be sensible if you fall into their hands, you cannot expect to find them a generous enemy ; if therefore you have any regard for the men under your command, I would recommend it to you to treat with us, from whom you may expect the most favourable terms in my power to grant.

I have the honour to be, etc., etc.

(Orme mss. India X, p. 2438.)

II. *Lettre de Law au nabab Mir-Jafer.*

7 july 1757.

« Codawund Nehamut.

«Being now acquainted with the news of your obtaining the Subaship, I am greatly pleased therewith ; God grant you prosperity. I was no servant to the Nabob Surajah Dowlat, but was servant to the Subah. I am now fallen into great troubles. Had you, Sir, been Subadar before, it had never been thus

telle qu'il convenoit de la part d'un commandant qui, [quoiqu'ennemi, s'intéressoit à notre sort par humanité, connoissant] par sa propre expérience savoit dans quels périls et fatigues nous allions nous jetter en nous éloignant des établissements européens. Mais la lettre de Mirdjaferalikhan ou plutôt celle qu'on lui avoit dictée, étoit foudroyante. En conséquence de son traité avec les Anglois par lequel nous étions déclarés ses ennemis, il me sommoit de me rendre prisonnier, sans quoi je devois m'attendre à des malheurs inévitables que

with me. Now at Rajamaal, I have heard that the English have destroyed the factory at Sidabad and taken everything away. On this account, I cannot stay in this country, therefore desire what your orders are with regard to me. Now, agreeable to Aga Nizam's letter, I am going to stay at Patna, but I shall act as you order me. Of this I am persuaded that your heart is clear towards me. I am an enemy only to the English. »

(Orme mss. India XI, p. 2820.*)*

III. *Réponse du nabab à Law.*

13 july 1757.

« I have received your letter. You must undoubtedly know that I have entered into a treaty with the English, whereby their enemies are mine and mine theirs. By the custom of your own nation you will know that it becomes Princes to be firm to their agreement. I shall be so to mine. I advise you to come to terms with the English. They will return all your own and your officers' private effects that are at Sidabad, but if you will war with them, I shall act according to my agreement with them. »

(Orme mss. India XI, p. 2826.)

ses ordres avoient préparés sur ma route. Je me contentai de répondre à M. Clive et continuai mon chemin.

La lettre de Mirdjafer ne devoit pas me surprendre, mais j'avois idée qu'il auroit pû m'en écrire une d'un autre stile à l'insçu des Anglois. Je connoissois ce nouveau soubahdar que j'avois été voir dès le tems que je sollicitois des secours pour faire lever le siège de Chandernagor. Mirdjafer qui n'avoit pas encore l'idée de se faire soubahdar, m'avoit paru très sensé, assés porté, à nous rendre service et nous plaignoit beaucoup d'avoir à faire à un homme aussi lâche aussi indécis que l'étoit Souradjotdola. Sur celà, aussitôt la nouvelle de son avènement au soubah, j'avois cru à propos de lui écrire. Je lui donnois à entendre que si j'étois descendu au secours du défunt nabab, c'étoit uniquement comme serviteur du soubahdar et non d'un homme qui par sa lâcheté étoit cause de notre perte ; que mon intention dans tout ce que j'avois fait avoit été d'empecher les provinces de tomber entre les mains des Anglois, qu'enfin c'étoit à lui de juger si nous étions en état de lui rendre quelques services. Cette lettre étoit asses propre pour exciter des sentiments favorables pour nous. Mais si elle fit quelqu'effet, Mirdjafer n'en fît rien paroître. La révolution étoit trop récente, le crédit des Anglois trop grand, pour risquer la moindre correspondance avec moi.

Sortant du Bengale, pour parcourir l'Indoustan,

il convient, je crois de faire connoître quelques uns de ceux avec lesquels nous avons eu quelques liaisons ou des intérêts à démêler. On pourra voir par là, sur quels principes est fondée la conduite qu'ils ont tenue.

CHAPITRE VI

ALEMGUIR EMPEREUR. CARACTÈRES DU VIZIR ET DE SOUDJOTDOLA. LEURS INTÉRÉTS RESPECTIFS. LES DJATES. LES PATANES.

Alemguir second, de la race de Teymourlang, étoit depuis l'année 1754, sur le trône de Delhy où il avoit été placé par le vizir Ghazioudinkhan après la déposition d'Hametcha. Alemguir, tout vieux et infirme qu'il étoit, s'étoit flatté que le vizir auroit pour lui plus de ménagements qu'il n'avoit eu pour son prédécesseur ; il eut bientôt occasion de voir qu'il s'étoit trompé. Ghazioudinkhan qui ne vouloit qu'un fantôme de roi, le tenoit enfermé dans une forteresse où à peine lui fournissoit-on de quoi vivre. Il n'en sortoit que cinq ou six fois l'année comme pour se faire voir au peuple et toujours escorté par les propres gens du vizir qui ne pouvoient sentir personne auprès du prince qui eut la moindre apparence de fidélité. Alemguir d'ailleurs n'étoit instruit de rien. Esclave plutôt que roi, il auroit préféré mille fois être simple particulier. On peut croire qu'il lui échappoit de tems en tems des marques

de mécontentement dont le vizir étoit informé. On verra par la suite ce qu'il lui en a coûté. Ce prince avoit trois fils dont l'ainé se nommoit Alygohar. C'est le Chazada dont il sera parlé ci-après reconnu empereur aujourd'huy sous le nom de Cha-alem.

Caractère du vizir.

Ghazioudinkhan, autrement dit Aalemadoutnotdola, [on le nomme aussi Cheabedine], le vizir ci-dessus, est fils de Ghazioudinkhan, fils du fameux Nizamoulmoulouk, soubahdar du Dékan. Ce vieux Ghazioudinkhan ayant appris la mort de Nazerdjingue et celle de Mouzaferdjingue, étoit passé dans le Dékan avec les patentes du Mogol dans l'espérance de recueillir une aussi bonne succession ; mais la mort l'y attendoit ; on soupçonne qu'il fût empoisonné par sa propre mère en 1752.

Ametcha régnoit pour lors à Delhy, ou plutôt Mensouralikhan, son vizir, qui, ayant appris la mort du vieux Ghazioudinkhan, dont il avoit toujours été ami, voulut bien retirer chez lui son fils, jeune homme de 17 à 18 ans qui étoit dans le besoin. Il se doutoit peu qu'il alloit nourrir un serpent dans son sein. En effet, le jeune homme Ghazioudinkhan joignoit l'esprit le plus insinuant à la physionomie la plus aimable ; Mensouralikhan le regardoit comme son propre fils.

Le jeune homme ne tarda pas à s'apercevoir

qu'Hametcha étoit peu content de Mensouralikham ; concevoir aussitôt le dessein de se faire vizir, n'étoit qu'une chose asses naturelle à un esprit aussi ambitieux, mais la facilité avec laquelle il conduisit l'exécution n'est pas croyable pour une personne sans expérience, à qui la moindre ressource paroissoit manquer. Il lui falloit des créatures ; ses talents naturels lui en procurent par le moyen desquelles il scut gagner l'esprit du prince et s'attacher les Marattes auxquels il ne fit pas difficulté de sacrifier son honneur, son bienfaiteur et même sa patrie. Enfin, en moins de rien, on vit éclater une guerre furieuse qui mit en combustion Delhy et ses environs, et qui ne finit que par l'expulsion de Mensouralikhan, qui se crut encore fort heureux de pouvoir vivre tranquille dans sa province de Laknaoo. Le chagrin qu'il en eut cependant le mît bientôt au tombeau.

Tout le monde prétend que Ghazioudinkhan est un des plus grands politiques qui ayent jamais paru. Pour moi, je n'ai rien vu dans sa conduite que beaucoup de fourberie et une cruauté qui révolte. Il a presque toujours le chapelet à la main, mais sa dévotion [comme celle d'Aurangzeb] n'est qu'hypocrisie ; il n'est jamais plus à craindre que lorsqu'il lui en prend un excès. A peine affermi dans son poste de vizir, il songea à se défaire de tous ceux qui l'avoient le mieux servi, dans la crainte apparemment de devenir à son tour leur victime. Il fit massacrer inhumainement celui en

qui il paroissoit avoir le plus de confiance et à qui en effet il étoit le plus redevable de son élévation. Quelque tems après, il fit déposer, comme j'ai dit, l'empereur Hametcha qu'il fit assassiner ou du moins à qui il fit crever les yeux en 1753. La suite fournira divers traits qui achèveront de le caractériser.

Après la mort d'Alaverdikhan, en 1756, le vizir s'étoit flatté de trouver dans le Bengale un champ fertile à moissonner. Il avoit pris en conséquence la résolution d'y marcher avec les deux plus jeunes fils d'Alemguir. J'ai lieu de croire même qu'il y étoit invité par les Chets et peut-être par les Anglois. Quoiqu'il en soit, ce ne fut que vers le commencement de 1757 qu'il pût se mettre en marche et qu'il descendit en effet asses prés d'Eleabad ; mais comme le nabab de Laknaoo avoit des engagements avec celui du Bengale, le vizir ne put passer outre et retourna à Delhy, où d'ailleurs plusieurs affaires l'appeloient. C'est cette marche du vizir occasionnée, disoit-on, par l'incursion des Patanes, qui donna à Souradjotdola le prétexte pour faire cette paix honteuse avec les Anglois en Février 1757. Abdaly avoit paru en effet à Delhy, mais plusieurs jours après le départ du vizir qui n'étant pas en état de tenir tête aux Patanes, s'étoit contenté de laisser beaucoup de monde pour défendre la forteresse de Delhy et avoit fait route pour le Bengale où il comptoit se dédommager entièrement de la perte de Delhy. Le Patane

Abdaly n'eût pas le tems de faire le siège de la forteresse, étant rappelé dans son pays à cause des troubles du côté de la Perse. Sur quoi le vizir arrêté dans son projet par le nabab de Laknaoo Soudjaotdola, retourna à Delhy.

Caractère de Soujaotdola.

Soudjaotdola, fils de l'ancien vizir Mensouralikhan, vice roi des trois soubahs Laknaoo, Aoud et Eleabad, est le plus bel homme que j'aie vû dans l'Indoustan. Il l'emporte par la figure sur le vizir Ghazioudinkhan qui est petit et, je crois, par les qualités du cœur ; mais aussi doit-il lui céder pour tout ce qui a rapport à l'esprit. Après tout ce que j'ai dit au sujet du vizir, on doit bien penser qu'il n'y avoit pas grande amitié entre ces deux seigneurs, [quoiqu'ils eussent été élevés ensemble]. Ennemis l'un de l'autre autant par inclination que par intérêts, ils ne cherchoient que l'occasion de se détruire, mais ils se craignoient réciproquement et par politique étoient obligés souvent de paroitre en bonne intelligence. L'intérêt de Soudjaotdola demandoit qu'il ne s'engageât dans aucune forte entreprise pour pouvoir réparer ses finances réduites presque à rien par la dernière guerre de Mensouralikhan son père. Il se voyoit condamné à une tranquillité qui ne convenoit guères à son naturel fougueux. Aussi laissoit-il à la Bégome sa mère, aidée de quelques fidèles ministres le soin des affaires qui exigeoit une applica-

tion suivie. Il ne s'occupoit que de ses plaisirs, de la chasse et des exercices les plus violents.

Il auroit bien voulu profiter des troubles du Bengale aussitôt après la mort d'Alaverdikhan, mais le vizir le tenoit en respect. S'il sortoit de ses provinces, il étoit presque sur de voir le vizir y rentrer, de sorte que pour se mettre à couvert de celui qu'il devoit regarder comme son mortel ennemi et pour l'empêcher en même tems de passer à Bengale, il avoit été obligé de faire [une sorte d']alliance [1] avec le nouveau nabab Souradjotdola, moyennant une certaine somme et quelques effets qu'il devoit recevoir chaque année en présents.

Soudjaotdola a ordinairement sur pied une armée de trente à 50.000 cavaliers et des fusiliers à proportion. Il pourroit avoir beaucoup plus en faisant marcher les rajas et zemindars de sa dépendance, mais ses ordres ne sont pas mieux exécutés qu'il n'exécute lui-même ceux qu'il est dans le cas de recevoir de l'empereur de Dehly.

Les Djates.

Les Djates, dont nous aurons l'occasion de parler, sont un peuple gentil d'une caste particulière gouvernés par divers chefs qui prennent le titre de Rao, dont le premier se nomme aujourd'hui Rao Souradjemolle qui est regardé comme

1. [Ce traité existoit même, je crois, du tems d'Alaverdikhan.]

le chef de tous les Djates. Cette caste n'est pas aussi étendue que celles des Marattes, mais aussi puissante que celle des Rajepoutes et aussi distinguée par son courage. Elle formoit autrefois la garde particulière des empereurs et peut se présenter dans le besoin avec cent mille combattants. On a vu ci-devant la partie de l'Inde qu'elle habite. C'est le peuple de l'Inde que j'ai connu le plus superstitieux. Sa politique particulière m'a paru être jusqu'à présent d'éviter autant qu'il est possible de se déclarer [pour tel ou tel parti], se contentant de servir ou desservir secrètement les puissances soit gentiles, soit mahométanes dont il est environné, selon que son intérêt propre le demande. Mais il est bon de remarquer que cet intérêt le cède bien souvent à un autre plus général que les princes gentils ont entr'eux et qui tend directement contre les princes Mahomètans. Ils seroient charmés de voir renaître ce tems dont le souvenir se conserve précieusement chez eux, où le Mahométisme tout à fait inconnu, ils se voyoient indépendants ou du moins exemps de rendre compte à un prince dont ils détestent la religion autant qu'ils la méprisent. Aussi voit-on rarement un prince gentil s'allier à une puissance mahométane, dans le dessein de détruire un autre prince gentil. Il s'en faut de beaucoup qu'il y ait un pareil motif de religion entre les princes mahométans. Ils sont trop jaloux les uns des autres et trop attachés à leurs intérêts particuliers. C'est à

cette politique de religion autant qu'à la désunion des Mahométans, qu'on doit attribuer, je crois, les progrès étonnants que firent les Marattes depuis 1751 jusqu'en 1759. Il ne tenoit qu'aux Djates de les arrêter. Ils avoient toujours été le peuple le plus puissant aux environs de Dehly. Il étoit même contraire à leurs intérêts particuliers de laisser les Marattes s'étendre jusques là. Voisinage qui, en effet, leur fit beaucoup de tort et les mit souvent dans la plus grande inquiétude. Cependant on ne voit pas qu'ils ayent profité des occasions qu'ils ont eues d'abattre cette puissance qui sembloit vouloir tout engloutir. Ils sont restés neutres pendant les troubles causés par les Patanes, qu'ils desservoient peut-être sous mains. Et depuis que les Marattes ont été battus à ne pouvoir se relever de longtems, on voit ces mêmes Djattes déclarés en leur faveur, soutenir le vizir Ghazioudinkhan, qui sans eux ne sauroit que devenir. Sans doute qu'ils pensent que ce vizir est destiné par la Providence à détruire un jour l'empire musulman dans l'Inde.

Les Patanes.

Les Patanes d'aujourd'hui descendent de ces peuples qui gouvernoient l'Indoustan avant la conquête des Mogols. Les Arabes furent les premiers Mahométtans qui y pénétrèrent. De quelque façon qu'ils y soient venus, il paroît que c'est la seule nation qui dans ce tems fit le commerce mari-

time. De là, on conclud que de nombreuses colonies arabes vinrent s'établir sur les côtes de l'Inde, surtout à Masulipatam, d'où, parcourant le pays, ces Arabes montèrent jusqu'à Dehly et en firent la conquête. On dit de plus que Masulipatam fût fondée par ces Arabes et que la terminaison du mot dénote assés clairement que les Patanes en descendent. Mais Masulipatam n'est pas le vrai nom ; ce mot a été forgé par les Européens, le vrai nom est *Matchelipatnam*, qui veut dire ville ou habitation de poissons. On donne encore à cet endroit le nom de *Matchelibender* qui veut dire port du poisson. Dans le principe, cet endroit n'étoit qu'une retraite de pêcheurs. J'ai d'autant plus de peine à croire toute cette histoire, que je n'ai rien entendu dans l'Inde qui puisse l'autoriser. Il n'est pas probable qu'il soit venu de l'Arabie aux côtes Coromandel et Orixa des flôtes asses considérables pour conquérir l'Inde. D'ailleurs avant que de monter à Dehly, ces prétendus Arabes n'auroient-ils pas pensé à s'assujettir toute la presqu'île, dont les provinces sont plus riches que celles du Nord, et dont la conquête devoit leur être plus aisée à faire et à garder ? Mais avant Aurengzeb, il ne paroit pas que ces pays ayent été soumis à d'autres qu'à des Gentils. Les Arabes alloient sans doute le long des côtes ; peut-être avoient-ils quelques établissements à Masulipatam et ailleurs. C'est à quoi, je m'imagine, que se réduisoit leur puissance de ces côtés là.

Il n'est pas moins reconnu cependant que des Arabes ou des peuples soi-disant tels, sont les premiers qui ont porté la religion mahométane dans ce qu'on nomme proprement Indoustan, et cela de très bonne heure, car il en est question vers la 90e année de l'hégire. Peut-être y sont-ils venus par le golfe du Scindy ; mais je croirois plus volontiers qu'ils y sont venus par la Perse. Dans la confusion générale où devoient être tous ces pays à la suite du Mahométisme, il ne seroit pas surprenant que des Arabes joints à des Perses ou à d'autres nations des environs de la mer Caspienne eussent pénétrés dans l'Indoustan pour y établir leur religion. Si l'on considère de plus que les Arabes avoient pour maxime d'incorporer dans leur nation tous les peuples conquis, on pourroit être porté à croire que les premiers Mahométans qui ont conquis une partie de l'Indoustan n'étoient point venus de l'Arabie, quoiqu'ils portassent le nom d'Arabes. Il étoit asses naturel qu'en changeant de religion, on prit le nom de la nation qui faisoit de si grands efforts pour l'etendre et qui étoit partout victorieuse.

Nous voyons règner dans une partie de l'Indoustan une race de Gasnavides, princes Mahométans, dont les sujets étoient au delà des montagnes au Nord Ouest ; ensuite dans Dehly même, des princes Gaures, dont le pays étoit encore plus au nord. Ces peuples étoient-ils venus de l'Arabie ? Je n'en crois rien. Ils étoient plutôt un mélange de Persans et

Tartares qui, ayant tourné à la religion mahométane, avoient peut-être été confondus sous le nom d'Arabes, leurs vainqueurs. Il y a grande apparence que les Patanes en viennent. C'est le sentiment assés général dans l'Inde, où d'ailleurs, chaque individu fait l'histoire de sa nation comme il lui plaît. Ce qu'il y a de sur, c'est qu'il existe un monument à Dehly, un fort bel obélisque, qu'on m'a dit avoir été bâti par Sultan Ghaur, prince patane qui régnoit à Dehly plusieurs années avant la révolution de Teymourlang. La question seroit de savoir depuis quand il est fait mention du nom *Patane*. Ceux qui donnent la date la plus reculée au règne des Patanes disent que les princes de cette nation règnoient à Dehly près de quatre cens ans avant les Mogols, ce qui remonteroit vers le milieu du douzième siècle, en comptant depuis Baber qui est le premier prince Mogol qui se soit établi à Dehly. Vers ce tems, c'étoient des princes de la nation Ghor ou Ghaure qui commençoient à règner dans l'Indoustan ; d'où effectivement on fait descendre les Patanes d'aujourd'hui. Mais il n'étoit pas question pour lors des Patanes ; à ceux-là, on répond que ce nom, que cette nation ne portoit pas dans son propre pays, lui a été donné dans toute l'Inde pour désigner une taille avantageuse, parce qu'en effet les Patanes sont en général plus grands et plus vigoureux que les autres mahométans. Quelques uns ajoutent qu'ils ne portèrent ce nom qu'après la révolution de Djinjiskham,

qui fut au commencement du treizième siècle. On sait que les généraux de ce conquérant pénétrèrent dans l'Indoustan et y firent des conquêtes ; mais ils ne purent venir à bout du prince qui règnoit à Dehly ; c'étoit un Ghor par lequel ils furent même battus. Les généraux de Djinjiskhan prirent le parti de le laisser tranquille et lui donnèrent le nom *patane* ainsi qu'à ses peuples. On en croira ce qu'on voudra.

De ce que je viens de dire, je ne prétends pas conclure qu'il n'y a pas de sang arabe dans la nation Patane. Je crois à dire vrai que ces peuples sont un composé d'Arabes, Persans et Tartares, qu'ils viennent enfin de ces pays montagneux qui confinent la Tartarie au Nord de l'Indoustan et où l'on assure qu'il y a une province qu'on nomme Ghor. Aujourd'hui, les Patanes ressemblent moins à des Arabes qu'à des Tartares, ils sont tout aussi blancs que les Mogols et ont la même façon de s'exprimer. Je pourrois dire encore, pour soutenir mon opinion, que Patanes et Afghans sont la même chose ; or le mot Afghan qui veut dire hurlant ou faisant beaucoup de bruit, est un nom qui paroit qu'on a toujours donné aux habitans des montagnes dont j'ai déjà parlé. Cette raison ne me paroit pas cependant concluante, car il se peut faire que le nom Afghâns n'ait été donné aux Patanes qu'à l'occasion de la révolution même qui les a chassés de l'Indoustan. Voici comment :

Lorsque Baber, descendu de Teymourlang, éta-

blit le siège des Mogols à Dehly, les Patanes qui en étoient possesseurs furent chassés et dispersés de côtés et d'autres. Quelques uns tinrent bon dans certaines parties de l'Empire ; d'autres en se soumettant eurent la permission de rester. Mais le plus grand nombre se réfugia dans les montagnes du Nord. Après Baber vînt l'empereur Oumayoun qui, à ce que dit l'histoire, fut obligé de fuir dans la Perse et de céder pour quelque tems la place aux Afghans qui s'étoient précipités des montagnes et avoient inondé tout le pays. Mais ces Afghans n'étoient autres que les Patanes mêmes, dont un chef devint empereur sous le nom de Cheircha. Ainsi on pourroit prétendre que ce nom ne leur fut donné que parcequ'ils s'étoient établis dans les montagnes. Je n'assurerai rien là dessus. Il n'est pas moins vray qu'aujourd'huy Patanes et Afghans sont, comme j'ai déjà dit, le même peuple.

Il y a beaucoup de Patanes répandus dans l'Inde et surtout dans cette partie comprise entre le Gange et le Gemna ; je ne parle pas simplement de familles mais de corps nombreux. Celui qu'on nomme Rouclas, qui est établi le long du Gange, par la hauteur de Dehly, va à plus de quarante mille hommes.

Tous ces Patanes, tant ceux qui sont établis dans l'empire que ceux qui font nation à part, se regardent comme frères, et reconnoissent Abdaly pour leur souverain. Cependant ceux qui sont établis dans l'empire mogol font leur soumission

à la cour de Dehly, ce qui fait un conflit de juridiction qui a toujours occasionné beaucoup de troubles.

Abdaly qui depuis quelques années fait tant de bruit est un homme de fortune, qui doit son élévation autant à ses intrigues qu'à son courage. De simple domestique de Nadercha, il étoit parvenu à obtenir le commandement d'un corps de troupes, pour récompense de certains services rendus à son maitre, plus utiles qu'honorables. La fidélité d'Abdaly même envers Nadercha ne fut rien moins qu'à l'épreuve. Si ce qu'on dit est vrai de ses intelligences avec l'empereur mogol Mahametcha, qui, par la suite parût reconnoitre les services qu'il avoit reçus d'Abdaly, en favorisant ses projets ambitieux, Abdaly, profitant des troubles de la Perse à la mort de Nadercha, forma un puissant parti, au moyen duquel s'étant fait reconnoître prince des Afghans, il détacha quelques parties de la Perse dont il augmenta son domaine qui, grace à la foiblesse de Mahmetcha et de ses successeurs, s'étendit bientôt aux dépens de l'empire mogol, de sorte qu'en 1757 on en mettoit les limites à 25 ou 30 cosses de Lahore, du côté de Delhy.

Ce prince reconnu maintenant chef de tous les Patanes, même de tous ceux répandus dans l'empire mogol, prend le titre de Cha-an-Cha ou Roi des Rois. Il se croit bien au dessus du Grand Mogol même dont il se dit allié par un mariage avec

une des princesses et, qui plus est, protecteur. En effet sans lui on ne sait jusqu'où la fortune des princes gentils auroit pu être portée aujourd'hui par les armes des Marates, que le vizir Ghazioudinkhan ne croyoit employer que pour ses vues particulières.

De toutes les troupes mahométanes dans l'Inde, les Patanes et les Mogols passent pour les plus aguerries. Je crois même que les Patanes l'emportent sur les Mogols. Du moins ce que j'en ai vu et les détails qu'on m'a faits de l'armée d'Abdaly me portent à donner la préférence aux Patanes. Leur principale force est dans la cavalerie dont plusieurs corps sont armés de fusils et de pistolets à la tartare. Leur infanterie, quoique la meilleure de l'Inde, [excepté les sipayes, dressés à l'européenne], n'est pas beaucoup à craindre pour les Européens non plus que leur artillerie qui est pesante et mal servie ; c'est un défaut général dans toute l'Inde. Ce qui donne la supériorité aux Patanes est principalement la discipline et la subordination qui sont exactement observées dans l'armée d'Abdaly. On n'y voit pas comme chez la plupart des princes mahométans, ou même gentils, cet appareil de grandeur qui n'est propre qu'à éblouir et qui se réduit à rien. Dans les armées de l'Inde on ne voit que des pavillons, drapeaux, étendarts ; on est étourdi continuellement par le bruit des timballes, trompettes, hautbois, fîfres, etc. Un corps de cinq mille cavaliers fait assuré-

ment plus de bruit qu'une armée de cent mille hommes en Europe. On y voit presqu'autant d'officiers ou soi-disant tels, que de soldats ; cinq fois plus de domestiques ou marchands, et pour le moins dix fois plus de femmes de toutes les sortes. Un chef qui, de simple pion sera parvenu par la protection de quelques eunuques, à obtenir du prince, soit un titre soit une commission pour commander un petit corps de cavalerie, dès ce moment cet homme ne peut plus marcher sans un train considérable. Il n'a cependant qu'à peine de quoi vivre, [étant ordinairement très mal payé] ; mais vous le verrez se priver du nécessaire, vendre, mettre en gage ce qu'il a de plus précieux, et cela pour avoir de quoi faire marcher devant lui un cheval de main, deux grands drapeaux, sept petits pavillons, des tambours, fîfres, flûtes et trompettes, une douzaine de pions qui, au défaut de fusils porteront des batons revêtus de drap rouge.

Vous me demandez ce que cela veut dire. Il faut savoir que les fusiliers ou du moins une partie de ceux qui vont devant les nababs et les principaux officiers, ont leurs fusils couverts d'un fourreau de drap rouge ou autre couleur. Cela frappe la vue et en impose. [Ces fusils sont censés des armes précieuses appartenant au maître.] Ceux qui n'ont pas le moyen d'avoir des fusils prennent des batons, cela revient au même. En effet qui prendra la peine d'examiner ce que le foureau cache ? D'ailleurs ceux qui ont des fusils n'ont

d'ordinaire ni poudre ni plomb. Les fusils n'ont point de baionnettes, ainsi le bâton, selon moi, fait une arme aussi respectable.

A cette pompe que je viens de décrire on ajoute toujours le Gary [1] ; c'est l'horloge de cuivre qu'on frappe de tems en tems, ce qui est une grande marque d'honneur. Voila les objets qui l'occupent d'abord ; les cavaliers viendront quand ils pourront. A voir un homme qui fait tant de bruit, qui passe et repasse d'un bout du camp à l'autre, on demande qui c'est. C'est un Mansoddar, un homme qui commande à trois mille chevaux ; un crieur qui le précède a soin d'en instruire le public en chantant, « voilà ce grand homme, cet invincible égal à Alexandre, etc. ». On voit son quartier de campement qui s'annonce par un grand pavillon où l'on suppose naturellement les trois mille chevaux. On approche, on ne voit rien. Cinq ou six mauvaises canonières dont quelques unes contiennent des femmes en font tout l'étalage ; une vingtaine de bœufs de charge qui doivent porter le bagage du Mansobdar, avec tout son bazard c'est à dire le marché, sans lequel sa troupe ne pourroit subsister.

Dans une armée de vingt mille hommes effectifs, il faut compter pour le moins une cinquantaine de chefs dans ce gout là. Demandez cependant au général à combien se monte son armée, il vous dira

1. Voyez le mot gary à la table (des explications).

effrontément 100.000 hommes. [Telles sont nécessairement toutes les armées dont le général n'est pas en état de payer les divers chefs ou commandants. Le courage, la bravoure ne leur manque surtout pas. Ils rassemblent ce qu'ils peuvent de cavaliers, font quelques avances et se battent quelquefois par attachement, mais le plus grand nombre dans la seule espérance d'un évènement favorable qui pourra les dédommager. Le moindre revers les décourage ; telles étoient à peu près les armées avec lesquelles le Chazada s'est présenté en 1759 et 1760 pour se faire reconnoitre dans le Bengale.]

On ne voit rien de tel, dans l'armée d'Abdaly ; tout y est réel, les hommes ainsi que les chevaux et les armes. L'armée est divisée en escadron de mille cavaliers. Chaque escadron distingué par des bonnets [1] de différentes couleurs et sous le commandement d'un chef qui fait exactement son rapport à Abdaly même deux fois par jour. Ce chef a des officiers subalternes de la conduite desquels il répond. La revue des troupes se fait rigoureusement tous les mois, et, ce qui mérite attention, l'on y punit pour le moins aussi souvent que l'on y récompense. Quoique les troupes d'Abdaly

1. Le bonnet patane est de cuir couvert de drap fait précisément comme un pain de sucre, dont on auroit coupé le sommet par le diamètre de 3 pouces ; le bas est entouré négligemment d'un turban de toile peinte, ce qui forme un bourelet épais et large.

soyent généralement bonnes, il y a des corps qui l'emportent sur les autres. Ce sont ceux dont la bravoure a été le plus souvent mises à l'épreuve. Aussitôt que le prince entre en campagne, il tire à part douze ou quinze de ces escadrons ; c'est son corps de réserve destiné pour les coups décisifs, et dont les Marattes ont subi le poids si souvent.

J'ai dit en parlant du vizir Ghazioudinkhan qu'il s'étoit vu forcé au commencement de 1757 d'abandonner le projet qu'il avait eû de passer dans le Bengale, tant à cause de l'opposition qu'y mettoit Soudjaotdola, nabab de Laknaoo, que par rapport à plusieurs affaires qui le rappeloient à Dehly. C'étoit l'armée patane commandée par Abdaly lui même qui s'étoit répandue comme un torrent dans Dehly, et de là jusqu'à Agra, brûlant, saccageant tout ce qu'elle trouvoit sur la route appartenant ou aux Maures ou aux Marates et n'épargnant pas même les Djâtes dont plusieurs villes furent pillées. Cette irruption fut attribuée depuis au mécontentement du grand Mogol Alemguir Sani qui, ne pouvant supporter la manière indigne dont il étoit traité par son vizir, avoit engagé sous main Abdaly à venir le tirer de l'esclavage. Mais ce ne fut pour lors qu'un feu passager ; ce prince ne put s'emparer de la forteresse où étoit Alemguir, ayant eu des affaires plus importantes qui l'appelloient du côté de la Perse.

L'année 1757 nous représente donc l'empire

mogol dans la plus grande confusion ; sans parler des troubles du Dékan, de la révolution dans le Bengale, si funeste pour nous, nous voyons en général toutes les parties de l'empire désunies, chaque soubah, chaque gouvernement de rajas devenu comme indépendant par la foiblesse de l'empereur, la mauvaise conduite du vizir, l'ambition et la mauvaise foy des soubahdars et des sujets tributaires qui, n'ignorant rien de ce qui s'étoit passé et de ce qui se passoit entre l'empereur et son ministre, se félicitoient de l'anarchie qui en étoit une suite nécessaire et ne cherchoient qu'à en profiter. Nous voyons la plus belle partie de l'Indoustan ravagée d'un bout à l'autre par une armée patane, que le désespoir du prince attire dans son pays, mais qui, sans faire le bien qu'il en attendoit, ne sert qu'à rendre sa situation plus déplorable et prépare les voyes à de nouveaux ravages, que nous verrons bientôt les Marates exercer jusqu'aux portes de Lahore, ensuite les Patanes à Dehly et dans toute cette partie qui est entre le Gange et le Gemna. Tel étoit l'état ou plutôt le chaos des affaires, lorsque nous arrivâmes à Gadjipour.

Notre détachement étoit d'environ 175 Européens et cent sipayes [1]. Voici :

1. *Dans les manuscrits autres que celui du British Museum, cette nomenclature se trouve au chapitre VII, après le paragraphe commençant par ces mots* : « *Mahmoud Couli Khan partit pour Laknaor...* » *et avant le paragraphe commençant par* : « *Arrivés*

l'Etat-Major.

Messieurs :

D'Hurvilliers. Sous-Lieutenant au bataillon de l'Inde faisant les fonctions de major. Il s'étoit sauvé de Chandernagor.

Le Cte de Carryon. Enseigne. Il commandoit le détachement venu de Dacca.

Brayer. Enseigne. Il commandoit le détachement venu de Patna.

Jobard. Enseigne. Faisant les fonctions d'aide-major ; il s'étoit sauvé de Chandernagor.

St Martin [de la Case]. Enseigne. Il étoit venu me joindre à Cassembazard.

De Bellesme. Capitaine des Vaisseaux de l'Inde. Il s'étoit sauvé de Chandernagor.

Boissimont. Employé. Reçu officier. Il s'étoit sauvé de Chandernagor.

Dangereux. Employé de Cassembazard. Reçu officier. Il s'étoit sauvé de Chandernagor.

La Ville Martere. Employé. Reçu officier. Il s'étoit sauvé de Chandernagor.

Dubois. Employé de Cassembazard. Reçu officier.

Beinger. Employé de Patna. Reçu officier.

à Barely. » *La rédaction de ces trois manuscrits commence ainsi* : « *Mais je m'aperçois que j'ai oublié de vous donner une chose essentielle : c'est l'état de notre détachement sortant des dépendances du Bengale. Le voici.* »

Kerdisien. [Particulier]. Reçu officier.
Gourbrin. dº dº

Volontaires.

Messieurs :

[Anquetil du Perron. Il nous avoit quitté avant notre arrivée à Patna.]

La Ruë. A été reçu depuis officier ; il s'était sauvé de Chandernagor.

Desjoux. A été reçu depuis officier ; il s'était sauvé de Chandernagor.

Villequain.

Desbrosses.

Calvé.

Le R. P. Onoufre, missionnaire Italien, aumonier.

Le Sr Dubois. Chirurgien-Major.

Le Sr Le Page. Second Chirurgien.

J'avois encore avec moi M. Lenoir, sous marchand de la Compagnie des Indes, second du comptoir de Patna qui, entendant très bien les langues orientales m'a servi beaucoup auprès des principaux seigneurs, chez qui j'étois souvent obligé de l'envoyer.

CHAPITRE VII

SÉJOUR DU DÉTACHEMENT DANS LES DÉPENDANCES DE SOUDJAOTDOLA, VICE-ROI DES TROIS SOUBAHS LAKNAOR, AOUD ET ELÉABAD.

J'ai dit que nous étions arrivés à Gadjipour. Fazelalikhan, fodjedar de cet endroit étoit absent ; je lui écrivis et j'en reçus les réponses les plus polies, par lesquelles il m'autorisoit à monter plus haut et se chargeoit de mes lettres pour Soudjaotdola son maître. Nous nous rendîmes donc à Bénarès ; mais là nos rameurs firent de nouvelles difficultés. Comme nous étions dans la saison des pluies, c'étoit une nécessité pour nous de garder les bateaux. Le raja du pays s'apperçut de notre embarras et nous fît connoître à cette occasion ce que nous devions attendre de la perfidie naturelle à tous les gens du pays. [2 Août]

Mauvaise foi du raja de Bénarès.

Ce raja, nommé Bolouand singue[1], s'étant persuadé probablement sur les lettres qu'il avoit

1. *Balouand sing ou Balwant singh était raja de Bénarès depuis* 1739. *Il avait remplacé son père Mansa Ram, qui n'était*

reçues de nos ennemis dans le Bengale, que nous emportions une partie des trésors de ce royaume, regarda notre arrivée comme un don de la fortune, et crut que la Providence ne nous avoit conduits chez lui que pour le dédommager des pertes que Soudjaotdola lui avoit causées. Mais il n'avoit point de canon ; son maître les avoit tous enlevés. Comment faire ? Dès le premier jour il m'envoya un certain portugais nommé Francisque qui le servoit en qualité de chirurgien, pour me complimenter de la manière la plus pompeuse sur notre arrivée. Mrs Lenoir et D'Hurvilliers, députés auprès de lui, furent bien reçus, et le lendemain au soir je revis le sieur Francisque que le bon naturel portoit à se lier d'amitié avec nous.

La conversation roula quelque tems sur les grandes qualités du raja, sa puissance, ses richesses, sa bonne foy et tomba insensiblement sur les canons que nous avions. « Le raja seroit charmé, « dit le Portugais, d'en avoir cinq ou six ; ce n'est « pas qu'il en manque, mais vos canons sont euro- « péens, chose précieuse dans ce pays. C'est le « plus beau présent que vous puissiez lui faire et « vous sentez bien que la coutume vous oblige à « lui en faire. Cependant, si vous trouvez ce pré- « sent trop fort, enfin s'il faut acheter vos canons,

raja que depuis un an sous la domination assez effective du soubab d'Aoud. Balwant sing n'aspirait qu'à se rendre indépendant.

« entrons en marché, le raja vous en donnera un « prix bien au-dessus de leur valeur. » Je répondis au Sr Francisque que je n'étois pas venu à Benarès pour vendre mes effets, et encore moins les canons, qu'en partant je reconnoitrois volontiers par quelque présent les bontés du raja ; le Portugais ne parut pas content. Il revint deux jours après me dire, d'un air riant, qu'il n'étoit plus question des canons, que le raja n'y pensoit plus absolument, mais qu'il demandoit à me voir et qu'il falloit me disposer à lui faire une visite de cérémonie. C'est ce dont je me souciois très peu. Je promis cependant que je ferois cette visite qui fût différée autant qu'il me fut possible. Tout à coup le bruit se répand que les Anglois sont aux limites des terres du raja et vont entrer. Le raja alarmé me fit dire, toujours par son Portugais, que la nouvelle est certaine, que ne voulant pas exposer la ville de Bénarès à être pillée, il falloit ou descendre pour combattre nos ennemis, ou monter beaucoup plus haut, ce qui vraisemblablement engageroit les Anglois à s'en retourner. J'étois dans la bonne foy ; l'approche des Anglois n'avoit rien de surprenant, quoique le pays ne fut pas de la dépendance du Bengale, l'espèrance de ne point trouver d'obstacle en remontant le fleuve, pouvoit les avoir engagés à nous poursuivre. Quel parti prendre ? aller au devant de l'ennemi, nos forces étoient trop inégales pour nous flatter d'avoir quelque succès ; d'un autre côté le parti de fuir au dessus de Bénarès

à la première nouvelle de l'approche des Anglois auroit pû donner mauvaise idée de nous aux gens du pays ; d'ailleurs nos rameurs étoient résolus de ne pas passer Bénarès. La dessus, je me rendis bien escorté chez le raja et lui représentai qu'en montant plus haut nous exposerions son pays à être insulté par les Anglois, que s'il lui arrivoit quelque malheur, on pourroit nous reprocher de l'avoir abandonné mal à propos. Sur quoi, je lui dis que nous étions décidés à aller au devant de l'ennemi, que cependant, comme il n'ignoroit pas que notre nombre étoit très inférieur [1] à celui des Anglois, nous espérions qu'il voudroit bien nous donner douze à quinze cens hommes, à l'aide desquels nous les repousserions, qu'au surplus si ce parti ne lui convenoit pas, nous n'en avions point d'autre que celui de rester où nous étions, puisque nos rameurs ne vouloient pas monter plus haut. L'endroit où notre flotte étoit retirée étoit asses propre à recevoir l'ennemi ; on n'auroit pu nous forcer que difficilement.

Le raja répondit qu'il étoit disposé à faire tout ce qui me feroit plaisir, excepté de me permettre de rester à Bénarès, ville ouverte de tous les côtés ; que puisque je ne jugeois pas à propos de m'éloigner de lui, il me conseilloit de renvoyer tous nos

1. [Nous ignorions absolument de quelle force pouvoit être le détachement que commandoit le major Coote détaché pour nous enlever ou nous poursuivre.]

bateaux qui occasionnoient une dépense inutile et de me rendre à une cosse au dessus de Bénarès où je trouverois un endroit propre à passer la mauvaise saison, que pour lui, il iroit chasser les Anglois, et me remit à vingt-quatre heures pour donner ma réponse.

Dans cet intervalle, je fus voir un certain Pyr très renommé dans Bénarès, son nom est Chek-mahmet aly. Il étoit autrefois auprès du vizir Mensouralikhan ; l'empereur se faisoit même un honneur de lui rendre visite de tems en tems. En effet c'est un homme qui paroit très respectable, je ne lui connois d'autre défaut que celui d'être persuadé qu'il n'en a pas. Il fallut pour le coup moraliser. Le saint personage, prenant son sujet des malheurs qui nous étoient arrivés, me fit un sermon qui feroit honneur à nos meilleurs prédicateurs. Comme cet homme étoit consommé dans les affaires, je le priai de me dire son sentiment sur les propositions du raja. Il me dit en particulier qu'il ne croyoit pas que les Anglois fussent sur le point d'entrer dans le pays, que les propositions du raja étoient bonnes, mais que je devois me tenir sur mes gardes, que je me trouvois dans un pays de gentilité où la mauvoise foy régnoit ; qu'il me conseilloit enfin de garder mes bateaux.

L'homme du raja chargé d'avoir ma réponse me proposa le lendemain de la part de son maître de me transporter avec lui chez ce meme Pyr où j'avois été. J'y fus. Après bien des discussions, il

fut décidé que le raja étant lui-même dans l'embarras par la dissipation de ses finances et le mauvais état de son armée, il étoit à propos pour sa sûreté et pour la mienne que je quittasse son pays, pour me rendre à Eleabad, que le raja lèveroit toutes difficultés en me donnant des rameurs. En conséquence, ce même officier du raja fit assembler nos rameurs qui demandèrent à grands cris à plaider leur cause devant le raja, et pour cet effet consentirent à monter un peu plus haut auprès de la forteresse où le raja s'étoit retiré. Comme ce raja s'étoit chargé de me fournir des rameurs, l'affaire ne me regardoit pas. J'étois tranquille ; cependant c'étoit là où sa fourberie nous attendoit. Il y a apparence que son officier avoit lui-même engagé les rameurs à demander de paroitre devant le raja. Peut-être croyoit-il que la vue de la forteresse devant laquelle il falloit passer, nous épouvanteroit. Nous y mouillâmes le 14 [août] au matin.

Un moment après, je vis paroître trois ou quatre officiers du raja, accompagnés du Portugais de mauvais augure. Après avoir répété tout ce qui avoit été dit chez le Pyr, ils ajoutèrent que le raja ne pouvoit se déterminer à nous voir partir, qu'il étoit de son honneur de secourir des étrangers qui s'étoient refugiés chez lui ; il ne s'agit, dit le Portugais, que de vous débarasser de vos ennemis, restez tranquilles dans l'endroit que le raja fixe pour votre séjour, il va marcher lui-même ; il faut

que vous lui donniez cinq pièces de canons et deux Européens par pièce ; le tout vous sera rendu fidèlement. Dès que j'entendis parler de nos canons je reconnus toute la mauvaise foy du raja ; je savois d'ailleurs par mes espions que les Anglois étoient encore bien éloignés des limites du pays. Je répondis que mon parti étoit pris d'aller à Eleabad ; sur quoi le Portugais répliqua que nous n'aurions point de rameurs. Le même jour, nous aperçûmes quantité de fusiliers qui défiloient de tous côtés pour se rendre à la forteresse. Nous vîmes aussi beaucoup de cavaliers qui s'assembloient. L'affaire pouvoit devenir sérieuse.

Le 15 aout de grand matin, on vint me dire de la part du raja de partir sur le champ, puisque nous ne voulions pas écouter ses propositions Je reçus très mal l'envoyé. En même tems je fis mettre à terre du canon, et toute la troupe qui fît l'exercice et passa en revue. Je ne sçais si ce *tamacha* [1] que le raja n'avoit jamais vu fit quelque impression sur son esprit ; mais le soir même il m'envoya un passeport en bonne forme avec bien des excuses de ce qu'il ne pouvoit trouver des rameurs. Heureusement les nôtres étoient entrés en composition ; tant par promesses que par menaces, nous étions venus à bout de les engager de nous conduire jusqu'à Eleabad.

Le 16 Aout, nous partîmes enfin de Bénarès,

1. Voyez le mot à la table d'explications.

après bien des difficultés craignant toujours quelque mauvais tour du raja, d'autant plus qu'ayant le vent contraire, nous étions obligés de remonter les bateaux à la cordelle, en razant la forteresse dont les tours et remparts étoient couverts de gens armés. Nous y apperçûmes beaucoup de mouvements et toutes les mêches des fusils allumées. La précaution que nous eûmes de mettre à terre les deux tiers de la troupe, et de lui faire faire le tour de la forteresse peut avoir contribué à la tranquilité avec laquelle on nous laissa passer.

Ces difficultés que nous commencions à rencontrer de si bonne heure nous causèrent de tristes reflexions, mais elles ne durèrent pas ; l'espérance d'être bientôt secourus, d'apprendre sous peu l'arrivée de quelque escadre françoise dans le Gange dissipa les nuages.

Arrivée à Eléabad.

Septembre. De Bénarès nous nous rendîmes sur la forteresse de Tchenargar, où il fallut encore attendre neuf à dix jours pour avoir des réponses de Soudjaotdola. Les ayant reçues, nous nous mîmes en route et arrivâmes le 3 Septembre à Eleabad, après avoir passé sur l'eau presque toute la mauvaise saison et nous être vus plus d'une fois sur le point de périr. Le même jour de notre arrivée nous perdîmes un bateau avec dix sipayes qui furent noyés. Cette perte, il est vrai, pouvoit être réparée.

Eleabad est la capitale d'un soubah de ce nom, l'un des trois que possède Soudjaotdola et qui étoit autrefois le plus étendu. Aujourd'hui il est réduit à un petit espace, à moins que Soudjaotdola n'ait profité depuis peu de l'affoiblissement des Marattes pour réunir plusieurs parties qui en avoient été détachées. Eleabad est située au confluent du Gange et du Gemna et renferme deux villes, la vieille et la neuve, assés mal baties l'une et l'autre. Je n'y ai rien vu de remarquable, sinon quelques anciens tombeaux d'une architecture belle et solide. La forteresse bâtie en pierres de taille et fort élevée est sur la pointe du confluent. Elle présente du côté de l'eau un très beau coup d'œil.

Mahmoud coulikhan commandoit dans cette place. Il étoit aussi gouverneur de la province sous les ordres de Soudjaotdola, dont il étoit proche parent. Quelques jours se passèrent en pourparlers de pure cérémonie, après quoi il fût décidé que j'irois le voir. Ce seigneur me reçut avec toute la politesse imaginable. Il est d'une physionomie intéressante et paroit avoir eu la belle éducation du pays. Il fallut satisfaire sa curiosité sur tout ce qui s'étoit passé dans le Bengale. Le détail que je lui fis parut l'intéresser, quoiqu'il ne s'accordât pas beaucoup avec ce qu'il avoit déjà appris. Il me demanda où j'allois, quel étoit mon dessein. Je lui dis naturellement, que voyant qu'il n'y avoit rien à faire de ces côtés-ci,

Octobre.

je voulois remonter le Gemna jusqu'à quelque distance d'Agra, et de là prendre la route pour joindre M. de Bussy dans le Dekan. Mahmoud coulikhan fit le surpris ; ayant fait signe à sa compagnie de se retirer, il me dit qu'il avoit quelque chose de bien mieux que tout cela à me proposer. Sur quoi il me fit part des vues que Soudjaotdola avoit sur le Bengale, où, ne pouvant passer lui-même, il comptoit l'envoyer, et en ce cas, ajouta Mahmoud coulikhan « Que pouvez vous faire de mieux que « d'y marcher avec moi ? J'aurai une bonne « armée. J'ai d'ailleurs des intelligences dans le « pays au moyen desquelles je ne peux manquer « de réussir. C'est une occasion dont il faut que « vous profitiez. Il y a encore un mois de pluies à « passer, pendant lequel nous pourrons travailler « de concert à faire les préparatifs. J'irai pour cet « effet auprès de Soudjaotdola. Supposé qu'au « retour de la belle saison, l'expédition du Bengale « n'ait pas lieu, vous pourrez suivre votre première « idée et joindre M. de Bussy plus commodément. « Du reste j'aurai soin que rien ne vous manque « tant que vous serez avec moi. » On doit croire que je n'étois pas faché de voir Mahmoud coulikhan m'inviter à passer quelque tems à Eleabad. En effet je ne savois comment aller plus loin. Il n'étoit pas possible d'engager les rameurs du Bengale à passer outre et encore moins d'en trouver d'autres. Il m'auroit fallu pour cela bien plus d'argent que je n'en avois. D'un autre côté les

pluies avoient rendu les chemins trop mauvais pour s'exposer à une route par terre pour laquelle nous n'étions nullement préparés, n'ayant ni tentes ni de quoi porter notre bagage. C'étoit donc une nécessité de faire ici quelque séjour.

Je ne connoissois pas encore bien Mahmoud coulikhan dont on m'avoit fait des portraits contradictoires, mais en rabattant la moitié de ce qu'il promettoit, il en restoit encore assés pour nourrir quelque espèrance de nous tirer d'embarras. Avant mon départ de Cassembazard, j'avois reçu de M. Renault des nouvelles qui paroissoient positives, au sujet de notre escadre. « Elle doit « être à présent à la côte, disions nous ; elle sera « obligée d'en partir en Octobre ; que pourra-t-elle « faire de mieux que de venir à Bengale où, par « la révolution qui est arrivée, on doit supposer « bien des mécontents, et où par conséquent, on « est sur de trouver un parti et de surprendre les « Anglois qui n'ont pas encore eu le tems de se « fortifier ? On connoit trop l'importance du « Bengale, pour souffrir que les Anglois y soyent « les maîtres. Notre position à Eleabad peut « être de quelque utilité. » C'est ainsi que nous raisonions de travers.

Je répondis à Mahmoud coulikhan que je serois d'autant plus charmé de rester auprès de lui, qu'il m'avoit donné à entendre qu'il y trouveroit son avantage, mais je le priois de faire attention que sous peu de jours je me trouverois embarrassé

pour la subsistance du détachement et que je craignois de lui être à charge. Je lui fis part en même tems des lettres que j'avois reçues de Soudjaotdola auprès de qui j'avois envoyé M. Lenoir et qui désiroit que je me rendisse sur le champ à Laknaor. Bon, dit Mahmoudcoulikhan, je vais partir au premier jour et vous me suivrez ; soyez sûr que tout ira à votre satisfaction ; si le nabab ne prend pas des arrangemens pour l'entretien de vos soldats, j'en ferai mon affaire et il ne vous manquera rien.

Mahmoudcoulikhan partit pour Laknaor cinq ou six jours après ; il m'avoit laissé des lettres pour M. De Leirit et M. de Bussy. J'en chargeai M. de Bellesme que je fis partir avec mes paquets pour Pondichéry par la route du Dékan ; après quoi, laissant le soin du détachement à M. de Carryon, le plus ancien officier, (M. d'Hurvilliers n'étoit plus avec nous ; je l'avois expédié pour Pondichéry quelques jours après avoir quitté Bénarès,) je suivis Mahmoudcoulikhan, accompagné de trois officiers et de quelques sipayes.

Voyage à Luknaor.

Arrivés à Barely, petite ville à moitié ruinée, nous campâmes dans les dehors assés près d'une des portes pendant la nuit. Sur les 4 à 5 heures du matin, des voleurs entrèrent dans une tente, et quoique je fusse dans mon lit bien éveillé, emportèrent mes batons de Tchoberdars ainsi que

mon écritoire qui contenoit quatre montres d'or, des étuys d'argent, tabatières et autres curiosités, pour une somme asses considérable. Elle contenoit aussi de l'argent et des papiers. Malheureusement, j'avois la tête entourée d'un mouchoir de châle pour une fluxion que j'avais à l'œil ; je ne pus rien entendre. A la pointe du jour, comme les cipayes battoient la diane, je me levai, et ne trouvant point mon écritoire qui devoit être au pied de mon lit, je criai au voleur. Je fis arretter le cipaye sentinelle qui étoit à la porte de ma tente, je n'en pus tirer aucun éclaircissement ; il n'avoit rien vu ni entendu, à ce qu'il disoit. Je fis courir de tous côtés pour voir si par hazard l'écritoire n'avoit pas été jetté dans quelque endroit. On la trouva en effet à cinquante pas du camp, dans un champ de grains. On en avoit fait sauter la serrure, et tout ce qui s'étoit trouvé à l'ouverture avoit été enlevé à l'exception de quelques papiers. Il y avoit par bonheur une séparation qui s'emboîtoit dans l'écritoire ; le voleur avoit taché de la lever, mais la précipitation dans laquelle il étoit l'avoit empêché de remarquer un clou qui la retenoit. Il étoit encore dans cette opération sans doute, lorsqu'il entendit le bruit de nos sipayes, sur quoi il prit la fuite. Ce que je trouvai dans l'écritoire étoit à peu près la moitié de ce que j'y avois mis, le reste fut perdu, ma plainte portée au chef du lieu, mes perquisitions, tout fut inutile. Il ne faut pas s'en étonner. Les commandants

des petites villes, bourgs et villages un peu éloignés de la résidence du soubahdar sont presque tous chefs de voleurs, particulièrement dans l'Indoustan.

Laknaor, capitale du soubah de ce nom, est à 80 cosses au nord d'Eleabad, de l'autre côté du Gange éloigné de ce fleuve d'environ 22 cosses. Le pays est beau et d'une grande fertilité. Mais que doit-on attendre de la meilleure terre sans culture ? C'étoit le sort de cette province particulièrement et d'une bonne partie de celle d'Aoud, d'avoir été épuisées par les guerres de Mensouralikhan. Ce seigneur avoit laissé en mourant le trésor vide et beaucoup de dettes. Soudjaotdola, son successeur, crut pouvoir satisfaire ses créanciers, tous officiers de l'armée, en leur délivrant des rescriptions sur diverses zemindareries. Cette voye demandoit trop de tems pour des militaires. Bientôt chaque officier devint le fermier ou plutôt le tiran des aldées qu'on lui avoit abandonnées. Les exécutions violentes le remboursèrent en peu de tems au delà même de ce qui lui étoit du, mais le pays en souffroit. L'habitant maltraité se retira et les terres demeurèrent incultes. Le mal auroit été réparé, le bon ordre rétabli par Soudjaotdola qui commençoit à rappeller les habitants ; mais un mal contre lequel la prudence humaine ne peut rien acheva de tout perdre. Depuis deux ans des nuages de sauterelles passoient régulièrement avant la moisson et réduisoient à rien l'espèrance

du laboureur. Nous fûmes témoins à deux journées de Laknaor du ravage que fait cet insecte. Il faisoit le plus beau tems. Tout à coup nous vîmes le ciel se couvrir ; une obscurité semblable à une éclipse totale se répandit et dura une bonne heure. Nous vîmes en moins de rien les arbres sous lesquels nous étions campés dépouillés de leurs feuilles. Le lendemain, chemin faisant, nous remarquâmes le même effet pendant plus de cinq cosses, l'herbe des chemins et ce qu'il y avoit de verdure dans les champs rongé jusqu'à la racine. Un pareil fléau renouvellé avoit fait fuir tous les habitants, même ceux qui avoient tenu bon contre les vexations des gens de guerre. Les villes, les villages étoient abandonnés, le peu de monde qui restoit, je peux dire sans exagération, ne servoit qu'à augmenter l'horreur de cette solitude ; on ne voyoit que des spectres.

L'état du peuple de Laknaor, résidence du nabab n'étoit guère meilleur ; le mal étoit peut-être moins sensible à cause de la variété des objets, mais la nature ne souffroit pas moins de ce qu'elle appercevoit de tems en tems. Les environs du palais étoient jonchés de pauvres malades étendus au milieu du chemin, tellement qu'il n'étoit pas possible au nabab de sortir sans faire passer son éléphant sur le corps de plusieurs, à moins qu'il n'eut eu la patience de les faire transporter, ce qui ne s'accorde pas avec le faste oriental ; malgré cela il arrivoit peu de malheur ; l'animal conduisoit

ses pas de manière à persuader qu'il étoit plus ami de l'homme que l'homme même.

Aussitôt mon arrivée, je m'adressai à Mahmoudcoulikhan pour avoir audience du nabab, comptant que cela ne souffroit pas difficulté, surtout après les lettres que j'en avois reçues. Mais je me trompois. Mahmoudcoulikhan, quoique parent du nabab, n'avoit pas autant de crédit qu'un certain Tamkimkhan, eunuque, qui étoit chargé de presque toutes les affaires. Cet homme s'imaginant qu'une visite aussi extraordinaire que la mienne devoit être accompagnée de beaucoup de présents voulût qu'elle se fit par son canal. J'attendis patiemment sept ou huit jours par complaisance pour Mahmoudcoulikhan que j'avois des raisons de ménager ; à la fin, voyant que je perdois mon tems, je pris congé de lui et fis dire à Soudjaotdola que je m'en retournois. En effet, je partis. Je n'eûs pas fait deux cosses que je vis venir après moi des cavaliers précédés de plusieurs Chotoz-Servars qui alloient à toute bride. C'étoit un officier de distinction que le nabab et Tamkimkhan m'envoyoient pour me faire des reproches de ce que je me retirois ; et pour me prier de revenir ; je fis des reproches à mon tour, on m'assura que le nabab n'avoit pas été instruit à tems de mon arrivée ; je fis le difficile, mais il fallut retourner à Laknaor. Me voilà donc sous la direction de Tamkimkhan qui me donna le jour même le *mesmani* de la part du nabab c'est-à-dire un grand

repas. C'est le compliment pour la bonne arrivée, auquel les Orientaux manquent rarement, du moins parmi les Mahométans. Si j'avois eû à faire à un prince gentil, il m'auroit peut être envoyé cent ou deux cent roupies.

Dès le lendemain, j'eus audience du nabab en grande cérémonie ; il affecta une gravité à laquelle je voyois bien qu'il n'étoit pas accoutumé. Quoique instruit passablement des affaires du Bengale, il me demanda fort obligemment le récit de ce qui s'étoit passé, ce qui m'avoit engagé à venir sur ses terres, ce qui m'étoit arrivé sur la route, enfin sans avoir lu Virgile, il me fit un compliment par la bouche de son ministre tout ausi bien trouvé que celui de Didon à messire Ænée. La comparaison ne sera peut-être pas trouvée juste. Pour moi je n'y vois rien qui doive choquer si fort. Si je suis inférieur à Ænée, Soudjaotdola est assurément un plus grand seigneur et un plus grand terrien que n'étoit la reine Didon. On pourroit toujours faire une proportion géométrique de la valeur des personnages. Quoique je doive le respect sans doute a Messire Ænée, je ne sais si à la tête de mon détachement, j'aurois été d'humeur à lui céder le pas. Quoiqu'il en soit, je m'engageai dans un récit presque aussi triste que le sien. Soudjaotdola y parut sensible, moins à cause de moi, je crois, que par l'intérêt personnel qu'il devoit y prendre. Du reste les apparences furent en ma faveur, surtout après qu'il eût jeté les yeux sur

les petits présents que j'apportois. Il me recommanda particulièrement à son favori qui fût chargé de me dire bien des choses. Ayant beaucoup entendu parler de sipayes, il fallut les lui présenter et leur faire faire le maniement des armes, dont ils s'acquittèrent assés mal ; mais nous n'avions pas de contrôleurs, tout devoit être admirable, surtout à une première visite ; les attars, les serpaux parurent ensuite, ce qui procura un grand divertissement [au nabab] par la figure comique que nous devions avoir sous cet habillement ; après quoi nous nous retirâmes.

Je me trouvai le même jour tête à tête avec Tamkimkhan qui me fit part des intentions du nabab. Ce seigneur avoit des desseins, mais il n'étoit pas encore tems de les exécuter. Il falloit pour cela mettre un certain ordre dans ses états, s'assurer du côté du vizir, et ménager des intelligences dans le Bengale. On devoit faire pour cela la plus grande diligence ; mais encore cela demandoit du tems. Ainsi, dit le ministre, il faut que vous vous décidiez à rester avec nous, faites venir le monde que vous avez à Eleabad, la générosité du nabab, suppléra à tous vos besoins, et vous pouvez compter qu'on viendra à bout de vous rétablir dans le Bengale. Tamkimkhan auroit du ajouter, *autant que celà sera compatible avec les intérêts de mon maitre.* Mais c'est une chose qui doit être toujours sous-entendue ; ainsi Tamkimkhan s'expliquoit assés clairement, je dois savoir à quoi m'en tenir.

Il n'avoit garde de me dire qu'il étoit en grande correspondance avec Mirdjaferalikhan, soubahdar du Bengale, avec les Anglois mêmes qui lui avoient fait parvenir des lettres où je n'étois pas des mieux traité. Malgré les meilleures intentions du monde, sa qualité de ministre ne lui permettoit pas de me donner à entendre que par la suite nous deviendrions les victimes des engagements qu'on pourroit prendre, si l'intérêt du nabab l'exigeoit. Heureusement j'étois instruit d'un autre côté. Je me contentai de répondre à Tamkimkhan qu'il ne m'étoit pas possible de rester à Laknaor sur de simples espèrances, que mon intention ayant toujours été de me rendre dans le Dékan, j'étois résolu de retourner à Eleabad, pour poursuivre ma route, aussitôt que la saison le permettroit, que cet endroit étant de la dépendance du nabab aussi bien que Laknaor il ne dépendroit que de luy, Tamkimkhan, de me procurer les moyens d'y rester deux ou trois mois, en attendant que tout fut prêt pour l'entreprise méditée.

Je lui parlai aussi du vol qui m'avoit été fait à Barely. Tamkimkhan m'assura que tout seroit bientôt retrouvé. Il fit écrire en effet au commandant de cet endroit, qui pouvoit bien lui en avoir envoyé une partie ; ce qu'il y a de sur, c'est que rien ne fût rendu.

Je restai encore deux jours à Laknaor pendant lesquels je reçus des nouvelles de Bengale. On y parloit d'escadre françoise arrivée à la côte, d'une

armée qui devoit se rendre par terre dans le Bengale, des inquiétudes, des préparatifs de nos ennemis, enfin Calcutta ne pouvoit manquer d'être à nous avant même que ces lettres pûssent me parvenir. Vaines déclamations trop souvent répétées, qui n'ont servi qu'à me donner beaucoup de chagrin par l'espèce de fermentation où cela mettoit nos esprits ! Je reçus en même tems les réponses du vizir Ghazioudinkhan aux lettres que je lui avois écrites en quittant le Bengale. Ce seigneur m'invitoit dans les termes les plus forts à me rendre auprès de lui. Soudjaotdola étoit son ennemi ; un plus long séjour à Laknaor ne pouvoit que lui être suspect, d'ailleurs je pensois qu'il pouvoit y avoir quelques liaisons d'intérêt entre M. de Leyrit, gouverneur de Pondichéry, M. de Bussy et le vizir tant par rapport à nos affaires, qu'à cause de Salabetdjingue qui étoit oncle de Ghazioudinkhan. Ces réflexions me décidèrent plus que tout autre chose. Malgré les vives instances de Soudjaotdola et de Tamkimkhan, je repris le chemin d'Eleabad où j'arrivois le 18 Octobre.

Retour à Eléabad.

J'avois laissé à Laknaor Mahmoudcoulikhan qui, craignant que Tamkhimkhan ne fut venu à bout de m'engager à y rester, m'avoit renouvellé avec serment les promesses de me procurer tout ce dont j'aurois besoin. J'allois cependant me trouver bientôt dans la dernière nécessité. Ce qui me restoit

en caisse en y comprenant cinq mille roupies que je venois de recevoir du Bengale pouvoit suffire jusqu'à la fin de Novembre. Que faire après ? Je comptois, il est vrai, recevoir encore quelques milliers de roupies d'un dépôt qu'avoit fait M. de la Breteche, chef du comptoir de Patna. Mais cette ressource manquant, ce qui pouvoit bien arriver dans un tems de trouble, la seule qui me restoit étoit Mahmoudcoulikhan. Je ne pouvois me flatter de recevoir de nos établissements à la côte des secours asses promps pour prévenir le malheur que je craignois ; je ne pouvois non plus prendre tout d'un coup la route du Dekan ; nous manquions de tout ce qui étoit nécessaire pour un tel voyage. Les seuls préparatifs auroient épuisé la caisse. D'ailleurs comment nous éloigner du Bengale dans un tems où tout sembloit nous annoncer l'arrivée prochaine de nos forces ? Comment renoncer légèrement à la flatteuse idée de contribuer au rétablissement de nos affaires ? Il falloit du moins attendre jusqu'à savoir le vrai ou le faux des nouvelles répandues ; enfin par un enchaînement de causes, de raisons plus ou moins fortes, je me vis au commencement de Décembre sans le sol. Point de nouvelles de la côte ni du Dékan, nos espèrances dans le Bengale réduites à rien. On me promettoit bien sous peu quelque argent ; mais ce *sous peu* pouvoit aller à plus d'un mois.

Embarras où je me trouve sans argent.

Le 15 Décembre approchoit, jour du prêt. J'avois avec moi sans compter l'état major près de 175 Européens et 100 cipayes. Il n'y avoit pas de tems à perdre, il me falloit de l'argent ou me résoudre à voir tout mon monde se disperser. Pour surcroît de malheur, Mahmoudcoulikhan faisoit la sourde oreille. On ne répondoit à mes demandes que par de nouvelles promesses qu'il étoit résolu de ne point tenir. De nouvelles circonstances avoient changé ses idées. Je m'adressai aux saokars (banquiers) de l'endroit et à ceux de Bénarès ; je vis bientôt qu'il n'y avoit rien à espérer d'eux. J'offris des lettres de change sur Pondichéry, sur Masulipatam, sur M. de Bussy, même sur Salabetjingue ; on refusa toutes mes propositions, un seul saokar à la fin se présenta, qui après mille protestations de services termina ses offres par me dire qu'il me prêteroit volontiers sur gages, ne doutant pas que je n'eûsse avec moi quelques bijoux ou autres effets précieux, mais le peu que j'avois qui consistoit en quelques montres et quincailleries n'eût pas le bonheur de lui plaire. Me voilà donc à la dernière extrémité. Il étoit décidé que ce seroit un marchand mogol qui m'en tireroit et, qui plus est, un fripon.

J'appris bientot que cet homme avoit un parti de châles à vendre ; m'étant assuré que le saokar

ci-dessus ne refuseroit pas ces châles pour gages, je me déterminai à les acheter payables à terme. On peut croire que le marché fut bientôt fait, il n'y eut aucune difficulté de ma part, je prétendis même une ignorance parfaite et m'en remettre entièrement à la bonne foy du mogol, en lui faisant entendre cependant que s'il me trompoit je trouverois bien le moyen de l'en faire repentir par la suite. Celui-ci s'imaginant que je n'aurois occasion d'examiner les châles que dans le Bengale, où il croyoit que je devois bientot retourner, mît tel prix qu'il jugea à propos, et prit de moi charitablement un billet de six mille roupies pour des châles qui n'en valoient pas trois mille et pour lesquels je ne pus avoir du saokar qu'un emprunt de deux mille cinq cens roupies. Le plaisir d'avoir entre mes mains de quoi conserver mon monde encore quelques jours me fît passer légèrement sur toutes les réflexions que ce mauvois marché devoit faire naître. Heureusement, sur la fin de Décembre, il me vint quelque argent avec lequel je retirai bien vite les châles qui étoient en gages, je cherchai à les vendre, mais inutilement. Chacun me disoit qu'on m'avoit trompé, ce que je savois bien. Sur quoi je fis venir le marchand mogol et menaçai de porter mes plaintes à Mahmoudcoulikhan. L'affaire fût mise en arbitrage, et le marchand convaincu de sa mauvaise foy reprit ses châles moyennant quelque chose que je lui donnai pour le tems que je les avois eu entre mes mains.

Ce que je trouvai de plus singulier dans cette aventure, c'est que ce Mogol, sans vouloir se justifier n'avoit autre chose à dire, sinon qu'il avoit toujours cru que les Européens n'avoient qu'une parole ; preuve de la bonne idée qu'on avoit encore des Européens, mais dont on est bien revenu, je crois, à la côte, dans le Dékan, dans le Bengale, et je peux dire dans bien d'autres endroits où j'ai été ; mais ce n'est pas ma faute. J'ai été souvent obligé de faire des promesses, de prendre des engagemens que je croyois à la vérité pouvoir tenir, mais qu'une suite d'évènements malheureux a mis dans l'impossibilité d'être exécutés ; au surplus mon affaire avec le marchand mogol étoit d'une autre nature, il n'étoit pas difficile de lui prouver que je n'avois pas manqué à ma parôle, puisqu'en me remettant entièrement à sa bonne foy, elle n'avoit été que conditionnelle.

Janvier 1758.

Nous entrions dans l'année 1758 et je n'avois pas encore reçu le moindre mot soit de M. Leirit soit de M. de Bussy. J'étois toujours en grande correspondance avec le vizir de qui j'avois reçu, depuis mon retour à Eleabad les plus belles promesses du monde pour m'engager à l'aller trouver, mais point d'argent. J'avois beau lui représenter que sans ce métal il ne m'étoit pas possible de me mettre en route ; il trouvoit toujours quelque faux-fuyant, ce qui pouvoit être dû aux intrigues d'un certain Zoulfekaralikhan.

Fourberie de Zoulferalikhan.

Cet homme avoit été longtems employé dans les affaires par le vizir Mensouralikhan, par Alaverdikhan et nombre d'autres personnes du premier rang. C'étoit ce qu'on nomme proprement un vieux routier. Malgré le poid de quatrevingt et tant d'années passées sous le harnois, il se transportoit encore d'un bout de l'empire à l'autre aussi facilement que le pourroit faire un jeune homme de vingt cinq ans. La figure, le maintien, l'expression, tout étoit pour lui. Je n'ai jamais connu d'homme plus capable d'en imposer ; aussi j'avoue de bonne foi que j'en ai été la dupe. Voici ce que j'ai pu découvrir à son sujet et ce que bien des circonstances m'ont paru confirmer.

Mirdjaferalikhan, les Anglois et les Chets que je comprendrai désormais sous le nom de dorbar du Bengale, étoient fachés de voir notre détachement chez une puissance étrangère et voisine, dans la crainte que nous ne vinssions à bout de former quelque parti. Leur intérêt demandoit qu'ils se servissent de tous les moyens possibles pour empêcher qu'on ne prit confiance en nous, partout où nous irions. Nous étions sur les terres de Soudjaotdola, c'étoit donc auprès de ce soubahdar qu'il falloit nous perdre. En conséquence ils firent passer leurs émissaires à Laknaor avec les instructions sans doute les plus amples. Zoulfekaralikhan étoit très lié avec tous les ministres et surtout avec

Tamkimkhan, qui n'étoit nullement prévenu en notre faveur. Les émissaires du Bengale donnèrent à entendre à ce ministre, que nous étions gens à former quelque projet avec le vizir contre les intérêts de Soudjaotdola, qui feroit mieux de nous forcer de retourner dans le Bengale que de nous accorder sa protection dont nous pourrions abuser. Sur quoi Tamkimkhan crut qu'il étoit nécessaire de nous pénétrer. Il jeta pour cela les yeux sur Zoulfekaralikhan et ne pouvoit mieux choisir.

Cinq ou six jours après mon retour de Laknaor à Eleabad, parut dans notre camp ce vieux bonhomme. Personne ne le connoissoit, il alloit et venoit sans dire mot. Sa mine respectable étoit pour lui un passeport assuré. Au bout de deux jours il s'adressa à un jeune homme de très bonne famille que j'avois amené avec moi de Bengale et qui me servoit en qualité de divan. Mirsobogotoulla étoit son nom, jeune homme d'esprit fort entendu, et qui, par sa qualité de *sayet*, étoit toujours reçu avec politesse partout où je l'envoyois. Je suis bien aise de reconnoître ici qu'il a servi à nous tirer d'embarras dans bien des occasions. Zoulfekaralikhan le connoissoit ; il l'avoit vu tout petit, il lui rappelle l'histoire de son bisayeul et de son trisayeul, et, que sais-je ? de toute sa famille, qui autrefois avoit occupé les premiers postes. Mon divan se souvint aussi de l'avoir vu. Bref voilà la connoissance établie.

Zoulfekaralikhan d'un air d'indifférence de-

mande à mon divan qui je suis, ce qui m'a amené de ces côtés là, d'où je viens, où je vais. Le divan répond asses laconiquement et fait entendre que mon dessein est de me rendre dans le Dékan. Mais, dit le bonhomme, est-ce que M. Law n'est pas sous les ordres de M. Dupleix ? Est-ce que vous ignorez son retour ? Oui, dit le divan, nous l'ignorons. M. Law a bien appris par des lettres du Bengale, qu'on parloit beaucoup du prochain retour de M. Dupleix, mais il a de la peine à y ajouter foi. « Eh bien, dit le bonhomme, je suis plus instruit « que vous de tout ce qui vous regarde. M. Dupleix « est arrivé avec une armée formidable, je l'ai vu, « j'étois dans un endroit peu éloigné de Pondichéry. « Il me fit appeller deux ou trois jours après son « débarquement. Vous savez que du tems de « Mensouralikhan, j'étois porteur de ses ordres « dans toutes les parties de l'empire. C'étoit par « mes mains que passoit toute la correspondance « entre ce vizir et M. Dupleix, et pour preuves « voyez ces lettres. » En même tems il jeta sur les genoux du divan plusieurs lettres persanes ouvertes, toutes à la chape de M. Dupleix, quelques unes adressés à lui, Zoulfekaralikhan, d'autres au vizir. En examinant l'écriture, elles paroissoient anciennes et traitoient de différentes affaires du Carnatik et du Dékan. « Ce n'est pas tout, dit le « bonhomme, voici les lettres que je suis chargé « de remettre, il y en a une pour Soudjaotdola, une « autre pour le vizir. Les voici. On m'a recom-

« mandé de ménager les intérêts de la nation fran-
« çoise auprès de ces seigneurs, mais comme je sais
« qui vous êtes, je ne veux rien faire sans vous
« consulter. Présentez moi à M. Law. » Sur quoi, ils vinrent me trouver l'un et l'autre. Je vis les lettres dont il étoit porteur ; mais comme elles étoient fermées avec la chape de M. Dupleix, il ne me parut pas convenable de les ouvrir. Je fis mille questions à ce vieillard sur M. Dupleix, sur Pondichéry où il avoit été sans doute autrefois. Car il m'en rendit un très bon compte. Je lui demandai le nom du chef d'escadre, il eut bien de la peine à s'en souvenir, sans doute il étoit occupé à le composer. Il m'en donna un qui n'avoit pas l'air français ; mais il s'excusa sur ce que nos noms sont toujours estropiés par les gens du pays, ce qui est très vrai. Au surplus soit que l'air de cincérité du bonhomme m'en imposat, soit que ce fût l'effet de cette disposition où l'on est naturellement à croire tout ce qui flate, je trouvois toujours quelques raisons pour effacer les soupçons qu'il m'étoit impossible de ne pas avoir. Je lui demandai un détail de sa mission. Il me dit que M. Dupleix l'avoit chargé de s'adresser d'abord à Soudjaotdola et de l'engager à descendre dans le Bengale, de proposer la même chose au vizir, s'il n'y avoit rien à faire avec Soudjaotdola. Cela s'accordoit assés bien avec mon plan ; mais M. Dupleix, lui dis-je, devoit savoir que je suis de ces côtés ci ? Comment est-il possible qu'il ne vous ait pas remis

quelques lettres pour moi ? « M. Dupleix, répon-
« dit Zoulfekaralikhan, ne savoit ce que vous étiez
« devenu, peut-être le sait-il à present ; mais
« lorsque j'ai quitté Pondichéry, le bruit généraleme
« ment répandu étoit que vous aviez été fait pri-
« sonnier par les Anglois. Je me suis donc rendu
« à Laknaor, continua le bonhomme, où j'arrivai la
« veille de votre départ et je fus bien surpris d'y
« trouver des Européens. Vous partîtes et je n'eus
« pas le tems de vous voir. Je restai seulement
« quelques jours à Laknaor pour sonder le terrein ;
« après quoi sachant que vous aviez pris la route
« d'Eleabad, j'ai cru devoir vous suivre pour vous
« dire de quoi il s'agit et prendre vos conseils,
« supposé que vous fussiez françois ; comme je
« n'ai plus lieu d'en douter à present, voici ce que
« j'ai envie de faire. Vous connoissez Soudjaot-
« dola, pour moi je vous avoue qu'il n'y a guères
« à compter sur lui, c'est un jeune homme trop
« dissipé. Ses ministres d'ailleurs sont, à ce qu'il
« m'a paru, en grande correspondance avec vos
« ennemis. La lettre de M. Dupleix que je pourrois
« remettre n'auroit aucun effet. J'aime mieux aller
« trouver le vizir ; qu'en pensez vous ? Vous avez
« sans doute reçu des lettres de lui. Je l'ai su des
« pattemars que j'ai rencontrés. Vous n'ignorez
« pas que le vizir est ennemi de Soudjaotdola ;
« il faut que vous sortiez d'ici ; donnez moi une
« lettre pour lui, je ferai votre affaire. Il est bon
« aussi que vous me donniez un de vos domestiques

« de confiance pour m'aider. Sous un mois et demi, « vous aurez une réponse satisfaisante. »

Je lui dis qu'en effet le vizir m'avoit écrit de l'aller trouver, mais que j'y faisois peu attention ; mon dessein étant d'aller dans le Dékan, que d'ailleurs je n'avois pas d'argent pour un pareil voyage, que cependant si je voyois jour à faire quelque chose de ce côté là, j'irois volontiers trouver le vizir, pourvu qu'il me fit tenir de l'argent. Nous voilà donc à faire la lettre. Zoulfekaralikhan comme plus au fait la dictoit, et je me souviens qu'il vouloit y insérer quelque chose contre Soudjaotdola que nous n'approuvâmes point, mon divan et moi. La lettre contenoit beaucoup de compliments et finissoit par prier le vizir de m'envoyer de l'argent, s'il vouloit que je fusse le joindre. Je ne croyois pas me hazarder beaucoup par une pareille lettre. Cependant pour mieux connoître mon homme, je voulois l'engager à rester encore quelques jours ; mais il me fit entendre que tout dépendoit de la plus grande diligence. Je lui donnai en l'expédiant un pion qui m'avoit toujours bien servi, quelques roupies et deux aunes de drap pour le couvrir, parceque le froid commençoit à se faire sentir. Il partit et se rendit en effet à Dehly.

Zoulfekaralikhan m'avoit quitté sur la fin d'Octobre. Au commencement de Janvier, je n'avois pas encore de ses nouvelles ; mais je savois à peu près à quoi m'en tenir à son sujet, puisque les lettres que je recevois du vizir ne faisoient aucune

mention de celles que Zoulfekaralikhan avoit du lui présenter, et quoique cette lettre ne contint rien contre Soutjaotdola je ne laissois pas d'être inquiet. Zoulfekaralikhan, à ce que j'ai su depuis du pion que je lui avois donné, couroit dans Delhy à droite et à gauche sans se présenter au vizir ; mais je m'imagine qu'il étoit très occupé de concert avec les émissaires tant du Bengale que de Laknaor, à empêcher que le premier ministre, qui désiroit véritablement de me voir hors des dépendances de Soudjaotdola, ne me procurât les moyens d'en sortir. Pour cela, il suffisoit de lui faire entendre que je n'avois pas besoin d'argent ; n'en recevant ni de lui ni de Soudjaotdola, la nécessité, disoit Zoulfekaralikhan, devoit me forcer à retourner dans le Bengale, et c'étoit tout ce que nos ennemis les Anglois désiroient. Je quitte ici ce vieux renard qui reparoitra dans la suite.

La dernière lettre que j'avois reçue du vizir étoit des plus pressantes, elle étoit accompagnée de ses passeports, de ceux d'Olkarmottar avec une lettre du général Marate qui, ainsi que celle du vizir, parloit d'un projet de la plus grande conséquence et qui demandoit une promte exécution. L'argent, les titres, les honneurs devoient m'être expédiés aussitôt que le vizir auroit appris mon départ d'Eleabad, enfin rien ne devoit m'arrêter. Tout cela étoit bon et en effet ce n'étoit plus l'argent qui me retenoit ; grace aux soins des personnes à qui on avoit confié le dépôt [à Patna] je

me trouvois assés bien pourvu ; j'avois d'ailleurs reçu une somme de dix mille roupies que Doroupcha, le Raja de Bettia, avoit bien voulu me prêter à la recommandation des RR. PP. Capuçins, missionnaires italiens ; ainsi j'étois en état de marcher, mais par réflexions je craignois de faire quelque chose qui ne fut pas dans les vues de Mrs de Pondichéry. J'aurois voulu être instruit de leurs intentions.

D'un autre côté notre séjour à Eleabad devenoit de jour en jour plus difficile. Mirdjaferalikhan, nouveau soubahdar de Bengale accompagné de l'armée angloise commandée par le colonel Clive étoit monté jusqu'à Patna, après avoir pacifié les troubles de la province de Pourania occasionnés par un ancien serviteur de la maison de Saokotdjingue qui vouloit faire valoir les droits d'un héritier de cette famille qui étoit sous sa tutelle. Il se nommait Azer Ali khan. Ne sachant où donner de la tête, il vint me trouver à peu près dans ce tems à Eleabad avec un nommé Lakazary et sous le prétexte du voyage à Delhy que je lui conseillois de faire, il m'accrocha deux ou trois cents roupies avec un fusil. Je n'en ai plus entendu parler.

Nécessité de quitter Eléabad.

Mirdjaferalikhan avoit envoyé à Soudjaotdola une personne de confiance avec de beaux présents ; on avoit entamé une négociation dont je sçavois,

à n'en pas douter, que nous étions en partie les sujets ; j'étois tranquille, il est vrai, du côté de Mahmoudcoulikhan, c'est à dire je pensois qu'il n'avoit pas envie de nous trahir. Il avoit lui-même reçu des présents ; mais il avoit fait voir à mon divan certaines lettres qui ne nous étoient pas favorables, c'étoit assés nous dire d'être sur nos gardes. En effet Tamkimkhan étoit capable de pousser les choses à l'excès, et Marmoudcoulikhan, tout parent qu'il étoit de Soudjaotdola, n'auroit pû détourner le coup. Je me déterminai donc à m'éloigner plus tôt, et mon parti étoit pris d'aller dans le Dékan. En conséquence je congédiai tous les bateaux de louage que j'avois, qui m'étoient inutiles, puisque l'expédition du Bengale n'avoit pas lieu. Je ne gardai que les Bazaras et deux ou trois petits bateaux qui nous appartenoient. Ce fut dans ces circonstances que je reçus les premières nouvelles du Dékan. Elles étoient de M. de Bussy qui me marquoit la réception des paquets que j'avois envoyés par M. de Bellême, le retour de notre escadre à l'Isle de France des vaisseaux qui avoient apporté M. le chevalier de Soupire avec des troupes et l'attente où l'on étoit de voir arriver cette année des forces plus considérables, mais pas un mot de M. Dupleix, malgré toute l'histoire de Zoulfekaralikham ; on ne savoit pas encore positivement, suivant la lettre, qui devoit venir commandant général de l'armée. Le paquet de M. de Bussy contenoit deux lettres persanes, l'une

pour le vizir, l'autre pour Olkar mollar, et point pour Soudjaotdola ni Mahmoudcoulikhan. Je conclus de là que toute négociation avec le dorbar de Laknaor ne seroit peut être pas approuvée. Les lettres de M. de Bussy très connû du vizir et d'Olkar mottar, étoient pour moi, je m'imaginois, de l'argent comptant. Sur quoi je pris la résolution de monter à Dehly, et cela d'autant plus volontiers que la meilleure partie de nos soldats m'avoit paru ainsi qu'aux officiers témoigner beaucoup de répugnance à aller dans le Dékan, ce qui me faisoit appréhender une désertion ; mais il falloit garder le secret. Mahmoudcoulikhan que j'avois prévenu de mon départ pour le Dékan n'auroit pas été content de me voir aller à Dehly. Il participoit à la haine que toute la famille de Mensouralikan portoit au vizir, et m'auroit peut-être joué quelque mauvais tour, s'il avoit eu lieu de croire que mon dessein fut de l'aller trouver. Le soldat d'un autre côté, sans savoir positivement à quoi je m'étois décidé, disoit partout qu'il alloit à Dehly, ce qui ne pouvoit que faire naître des soupçons, que j'eus beaucoup de peine à détruire. J'en vins à bout cependant, moyennant des lettres de recommandations que je demandai à Mahmoud coulikhan pour différentes personnes sur la route du Dékan et des instructions relatives à la conduite que je devois tenir. Le parti que je pris aussi de lui faire présent de mon petit Bazaras, en recommandant à ses soins le grand que je laissois à Eleabad, ne

contribua pas peu à le tranquilliser. Enfin tout étant prêt, nous partîmes le 22 Février après avoir foit mes adieux par l'entremise du divan. Mahmoud-coulikhan vouloit que je fusse le voir ; mais je crus à propos d'éviter cette visite ; un pretexte d'incommodité m'en débarrassa.

Vous ne seriez pas satisfait, Monsieur, de me voir quitter les dépendances de Soudjaotdola sans dire un mot du caractère, des mœurs et coutumes des habitans, des productions du pays ; enfin quelque chose qui réponde à cette grande idée qu'on a des Indes orientales. Je crains que le peu que j'ai à dire ne lui fasse tort et que vous m'en sachiez mauvais gré ; mais vous aurez la bonté de vous souvenir que je vous ai promis de dire ce que j'ai vu ; d'autres ont vu plus que moi ; ainsi si ce n'est dans le cas de contradiction, il vous est libre de croire tout ce que nos voyageurs ont rapporté. Vous connoissez les habitans de la presqu'isle de l'Inde et ceux du Bengale ; vous avez entendu parler de leurs religions, de leurs coutumes, vous avez lu beaucoup de livres sur ce sujet ; je pourrois donc dire que vous connoissez aussi ceux des provinces du nord ; il y a peu de différence, mais pour rafraîchir votre mémoire et vous marquer ce que je pense, je vais traduire ce qui m'a paru le plus essentiel et de plus vrai sur les religions et coutumes des Indiens en général dans deux ouvrages anglois, nouvellement donnés

au public. J'ajouterai, chemin faisant, ce qui me viendra dans l'idée ; après quoi, je vous dirai les différences que j'ai pu remarquer dans les endroits ou j'ai été. Les guillemets marquent ce qui est tiré de l'anglois.

CHAPITRE VIII

MŒURS ET COUTUMES DES GENTILS ET DES MAURES.

Il y a comme vous savez, Monsieur, aux Indes des Peuples différens ; les Mahométans et les originaires Indiens que nous nommons Gentils. Commençons par ceux qui sont les plus anciens.

Mœurs et coutumes des Gentils.

« Sans savoir positivement dans quel tems « vivoient Brama et leurs autres pretendues divi- « nités [1], ils conviennent entre eux que ce fonda- « teur de leur religion étoit un être d'une nature « si excellente, qu'il n'étoit inférieur qu'à Dieu « seul, d'une science infinie, toutes ses paroles « étoient la vérité. A en juger par la conduite du « genre humain, telle que nous la représentent les « histoires des autres pays, on pourroit croire que « Brama étoit un de ces grands génies que la Pro- « vidence fait paroitre sur la terre de tems en tems

1. *Ces citations sont empruntées aux* Réflexions sur le gouvernement de l'Indoustan, *de Luke Scrafton, publiées pour la première fois en* 1763. *La première citation commence à la page* 1 *des* Réflexions. *(Note de S. Hill.)*

« pour le bonheur de l'humanité. Tels étoient « Confucius, Zoroastre, et l'on pourroit ajouter « Pierre le Grand qui, né dans un âge moins éclairé, « auroit pu être aussi révéré parmi les Russes que « les deux autres le furent dans leurs nations « respectives, lorsque le tems eût répandu un voile « sur ses défauts. »

« Ils font remonter l'existence de Brama à plu- « sieurs milliers d'années avant notre époque de la « création. Leur chronologie n'est pas, je crois « mieux fondée que celle des Chinois, mais il est « certain qu'ils peuvent prétendre à l'antiquité la « plus reculée. Les premières relations que nous « avons de ces peuples nous les représentent « comme ayant déjà porté les arts utiles à une « grande perfection, ce qui ne peut être que l'ou- « vrage de bien des siècles, a en juger par les pro- « grès de ces mêmes arts parmi nous. Peut-être ces « pays orientaux, peuplés dès l'enfance du monde, « n'ont-ils jamais dégénéré dans cet état de bar- « barie dans lequel nous avons été si longtems en- « veloppés. La terre, le climat étoient favorables « à l'espèce humaine. L'âme ignoroit ces passions « fougueuses que nos besoins dans un climat plus « rigoureux ont naturellement fait naître.

« Les Brames disent que Brama, leur législa- « teur, leur a laissé un livre, le vedam [1], qui con-

1. Le vrai mot est Bvedang, ou Bhedang. Voyez le mot Benares à la table.

« tient toute sa doctrine et ses institutions. Quel-
« ques uns disent que la langue originale dans la-
« quelle ce livre avoit été écrit, est totalement
« perdue, et qu'on ne possède à présent qu'un com-
« mentaire nommé Shastah, ou chastah, écrit
« dans la langue sanscrite connue seulement des
« Brames qui en font une étude particulière. La
« morale de ce livre enseigne à croire en un être
« suprême qui a créé une gradation régulière
« d'êtres, les uns supérieurs, les autres inférieurs
« à l'homme, l'immortalité de l'âme, et un état
« futur de récompenses et de punitions qui con-
« sistent dans la transmigration d'un corps à un
« autre, selon la vie qu'on aura menée dans son
« état précédent. Tel est l'objet de la croyance des
« vrais Brames, ou plutôt de ceux qui sont ins-
« truits, et le nombre n'est pas grand, mais dans
« l'opinion qu'il falloit avoir recours à des objets
« sensibles pour rendre tout cela intelligible au vul-
« gaire, on s'est servi d'allégories pour expliquer
« cette doctrine. De là sont venues toutes les
« images de l'être suprême, diversifiés selon l'at-
« tribut particulier qu'on vouloit exprimer : sa
« puissance par une figure avec quantité de bras
« armés de diverses façons ; sa sagesse par celle
« d'un homme avec une tête d'éléphant ; ainsi du
« reste, et c'est, on peut dire la vraie source de
« l'idôlatrie, car par la suite des tems on a perdu
« l'explication de ces figures ; elles sont devenues
« elles-mêmes les objets du culte, et comme la

« connoissance de la langue sanscrite est réservée « à un très petit nombre de Brames des plus « savants, ils se trouvent seuls possesseurs de cette « espèce de lanterne magyque, d'où ils font ré- « fléchir tels objets qu'il leur plait. D'ailleurs, « quoique tous les gentils du continent depuis « le cap Comorin jusqu'à Lahore s'accordent [1] à « reconnoitre le vedam, cependant ils different « beaucoup dans les altérations qui ont été faites. « De là différentes figures sont adorées dans « diverses parties de l'Inde, et la première simple « vérité d'un être tout puissant se trouve ainsi « perdu dans le culte absurde d'une multiplicité « d'images qui, dans le principe, n'étoient que les « symboles de ses divers attributs.

« Ces divinités sont adorées dans des temples « qu'on nomme Pagodes [2], bâtis dans toutes les « parties de l'Indoustan, dont l'etendue est une « terre sainte pour ses habitans, c'est à dire, il « n'y a pas un seul endroit où quelque divinité « n'ait paru et n'ait fait quelque chose pour mériter « un temple et des Brames pour le desservir. Quel- « ques uns de ces batimens sont d'une grandeur

1. Mr Scrafton s'est trompé ici. Ce que nous nommons le Vedam qui n'est qu'un commentaire des quatre Bvedas connu dans le Bengale et à Benares sous le nom de Tcharta Bvade n'est suivi que dans le Dekan, aux Côtes Coromandel et Malabar et dans l'isle de Ceylon. Tout l'Indoustan et le Bengale suivent un autre Shaster ou Commentaire du Tcharta Bvade.

2. *Ce paragraphe est emprunté à un autre livre ou à une autre édition. (Note de M. Hill.)*

« énorme, élevés en pierre de taille, et paroissent « avoir été l'ouvrage de plusieurs siècles ; quelques « uns sont suposés être l'ouvrage de la divinité « même ; ils sont ornés de figures représentant les « amours de leurs dieux et leurs histoires parti- « culières. Là c'est Eswara qui tord le col à Brama, « ici c'est le Soleil à qui on fait sauter toutes les « dents, la Lune à qui on a mis le visage en com- « pote dans un repas auquel les dieux s'avisent de « se battre. Ils disent que le Soleil et la Lune por- « tent encore les marques de ce terrible combat. « Ça et là dans leurs histoires on reconnoit bien « quelques allégories morales et métaphysiques ; « on apperçoit aussi de tems en tems les traces « d'un premier législateur, mais en général le bon « sens est si choqué de tout ce qu'il voit, qu'on ne « conçoit pas comment un peuple raisonnable « ait pu donner dans de pareilles extravagances.

« Leurs coutumes font partie de leur religion [1] « étant sanctifiées par le prétendu divin caractère « de leur législateur. Si les conjectures étoient « permises, on pourroit suposer que le Brama étoit « roi ainsi que législateur dans tout le continent « de l'Inde, que son principal but a été d'attacher « les Indiens à leur pays, et de rendre sacrées pour « cet effet toutes les coutumes qu'il jugeroit à « propos d'y établir. De là leur vénération pour les « trois grands fleuves qui arrosent le pays, le

1. *Scrafton's Reflections, p.* 5.

« Gange surtout, l'Indus et le Khri[s]tna ; de là « celle qu'ils ont pour la vache, créature si essen- « tiellement nécessaire dans un pays où le lait est « la nourriture la plus saine, et où les bœufs sont « si utiles pour la culture des terres. Mais ce qui « distinguent particulièrement les Indiens des « autres nations est leur division en tribus ou « castes. »

Il n'est pas possible d'en dire le nombre [1], chaque métier a pour ainsi dire sa tribu particulière [2]. « Celle des Brahmes est la première, mais encore « a-t-elle tant de sous-divisions qu'on s'y perd. Il « y a des brames de divers dégrés d'excellence, « qui ont le soin de la religion. Ils sont sacrés pour « les autres Indiens ; ils ont un empire despotique « sur tous les esprits. Il est assez difficile de donner « un caractère général des brames, à cause de la « différence qui se trouve dans leurs vues parti- « culiers, et les dégrés de connoissance qu'ils

1. *Scrafton's Reflections, p.* 6.

2. Les 4 principales castes d'où dérivent toutes les autres, sont :

1ere Les Brames qui viennent de la tête de Bramah (Sagesse de Dieu).

2de Les Kettry ou Kaytry, ou Sitry (Militaires, Potentats viennent du cœur de Bramah).

3e Les Beyses ou Byses (laboureurs, negociants, marchands, banquiers, viennent du ventre de Bramah).

4e Soudder, Choutres, ou Caetes viennent du pied de Bramah ; ce sont les artisans, ouvriers, domestiques, serviteurs.

« peuvent avoir. Quelques uns de ceux avec qui « j'ai eu occasion de m'entretenir [1], avouent leurs « erreurs introduites dans leur religion, recon- « noissent un être suprême, tournent en ridicule la « superstition et l'idolatrie de la multitude, mais « en même tems soutiennent que c'est une néces- « sité de s'accommoder à la fo[i]blesse du peuple et « ne veulent admettre aucun doute sur le prétendu « divin caractère de leur législateur. Parlez leur « de la vérité de la religion chrétienne, ils répon- « dent que le tout peut être vrai, mais que Dieu a « donné à châque nation des loix particulières, une « forme de culte différente des autres, qu'il leur a « prescrit la leur, suivie par leurs ancêtres depuis « plusieurs milliers d'années, et qu'ils n'ont aucune « raison de douter qu'elle lui soit agréable. Cette « façon de penser les porte à ne point s'embarasser « de faire des prosélites, et fait qu'on ne peut « guères les convertir. » Les brames descendent probablement des Brachmanes, dont l'antiquité parle avec tant de vénération, philosophes renommés dans le monde entier pour leurs sciences, et qui excelloient en astronomie ; mais en ce cas on peut dire que leurs descendants ont bien dégénéré, soit en qualité de philosophes, soit à titre de savans. Ils n'ont conservé que l'empire usurpé sur les consciences. Un petit nombre d'entre eux qui,

1. Beaucoup de Brames savans que j'ai vus à Bénares, m'ont dit la même chose.

comme j'ai dit, sont versé dans leur langue savante prennent l'essor au dessus du vulgaire. On en trouve quelques uns qui ont poussé leurs études dans les mathématiques assez loin pour se faire un système du monde entier, et un cours d'astronomie plus régulier qu'on ne croiroit, mais qui n'approche pas de la perfection à laquelle cette science est parvenue chez les Européens. Ils calculent très bien leurs éclipses. Je me souviens d'avoir entendu dire souvent au V. P. Boudier [1], Jésuite, qu'il avoit été surpris des connoissances qu'il avoit trouvées dans certain raja [2] qu'il avoit eu occasion d'entretenir pendant ses voyages dans l'Inde. Je me souviens aussi d'un certain *Saladjes montra*, officier de distinction, qui étoit à Patna, et que je voyois très souvent ; c'étoit un plaisir de l'entendre discourir et de voir les moyens dont il se servoit pour tâcher de concilier ses idées particulières d'astrônomie et de géographie avec celles qu'il avoit puisées parmi les Européens. Par une application suivie, il étoit venu à bout de concevoir assez bien notre système de l'univers. « Du reste [3], on peut dire que

1. *Au département des manuscrits de l'India Office, il y a un manuscrit des « cartes générale et particulière du Bengale », de James Rennell. Dans l'une des notes, il écrit que Claude Boudier, jésuite, a établi la longitude de Bénarès. C'est la seule fois où, à ma connaissance, il soit question de lui. La date est de* 1772 *environ. (Note de M. S. C. Hill.)*

2. Nadasingue, raja de Jeypour dans l'ouest d'Agra.

3. *Scrafton's Reflections*, p. 7-14.

« les brames en général sont aussi ignorants que « la multitude ; cela vient de ce que ceux qui « étudient la nature, et qui ont pénétré dans « quelques uns de ses secrèts, ne cherchent que les « moyens d'en profiter pour tromper le peuple et « s'attirer leur vénération. Pour y parvenir il est « nécessaire que le mystère ne soit confié qu'à très « peu de personnes. Par exemple, on doit être sur- « pris d'entendre tous les brames prédire imman- « quablement une éclipse, et cependant, demandez « leur ce que c'est qu'une éclipse, ils vous feront « tous l'histoire absurde d'un dragon qui veut « devorer le soleil ou la lune. Pour éviter ce mal- « heur il faut avoir recours aux ablutions, aux « charités, il faut, disent ils, se purifier dans la « rivière, et faire beaucoup de bruit pour épou- « vanter le dragon. L'éclipse passée, ils ont grand « soin de faire entendre au peuple, que sans toutes « ces cérémonies, le dragon n'auroit pas quitté « prise. Au fond, le commun des brames n'en sait « pas plus que le peuple, mais ils ont entre les « mains une suite d'éclipse[s] calculées pour quel- « ques milliers d'années, travail dû à quelques « brames réellement savans, dont ils abusent pour « tirer avantage de l'ignorance de la multitude. « Leur système est que sans cela, le peuple ne pour- « roit être bien gouverné ; ainsi l'on ne doit pas « être surpris des excès où les emporte l'astrologie « judiciaire qu'ils ont poussée jusqu'au dernier « dégré de folie. L'almanach composé par leurs

« brames a une planette, ou un génie particulier,
« non seulement pour chaque jour mais encore pour
« chaque heure, chaque minute et chaque action.
« Rien ne se fait sans le consulter, et pour former
« ce qui s'appelle le moment heureux, il faut le
« concours de je ne sais combien de circonstances
« favorables. Certains jours sont bons pour mar-
« cher dans le nord ; d'autres jours sont pour aller
« au sud ; certains jours sont tellement remplis ou
« occupés par les mauvais génies qu'il faut absolu-
« ment s'abstenir de toute affaire. Lorsqu'après
« bien des consultations faites dans toutes les
« règles, on prend enfin son parti ou se croit au
« moment d'agir, s'il survient un coup de tonnerre,
« voilà tout dérangé, toutes les résolutions sont
« anéanties, quelque chose que puisse dire l'alma-
« nach et vous remarquerez que les Mahométans
« ne sont pas plus sensés là dessus que les Gentils ;
« ils ont aussi leurs astrologues, de sorte qu'entre
« Mahométans et Gentils, il y a pour le moins la
« moitié de l'année perdue par les mauvais génies.
« Le principal astrologue est de tous leurs conseils,
« rien n'est entrepris sans son avis, et son *veto* est
« tout aussi efficace que pouvoit l'être celui d'un
« tribun dans le sénat de Rome. L'opinion qu'on y
« a attachée le rend, en effet, de la plus grande
« conséquence. Un général qui s'aviseroit de
« faire marcher l'armée contre le sentiment de
« l'astrologue, seroit tout aussi condamnable que
« le général romain qui engagea le combat,

« quoique les poulets ne voulussent pas manger. »

Il y a, comme j'ai déjà dit, plusieurs divisions dans la caste des brames. Ils portent tous le cordon, mais diffèrent par le nombre de fils dont il est composé. Les grands brames ne peuvent rien manger de ce qui a vie. Si, à l'aide d'un microscope, vous leur faites voir des insectes dans les fruits, dans le lait qu'ils mangent, ils vous disent que c'est une erreur de votre part, que l'objet aperçu est dans le verre et non dans ce qu'ils mangent. Leur abstinence de toute chair vient sans doute de la doctrine de la métempsycose, mais comment concilier cette opinion avec la permission qu'ont les autres gentils, et même beaucoup de brames de manger de plusieurs sortes de poissons, du mouton, du cabri et de presque toutes les bêtes fauves ? Certains animaux terrestres ou aquatiques qui sont permis à une caste sont défendus à une autre ; il n'y a que la dernière [1] à qui il soit permis de manger de tout, aussi est-elle toujours regardée comme impure. Ces distinctions me feroient croire que dans le système du législateur, il entroit moins de religion à cet égard que de politique pour la conservation des animaux. Les seuls véritablement sacrés sont la vache, le bœuf, le veau, certains oiseaux sauvages ; la volaille domestique est regardé comme impure chez les gentils, même plus

1. C'est à dire une cinquième formée par ce qu'on nomme les halalkores ou Parias.

que le cochon parmi les Maures. J'ai dit qu'il étoit permis à des brames de manger certaines viandes. J'en ai eu à mon service qui mangeoient tous les jours de la viande de cabri. Au reste, c'est, je crois, selon les circonstances où le brame se trouve ; à l'armée, par exemple, en voyage, il lui sera permis de faire bien des choses dont il seroit obligé de s'abstenir s'il étoit chez lui ; mais, d'ailleurs, il faut que l'animal dont il mange la chair ait été sacrifié à son idole et, que le tout soit appreté de la main d'un brame. Qui que ce soit d'une autre caste ne doit toucher au plat, sans quoi, il faudroit refaire la cuisine. Du même principe un brame ne peut s'allier à une autre caste, parce que la sienne est la plus élevée. Malgré cette supériorité si décidée au faveur des brames, on en voit quantité qui servent dans les familles des castes inférieurs, surtout dans celles des riches marchands et banquiers qui, ainsi que les rajas, se font un honneur de ne rien manger qui ne soit préparé par un brame. Ce brame domestique, cependant, conserve toujours sa dignité ; il reçoit l'humble salut de son maître, et le lui rend en tendant la main droite d'un air de protection.

Les avantages temporels qui reviennent aux brames de leur autorité spirituelle, et l'impossibilité d'être admis dans leur tribu, ont probablement donné naissance à cette prodigieuse quantité de faquirs qui, par les pénitences les plus austères, se mettent à la torture pour s'attirer la même véné-

ration qu'un brame acquiert par sa seule naissance.

« Les Brames [1] qui se trouvent tout à fait « dégagés des affaires du monde, forme une espèce « de gens fort superstitieux et de mœurs très « innocentes, qui étendent la charité autant qu'ils « peuvent sur les hommes et les animaux ; ils font « consister la perfection de leur religion dans l'ob- « servation exacte du nombre de cérémonies pres- « crites en l'honneur de leurs dieux, et dans la « plus grande attention à préserver leurs corps de « toutes souillures ; de là toutes ces purifications, « ces ablutions, auxquelles on les voit presque « toujours occupés. » Un Européen qui, pour la première fois de sa vie, verroit un brame faire sa prière sur le bord du Gange, ou à quelque fontaine privilégiée, seroit tenté de le prendre pour sot par la quantité de signes qu'il fait et la variété de ses gestes ; il faut assurément qu'il ait bonne mémoire pour ne pas se tromper. Probablement ils ont quelque livre qui répond à notre rituel, mais beaucoup plus ample.

Le service qu'ils estiment le plus agréable à leurs divinités est celui qu'ils nomment *Pouja*, qui n'est autre chose qu'un sacrifice d'offrandes, accompagné de toutes les cérémonies que la superstition peut avoir inventée. Les rajas le font célébrer presque tous les jours chez eux, et même

1. *Scrafton's Reflections*, p. 7.

dans leur camp. Ils ont un certain nombre de brames qui officient. Le chef brame fait arranger sur des planches, ou sur un lit de gazon tous les petits dieux, ou pagodes de différens métaux et figures. On y met des vases pour les ablutions, on y répand toutes les fleurs de la saison, on y apporte en offrande du ris, du blé, du sel, enfin les fruits de la terre qu'on est à portée d'avoir. Le principal brame, assisté de ses confrères, fait les prières accoutumées auxquelles doivent se joindre tous les Indiens présents. Pendant la cérémonie qui dure une heure et plus, on entend de tems à autre, le carillon de plusieurs clochettes, et surtout à la fin, le tintamarre devient insupportable.

Tous les brames qui, d'une manière ou d'autre, se trouvent engagés dans les affaires du monde, n'ont rien dans leurs mœurs qui doive leur faire donner la préférence sur les autres Indiens, bien au contraire, ils ne les valent pas. Dans la persuasion où ils sont que l'eau du Gange doit effacer leurs crimes, et n'ayant, d'ailleurs, presque rien à craindre des loix sous un gouvernement gentil, ils abusent souvent de leurs privilèges pour donner dans des excès qu'on voit rarement parmi les autres Indiens.

Les Tribus inférieures à celle des brames doivent toutes avoir leur rang assigné. L'Indien d'une caste inférieur se croit honoré en adoptant les coutumes d'une caste au dessus, mais celle-ci sacrifieroit tout plutôt que de céder le moindre de

ses privilèges. L'inférieur reçoit tout avec respect du supérieur, mais celui ci ne mangera absolument rien de ce qui aura été accommodé par une personne d'une caste au dessous de la sienne. Leurs mariages, ainsi que ceux des brames, sont limités dans leurs castes particulières, aucune alliance étrangère n'est permise. Cependant on fraude la loi ; du moins j'ai vu des exemples par lesquels il sembleroit prouvé que dans certains cas, un homme peut prendre une femme d'une caste supérieure à la sienne, mais il ne doit jamais en prendre une qui lui soit inférieure. De là, outre la physionomie commune à tous les Indiens gentils, on reconnoit un air de ressemblance dans les personnes d'une même caste. Il y a des castes remarquables pour leur beauté, d'autres qui le sont par leur laideur ; la dernière est celle qu'on nomme *halalkores*[1]. C'est un composé de tout ce que la nation a de plus vil ; destinés à la misère par leur naissance, ils sont employés dans la société à ce qu'il y a de plus bas ; leur fonction la moins ignoble est celle d'enterrer les morts. Les blanchisseurs[2] sont un

1. On les nomme Parias à la Côte Coromandel.

2. Les blanchisseurs sont bien censés de la dernière caste (Parias ou halalkores), cependant comme l'idée de malpropreté ne tombe que sur ce qu'ils prennent et que tout ce qu'ils presentent, ou raportent est propre ; que, d'ailleurs, on est obligé de se couvrir le corps de ce qui sort de leurs mains, on peut dire qu'ils ne sont que demi parias ; on fait une distinction en leur faveur.

degré au dessus. Les halalkores sont regardés avec tant d'horreur que dans quelques parties de l'Inde, comme à la côte Malabare, si un halalkore vient à toucher un homme distingué par sa naissance, un Nair, par exemple, celui ci tire son sabre et le tue impitoyablement ; il n'a à craindre ni les loix, ni les remords de sa conscience. Un Indien qui vient à perdre sa caste, telle qu'elle soit, se trouve dans la caste des halalkores, mais ce n'est pas sans retour. Aujourdhui il n'y a point de crimes que les brames n'ayent trouvé le moyen de faire expier moyennant des pénitences, et surtout des aumônes, dont une bonne partie tombe dans leurs mains.

La plupart des gentils vivent de lait, de ris et de légumes assaisonnés d'épiceries et autres drogues que fournit le pays. Ils se contentent de cette nourriture moins par religion que parce qu'elle leur coute peu, car les brames exceptés, et une ou deux autres castes, il leur est permis de manger du poisson et certaines viandes ; aussi ceux qui sont en état de se procurer ces douceurs s'en privent rarement. Il y a quelques castes distinguées, où l'on voit toutes les familles, quoique riches, se nourrir beaucoup plus scrupuleusement que les brames mêmes ; soit par dévotion, soit par ostentation, il n'est pas permis d'y bruler du suif parcequ'il vient de l'animal ; je ne sais même s'il leur seroit permis d'avoir une tabatière d'écaille ou de corne. On leur met dans l'idée qu'en se con-

damnant à une abstinence aussi scrupuleuse de tout ce qui a raport à l'animal, ils auront un jour le bonheur d'être associés aux brames par les transmigrations. Ils devroient donc, pourriez vous me dire, s'abstenir aussi de lait, et de nos draps. Mais il y a une différence ; le lait et la laine se tirent de l'animal sans qu'il en souffre. Le soldat gentil a la permission de manger du mouton, du poisson, du gibier. En général, on doit convenir que l'Indien vit très sobrement ; on en voit très peu qui fassent usage de liqueurs fortes.

Il seroit trop long de détailler toutes leurs cérémonies, ou plutôt leurs folies religieuses. Plusieurs autres en ont fait des collections très amples, sans compter celles que donneront probablement un jour les Missionnaires Italiens qui m'ont paru avoir très approfondi la religion des Gentils et les différences qui s'y trouvent d'un pays à l'autre. Je me contenterai de dire qu' « au milieu de tant « d'erreurs, on voit avec plaisir qu'ils reconnois- « sent les vérités qui forment l'harmonie de l'uni- « vers, savoir qu'il existe un être suprême, à qui « rien ne peut être aussi agréable que la charité « et les bonnes œuvres. Les cérémonies de leur « culte au grand temple de Djagonat, où tous les « Indiens vont en pélérinage, semblent n'avoir été « instituées que pour leur rappeler ces vérités. Là, « le brame, le laboureur, le marchand, toutes les « castes présentent leurs offrandes, mangent et « boivent ensemble, donnant par là à entendre que

« toutes les distinctions sont d'invention humaine, « et qu'aux yeux de Dieu tous les hommes sont « égaux.

« Cette division, en différentes classes, a eu deux « effets sur toute la nation ; elle est cause, par le « défaut d'union entre les membres qui la compo- « sent qu'elle a dû toujours être facilement vaincue « par le premier étranger qui s'est présenté ; mais « aussi c'est cette même division qui a soutenu « les manufactures dans le pays, malgré toutes les « vexations des Mahométans, car tant que le fils « ne peut suivre d'autre profession que celle de « son père, les manufactures ne peuvent tomber « qu'en exterminant la nation même. » Ce que dessus cependant ne doit pas être pris à toute rigueur. J'ai eu occasion de voir des gentils d'une profession toute autre que celle de leur père. J'ai vu aussi beaucoup de soldats ou sipayes, dont les pères n'avoient jamais été soldats ; mais à l'égard de ces derniers on peut dire qu'il est permis à tout gentil d'être soldat. Le législateur n'a jamais prétendu les mettre hors d'état de se défendre, quoiqu'il les ait mis en effet dans l'impossibilité de faire une bonne défense, et c'est en quoi il s'est trompé ; il y a des brames soldats, j'en ai vu, qui se battoient très bien.

« Les gentils se marient dès l'enfance. Malgré cela « les femmes indiennes sont remarquables par « leur fidélité conjugale qui les porte à suivre « leurs maris sur le bucher. Beaucoup de per-

« sonnes prétendent que cette coutume ne fut « établie que pour en abolir une qui s'étoit intro- « duite, dont les maris étoient la victime. » Mais pourquoi cette coutume n'est-elle que dans certaines castes ? car il s'en faut de beaucoup que toutes les femmes ayent la permission de se bruler ; on dira, peut-être, qu'il n'y avoit que ces castes où les femmes s'avisassent d'empoisonner leurs maris. Quoiqu'il en soit [1], il est certain « qu'aujour- « d'hui la plupart des femmes paroissent se prêter « à ce sacrifice par un sentiment d'honneur et « d'affection conjugale. Il faut remarquer que le « mari et la femme sont élevés ensemble dès leur « enfance. La femme n'a aucune occasion de faire « connoissance d'un autre homme ; toutes ses « affections sont concentrées dans le seul objet de « son amour. » Elle est instruite de bonne heure et préparée à ce sacrifice qu'elle est accoutumée à regarder comme le plus grand bonheur qui puisse lui arriver. Elle est fortement persuadée qu'en se brulant avec son mari, elle sera heureuse avec lui dans l'autre monde, quoique, peut être, elle ait été maltraitée dans celui ci. J'ai vu bruler des femmes qu'on m'a assuré n'avoir pas été trop bien avec leurs maris. On fait entendre à la femme, que si elle néglige de donner cette dernière marque de son amour, elle court risque de perdre pour jamais son mari qui pourroit bien se remarier

1. *Scrafton's Reflections*, p. 10.

pendant son absence. Quelques mauvaises que soyent ces raisons, néanmoins si ces pauvres femmes sont réellement persuadées de leur solidité, il faut avouer qu'elles forment ensemble un puissant motif. Tout cela est bon pour celles qui sont enthousiasmées de leur mari ; mais comme dans le grand nombre des femmes qui se brûlent, il en faut compter quelques unes qui, peut-être, ont toujours été très peu sensibles à l'amour conjugal, semblables à celle dont parle M. de Voltaire qui, très disposée, d'ailleurs, à se bruler, ne voulut plus y consentir, dès qu'on lui fit entendre qu'elle alloit joindre son mari. Il faut bien que quelque autre motif les engage à ce sacrifice. Aussi Messieurs les brames ont-ils soin d'étudier le caractère de la femme, ses inclinations ; l'honneur de la famille intéressé à ce que cette femme se brule, porte les parens à ne rien cacher aux brames. On n'a garde de lui parler de son mari, ou si on lui en parle, c'est pour lui faire espérer qu'elle le retrouvera tel qu'elle pourroit le souhaitter, tant par la figure que pour le caractère, qu'elle jouira d'un bonheur éternel, dont on explique les détails de la manière à l'enchanter. On lui représente l'honneur de sa famille, le sien, la disgrâce, l'infamie dans laquelle elle doit passer ses jours si elle ne se brûle pas, les malheurs qui l'attendent ; de sorte que cette pauvre créature n'est bientôt plus à elle même, son imagination est enflamée par tout ce qu'elle entend ; l'amour quelquefois, mais plus souvent

l'honneur, la crainte, l'espérance, tous ces motifs puissants, assaisonés de quelques prises d'opium qu'on a soin de lui faire prendre, la font passer par cette épreuve terrible avec un courage qui paroit au dessus de l'humanité.

Dans quelques parties de l'Inde, lorsque le raja vient à mourir, non seulement ses femmes se brulent, mais son médecin même est obligé d'en passer par là ; aussi lorsque le raja commence à vieillir, on le laisse souvent se soigner lui même.

Ce n'est pas dans les femmes seules qu'on remarque ce courage à affronter la mort ; les hommes en donnent quelquefois des exemples. On verra un brame, ou même un homme fort au dessous qui se croira deshonnoré, et obligé de perdre sa caste, on le verra s'ouvrir le ventre d'un coup de couteau, et mourir à la porte de celui qui l'a maltraité. On a vu souvent des pères et mères, dans l'impuissance de se venger, avaler du poison et se punir eux mêmes de l'affront fait à leur famille par la violence des Mahométans. C'est un double crime, disent-ils, qu'ils rejettent sur le coupable, et que la divinité ne laisse jamais impuni. Les punitions corporelles ne font rien à un gentil pourvu qu'elles n'attaquent point son honneur établi sur les principes de sa religion. Les gouverneurs maures savent bien tirer parti de cette façon de penser, lorsqu'ils veulent tirer de l'argent d'un gentil ; il souffrira mille coups de fouet, plutôt que de découvrir son trésor, mais si sa

pureté religieuse est en danger, il cède souvent et donne ce qu'on lui demande ; s'il n'en a pas le moyen, souvent il trouvera parmi ses confrères de quoi y supléer. Le courage se fait appercevoir dans tous, à ces sortes d'occasions quelques lâches qu'ils puissent être d'ailleurs.

« Les Indiens sont assez charitables. Les brames « qui, à d'autres égards ont perverti la doctrine « du législateur ont eu, néanmoins, grand soin « d'entretenir l'amour du prochain dans les esprits, « en leur faisant comprendre combien une trans- « migration heureuse ou malheureuse dépend « de l'exercice ou du défaut de cette vertu. Ils « y ont même attaché une sorte de vanité qui, « pour le bonheur du pays, étend partout ses « effets. Rien ne flatte plus leur ambition que « d'avoir un temple, une chauderie, un étang qui « porte leur nom ; ce sont des monumens publics « qui font plus honneur aux enfans que toutes les « richesses que leurs parens auroient pu leur lais- « ser. »

Les mœurs d'un Indien sont douces. Il fait consister son bonheur dans les plaisirs d'une vie privée. Ses amusemens sont d'aller à la pagode, d'assister à toutes les fêtes de religion qui sont fréquentes, et dont quelques unes sont très gayes. Il fait son étude et son plaisir de remplir avec la plus grande précision une variété de cérémonies que le brame lui prescrit en toute occasion, car un indien offense continuellement ses dieux ; il

est toujours en faute par les idées singulières qu'il s'est formées sur l'impureté. Il faut donc qu'il soit sans cesse occupé à réparer le mal ; mais il n'y peut réussir qu'en satisfaisant à tout ce qu'exige le prêtre. Sa religion lui défend de voyager sur mer, aussi, n'a-t-il besoin de rien du dehors ; la terre qu'il occupe lui fournit abondamment et sans peine toutes les nécessités, toutes les commodités de la vie. Cette deffense ne s'étend pas, cependant, sur les soldats, ou du moins y a-t-il une tolérance en leur faveur.

Lorsque les Indiens voyagent sur les rivières, et surtout sur le Gange, ils ne peuvent faire cuire leur nourriture tant qu'ils sont sur le batteau ; ils se soutiennent toute la journée en mangeant du béthel, quelques fruits secs, du ris et d'autres grains passés au feu la veille. Sur le soir le batteau vient à terre ; pour lors ils font leur cuisine, mais avec autant de précautions que les brames. C'est ce que j'ai eu occasion de voir plusieurs fois en parcourant le Gange avec des flottes considérables. Quelque fois j'avois avec moi plus de mille rameurs, dont les trois quarts étoient Gentils. A l'attérage, les Maures qui s'étoient bien nourris chemin faisant ne songeoient plus qu'à dormir, pendant que les pauvres gentils, quoique aussi fatigués, étoient obligés de travailler à leur cuisine. Ils se mettent cinq ou six ensemble, parmi lesquels on prend le plus entendu qui fait nettoyer et laver un petit espace de 8 ou 10 pieds de diamètre, et dont la

circonférence doit être bien marquée ; après quoi il fait faire de petits fournaux, et se met à travailler pendant que les autres lui apportent du bois, de l'eau et autres choses dont il peut avoir besoin. Si quelqu'étranger passe, ils ont soin de crier de ne pas approcher. Si malheureusement, un homme d'une religion différente vient à toucher ce qui contient leurs vivres, c'est autant de perdu pour eux ; il faut qu'ils recommencent à nouveaux frais. Le cas est arrivé souvent. J'ai vu quelquefois des soldats Européens pris de boisson, et par pure malice attendre le moment que tout fût prêt pour porter le trouble parmi nos rameurs ; il falloit entendre alors les cris et les plaintes de ces pauvres gens ; si on ne leur rend pas justice, il y a de quoi les faire tous déserter. On punit le soldat et le commandant est obligé de donner aux brames de quoi acheter de nouvelles provisions.

« De tout ce que je viens de dire [1] on a lieu de « conclure que les Gentils sont un peuple doux, « superstitieux et charitable, caractère formé par « leur tempérance, leurs coutumes et leur religion. « Ils connoissent peu ces différentes passions qui, « parmi nous, forment les plaisirs et les peines de « la vie. En se mariant aussi jeunes, et n'ayant, « d'ailleurs, aucune idée de ce que nous nommons « société de femmes, ils sont moins sujets à l'amour, « c'est à dire à ses violents effets. L'ambition se

1. *Scrafton's Reflections*, p. 15.

« trouve bornée autant qu'elle peut l'être par les « obstacles insurmontables que la religion a posés « en limitant la sphère de chaque individu. A l'é- « gard de toutes ces folies que la débauche occa- « sionne, elles ne peuvent avoir lieu, puisqu'ils « s'abstiennent de toutes liqueurs enivrantes ; « mais aussi de tout cela, il résulte qu'ils n'ont pas « cette force d'esprit ni toutes les vertus entées, « pour ainsi dire sur ces passions qui rendent nos « sentimens beaucoup plus vifs ; ils préfèrent une « apathie fainéante et répètent souvent ce passage « d'un de leurs livres, *il vaut mieux s'asseoir que de « marcher, se coucher que d'être assis, dormir que « de veiller, et la mort vaut mieux que tout.* Leur « tempérance jointe à la chaleur accablante du « climat éteint toutes leurs passions, et ne leur « laisse que l'avarice, passion favorite des âmes « foibles. Ce penchant à l'avarice est d'ailleurs « fortifié par l'oppression du gouvernement qui ne « permet pas a un sujet de s'élever au dessus de « la médiocrité. L'autorité a toujours été jalouse « de l'influence des richesses. Les gouverneurs « mahométans voient d'un œil impatient l'accrois- « sement de la fortune des particuliers, et l'enlevent « au moment qu'ils s'y attendent le moins pour « prévenir ce malheur. Un gentil a coutume d'en- « terrer son argent si secrètement que ses propres « enfans n'en ont aucune connoissance. Le gouver- « nement fait saisir sa personne, mais vous seriez « étonné de ce que ce gentil souffrira plutôt que

« de découvrir son trésor. Lorsque les traitemens « les plus rudes ont été sans effet, on le menace de « le souiller, de lui faire manger de la vache, par « exemple, ce qui lui feroit perdre sa caste ; mais « cela même quelquefois est inutile. Le désespoir « faisant oublier au gentil tout ce qui peut l'atta- « cher à la vie, il s'ouvre le ventre, ou avale du poi- « son, et porte son secret au tombeau. Il se perd « de cette façon des sommes considérables ; c'est « même la meilleure raison qu'on puisse donner « de ce qu'on ne voit pas l'argent devenir plus « commun dans l'Inde, quoiqu'il n'en sorte pas [1], « et malgré la quantité qu'on y transporte tous « les ans.

« Les Gentils dans les provinces du sud sont « assez grands, mais minces, foibles, et très « souples. Leur manière de se nourrir n'est pas « propre à faire des hommes robustes. C'est à la « souplesse dont est partagée toute la forme d'un « corps indien, et qu'on remarque encore mieux « dans la configuration de sa main, que nous « sommes redevables de la perfection à laquelle « ils ont porté leurs manufactures de toiles. Le « même instrument dont se sert un Indien pour « faire une belle pièce de mousseline produiroit « à peine une pièce de canavas sous les doigts « inflexibles d'un Européen. Les Indiens parois- « sent d'une assez bonne santé, et malgré cela on

1. Ceci a été écrit en 1763.

« les voit rarement parvenir à un grand âge, mais « aussi ils sont hommes lorsque nous ne sommes « encore qu'enfans. Rien de plus commun que de « voir un enfant dans les bras d'une mère d'onze « a douze ans, et dont le père n'en a pas plus de « treize à quatorze. Les femmes stériles sont très « rares, mais elles ont peu d'enfans. A 18 ans, « leur beauté est sur le déclin, et à 25 elles parois- « sent vieilles. Les hommes se soutiennent mieux ; « trente ans est leur tropique, passé cela, ils tom- « bent à vue d'œil. Ainsi l'on peut dire que le « printems de la vie est très court chéz eux ; leurs « organes sont usés avant que les facultés de l'âme « ayent pu parvenir à aucune perfection [1]. »

Il ne faut pas comprendre dans le caractère général de l'Indien ceux qui habitent les bois et les montagnes, cela fait un peuple tout différent. Ils sont la plupart comme des sauvages, voleurs déterminés et bravant la mort pour le plus petit

1. Il ne faut raporter tout cela qu'aux parties méridionales de l'Inde ; dans le nord les hommes et les femmes sont plus robustes, se soutiennent mieux. J'ai vu des Gentils et des Mahométans qui avoient plus de cent ans. Il n'y a chez les Indiens, Mahométans ou Gentils, aucun registre public contenant la naissance des individus, de sorte qu'il n'est pas possible de savoir exactement l'âge d'une personne ; la tradition y suplée les naissances ; les morts sont constatées par un à peu près sur tel règne, tel commandant, tel juge, tel événement. On parvient plutôt à savoir l'âge, la généalogie d'un cheval de prix, surtout si c'est de race arabe, que l'âge ou la généalogie de son maître.

intérêt. Dans la presqu'isle on les nomme *Taliars*, *Kalers*. Ils ont des chefs puissans nommés *Paléagars* que les gouverneurs de province sont souvent obligés de déménager. Dans le Bengale et dépendances, il y a beaucoup de ces sortes de créatures qui habitent le long des montagnes de Rajemolle, et la province de Bodjepour en est remplie.

Toutes les armées dans l'Inde ont avec elles certain nombre de voleurs qu'on nomme *Loutchas* dont les chefs sont au service des commandants à qui ils payent, d'ailleurs, plus ou moins pour avoir la permission d'exécuter leurs beaux exploits. Ces compagnies de Loutchas n'étoient autrefois composés que de ces sauvages dont je viens de parler, mais aujourdhui quantité de gens maures ou gentils qui n'ont ni feu, ni lieu, se mêlent de faire le même métier. Leur nombre dans une petite armée surpasse quelquefois celui des soldats. Ce sont eux qui répandent partout l'allarme, qui brulent et saccagent à droite et à gauche, mais aussi ce sont eux qui entretiennent souvent l'abondance dans une armée par les decouvertes qu'ils font de provisions et autres choses nécessaires. Ils sont à pied, ils n'ont qu'un sabre ou un bâton ; voleurs aussi adroits et déterminés qu'il en fut jamais, ils se glissent dans le camp ennemi sous toutes sortes de formes pour enlever les chevaux, et en viennent à bout avec une dextérité surprenante. Il se fait même quelquefois de commandant à commandant des paris très considéra-

bles à leur sujet. Voici ce qu'on m'a raconté :

Un chef dont on menaçoit de faire prendre le meilleur cheval, le faisoit mettre par précaution dans sa tente une heure avant la nuit, s'en réservant la garde à lui même, et posoit en dehors plus de cent personnes pour empêcher qui que ce soit d'entrer sans ordre. Chaque cheval de prix dans l'Inde, outre son palefrenier, a un homme ou deux pour lui fournir de l'herbe ; mais de plus, il y a autour des camps quantités de gens qui vont et viennent avec de gros paquets d'herbes pour vendre. Un soir, comme le chef étoit apparemment à poser ses sentinelles, il aperçut trois ou quatre de ces fourageurs ; le marché fait, ceux ci portèrent dans la tente les paquets d'herbes qu'ils étendirent devant le cheval en présence du maître ; après quoi ils se retirèrent. Le chef après avoir bien soupé se mit sur son lit, ayant soin de passer à son bras une corde qu'il avoit attachée au licou de son cheval. Sur le minuit, l'animal, malgré l'obscurité, apercevant quelque chose remuer devant lui, prend l'épouvante, recule et par ses mouvemens de tête, arrache ses piquets, et réveille son maître. Un jeune homme extrêmement petit, mince et souple avoit été introduit, caché dans un des paquets d'herbes, et les autres avoient été jettés sur lui. Ce voleur, étendu comme un crapaud sous l'herbe, avoit voulu défaire un des piquets, mais entendant la voix du maître, il resta tranquile dans la même position. On apporte de

la lumière ; le chef regarde partout, et ne voit rien. Il fait remettre les piquets en terre, et dans cette opération cloue la main du voleur qui eut le courage de souffrir sans faire le moindre mouvement. Chacun s'étant retiré, le maître se remit au lit ; une, ou deux heures après, le voleur qui avoit apperçu la corde passée au bras du maître vint à bout de la couper, tout cloué qu'il étoit. Il se détache ensuite, coupe les cordes qui retenoient le cheval, saute dessus, et décampe en passant sur le ventre à ceux qui étoient en sentinelles. On crie, on veut courir après, tout fut inutile ; le voleur bien monté et qui connoissoit la carte, se mit bientôt hors de danger [1].

Voici encore un fait qui paroit prouvé, et sur lequel on peut juger du caractère de ces gens. Du nombre des callers employés par les Anglois pour voler les chevaux de leurs ennemies, deux frères furent pris et convaincus d'avoir volé en différents tems tous les chevaux du major Laurence et du capitaine Clive, le même qui a fait tant de bruit dans le Bengale. Les prisonniers avouèrent le fait, mais ayant su qu'ils alloient être pendus, l'un d'eux s'offrit d'aller chercher les chevaux pendant que son compagnon resteroit en prison, et de les ramener sous deux jours, mais à condition

1. *Cette histoire est apparemment empruntée à l'histoire d'Orme. (Vol. V, p.* 381-382 ; *réimpression de* 1861*). Note de M. Hill.*

qu'ils auroient leur pardon. La proposition acceptée, l'un d'eux fut mis en liberté. Ne reparoissant pas au tems marqué, le major Laurence fit venir celui qui étoit détenu, et lui demanda pourquoi son frère n'étoit pas revenu, ajoutant qu'il n'avoit qu'à se préparer à mourir, si les chevaux n'étoient pas rendus avant le lendemain soir. Le caller sans se déconcerter, repondit qu'il étoit surpris de ce que les Anglois fussent assez simples pour s'imaginer que son frère et lui eussent pu être dans l'intention de restituer un butin aussi considérable, capable seul de faire la fortune de toute la famille, et cela pendant qu'il ne tenoit qu'à eux de le garder au prix d'une vie qu'il avoit exposée maintes fois pour attraper un peu de ris. Il ajouta qu'étant déterminés l'un et l'autre à périr s'il le falloit, plutôt que de rendre les chevaux, on ne pouvoit pas trouver mauvais qu'ils eussent cherché un moyen de sauver l'un des deux. Cet homme prononça cette appologie singulière d'un air si indifférent sur le sort qui le menaçoit que toute l'assemblée se mit à rire. On eut pitié de lui. M. Clive ayant parlé pour lui au Major, on se contenta de le chasser.

J'avois toujours entendu dire que les habitans des bois étoient plus barbares que les sauvages de quelque partie du monde que ce fût, et cela fondé sur une coutume qu'on prétendoit établie parmi eux, qui est que lorsque deux hommes ou femmes de la même nation ont querelle ensemble, chacun

est obligé de souffrir, ou d'exercer les tourmens ou cruautés que l'autre juge à propos d'exercer sur lui même ou sur sa propre famille. La fureur de la vengeance les transporte tellement, disoit on, qu'on a vu quelquefois un homme pour un petit affront, massacre[r] sa femme et ses enfans, seulement pour avoir la satisfaction détestable d'obliger son adversaire à commettre les mêmes cruautés sur sa famille ; mais l'auteur anglois [1] assure que pour l'honneur de l'humanité aucun des officiers anglois n'a apperçu la moindre chose qui ait raport à des pratiques aussi diaboliques, et je ne sache pas qu'aucun des officiers françois ait jamais été témoin de pareilles horreurs.

Mœurs et coutumes des Maures.

Comme vous avez déjà lu probablement ce que j'ai écrit sur le gouvernement des Maures, vous devez savoir à peu près ce que je pense à leur sujet ; ainsi il me reste à dire peu de chose, et ce peu sera tiré, du moins en partie, de l'ouvrage anglois ; mais avant que d'aller plus loin, je veux vous demander pourquoi nous nommons Maures ces mahométans de l'Inde, qui sont encore plus étonnés que moi de ce que nous leur donnons un nom qu'ils ne portent pas. En effet, ce nom est impropre, et ne convient, je crois, qu'aux habitans de la Mauri-

1. *V.* Orme's History, *vol* 5, *p.* 382. — *M. Orme attribue cette histoire au père jésuite Martin. (Note de M. Hill.)*

tanie. La cause de cette erreur vient sans doute de quelque ressemblance que nous avons trouvée entre les Mahométans de l'Inde et ceux qui autrefois possédoient l'Espagne sous le nom de Maures ; d'ailleurs, il falloit une dénomination générale pour tous ces Mahométans de différens pays qui n'en ont pas entre eux. Il y a des Arabes, des Persans, des Patanes ou Afghans, et des Mogols ; mais il y a encore des Mahométans à qui les noms ci-dessus ne peuvent convenir. Il n'y avoit autrefois dans les Indes que des gentils ou idolâtres. La religion mahométane, portée par les Arabes, et tels autres peuples que vous voudrez, s'y étant établie par le fer et le feu, beaucoup d'Indiens l'embrassèrent plutôt que de périr. D'ailleurs, quoique les famille mahométanes venues dans l'Inde soient très jalouses de conserver le nom de leur origine, il n'est pas possible que dans le commun, il n'y ait beaucoup de ces Arabes, Persans, Patanes et Mogols établis depuis tant d'années qui ont perdu par le croisement des races, non seulement entre elles, mais aussi avec les familles d'Indiens convertis le nom primitif qui pouvoit les distinguer. On les nomme Indous Mouzoulmans (indiens vrais croyans) par distinction du gentil qu'on nomme simplement Indou. Le mot *Indoustan* dont nous pourrions nous servir les distingueroit assez des Gentils et de la grande quantité des Persans, Patanes et Mogols nouvellement établis, ou qui conservent encore le nom de leur origine ; mais ce

nom seroit encore impropre, ne convenant qu'à ceux qui sont dans le pays dit Indoustan. Le Bengale n'en fait pas partie ; la presqu'isle n'en est pas non plus, et cependant il y a dans ces deux endroits beaucoup de Mahométans qui ne sont ni Persans, ni Patanes, ni Mogols ; quel nom faudroit-il leur donner ? On s'est tiré d'embarras en confondant tous les Mahométans sous le nom de Maures. Nous ferions mieux de distinguer les habitans de l'Inde en les nommant Indiens, Gentils, et Indiens Mahométans.

« Si nous voulons connoitre le vrai caractère « des Maures, il faut le chercher dans la manière « dont ils sont élevés. Les enfans de famille, les « garçons sont abandonnés aux soins des eunuques « et des femmes jusqu'à l'âge de cinq ou six ans. « Mais dès lors, par le trop de ménagement qu'on « a pour eux, ils se trouvent avoir contracté une « délicatesse de complexion, beaucoup de timidité, « et un penchant prématuré pour les plaisirs du « sérail [1]. A six ans on leur donne des maîtres pour « apprendre les langues Persane et Arabe ; on les « fait paroitre en compagnie, ou on leur apprend à « se tenir avec beaucoup de gravité et de circons- « pection, à réprimer les mouvemens d'impa- « tience. On leur enseigne toutes les façons, les

1. Nous donnons le nom *sérail* à la demeure des femmes mahométanes. C'est à tort, le vrai nom usité dans l'Inde est *harem*. Il y en a d'autres. *Sérail* veut dire proprement palais, grand logement, caravansérail, logement de caravane.

« cérémonies usitées dans les cours orientales, dont « le fonds n'est que dissimulation. On leur apprend « à dire leurs prières en public, et tout l'extérieur « de la dévotion. Vous seriez enchanté de voir « l'aisance, la décence et la politesse avec les- « quelles un enfant de huit à neuf ans se comporte « dans une assemblée. Ils apprennent aussi à « monter à cheval, à faire des armes. On leur « donne un bouclier, un sabre et un petit poignard « qu'on leur met à la ceinture et qu'on nomme « Katary. Les Maures ne sortent jamais sans cet « instrument dont ils savent trop bien faire usage « dans l'occasion. Lorsque les heures d'étude et « de compagnie sont passées, ils retournent au « sérail, et les parens ne se font pas le moindre « scrupule de les admettre à leurs jeux et à leurs « divertissemens, où très souvent des farceurs « representent tout ce qu'on peut imaginer de « plus infâme et de plus contraire à la nature, et « cela non à dessein d'exciter l'horreur, mais « comme un amusement. Rien n'est si choquant « que de voir l'insensibilité avec laquelle les « parens exposent de pareilles scènes à l'imagina- « tion encore tendre de leurs enfans. Les esclaves, « les femmes du sérail guéttent avec impatience « les premières apparences du désir pour les débau- « cher à l'insçu des pères et mères. C'est ainsi que « leur éducation est continuée jusqu'à 13 ou « 14 ans. Pour lors, on les marie ; ils ont leur mai- « son à part ; l'entrée du sérail du pere est défen-

« due ; il ne leur est permis que de voir de tems en « tems leur mère, et le père même n'a pas la per- « mission de voir sa bru. Dès lors cette dissimula- « tion que les enfans ont si bien retenue des leçons « et des exemples de leurs parens, se pratique « entre le père et le fils. La jalousie se met entre « eux, et l'histoire nous montre qu'elle finit par des « scènes sanglantes. Telle est l'éducation des « grands, il y a peu d'exceptions. Dans le peuple, « la pauvreté seule sauve d'une pareille éducation ; « car, dès qu'un maure a trouvé de l'argent, il se « met de niveau avec ses supérieurs, et les imite « en tout. Vous voyez donc dans tout ceci les « semences de cette perfidie, de cet attachement « aux plaisirs des sens, qui sont les qualités dis- « tinctives d'un maure indien, qualités qui auroient « infailliblement causé leur destruction si ce n'étoit « les recrues qu'ils reçoivent continuellement des « pays dont ils sont originaires. »

« Les Tartares Usbecks, Calmouks et autres, « tous confondus sous le nom de Mogols, sont en « arrivant dans l'Inde, ainsi que les Patanes, des « gens hardis, entrepreneurs, qui ne respirent que « la guerre. Les anciens dans le pays sont des « petits maîtres auprès de ces nouveaux venus, et « ne manquent pas de tourner en ridicule la gros- « sièreté de leurs manières. Chaque mogol ou Pa- « tane ayant ordinairement avec lui un bon cheval, « est sûr d'être aussitôt mis au service, parce qu'en « effet ils sont plus fidèles que les autres Mahomé-

« tans. Ils commencent par être simples cavaliers, « advancent petit à petit, et parviennent souvent « au commandement. Ils ont d'abord en horreur « cette sensualité, cette mollesse qui caractérisent « leurs maîtres ; mais avec le tems leurs mœurs « originaires disparoissent pour faire place à celles « qu'ils avoient méprisées. Ils se marient dans le « pays, et leurs enfans, ou du moins leurs petits « enfans, n'ont absolument rien de leur origine « tartare.

« Les Persans sont en petit nombre. A quelque « cour de l'Inde qu'ils paroissent, ils sont bien « reçus ; on est jaloux même de les avoir et de « s'allier avec eux, à cause de leur politesse, de « leur éducation qui a quelque chose de plus « noble, et parce que, d'ailleurs, ils sont plus blancs « que les autres Mahométans.

« Quant aux domestiques et esclaves, gentils « d'origine, mais élevés dans la religion mahomé- « tane, on peut dire que c'est la race la plus mau- « dite qui soit sur la terre. Ils n'ont aucune des « bonnes qualités des gentils, et prennent des « Maures ce qu'il y a de plus mauvais. »

L'hospitalité est, je crois, la seule vertu à laquelle les Maures puissent pretendre. C'est un refuge pour eux contre l'oppression du gouvernement, et beaucoup d'entre eux se feroient scrupule de manquer de parole à quelqu'un qu'ils auroient logé dans leur maison. Ne croyez pas pour cela que l'amitié soit regardée comme un

nœud sacré. Il est vrai que ce mot est toujours dans leur bouche, mais le cœur n'y a aucune part. Ils ne s'en servent que pour mieux tromper. L'amitié chez eux, ainsi que la dévotion, n'est que parade. Ils boiront entre chaque prière un verre de liqueur forte, quoique cela leur soit défendu, et le chapelet à la main, ils poignarderont la personne même qu'ils embrassent. De là vient, dit-on, la coutume que les Maures de dictinction n'embrassent jamais que de la main droite, afin que la personne qu'ils embrassent faisant le même mouvement, ne puisse porter sa main droite à leur Katarye sur lequel ils ont le poignet gauche appuyé. Lorsqu'on voit deux Maures s'embrasser tous les bras ouverts, on peut dire qu'il y a de la bonne foi, mais c'est rare. Partout ailleurs, « les « Mahométans sont enthousiasmés de leur reli- « gion, mais ici les sectateurs d'Omar et d'Aly ne « disputent jamais entre eux pour savoir quel « étoit le vrai successeur au Kalifat. Il y a peu de « mosquées, encore moins de moullas, et les grands, « quoiqu'ils soient assez exacts à faire leurs dévo- « tions particulières, ne vont presque jamais aux « mosquées. » Par la loi, chaque maure devroit une fois en sa vie, faire le voyage de la Meque ; il y en a très peu qui y vont. Lorsqu'ils sont de retour, on joint à leur nom l'épithète Agy [Hadji], qui veut dire sanctifié.

« On peut donc reconnoitre deux caractères « dans les Maures, et les diviser en deux classes ;

« la première ceux qui aspirent au pouvoir ou à la « fortune, et la seconde ceux qui y sont parvenus. « Les premiers sont braves, actifs, vigilans, entre- « preneurs, et assez fidèles à leurs engagemens; mais « une fois parvenus à leur but, on diroit qu'ils « n'ont tant recherché les biens que pour en abuser. « Les charmes du sérail les désarment ; ils s'aban- « donnent aux plaisirs et semblent ne s'engraisser « que pour servir de victimes à de nouveaux « venus qui auront les mêmes qualités qu'ils « avoient eux mêmes, mais qu'ils ont perdues. »

Ce que je viens de dire, tant sur les gentils que sur les maures, regarde toute l'Inde en général, mais plus particulièrement les habitans de la presqu'isle et ceux du Bengale. Du reste, on peut dire que la bravoure est une qualité assez naturelle à presque tous les maures et même à quantité de gentils. Y a-t-il rien de plus brave que les Rajepoutes, les Djates, les Talingas, et quantité d'autres ? Les Maures et les Gentils qui ont été quelque tems au service des Européens en qualité de sipayes prouvent bien ce que je dis. Dans combien d'occasions ne se sont-ils pas distingués ? Cependant ce sont des gens qui, avant d'entrer au service ne paroissoient pas valoir mieux que les autres. Je nomme courage une élévation de sentimens que fait naître la vue du danger accompagnée de l'esperance de le surmonter quelque grand qu'il soit ; c'est, dit M. de Montesquieu, le sentiment de nos propres forces. Je n'appelle pas courage le motif

par lequel on se précipite aveuglement dans un danger, dont on est certain de ne pas revenir. Je n'ai jamais eprouvé ce qu'on sent en cette occasion, ainsi je ne puis dire ce que c'est. J'avoue que plus on aproche de la certitude de périr, plus le courage est grand, mais encore ne faut-il pas y atteindre. Je regarde comme furieux un homme qui se sacrifie. Il y aura dans lui, si l'on veut, quelque chose de divin, fort au dessus du courage, car je m'imagine déjà entendre citer les Decius et tant d'autres. Si l'on s'entête à nommer cela courage, je le veux bien encore, pourvu qu'on m'accorde que les femmes dans l'Inde ont plus de courage que les Européens, car pour une victime de la patrie, telle que Decius, on citera dans l'Inde vingt mille victimes de l'amour conjugal. Ce que je dis est pour revenir aux troupes de l'Inde.

A voir mille Européens chasser dix mille Indiens comme un troupeau de moutons, on est assurément tenté de croire qu'ils sont tous des lâches, mais il faut se mettre à leur place ; qu'on mette devant mille Indiens bien armés, bien disciplinés dix mille Européens sans autre arme que le sabre ou la lance, aussi mal disciplinés que les Indiens, châque cheval appartenant à son cavalier qui n'a que cela pour tout bien dans le monde ; il faut aussi les suposer persuadés qu'à châque pas qu'ils feront, ils recevront deux coups de canon et mille coups de fusil ; enfin qu'il leur est impossible de forcer le corps de mille Indiens, à la manœu-

vre desquels ils ne peuvent rien comprendre ; car telle est la façon de penser en général des Indiens. J'en ai vu un qui n'osoit m'approcher s'imaginant que châque bouton que j'avois à mon habit, étoit autant d'armes à feu. Je demande si ces dix mille Européens fonceroient sur les mille Indiens. Cela arriveroit quelque fois, comme cela arrive quelque fois chez les Indiens. Leurs défaites multipliées ne prouvent donc pas, selon moi, une lâcheté personnelle, mais bien l'indiscipline, leur défaut d'armes, et plus encore le manque d'un motif puissant tel qu'est chez les Européens, l'honneur de la nation, l'amour de la patrie. Ils ont de la bravoure ; les Européens ont déjà eu quelques occasions de s'en apercevoir, et peut-être viendra-t-il un tems qu'ils ne s'en appercevront que trop. Il ne faut souvent qu'un homme pour changer l'esprit d'une nation, et lui faire connoitre sa propre force.

Différences par raport aux habitans des provinces du Nord.

Voici quelques différences dont j'ai cru m'appercevoir sur les caractères et coutumes dans les parties de l'Inde que j'ai parcourues. Plus on monte dans le nord, plus on remarque de fierté et de résolution. L'habitant du Bengale est naturellement timide ; celui de la province de Béhar ou Patna l'est bien moins, et ceux des provinces plus éloignées sont généralement reconnus pour braves. Les corps sont plus robustes, l'éducation plus mâle, la raison

de cette différence doit être attribuée au climat qui est plus tempéré, à la nourriture qui est plus forte [1], et sans doute aussi à cette quantité de Mogols et Patanes, tous gens de guerre, répandus dans les provinces du nord et qui sont plus rares dans celles du sud. Ces peuples y conservent plus longtems l'esprit de leur origine par les recrues qui viennent tous les ans, et la force de l'exemple peut bien influer sur le caractère des anciens habitans.

La religion des gentils est la plus étendue, mais avec moins de superstition, et même avec une sorte d'indifférence, tant de la part des Maures que des Gentils, dont on est fort éloigné dans le Bengale. Je parle seulement des provinces soumises au gouvernement maure, car pour celles où il n'y a que des gentils, la superstition domine tout autant que dans la presqu'isle ou le Bengale. A Bénarès, autrement dit Cashy, ville privilégiée, ville sacrée des gentils, où se tient, dit-on, l'université des brames, on vit une belle mosquée bâtie par le fameux Aurengzeib [2], fréquentée par les Maures et

1. Le peuple s'y nourrit de blés.

2. Aurengzeib affectoit, surtout les premières années, le plus grand zèle pour sa religion, mais ce n'étoit qu'hypocrisie ; il faisoit tout servir à sa politique. Dans le vrai, il ne tenoit à aucune religion pas plus que son grand-père Djehanguir qui, dit l'histoire, se plaisoit aux disputes de controverses qu'il excitoit en sa présence entre les missionnaires chrétiens, les Brames et les moullahs. Il ne paroissoit jamais plus content que lorsqu'il voyoit les moullahs ne savoir que dire, ce qui arrivoit souvent. Ce fut lui qui dans une de ces disputes parut

les Gentils indifféremment. On y adore Vishnu dans un coin, et dans un autre on invoque Mahomet. Cela est de fondation, Aurengzeib ayant voulu suivre du moins un des avis que lui avoit donnés son pere Chadjehan qu'il détenoit prisonnier. J'ai déjà dit dans quelqu'endroit, que le premier étoit d'épargner la vie de ses freres ; le second, de ne point penser à la conquête du Dekan ; et le troisième de ne se point mêler des disputes des religions. Vous savez qu'il n'a eu aucun égard pour les deux premiers. Peut-être croyoit-il suivre le troisième en réunissant les deux cultes sous un même toit. Cela n'empêche pas que la religion mahométane ne soit la dominante, puisque c'est celle du gouvernement ; aussi voit-on dans toutes ces provinces d'assez belles mosquées, et beaucoup de dergas. Ce sont les tombeaux de ceux qu'ils nomment Pyr. On les croit remplis de l'esprit du prophète, et après leur mort ils sont honorés comme saints. On ne voit pas dans le nord de pagodes remarquables, comme celles de Chalembrom, de Seringham, et tant d'autres qui sont dans le Dekan.

Les seigneurs dans l'Inde, tant chez les Maures que chez les Gentils, aiment à paroitre avec éclat. Ils sont serrés dans leur intérieur et d'une petite

convenir que N. S. J. Ch. étoit fort au dessus de Mahomet, puisque dans l'alcoran même N. S. J. Ch. est dit être l'Esprit de Dieu, et que Mahomet n'y est nommé que l'Envoyé de Dieu. La *Mosquée-Pagode* ne fut bâtie que vers les dernières années du regne d'Aurengzeib.

dépense, mais ils veulent être grands dans tout ce qui a raport au public. Tel qui se contente d'un seul plat à son dîner, ne voudroit pas pour toutes choses, traverser une rue sans être porté et sans une suite nombreuse. On parle beaucoup en France du luxe indien, et comme d'une chose dont nous ne tirons pas tous les avantages que nous pourrions. Je regarde comme luxe, non tout ce qui est au delà du nécessaire, cela iroit trop loin, mais tout ce qui n'est pas d'un usage commun : tout pays a le sien, et j'avoue que celui de l'Inde est porté assez haut, sans être, cependant, aussi étendu qu'en Europe, parce qu'il n'y a que peu de personnes dans l'Inde qui osent paroitre riches. Mais ce qui est objet de luxe dans un pays peut bien ne pas l'être dans un autre. D'ailleurs, ce qui rend le luxe d'une nation utile aux étrangers, c'est moins le raport qu'il peut y avoir entre les objets de luxe, que l'impossibilité de trouver en elle-même, de quoi fournir au sien. Pour vous mettre en état de juger jusqu'où nous pourrions profiter de celui de l'Inde, je vais vous dire en quoi il consiste.

Un seigneur de l'Inde extraordinairement logé dans une grande maison, très mal meublée, veut avoir beaucoup de domestiques, des fusiliers, beaucoup de chevaux de main, des éléphants, des chameaux, des habillemens magnifiques, des bijoux, parce que tout cela paroit quand il sort. Si c'est de nuit, il aura devant lui deux cent Machals (flambeaux), non de cire, cela couteroit trop, ce

sont de vieux haillons entortillés, dont on fait un rouleau de la longueur de deux pieds ; on le met dans un manche de cuivre, et d'un flacon de même métal, on verse dessus de l'huile de tems en tems. Il y en a de plus petits qu'on met au bout de plusieurs fourches de fer qui ont quantité de branches ; cela forme des demi soleils dans l'air. Tous ces feux attirent l'attention du public. Il fera beaucoup de dépenses pour un mariage, pour une pompe funèbre, pour certaines fêtes ; c'est en quoi une bonne partie des Indiens épuisent leurs bourses ; il ne dépense peut-être pas la valeur d'un écu pour son dîner ordinaire, mais s'il donne à manger, il sera prodigue. Il y aura une profusion de mets servi mal proprement dans des plats d'étain, ou de cuivre étamé, quelquefois dans de la porcelaine ; on ne sait ce que c'est dans l'Inde que de la vaisselle d'or et d'argent. On ne conçoit pas comment on peut employer à cet usage une si grande quantité de ces précieux métaux, et lorsqu'un maure se trouve à une table européenne, sa première idée est que tout ce qu'il voit n'est que du cuivre blanc. On voit quelquefois dans un repas une ou deux cuillers d'argent en forme de cuillers à pot, et autant de tasses[1]. Une betheliere, un eaurosier, une boëte à épiceries, un hœqua, deux bâtons des chobdars,

1. On ne voit ni cuillers ni fourchettes chez les Indiens, gentils ou mahométans, les morceaux sont servis coupés ; ils ne se servent que des doigts de la main droit pour porter le manger à la bouche ; l'autre main a ses fonctions parti-

des ornemens d'élephants, de chevaux, de palanquins : voilà tout ce qui compose l'argenterie d'une maison distinguée. A en juger sur certains tableaux, enfans de l'imagination, on a cru que tous les orientaux donnoient dans un luxe effroyable en statues, en vases précieux de toute espèce. Je puis vous assurer qu'on ne voit rien de tout cela dans l'Inde. Il peut y avoir à la cour de Dehly quelques vases d'argent, quelques plats pour l'usage ordinaire ; et je m'imagine bien qu'avant l'invasion de Nadercha, il y en avoit beaucoup plus ; mais ces meubles sont travaillés dans le pays ; il s'en faut de beaucoup que l'art surpasse la matière. J'ose assurer de plus, que bien des particuliers à Paris ont plus de vaisselle d'or et d'argent chez eux que le grand Mogol d'aujourd'hui n'en a dans toute sa maison. En quoi donc consiste le luxe indien, me direz vous ? car vous ne trouverez peut-être rien de bien extraordinaire dans la dépense que fait ce seigneur dont je viens de parler ; aussi c'est le plus grand nombre que j'ai eu en vue. Il y en d'autres qui portent le luxe bien au delà ; il y en a même qui s'y ruinent, mais dans une ville comme Dehly, la capitale de l'Empire, vous en trouverez peut-être dix. Jugez du peu que vous trouverez dans les autres. Ces seigneurs que je supose cu-

culières. S'il y a vingt convives, chacun aura devant lui la même quantité de plats plus ou moins grands, contenant la même espèce de nourriture.

rieux, et disposés à faire toute la dépense nécessaire pour se satisfaire, s'occuperont à faire bâtir des maisons à la ville, à la campagne, qu'ils orneront de peintures et dorures à la mode du pays, à faire des jardins ; ils auront les plus belles glaces qu'apportent les Européens, des lustres, pendules, quelques vases de porcelaine de Chine ou du Japon, des montres, tabatières, étuys, enfin tout ce qu'il y a de plus curieux dans les établissements européens. A certaines fêtes ils dépenseront la valeur d'un million en feux d'artifices, illuminations repas publics. Parmi les gentils, un homme riche doit pour son honneur régaler sa caste de tems en tems. Ces seigneurs dépenseront un argent immense en danseurs, danseuses et musiciens. On en voit quelques fois, qui, enthousiasmés de ce qu'ils voyent et entendent, à l'aide de quelques pastilles qu'ils ont pris, se mettent à pleurer et se dépouillent de leurs ornements les plus riches, pour les donner à ces sortes de gens. Vous êtes surpris de les voir pleurer ; rien n'est plus vrai. Il y a telle danse, tels airs, qui, joints aux paroles, font sur eux le même effet que fera une bonne tragédie parmi nous. J'en ai été témoin ; j'ai vu jetter à une danseuse des châles, des bagues, des médailles, des colliers de pierres précieuses, mais je ne pus rester jusqu'à la dépouille entière. En voyant que tout le monde pleuroit, l'envie de rire me prit si fort que je fus obligé de me retirer. C'est là en quoi consiste le grand luxe. J'ajouterai encore que les

seigneurs dans l'Inde se dégoutent aisément de ce qu'ils ont et n'en ont aucun soin. Ils sont curieux de tout ce qui est nouveau, mais lorsqu'ils en sont en possession, leur plaisir est bientôt passé, ils jettent à l'écart les choses qu'ils ont le plus désirées. Cela est assez dans le caractère de l'homme en général, mais cette façon de penser est plus remarquable dans l'Inde. Alaverdikhan, ancien soubahdar du Bengale, avoit partout des espions pour s'informer de ce que les vaisseaux apportoient de curieux, et devenoit importun à l'excès pour l'avoir ; jusques là que je l'ai vu au moment de faire investir nos Etablissemens pour un misérable chat de Perse. Il eût été moins empressé s'il avoit fallu payer tout ce qu'on lui apportoit, mais tout alloit chez lui à titre de présents de la part, soit des Européens, soit de quantité de gens de tous les rangs, qui pour obtenir ses bonnes graces étoient obligés de lui en faire, et qui pour cet effet, venoient prendre dans les magazins européens tout ce qui pouvoit leur convenir. Il avoit des effets précieux de toutes espèces en quantité. Cependant, on ne voyoit rien dans son palais, tout étoit entassé avec la plus grande négligence dans quelques magazins. Ce qu'on lui donnoit l'amusoit trois ou quatre jours, après quoi il n'y pensoit plus. Si on lui apportoit quelque pendule curieuse, il en paroissoit enchanté, surtout lorsqu'elle étoit à carillon où à orgue, mais il étoit continuellement après, si bien qu'en peu de tems,

elle n'alloit plus. Vous me direz qu'il devoit résulter de tout cela un grand avantage pour le débit de ces sortes d'effets ; cela est vrai. Mais dans tout le Bengale il n'y avoit peut-être pas dix personnes de la trempe d'Alaverdikam ; aussi le débit ne pouvoit jamais être bien étendu.

Vous pouvez voir de ce que je viens de dire quels sont les effets qui peuvent servir au luxe dans l'Inde. Les Maures et Gentils ont déjà chez eux les principaux articles : chevaux, éléphants, chameaux, toutes sortes d'étoffes de soyes, brodées, brochées en or ou argent, beaucoup plus estimées que les nôtres pour l'usage ordinaire, parce qu'elles sont plus légères et coutent bien moins. Ils ont les plus belles toiles, les pierres précieuses et quantité d'autres articles, de sorte que l'accroissement du lustre que peuvent produire les effets qu'ils tirent d'Europe, ne peut faire l'objet d'un commerce bien considérable, et cet objet se réduira à peu de chose pour nous, si vous considérez que les étrangers, les Anglois surtout, ont le secrèt de faire passer toutes ces choses de luxe à bien meilleur marché que nous. Je ne prétends pas pour cela, cependant, que cet article soit à négliger ; mais il faut remarquer que ce n'est pas le plus souvent la beauté de l'ouvrage ou sa difficulté qu'on examine dans l'Inde. J'ai bien vu des fois préférer une tabatière d'or coulée à une autre qui auroit été cizelée. Portez dans l'Inde les plus beaux vases qu'il y ait en France, en or, en argent, ou cristal

les mieux travaillés ; portez-y toutes ces curiosités en porcelaine qui sortent de nos manufactures, vous n'y trouverez jamais leur prix. Si vous en portez une très petite quantité vous pourriez vous en défaire ; mais ce ne sera que parce que le nabab ou d'autres gens d'autorité vous forceront de leur en faire présent, ou forceront quelque autre de vous les acheter. Du moins, les choses alloient ainsi il y a 8 ans, dans le Bengale. Vous aurez même bien de la peine à trouver seulement le poids de vos vases d'or, qui passeront pour *tombak* dans l'Inde. C'est chez eux une composition d'or, d'argent et de cuivre. Il n'y a presque point d'alliage dans leurs ouvrages d'or ou d'argent. Un Indien aimera mieux porter sur lui, poids pour poids, une petite plaque ronde d'or pur, toute unie, que la plus belle médaille d'or que vous pourriez lui faire voir. Cependant cela seroit différent, je crois, si cette médaille représentoit quelque chose qui eût raport à leur religion.

Les seigneurs maures sont très polis et d'autant moins sincères. Les complimens ne leur coutent rien. Ils ont, ainsi que presque tous les gentils, la plus grande facilité d'expression qu'on puisse imaginer. Cela provient, je crois, de leur manière de vivre, ou plutôt de passer le tems. Peu occupés de tout ce qui s'appelle sciences ou reflexions abstraites, la conversation fait leur amusement et leur unique étude, c'est à qui employera les expressions les plus recherchées. Grands amateurs

de poësies, il y en a qui ne parlent pour ainsi dire, qu'en vers, et qui savent admirablement appliquer au sujet les plus beaux passages des poètes Arabes et Persans. C'est dans le dorbar, surtout, qu'ils brillent. Ce mot revient à ce que nous nommons audience. Le prince, les nababs, les ministres ont leur dorbar qui se tient tous les jours de la semaine, excepté le vendredi, et quelquefois matin et soir ; il dure trois ou quatre heures. C'est là qu'on se rend régulièrement pour faire sa Cour, et j'avoue que je ne connois pas d'assemblée qui ait l'air plus respectable. Si c'est chez le prince, tout le monde est debout arrangé en ligne ; partout ailleurs on est assis ; on forme un grand cercle, ou plusieurs, selon l'affluence. Tous les bras sont croisés, les yeux fixés sur celui qui préside ; la gravité, la décence avec lesquelles tout se passe inspire un respect qu'exigeroit, malgré vous, le seul coup d'œil de toutes les physionomies dont la noblesse naturelle tire un nouvel éclat de l'habillement, surtout dans les dorbars du nord, où l'on ne voit presque que des Mogols, Persans, ou Patanes qui sont blancs, et qui ont tous la barbe noire et longue. Un nouveau présenté ne peut paroître les mains vuides. Il faut qu'il donne le *Nazer* qui consiste en quelques roupies d'or ou d'argent, suivant ses moyens. Dans certains jours de cérémonie, tout le monde donne le nazer, et le seigneur à qui on l'offre, ne le refuse jamais. S'il le refusoit, surtout d'un homme qui seroit particulièrement

à son service, ce seroit une marque de mécontentement, qui tourneroit au préjudice de cet homme, parce qu'il seroit censé, dès lors, disgracié. Si on refuse le nazer d'un étranger, c'est lui dire : je ne veux pas de vous. C'est dans le dorbar qu'on reçoit les placets, qu'on traite souvent les affaires les plus importantes, et l'éloquence y brille quelque fois autant que dans notre palais. Si l'affaire demande à être traitée en secrèt, on congédie l'assemblée, et le dorbar se change en divan, ou bien le seigneur passe dans l'appartement du conseil qu'on nomme divan kana. Lorsque le tems du dorbar est passé, le maître se retire dans son sérail, ou bien quelques favoris restent pour lui tenir compagnie. Il y invite aussi ceux qu'il juge à propos. Pour lors, il permet aux plus distingués de faire apporter leurs hokkas. Il donnera quelquefois le sien à fumer, et prendra celui d'un autre. C'est la plus grande marque de faveur qu'on puisse donner. Il fera venir des musiciens, des danseurs, danseuses, et pendant tout le spectacle, auquel il n'est pas du bel air de donner beaucoup d'attention lorsqu'on est devant son supérieur, la compagnie s'entretient de nouvelles, de mille choses assez indifférentes par elles-mêmes, mais qui donnent à l'esprit occasion de briller et de faire des complimens qu'on a grand soin de n'adresser qu'au maître. Si on est entre égaux, on s'en fait réciproquement. L'encens est si fort qu'il y auroit de quoi tourner la tête à un Européen, mais comme les Maures y

sont accoutumés, il n'a aucun effet sur eux. Chacun prend ce qu'on lui donne pour sa véritable valeur, c'est à dire pour de grands mots, des expressions outrées, où il y a moins de sincérité que de bon sens.

J'ai vu aussi quelques rajas tenir le dorbar avec beaucoup d'ordre et de grandeur, mais ordinairement, chez les gentils, il y a moins de cérémonies ; leur dorbar est même quelque chose de comique. Ils sont tous presque nuds, ou du moins n'ayant qu'un morceau de toile autour des reins. Ils s'assoyent dans le premier endroit qu'ils se trouvent, toujours le plus près qu'il est possible de celui qui préside, de sorte qu'ils sont entassés les uns sur les autres. D'ailleurs, ils parlent tous en même tems ; on ne peut quelquefois s'entendre. C'est ce que j'ai vu au dorbar d'Hitebrao, général marate, et chez quelques rajas. On dit que les singes ont aussi leurs assemblées. Je crois qu'au premier coup d'œil, on trouveroit le dorbar des gentils assez semblables. Vous serez peut-être surpris de ce que les gentils ont tout le haut du corps nud jusqu'à la ceinture. Les brames, les rajas sont ainsi les jours de cérémonies, mais ce n'est qu'entre eux. Ce que nous nommerions un déshabillé est leur véritable habillement. Ils se frottent de bouze de vache la tête et une partie du corps, ils y ajoutent d'autres drogues de diverses couleurs ; ils se mettent au front et au nez les signes superstitieux qu'ordonne leur religion ; après quoi ils se passent

au col et au bras des chapelets et tous les ornemens les plus riches en colliers et bracelets d'or, d'argent, garnis de perles, diamants et autres pierres précieuses. Tel est l'habillement d'un gentil distingué, d'un raja. En cet état il peut paroitre devant ses dieux, et non pas ayant le corps couvert, outre le morceau de toile ou de soye qui entoure ses reins et qu'il arrange de façon que cela forme une espèce de culotte longue. Il a encore un morceau de deux aulnes et demie de long avec lequel il peut couvrir sa tête et ses épaules s'il a froid. Il y a tels rajas qui n'étant pas dans le cas de voir beaucoup de Maures n'ont peut-être pas deux *cabayes* dans toute leur garde-robe. Probablement les gentils ne connoissoient pas cet ajustement avant la conquête des Indes par les Mahométans ; mais ceux qui, par leur situation ou pour leurs intérêts particuliers, sont obligés d'être souvent avec les seigneurs maures, ont soin d'être toujours en cabaye lorsqu'ils paroissent en public.

Productions des pays de Soudjaotdola.

Les trois soubahs de Soudjaotdola produisent des grains en abondance, blés, ris, orge, poids, lentilles, et quantité d'autres sortes inconnues en Europe. Le ris n'y est pas à beaucoup près si commun que dans le Bengale ou dans le Dékan. Il n'y a que les personnes aisées qui en mangent tous les jours. Le pauvre peuple se nourrit de froment,

de blés de Turquie et autres grains dont on fait des gâteaux minses qu'on nomme Tchapaty. On les cuit sur des charbons ou sur une plaque de fer échauffée ; c'est tout d'un coup fait. Deux fois la semaine il se régalera avec du gros ris ; c'est une fête pour toute la famille. La boisson ordinaire c'est de l'eau, mais comme il n'y a pas d'endroit dans le monde ou il n'y ait quelque liqueur enyvrante, on fait ici une racque [araque] extrêmement forte avec des grains fermentés, une espèce de Jagre qui est un sucre noir tiré de certaines cannes beaucoup plus minces que celles dont on tire le sucre blanc, et qu'on fait bouillir avec d'autres ingrédiens. Les Maures et Gentils, les militaires surtout boivent de la M.nt..gue pour s'engraisser et se fortifier. C'est le beurre commun bouilli avec de l'huile ; on y mêle aussi de la graisse. Le tout fait une espèce de bouillie jaune, épaisse, dont on fait sa provision dans toutes les maisons. Cette drogue entre dans tous les ragouts et fait une bonne frîture. Lorsqu'on veut en boire, on en chauffe une petite quantité dans une tasse ; on y mêle du poivre, du gingembre et autres épiceries. Cela fait une boisson qui, je crois, n'est pas bien agréable, mais elle fortifie et engraisse. Comme ils ont l'idée dans l'Inde qu'on ne peut être bon guerrier si on n'a un certain embonpoint, tous les militaires en boivent une ou deux tasses par jour. J'ai vu des Maures qui en étoient aussi yvres que s'ils avoient bu une chopine d'eau de vie.

Les fruits dans les provinces de Soujaotdola sont les mêmes que dans le Bengale ; le Kerbousa ou melon y est meilleur, mais la mangue n'y est ni si bonne, ni en si grande quantité. On trouve beaucoup de tabac, et d'excellent, surtout auprès de Bénarès ; les cotoniers y viennent bien, le lin, les cannes à sucre en quantité. Les raffineries sont aussi parfaites que chez nous ; on ne voit ni cocotiers, ni bambous ; on y suplée avec des branches d'arbres qu'on coupe dans les bois ou sur les montagnes ; aussi les maisons de petit peuple n'ont pas en dedans cette symétrie à laquelle on parvient plus facilement en se servant du cocotier et bambous. On fait du salpêtre aux environs des villes de Laknaor et d'Aoud ; on pourroit faire aussi l'ophium, mais tous ces articles qui sont dans le Bengale et à Patna des objets d'un grand commerce sont réduits ici à la simple consommation. J'en excepte cependant le sucre qu'on transporte dans le Nord.

La mer est l'âme du commerce ; plus on s'en éloigne, moins il est florissant. C'est ce qu'il est aisé d'appercevoir dans toutes les parties du monde. Le Gange traverse tout le pays de Soudjaotdola qui, d'ailleurs, est entrecoupé de plusieurs belles rivières qui se jettent dans le Gange, et qu'on remonteroit facilement, soit à la cordelle, soit à la voile dans le tems des vents d'est et du sud-est qui règnent une grande partie de l'année, et par là, on entretiendroit communication avec Agra, Dehly et

quantité d'autres places très considérables, répandues de tous côtés. Ces avantages dont les Européens savent si bien profiter sont inutiles ici. A peine sorti des dépendances du Bengale, on voit le Gange, pour ainsi dire, nud ; on ne voit ni bazaras, ni batteaux, excepté ceux qui servent à traverser d'un bord à l'autre. Les productions du pays de Soudjaotdola sortent en petite quantité, et le transport d'un endroit à l'autre se fait sur des charettes ou sur des bœufs.

Benarès est du departement du soubah d'Aoud. Elle est gouvernée par un raja qui tient cette petite province comme à ferme, et paye une certaine somme tous les ans à Soudjaotdola. Cette ville est, sans contredit, la plus belle de l'Inde après Dehly et Agra. Rivale autrefois de Eyderabad dans le Dekan, elle est devenue aujourd'hui bien supérieure, surtout depuis les troubles du Bengale, d'où sont sortis des richesses immenses. C'est la ville des Saokars ou Banquiers. Il n'y a personne tant soit peu riche, soit dans le Bengale, soit à Dehly, Agra et même dans le Dekan qui n'y ait son correspondant. Cette ville est à présent, on peut dire, le trésor de l'Inde. Comme elle est privilégiée, tant du côté des Maures que des Gentils, et qu'elle a toujours joui d'une parfaite tranquilité, chacun y met son argent en dépôt. Il n'y a point d'exemple que les habitans de cette ville ayent été forcés par le Soubahdar à aucune contribution ; cependant elle est toute ouverte. Le raja fait

souvent difficulté de payer ce qu'il doit, et Soudjaotdola, suivant les circonstances, est bien aise quelquefois de tirer de lui quelque chose d'extraordinaire. Un simple ordre ne suffit jamais ; il faut que le soubahdar se mette en marche, et le raja aussitôt fuit sur les montagnes. Le soubahdar entre dans la province, mais sans commettre la moindre hostilité ; il a soin même de se tenir à une certaine distance de la ville ; tout y est tranquile. Alors le raja entre en composition ; l'affaire est d'autant plutôt terminée qu'il n'ignore pas que le soubahdar, poussé à bout, pourroit nommer un autre gouverneur, et que le soubahdar de son côté sait bien qu'un changement est toujours suivi de mille inconvéniens. Avec tous ces avantages, Benarès n'est point une ville aussi commerçante qu'elle pourroit l'être, si l'on excepte le commerce des lettres de change, quelques manufactures d'étoffes brochées ; tout l'argent qu'elle enferme est un argent mort. C'est dans cette ville qu'on fait les plus riches voiles pour les femmes ; on en transporte dans toutes les parties de l'Indoustan. Après les sucres, c'est la chose qui sort du pays avec le plus d'avantage [1].

En général, on pourroit dire que le commerce qui se fait dans le pays de Soudjaotdola est plus nuisible que avantageux, puisqu'il doit faire sortir plus d'argent qu'il n'en entre, car je ne regarde pas

1. Voyez le mot Bénarès au cahier d'explications.

les trésors que renferme Bénarès comme appartenant au pays, il ne circule pas ; c'est un argent déposé dont les propriétaires sont répandus dans tous les états du Mogol, et qui peut en sortir au premier ordre ; il en sort d'ailleurs beaucoup pour les marchandises qui y entrent, tant pour la consommation que pour les manufactures, comme soye écrue, soyeries, cottons, toile de toute espèce, drap, serge, pour le sel, les epiceries, quincailleries, et mille autres articles qu'on y transporte du Bengale et de plusieurs autres endroits. Il en sort encore beaucoup plus qu'on ne pense pour la cour de Dehly dont la proximité occasionne nécessairement bien des dépenses à ceux qui gouvernent dans les provinces dont je parle, de sorte qu'en peu de tems le pays se trouveroit sans espèce, s'il n'y avoit pas quelque chose pour réparer le défaut. C'est ce que font, en effet, ces voyageurs de tous états qui sont obligés de passer par les terres de Soudjaotdola, ces caravanes de marchands qui, outre les droits qu'ils payent, repandent encore leur argent partout où ils passent, et qu'on arrête souvent des mois entiers dans certains endroits pour donner lieu à une plus forte consommation.

J'ai dit que le commerce du pays de Soudjaotdola lui est plus nuisible qu'avantageux. Mais si on regarde l'eau du Gange comme une marchandise, il faudra me rétracter. Vous savez que c'est l'eau bénite des gentils, eau qui peut laver tous leurs

péchés, mais ce n'est pas de tous les endroits du Gange indifféremment qu'on doit la prendre. Pour qu'elle ait sa vertu, il faut qu'elle soit prise à certains jours et dans certains endroits affectés à la cérémonie des purifications, comme sont les pointes que forment les confluents des rivières. Pourquoi cela me direz-vous ? Il y a une raison que vous me dispenserez de raporter. Je me contenterai de vous dire qu'ils ne peuvent se puriffier qu'en se prêtant aux idées les plus obscènes. La contradiction est assez singulière, mais c'est assez le foible de l'esprit humain de n'être jamais d'accord avec lui même. Nous en avons des exemples parmi nous. Il y a beaucoup de ces endroits dans le Bengale et dépendances ; il y en a trois renommés dans l'étendue du Gange qui apartient à Soudjaotdola ; tels sont les confluents du Gemna, du Gomty et du Cayra avec le Gange. Des milliers de pèlerins s'y rendent à certains tems de l'année, de toutes les parties de l'Inde. Chacun paye quelque chose pour avoir la permission de se baigner et emporter de l'eau ; c'est selon la grosseur ou la quantité de flacons de verre qu'on achete dans le pays même. Cela, joint à la consommation journalière de tant d'étrangers, répand un argent immense. Les rajas y viennent eux mêmes par dévotion, chacun avec une suite de deux ou trois mille hommes.

Observations sur le Thibet.

Je ne vous ai dit, Monsieur, jusqu'à présent que ce que j'ai eu occasion de voir, mais puisque nous sommes sur le chapitre des Mœurs et Coutumes des Gentils, je vais, pour un moment, avec votre permission, sortir de l'Inde, et vous entretenir du Thibet. Ce que j'ai à vous dire est tiré de quelques observations manuscrites qui m'ont été remises, il y a quelques années par une personne digne de foi, et qui avoit été longtems dans le pays.

Le Thibet est très froid, et entouré de montagnes dont le sommet est couvert de neige toute l'année. Il n'y a point de bois dans le pays, seulement quelques broussailles. La raison est que les montagnes sont remplies de mines d'or, de cuivre et de plusieurs autres minéraux. Comme le Thibet dépend de la Chine, il est défendu très rigoureusement de faire passer de l'or, ailleurs qu'en Chine. Tous les habitans de ce pays portent des bottes à la tartare à cause du froid, et cela n'empêche pas que les ongles des pieds ne leur tombent presqu'à tous une fois l'année.

Il n'y a jamais qu'une femme dans châque famille pour tous les garçons ou fils de la maison. Lorsqu'elle a couché dix à 12 jours avec l'aîné, le second en prend posesssion et la garde autant, ainsi successivement jusqu'au dernier. Ensuite le premier recommence ; c'est le père qui règle cette police. Le pays est si pauvre en aliments que les

habitans ont de la peine à subsister. On craint que le pays ne se peuple trop, et pour prévenir ce malheur on a établi des communautés d'hommes et femmes où le vœu de chasteté est observé à toute rigueur. Si quelqu'un est convaincu d'avoir manqué à son vœu, on l'attache à la porte du couvent ; il reste dans cette situation un jour exposé au public ; ensuite on le chasse comme un malheureux.

Les femmes Thibetines font un très grand usage de perles dans leurs ajustemens. Il n'y en a point qui, pour peu qu'elle soit à son aise, ne porte un petit bonnet en forme de calotte tout garni de perles.

Les faquirs gentils, ou religieux mandiants de toute l'Asie, sont les seuls qui puissent faire le commerce de l'or impunément. Il n'y a qu'eux qui puissent le faire sortir, parcequ'étant regardés comme des saints, ils passent toutes les douanes sans être fouillés. D'ailleurs, ils vont par troupes, quelquefois de deux ou trois mille ; il n'est pas sur de les insulter. Ils portent cet or à Surate, Golconde, à Patna, dans le Bengale, et dans tous les ports de mer. Ils le changent contre des perles, des diamants et autres pierreries qu'ils portent au Thibet, où ils les vendent très cher aux habitans.

Les moutons du Thibet sont très grands ; leur chair est esquise ; la laine en est très longue et très fine. Ils ont la queue fort grosse. C'est avec

cette laine que sont faites le plupart des châles. Les marchands de Cachemire qui fabriquent ces étoffes, viennent tous les ans enlever les laines. Ce qu'il y a de singulier, c'est qu'on ne tond pas les moutons dans le pays pour filer la laine, on la file sur le corps de l'animal [1] ; elle est d'une grande beauté, et de 7 à 8 pouces de long.

Il y a beaucoup d'aigles dans le pays ; il y a de petits chevaux sauvages dont la peau est si belle qu'on croiroit qu'ils sont peints ; on ne peut guères les attraper.

Il y a aussi des montagnes de sel. Les montagnards le ramassent et en chargent des troupeaux de moutons qu'ils conduisent dans les principales villes, comme à Lassa, sans les décharger. Là, ils vendent le mouton avec sa charge, et remportent en échange des étoffes du lin.

Les Thibetins sont sujets aux incursions des Tartares, leurs voisins, qui pillent le pays et emmènent avec eux les femmes et les filles [2].

Le Grand Lama est le chef de la religion du Thibet, de la grande Tartarie, et d'une partie de la Chine. Il est regardé de tous ces peuples comme un Dieu. Ils ont une si grande vénération pour ce lamas qu'ils ramassent avec soin ses ordures pour en faire présent aux Rois, aux princes et

1. Je m'imagine qu'il y a un tems pour cela (voyez le mot à la table).

2. C'est peut-être la seule et vraie raison pour laquelle il n'y a qu'une femme pour plusieurs hommes.

au peuple, et n'en a pas qui veut. Ils mêlent ces ordures avec un peu de musc, et ce mélange est chez eux la médecine universelle. En avalant un peu de cette drogue, ils se croyent guérir. On en transporte dans tous les pays de sa domination, où elle est regardée, non seulement comme médecine, mais encore comme une relique précieuse.

La tradition est que le grand lamas ne meurt jamais, ou plutôt c'est un phœnix qui renait de sa cendre. En effet, lorsqu'il est mort, on le brule avec des bois aromatiques, comme sandal, canel, bois d'aloës, etc. On ramasse ses cendres pour être mises dans une urne enrichie d'or et de pierreries que l'on expose à la vénération des grands et des petits qui viennent se prosterner devant cette relique, et lui rendre leurs devoirs. Pendant ce tems, les quatre premiers lamas, qui sont les seuls initiés aux mystères, font parroitre un enfant qu'ils ont endoctriné. Cet enfant est produit en public. Les lamas lui font quelques questions auxquelles il répond ce qu'on lui a appris ; et aussitôt ces lamas se prosternent à ses pieds, assurant que c'est le véritable Grand Lamas qui a été reproduit des cendres du défunt. On ouvre l'urne ; on n'y trouve rien. Notez que cet enfant cite quelques particularités qu'il a apprises par cœur, de la vie du défunt et que le public sait, sur quoi le peuple s'empresse à le reconnoitre pour grand lamas. Après la mort de celui ci, on lui substitue pareillement un autre enfant, et par cette pieuse fraude

des principaux lamas, ils jouissent d'un droit despotique sur toutes les consciences. Les lamas inférieurs sont aussi en grande vénération, c'est à eux qu'on s'adresse dans la maladie. On leur porte une tasse qui contient de la farine, ou quelque autre chose, sur quoi ils crachent et se mouchent avec les doigts, le tout est bien mêlé, et compose un remède qui doit opérer la guérison du malade à moins que le destin n'en ait autrement ordonné.

La plupart des castes se font bruler après leur mort. Il y en a une qui enterre les morts. On fait une fosse profonde ; on y met le mort, et la femme vivante par dessus, si elle veut suivre son mari ; on rejette promptement la terre dans la fosse, de sorte que la femme est bientôt étouffée. Il y a un autre caste qu'on peut appeller les charitables. Ceux-ci ne se contentent pas d'avoir été charitables envers les animaux pendant leur vie, ils veulent encore l'être après leur mort. Ils se font porter dans un endroit particulier, où l'on paye des gens pour les couper par petits morceaux. On leur ouvre d'abord tout le corps pour en tirer le cœur, les poumons, les intestins, etc. qu'on brule ; après quoi ces gens, ayant coupé les chairs par morceaux, font un cri particulier pour appeller les chiens qui ne manquent point de venir, au nombre de deux cent quelquefois, pour faire la curée. Les os étant bien décharnés par ces chiens, on les prend et on les réduit en une poudre gros-

sière en les broyant sur de grosses pierres avec des outils propre à cela. On mêle ensuite cette poudre avec de la farine d'orge dont on fait une pâte. On appelle de nouveau les chiens qui mangent le tout.

Il est défendu chez les Thibetins de tuer aucun oiseau et de faire la pêche. Leur religion fondée sur la métempsycose force ainsi une partie des habitans à renoncer à la société, en se jettant dans des couvents pour arrêter la population, et trouver du moins de quoi vivre dans le peu de sortes d'alimens dont elle permet l'usage.

CHAPITRE IX

LE DÉTACHEMENT MARCHE A DEHLY. AFFAIRES AVEC LES DJATES. JONCTION AVEC LE CHAZADA ALYGOHOR. SÉPARATION. LE DETACHEMENT SE REND A CHOTERPOUR.

J'ay déja parlé dans le VII[e] chapitre d'une incursion qu'Abdaly à la tête des Patanes avoit faite à Dehly et même jusqu'à Agra dans le tems que le vizir Ghazioudinkhan accompagné de deux Chazadas s'étoit avancé assés près d'Eleabad dans le dessein, [dit-on], de passer dans le Bengale ; c'étoit en Janvier 1757. Abdaly avoit trouvé la forteresse de Dehly ainsi que celle d'Agra plus garnies de troupes du vizir qu'il ne croyoit. Sur quoi, dans la crainte de perdre un tems qu'il devoit mieux employer à apaiser de nouveaux troubles suscités du côté de la Perse, il avoit disparu tout d'un coup et frustré par là l'espèrance du grand mogol [Alemguir Sani] qui, lui même, l'avoit appelé pour se tirer des mains de son vizir.

Ghazioudinkhan de son côté qui rencontroit dans Soudjaotdola des obstacles invincibles à son

passage dans le Bengale, étoit remonté à Dehly aussitôt [après] la retraite du Patane. Furieux contre tous ceux qu'il croyoit avoir eu part à cette incursion, il avoit fait trancher la tête à quelques seigneurs et tenoit Alemguir son maitre plus serré que jamais. Le prince Alygohor, fils ainé de l'empereur et son héritier présomptif pouvoit à peine lui parler. Ce n'étoit pas assés pour se venger d'Abdaly ; le vizir avoit fait venir une armée de plus de cent mille Marates, commandés par Olkarmollar, le plus grand général qu'il y ait eu alors, sans contredit, dans l'Indoustan, qui eût ordre de porter la guerre dans les états d'Abdaly. Probablement c'étoit là le projet pour lequel le vizir me pressoit tant de l'aller joindre.

Les Djates, peuple dont j'ai déjà parlé, craignant presqu'autant le voisinage des Marates que les incursions d'Abdaly, avoient, dit-on, offert leurs services au vizir, mais en avoient été refusés, ce qui leur tenoit d'autant plus à cœur que les Marates en traversant leur pays avoient commis bien des désordres. Le vizir d'ailleurs leur avoit donné de nouvelles concessions jusques aux portes de Dehly, par lesquelles les pauvres Djates se trouvoient comme bridés. Mais que faire ? Les Marates étoient trop puissants ; le meilleur parti étoit de prendre patience. Leur système de politique gentile trouvoit d'ailleurs son avantage dans les opérations du vizir ; ils aimèrent donc mieux souffrir quelque tems que

Février 1758.

de chercher à les traverser, ce qu'ils auroient pu faire facilement en formant un parti avec Soudjaotdola qui n'auroit pas demandé mieux.

Départ d'Eléabad.

Avant que de partir d'Eleabad, j'avois pris les informations nécessaires sur les routes que je devois tenir. La grande, qui est très bien marquée sur la carte de M. Danville, nous conduisoit dans toute la longueur du pays des Djates, ce que je voulois éviter, tant à cause de leur mécontentement contre le vizir, que parceque ces peuples sont les plus grands voleurs qu'il y ait de ces côtés là. Nous quittâmes donc cette route à deux cosses au dessus de Cajoüa, pour prendre celle qui passe par Férokabad, capitale des terres d'Amolkan, patane qui étoit alors Mirbocchir ou généralissime des troupes du grand Mogol. Cette route qu'on trouve dans carte ci-jointe[1], après avoir traversé des terres appartenantes à diverses puissances, comme Marates, Patanes et quelques petits Rajas, nous conduisoit bien enfin au pays des Djates, mais ce qu'il falloit passer se réduisoit à 23 ou 24 petites cosses que nous nous flattions de pouvoir faire sans qu'on prit garde à nous.

1. Petite carte depuis Patna jusqu'à Dehly que j'ai faite pendant mes courses, que j'ai remise à M. Danville. Elle a été gravée à mon retour dans l'Inde en 1765. J'en ai donné un exemplaire à M. Floyer *.

* *M. Floyer était chef à Masulipatam en* 1777. *(M. Hill.)*

D'Eleabad à Férokabab, il ne nous arriva rien de bien extraordinaire. Quelques petits chefs marates se présentèrent d'abord dans l'espèrance de tirer quelque argent de nous. Je leur fis voir le passeport d'Olkarmollar dont j'étois muni ; malgré cela, comme ils s'opiniatrèrent à troubler notre marche, nous fûmes obligés de tirer quelques coups de canon, ce qui les fit disparoitre. Nous en fumes quitte pour un bœuf de charge qu'ils nous enlevèrent. Ce fut du côté de Cajoüa, sur la grande route, que le bonhomme Zoulfekaralikhan vint nous joindre, et voici comment.

Fourberies de Zoulferalikhan.

Ce vieux renard ayant appris que nous nous préparions tout de bon à quitter Eleabad, et ne sachant de quel côté nous voulions aller, partit sur le champ de Dehly dans l'espèrance de nous joindre à Eleabad même. Il arrive et ne trouve personne. Fort inquiet sur ce que nous étions devenus, il fait partir le pion que je lui avois donné avec une lettre dans laquelle, après bien des reproches de ce que je ne l'avois pas attendu, il me marquoit les merveilles qu'il avoit faites auprès du vizir, qu'il étoit chargé de me remettre les lettres les plus importantes, et finissoit par me demander si j'avois eu des nouvelles de Pondichery. Le pion n'eût pas de peine à nous trouver. Bon, dis-je en moi-même, j'aurai peut-être mon tour. Je fis réponse sur le champ que je n'avois aucune

nouvelle de Pondichéry, que la Providence m'ayant fait avoir de l'argent du Bengale, j'avois pris le parti de quitter Eleabad où je perdois mon tems et que j'allois joindre le vizir, qui, étant en correspondance avec M. de Bussy, pourroit me donner de ses nouvelles, que cependant j'étois inquiet de savoir ce que contenoient les lettres dont il étoit porteur et que je serois charmé de le voir. Je fis partir tout de suite le même pion sans lui donner le tems de parler à ses camarades. Zoulfekaralikhan l'avoit suivi de près, de sorte que ma lettre lui fut remise le même jour. Persuadé que je n'étois instruit de rien, il vint me trouver et me conta toutes les peines et fatigues qu'il n'avoit assurément pas essuyées pour nos intérêts. Malgré cela, je fis semblant d'être persuadé de la vérité de tout ce qu'il me disoit.

Zoulfekaralikhan n'approuva pas ma résolution de prendre la route détournée et me remit plusieurs lettres, entre autres une du vizir, dans laquelle, après bien des compliments et des promesses, on me prescrivoit en effet la route d'Agra où je devois trouver des députés du vizir pour m'accompagner ; mais ces lettres me parurent contrefaites, je ne reconnus point la chape du vizir. Probablement le vieux renard avoit pris des engagements avec quelques chefs Djates, au moyen desquels je me serois trouvé pris comme dans un piège. Quoiqu'il en soit, je parus indécis à Zoulfekaralikhan qui le lendemain revint à la charge. Nous quittions

précisément ce jour là la grande route. Le bonhomme fit pendant quatre ou cinq jours tout ce qu'il put pour vaincre mon obstination ; mais voyant son éloquence inutile, il cessa de me presser et tourna adroitement la conversation sur les affaires du tems. « Vous allez vous trouver bien embar-
« rassé, me dit-il après un long préambule, tout est
« confusion dans Dehly et le vizir est si pauvre que
« vous aurez beaucoup de peine à tirer un sol de
« lui. Les Marates volent et saccagent de tous les
« côtés. Dieu veuille qu'il ne vous arrive pas
« d'accident ; mais à dire vrai, je ne sais ce que
« vous ferez de ces côtés là. Le vizir n'a aucune
« vue déterminée sur vous. »

On peut dire que Zoulfekaralikhan par ces propos mentoit en disant vrai ; effectivement, la suite a bien fait voir que je n'avois rien à espérer du vizir ; mais Zoulfekaralikhan ne pouvoit prévoir ce qui est arrivé ; il pensoit le contraire de ce qu'il disoit et n'avoit d'autre but que celui de m'éloigner du vizir.

Mais, lui dis-je d'un air surpris, quel remède à cela ? me voici à moitié chemin de Dehly, il seroit peut-être dangereux de retourner sur mes pas ? Eh bien, répliqua Zoulfekaralikhan après un retour en lui-même : « Il me vient une idée qui pourroit
« vous tirer d'embarras ; je connois les principaux
« chefs des Patanes Rouclas qui sont ici près, ce
« sont d'honnêtes gens, puissamment riches, ils
« seront charmés de vous avoir avec eux. » Notez

que ces Patanes étoient alors opposés au vizir et tout à faits dans les intérêts d'Abdaly et de Soudjaotdola. « Vous ferez bien, continua Zoulfekaralikhan, d'entrer en accommodement avec eux. »

Ce nouveau trait de fourberie me piqua, je me déterminai à mettre mon homme dans le cas de se perdre lui-même. « Bon, lui dis-je, il faut que vous « écriviez aussi des lettres à ces Patanes que vous « connoissez, sans quoi les miennes n'auront aucun « effet. » Aussitôt il en expédia trois ou quatre où il avoit grand soin de faire entendre que c'étoit à sa sollicitation que je prenois le parti de m'adresser à eux et que sans lui j'allois joindre le vizir. Ces lettres bien fermées et cachetées de sa chape me furent remises pour être envoyées avec les miennes, mais je les gardai bien soigneusement. Comme je comptois toujours aller trouver le vizir, mon intention étoit de lui remettre mon homme avec toutes ses lettres. On peut juger du traitement qu'il auroit essuyé. Je n'en fis rien cependant comme on verra ci-après ; mais dès lors je fis garder le vieux fourbe par des cipayes ; nous fouillames ses paquets où l'on ne trouva rien de bien important ni en papiers ni en effets, je crois même qu'il ne lui restoit pas plus de huit à dix roupies. Il étoit, s'il y en a jamais eu, *vir tenax propositi* ; lorsqu'en lui reprochant ses impostures, je lui dis que j'avois reçu des lettres du Dékan, et que je savois que M. Dupleix n'étoit pas arrivé, il me soutint longtems avec la plus grande effronterie

Mars 1758.

qu'il n'avoit rien dit que de vrai. A la fin cependant, dans l'espérance qu'on auroit pitié de sa vieillesse, il avoua à mon divan qu'il avoit été envoyé avec ordre de nous suivre partout où nous irions et de nous desservir auprès des puissances auxquelles nous pourrions nous adresser.

Escarmouche près de Férokabad.

Je reviens à Férokabab. Amotkhan n'y étoit pas. Malgré cela nous fûmes très bien reçûs ; sa mère et sa femme qui gouvernoient en son absence m'envoyèrent des rafraichissements et me chargèrent même de quelques effets pour Amotkhan, de sorte que j'avois lieu de croire que nous n'aurions rien à craindre, tant que nous serions dans les dépendances de Férokabad. La journée d'après cependant nous prouva le contraire.

Nous étions vers le milieu de Mars et le soleil commençoit à se faire sentir. Notre coutume, pour ménager le soldat, étoit de faire partir même avant le jour le bagage et l'artillerie avec son escorte composée de la moitié de la compagnie d'artillerie et d'une de sipayes ; une demi-heure après, le bataillon (s'il est permis de donner ce nom à ce petit nombre de troupes) se mettoit en marche, atteignoit les équipages, et, lorsqu'on croyoit n'avoir rien à craindre, il prenoit les devants et arrivoit ainsi au campement sans souffrir beaucoup des chaleurs. Malheureusement, dans cette journée, les guides se trompèrent de route et l'ar-

tillerie, que j'avois dépassée avec la troupe, prit un chemin qui conduisoit à un grand village où il y avoit quatre petits forts commandés par des zémindars dépendants d'Amotkhan. Deux sipayes de l'escorte de l'artillerie qui avoient pris les devants étoient entrés dans ce village où ayant voulu enlever de force quelques provisions au marché, la populace tomba sur eux ; ils voulurent se servir de leurs armes qu'on leur arracha, et avec lesquelles on les massacra impitoyablement. Voilà aussitôt les gens de tous les forts en alarme, et qui font une sortie ; cependant l'artillerie qui marchoit toujours se trouvoit engagée dans le village ; on tira dessus des flèches et quelques coups de fusils qui causèrent d'abord un peu de désordre parmi des gens qui ne s'attendoient à rien moins qu'une pareille réception. Mrs de St. Martin et Dubois, officiers d'artillerie, rétablirent l'ordre ; ayant rassemblé leur monde, qui pouvoit aller à soixante hommes tant blancs que noirs, ils firent face à l'ennemi pour donner le tems de dégager les pièces. Ces Gaouwars (c'est le nom qu'on donne aux paysans) sont de ces côtés là des gens déterminés, accoutumés à défendre leurs biens contre les maraudeurs, soit Marâtes soit Djates, Mogols ou Patanes avec lesquels ils sont souvent aux prises. Ils ne prennent pas facilement l'épouvante. D'ailleurs ils n'avoient jamais vu d'Européens. Ils sont armés, la plupart de flèches, lances, sabres ; heureusement il y avoit peu d'armes à feu parmi eux. Ils avancèrent sur

nos gens avec intrépidité, mais la mousqueterie fit un tel effet que malgré leur nombre ils prirent la fuite, quelques uns se réfugièrent dans le premier fort dont la porte fut bientôt enfoncée. Ils furent massacrés par le soldat. Nous perdîmes dans cette affaire M. Desjoux, habitant de Chandernagor que j'avois fait recevoir officier à Eleabad. Il reçut une flèche dans la poitrine dont la pointe s'arrêta entre deux côtes ; aussitôt qu'on l'eût retirée, il tomba roide mort. Nous eûmes aussi un canonier, deux soldats et cinq sipayes blessés.

Nous apprimes bientôt au camp ce qui étoit arrivé et, dans la crainte que l'affaire ne fut plus sérieuse, nous nous préparions à marcher, lorsque noux vîmes l'artillerie arriver en bon ordre. On me donna le détail de ce qui s'étoit passé, qui me fit d'autant plus de peine que nous nous étions attiré cette affaire par la faute des sipayes. Elle me fit comprendre en même tems que nous devions être continuellement sur nos gardes, d'autant plus que nous ne pouvions pas souvent répondre de la conduite de nos propres gens.

En effet, on peut dire que le sipaye est un animal singulier, surtout lorsqu'il n'a pas eu le tems d'être discipliné, (les deux qui avoient donné lieu à l'évènement étoient nouveaux). A peine a t'il reçu sa jaquette rouge et son fusil qu'il se croit un tout autre homme, il se regarde comme Européen, et, par la haute idée qu'il a de cette qualité, il pense être en droit de mépriser tous les gens du pays

qu'il traite de Cafres et de misérables nègres, quoique il soit lui-même souvent tout aussi noir. Partout où j'ai été, j'ai remarqué que l'habitant craint moins le soldat européen, qui, dans les désordres qu'il commet, montre souvent une générosité qu'on attendroit en vain d'un sipaye.

Le détachement est arrêté par Dourdjousingue.

Le lendemain, du côté de Patari, nous apperçûmes un petit corps de cavalerie qui paroissoit nous en vouloir. C'étoit des Patanes Rouclas ; mais comme nous étions serrés et en bon ordre, on nous laissa tranquilles. Je m'imagine que notre traitre Zoulfekaralikhan avoit trouvé le moyen de leur faire savoir qu'il étoit prisonnier entre nos mains.

Nous approchions cependant du pays des Djates; en passant à Cassegouge, ville marate, je fis connoissance avec le commandant qui, ayant lu les passeports d'Olkarmollar, me fit beaucoup de politesse, me prévint sur les embarras que je pourrois trouver sur le pays des Djates [et me donna un guide].

Le 21 mars, nous arrivâmes devant le fort de Hensary, premier endroit remarquable appartenant aux Djates, où nous fîmes un séjour, tant pour prendre connoissance de ce qui se passoit que pour être en état de faire une marche forcée, s'il étoit nécessaire. Rao Dourdjousingue, parent de

Souradjemolle chef de tous les Djates, et commandant de cette petite province dont Altéroly est la capitale, s'étoit retiré dans cette forteresse ; tout paroissoit tranquille. Aussitôt mon arrivée, il m'envoya complimenter par un de ses principaux officiers qui me fit plusieurs questions sur le sujet de mon voyage. Je me contentai de lui dire que je marchois par ordre du vizir dont j'avois les passeports, et, comme j'étois persuadé que les Djates avoient beaucoup de respect pour les Marates, j'ajoutai que j'avois aussi ceux d'Olkarmollar.

Le lendemain 22, Dourdjousingue, ayant sçu que je devois partir le 23, me fit dire par le même homme qu'il avoit envie de me venir voir, mais que malheureusement il se trouvoit incommodé ; il me prioit de vouloir bien retarder mon départ de quelques jours. Cet homme étoit aussi chargé de m'engager à aller trouver le raja Souradjemolle qui souhaitoit depuis longtems avoir des Européens à son service. Je lui fis réponse qu'ayant promis au vizir de l'aller joindre, je ne pouvois manquer à ma parole, que si Dourdjousingue vouloit me voir dans l'après dîner, je ferois de mon mieux pour le recevoir, mais que j'étois déterminé à partir le lendemain, ayant eu ordre de faire la plus grande diligence. Dourdjousingue ne parût pas dans la journée et, le lendemain 23, nous partîmes à la pointe du jour.

Nous fîmes environ huit cosses et, ayant passé

à gué la rivière Calini, nous campâmes sur ses bords. Jusque là tout alloit bien. Je m'imaginois que Dourdjousingue ne pensoit plus à nous. Sur le soir, j'eûs avis de certains bruits répandûs dans le camp par un barbier de l'endroit, car dans tous les pays les barbiers sont ceux qui savent le plus de nouvelles. Cet homme avoit fait entendre à plusieurs personnes que notre marche prochaine ne seroit pas si tranquille que nous l'espèrions, qu'il y avoit un fort à quelques cosses de là, où nous serions arrêtés, que d'ailleurs Dourdjousingue avoit ramassé toutes ses troupes dont on faisoit monter le nombre à plus de dix mille cavaliers, qu'il devoit fondre sur nous et nous envoyer prisonniers à Souradjemolle. Cela ne nous empecha pas de passer la nuit fort tranquillement. Je me contentai de faire faire bonne garde et d'ordonner la générale pour les deux heures du matin, afin de profiter du clair de lune et d'arriver au fort vers la pointe du jour.

En conséquence, tout fût prêt vers les trois heures du matin, les équipages commençoient à défiler lorsque je vis paroître un cavalier de la part de Dourdjousingue qui me signifia un ordre de m'arrêter, ajoutant que son maître le suivoit, extrèmement courroucé de ce que je passois ainsi sur ses terres sans payer les droits des effets que j'avois avec moi. Notez que, pendant notre séjour à Hensary, il n'avoit été question ni de droits ni d'effets, mais on avoit bien remarqué nos cais-

sons et reflexions faites, l'on s'étoit persuadé qu'ils contenoient le cazana du Bengale ; car, pour des munitions de guerre, on ne pouvoit s'imaginer qu'on eût pris tant de soins. Quoi qu'il en soit, j'étois de mauvaise humeur, je reçus très mal l'envoyé qui me quitta en disant que nous allions voir beau jeu. Nous entendîmes, un quart d'heure après quelques coups de fusils tirés de l'autre côté de la rivière. J'envoyai reconnoitre, mais rien ne paroissoit ; nous nous mîmes en marche. A la pointe du jour, je ne vis personne qui nous suivoit ; mais la tête de nos équipages fit halte et j'entendis beaucoup de bruit. Nous étions précisément à ce fort dont le barbier nous avoit parlé, auprès duquel étoit le grand chemin ; l'ayant bien examiné, je vis qu'il falloit ou nous en rendre maitres, ce qui n'étoit pas aisé, ou quitter le chemin. Le fort à la vérité n'avoit point de canons, mais il paroissoit plein de gens armés de fusils et portoit aussi de ces grosses caitoques d'un quarteron et même d'une demie livre de balles. Sur la droite du chemin étoit une belle plaine de terre cultivée dont nous n'étions séparés que par une chaussée assés large ; nous la coupâmes sans perdre de tems, pendant que notre canon répondoit aux gens du fort et rallentissoit leur feu. Les équipages défilèrent et se mirent hors de portée du fort sans accident. Une petite balle de fer me frappa à la botte et passa entre les doigts du pied et la semelle, où elle s'arrêta ; elle me causa un engourdissement qui

me fit croire que c'étoit un coup de pierre ; je ne m'apperçus de la balle que le soir en me débottant.

Nous voulions reprendre le grand chemin, lorsque nous apperçûmes à une assés grande distance derrière nous plusieurs corps de cavalerie et beaucoup de gens de pied qui paroissoient nous en vouloir. C'étoit Dourdjousingue lui même, qui, à la tête de ses troupes, s'étoit mis à nous poursuivre dans l'espérance de tomber sur nous lorsque nous serions occupés contre le fort. Nous ne pouvions dire à combien de monde nous allions avoir à faire. Des cavaliers, détachés à droite et à gauche, sembloient vouloir nous entourer ; d'autres galoppoient à toute bride et prenoient les devants comme pour donner le mot à d'autres troupes que nous pouvions supposer mises en embuscades. Les Djates n'avoient jamais vu d'Européens. Qui ne connoit pas le danger le craint peu ; d'ailleurs ils ne voyoient point de cavalerie parmi nous et l'on sait que les Indoustans ont le plus grand mépris pour les gens de pied ; tout cela nous donnoit lieu de croire qu'ils fonceroient sur nous de tous côtés et que l'affaire seroit des plus vives ; nous fîmes nos dispositions en conséquence.

Nous n'avions de monde précisément que ce qu'il falloit pour garder nos équipages qui étoient dix fois plus étendus qu'ils n'auroient du l'être pour un détachement comme le nôtre. En partant de Patna, nous avions mis sur les bateaux tout ce

que nous avions pu, et, n'ayant aucun lieu de dépôt, nous étions obligés de porter tout avec nous.

M. de Carryon, major du détachement, profitant du terrain, mit la file des équipages sur trois lignes, nos caissons au milieu, et distribua les pièces où il en falloit avec de la mousqueterie pour les soutenir. Deux pièces de trois et deux pièces de deux, toutes assés mauvoises, composoient notre artillerie ; le reste n'étoit que des pièces d'une livre ; [nous en avions six] dont nous ne pouvions pas tirer grand parti.

M. Kerdisien étoit à l'avant garde, M. de Boissimont à l'arrière. Sur les flancs de la colonne étoient Mrs Brayer et Laville Marterre à droite et M. Dangereux à gauche, avec leur compagnie et des pièces d'une livre. Mrs de St Martin et Beinger faisoient servir les deux pièces de trois à la tête, M[M] Dubois [et Gourbrin] les deux pièces de deux à la queue. Nous marchâmes quelque tems dans cet ordre très lentement afin qu'il n'y eut point de confusion ; au premier signal tout s'arrêtoit. Dans un cas forcé, nous nous serions trouvés comme dans un retranchement capable de rebuter l'ennemi.

Les gens du fort n'eurent pas plutôt joint Dourdjousingue qu'il fonça à toute bride tant sur la queue que sur la gauche de la colonne. On s'arrêta pour le recevoir. Les pièces chargées à boulets et à mitraille même les petites pièces furent si bien

servies, que Dourdjousingue tourna bride, et, faisant le demi-cercle, fut se précipiter sur l'avant garde où il fût tout aussi bien reçu. De là, il parut s'opiniâtrer à attaquer notre droite ou l'affaire fut assès vive. Nous eûmes deux ou trois de nos gens blessés ; mais Mrs Brayer et Laville Marterre le saluèrent de si bonne grâce qu'il fût obligé de plier. Voyant ses efforts inutiles, il fit trois divisions de sa cavalerie qui nous attaquèrent de tous côtés en même tems. Nous étions perdus s'il y avoit eu la moindre confusion parmi nous ; mais grâce aux soins et à l'activité de Mrs de Carryon et Jobard, majors, ainsi qu'à l'exactitude de tous les officiers, tout se passa avec le plus grand ordre ; l'ardeur du soldat fut retenue dans les bornes nécessaires pour une affaire de cette nature, et l'ennemi s'en repentit plus vivement, nous vîmes quelques chevaux étendus et beaucoup de cavaliers morts ou dangereusement blessés que les chevaux emportoient. Cela demande explication.

Les selles indoustanes sont presque toutes garnies de longues courroies couvertes de drap qui pendent des deux côtés ; c'est un ornement. C'est aussi par le mouvement du cheval un chasse mouche qui supplée à la queue du cheval dans les endroits où elle ne peut atteindre ; mais, un jour de combat, c'est aussi d'un grand service, surtout aux gentils dont la superstition est telle qu'ils croyent leur cadavre souillé, s'il a le malheur d'être touché par des gens d'une autre religion que la

leur. Ils ont donc soin de se bien garotter les cuisses avec ces courroyes, de sorte qu'il ne leur est pas possible de tomber tout à fait de cheval ; s'ils ont le malheur d'être blessés à mort, de quelque façon qu'ils tombent, ce qui est presque toujours sur le col du cheval, l'animal les tire de la mêlée et les emportent à leur camp. Cette coutume, dira-t-on, n'est pas sensée, puisqu'il peut tout aussi bien arriver que le cheval soit tué sans que le cavalier ait la moindre égratignure, et, pour lors, à quoi n'est-il pas exposé ? S'il sauve sa vie, il court risque d'être pris et peut-être se casser cuisse ou jambe, ne pouvant se dégager promptement. En effet, si les Indoustans avoient souvent à se battre avec les Européens, ils pourroient bien je crois, perdre cette coutûme, mais il faut remarquer qu'entre deux armées indoustanes qui sont aux prises, le feu soit du canon soit de la mousqueterie est très peu de chose. L'infanterie ne se bat presque pas. Mille hommes de pied, armés comme il vous plaira, ont droit de fuir devant cent cavaliers et se croyent fort heureux de leur être échapés. C'est la cavalerie qui fait tout, et cela souvent sans fusils ni pistolets. La lance, le sabre, la flêche sont les armes les plus ordinaires, de sorte que dans un combat opiniâtre, où il y aura, je suppose, six mille hommes tués de part et d'autres, il n'y aura peut-être pas cinq chevaux abattus.

Je reviens à Dourdjousingue. Ayant remarqué qu'il n'étoit pas si aisé de nous faire peur, et que

toutes ses attaques ne servoient qu'à lui faire perdre beaucoup de monde, il jugea à propos de se tenir hors la petite portée de canon et prolongea sa cavalerie à droite et à gauche, d'où de tems en tems partoient des gens armés de fusils qui, à grand galop venoient faire leur décharge sur notre colonne. Il envoya aussi une grande partie de ses fusiliers s'embusquer dans les creux, les broussailles qu'on trouvoit en quantité sur le chemin, d'où ils nous canardoient ; ils espéroit par là vaincre notre opiniatreté dans une marche fort longue où l'ardeur du soleil étoit d'autant plus insupportable que l'eau nous manquoit. Heureusement nous n'eûmes pas longtems à souffrir de la soif ; nous savions que la rivière Calini ne devoit pas être éloignée de notre droite. Nous nous en approchâmes, et nous en reçûmes un double avantage, car, n'étant guéable que dans quelques endroits, elle servoit à nous couvrir. Notre gauche étoit toujours exposée. Nous remédiames à cela en détachant de petits corps de sipayes avec deux ou trois Européens à leur tête qui, se tenant à une certaine distance de la colonne empèchoient le cavalier ennemi de s'approcher assés pour que son coup de fusil fit effet. Car c'est ce que nous craignions de plus, à cause de nos bœufs de trait et de charge.

Nous appercevions cependant que le nombre des ennemis augmentoit. Nous arrivâmes à un passage fort resserré entre la rivière et un gros bourg

où Dourdjousingue s'étoit rendu. Il y avoit placé la plus grande partie de ses fusiliers et caïtoquiers. Nous mîmes en délibération s'il ne seroit pas convenable de passer la rivière à un gué que nous avions reconnu. Nous consultâmes même un faquir hermite que nous trouvâmes assis sous un arbre et qui nous assura que c'étoit le seul parti que nous pouvions prendre. Nous étions cependant probablement perdus si nous avions suivi son avis. Heureusement je m'adressai au guide marate qui me dit de n'en rien faire ; en nous éloignant par là de la route de Dehly, nous aurions eu à parcourir un plus grand espace du pays des Djates où nous aurions trouvé un autre chef qui se seroit joint à Dourdjousingue. L'intention de celui-ci paroissoit même être de nous engager à passer la rivière par la manœuvre qu'il fit de placer sur ses bords devant nous un corps de quatre à cinq cens cavaliers un peu au dessus du village. Nous prîmes donc le parti de forcer le passage ; ayant fait avancer nos meilleures pièces, nous fîmes un feu si vif sur le bourg où étoit Dourdjousingue que l'ennemi n'y put tenir. Un seigneur djate m'assura quelques jours après que Dourdjousingue y avoit perdu plus de cent cinquante hommes. Le canon dissipa aussi bien vite les cavaliers qui étoient devant nous et nous passâmes, malgré les caïtoquiers embusqués, plus heureusement que je n'avois osé l'espérer. Après que nous eûmes passé, Dourdjousingue revint dans le bourg ;

nous fûmes sur le point de marcher pour y mettre le feu, mais le danger étoit passé et, réflexions faites, nous crûmes qu'il étoit plus à propos de l'éviter que de le chercher.

Sur les cinq heures du soir, comme l'ennemi paroissoit rebuté, un sergent à la tête de quelques grenadiers et sipayes qui couvroient notre gauche, appercevant trois cavaliers qui caracoloient et s'approchant de très près sembloient le défier au combat prit avec lui quatre soldats et s'écarta plus que l'ordre ne portoit. Les cavaliers caracolant toujours firent mine de foncer. L'un deux reçut un coup de feu dont il tomba sur le col du cheval qui l'emporta. Les deux autres le suivirent et gagnèrent le village que nous avions dépassé où étoit Dourdjousingue avec toute sa troupe. Nous comptions qu'il s'en tiendroit là et que nous serions désormais tranquilles. Probablement il en eût été ainsi sans l'arrivée des trois cavaliers dont l'un qui étoit tué étoit proche parent de Dourdjousingue, à ce que nous sçûmes le lendemain. Dourdjousingue donnant les marques du désespoir le plus vif, les plus braves de ses troupes se dévouèrent aux mânes de son parent ; pas un ne devoit revenir ou nous devions tous être exterminés. En effet, un moment après que nous eûmes perdu de vue les trois cavaliers, nous vîmes partir de ce village un corps d'environ cent cinquante cavaliers, suivi d'un autre beaucoup plus considérable, lesquels venant à toute bride sembloient en vouloir

au grenadiers dont j'ai parlé ci dessus. Ceux-ci au lieu de rejoindre la colonne continuoient leur chemin sans seulement regarder derrière eux. Nous eûmes beau leur crier de se replier, ils n'entendoient ni voix ni tambour. C'étoit fait d'eux, si je n'avois marché sur le champ avec tout l'avant garde composée d'Européens et de sipayes. Malgré la plus grande diligence, nous eûmes de la peine d'arriver à tems ; les quatre ou cinq grenadiers avoient déjà déchargés leurs fusils sur les cavaliers qui fonçoient. Notre avant-garde à peine formée donna une salve dont heureusement presque tous les coups portèrent. Quelques chevaux tombèrent morts et beaucoup de cavaliers furent tués ou blessés. Quelques uns même des plus hardis reçûrent des coups de bayonnettes [1] qui, tenant mieux dans leur corps qu'aux fusils, furent emportées. L'ennemi à la fin tourna bride et s'arrêta à une petite distance sur une élévation d'où il examina notre contenance. Nous comptions qu'il aller tourner son effort sur la queue de la colonne dont nous étions éloignés et qu'il pouvoit croire n'être pas gardée, mais une petite pièce nous ayant joint, je fis tirer quelques volées qui le déterminèrent à se retirer au village. Dans cette attaque qui fut la dernière, nous eûmes l'occasion d'admirer le

1. [Rao Dourdjousingue envoya de ces bayonnettes à Soudjaotdola qui m'écrivit pour en avoir et qui en fit faire de pareilles, assés bonnes.]

courage de plusieurs de ces Djâtes et d'un surtout qui, voyant ses camarades se retirer, eut la constance de rester à cent pas de nous pour dégager probablement son parent qui étoit tombé mort avec son cheval ; il se servit de son sabre pour couper les courroyes et enleva le corps malgré bien des coups de fusil qu'on tiroit sur lui. Nous eûmes à faire dans cette journée à plus de six mille hommes dont pour le moins quatre mille étoit cavalerie ; leur nombre augmentoit, et, quelques heures de plus, nous aurions eu certainement vingt mille hommes sur nous. [Nous prîmes quelques chevaux.]

La perte que nous fîmes ne fut rien auprès de ce que nous avions lieu de craindre. Nous eûmes six Européens blessés dont un mourut quelques jours après, huit ou dix sipayes blessés et quelques gens des équipages. La protection de la Providence parut encore spécialement à l'égard de nos animaux dont aucun ne fut tué, ce que je regarde comme un miracle vu la quantité de ces grosses caïtoques qu'on tiroit sur nous de toutes les haies et buissons qui étoient sur le chemin ; nos charettes et nos malles reçurent presque tous les coups.

Il étoit tard et nous devions assurément être fatigués, ayant marché dix sept petites cosses depuis deux heures du matin ; malgré cela nous en fîmes encore deux pour gagner un endroit où nous pourrions nous reposer. Nous tirâmes dans cette occasion plus de six mille coups de fusils et 800

coups de canon dont les boulets pour la plupart étoient de terre cuite au centre desquels étoit un caillou. Les boulets de fer ou de plomb nous auroient coûté trop cher à Eléabad. Chemin faisant, les commandants des villes et villages djates, sur la route, venoient se jeter à nos pieds pour nous prier de les épargner. Ils étoient les premier à dire pis que pendre de leur maître Dourdjousingue. Nous ne leur fîmes aucun mal.

Rencontre avec le chazada.

Le surlendemain, jour de Pâques, nous arrivâmes à Sicandra, petite ville qui avoit été donnée depuis peu aux Marates et qui n'est éloignée de Dehly que d'environ dix sept cosses. C'est là que nous joignîmes le Chazada Alygohor, fils ainé de l'empereur et son héritier présomptif. Voici ce qui y donna occasion.

On sait que toutes les provinces de l'empire mogol payent le chote aux Marates, c'est à dire le quart des revenus, droit simple dans son origine et qu'Aurangzeb n'avoit accordé que pour une petite portion du Dékan, mais que les Marates ont étendu partout dans la suite, plus par leurs intrigues, leurs ravages et la désunion des seigneurs maures, que par aucune action de valeur. Olkarmollar, appellé par le vizir Ghazioudinkhan à la tête de plus de cent mille Marâtes, après avoir dans sa route ravagé une partie du pays entre le Gemna et le Gange, étoit allé porter la guerre

dans les états d'Abdaly où il mettoit tout à feu et à sang du côté de Lahore. Ce général eut ordre de Baladjirao, ou plutôt, comme les Marates disent, du Nana, de retirer du vizir Ghazioudinkhan dix sept laks de roupies pour le chote que Mirdjaferalikhan, soubadhar du Bengale, se trouvoit lui avoir payé pour le compte des Marates ; il écrivit en conséquence au vizir qui étoit resté à Dehly. Ce ministre, ayant tant fait pour les Marates, s'imaginoit qu'on ne le pousseroit pas à bout sur cet article, surtout dans un tems où il les avoit lui même appellé au service de l'empereur ou plutôt au sien ; par là il croyoit leur avoir procuré l'occasion de gagner bien au delà de dix sept laks. Il refusa net de payer la somme. Olkarmollar détacha aussitôt un des chefs qui étoient sous ces ordres, avec cinq mille cavaliers pour obliger le vizir à payer. Hitelrao — c'étoit le nom de ce chef — étant arrivé à Dehly et trouvant le vizir inflexible, crut devoir l'inquiéter en lui suscitant des affaires dans le palais même de l'Empereur ; pour cet effet, il fit parler au chazada Alygohor et trouva le moyen de le faire évader de la forteresse. Ce prince avoit beaucoup d'amis dans la ville ; quoique poursuivi par les gens du vizir, il eut le bonheur de se rendre au camp d'Hytelrao. Cela c'étoit passé le jour même de notre affaire avec les Djates. Hytelrao, pour inquiéter le vizir, fit courir aussitôt le bruit qu'il alloit conduire le prince dans le Bengale et en effet il se mit en marche.

A mon arrivée à Sikandra, j'appris qu'il descendoit un corps de troupes avec un chazada, mais j'ignorois la moindre particularité et je ne pouvois rien comprendre à la conduite des Marates : Hytelrao de son côté, ayant sçu que nous étions fort près, m'envoya avertir de la part du prince de l'attendre ; il m'écrivit lui-même qu'il n'ignoroit pas les raisons qui m'amenoient à Dehly (Olkarmollar, en effet pouvoit bien lui en avoir parlé), qu'il étoit sur le point d'exécuter un projet aussi avantageux pour nous que pour lui. Le porteur de la lettre étoit chargé de me dire en gros de quoi il s'agissoit et de m'engager à joindre le prince ; je répondis que j'attendrois, et que dans la visite que je comptois faire au prince, je ferois savoir à quoi je me déterminois. Cela me donnoit vingt quatre heures pour le moins à réfléchir sur ce que j'avois à faire. Je pris mon parti sur les raisons suivantes.

Mon voyage étoit du aux pressantes sollicitations du vizir qui m'avoit promis mont et merveilles. Je lui avois écrit deux ou trois fois chemin faisant, et je lui avois même envoyé la lettre de M. de Bussy ; cependant je n'avois pas encore reçu de lui aucune réponse. Mes arcaras étoient revenus en partie et leur rapport m'avoit fait naître bien des soupçons contre le vizir. Ces titres, ces honneurs cet argent surtout que je devois trouver sur ma route, tout étoit encore dans les espaces imaginaires. Il n'y avoit même aucune espérance d'en

voir la réalité. D'un autre côté en suivant le prince, si j'allois dans le Bengale c'étoit tout ce que je pouvois désirer de mieux ; je me brouillois, il est vrai, avec le vizir, mais ce vizir étoit esclave des Marates ; son inimitié étoit tout aussi impuissante que son amitié. Je n'avois donc rien à craindre de lui, puisqu'Hitelrao agissoit par ordre de ses chefs. Si l'entreprise du Bengale n'avoit pas lieu, j'étois toujours sûr de me tirer d'affaire par la protection des Marates. Mon pis aller étoit de joindre Olkarmollar à Lahors et de l'accompagner lorsqu'il retourneroit dans le Dékan. Ma paix même avec le vizir n'étoit pas une chose bien difficile par le moyen d'Olkarmollar, supposé que la suite des événements me fit voir qu'il étoit de notre intérêt d'être attaché à ce ministre.

Le lendemain nous vîmes passer l'armée marate, ensuite le prince accompagné d'un millier de cavaliers tant mogols que patanes et indoustans. Ils campèrent vis à vis de nous. Je me rendis aussitôt à la tente d'Hitelrao, qui, après un entretien fort court me conduisit au prince.

Ne vous attendez pas je vous prie ici à une pompeuse description de cette visite, telle qu'on en peut voir dans bien des relations de voyage. C'étoit bon, supposé que la vérité n'en souffrit pas, dans un tems où l'empire mogol étoit dans tout son lustre. Ici, il ne faut pas un grand effort pour me tirer d'affaire. Tout doit répondre à la situation du prince qui ne différoit pas beaucoup de la mienne

c'est à dire qu'il étoit fugitif et manquoit d'argent.

Dès la première enceinte on voulût me désarmer, suivant la coutume, ainsi que les personnes qui m'accompagnoient ; Hytelrao m'en avoit bien prévenu, mais j'étois résolu de ne m'y point conformer. Sur quoi, il y eut quelques petites altercations qui ne durèrent pas long tems. Il vint un ordre de nous laisser entrer comme je voudrois. A peine pouvions nous apercevoir le prince, qu'on commença à nous faire faire les révérences à la mode du pays. Après quoi, marchant d'un pas grave, je fus présenter mon nazer et prendre la place qu'on m'avoit désignée. Je trouvai le chazada très mal logé. Il étoit placé sur un vieux fauteuil doré, extrêmement large et ovale, un peu plus élevé que ne sont les nôtres. C'est le siège des princes de la famille royale qui seuls ont le droit d'être assis en présence de l'empereur, du moins lorsqu'il paroit en cérémonie, encore sont-ils placés à une petite distance derrière le trône, et si l'empereur vient à tourner la tête, ils se lèvent. Derrière le fauteuil du prince étoient les principaux officiers de sa maison, parmi lesquels il y a toujours beaucoup d'eunuques, gens pour la plupart d'une très vilaine figure, impertinants à l'excès, et qu'il faut cependant ménager, parcequ'ils ont l'oreille de leur maître. D'un côté du fauteuil étoit debout Hytelrao, moi et tous ceux qui m'accompagnoient, de l'autre quelques uns des principaux officiers de

l'armée, et en avant sur deux lignes on voyoit les officiers subalternes, tous dans le plus grand silence, les bras croisés, témoignant par leur maintien le respect qu'exigeoit la présence du prince. En général on remarquoit un air de grandeur à laquelle on pourroit bien donner l'épithète de misérable, car la tente et tout l'attirail étoit en très mauvais état.

Le prince paroissoit avoir 36 ans. Il est d'une taille au dessus de la moyenne, d'une assés belle physionomie, mais d'un noir qui me surprit d'autant plus que dans mon idée, il devoit être de la couleur des Mogols ou Tartares, qui sont aussi blancs que quelques nations européennes, mais je sçus bientôt que l'empereur son père étoit tout aussi noir, et que beaucoup de princes et princesses de la famille royale sont à peu près de la même couleur, ce qui est du à un sang mêlé par la quantité de filles de raja que les princes mogols ont eues soit pour femmes soit pour concubines. Le chazada en question passe pour un de ceux qui ont eu la plus belle éducation et qui en ont le mieux profité. Elle consiste particulièrement dans la connoissance de la religion, celle des langues orientales, celle de l'histoire, à bien faire ses exercices académiques et en effet tout ce que j'ai pu appercevoir décide en sa faveur. Les langues arabes, turques, persanes et indoustanes lui sont familières. Il aime la lecture et ne passe point de jour sans y employer quelques heures. A l'égard de l'histoire,

sa sçience est réduite à ce qui est contenu dans plusieurs livres arabes et persans, où, pour une vérité, il y a cent faussetés. Ayant eu occasion de l'entretenir quelquefois, j'ai bientôt reconnu qu'il étoit très capable de composer un roman, mais qu'à l'égard de ce que nous nommons histoire et surtout ce qui a rapport aux Européens, il est dans une parfaite ignorance. Il est curieux, naturellement gai et libre dans son particulier, où souvent il admet ses principaux officiers militaires en qui il a confiance ; alors on a la permission de s'asseoir. J'ai eu souvent cet honneur, et même deux ou trois fois celui de manger, non à sa table, car il n'en a point, mais à son Sofra au Daster, comme on l'appelle.

Le prince qui peut-être n'avoit jamais vu d'Européens soutînt nos regards avec le plus grand sérieux, il parla peu, et se contenta de me faire entendre qu'il étoit bien aise de notre arrivée ; après quoi on fit venir le serpau ou plutôt le khélat, dont on me revêtit. C'est une espèce de soubreveste que le prince met lui-même certains jours de cérémonie et qui fait partie de l'habillement royal. Il fallût faire à cette occasion bien des révérences, je croyois que cela ne finiroit pas. Ensuite Hytelrao me conduisit dans un endroit retiré pour parler d'affaires. Vous devez croire qu'il fit sonner bien haut son expédition prochaine pour le Bengale, dont il me fit quelques détails ; les avantages que je devois trouver à rester avec le

prince furent mis en parallèle avec ce que j'avois à craindre du côté du vizir, et tout cela avec une éloquence naturelle qu'on voit bien plus communément chez les Indiens que chez les Européens, de sorte qu'il m'eût été difficile de ne me point rendre à ses raisons, quand même mon parti n'eût pas été déjà pris. Mais ce n'étoit point là le point critique. Je prétendois sonder Hytelrao en lui demandant de l'argent ; c'est la meilleure pierre de touche qu'on puisse employer, surtout avec les Indiens. Je dis donc au chef marate que j'étois disposé à suivre le prince, mais que sans argent il ne m'étoit pas possible de faire un pas. Tout autre à mon début se seroit mis à rire, Hytelrao me dit naturellement qu'il s'y étoit attendu. Il connoissoit les Européens ; il avoit vu dans le Dékan M. de Bussy ou du moins son armée, par laquelle il m'avoua qu'il avoit été une fois bien étrillé. Je sçais, ajouta-t-il, que les Européens ne peuvent pas vivre comme nous autres ; il leur faut de l'argent et beaucoup, vous en aurez, rien ne vous manquera. Tout étant d'accord entre nous, nous fûmes rejoindre le prince, qui ayant sçu d'Hytelrao la résolution que j'avois prise de l'accompagner, témoigna sa satisfaction et débita tout ce qu'il savoit à la louange des Européens. Hytelrao oubliant l'article de l'argent, je crus devoir aider sa mémoire sur ce point, mon intention étant que tout ce que je recevrois fut comme venant du prince. En effet le Chazada ordonna sur

le champ à Hytelrao de me donner tout ce dont j'aurois besoin, précaution qui cependant ne me servit de rien, comme on verra par la suite. Quoiqu'il en soit, le soir même je touchai dix à onze mille roupies.

Politique hésitante du grand vizir.

Le lendemain l'armée se mit en marche prenant une route pour le Bengale différente de celle par laquelle j'étois venû. Je m'attendois qu'on feroit six ou sept cosses ; on n'en fît que deux, et le soir même nous vîmes arriver le premier divan du vizir avec une nombreuse suite. Deux ou trois jours s'écoulèrent sans marcher, pendant lesquels on ne parloit que des conférences particulières entre le divan du vizir et Hytelrao. Je fus voir ce Marate pour savoir qu'elle pouvoit être son idée et lui représenter que, s'il avoit envie d'aller dans le Bengale il n'avoit pas de tems à perdre [pour y parvenir avant les pluies]. Le prince de son côté étoit dans l'inquiétude, mais nous avions affaire l'un et l'autre à un vieux routier qui n'étoit pas embarrassé pour répondre. Il nous donna quelques raisons que nous prîmes pour argent comptant. Le soir même cependant, les conférences furent rompues. Nous vîmes le divan du vizir se retirer et le lendemain l'armée fit une marche de quatre à cinq cosses.

Dans cet intervalle de séjours, j'avois déjà reçu deux députés du vizir Ghazioudinkhan, avec une

lettre dans laquelle après bien des compliments sur mon arrivée il me marquoit d'avoir une entière confiance à ce qu'ils me disoient. Ils m'apportoient quelques belles chales en présent que je refusai de recevoir. Leur commission étoit de nous conduire à Dehly, mais ce n'étoit pas une chose si aisée ; je leur fis des reproches assez vifs sur la conduite du vizir qui m'avoit manqué de parole. Cependant, comme je ne savois pas encore comment les affaires tourneroient, je mesurai mes expressions de manière à leur laisser toujours l'espèrance de m'attirer à Dehly, pourvu qu'on me fit toucher de l'argent et je demandai une forte somme. Les circonstances pouvoient bien engager le vizir à un effort de générosité par l'espoir de tirer meilleur parti d'Hytelrao, lorsque nous ne serions plus avec lui, et c'étoit tout ce que je pouvois espèrer de lui. L'argent reçu, je me serois probablement moqué du vizir qui s'étoit moqué de moi. En effet de quoi nous auroit servi notre attachement à ses intérêts ? Quand même le vizir auroit eu la meilleure volonté du monde pour nous, il ne lui étoit pas possible de tenir contre les attaques réitérées de nos ennemis, je veux dire les agents du Bengale et surtout ceux des chets. Ces émissaires étoient chargés de ne rien épargner pour nous traverser ; le vizir en étoit obsédé, mais agréablement, car ils ne se présentoient jamais les mains vides. Leur or, leurs présens devoient naturellement faire effet, et c'étoit la véritable raison du silence que le vizir

avoit gardé depuis notre départ d'Eleabad. Quoi qu'il en soit, il tînt toujours bon, j'en recevois beaucoup de lettres mais point d'argent. Comme il se défioit de moi autant que je me défiois de lui, il remettoit toujours l'exécution de ses promesses à mon arrivée dans la capitale, ce qui ne me convenoit pas. Ce fut pour lors que je me débarassai de Zoulfekaralikhan, non en le livrant au vizir — sa vieillesse respectable m'engagea à n'y plus penser — je lui dis d'aller où il voudroit ; je ne scais ce qu'il est devenu.

Avril 1758.

Une des choses qui me surprit le plus à Dehly fut le silence où l'on étoit au sujet des Anglois. Je m'attendois qu'après la révolution du Bengale il ne seroit question que d'eux dans cette capitale. La révolution faisoit beaucoup de bruit, mais tout étoit mis sur le compte des Chets et de Racdolobram. On connoissoit bien le nom de Clive, c'étoit un grand capitaine, disoit-on, que les cheits avoient fait venir de fort loin et à grands frais pour délivrer le Bengale de la tirannie de Souratjotdola, comme Salabetdjingue avoit pris M. de Bussy pour tenir les Marates en respect. Plusieurs même des principaux me demandoient de quel pays il étoit. D'autres confondant tous les Européens ensemble, s'imaginoient que j'étois quelque député de M. Clive. J'avois beau dire que nous étions ennemis, que les Anglois avoient tout fait dans le Bengale, peut-être même beaucoup plus que les Chets n'auroient voulu, que

c'étoient eux qui gouvernoient et non Mirdjaferalikhan en qui le titre de soubahdar n'étoit qu'honoraire, personne ne vouloit me croire. On se mettoit à rire. En effet comment faire comprendre à des gens qui n'ont vu que leurs semblables, qu'un corps de deux ou trois mille Européens tout au plus, fut capable de donner la loi dans un pays aussi étendu que le Bengale ; on verra par la suite des marques encore plus fortes de cette prévention.

J'ai dit que l'armée avoit fait quatre ou cinq cosses, nous comptions en faire autant tous les jours, jusqu'à Bengale ; mais ce n'étoit pas l'intention d'Hytelrao, il nous faisoit marcher tantôt d'un côté tantôt de l'autre, simplement pour mettre à contribution différens forts et villages, qui par là, le défrayoient amplement de la dépense qu'il pouvoit faire. Les conférences avec le divan du vizir recommencèrent et je reçus en même tems une lettre d'Olkarmollar qui portoit d'accompagner Hytelrao, lorsque ce dernier iroit le rejoindre. Tout cela me faisoit bien voir qu'il ne falloit plus penser au Bengale ; mais comment se brouiller avec les Marates, notre unique ressource ? ce n'eut été rien encore, si plusieurs circonstances ne se fussent réunies pour nous dégouter. Je m'apperçus bientôt que le soldat étoit très mécontent de toutes ces marches et contre-marches qu'on lui faisoit faire dans la saison la plus chaude de l'année, souvent par des plaines de sable brûlants,

qui sont le long du Gemna, où l'on ne trouvoit pas un seul arbre pour se mettre à couvert ; plusieurs en effet tomboient malades et moi-même, j'attrapai une fièvre qui me mit deux fois vingt-quatre heures dans un état pitoyable. Je crus, à dire vrai, que la plaine de Banghel seroit mon tombeau. Au lieu de nous éloigner de Dehly, nous nous en étions rapprochés depuis quelques jours. Hytelrao en attendant son accomodement avec le vizir, ne songeoit qu'à nous donner de l'exercice malgré toutes mes représentations. [Il tournoit tout à son avantage particulier].

Attaque du fort de Gouzerte.

A quelques cosses de Dehly, près de la route que le Chazada et Hytelrao avoient prise pour se rendre à Sikandra, est un petit fort qu'on nomme Gouzerte, refuge d'une troupe de voleurs dont le pays est plein. Le commandant de ce fort étoit tombé sur le bagage du prince et du Marate pendant leur marche, et avoit enlevé beaucoup de chevaux, chameaux, bœufs, etc. Hytelrao vouloit s'en venger, mais il ne savoit comment s'y prendre. Toutes ses troupes ne pouvoient rien faire contre ce petit endroit qui conservoit la gloire d'avoir tenu bon autrefois contre tous les efforts d'une armée commandée par un vizir. Hytelrao m'en avoit parlé plusieurs fois et m'avoit proposé d'y aller ; mais craignant qu'une telle entreprise ne servit qu'à me faire perdre du monde, je m'étois excusé par de si

bonnes raisons qu'Hytelrao paroissoit n'y plus penser. J'étois incommodé de la fièvre comme j'ai dit ci-dessus, lorsqu'Hytelrao m'envoya prier de préparer pour le lendemain un détachement de cent hommes tant blancs que noirs avec deux pièces de canon qu'il devoit joindre à un corps de Marates pour faire la petite guerre, c'est-à-dire rançonner des villages dont il savoit tirer bon parti. Comme j'étois sur la défiance, j'envoyai mon divan au Marate, pour savoir de quoi il s'agissoit, offrant de marcher moi-même avec toute la troupe si l'affaire en valoit la peine, mais pour lui représenter que je ne voulois attaquer aucun fort avec le peu de monde que j'avois. La réponse d'Hytelrao fut qu'il n'y avoit aucun fort à attaquer. Sur quoi je fis préparer le détachement, persuadé qu'il n'y avoit rien à risquer en prenant certaines précautions. Le commandement fut donné à M. de Boissimont qui partît avec le corps de cavalerie marate, à la petite pointe du jour. Le chef marate avoit sans doute son plan formé sur les ordres d'Hytelrao ; il fit si bien en serrant de près notre détachement de tous côtés, ce qui élevoit beaucoup de poussière, qu'il le conduisit à la portée des caïtoques du fort, sans qu'aucun de nos gens put s'en appercevoir. « Voila de quoi il s'agit », dit alors le chef marate à M. de Boissimont. Après quoi le traître fit demi tour à droite avec sa troupe pour se tenir hors de portée. Les gens du fort commencèrent à tirer, les balles passoient par

dessus le détachement, de sorte que M. de Boissimont crût devoir riposter de quelques coups de canon pour faire cesser le feu de l'ennemi, en attendant qu'il put gagner des chaumières qu'il y avoit presque auprès du fort. Il y mit son détachement à couvert et me donna avis de ce qui se passoit. Malheureusement M. de Beingel jeune homme de mérite qui commandoit les deux pièces avoit déjà reçu une balle au travers du corps, dont il mourut quelques jours après. M. de Brouesse, volontaire qui promettoit beaucoup, avoit été tué roide d'un coup de feu. Ces deux accidents auxquels je n'avois pas eu lieu de m'attendre, me mirent dans la plus grande perplexité ; je fis porter des plaintes au prince ; ne pouvant me transporter à la tente d'Hitelrao, je lui fis faire de bouche et par écrit les plus vifs reproches sur sa manière d'agir, qu'il voulut justifier en rejettant la faute sur le chef qu'il avoit envoyé. Il me pria instamment de n'y plus penser et de rappeller le détachement, mais c'eut été une sottise. Nous avions la réputation d'Européens à soutenir qui seule faisoit notre sûreté dans un pays aussi éloigné de nos établissemens. J'écrivis à M. de Boissimont de se tenir tranquille dans le poste qu'il occupoit et je fis partir au plus vite toute la troupe avec M. de Carryon qui avoit ordre d'attaquer la place, s'il croyoit pouvoir l'emporter, sinon de dégager M. de Boissimont et de s'en revenir. M. de Carryon soutenu par l'activité et l'intelligence de messieurs

les officiers, et par l'ardeur des soldats, fit son attaque avec tant de régularité et d'activité en même tems qu'il emporta la place dans la nuit qui suivit, et avec tant de bonheur, que nous n'eûmes que trois ou quatre blessés, parmi lesquels M. de la Ville Marterre courut le plus de risques.

Cette affaire me fit connoitre tout ce que nous avions à craindre dans la position où nous nous trouvions comme enchainés. Le lendemain, jour de montre, les soldats tant européens que sipayes refusèrent de recevoir la paye ordinaire ; les représentations, les menaces des officiers, tout fût inutile. Ils étoient outrés de la conduite de l'armée du prince ou plutôt des Marates qui étoient restés tranquilles pendant l'attaque du fort et qui cependant avoient le plus profité du pillage. « Puis-« qu'on nous ménage si peu, disoient-ils, il faut « qu'on nous donne une paye proportionnée à ce « que nous souffrons. » Je fus obligé de plier, je leur fis donner un supplément à titre de gratification. Peu après, Hytelrao me vint voir comme pour nous complimenter sur la prise du fort. Il eut lieu de s'appercevoir du mécontentement général et du mien, ce qui servit du moins à me faire toucher à peu près dix mille roupies.

Arrangements avec le chazada.

Le chazada qui n'étoit pas plus maitre que moi dans l'armée, paroissoit au désespoir de l'embarras où nous nous étions trouvés. Il vint aussi me faire

une visite en grande cérémonie, faisant porter son siège devant lui, qui fût placé au milieu de ma tente. C'étoit un honneur que les princes mogols font rarement, mais il m'en couta un très beau cheval et d'autres effets que la coutume me mettoit dans l'obligation de lui présenter.

Le prince avoit pour le moins autant de raisons que moi d'être inquiet ; il avoit toujours été très attentif à la conduite d'Hytelrao, et malgré ses belles promesses, il voyoit à n'en point douter que son accomodement avec le vizir seroit conclu sous peu de jours. Qu'alloit-il devenir ? Le Marate ainsi que tout Indien regarde la trahison comme un jeu, honorable même s'il vient à réussir. C'est une politique rafinée à laquelle leurs plus grands hommes ont recours dans le besoin. La perte du prince pouvoit bien être résolue et servir de sçeau au traité. Ces réflexions plus que tout autre chose l'avoient porté à me venir voir.

La tente étoit toute ouverte et l'intérieur exposé à toute l'armée. Après les cérémonies indispensables dans une pareille visite, le prince fit mettre en travers, à deux pas de son siège, une muraille de tente qui servit de *perda* (entourage), afin de pouvoir me permettre de m'asseoir et me parler à cœur ouvert. La muraille nous déroboit à la vue de l'armée. Il me fit part de ses soupçons sur Hitelrao qui l'avoit trompé, disoit-il, ainsi que moi par l'assurance d'être conduit dans le Bengale, et voulant s'assurer une protection contre ce qu'il

prévoyoit devoir craindre, il me proposa de lui donner promesse par écrit de lui être toujours attaché. Je répondis au prince qu'il ne paroissoit pas que mon séjour du côté de Delhy put être long, mais que je faisois serment de lui être dévoué, tant que je resterois auprès de sa personne. L'idée de mon prochain départ ne lui plut pas. Il vouloit que je lui promisse de le suivre partout. Sur quoi je déclarai franchement au prince que j'étois très disposé à ne le point quitter, pourvu qu'il eût assés de confiance en moi pour suivre les avis que je lui donnerois. Nous parlâmes longtems de ce qu'il convenoit de faire dans l'occasion présente. Je lui proposai de quitter Hitelrao et de gagner au plus vîte le pays de Soudjaotdola où nous pourrions être tranquilles, soit à Eleabad soit de l'autre côté du Gange, pendant la saison des pluies qui avançoit, après quoi nous pourrions de concert avec Soudjaotdola, marcher dans le Bengale. Le Prince approuva mon idée sur laquelle nous passâmes réciproquement un papier scellé de nos deux chapes, dans lequel il étoit dit que tous les ennemis des François seroient traités comme ennemis par le prince, et que tous les ennemis du prince [1] seroient censés les nôtres. Certaines conditions et privilèges furent aussi stipulés en faveur de la compagnie.

1. Le prince jura sur l'alcoran de tenir ses engagements. Ces papiers ainsi que d'autres ont été perdus dans la journée du 15 janvier 1761, lorsque je fus fait prisonnier. *(Autog.)*.

Tout cela bien expliqué et les copies échangées, le prince me quitta beaucoup plus tranquille qu'il ne m'avoit paru l'être en arrivant. Je pris en conséquence mes arrangements, comptant que nous partirions dans deux ou trois jours au plus tard. Plusieurs réfléxions vinrent à la traverse qui firent changer le prince ; le manque d'argent, l'inquiétude qu'un départ aussi précipité devoit causer à toute sa famille et à son sérail, le déterminèrent sans doute à n'y plus penser. Par là je me trouvai plus embarrassé que jamais sur le parti que j'avois à prendre.

Arrivée à Delhy.

Nous fîmes cependant encore trois ou quatre petites marches qui nous firent passer le Gemna à gué, ayant de l'eau jusqu'aux oreilles, et nous mirent à deux cosses et demie de Dehly dans un lieu qu'on nomme Kotobderga. Je ne tardai pas à m'appercevoir que le vizir et Hitelrao étoient déjà en bonne intelligence. L'accommodement alloit être signé, et j'avois tout lieu de craindre que la perte du prince n'en fût la base. Quelques ménagements qu'éxigeoit notre situation à l'égard des Marattes, il ne nous convenoit guère d'être témoins tranquilles d'une affaire aussi vilaine. Sur quoi je me décidai tout à fait à quitter l'armée soit pour aller joindre Olkarmollar à Lahore, soit pour marcher dans le Dékan. Je voulus voir si le danger où étoit le prince ne le feroit pas changer et revenir

à sa première résolution, mais toutes représentations furent inutiles ; Hilterao avoit regagné sa confiance, il paroissoit assés tranquille sur l'accommodement du vizir. Pour moi, mon parti étoit pris ; il ne s'agissoit plus que de savoir où nous irions. L'alternative étoit un peu embarassante. Marcher à Lahors, c'étoit nous éloigner encore plus de nos établissemens, nous étions recommandés à Olkarmollar par M. de Bussy, mais, à dire vrai, nous étions déjà bien fatigués des Marates ; de plus quelle sureté avions nous qu'Olkarmollar retourneroit bientôt dans le Dékan ?

D'un autre côté, après l'affaire que nous avions eue avec les Djates, comment pouvions nous risquer de traverser tout leur pays au milieu duquel passe le grand chemin qui conduit dans le Dékan. Nous pouvions, il est vrai, en faisant un grand tour, éviter cet inconvénient, mais cela n'étoit pas encore bien sûr. La puissance des Djates s'étend loin par leurs alliances, et d'ailleurs il auroit fallu passer par des pays inconnus, semés de voleurs, où les provisions nous auroient peut-être manqué, du moins on nous le faisoit craindre. J'assemblai là dessus le corps des officiers, et, tout bien considéré, la marche dans le Dékan fut résolue. Décision d'autant plus juste que je reçus le lendemain une lettre par laquelle j'étois informé que M. Moracin, [commandant à Mazulipatam] avoit fait passer vingt mille roupies que je devois recevoir à Agra.

Hytelrao reçut bientot ma visite ; sans entrer

dans aucun détail sur ce qui s'étoit passé, je lui dis que des ordres m'obligeoient de me rendre au plus vite dans le Dékan, qu'en faveur de la bonne intelligence qui régnoit entre M. de Bussy et Olkarmollar, à qui il savoit que j'étois recommandé, j'espérois de lui une escorte et des lettres pour les chefs des Djates sur le pays desquels j'étois obligé de passer. Hitelrao qui peut-être dans le fond, n'étoit pas faché de me voir partir, et cela à cause du prince, auroit cru renoncer à sa qualité de Marate, s'il n'avoit fait naître quelque difficulté. Il fit le surpris, le mécontent, me parla beaucoup de l'argent que j'avois reçû, qu'il disoit lui appartenir, m'accusa de rompre sans sujet les engagements que j'avois pris et finit par me dire que si je voulois partir, il falloit lui rendre cet argent, qu'autrement je n'aurois point d'escorte. Heureusement la petite maladie que j'avois eue m'avoit rafraichi le sang, sans quoi je ne sais comment j'aurois pu tenir à de pareils propos. Je répondis assez sèchement, et fis voir à Hitelrao l'erreur où il étoit en s'imaginant que j'avois pris des engagements avec lui. C'étoit au prince à qui j'avois donné ma parole [pour l'accompagner dans le Bengale], et c'étoit de lui seul que j'avois reçu de l'argent, comme les billets en faisoient foy : Hytelrao ne pouvant être regardé tout au plus dans cette affaire que comme un trésorier du Chazada. Je demandai à Hitelrao s'il pouvoit me rendre les officiers et soldats que j'avois perdus par sa faute. Mais tout cela ne servit

de rien. Hitelrao me répéta que je n'aurois point d'escorte et je le quittai en lui disant que je m'en passerois. Le soir même, Hitelrao m'envoya son divan. Après bien des circonstances tendantes à me prouver que le prince n'avoit pas le sol, ce que je savois très bien, et qu'il ne subsistoit que par la générosité d'Hitelrao, nous en vînmes enfin à conclure qu'il me donneroit un détachement de cavalerie et que je lui passerois un billet [1] au nom de M. de Bussy, pour l'argent que j'avois reçu. Il fallut bien en passer par là. J'avois près de cent cosses de pays djate à traverser, ce que je me trouvois hors d'état de faire sans la protection des Marates.

Notre prochain départ pour le Dékan fut bientôt répandu dans l'armée ; il n'étoit guères possible de le tenir secret, et notre petite troupe en paroissoit enchantée. Des soldats venoient de tems en tems sur mon passage me demander comme aux officiers : « Mon général, est-il bien vrai que nous « partons pour le Dékan ? Oui, mes enfants, oui, « répondois-je. » Surquoi ils s'en retournoient chantant et dansant, de sorte que je me flattois de quitter Dehly sans perdre un seul homme par désertion ; je me trompois, la moitié de nos soldats ne demandoit pas mieux, mais l'autre moitié ne me faisoit des questions que pour savoir à quoi

1. [Ce billet n'a pas paru depuis : Olkarmollar a qui j'en avois écrit, aura sans doute eu honte de le faire présenter.]

s'en tenir. J'ai dit quelque part qu'en partant d'Eleabad plusieurs de nos soldats avoient paru mécontents d'aller dans le Dékan, ici nous en vîmes bien la preuve. En deux jours, nous perdîmes environ soixante Européens qui désertèrent armes et bagages et s'en furent à Dehly. Il est vrai aussi que le vizir depuis longtems faisoit agir ses émissaires pour les attirer à son service, par l'espérance d'une forte paye. Il leur promettoit à chacun cinquante roupies par mois. Malgré cela, si notre départ avoit été pour tout autre endroit que le Dékan, je suis sûr que nous n'aurions pas perdu dix hommes. Cet événement prouve toujours que mon intention étoit véritablement de me rendre dans le Dékan. Si au lieu du bruit de notre départ pour cet endroit, j'avois fait courir le nom de tout autre, on n'auroit pas manqué d'attribuer la désertion, supposé qu'elle eut eu lieu, à mon obstination à me tenir éloigné de nos établissements. Quoiqu'il en soit, une pareille perte nous mettoit bien bas et réduisoit la troupe à une centaine d'Européens, l'état-major compris. [Huit ou dix mois après cependant, j'eus le plaisir de voir revenir au moins la moitié de ces déserteurs.] M. Jobard s'étant offert d'aller à Dehly pour tacher de ramener quelques uns de ces soldats dont plusieurs, y étant allés par congé, pouvoient bien n'y être restés que pour cause de boisson, je le fis partir[1],

1. Il se présenta au vizir qui le reçut avec bonté et politesse.

mais sa peine fut inutile, et pensa même lui être funeste.

Départ de Delhy. Arrivée à Choterpour.

Cet accident me fit bientôt plier bagage ; je fus prendre congé du prince qui fit encore tout ce qu'il put pour me retenir ; ayant appris ce qui s'étoit passé entre Hytelrao et moi, il fut au désespoir et vouloit envoyer reprendre sur le champ le billet que j'avois donné. Je le priai de n'en rien faire. Le détachement marate m'étoit d'une nécessité absolue ; il ne me convenoit pas de me brouiller avec un homme, qui, par ses intelligences, pouvoit nous perdre ; d'ailleurs, pour plaire au prince, il falloit rester avec lui et je voulois partir. Je peux dire qu'il avoit les larmes aux yeux lorsque je le quittai.

Nous fîmes camp à part le 30 Avril, et prenant un détour qui nous mit à un quart de cosse de Dehly, à portée de bien distinguer les objets, nous pliâmes sur la droite et joignîmes sur le grand chemin le détachement marate qui nous attendoit. A la faveur de ce détachement, qui étoit tout au plus de 300 hommes, nous passames tout le pays des Djates sans être inquiétés autrement que par des voleurs, qui, comme nous marchions avant le jour, profitèrent de l'obscurité pour tomber sur nos équipages, blessèrent mortellement un de nos sergents major, et enlevèrent plusieurs chameaux, entre autres ceux qui portoient mes tentes et autres

effets. J'eus pendant cette route la visite de quelques commandants djates dans les principales villes, et la satisfaction de recevoir une lettre du raja Souradjemolle, par laquelle il me prioit d'oublier l'étourderie de son cousin Dourdjousingue qu'il avoit, disoit-il, réprimandé sévèrement.

Nous fîmes quelque séjour à Agra, tant pour nous y reposer que pour toucher l'argent que M. de Moracin m'avoit fait passer. C'est là que je reçus les réponses de M. de Leirit et de M. de Moracin, aux premières lettres que je leur avois écrites d'Eleabad[1]. Mon dessein en partant de Dehly étoit, comme on a vu, d'entrer dans le Dékan, [je voulois remettre le détachement à M. de Bussy pour me rendre ensuite à Pondichéry], ce que je pouvais faire aisément, mais M. de Leirit en m'annonçant l'arrivée prochaine de M. de Lally avec une escadre formidable me marquoit de rester à Eleabad où il me croyoit encore, attendu que cette position devoit être d'un grand avantage pour l'expédition du Bengale qui ne devoit pas tarder. Je fus informé en même tems que M. de Bellême qui avoit porté mes paquets à Pondichéry revenoit me joindre avec M. de Changey, qu'on me faisoit passer en qualité

May 1757.

1. Mes lettres et les réponses avoient été communiquées par M. de Leyrit à M. le Cher de Soupire, maréchal de camp, qui étoit arrivé à Pondichery en 1757, et se trouvoit commandant général des troupes dans l'Inde.

de major. Sur cela, je pris le parti avant que de quitter Agra, d'envoyer M. Lenoir à Dehly, tant pour savoir ce que deviendroit le prince, que pour sonder le vizir et ménager nos intérêts auprès de lui, supposé que par la suite ses affaires lui permissent de penser au Bengale, comme il me l'avoit toujours fait entendre lorsque j'étois à Dehly. Notre correspondance avoit toujours exactement été suivie : lui cherchant à m'attirer à Dehly et moi repoussant ses attaques le plus poliment qu'il m'étoit possible, en lui faisant entendre qu'il n'avoit pas tenu à moi que je n'eusse été entièrement à son service et que le manque de parole étoit tout de son côté. Je lui avois même fait dire en partant que c'étoit à cause de lui que je ne voulois plus rester avec le prince et les Marates, de sorte que je pouvois me flatter de n'être pas tout à fait mal dans son esprit. M. Lenoir étoit porteur de lettres par lesquelles je donnois avis de l'arrivée prochaine de nos forces. Il étoit chargé aussi de tâcher de ravoir quelques uns de nos déserteurs.

Des nouvelles aussi favorables que celles que je recevois ranimèrent nos esprits. Il ne fut plus question d'aller dans le Dékan. Notre retour à Eleabad n'étoit pas difficile, mais les raisons qui nous en avoient fait sortir subsistoient encore. Sur quoi je me déterminai à passer le temps des pluies à Choterpour, ville appartenante à un raja qui n'avoit rien à démêler soit avec le vizir soit

avec Soudjaotdola. Cet endroit me convenoit d'autant mieux que j'y pouvois entretenir une correspondance générale plus aisément, faire mes préparatifs à meilleur marché et en partir, sans crainte d'être inquiété, pour tel endroit que je jugerois à propos. D'Agra nous nous rendîmes à Gualior où nous joignîmes Mrs de Changey et de Bellême, et de là à Choterpour[1] après plusieurs marches très pénibles par des chemins de traverse que nous prîmes pour éviter la rencontre de quelques petits rajas, dont les visites sont toujours importunes.

Description du pays entre le Gange et le Gemma.

Avant que de me mettre en quartier d'hyver, je veux vous entretenir de ce que j'ai vu de plus remarquable depuis mon départ d'Eleabad ; je ne serai pas bien long.

Le pays compris entre le Gange et le Gemna

1. *L'état de Choterpour, gouverné par Indoupot, remontait au début du XVII^e siècle. Après* 1635, *un chef rajpoute nommé Champat Rai se rendit presque indépendant dans le Bundelkund. Son fils Chatarsal accrut encore ses territoires. La première capitale de ces rajas fut Kalinjer ; la seconde fut Panna en* 1675. *Choterpour ne fut fondé qu'en* 1707. *Attaqué en* 1729 *par le Grand Mogol Mohamed Shah, Chatarsal appela à son secours les Marates, qui le débarrassèrent du Mogol, mais lui prirent en échange le district de Sangor avec* 32 *laks de roupies.*

Chatarsal mourut en 1732 *à l'âge de* 89 *ans, laissant beaucoup d'enfants qui régnèrent après lui dans différentes parties*

depuis Eleabad jusqu'à la hauteur de Dehly est nommé Autrebede. Il est partagé entre les Mogols, Patanes, Marates, Djates et quelques petits rajas. Outre les grains et les articles mentionnés à l'occasion des terres dépendantes de Soudjaotdola, il produit beaucoup d'indigo dont il se fait un grand commerce. On en transporte beaucoup dans le Bengale. Il y a beaucoup de mines de sel, surtout le long du Gemna, ce qui fait que l'eau de cette rivière n'est ni saine ni agréable.

On fabrique dans le pays beaucoup de grosses toiles de coton sur les meilleures desquelles on met une teinture rouge qu'on nomme karoua (carroua) ; elle vient d'une plante qui croît en plusieurs endroits ; il y en a beaucoup aux environs de Sironges, sur la route du Dékan. C'est de ces toiles qu'on fait les tentes. Les rouges servent ordinairement de doublure. On peut juger de là qu'il s'en fait un grand débit, les tentes des Orientaux étant d'une bien plus grande étendue que celles des Européens à cause des murailles d'enceintes. D'ailleurs elles sont toutes à trois doubles, quelques unes même à cinq, et malgré cela ne pèsent pas autant que nos tentes. Il n'y a que l'empereur et

du pays. L'un de ses fils Hirde Sah (1732-1739) *lui succéda à Panna. Hirde Sah eut pour successeur Sahba sing* (1739-1752). *sous qui l'on commença à exploiter les mines de diamant du pays A Sahba sing succéda Aman sing* (1752-1758), *qui venait d'être assassiné par son frère Indoupot, lorsque Law arriva à Choterpour. Indoupot mourut en* 1778.

les princes du sang qui puissent avoir l'extérieur de leurs tentes en karoua ou toile rouge.

Je n'ai remarqué aucune belle ville dans la route de traverse que nous avons prise pour aller à Dehly qui d'ailleurs est semée de quantité de petites villes et villages à droite et à gauche. Je n'ai mis sur la carte que les noms des endroits où nous avons campés. Il faut sans doute que ce pays ait été autrefois très peuplé, mais, lorsque nous le traversâmes, nous ne vîmes rien qui méritat notre attention, si ce n'est des ruines, de grands bourgs entièrement abandonnés, des campagnes désertes, ainsi que plusieurs quartiers des principales villes. Il n'y a que ce qui appartient aux Djates qu'on peut dire peuplé et bien entretenu. [J'ai vu aussi cependant dans leur pays quelques petites villes ; Altéroly, par exemple, qui est asses bien bâtie [est] tout à fait déserte]. Les Marates avoient ravagé partout le reste plus ou moins, n'épargnant pas même ce qui leur avoit été cédé. Ce n'est pas que le peuple marate ne soit en général très soigneux de ce qui lui appartient ; rien de mieux entretenu et de plus fertile, par exemple, que leur pays propre, mais ils regardoient ces concessions comme un bien sujet à révolutions ; craignant de les perdre tot ou tard, ils en tiroient tout ce qui leur étoit possible.

Mokoutpour est une petite ville où il y a un des plus fameux *dergas*. C'est, comme je crois l'avoir déjà dit, un lieu respectable où repose le corps d'un

Pyr que les Mahométans honorent autant que nous honorons nos saints. Le préjugé veut qu'on obtienne toutes les demandes qu'on fait à ce tombeau, pourvu qu'elles soyent faites d'une manière agréable au Pyr, qui est des plus capricieux. Le beau sexe, quelque noir qu'il soit, a trouvé apparemment le moyen d'avoir la préférence, on m'assura que ce tombeau étoit beaucoup plus fréquenté par les femmes que par les hommes. Ces derniers n'y vont qu'en tremblant. J'ai oui dire même que les maris n'avoient pas lieu d'être contents de cette dévotion. Quoiqu'il en soit, on voit à plus de cinq cosses à la ronde les *madjaoars* ou desservant de ce derga courir les uns à cheval les autres à pied, pour faire contribuer les voyageurs avec leurs *tabarrouks* qu'ils tiennent à la main. Ce sont des petits gateaux de sucre qu'ils bénissent sur le tombeau du Pyr. Il faut en prendre bon gré mal gré ou passer pour impie. Ils en jetèrent une demie douzaine dans mon palanquin, que je ne reçus pas avec tout le respect qu'ils auroient voulu, ce qui fit élever un cri contre moi-même parmi quelques uns de nos sipayes. Je vis bien qu'il falloit en venir au but. Quelques roupies firent taire tout le monde, sans pouvoir rétablir ma réputation.

Vous verrez sur la petite carte la véritable situation de Kennandje formée de deux villes qui se joignent. Elle conserve la gloire d'avoir été autrefois la capitale de ce qu'on nomme l'Inde. Elle appartenoit aux Marates lorsque nous y passâmes

et n'avoit rien qui put faire reconnoître son ancienne splendeur. Les maisons sont presque toutes en briques, quelques unes asses bien bâties, mais on en voit quantité qui sont inhabitées et qui tombent en ruines. Malgré les déprédations des Marates, il y a plusieurs fabriques de toile.

Le Calini est une assés jolie petite rivière dont l'eau m'a paru bonne et qui fertilise beaucoup le pays. Elle est agréable dans bien des endroits dans les tems secs, cependant à Kodagouge et vers son embouchure on ne peut la passer qu'en bateau.

Férokabad est une grande ville bâtie par l'empereur Ferokcher, c'est la capitale du pays d'Amotkhan, chef de quelques Patanes. Les rues de cette ville sont asses larges et bien tirées, mais presque toutes les maisons ne sont baties qu'en terre ; la ville est dépeuplée.

Dehly vous est si connu qu'il est inutile que je vous en parle. Je vous dirai seulement qu'il y a le Dehly des Gentils, le Dehly des Patanes et le Dehly des Mogols. Les trois villes réunies forment une étendue bien plus grande qu'aucune ville d'Europe. Il y a de très belles maisons baties soit en briques soit en pierres de taille, et à plusieurs étages. La forteresse est très belle. Il y a assurément plus d'un million d'habitants dans Dehly ; malgré cela c'est un désert auprès de ce que cette ville étoit autrefois.

Kotoberdga qui n'est plus qu'un monceau de

ruines, étoit autrefois une asses jolie ville. Il n'y a que le derga qui subsiste qui passe pour le plus renommé. L'empereur Bahadourcha y est enterré auprès du Pyr. C'est aux environs de cet endroit qu'on voit les ruines de ces grands édifices bâtis par les empereurs patanes. Elles sont remarquables par la hauteur et la largeur des arcades, dont quelques unes sont encore en [assés] bon état, toutes en pierres de taille sur lesquelles on voit des passages de l'Alcoran. Ces caractères arabes taillés en relief, forment une espèce de broderie qui paroit simétrisée et plait infiniment.

On voit aussi un obélisque, bâti par un sultan Gaure qui peut avoir deux cent cinquante pieds d'élévation surchargé d'ornements en dehors, et du haut duquel on découvre Dehly avec une grande étendue de pays.

A très peu de distance de cet obélisque est le commencement d'un autre que vouloit élever le successeur du sultan Gaure mais de façon à pouvoir monter soit à cheval soit en chariot. La mort arrêta l'exécution de cet ouvrage qui, ayant son élévation proportionnée à sa largeur, auroit effacé tous les monuments qu'on connoit.

On voit encore aux environs de Kotobderga les ruines d'un palais des anciens rajas, ou, je crois plutot, d'un temple. Elles ne sont remarquables que par leur ancienneté. Le seul monument qui subsiste en son entier est ce que les Gentils nomment *Madéo*. C'est un cylindre qui m'a paru de

fonte de la hauteur d'environ douze pieds sur un de diamètre, hyérogliphe démesurée. Ce qu'il y a de plus particulier, si l'on veut en croire les gens du pays, c'est que ce *madéo* qui n'étoit que de pierre, est devenu métal par la suite des tems, devant qui tout adepte n'est qu'un ignorant.

Nous trouvâmes les villes entre Dehly et Agra assés jolies et peuplées, quoiqu'elles eûssent souffert beaucoup de l'incursion des Patanes en 1757. La plus remarquable est Matura, sur le bord du Gemna ; elle se vantoit d'être privilégiée ; malgré cela, elle ne fut pas plus épargnée que les autres. On y voit une belle mosquée ornée en mosaïque fondée dans le même esprit que celle de Bénarès, un très beau quai en pierre de taille. A quatre cosses de cette ville est Bindrabonne, petit village très renommé chez les Gentils où l'on voit sur les bords d'un étang cet arbre fameux sur lequel Vishnou transporta les vêtemens de plusieurs filles qui se baignoient, et qu'il ne voulut rendre qu'à condition qu'elles lui feroient, hors de l'eau, le salut auquel l'on doit l'institution de celui des brames. A propos de salut, il faut que je vous apprenne celui qui se fait, à ce qu'on m'a assuré, dans une certaine partie du Thibet qui n'a pas une origine aussi galante que celui des brames ; [il n'en est pas moins bien singulier]. Il faut, dit-on, faire sortir sa langue, abaisser les mains des deux côtés, tourner les yeux de travers, et surtout, faire ces mouvements dans le même tems et avec la plus

grande vitesse. Le salut le plus respectueux est celui où l'on tire la langue le plus qu'il est possible. Dans les autres saluts on tire la langue plus ou moins, selon la qualité de la personne à qui ils s'adressent. Il y en a où l'on ne montre que le petit bout de la langue Cette coutume n'aurait-elle pas été prise des chameaux ? Je me souviens de les avoir vus saluer ainsi, en faisant des glous-glous très désagréables à entendre.

A une cosse d'Agra est le mausolée de l'empereur Akeber qui faisoit sa résidence dans cette ville embellie et augmentée de beaucoup par ses soins ; en reconnaissance elle se nomme aussi Akébérabad. Ce tombeau est d'une grande magnificence. C'est le plus beau morceau d'architecture que j'aie vu dans l'Inde. Il n'y a que le mausolée de la reine Tadjemahal qui le lui dispute. Celui-ci est plus riche, il est tout en marbre ; mais l'autre a plus l'air de grandeur. Ces bâtiments feroient honneur à un architecte européen. Je ne veux pas m'engager à vous en faire la description, parce que je m'imagine qu'elle est déjà assez étendue dans nos voyageurs imprimés, en vous avouant de bonne foi que je ne les ai pas lus. Je vous prie de m'excuser si je vous raporte quelques fois des choses dont vous êtes déjà instruit.

Agra, après Dehly, est la plus grande ville que j'aie vue dans l'Inde. Les maisons sont à plusieurs étages bâties en pierres de taille, sans simétrie, fort peu d'ornements, les fenêtres très petites,

ce qui est général dans toute l'Inde ; les rues étroites et pour le moins aussi crottées que les plus vilains quartiers de Paris. Agra étoit aux Djates ; la forteresse, qui est très belle, est plus grande que celle de Dehly, dépendoit de l'empereur mogol ou plutôt de son vizir. On fabrique des toiles à Agra et une espèce de velours qui ressemble à celui de Chine. Les Hollandois y avoient autrefois un comptoir qu'ils ont abandonné, parcequ'il leur étoit à charge. La maison est encore sur pied. Je me souviens d'avoir rencontré à Agra le père Tiffentallen, Jésuite allemand, savant missionnaire ; il étoit généralement aimé et estimé.

Dans tout cet espace entre Dehly et Agra, et même sur la grande route qui va dans le Dékan les chemins ne sont pas libres ; on est assailli tout d'un coup par des *mawatis*. Ce sont des voleurs qui courent le pays par troupes de trois à quatre cens ; ils se joignent quelquefois jusqu'au nombre de mille, et leurs chefs s'entendent avec les rajas dont le pays dépend, de sorte que les voyageurs sont obligés de marcher en caravanes, qui s'assemblent dans les grandes villes comme Agra, etc. Il n'y a point de jour fixe pour leur départ. Les voyageurs s'arment de fusils dont ils tiennent la mèche toujours allumée, et la caravane part lorsqu'elle se croît assés forte pour passer outre.

Un homme qui n'a pas grand chose à perdre peut bien risquer de voyager seul ; la plus grande

incommodité pour un voyageur vient de la quantité de *choquis* [ou douanes] établis dans le pays sur les chemins et le long des rivières. Ce sont les douanes dont les officiers exigent toujours plus que l'ordonnance, et qui sont impertinents à l'excès ; si on ne leur donne rien, on est presque sûr d'être insulté. Nos soldats européens qui courent le pays, craignent ces sortes de gens ; ils s'embarrassent peu des voleurs qui n'attaquent jamais que lorsqu'il y a du butin à faire. Comme ces soldats vagabonds sont fort sujets à s'enivrer, il leur arrive presque tous les jours quelques scènes facheuses, des disputes, des batteries, où ils sont souvent bien étrillés ; mais pour éviter les inconvénients autant qu'il est possible, ils se déguisent en Maures ou même en Gentils, c'est à dire que sous la toque ils conservent au milieu du crâne un petit toupet de cheveux longs. S'ils ont affaire à des Gentils, ils tirent la toque et se disent brames en montrant le toupet ainsi que le cordon. Cela fait qu'on a quelques égards pour eux.

Je conseillerois aussi à un Européen, qui voyageroit sans se déguiser, de porter toujours perruque. Plus d'un soldat ou officier même ont du leur vie à cette chevelure artificielle qui n'est pas connue dans beaucoup de parties de l'Inde. En voici un exemple dans l'un des officiers de notre détachement nommé M. Jobard. Il revenoit de Bettia pour me rejoindre à Eleabad. Comme il vouloit traverser le Gange, il s'adressa au choquis pour

avoir un bateau. On le fit attendre plus d'une heure. Impatient, il voulut parler au chef des choquis qui, après une réponse insolente, donna ordre à ses pions de le chasser. M. Jobard, outré de cette indignité, et ne voulant pas permettre à une cinquantaine de gueux qui étoient là, de mettre la main sur lui saute sur le chef et lui met le pistolet sur la poitrine. Le djamadar des pions saute en même tems sur M. Jobard qu'il prend par la queue de sa perruque et la lui arrache, avec un effort dont il tombe lui-même à la renverse. Cet homme tenant les bras élevés dans la plus grande surprise croyoit avoir emporté le crâne de M. Jobard. Tous les pions se regardaient, ne pouvant rien comprendre à un événement aussi singulier. Mais le chef qui voyoit toujours M. Jobard le tenir fortement au collet, malgré la perte de ses cheveux, et qui craignoit d'être la victime de cette affaire, ordonna bien vite à ses gens de se retirer, sur quoi M. Jobard quitta prise. Le chef interdit fit ses excuses, rendit la perruque après l'avoir bien examinée et conduisit lui-même M. Jobard au bateau ; si cet officier avoit eu ses cheveux, il auroit été probablement assommé.

CHAPITRE X

PREMIER SÉJOUR DU DÉTACHEMENT A CHOTERPOUR DEPUIS LE 10 JUIN 1758 JUSQU'EN FÉVRIER 1759.

Description du Bundelkante.

Tout le pays entre le Gemna, le Gange, la route du Dékan et les confins du Bérar, est partagé en diverses petites provinces qui ont différents noms et qui appartiennent aussi à divers rajas. Les plus considérables sont celles de Baguelkante et de Bondelkante. C'est dans la dernière qu'est Choterpour, ville capitale, petite mais très peuplée et fort gaie. Une caste particulière de faquirs qu'on nomme *Atyles* y occupe le plus beau quartier et y fait un grand commerce. Choterpour est un entrepôt où quantité de marchands se rendent souvent en caravannes de toutes les parties de l'Inde. Il s'y tient tant dans la ville qu'au dehors une grande foire en octobre et novembre où l'on vend des soies, soieries, toiles de diverses sortes, des draps, du coton, beaucoup d'assafedios, des épiceries, toutes sortes de quincailleries, des chevaux, des chameaux ; le pays est plein de montagnes, malgré cela très fertile, en

Juin 1758.

bled surtout. Le riz n'y est pas si commun. Il y a des mines de fer, de soufre, il y en a aussi de diamants, et selon les apparences beaucoup plus étendues qu'on ne connoît. On y fabrique des toiles grosses et fines, des canons de fusils, des lames de sabres. Nous y fîmes faire des lames d'épées. Tout le pays est gentil. On n'y voit de mahométants que quelques officiers et sipayes au service du raja. Les hommes y sont robustes, très adroits à manier le sabre, la lance ; les fusiliers sont réputés meilleurs que partout ailleurs. La cavalerie est, pour la bonté [et beauté] des chevaux au dessus de ce que j'ai vu dans l'Inde, et cela n'est pas surprenant, puisqu'ils ont le choix sur toute la quantité qui passe par là pour se rendre ou dans le Bengale ou à Laknaor ou dans le Dékan. J'en ai vu chez le raja dont on faisoit monter le prix à plus de dix mille francs. On les caparaçonne de la manière la plus riche et la plus singulière mais qui ne nous plairoit pas, car à peine voit-on autre chose de l'animal que la tête et les pieds, tant il est couvert d'étoffes de soie souvent brochées en or et argent. Il y a une autre espèce de chevaux très petits qui sont du pays même, avec lesquels on galope les montagnes, même en descendant par les endroits les plus difficiles. Le raja qui aime beaucoup la chasse s'en sert avec une adresse étonnante.

J'observerai ici que, dans l'Inde en général, les chevaux, dont les meilleurs viennent de l'Arabie, de la Perse, de la Tartarie, sont tous chevaux fins,

peu propres à tirer ; aussi toutes les voitures ne sont tirées que par des bœufs. Les carosses des maîtres sont extrêmement légers ; on en voit quelques fois tirés par des chevaux, mais cela est très rare. Comme les armées ne sont pour ainsi dire que cavalerie [1], il faut nécessairement que les chevaux soient chers ; on ne peut en avoir un passable à moins de douze cens francs.

On ne connoit point la pauvreté dans le Bondelkante ; on n'y connoit pas non plus l'opulance excessive. On y trouve un air d'aisance, de liberté qui s'étend même jusqu'aux femmes de distinction qui ne sont pas à beaucoup près aussi sauvages que dans les autres parties de l'Inde. Elles sont ici habillées en corcet et jupon, à peu près comme nos paysanes, mais plus proprement et avec plus de bijoux en or et argent que partout ailleurs. Elles portent un voile qui leur sert plus pour ornement que pour se couvrir le visage.

On voit dans tous les environs de Choterpour des monumens élevés en l'honneur des femmes victimes de l'amour conjugal où les femmes de la ville se rendent à certains jours fort dévotement, chantant les louanges de ces héroïnes. Elles y portent des offrandes de riz, safran et fruits de toutes espèces, elles y brulent des parfums et illuminent

1. Je crois qu'il peut y avoir dans l'empire mogol 1.200.000 cavaliers.

ces lieux qu'on regarde comme ce qu'il y a de plus respectable.

Indoupot est le nom du raja ; c'est un jeune homme d'une asses belle figure et fort aimé pour la douceur de son gouvernement. Il est tributaire du Grand Mogol à qui cependant il ne paye rien des vingt cinq millions qu'on prétend qu'il retire tous les ans. Les Marates sont ceux qui le chagrinent le plus. Il a été obligé de leur céder l'usufruit d'une partie de son pays pour satisfaire leurs prétentions sur le quart des revenus, et malgré cela il ne se passe point d'année qu'il n'ait quelque chicane à essuyer de leur part ; mais il a des ministres entendus qui le tirent d'affaire, mieux que ne le peuvent faire des rajas, même plus puissants que lui. [Indoupot parut charmé de notre arrivée et nous donna un endroit hors de la ville où nous fumes faire aussitôt nos baraques].

La discipline du camp.

La tranquilité de notre séjour dépendoit de la conduite que nous tiendrions tant envers Indoupot et sa famille qu'à l'égard des habitants en général ; sur quoi je fis publier deffense absolue de tuer bœuf, vache, ou veau ni aucun de ces oiseaux que les Gentils ont en vénération. Deffense d'emprunter quoique ce fut des gens du pays sans mon ordre, et, pour plus grande sûreté, je priai le raja de défendre à ses sujets de rien prêter.

Deux évènements, désagréables à la vérité, ne

contribuèrent pas peu à inspirer aux habitants une certaine confiance en nous. Un des officiers sipayes s'avisa le jour même de notre arrivée de maltraiter un des habitants de Choterpour. La justice fut bientôt faite. Je le fis fouiller et chasser malgré toutes les prières que l'officier même me faisoit faire pour lui pardonner. Cette rigueur nécessaire me fit d'autant plus de peine que cet officier sipaye étoit venu me joindre, avec Mrs Changey et de Bellême, de Masulipatam où il avoit été depuis bien des années à notre service.

L'autre affaire étoit plus sérieuse ; il s'agissoit de deux de nos sipayes qui en traversant un petit bois la veille de notre arrivée à Choterpour avoient coupé le cou à une jeune femme et l'avoient laissée pour morte. Trois jours après, cette femme parut dans le camp n'ayant qu'un souffle de vie, soutenant sa tête des deux mains et dans un état à ne pouvoir parler ni rien avaler. Les deux sipayes furent aussitôt arrêtés sur certains indices que la femme donna ; du premier coup d'œil ils furent confondus ; ils la prirent pour un spectre et avouèrent le fait.

Cette créature étoit la femme d'un de ces sipayes qui étoit sergent de la compagnie. Ce misérable avoit voulu la livrer à son camarade, sans doute pour de l'argent. La femme ne voulant pas y consentir, on se mit en devoir de la forcer ; mais elle se défendit avec tant de courage en mordant, égratignant et donnant des coups de poings que les

deux hommes furieux de ne pouvoir en venir à bout et craignant les suites lui coupèrent le col. Personne d'abord ne parla ni pour ni contre eux ; on étoit curieux de savoir ce que nous en ferions : mais dès qu'on sçût qu'ils étoient condamnés à mort, je vis venir de tous côtés les instances les plus fortes pour ne point passer à l'exécution. Le raja et tout ce qu'il y avoit de plus grand s'intéressoient pour leur sauver du moins la vie. Malgré cela, au défaut de bourreau [pour les pendre], nous les fimes fusiller et ce ne fut à cette occasion pendant plusieurs jours que des compliments sur notre exactitude à rendre justice. Cette pauvre femme à qui il semble que la Providence n'avoit conservé la vie que pour faire punir ses assassins mourut le lendemain de l'exécution, malgré tous les soins de nos chirurgiens.

Il n'étoit pas possible que le voisinage d'une espèce d'hommes comme nous ne causât d'abord quelque alarme dans les familles de Choterpour. [On n'y avoit jamais vu d'Européens.] On ne savoit qui nous étions ; mahométans ? Il n'y avoit point de doute la dessus, puisque nous n'étions pas gentils et que ces bonnes gens n'avoient jamais entendu parler d'une religion chrétienne ; mais étions nous Mogols, Patanes, Arabes ou Tartares ? c'étoit la question et l'on avoit bien peur que nous ne fussions quelque chose de pire que tout cela. Il nous restoit malheureusement trois ou quatre bouteilles de vin rouge que nous n'eûmes pas la

précaution de boire en cachette ; aussitôt le bruit se répandit que nous nous abreuvions de sang. On peut juger la bonne opinion qu'on avoit de nous ; cependant nous les fîmes bientôt revenir de leurs fausses idées. L'attention avec laquelle Mrs les officiers veillèrent à la conduite du soldat nous gagna l'amitié des habitants, et je peus dire que pendant les deux séjours fort longs que nous fimes à Choterpour nous n'eûmes qu'agrément de la part des gens du pays. Nous en étions cent fois plus aimés, craints et respectés que ne le sont les Européens soit à la côte soit dans le Bengale.

A l'égard du raja Indoupot et de sa famille, il y avoit bien des ménagements à garder, à cause de la désunion qui y règnoit. Deux ou trois de ses oncles faisoient autant de partis, qui, ne pouvant s'accorder entre eux sur certains partages qui avoient été faits par l'ancien raja, étoient souvent aux prises, et troubloient la tranquilité du gouvernement. Chaque parti formoit une armée de cinq à six mille hommes. L'un paroissoit soutenu par Indoupot, les autres quoique opposés entre eux étoient soutenus assés ouvertement par les Marates qui, ne cherchant qu'à profiter des troubles, auroient été au désespoir que l'affaire eut pu s'accommoder. Je ne tardai pas à recevoir des députés des uns et des autres avec les plus fortes invitations à prendre parti, et, à dire vrai, si ce n'avoit été la crainte de m'engager trop avant dans ce pays, je n'aurois peut-être pas mal fait de

me mêler de ces disputes, qui probablement m'auroient payé mes dépenses ; mais c'est ce que je ne voulois faire qu'à la dernière extrémité. J'avois le Bengale en vue, j'aurois été au désespoir d'être hors d'état d'y marcher à la première sommation ; d'ailleurs comment tenir la campagne pendant toute la saison des pluies ? ce qui n'est rien pour les gens du pays, qui sont habitués à être sous la toile en tous tems, auroit été insupportable à nos Européens. Je pris donc le parti de me débarrasser de ces importunités le mieux que je pouvois, et sans choquer personne et ce ne fut pas sans peine et sans exciter de la jalousie, quelque fois même dans l'esprit d'Indoupot.

Difficultés financières.

Un de mes premiers soins fut de lier connoissance avec quelques saokars de l'endroit, gens d'ordinaire asses prévenants, lorsqu'il n'en coûte que des paroles. Plusieurs vinrent me voir entre autres un nommé Bodjemat Termokdjy qui, ayant parcouru le Dékan, avoit eu occasion de connoitre M. de Bussy, mon frère et quantité d'officiers françois ; il m'offrit ses services que je reçus avec la plus grande satisfaction. Je regardois ce saokar comme un homme envoyé du ciel, pour nous tirer des embarras où je prévoyois que nous pourrions tomber. En effet, sans lui je ne sçais comment j'aurois fait pour nous soutenir pendant plus de dix huit mois. Ce n'est pas que nous ayons vécu

de sa bourse pendant tout ce tems, mais qu'on se rappelle l'embarras où je me suis trouvé à Eleabad. Le cas m'est arrivé plusieurs fois depuis, par l'impossibilité où l'on étoit de me faire passer à tems l'argent qu'on vouloit bien me promettre. J'avois dans le Bengale un correspondant sur la fidélité et l'exactitude duquel je pouvois assurément me reposer. C'étoit Madame Law qui étoit à Chinchurat, établissement hollandois. Si les secours avoient pu partir de là directement, elle eût trouvé moins de peine, mais ceux qui étoient le plus portés pour nous n'y demeuroient pas. Il falloit souvent s'adresser à des personnes qui en étoient très éloignées. Sa maison étoit d'ailleurs entourée d'espions ; presque tous les banquiers étoient dévoués aux Anglois. Comment pouvoir conduire en pareil cas une affaire avec le secret nécessaire pour la réussite ? c'est à quoi elle parvint cependant, à l'admiration même de nos ennemis, qui ne pouvoient comprendre l'adresse avec laquelle elle savoit se dérober à leurs recherches.

Malgré tous ses soins, il n'étoit pas possible que des opérations aussi gênées ne souffrissent quelques fois des retardements qui auroient pû être préjudiciables, surtout dans des moments critiques tels que ceux qui sont fixés pour la paye du soldat. Deux ou trois jours de retard ne sont rien ; mais comment renvoyer cette paye à deux ou trois mois dans une position telle que la nôtre, aussi éloignés de tous nos établissements. Autant dire au soldat

de se pourvoir ailleurs. Notre saokar Bodjenat Termokdjy remédioit à cet inconvénient en me faisant des avances que je n'aurois jamais trouvées dans tout autre, et je devois sa bonne volonté, comme j'ai déjà dit, au souvenir d'avoir vu mon frère dans le Dékan. Je lui fournissois des lettres de change sur la caisse de Pondichéry, qui revenoient toutes sans être acquittées, [les circonstances ne permettant pas d'y faire honneur,] mais à mesure qu'il me venoit quelque chose du Bengale, je le lui remettois. J'ai d'autant plus d'obligations à cet homme qu'il fut fidèle à ses engagements, malgré toutes les tracasseries de son frère et de ses amis qui ne cessoient de lui dire qu'il seroit la dupe de sa bonne foy, et jusqu'à ce jour, à dire vrai, leurs reproches ne paroissent pas tout à fait mal fondés, car nous devons à ce saokar plus de seize mille roupies, que l'honneur et la reconnoissance doivent nous porter à payer par préférence à tout [1].

Law demande des instructions à Pondichéry.

Quelques jours après notre arrivée à Choterpour, j'écrivis à M. de Lally et à M. de Leyrit pour les instruire de ce qui s'étoit passé depuis notre départ d'Eleabad, pour leur faire savoir notre position actuelle et demander des ordres.

1. Cette dette n'a pas encore été payée.

Je ne pouvois savoir de quel côté tomberoient nos premiers efforts. Il étoit de la plus grande importance de ne pas différer l'expédition du Bengale, d'où les Anglois n'étant pas inquiétés pouvoient tirer des secours de tous genres. Mrs de Pondichéry ne l'ignoroient pas et je pouvois bien m'imaginer que ce seroit la première chose à laquelle on penseroit ; mais d'un autre côté les forces qu'on annonçoit paroissoient être si supérieures que M. de Lally pouvoit bien être tenté de commencer par la côte, dans l'espèrance d'y terminer les affaires par un coup de main.

Dans le courant de Juillet nous crumes savoir à quoi nous en tenir. Nous apprîmes la prompte réduction du fort St David ? De là, tirant des conjectures, suivant ma façon de penser je transportois tout de suite M. de Lally à Madras ; je le voyois maitre de cette place que je supposois ne pouvoir tenir longtems, puisque le fort St David, place bien mieux fortifiée, avoit si peu résisté. Après cela que pouvoit-on faire de mieux que de venir dans le Bengale ? Il est vrai que dans tout ce beau raisonnement j'étois fort éloigné de croire que notre escadre fut inférieure à celle des Anglois. Il s'étoit donné un combat dans lequel, attendu l'absence d'un des plus forts vaisseaux, il ne paroissoit pas qu'il y eut rien de décidé, mais un second combat devoit, selon nos idées, être tout à fait à notre avantage, et, au pis aller, supposé même que notre escadre ne put battre celle des

Juillet.

Anglois, je m'imaginois que celle-ci ne devant pas s'éloigner de la côte pour être à portée de secourir Madras, la nôtre feroit fausse route pour les iles et viendroit droit dans le Bengale, où assurément elle pouvoit faire quelque chose, quand même elle eût borné son expédition à la prise de Chatigan, qui auroit pu nous être de grande ressource. Mais je ne m'en tenois pas là ; car en même tems que je faisois venir l'escadre, je m'imaginois que M. de Bussy ou quelque autre commandant avec un corps de cinq cens Européens et de quatre mille sipayes devoit pénétrer dans la province de Mednipour, et, de là, en se joignant à quelques partis qui se seroient déclarés pour nous, marcher à Morshoudabad même ou à Calcutta ; notre escadre y auroit trouvé tout ce qu'il falloit pour se reposer. A quelles erreurs n'est-on pas sujet, lorsqu'on se laisse aller à tout ce qu'on peut souhaiter de plus favorable ? Mon excuse est dans l'éloignement où j'étois, je ne pouvois voir les choses qu'à demi ou plutôt je ne voyois rien. Quoiqu'il en soit, imbu de toutes ces idées, j'écrivis au plus vite à M. Lenoir, qui étoit auprès du vizir, de laisser là ce ministre avec lequel je voyois bien qu'il n'y avoit rien à faire et de s'en revenir. J'expédiai en même tems plusieurs lettres pour le chazada, en le conjurant de descendre promptement à Eleabad où j'irois le joindre pour marcher avec lui dans le Bengale. Mes lettres ne contenoient que des choses capables de l'engager à tout entreprendre. J'avois reçu du

Bengale des nouvelles asses détaillées ; je lui en fis part ainsi qu'à Mrs de Pondichéry.

Résumé des événements du Bengale depuis la mort de Souradjaotdola.

Vous serez peut être bien aise de trouver ici un précis des événements du Bengale depuis que nous l'avions quitté. Le voici :

Mirdjaféralikhan, à peine reçu soubahdar, avoit commencé à sentir le poid des chaines qu'il s'étoit données par ses engagements avec les Anglois. Aucun des rajas dépendants du Bengale n'avoit voulu le reconnoitre autrement que par la médiation des Anglois ou plutôt de M. Clive qui devoit être garant de sa conduite envers eux. Ce n'étoit pas lui qui gouvernoit, mais les Anglois. Encore falloit-il les bien payer pour la peine qu'ils se donnoient malgré lui. Sa fierté naturelle souffroit lorsqu'il venoit à comparer sa situation gênée avec celle de son ancien maitre Alaverdikham dont il vouloit, disoit-il, imiter en tout la conduite. En effet il avoit déjà pris le titre de Mahabetjingue, qu'avoit porté Alaverdikhan ; c'étoit un commencement de ressemblance, et le pauvre homme n'a jamais pu le pousser au delà.

Raedolobram étoit, après les chets, celui qui avoit le plus contribué à l'élévation du nouveau soubadhar. La trahison les avoit unis intimement, mais comme ces liaisons ne sont pas de longue durée, ils s'étoient brouillés bientôt après l'un et

l'autre pour des vues d'intérêt. Racdolobram se voyoit bockchis, trésorier, ayant à ses ordres particuliers un grand corps de cavalerie. Ses parents occupoient les premiers emplois. Malgré cela, il n'étoit pas content, il auroit voulu que tout se fît par lui et prenoit des airs d'indépendance dont Jaferalikhan ne pouvoit qu'être très offensé. La rupture vint au point que Mirdjaferalikhan, craignant quelque complot, prit le parti de faire mourir Mirzamendy, frère du malheureux Souradjotdola, sur des soupçons que Raedolobram étoit dans l'intention de le nommer nabab. Racdolobram trembloit pour lui-même et n'osoit plus se présenter au dorbar ; mais le colonel Clive crut devoir le prendre sous sa protection. En effet toutes ces dissessions faisoient la plus grande sûreté des Anglois qui, du caractère dont étoit Jaferalikham, n'auroient pu se soutenir, si ce nabab avoit trouvé le moyen ou de réunir [à lui] tous les esprits de ses sujets ou de se défaire de ceux qui lui étoient opposés. Son projet auroit été d'ôter tous les emplois, tous les postes importants à ceux qui paroissoient se prévaloir de la protection des Anglois, comme Raëdolobram, Rajaram, fodjedar de Mednipour, Ramnarain raja de Patna ; d'y placer ses propres créatures ; après quoi il se flattoit de venir bientôt à bout des Anglois. C'étoit bien penser ; mais il avoit à faire à un homme trop clairvoyant ; il accabloit le colonel de caresses, mais celui-ci n'en étoit point la dupe ;

comme l'argent, surtout dans l'Inde, est la meilleure pierre de touche pour connoître le cœur humain, il s'aperçût bientôt des sentiments du nabab par les difficultés qu'il trouvoit à se faire payer des sommes stipulées par le traité qui avoit été fait entre eux au moment de la révolution. Sur quoi sentant la nécessité de tenir le nabab en échec, il forma un plan de conduite par lequel, sans rompre ouvertement avec lui, il le mettoit toujours dans la nécessité d'avoir recours aux Anglois pour l'exécution de ses projets. En vain Mirdjafer employa-t-il tous les moyens possibles pour s'assurer la confiance du colonel et l'engager à lui abandonner ceux dont il avoit à se plaindre, M. Clive, qui se doutoit des motifs qui le faisoient agir, (l'espérance de se débarasser bientôt des Anglois) tint toujours ferme.

La coutume des soubahdars est de parcourir, la première année de leur règne, toutes les provinces de leurs dépendances afin de se faire reconnoître plus authentiquement. Cela étoit d'autant plus nécessaire à Mirdjaferalikham que plusieurs commandants paroissoient peu disposés à lui obéir. Il vouloit aller à Patna, et, chemin faisant, apaiser les troubles de la province de Pournia. Son armée seule pouvoit suffire à ces opérations, mais comment laisser derrière lui l'intriguant Raedolobram dont il avoit raison de se défier, et qui, sous prétexte d'incommodité ne vouloit pas le suivre ? Il fallut de nécessité s'adresser au colonel et le

prier de l'accompagner. Par là, les craintes du nabab disparoissoient : Racdolobram, sans les Anglois, ne pouvoit rien faire. En effet dès que le colonel parut à Morshoudabad avec son armée et qu'on le vit disposé à marcher, tous les esprits se réunirent, et il ne fut plus question de maladie de la part de Raëdolobram, qui, se sentant appuyé, se joignit aux autres et toute l'armée se mit en marche. Les troubles de Pourania causés par un ancien serviteur de la maison de Saokotdjingue, furent bientôt appaisés, il fut chassé et Mirdjaferalikhan mit à sa place son beau-frère Kademhoussankhan. Le nabab auroit bien voulu faire un pareil changement dans Patna, mais Ramnarain étoit mieux soutenu ; sans compter ses propres troupes, on peut dire qu'il avoit pour lui la moitié de celles du nabab. D'ailleurs pour plus grande sûreté, il s'adressa directement aux Anglois, et ne voulut jamais faire sa soumission qu'autant que le colonel Clive seroit garant de la conduite qu'on tiendroit avec lui. Tout cela piquoit Mirdjafer au vif ; il se voyoit confondu et méprisé, pendant que le colonel profitant de la confiance qu'on avoit en lui, ne laissoit échaper aucune occasion d'affermir l'autorité de sa nation et de lui procurer de nouveaux avantages. C'est dans ce voyage qu'il obtint pour sa compagnie la ferme générale du salpêtre, dont elle tire un grand profit.

Août 1758.

Etre piqué contre quelqu'un et se voir forcé de

lui faire bonne mine, c'est, selon moi, de quoi crever de dépit. Telle étoit cependant la situation du pauvre nabab. Il ne pouvoit se brouiller avec les Anglois, autrement il étoit perdu. Sa seule consolation étoit peut-être l'espèrance de voir arriver dans le Bengale des forces françoises capables de tenir les Anglois en échec. Ce n'était pas un détachement comme le nôtre qui pouvoit le tirer d'affaire. Il lui falloit un corps d'Européens seul en état de faire face aux Anglois ; sans quoi il ne devoit s'attendre qu'à des revers, puisqu'en se déclarant contre les Anglois, il n'y avoit point de doute que les principaux rajas ne se déclarassent pour eux. Le seul parti que pouvoit donc prendre Mirdjaferalikham étoit de souffrir, et d'en passer même gaiement par tout ce que les Anglois voudroient. C'est aussi ce qu'il fît quoiqu'il en coutât à son amour propre. Il confirma à Ramnarain la possession du soubah de Béhar, se racommoda en apparence avec Racdolobram et le rétablit dans ses fonctions, bien résolû cependant de se défaire de ces deux commandants, dès qu'il le pourroit, sans se trouver vis à vis des Anglois.

Toutes les affaires étant arrangées tant bien que mal du côté de Patna, Mirdjaferalikhan retourna à Morshoudabad, et le colonel Clive à Calcutta. Mirdjafer avoit remarqué dans toutes les petites disputes qu'il avoit eues, que plusieurs des officiers de son armée étoient décidés pour les intérêts de Raëdolobram et de Ramnarain, sans doute

parcequ'ils les voyoient appuyés par les Anglois, entre autres Cojahaddy et Cazem Alikhan ; il les tira du service et quelques jours après les fit assassiner.

Vous serez peut-être surpris de ne pas voir paroitre les Chets dans tout ceci, eux qui avoient été les principaux auteurs de la révolution. En voici la raison. Ils n'avoient plus rien à craindre pour eux-mêmes. Leur seul but étoit la destruction de Souradjotdola ; ils en étoient venû à bout ; de quoi leur auroit servi de se mêler de toutes ces disputes entre plusieurs partis qui leurs étoient devenus asses indiférents ? Peut-être dans le fond n'étoient-ils pas trop contents de tout ce qui se passoit, mais il étoit plus sûr d'être tranquilles et de ne paroître s'occuper que de leur commerce. Leur crédit n'étoit employé que pour ce qui regardoit les intérêts des trois soubahs avec les puissances étrangères.

On apprit dans le Bengale, à peu près dans ce tems, l'arrivée de nos forces à la côte, et la prise du fort St David, qui sembloit annoncer la destruction prochaine de tous les établissements anglois de ces côtés là. Une nouvelle aussi intéressante ne pouvoit manquer de causer quelque fermentation dans les esprits à Morshoudabad, et je m'imagine que le nabab, tout redevable qu'il étoit de son élévation aux Anglois, n'en étoit pas faché. A Calcutta on étoit inquiet, cela ne pouvoit être autrement ; mais par un évènement singulier

M. Clive étoit devenu gouverneur. MM. les Directeurs de la compagnie en Angleterre, n'ayant pu s'accorder sur le choix du sujet qui devoit remplacer M. Drake, avoient nommé quatre conseillers de Calcutta pour gouverner tous les trois mois chacun à son tour. M. Clive n'étoit pas du nombre, sans doute parce qu'on le regardoit purement comme militaire ; quoiqu'il en soit, ce quadrumvirat ne plut pas même aux personnes qui le formoient. Mrs de Calcutta pensèrent qu'une pareille disposition pouvoit être suivie des plus fâcheuses conséquences ; les quatre désignés furent du même avis, et pour ne point donner lieu à la jalousie entre eux, décidèrent qu'il falloit prier M. Clive d'accepter le gouvernement, d'autant plus que personne n'avoit rendu jusques là d'aussi grands services que lui à la colonie et n'étoit aussi capable de tirer parti des gens du pays. Cette décision fut généralement applaudie ; en conséquence le colonel Clive prit le timon. En effet on ne pouvoit faire un meilleur choix pour les intérêts de la nation angloise. La confiance en ses talents étoit si bien établie à Calcutta que la nouvelle de notre brillant début à la côte ne fit pas toute l'impression qu'elle auroit faite sous tout autre gouvernement.

Sur les avis de ce qui se passoit à la côte, un des premiers soins du colonel fut d'engager le nabab à descendre à Calcutta pour faire comprendre à nous autres François qu'il règnoit entre eux une parfaite intelligence, ce qui pourroit nous détourner

de toute expédition dans le Bengale ; c'est du moins ce que disent les mémoires anglois. Pour moi, j'ai toujours pensé, ainsi que je l'ai marqué dans le tems à Mrs de Pondichéry, qu'il y avoit quelque chose de plus dans cette manœuvre du colonel. Il connoissoit trop Mirdjaferalikhan pour se fier à lui. Il devoit penser qu'au cas que notre escadre parut dans le Gange, ce qui pouvoit très bien arriver, ce nabab resteroit neutre, s'il ne se joignoit à nous. Il étoit même probable qu'il auroit profité des embarras du colonel pour exécuter ses projets contre Raedolobram, Ramnarain et quelques autres commandants qui par là se seroient trouvés dans l'impossibilité de secourir les Anglois. Si l'on me soutient que le colonel étoit sur de faire agir Mirdjaferalikhan contre nous, je répondrai que notre parti auroit toujours été le plus fort, puisque, outre notre supériorité en Européens, nous aurions eu certainement pour nous tous les rajas ennemis de Mirdjaferalikhan.

Le plus sur étoit donc de s'assurer de la personne du nabab ou même d'en placer un autre. Il y avoit cet avantage pour les Anglois, en faisant un nouveau soubahdar, qu'ils auroient trouvé en lui un soutien d'autant plus solide que n'étant point brouillé avec les rajas ou autres commandants des provinces, il eût été en état d'agir de concert avec eux et qu'il eût regardé son élévation comme le prix des services qu'on lui auroit imposés. Supposé que le nouveau nabab connoissant

ses vrais intérêts eut voulu pacifier les troubles du Bengale, il auroit pu nous proposer d'entrer en accommodement, rejeter tout ce qui s'étoit passé sur la mauvaise conduite des précédents nababs, nous permettre de nous rétablir comme nous étions, mais à condition que nous n'attaquerions pas les Anglois dans le Bengale.

Ces réflexions me portent à croire que cet appel de Mirdjafer à Calcutta étoit principalement pour l'arrêter. Les avis que je recevois de plusieurs personnes disoient bien plus, car il ne s'agissoit pas moins que d'une délibération dans le conseil de Calcutta pour le faire fusillier, mais je n'en crois rien. Au reste le nabab qui, malgré toute sa jalousie contre les Anglois, conservoit un fond d'estime et d'amitié pour M. Clive, ne fit aucune difficulté pour se rendre à Calcutta et en cela il prenoit le bon parti, supposé même qu'il eût quelque défiance ; car un refus ne pouvoit qu'irriter le colonel qui, nos forces ne paroissant pas, auroit trouvé facilement le moyen de le déposer.

Mirdjafer eut du moins, à l'occasion de cette visite, le plaisir de se voir débarrassé de Racdolobram son ennemi. Se doutant bien que l'empressement que les Anglois avoient de le voir à Calcutta que c'étoit à cause de l'arrivée de nos forces à la côte, il crut devoit profiter de cette circonstance, se flattant que les Anglois ayant besoin de lui le laisseroient agir. Avant que de partir de Morshoudabad, il dépouilla Racdolobram de tous ses em-

plois et le recommanda particulièrement à son fils Miren qu'il laissoit commandant en son absence ; on assure même qu'il lui donna ordre de le faire périr. Mirdjafer étoit à peine parti que Miren se disposa à attaquer Racdolobram. Celui-ci implora la protection des Anglois, et M. Scrafton qui résidoit à Morshoudabad lui envoya sur le champ un petit détachement qui obligea Miren de se tenir tranquille ; un courier en donna bientôt avis à Mirdjafer qui parut d'abord très piqué et voulut retourner à sa capitale, mais M. Watts qui l'accompagnoit lui fit entendre raison, et s'y prit de manière à l'engager non seulement à poursuivre sa route pour Calcutta mais à permettre à Raedolobram d'y venir aussi. Raedolobram se rendit donc à Calcutta où il est encore aujourd'hui mais gardé à vuë.

Je ne sçais rien de particulier de cette visite de Mirdjafer, sinon qu'il y eut beaucoup de fêtes, beaucoup de bals à Calcutta, et que le nabab, très satisfait des honneurs qu'on lui avoit faits, peut-être très content de se voir libre, retourna à Morshoudabad. On ne me dira pas, j'espère, que, preuve qu'on ne vouloit plus l'arrêter, c'est qu'on ne l'a pas fait ; lorsqu'on le laissa partir de Calcutta, et même avant qu'il y arrivât, on avoit probablement déjà des avis sûrs que les François étoient trop occupés ailleurs pour penser de longtems au Bengale. D'ailleurs la bonne réception qu'on avoit fait au nabab à Calcutta devoit porter à croire qu'il

ne feroit pas difficulté d'y revenir toutes les fois qu'on voudroit l'en prier. Mais voici selon moi le coup de maitre du colonel. Il paroit certain, par l'opposition qu'il trouva de la part de son conseil, que tout autre gouverneur ne l'auroit jamais tenté.

M. Clive étant encore à Patna avoit reçu des lettres de Chicacol et même, je pense, un envoyé, par lequel il avoit appris combien le raja de cet endroit étoit indisposé contre les François et porté à se soustraire de leur dépendance. Concevant tout l'avantage qui résulteroit pour le bien général d'une alliance avec ce raja, et surtout pour les établissements de Madras, il forma aussitôt le projet d'une diversion, et malgré toutes les représentations qu'on put lui faire, il fit embarquer pour la côte d'Orixa le colonel Ford avec quatre cens vingt soldats et quatorze cens sipayes. Une diminution aussi considérable dans les troupes angloises du Bengale devoit naturellement faire un mauvais effet et porter Mirdjafer à entreprendre. Ce n'étoit pas là ce qu'il y avoit de plus à craindre. Pour tenir le nabab en respect, le colonel avoit dans Calcutta Racdolobram qui lui auroit bientôt trouvé des ressources en hommes et en argent. Il avoit pour lui le fodjedar de Mednipour, le raja de Patna, c'étoit bien de quoi opposer à Mirdjafer ; mais si notre escadre avoit paru dans le Gange, que devenoient les Anglois ? Quoi qu'il en soit, le projet réussît au delà de ce que le colonel devoit espérer.

Ford déjà connu pour bon officier prouva comme on le verra ci-après par notre destruction totale dans les provinces du nord [de la côte] ainsi qu'à Masulipatam, qu'il étoit un des plus grands commandants que jamais les Anglois ayent eus dans l'Inde.

Nouvelles de Delhy. Fuite du chazada.

Telle étoit la situation des affaires dans le Bengale pendant notre séjour à Choterpour. A mesure que les avis me parvenoient, je les faisois passer à Pondichéry d'où je m'impatientois beaucoup de ne pas recevoir des ordres. Je m'attendois que les premiers seroient pour me faire marcher du côté de Patna ; mais nous apprîmes que notre armée, au lieu d'aller à Madras, s'étoit transportée dans le Tanjaour, sur quoi les Anglois de Bengale paroissoient bien contents. Nous apprîmes qu'elle en étoit revenue assez maltraitée, que notre escadre étoit retournée tout de bon aux isles et qu'enfin il n'étoit question ni d'une expédition dans le Bengale ni même du siège de Madras.

M. Lenoir revint de Dehly avec plusieurs lettres du vizir tant pour moi que pour Mrs de Pondichéry. Ce ministre, conduit sans doute par les idées que lui faisoit naître l'ouquil des chets ou plutôt des Anglois, parloit avec emphase d'une expédition prochaine qu'il méditoit dans le Bengale, où il devoit accompagner le chazada. Il me prioit ins-

tamment de ne point précipiter les choses, et d'écrire à nos généraux d'attendre qu'il put agir de concert avec eux ; mais, par tout le détail que me fit M. Lenoir, il étoit aisé de voir que le vizir n'étoit pas en état de s'éloigner de Dehly.

M'imaginant que je resterois encore bien du tems dans l'inaction, je pris le parti en novembre d'envoyer M. de Bellême à Pondichéry. Je perdois en lui un des meilleurs officiers que j'avois, un homme de confiance ; mais il perdoit son tems avec nous. Comme il étoit marin et qu'il venoit même d'obtenir un grade au service du roi, je crus qu'il pourroit être utile à la côte.

Sur la fin de décembre je reçus des lettres de notre chazada Alygohar plus intéressantes que je n'aurois osé l'espérer. Vous vous souviendrez que je l'avois laissée, dans l'armée d'Hytelrao de qui il avoit lieu de craindre quelque trahison ; mais le Marate s'étoit comporté avec plus de probité que je ne lui en croyois. Il fît son accommodement avec le vizir Ghaziouddinkhan ; il y étoit forcé par les ordres de ses supérieurs, mais en même tems il fut stipulé au nom de toute la nation marate que le prince seroit maitre de demeurer dans telle partie de la ville de Dehly qu'il choisiroit, sans que le vizir pût l'inquiéter, qu'avant tout il lui seroit payé une certaine somme pour son entretien et celui de ses cavaliers et que les Marates lui feroient avoir par la suite un domaine particulier. Le chazada reçut en effet quelque argent et rentra tran-

quillement dans Dehly. Hytelrao fut rejoindre Holkarmollar qui, après avoir tout ravagé du côté de Lahore, voyant son armée chargée de butin et la saison des pluies commencée, ne crut pas à propos de pénétrer plus avant, de sorte qu'il n'y eut aucune affaire décisive entre les Patanes et les Marates. Olkarmollar s'en revint dans le Dékan.

Le Chazada fut d'abord asses tranquille à Dehly, il paroissoit que le vizir avoit envie de s'en tenir à l'accommodement qui avoit été fait ; mais dès que les Marates furent éloignés, ce ministre leva le masque et fit des dispositions pour surprendre le prince. Le respect qu'on conserve encore assés généralement dans l'Inde pour le sang de Tamerlan empêchoit le vizir d'agir ouvertement ; il n'avoit auprès de lui que deux ou trois chefs, gens dévoués à ses ordres, qui voulûssent se charger de cette commission ; mais il avoit cinquante à soixante Européens, les mêmes qui m'avoient quitté devant Dehly, c'étoit autant qu'il lui en falloit s'il s'y étoit bien pris. Douze ou quinze cents hommes attaquèrent tout d'un coup le quartier du prince. Heureusement il étoit sur ses gardes, il avoit eu deux ou trois heures pour se préparer. Il se battit à la tête de ses gens comme un désespéré, et quoi qu'il n'eût pas au delà de quatre cents hommes avec lui, il vint à bout de repousser ses assassins, car on le vouloit mort ou vif. Il forca une des portes de la ville et se mit pour la seconde fois en liberté,

bien résolu de ne plus [s'exposer à] tomber entre les mains de son plus cruel ennemi. L'empereur son père étoit toujours étroitement serré ; malgré cela le prince avoit trompé la vigilance du vizir par le moyen de quelques eunuques et avoit reçu plusieurs lettres par lesquelles son père ne le regardoit plus seulement comme son héritier présomtif mais comme empereur, se désistant en sa faveur de tous les droits de souveraineté, dont au surplus, disoit-il, il n'étoit pas en état de jouir par l'espèce d'esclavage dans lequel on le retenoit. Je me souviens qu'un jour le prince fit apporter une de ces lettres pour me la faire voir et à un autre de ses officiers ; je fus frappé de l'air respectueux avec lequel le prince la reçut. Dès que le porteur parut à l'entrée de la tente, le prince se leva, tendit les deux mains sur lesquelles on posa la lettre. Le prince la porta tout de suite à son front, après quoi, s'étant assis, il en fit la lecture.

Le détachement quitte Choterpour pour rejoindre le chazada.

Le prince passa quelques jours aux environs de Dehly, tantôt d'un côté tantôt de l'autre, pendant lesquels il assembla autant de monde qu'il lui fut possible. Il s'étoit d'abord adressé au chef patane Nadjeboutdola, bockchir de l'empire comptant sur des secours de sa part ; mais cet omrah, ne voulant pas se brouiller avec le vizir, avoit refusé d'entrer dans les vues du prince. Ce fut à peu près

vers ce tems qu'il reçût mes lettres de Choterpour, sur quoi se ressouvenant ce que je lui avois proposé, lorsque j'étois auprès de lui, il prit le parti d'écrire à Soudjaotdola. La suite de cette correspondance fut un accord entre eux de faire une expédition dans le Bengale ; mais comme Soudjaotdola prétendoit ne pouvoir sortir de ses provinces par crainte du vizir ou plutôt à cause de certaines vues particulières qu'expliquera ci-après, il fut décidé que ce seroit Mahmoudcoulikhan, commandant d'Eleabad, qui accompagneroit le prince. En conséquence, le chazada me marquoit de le joindre promptement à Eleabad. Je reçus en même tems des lettres très pressantes tant de Soutjaotdola que de Mahmoudkoulikhan pour le même effet. L'incertitude où nous étions sur les affaires de la côte me fit recevoir les ordres du prince avec la moitié moins de satisfaction qu'ils devoient naturellement me donner. En effet, que pouvions nous attendre de nos efforts réunis avec ceux du prince et Mahmoudcoulikhan à moins que nos généraux ne fissent passer en même tems des forces dans le Bengale ? Je savois a peu près de quoi pouvoit être composée l'armée du prince. La lance, le sabre, la flèche ne font pas grand effet contre un feu bien nourri [de canon et de mousqueterie], que pouvoient nous opposer les Anglais Quoiqu'il en soit, nous commencions à nous ennuyer beaucoup à Choterpour ; nous étions encore trop heureux qu'on nous donna de l'exercice.

J'écrivis promtement à Pondichéry tout ce que le chazada me marquoit, le parti que je prenois en conséquence, ainsi que mes craintes et mes espèrances. Si j'avois eu de l'argent, nous serions partis sur le champ mais nous devions à notre Bodjenat Termokdjy et il ne vouloit pas nous prêter suffisamment pour nous mettre en état de marcher. Bon gré mal gré il fallût attendre qu'il nous vint quelques secours du Bengale.

1759

Vers le milieu de Janvier 1759, je reçus des lettres de Pondichéry par lesquelles on me marquoit que M. le Comte de Lally étoit allé faire le siège de Madras et qu'au cas qu'il eût le bonheur de prendre cette place il y avoit apparence qu'on iroit droit au Bengale. Que pouvions nous attendre de plus favorable ? Nous voila au comble de la joie par la réunion des circonstances. Madras assiégé ou Madras pris, c'étoit selon nous a peu près la même chose, et tout calcul fait nous comptions arriver à Patna à peu près dans le tems que nos vaisseaux paroitraient au bas du Gange. Notre calcul étoit faux ; nous l'avions établi sur certaines combinaisons très équivoques, nous imaginions que notre amiral, que nous supposions instruit du siège que M. Lally devoit faire en décembre, auroit pu s'arranger de façon à faire paroître à la côte au commencement de février tout

au plus tard, ses vaisseaux ou du moins une partie ; mais il n'y avoit rien de tout cela. C'est encore de ces erreurs que l'éloignement rend très pardonnables. Au reste nous étions comme j'ai déjà dit décidés à partir. Une petite lettre de change dont je devois recevoir le montant à Bénarès vint fort à propos pour faciliter l'expédition. Je pris congé du raja Indoupot qui m'étoit venu voir, à qui j'avois fait plusieurs petits présents asses honnêtes, de sorte que nous nous séparâmes les meilleurs amis du monde, lui, faisant des vœux pour notre retour, et moi faisant tout le contraire.

CHAPITRE XI

LE DÉTACHEMENT MARCHE A PATNA
RETOUR A CHOTERPOUR

Nous partîmes de Choterpour le 5 Février et prîmes la route qui en traversant le Gemna conduit à Eleabad où nous comptions joindre le chazada.

Mahmoudcoulikhan, commandant les forces du chazada.

Au passage de cette rivière où nous arrivâmes le 25 Février, je rencontrai M. Lenoir que j'avois envoyé dès les premiers jours de Janvier auprès du prince et de Mahmoudcoulikhan. Sa commission étoit de leur représenter le triste état où j'étois faute d'argent, et de m'en faire avoir, mais Mahmoudcoulikhan, enflé de se voir commandant l'armée du prince, se flatant de réussir dans ses exploits militaires sans nous, avoit eu bien de la peine à lui permettre de voir le chazada. Mahmoudcoulikhan avoit répondu sur l'article de l'argent qu'il n'en avoit pas à donner, que bien au contraire il en attendoit de moi pour la belle occasion qu'il me procuroit de me rétablir dans le Bengale.

On avoit promis de m'attendre dans Eleabad, cependant l'armée du prince étoit déjà partie lors-
Février 1759. que nous arrivâmes. J'y trouvai notre grand bazaras et deux ou trois bateaux que M. Lenoir avoit mis en état, dont mon intention étoit de faire notre hopital. Nous étions environ une centaine d'Européens dont une dixaine étoit hors d'état de marcher, nos sipayes alloient à cent cinquante.

Le chazada partant pour Eleabad m'avoit donné ainsi que Mahmoudcoulikhan les plus belles promesses, de sorte que naturellement je devois m'attendre à une conduite de leur part tout opposée à celle que m'annonçoit leur départ précipité ainsi que la réception faite à M. Lenoir par Mahmoudcoulikhan. Son refus de me donner de l'argent n'étoit pas ce qui m'inquiétoit le plus, je savois qu'il étoit lui-même dans l'embarras, n'ayant pas de quoi payer ses troupes ni celles du prince que l'espèrance seule d'un butin conservoit auprès d'eux. Mais que penser de cette
Mars indifférence que témoignoit Mahmoudcoulikhan, sur qui tout rouloit ? Mon inquiétude ne fit qu'augmenter par une lettre que je reçus de lui après avoir traversé le Gange vis à vis d'Eleabad. Il me marquoit en peu de mots de rester dans cette ville pour de fortes raisons qu'il me feroit connoitre. Cette lettre ne m'empêcha pas de continuer la route jusqu'à Bénarès, où nous arrivâmes le 9 Mars et repassâmes le Gange avec

beaucoup de peine par le manque de bateaux qu'on refusoit de nous donner.

Chemin faisant et surtout à Bénarès, par le canal du Pyr Cheikmakmoudaly dont j'ai parlé ci-devant, j'eus l'occasion de découvrir les raisons de la conduite de Mahmoudcoulikhan, dont je me serois très peu embarrassé si je n'avois eû à faire qu'à lui.

Pendant tout le séjour que nous avions fait dans le pays de Soudjaotdola, depuis Septembre 1757 jusqu'à la fin de Février 1758, Jaferalikham conduit par la politique angloise avoit eu pour le nabab les plus grand ménagements, jusqu'à vouloir entrer avec lui dans un traité d'alliance qui auroit produit une forte somme à Soudjaotdola ainsi qu'à Mahmoudcoulikhan dont nous devions être les victimes, puisqu'il étoit question de nous livrer aux Anglois en nous forçant de rentrer dans le Bengale, mais notre marche vers Dehly avoit tout changé. La politique angloise négligeant désormais le nabab d'Aoud s'étoit tournée entièrement du côté du vizir.

Visées de Soudjaotdola sur Eléabad.

Soudjaotdola, piqué de n'avoir pu encore mettre à profit la révolution qui s'étoit faite à Bengale crut voir dans les propositions que lui faisoit le chazada ainsi qu'à moi d'y passer avec une armée un moyen de faire connoitre à Jaferalikham qu'il méritoit quelque attention. Le mécontentement

de plusieurs rajas dans les provinces dépendantes du Bengale l'invitoit d'ailleurs à quelque entreprise dont le succès lui paroissoit immanquable. Soudjaotdola avoit bien encore un autre but, c'étoit celui de tirer de manière ou d'autre le soubah d'Eleabad des mains de son parent Mahmoudcoulikhan dont il n'étoit pas content. C'étoit faire d'une pierre deux coups très intéressants pour lui, en ménageant en même tems le vizir vis à vis duquel il ne voulut pas paraître se mêler des affaires du Bengale [1]. En conséquence la partie fut liée avec le chazada. Mahmoudcoulikhan fut choisi pour paroître seul conduire l'entreprise contre Jafferalikhan et Soudjaotdola restant lui-même à Laknaor ou Aoud devoit saisir le moment favorable par l'éloignement de Mahmoudcoulikhan pour s'emparer de la forteresse d'Eleabad.

Ce soubah, comme je l'ai déja dit, est un des trois appartenants à Soudjaotdola, mais Mahmoudcoulikhan à qui on l'avoit confié, abusant des droits que sa parenté avec Soudjaotdola lui donnoit, affectoit une indépendance et ne payoit presque rien des revenus au soubahdar. Celui-ci désiroit donc s'en mettre en possession, en évitant cepen-

1. Quoique mécontent de Mirdjaferalikhan, il entroit peut être dans sa vue de ne pas lui faire connaître ce qu'il pensoit et de le ménager par conséquent ainsi que les Anglois, de sorte que si l'expédition du chazada venait à manquer, Mirdjafer et les Anglois ne voulussent se venger sur lui des hostilités commises par le chazada. *(Autog.)*.

dant, s'il étoit possible, de se brouiller avec son parent, et c'est à quoi il prétendoit parvenir par l'entreprise contre Mirdjaferalikhan. En effet Mahmoudcoulikhan devenant possesseur du soubah de Behar, n'auroit pas eu à se plaindre de se voir dépouiller du soubah d'Eleabad, moins riche, moins étendu que l'autre. Or c'étoit une affaire qu'on regardoit comme immanquable, on ne vouloit pas même admettre l'idée que Mahmoudcoulikhan put être repoussé ; au surplus, dans ce cas, c'eut été sa faute ; il devenoit alors disgracié, méprisé généralement, et Soudjaotdola possesseur d'Eleabad trouvoit de quoi justifier sa conduite, en ne lui rendant pas ce soubah.

Soudjaotdola, pour mieux cacher son jeu vis à vis du vizir, qui auroit pu prendre quelque jalousie en le voyant à la tête de son armée marchant du côté d'Eleabad, faisoit courir le bruit qu'il étoit très irrité contre Mahmoudcoulikhan, qu'il se préparoit à le faire repentir de son entreprise de concert avec le chazada sur les provinces du Bengale.

Le détachement arrêté dans sa marche vers Patna, par ordre de Mahmoudcoulikhan.

Mahmoudcoulikhan de son côté se doutoit peut-être des intentions de Soudjaotdola ; mais persuadé que son entreprise réussiroit, il s'en inquiétoit peu. Etant encore à Eleabad il avoit reçu de ses émissaires dans Patna, trompés sans doute par

ceux des Anglois, beaucoup de lettres où on lui avoit marqué qu'il ne trouveroit point d'Anglois à combattre, pourvu qu'il n'amenât pas avec lui le détachement françois, que tout s'arrangeroit facilement avec le raja Ramnarain, on l'avoit invité à s'y rendre au plus vite ; sur quoi il avoit pris le parti de faire des marches forcées, et de m'écrire de rester à Eleabad où son idée étoit peut-être aussi que je pourrois lui être utile contre les projets de Soudjaotdola, au cas que ses espèrances sur le soubah de Behar fussent trompées.

Tout cela ne m'auroit pas arrêté. La meilleure partie de la troupe avoit déjà passé le Gange devant Bénarès, lorsque je reçus une seconde lettre de Mahmoudcoulikhan qui sous les murs de Patna étoit en traité avec Ramnarain. Cette lettre m'ordonnoit de la manière la plus positive de la part du prince de rester à Eleabad et même d'y retourner si j'avois passé cet endroit. J'en reçus aussi une du chazada dans le même goût ; cela devenoit sérieux. Nous étions au dix Mars. Beaucoup de lettres venant de Bengale marquoient que le colonel Clive à la tête des Européens et des sipayes anglois montoit avec l'armée de Jaferalikham, que les chefs avoient envoyé de l'argent au chazada, que les Anglois avoient des ouquils entretenus auprès de lui et de Mahmoudcoulikhan. Je savois, il est vrai, que Madras avoit été assiégé, mais sur quelques avis qu'avoient reçus les saokars du pays, je craignois, ce qui en effet étoit arrivé, la levée du

siège dont le colonel Clive étoit instruit. Je crûs qu'il ne convenoit pas d'avancer sans savoir à quoi m'en tenir. Je me méfiois de quelque trahison, avec d'autant plus de raison que dans le peu de tems que M. Lenoir avoit passé au camp du chazada à Eleabad, beaucoup de personnes lui avoient dit que nous ne devions pas nous flatter d'engager ce prince à se battre contre les Anglois ; je me décidai donc à faire quelque séjour à Bénarès et j'écrivis au prince tout ce que je pensois sur la conduite que Mahmoudcoulikhan tenoit à mon égard.

Pendant mon séjour en cet endroit, je fis quelques visites au Pyr Cheikmahmoudaly de qui je croyois avoir gagné l'amitié par quelques petits présents ; sa réputation de sainteté étoit si bien établie, et sa manière de vivre si singulière, ne faisant rien paroitre de ce qu'on nomme ménage, que tout le peuple de Bénarès étoit persuadé qu'il ne se nourrissoit que de ce qu'un ange lui apportoit à certaines heures dans la nuit. Il prenoit souvent le ton prophétique qu'il soutenoit au mieux tant par son maintien que par une mémoire ornée et une élocution capable de séduire. Ce qu'il y a de sur, c'est que je n'ai pû le trouver en défaut sur bien des choses que j'ignorois alors, et qu'il m'avoit avancées d'un air d'assurance qui devoit me surprendre sur les affaires du tems, sur ce qui pouvoit me regarder et le petit corps que je commandois. « Non, Monsieur, me disoit-il [un jour], vos vues « sont sans doute bonnes et louables, elles méritent

« les espèrances dont vous vous flattez, mais, hélas, « ce qui paroit effectif dans ce monde n'est sou- « vent que chimère. La force mal conduite cèdera « à la foiblesse prudente ; la cupidité, la jalousie, « la désunion ne l'emporteront jamais sur un accord « parfait qui tend au bien général. Madras ne sera « point pris, les forces que vous attendez ne vien- « dront pas, je vois Pondichéry, je vois Madras ; « vos commandants, vos généraux ne s'enten- « dent point ; j'en dis assés, vous devez me com- « prendre. » Mon prophète ne disoit que trop vrai ; mais il faut tout dire, il devoit sa science à des correspondances suivies qu'il avoit dans le Bengale avec des personnes très instruites de ce qui se passoit à la côte de Coromandel.

Mahmoudcoulikhan ne peut prendre Patna.

Il y avoit déjà plusieurs jours que nous étions à Bénarès, lorsqu'au moment où je m'y attendois le moins, je reçus et du chazada et de Mahmoudcoulikhan lettres sur lettres pour m'engager à les venir joindre. Les affaires avoient tournées autrement qu'ils ne s'y étoient attendus. Voici comment le tout s'étoit passé.

Le chazada avoit trouvé sur les bords du Carumnassa Palouandsingue, raja de Bojepour, dépendant de Ramnarain et son ami. Ce raja après avoir complimenté le prince sur son arrivée avoit augmenté l'armée de trois ou quatre mille hommes

et lui avoit fait entendre que Ramnarain étoit disposé à suivre ses ordres. Sur quoi on s'étoit avancé jusqu'aux environs de Patna. Ramnarain étoit en effet assés porté pour le chazada. Le commandant anglois dans Patna l'ayant été voir sur les premières nouvelles de la marche du chazada et lui ayant demandé ce qu'il comptoit faire, il avoit donné une réponse très ambigue, et lui avoit fait entendre que le prince étant à la tête d'une armée formidable où il y avoit des Européens, il seroit probablement forcé de se rendre. Sur quoi les Anglois qui étoient en petit nombre avoient pris le parti d'évacuer leur loge et descendre le Gange. Ramnarain à la vérité n'étoit pas content de voir Mahmoudcoulikhan à la tête de l'entreprise du chazada, il le connoissoit pour un fourbe et n'osoit se fier à lui ; malgré cela, au moyen de quelques précautions, il s'étoit pris de manière à pouvoir satisfaire le chazada et conserver en même tems sa place. Il croyoit d'abord que nous étions avec le prince ou du moins sur le point d'arriver. Après quelques pourparlers où l'on étoit convenu que Ramnarain seroit présenté non par Mahmoudcoulikhan, mais par Moudarotdola parent du chazada qui lui avoit donné parole d'honneur [pour sa sûreté]. Ramnarain avoit paru devant le prince. Tout s'étoit passé le mieux du monde et avec des marques d'une parfaite intelligence de part et d'autre. Ramnarain avoit promis de fournir une certaine somme, le prince lui avoit donné le

serpau et l'avoit congédié en lui témoignant la plus grande satisfaction. On m'a assuré que Ramnarain en se retirant avoit demandé ou j'étois, qu'on lui avoit répondu que je ne viendrois pas, sur quoi il avoit paru surpris mais sans rien dire.

Deux jours après, comme l'armée du prince se préparoit à marcher vers le Bengale, Mahmoudcoulikhan piqué au vif de ce que Ramnarain s'étoit adressé à Moudarotdola pour faire sa visite, avoit fait sommer ce raja de paroitre au camp, et de se faire accompagner de l'argent qu'il avoit promis ; mais Ramnarain remettant d'un jour à l'autre, avoit enfin répondu qu'il ne sortiroit pas de sa place et qu'il n'avoit pas d'argent à donner ; sur quoi le siège avoit commencé. Ramnarain voyant que le détachement françois n'étoit pas avec le chazada, se sentoit assés fort pour tenir jusqu'à l'arrivée du secours qui savoit être en marche. Il étoit question pour lui de sauver une somme assés forte qu'il auroit probablement donnée si nous avions été avec le prince. Le siège alors n'auroit pas eu lieu, ce qui auroit épargné beaucoup de sang que Mahmoudcoulikhan fit répandre inutilement.

Le 4 Avril, au moment d'arriver devant Patna après bien des marches forcées, nous apperçûmes les équipages du chazada et de Mahmoudcoulikhan ainsi que les bazards qui défiloient grand train et rebroussoient chemin, en un mot le siège étoit levé ; je fus voir sur le champ

Avril 1759.

Mahmoudcoulikhan que je trouvai étendu sur un cadre n'en pouvant plus de fatigues. Il pouvoit à peine me parler, la rage, le désespoir étoient peints sur son visage. Je voulus l'engager à rester encore vingt quatre heures, il me dit que tout son monde étoit hors de combat, que les chefs de l'armée l'avoient fort mal soutenu, que d'ailleurs l'armée angloise arrivoit ce jour même et qu'il n'avoit plus de munitions. La moitié des troupes avoit déjà défilé, nous restâmes pour faire l'arrière-garde, ce qui sauva les grosses pièces d'artillerie. Toute l'armée fut camper à sept cosses au dessus de Patna.

Le lendemain je fus voir le chazada qui me reçût très bien et témoigna qu'il étoit au désespoir des ordres qu'on m'avoit donnés de rester derrière, rejetant tout sur Mahmoudcoulikhan à qui on avoit fait entendre que s'il abandonnoit les François, il éviteroit toute opposition de la part des Anglois. Je vis aussi que la jalousie de Mahmoudcoulikhan contre moi entroit pour beaucoup dans sa conduite. Il avoit voulu avoir tout l'honneur de l'entreprise ; sachant que j'étois très bien avec le prince, il avoit craint que je ne l'eusse supplanté. Quoiqu'il en soit l'affaire étoit manquée. Le mal au reste étoit peu de chose, si notre escadre, nos forces de la côte avoient pu paroitre dans le Bengale, dans tout le mois d'Avril ; car enfin je n'avois d'autre but en partant de Choterpour que de procurer une diversion, me flattant que Madras auroit

été pris et que nos forces se seroient rendues tout de suite dans le Bengale, comme les lettres de M. de Leyrit me l'avoient fait espérer. On conviendra, je crois, que cette diversion étoit assés avantageuse. Le colonel Clive à la tête de 500 Européens et de 5.000 sipayes étoit monté jusqu'à Patna. Il avoit encore à ses ordres un corps de cavalerie commandé par le fodjedar d'Ougly, de plus il étoit accompagné de Miren, fils de Mirdjafer à la tête de quinze mille cavaliers et autant de fusiliers, avec une artillerie où il avoit une cinquantaine d'Européens de toutes nations commandés par un nommé Grenier qui étoit autrefois à Chandernagor. Jaffer-Ali khan lui-même devoit suivre avec une seconde armée de 25 à 30.000 hommes, de sorte que nos forces arrivant auroient trouvé tout le pays depuis Morshoudabad jusqu'au bas du Gange presque sans défense [1]. Je ne pouvois sans elles, assurément, fonder le moindre succès pour la nation sur l'entreprise du chazada. Je n'avois avec moi que cent Européens et deux cents sipayes. L'armée du chazada paroissoit nombreuse, il est vrai, mais à

1. On me dira peut-être que, si Madras avoit été pris, le colonel avec les forces du Bengale ne seroit pas monté à Patna, j'en conviens ; mais alors Patna étoit pris, la trahison de Mahmoudcoulikhan n'auroit eu aucun effet contre nous. Je me serois très peu embarassé de ses ordres. Les Anglois dans leurs écrits imprimés conviennent que la seule ruse employée pour faire rester notre détachement à Bénarès, a sauvé Patna où il n'y avoit aucun Anglois, Européen ou sipaye *(Autog.)*

l'examiner de près, il n'y avoit pas vingt mille hommes en état de se battre. La désunion régnoit parmi les chefs, personne n'étoit payé ; l'argent, les munitions manquoient totalement.

La nuit même qui suivit mon entrevue avec le prince, je reçus des lettres qui m'apprenoient, à n'en pouvoir douter, que le siège de Madras avoit été levé, et qu'on n'avoit aucune nouvelle de notre escadre. C'est alors que je m'attristai véritablement. Je regardai dès ce moment la mauvaise manœuvre de Mahmoudcoulikhan comme heureuse pour nous. Patna auroit été pris sans doute si nous avions été employé au siège, cette place étoit dans le plus mauvais état de défense. Après ce premier succès, il est difficile de dire ce qui seroit arrivé par rapport aux affaires du chazada et de Mahmoudcoulikhan ; mais quant à nous il n'en seroit résulté aucun avantage réel, [nos forces de la côte ne paroissant pas]. Pour en convenir il suffit de connoitre le caractère perfide des Indiens. Le chazada n'étoit pas en état de conserver Patna, encore moins de présenter bataille à l'ennemi, des négociations auroient été probablement entamées, les Anglois plus craints que jamais depuis la levée du siège de Madras et la prise de Mazulipatam par le colonel Ford, qu'on a sçû vers le milieu d'Avril, auroient bientôt trouvé les moyens soit par force soit par intrigues de tourner les esprits contre nous. Il s'en seroit suivi un accommodement par lequel nous n'aurions pu éviter de tom-

ber entre leurs mains. [Patna pris et voyant les Anglois s'avancer, notre unique ressource auroit été de nous éloigner en nous retirant chez Soudjaotdola avec le butin que nous aurions pu faire; mais à savoir si nous n'aurions pas trouvé obstacle à cela de la part du prince et de Mahmoudcoulikhan.]

Soudjaotdola s'empare d'Eleabad.

Nos affaires étant en si mauvais état, il fallut penser à se retirer ; mais nouvel embarras. Nous repassâmes le Carumnassa le 18 Avril. J'appris en même tems que Soudjaotdola s'étoit emparé de la forteresse d'Eleabad d'où il avoit chassé tous ceux qui appartenoient à Mahmoudcoulikhan. J'appris aussi qu'il avoit envoyé un corps de troupes pour joindre le raja de Bénarès à qui il avoit donné ordre d'empêcher le chazada et Mahmoudcoulikhan de passer.

Sur le premier avis de l'entrevue de Ramnarain avec le chazada, Soudjaotdola étoit parti de Laknaor avec partie de son sérail et s'étoit rendu à Eleabad. Il avoit en même tems écrit à Mahmoudcoulikhan qu'il étoit forcé à cette démarche à cause du vizir qui s'avançoit contre lui, sous prétexte des secours qu'il prétendoit qu'on avoit donnés au chazada, qu'il eût à ordonner au commandant de la forteresse d'y recevoir seulement ses femmes ; l'ordre avoit été envoyé. Mais Soujaotdola avec l'attirail du harem y avoit fait glisser beaucoup de

gens armés qui s'en étoient rendûs maitres. En même tems il avoit écrit à Mahmoudcoulikhan de ne pas s'inquiéter, qu'il n'avoit pas trouvé de moyen plus sûr pour faire comprendre au vizir qu'il n'y avoit aucune intelligence entre eux deux. Quelques jours après, sur la nouvelle que Mahmoudcoulikhan avoit été repoussé devant Patna et qu'il s'en revenoit avec le chazadar, Soudjaotdola avoit cru pour lors qu'il étoit de son honneur et de ses intérêts de se déclarer ouvertement contre eux et d'effacer par là l'idée où l'on étoit encore qu'il étoit l'auteur de l'entreprise. (Il vouloit prévenir par là les plaintes auxquelles il s'attendoit de la part de Mirdjafer et des Anglois). En conséquence il avoit donné ses ordres au raja de Bénarès en lui envoyant huit ou dix mille hommes de renfort.

Le détachement se retire à Mirzapour, puis revient à Choterpour.

A peine eus je passé le Carumnassa que le raja de Bénarès m'envoya signifier l'ordre de Soudjaotdola me faisant entendre qu'il falloit me joindre à lui contre Mahmoudcoulikhan. Je répondis que mon dessein étoit d'aller dans le Dékan, que je ne voulois en aucune façon me mesler de la dispute entre Soudjaotdola et son parent Mahmoudcoulikhan ; on me dit, en ce cas, de passer mon chemin. J'avois laissé l'armée du chazada cinq ou six cosses derrière. Nous avançâmes et prolongeâmes l'armée du raja de Bénarès non sans

beaucoup de méfiance de part et d'autre, mais surtout de la part du raja qui s'imaginoit que nous pourrions bien avoir dessein de le prendre en queue pendant que le chazada et Mahmoudcoulikhan le chargeroient en tête. Il fit mettre son armée sous les armes, la cavalerie prête à foncer ; nous ne savions trop à quoi tout cela aboutiroit ; nous passâmes cependant sans coup férir ; on nous pria instamment de nous éloigner ; [nous ne demandions pas mieux]. Nous nous tînmes sur nos gardes jusqu'après avoir dépassé la forteresse Chenargor, et nous fumes camper au grand Mirzapour, où je voulois attendre des nouvelles du Bengale.

Je députai aussitôt une personne de confiance auprès de Soudjaotdola ; on la questionna sur tout ce qui étoit arrivé. Elle eut audience particulière de Soudjaotdola et de son ministre Gakouskhan, [eunuque qui avoit succédé à Tamkimkham]. Ils parûrent extrêmement piqués contre Mahmoudcoulikhan. Soudjaotdola vouloit, disoit-il, laver dans son sang l'affront qu'il prétendoit avoir reçu et m'écrivit pour m'engager à me rendre auprès de lui, promettant de fournir tout ce qui nous seroit nécessaire et faisant entendre qu'il iroit lui même dans le Bengale, après avoir terminé quelques affaires avec le vizir. Mais mon parti étoit pris. Je ne voyois de tous côtés que trahison, d'ailleurs mon but unique, et le seul que je devois avoir après les ordres que j'avois reçus de M. de Leyrit, étoit d'être utile à ma nation, or je voyois claire-

ment une impossibilité à l'atteindre d'une manière décisive, à moins que nos forces de la côte ne parussent dans le Bengale. Je crus qu'il valoit mieux prendre la route du Dékan. La nouvelle de la prise de Masulipatam, suite de la bataille de Pédapour, ne m'étoit pas encore parvenue.

Ce ne fut que plusieurs jours après notre arrivée au grand Mirzapour que je reçûs cette facheuse nouvelle. Evènement aussi peu inattendu qu'il étoit accablant pour l'honneur et les intérêts de la nation par les circonstances qui l'ont accompagnées, lequel d'ailleurs m'arrêtoit tout court dans le dessein que j'avois de me rendre dans le Dékan, où au lieu d'amis que je comptois y trouver, je n'aurois eu à faire qu'à des ennemis déclarés. En conséquence je me déterminai à retourner vers notre ami le raja Indoupot à Choterpour où, après quelques mois de quartier d'hiver, je pourrois prendre tel parti qui me paroitroit convenable, sur les avis que je recevrois soit de Pondichéry soit de Bengale. Avant que de quitter Mirzapour, j'expédiai M. Dangereux, accompagné du Sr. Calvé avec mes paquets pour MM. de Lally et de Leyrit par lesquels je leur rendois compte de tout ce qui s'étoit passé et de l'embarras extrême où j'allois me trouver pour l'entretien de ma petite troupe. Je permis en même tems à MM. Brayer et Kerdisien, officiers, ainsi qu'au Sr Bareau, chirurgien tous trois dangereusement malades, de se rendre par eau à Bettia ou même à Patna. Le premier

s'y rendit, les deux autres moururent en chemin près de Gadjipour.

Mai 1759. Voulant connoitre plus particulièrement le pays, je pris ma marche par les montagnes pour me rendre à Choterpour, où nous arrivâmes le 28 May.

CHAPITRE XII

SECOND SÉJOUR DU DÉTACHEMENT A CHOTERPOUR, DEPUIS LE 28 MAY 1759 JUSQU'AU 28 FÉVRIER 1760.

Avec une réception très officieuse de la part du raja, nous trouvâmes nos anciennes baraques prêtes à nous recevoir, moyennant quelques réparations. Il n'y avoit eu aucun changement dans le pays ; peu de jours après notre arrivée je reçus des lettres de Patna et de Bengale, dont voici a peu près le détail.

Fin de Mahmoudcoulikhan.

Mahmoudcoulikhan, à peine arrivé devant Bénarès avoit reçu de Soudjaotdola ordre de s'arrêter et d'abandonner tout l'attirail de guerre dont il étoit accompagné ; il avoit été obligé d'en passer par là, ne pouvant compter sur des forces, qui, quoique jusqu'à ce moment paroissant sous ses ordres, auroient certainement tourné contre lui en cas de résistance. Après cela il avoit eu la permission de passer outre en palanquin accompagné de vingt cavaliers seulement. Il s'étoit rendu auprès de Soudjaotdola de qui il avoit été si mal reçu,

que craignant d'être assassiné, il avoit voulu s'empoisonner. Il fut quelque tems gardé à vue. J'ai su depuis que renonçant aux vanités de ce monde, il s'étoit fait faquir et s'étoit même décidé à faire le voyage de la Mecque. J'ignore ce qu'il est devenu. Ses troupes à la débandade et surtout les chefs qui lui avoient témoigné quelque attachement avoient été pillés et très maltraités par les troupes de Soudjaotdola aux ordres du raja de Bénarès. Quant au chazada, on l'avoit laissé passer tranquillement ; il s'étoit arrêté un peu au dessus de Chenargor où il avoit reçu des lettres très soumises, très respectueuses de Soudjaotdola, qui même lui avoit envoyé quelqu'argent pour son entretien.

Les Anglais pénètrent dans le pays du raja de Bojepour.

Du côté de Patna il s'en falloit beaucoup que les esprits fussent d'accord. Ramnarain avoit fait fermer les portes de la ville sur Miren qui s'étoit présenté pour y entrer avec ses troupes, et sans la médiation du colonel Clive, protecteur de Ramnarain, on en seroit venu aux voyes de fait ; mais après bien des débats tout s'étoit arrangé, du moins en apparence, à condition que Ramnarain se joindrait à Miren et aux Anglois pour marcher à la poursuite du chazada ; le vrai est que Miren et les Anglois n'en vouloient qu'à Palouandsingue, raja de Bojepour, pour les secours qu'il avoit donnés

au prince ; mais c'étoit l'ami intime, l'homme de confiance de Ramnarain qui eut le chagrin de voir la province de Bojepour ravagée d'un bout à l'autre. Le raja que Miren auroit bien voulu saisir fut poursuivi dans ses montagnes, d'où, après bien des courses inutiles dans un pays brûlé par l'ardeur excessive du soleil, Miren ainsi que les Anglois n'en pouvant plus de fatigues et ayant perdu beaucoup de monde par maladie, furent obligés de se retirer, sur l'avis de quelques troubles dans le Behar causés par un nommé Camgarkhan, raja du Mayer.

Ces troubles n'eurent pour lors aucune suite. Ce raja dont il sera beaucoup question ci après étoit ami de celui de Bojepour, et n'avoit voulu remuer que pour le dégager des poursuites de Miren ; il s'entendoit avec Ramnarain. Tous ces rajas dont il y a grand nombre dans les dépendances du Bengale réunis par les liens d'une même religion, se soutiennent réciproquement autant qu'ils peuvent, ils détestent le gouvernement des Maures, et sans les Chets, ces fameux banquiers, avec lesquels ils sont tous très liés, il est probable qu'à la suite de la révolution dont Souradjotdola a été la victime, ils se seroient tous soulevés en même tems pour établir un gouvernement gentil dont les Anglois n'auroient pas tiré les avantages que celui des Maures leur a procurés. Un pareil changement ne leur convenoit pas, il faut dans leur système qu'un germe de division fermente continuelle-

ment entre le gouvernement principal et les puissances subalternes qui en dépendent. Sans cela ils ne pourroient se soutenir, au reste le soulèvement de tous les rajas auroit tenu à peu de chose, si seulement la moitié des forces que nous avions à la côte s'étoit présentée dans le Bengale. Alors ils se seroient sentis assés appuyés pour secouer cette timidité naturelle qui les tient dans l'inaction. Les Chets eux-mêmes, je crois, n'auroient pas refusé de s'entendre avec nous, car dès l'année 1758 ils avoient eu lieu de s'appercevoir qu'ils s'étoient donnés des maitres qui, sans chercher directement à les ruiner, à leur enlever leurs trésors, n'en étoient pas moins jaloux ainsi que de leur grand crédit, pour l'abaissement duquel ils ne tarderoient pas à employer les moyens les plus efficaces. Une pareille situation des affaires dans le Bengale, si avantageuse pour la nation si elle avoit voulu en profiter, me mit dans un état de dépit que je ne peux exprimer, surtout à la réception d'une lettre de M. de Leyrit, par laquelle je vîs clairement que nos affaires de la côte alloient très mal. M. de Lally, d'un autre côté, ne m'écrivoit point. Que penser de ce silence [1] ? Il m'affectoit d'autant plus que je m'appercevois depuis longtems du mauvais effet qu'il produisoit sur l'esprit de quelques officiers, qui, portés naturellement à critiquer la con-

1. Je n'ai reçu qu'en 1760 deux petites lettres de M. de Lally.

duite de ceux qui les commandent, croyoient trouver dans le silence de M. de Lally des raisons pour justifier leur façon de penser.

Durant ce séjour à Choterpour je reçus plusieurs lettres du raja de Bojepour pour m'engager à ne pas m'éloigner, faisant entendre que la partie étoit sur le point d'être renouée, mais d'une manière plus solide. J'en reçus aussi quelques unes du chazada. Il me marquoit que Ramnarain étoit dans ses intérêts ainsi que plusieurs rajas qui, tous avoient promis de lui faire tenir des fonds, qu'il y avoit beaucoup de troubles à Morshoudabad dont il vouloit profiter en retournant à Patna, peut-être même avant la fin des pluies. En effet les affaires dans le Bengale entroient dans une crise dont on a peine à concevoir comment les Anglois ont pu se tirer.

Rivalité des Anglais et des Hollandais dans le Bengale. Défaite des Hollandais.

Les Hollandois établis dans le Bengale à la tête desquels étoit M. Bisdom gouverneur de Chinchurat, avoient témoigné dès le principe de la révolution et surtout pendant le siège de Chandernagor, beaucoup de bonne volonté pour les Anglois, approuvant en tous tems leur conduite, même jusqu'à leur fournir des munitions de guerre contre nous. La destruction des établissements françois dans le Bengale, étoit, selon eux, autant de gagné pour leur commerce. La chute de Soudjarotdola,

l'élévation de Mirdjaferalikhan au soubah du Bengale ne firent sur eux aucune impression. C'étoit dans Souradjotdola un coupable que les Anglois punissoient des cruautés qu'il avoit commis dans Calcutta, et dont la mort étoit nécessaire pour la tranquilité du Bengale. Jaferalikham, homme doux, paisible, aimé et estimé, devoit, selon eux, établir une forme de gouvernement agréable à toutes les nations européennes sans distinction, exepté la nation françoise qui se trouvoit exclue par le traité. Ces fins négociants ne connoissoient pas encore la politique des Anglois et jusqu'où pouvoient aller des projets d'agrandissement soutenûs par la terreur des armes que les Anglois avoient répandue.

Ils ne commencèrent, je crois, à ouvrir les yeux qu'à l'occasion de la ferme du salpêtre que le colonel Clive avoit obtenue exclusivement pour sa compagnie, ce qui gênoit beaucoup le commerce des Hollandois, mais bientôt ils eurent des sujets de plaintes de tous côtés et sur tous les objets de leur commerce, par les violences qu'exercoient les employés anglois dans les *harams*, faisant enlever de force les toiles, les soyes, les soiyeries, quoique payées et fabriquées pour les Hollandois. L'opium, cet article si précieux si intéressant pour MM. de Batavia, devoit bientôt leur être enlevé. Les plaintes des Hollandois furent souvent portées au conseil de Calcutta et au gouvernement Maure mais inutilement : les Anglois trouvant

toujours le moyen de les éluder et de ne rien rendre de ce qu'ils avoient pris. Enfin poussés à bout, les Hollandois crurent qu'il étoit tems d'arrêter ce torrent qui les menaçoit d'une entière destruction.

Ils avoient pour chef à Cassembazard un nommé M. Vernet, homme d'esprit, qui, ayant passé bien des années dans cet endroit, devoit être au fait des intrigues du dorbar de Morshoudabad. Il ne tarda pas à s'apercevoir que le nouveau nabab Jaferalikham étoit très mécontent de ce grand pouvoir que les Anglois avoient usurpé. On m'a assuré qu'il y eut à ce sujet un accord secret entre les Hollandois et Jaferalikham, (les Chets mêmes pouvoient bien y être pour quelque chose) par lequel il étoit dit que les Hollandois n'étant point en guerre avec les Anglois feroient venir de Batavia un certain nombre d'Européens et de Malais, lesquels une fois rendus à Chinchurat, Jaferalikham prendroit avec le gouverneur hollandois les mesures convenables pour se tirer de l'esclavage où il étoit.

Je reçus à Choterpour quelques avis sur ce qui se tramoit. Surquoi je fis agir secrètement auprès du gouverneur de Chinchurat pour qu'il me fit passer quelque argent, sans quoi il ne m'étoit pas possible de remuer, persuadé qu'il seroit charmé que je fusse de la partie, et que je contribuasse au succès de ses desseins par une diversion dans le nord. On me fit dire qu'on étoit très éloigné de

désirer que je fusse pour quelque chose dans cette affaire, que par conséquent je ne devois attendre aucun secours d'argent, et qu'au reste les mesures étoient si bien prises qu'on comptoit réussir sans aucun secours étranger. Je reconnus là la vanité et la jalousie de Messieurs les Hollandois ; d'un autre côté on peut penser aussi que les Hollandois par les secours qu'ils devoient recevoir de Batavia, n'ayant d'autres desseins que d'en venir à des négociations de concert avec le gouvernement Maure, et à un accommodement avec les Anglois qui mit les choses sur un pied plus égal et cela sans en venir à une rupture ouverte, ils avoient crû voir dans le traité passé entre Jaferalikham et les Anglois des raisons pour que nous ne parussions en rien dans cette affaire. Ce traité nous excluoit absolument du Bengale. Notre nation et la nation angloise étoient en guerre ouverte. Or le nabab et les Hollandois ne voulant pas en venir à des extrémités, il étoit asses naturel qu'ils évitassent tout ce qui pourroit aigrir l'esprit des Anglois et leur donner quelque apparence de raison, lorsqu'il seroit question de traiter avec eux.

Bon gré, mal gré, il fallut donc attendre l'évènement. En novembre ou Décembre je reçus avis que la montagne en travail avoit enfanté une souris. MM. de Batavia avoient en effet envoyé dans le Gange plusieurs gros vaisseaux portant au moins cinq cens Européens, et quinze cens à deux mille Malais, le tout commandé par le commandant

Roussel, lequel avoit autrefois servi dans le bataillon de l'Inde à Pondichéry. Le secret avoit été assés bien gardé. Il faut croire même que les Anglois n'eurent connoissance de ce qui se tramoit que très peu de tems avant et peut-être qu'à l'arrivée des batiments. Le major Ford, cet officier qui nous avoit porté le coup mortel par la bataille de Pédapour et la prise de Masulipatam étoit revenu. Mais la plus grande partie de sa petite armée étoit resté pour les opérations de la côte ; les Anglois de Calcutta y avoient aussi fait passer presque toutes les recrues qu'ils avoient reçues cette année, de sorte qu'il n'étoit pas possible qu'ils ne fussent très embarrassés pour trouver de quoi opposer aux Hollandois, surtout si l'on considère les divers endroits comme Patna, Cassembazard, Dacca etc. où ils étoient obligés d'avoir du monde, plus ou moins, par la crainte de quelques mouvements de la part des rajas.

Aussitôt l'arrivée des vaisseaux hollandois au bas du Gange, les troupes furent débarquées sur la rive droite du fleuve et se mirent en marche pour gagner Chinchurat. Avis fut en même tems donné à Jaferalikham alors à Morshoudabad qui fit partir son fils Miren sur le champ à la tête de quinze à vingt mille hommes avec ordre de descendre vers Chinchurat à petites journées pour n'agir que selon les circonstances, c'est à dire ne prendre parti qu'avec ceux qui seroient les plus forts ; (telle est la maxime des princes indiens). Jaferalikham

vouloit se masquer vis à vis des Anglois et se réserver, en cas de non succès, le pouvoir de leur dire qu'il n'avoit envoyé son armée que pour la sureté de son pays contre les Hollandois.

Malgré cela l'affaire pouvoit encore réussir. M. Vernet conduisant lui-même la meilleure partie de la garnison de Chinchurat, ce qui faisoit à peu près trois cens Européens et autant de sipayes, devoit sortir tel jour pour joindre les troupes de Batavia sur la route qui leur avoit été indiquée, et faisant corps ensemble, forcer le passage, s'il falloit en venir là pour rentrer au plus vite dans Chinchurat. Malheureusement tous les guides auxquels les Hollandois s'étoient confiés, tant ceux qui avoient été envoyés au bas du Gange que ceux qu'avoit M. Vernet, avoient été gagnés par les Anglois qui furent instruits de tous les détails et circonstances.

Il n'y avoit point de tems à perdre. Le colonel Clive, sans attendre la réponse du conseil de Chinchurat aux représentations que celui de Calcutta pouvoit lui faire sur l'entrée dans le Bengale d'un corps de troupes aussi nombreux, fit partir sur le champ deux vaisseaux qu'on tenoit toujours bien armés au dessous de Calcutta, avec ordre de s'emparer des vaisseaux venant de Batavia. Le colonel Ford, à la tête de trois cens hommes troupes règlées, de mille à douze cents sipayes et de toute la bourgeoisie de Calcutta à qui on avoit fait prendre les armes, (cela pouvoit faire un corps de sept à huit cents hommes, employés, particuliers, né-

gociants, marins et jusqu'aux Arméniens ; personne n'avoit été exemt) fut prendre poste entre Goratti et Chandernagor. Il avoit avec lui quelques pièces de campagne.

Ayant bon nombre d'espions affidés, il fut servi à point nommé. Il ne tarda pas à apprendre où étoit la troupe venant de Batavia, et sçut en même tems qu'à tel jour, telle heure, la garnison de Chinchurat devoir sortir et faire route en traversant Chandernagor. En conséquence prenant avec lui une partie de sa troupe, il fut s'embusquer dans un quartier de cette ville presque désert, d'où à coups de fusils et de bayonnettes chargeant les Hollandois qui ne s'attendoient pas à une pareille rencontre, il les repoussa et les poursuivit jusqu'aux portes de Chinchurat. Rebroussant chemin tout de suite pour rejoindre sa troupe, il se rendit au plus vite avec elle au point où il savoit qu'il devoit attendre la troupe venant de Batavia. Les arcaras ou guides gagnés par les Anglois devoient la conduire en prenant une autre route que celle que le gouverneur hollandois avoit indiquée. Ce jour là même elle parut marchant à la débandade et sans aucune précaution. Elle ne pouvoit être qu'harassée de fatigues par les mauvais chemins où on l'avoit fait passer à travers les champs de neslys (ou riz). D'ailleurs on assure qu'il y avoit plus de vingt quatre heures qu'elle n'avoit mangé, on peut juger de là quelle résistance elle a pu faire. Aussi ce ne fut que l'affaire d'un quart d'heure.

Enfournée dans un passage choisi par les Anglois, d'où elle ne pouvoit pas même reculer pour se disperser dans la plaine, son commandant se décida à la forcer ; s'étant mis à la tête de la troupe, il fit un vigoureux effort pour s'emparer des pièces d'artillerie, mais en vain ; on le reçut avec un feu si vif et si soutenu que toute sa troupe mit les armes bas presque en même tems. Elle fut conduite prisonnière à Calcutta où tous les Européens, la plupart Allemands, ainsi que quelques Malais prirent service. On croit que dans les deux affaires, il y eut plus de deux cens hommes tant Européens que Malais tués. Les Anglois perdirent très peu de monde, et ce qui augmenta le prix de cette journée ainsi que les réjouissances dans Calcutta, c'est qu'on apprit le lendemain que les vaisseaux hollandois avoient été pris presque sans résistance, le jour même des deux affaires gagnées par le colonel Ford.

Au premier avis que je reçus de cet évènement sans beaucoup de détails, il me parut si surprenant que combinant le tout avec la mauvaise volonté pour nous que j'avois reconnue dans le gouvernement hollandois depuis le commencement de la révolution, je fus tenté de croire que c'étoit un jeu joué entre les Anglois et les Hollandois pour donner aux premiers les forces dont ils pouvoient avoir besoin, et éviter aux autres le reproche que la France auroit pu leur faire d'avoir donné des secours à ses ennemis et quoiqu'on m'ait assuré

qu'il en a couté plusieurs millions aux Hollandais pour arranger cette affaire avec la cour d'Angleterre, je ne suis pas entièrement revenu de mon idée. Ce qu'il y a de certain, c'est que les Anglois se sont vus d'un seul coup de filet beaucoup plus forts qu'ils n'étoient avant cette affaire.

Année 1760.

Clive rentre en Angleterre et est remplacé par M. Vansittart.

Cependant malgré tant de succès du côté des Anglois il s'en falloit de beaucoup que le Bengale fut dans une assiette tranquille au commencement de 1760. D'un côté Jaferalikhan honteux de ce grand pouvoir que les Anglois s'étoient arrogés, piqué jusqu'au vif de leur manière d'agir dans toutes les affaires de son gouvernement entre lui et ses propres sujets, ne soupiroit qu'après l'occasion de secouer le joug. D'un autre côté plusieurs rajas, peu satisfaits à la vérité de voir une nation Européenne leur donner la loi, mais plus mécontents encore du nabab qui dans toute sa conduite avoit fait voir clairement sa mauvaise volonté pour eux, désiroient un changement qui leur paroissoit pouvoir s'effectuer par le moyen du Chazada. On ne voyoit qu'intrigues sourdes, qu'allants et venants de provinces en provinces d'un air sombre, mystérieux ; à peine osoit-on se regarder dans les assemblées ou dorbars, ne sachant à qui

se fier. Tout enfin annonçoit des soulèvements dont le signal devoit être le départ du colonel Clive pour l'Europe.

Ce colonel, aussitôt après l'affaire des Hollandois, ne voyant plus rien qui exigeat sa présence dans le Bengale, avoit écrit au gouvernement de Madras l'intention où il étoit de repasser en Angleterre, faisant entendre que la personne qu'il croyoit le plus en état de le remplacer étoit M. Vansittart, membre du Conseil de Madras. Ce conseiller fut en effet nommé. Mais le colonel voulant profiter du départ des premiers vaisseaux, ne jugea pas à propos de l'attendre ; il lui tardoit d'arriver dans sa patrie où on l'a vu depuis fait Lord et décoré de l'Ordre des Chevaliers du Bain pour récompense de ses services. Il s'embarqua laissant les rênes du gouvernement entre les mains de M. Holvell qui étoit le premier après lui dans le conseil, le même qui avoit eu le bonheur de survivre à toutes les horreurs du cachot où Souradjotdola l'avoit fait enfermer à la prise de Calcutta en 1756.

Le détachement quitte une seconde fois Choterpour pour tenter une attaque contre le Bengale.

Dès la fin de 1759 sur l'avis de quelque succès que nous avions eu à la côte Coromandel, nous nous étions préparés autant que notre caisse pouvoit le permettre, à marcher une seconde fois dans

le Bengale. Notre escadre plus forte que jamais avoit parû à la côte. Une lettre hollandoise disoit même qu'il y avoit eu un combat de mer, où l'escadre angloise, sinon détruite, avoit été si maltraitée qu'elle ne pouvoit plus se présenter. Nous ne tardâmes pas il est vrai à être détrompés ; mais la nouvelle plus sure d'un avantage remporté par nos troupes sur l'armée angloise au village de Vandavachy en 1759 nous avoit consolé de ce qui s'étoit ou ne s'étoit pas passé en mer ; d'ailleurs toutes les lettres que je recevois du Chazada et de quelques rajas nous invitoient à tenter encore fortune. Quelques fonds que je reçus m'ayant mis en état de payer à notre saokard Bodjenat Termokdjy la plus forte partie de ce que je lui devois, je lui fis un billet pour le restant de quatorze mille roupies portant intérêt dont il vouloit bien se contenter. Nous partimes le 28 Février prenant une nouvelle route par les montagnes tant par curiosité que, parce que sur des informations, elle me parut la plus courte. On peut la voir dans le cahier de route ainsi que sur la petite carte.

CHAPITRE XIII

LE DÉTACHEMENT MARCHE UNE SECONDE FOIS VERS LE BENGALE, ET SE SOUTIENT DANS LA PROVINCE DE BAHAR JUSQU'A L'AFFAIRE DU 15 JANVIER 1761 QU'IL EST DISPERSÉ.

Mauvaises nouvelles de Pondichéry.

Il ne nous arriva rien de bien extraordinaire pendant notre marche qui fut de 27 jours, jusqu'au Gange, par des chemins très difficiles, où souvent nous étions obligés de nous ouvrir nous-mêmes un passage à cause des rivières et de l'escarpement des montagnes. Notre curiosité fut satisfaite par le spectacle varié qu'offre la nature dans un climat qu'on peut dire posséder les propriétés de plusieurs, la température de l'air y étant aussi inégale que le pays qu'il couvre. 28 février.

Nous apprîmes en route la funeste bataille de Vandavachy donnée à la côte en Janvier 1760 qui avoit décidé le sort des armes en faveur des Anglois de manière à ne pouvoir que plier partout devant eux. Le siège de Pondichéry disoient plusieurs lettres devoit en être une suite très prochaine. On me marquoit qu'il ne falloit plus désor-

mais attendre le moindre secours, tout ne pouvant qu'être employé à la défense du chef-lieu en attendant le retour de l'escadre, seule ressource qui restoit dans les circonstances où l'on étoit réduit.

Ces nouvelles, quoique bien désagréables, ne pouvoient qu'affermir la résolution que j'avois prise de marcher avec le Chazada dans le Bengale. Quelque chose qu'il pût arriver, c'étoit toujours servir la nation que d'occuper les forces qu'on auroit certainement employées contre Pondichéry, si le Bengale avoit été tranquille.

Le chazada envahit le Bengale sans succès.

A notre arrivée devant Bénarès, j'appris que le Chazada ayant joint le raja Kamgarkhan dès le commencement de Mars, s'étoit avancé du côté de Patna, que même sans s'amuser à négocier avec Ramnarain [1], il étoit passé outre et qu'à l'aide d'un parti marate commandé par un nommé Chioubot, qui étoit venu du port de Courdjougue dans la province de Katek pour le joindre, il cherchoit à pénétrer dans le Burdouan, dont le raja étoit dans ses intérêts.

Je sçus aussi que Patna étoit beaucoup plus en état de défense que l'année précédente, on ne

1. [Après avoir fait quelques tentatives pour surprendre la place.]

s'étoit pas entièrement fié pour cette fois à Ramnarain ; il y avoit une forte garnison de gens du pays tant infanterie que cavalerie et de plus M. Amiot, commandant anglois, ainsi que quelques officiers et employés à la tête d'une centaine d'Européens et de deux ou trois cens sipayes. Comme j'étois toujours dans l'idée que Ramnarain n'étoit pas notre ennemi, je crûs pouvoir risquer l'aventure et marcher droit sur Patna, faisant la meilleure contenance que je pourrois, ce à quoi ne contribuèrent pas peu deux à trois cens bayonnettes que j'avois fait faire à Choterpour, que je fis mettre au bout d'autant de lattis (espèce de batons) dont j'armai des coulis qui nous suivoient, les faisant marcher en ordre derrière nos sipayes, augmentation très forte en apparence à laquelle j'ajoutai une quinzaine de Mogols bien montés que je pris au service et dont je donnai le commandement à mon divan Mir Sobogottoulla. Chemin faisant, je rencontrai à Bodjepour le rajah Palouandsingue qui, sans me donner de grandes espèrances me fit comprendre que la partie étoit mieux liée que l'année dernière. Les affaires n'ayant à leur tête que les puissances du Bengale même, il n'étoit plus question de Mahmoudcoulikhan ni même de Soudjaotdola, qui, néanmoins étoit très content de voir les troubles se répandre de côtés et d'autres dans un pays d'où il n'avoit pu rien tirer, malgré les grandes espérances que lui avoient fait naître les grands changements survenus depuis 1757.

J'aurois bien voulu tirer quelque argent de Palouandsingue, je me voyois réduit au dernier sol, mais sans cela même je lui aurois toujours poussé ma botte, la demande d'argent étant le meilleur moyen dont on puisse se servir pour connoitre ce que pensent les gens du pays à qui on a à faire. Sont-ils de bonne foy dans une entreprise qu'ils croyent devoir réussir ? leur bourse s'ouvre assés facilement du moins pour un emprunt ; sinon rien ne peut les rendre sensibles aux difficultés qu'on leur détaille, les plus belles promesses ne font rien. Je perdis ma peine auprès de Palouandsingue ; le traitre, (et en effet je soupçonne qu'il le fut pour moi dans la suite) fut inflexible se rejettant toujours sur des embarras que certainement il n'avoit pas. Ce refus ne dénotoit rien de bon. Malgré cela je continuai ma route ; nous arrivâmes le 18 Avril aux environs de la ville de Patna suivis d'une multitude de *Loutchas* ou pillards qui, s'attendant à faire le même jour bonne capture, furent très surpris et fachés de nous voir campér à cinq ou six cens toises de la place.

Mon idée étoit que si notre arrivée n'occasionnoit pas une fermentation dans la ville assés forte pour porter Ramnarain à obliger les Anglois de se retirer sur leurs bateaux, il se tiendroit du moins tranquille, sans chercher à nous inquiéter dans notre marche. En effet, à peine ma tente futelle dressée que je reçus une lettre très polie de ce

raja. Il me prioit de ne commettre aucune hostilité contre la place qu'il seroit obligé de défendre, que, le chemin étant libre, je pouvois passer outre sans rien craindre de sa part. Je pris le parti qui étoit le plus sur, le seul même à prendre. Que pouvions nous contre quinze mille combatants qui pouvoient être dans la place ? Le lendemain à la pointe du jour nous nous mîmes en marche en bon ordre, tournant la ville par les derrières mais toujours à la grande portée du canon qu'on ne tira point sur nous. Nous fumes camper au jardin de Djaferkhan sur le bord du Gange, demie cosse plus bas que la ville. Là nous eûmes toute la journée et surtout vers le soir plusieurs alertes. Je fus instruit, par quelques amis que j'avois dans Patna, qu'on étoit continuellement sous les armes depuis notre arrivée ; que le commandant anglois n'avoit cessé de solliciter Ramnarain à sortir sur nous, que sur son refus il avoit demandé qu'au moins on lui donnât trois à quatre mille cavaliers et fusiliers pour joindre à ses Européens et sipayes, que Ramnarain lui avoit répondu qu'il étoit bien le maître de sortir s'il vouloit, qu'il ne donneroit personne, mais qu'il pouvoit prendre avec lui ceux qui le voudroient suivre ; sur quoi ce commandant se donnoit les plus grands mouvements pour se mettre en état de tomber sur nous. La nuit suivante, moyennant quelques précautions, nous la passâmes assés tranquillement et continuâmes notre route à la pointe du jour.

Avril 1760. Après deux ou trois jours de marche, nous joignîmes l'armée du prince qui revenoit d'une course assés inutile qu'elle avoit faite pour pénétrer dans le Bengale par la province de Burdouan. Les Anglois avoient fait passer quelques troupes de ce côté là qui avoient arrêté les mouvements des rajas, entre autres le raja Bandijamakhan.

Siège de Patna par le chazada.

Cependant le feu du soulèvement s'étendoit de côtés et d'autres. Cademhoussenkhan, nabab de Pournia, avoit pris les armes et invité le chazada à passer dans sa province mais pour cela il falloit traverser le Gange, et malheureusement on n'avoit point de bateaux. Il en étoit de même par rapport à Doroupcha, raja de Bethia, qui étoit aussi pour le prince. La dessus, par le conseil de Kamgarkhan [qui étoit comme généralissime de l'armée du chazada], on se décida à faire le siège de Patna ; l'armée étoit tout au plus de trente mille hommes, même en y comprenant les trois ou quatre mille Marates commandés par Chioubot, et dans le total il n'y en avoit pas quinze mille en état de se battre, faute de paye et de munitions de toutes espèces : point d'artillerie. Les seuls canons étoient le peu que j'avois, dont deux de trois livres de balles et deux de deux livres. J'eus beau representer que, sans quelques fortes pièces de canon, c'étoit folie d'entreprendre le siège d'une place aussi

forte, aussi étendue que Patna (elle a pour le moins deux lieues de tour) dont la garnison seule, où il y avoit des Européens, étant bien payée et mieux armée que les troupes du prince, pouvoit se présenter contre nous en plaine, pour peu que Ramnarain se laissât aller aux sollicitations du commandant anglois ; tout ce que je pus dire ne servit rien ; il fallut marcher au siège. On se flattoit d'avoir des intelligences dans la ville, et qu'en l'attaquant, il se feroit un soulèvement qui favoriseroit l'assaut qu'on comptoit donner.

Le succès fut tel que je l'avois prévu ; après cinq ou six escalades asses mal dirigées et très mal soutenues qu'on donnoit de nuit à l'aide des maisons soit en brique soit en terre qui bordoient pour ainsi dire les fossés de la place, on fut obligé de lever le siège sur l'arrivée d'un secours en Européens et sipayes disciplinés qui étoient entrés dans la ville par le Gange. L'armée du prince perdit beaucoup de monde ; nous eûmes seize Européens tués ou morts de leurs blessures, plusieurs sipayes et quelques Mogols, heureux encore d'en avoir été quittes à si bon marché ; car si à la suite de la dernière attaque que nous fimes dans l'ouest de la place, abandonnés à nous-mêmes, entièrement séparés de l'armée du prince qui étoit dans la partie de l'est [à une demie-lieue de nous au moins], les Anglois renforcés du secours qu'ils avoient reçu étoient sortis sur nous, nous étions tous tués ou pris. Je ne me souviens pas d'avoir

jamais passé une journée plus inquiétante. Tout notre monde accablé de fatigues était éparpillé, pour se mettre à couvert, dans une quantité de paillottes ou la moindre étincelle pouvoit occasionner un embrasement. Je m'étois mis pour me reposer, ainsi que quelques officiers, dans une espèce de mosquée très petite près du fossé d'où, sans être vu, je pouvois remarquer ce qui se passoit du côté de la ville ; elle étoit solidement construite en chaux et en briques et couverte d'un dôme en voûte. Il vint un boulet qui, enlevant le dome, nous mît presque à découvert ; dans l'instant boulets sur boulets et une grêle de balles plongeant dans la mosquée nous firent bien vite sortir. Il n'y eût heureusement qu'un homme blessé ; c'étoit un sergent qui étoit venu faire son raport et qui probablement ayant été apperçu nous avoit attiré ce feu de l'ennemi. La nuit favorisant notre retraite, nous rejoignîmes le gros de l'armée en recevant un feu de rempart continuel pendant notre marche. Mais nous nous tenions à bonne distance. Je dois dire à la louange de MM. les officiers et des soldats que j'avois l'honneur de commander que, pendant les quinze ou seize jours que dura le siège, il y eut dans tout le corps un concert parfait, un zèle, une activité et une bravoure que ne peux assés louer et cela malgré mille désagréments de la part de l'armée du prince que Kamgarkhan commandoit. Le prince lui-même n'y pouvoit rien, la misère où il étoit le mettoit tout à fait dans la

dépendance de son général qui, sans égard à l'excessive chaleur de la saison, (nous étions en may) nous tenoit continuellement en mouvement, et la plupart du tems très mal à propos ; c'étoit même avec la plus grande peine, malgré la recommandation du chazada, que je tirois de lui de quoi donner des acomptes aux officiers et soldats.

Cela ne pouvoit être autrement. En général pour qu'un corps européen puisse réussir en jonction à telle puissance de l'Inde que ce soit, il faut qu'il soit en état de se faire craindre, et donner la loi soit par sa propre force soit du moins par celle qu'on voit à la nation dont il est détaché ; il faut que le commandant de ce corps puisse dire : *vous ne voulez pas exécuter ce que j'exige, je me retire.* Sans cela ce commandant aura toujours les mains liées. Il ne peut que devenir tot ou tard le jouet du caprice ou de la mauvaise foi de la puissance indienne au service de laquelle il se verra attaché. Malheureusement ne pouvant pas perdre de vue un instant le service de la nation qui le portoit toujours du côté du Bengale, où j'étois sûr de trouver des ennemis européens beaucoup plus forts que moi, je me voyois toujours esclave des circonstances, sans ressources, hors d'état d'employer des moyens d'agrandissement qui partout ailleurs m'auroient réussi, si, oubliant les intérêts de la nation, je m'étois attaché à quelque puissance du nord, comme par exemple à celle des Djates, des Siyques, des Patanes, ou de divers

rajas, laquelle n'auroit eu à faire qu'à des gens du pays. Notre sort étoit de réussir partout où nous n'aurions pas eu d'Européens à combattre et de plier lorsque nous ne pouvions les éviter ; leur nombre ne pouvant être que de beaucoup supérieur au nôtre. Dans le tems que nous étions à Dehly, si les circonstances où étoit alors le chazada vis à vis des Marates lui avoient permis d'attaquer la forteresse, je suis très assuré qu'avec le secours de trois ou quatre mille Mogols, [d'un corps de Marates choisi] et de quelques pièces d'artillerie que nous aurions pu nous procurer, nous serions venus à bout de l'enlever et de délivrer son père des chaines de son vizir Ghazioudinkhan. Révolution qui dans toute l'Inde et surtout en Europe, auroit fait le plus grand éclat, mais, dans le vrai, beaucoup plus grand qu'elle n'auroit mérité ; il faut voir les choses par soi-même pour pouvoir en juger.

Prise de la forteresse de Soupy par les Français.

En se retirant de devant Patna l'armée fut camper à deux cosses dans le sud ouest de cette ville ; marche courte mais terrible par l'ardeur du soleil. Deux soldats tombèrent morts dans le chemin. Quelques jours après nous fumes détachés de l'armée avec le corps marate commandé par Chiobot, pour faire le siège de la forteresse de Soupy, dépendante de Patna. C'est un assés grand

octogone à double enceinte entouré d'un fossé, large, profond et plein d'eau n'ayant qu'une entrée fermée par quatre portes, la première à l'entrée de la digue qui traverse le fossé, la seconde à la sortie de cette digue, et les deux autres très épaisses au corps de la place. Elle n'avoit point de canon, mais une garnison d'environ deux mille hommes armés de fusils, lances, caytoques ou fusils de rempart, fouguettes, etc., et commandée par un zemindar qui avoit la réputation d'être très brave.

J'avois trop peu de monde et du canon trop foible pour faire le siège de cette place en règle. D'ailleurs que pouvois-je espérer des Marates ? Ils n'entendent rien à l'attaque d'une place, ils ne savent que piller ou se battre en plaine. Réduit à nos seuls Européens et sipayes, il fallut de nécessité essayer un coup de main, emporter la place de vive force ou la laisser là. Nous fîmes nos approches au soleil couchant, la nuit devint très obscure ; pour m'assurer autant qu'il étoit en moi du succès, je pris le parti de faire une fausse attaque vers les neuf heures de nuit, au moyen de laquelle, après avoir fatigué la garnison, je pouvois en faisant cesser l'attaque, la porter à se livrer au sommeil, en lui faisant croire qu'elle seroit tranquille le reste de la nuit ; en conséquence ayant placé le canon de manière à battre à ricochet, et quelques Européens et sipayes ayant été détachés pour faire des décharges vers l'entrée,

nous fimes pendant plus d'une heure un feu asses vif de canon et de mousqueterie à la faveur duquel le petit corps détaché mit le feu à la première porte ; après quoi le signal fut donné pour se retirer. La garnison continua encore plus d'une heure à faire feu et à lancer des fouguettes de tous côtés, dans l'idée sans doute que nous étions fort près, occupés à chercher quelque passage ; mais nous étions à nous reposer bien à couvert. Vers les trois heures du matin, persuadé comme de raison que la garnison devoit être endormie, je fis prendre les armes. La troupe conduite dans le silence par [le major] M. de Changey s'avança vers la porte à laquelle on avoit mis le feu ; l'ayant passé, on brisa à coups de hache la seconde et pénétrant à la troisième, on y attacha le pétard ; tout cela n'avoit pu se faire sans être apperçu ; l'alarme avoit été donnée dans la place dès le passage de la première porte ; sur quoi nos canons placés à propos avoient commencé à tirer à ricochet sur les tours et courtines où l'on remarquoit le plus de monde ; mais comme en effet presque toute la garnison dormoit profondément au moment de l'attaque, il se passa asses de tems pour parvenir à la troisième porte sans être exposé à un grand feu. Là on éprouva une forte résistance. Le pétard fit sauter la porte mais l'intervalle assés spacieux jusqu'à la quatrième étoit rempli de gens qui, armés de fusils, lances et sabres se défendirent en désespérés ; en même tems du haut des remparts on jetoit sur nos

gens à découvert de la poudre et autres matières enflammées, ce qui seul auroit pu les rebuter si notre canon que je fis diriger sur cette partie n'eût ralenti la vivacité d'une pareille défense. Enfin à coups de fusils et de bayonnettes on vînt à bout de repousser l'ennemi ; on gagna la quatrième porte par laquelle il rentroit, dont on s'empara quelque effort qu'il fit pour la fermer. Les assiégés dont plusieurs avoient leur famille dans la place étoient comme des furieux, cherchant la mort plutôt que de se rendre. Je crois même que sans la perte de leur commandant qui, heureusement pour nous fut tué, le nombre l'auroit emporté sur les efforts de nos soldats, qui ne pouvoient qu'être extrêmement fatigués. Mais la chute de leur commandant fut comme le signal d'une fuite générale par divers souterrains que nous ne connaissions pas, qui donnoient dans la plaine, par où les assiégés avoient déjà sauvé ce qu'ils avoient de plus précieux. Nous trouvames près de cent hommes tués et autant pour le moins de blessés qui n'avoient pu fuir. De notre côté nous eûmes sept sipayes tués, une dizaine de blessés et quelques Européens parmi lesquels étoit un de nos meilleurs sergents d'artillerie qui, étant aux pièces, reçut une balle de caytoque dans le pied.

Il n'y avoit rien de valeur dans la place, beaucoup de hardes, de cuivreries en ustensiles et quelques pièces de grosse toile. Le pillage fut asses bon pour nos soldats, mais bien plus encore pour les

Marates. Pendant tout le tems qu'avoit duré l'attaque nous n'avions pas vu un seul d'eux ; leur commandant même n'avoit pas paru, de sorte que je croyois qu'ils nous avoient abandonnés. Cependant le désir du pillage les mit dans la place presque aussitôt que nous, non par la porte, mais par les tours et remparts qu'ils escaladèrent sans peine au moyen de la Berme où ils s'étoient glissés sur la fin de l'attaque. Ma plus forte occupation et celle des officiers pendant plus de cinq heures que nous restâmes dans Soupy fut d'empecher que nos soldat et sipayes ne tombassent à coups de bayonnettes sur les Marates qui, sans avoir couru le moindre risque, enlevoient vingt fois plus que nos gens, par la souplesse et la légèreté avec lesquelles ils se transportoient d'un lieu à l'autre, et par un certain ordre de pillage, qu'ils observent admirablement entre eux, auquel la grande habitude les rendoit familiers. Je ne peux mieux les comparer qu'à celui qu'on donne aux singes dépouillant un champ. Au moment de quitter cet endroit nous fûmes menacés d'avoir une affaire très sérieuse avec les Marates.

De plusieurs femmes qui étoient dans Soupy, deux malheureusement avoient été tuées, les autres s'étoient sauvées, une seule exceptée, jeune, bien faite, asses blanche et d'une jolie figure qui, s'étant cachée pendant l'attaque, étoit restée endormie, du moins c'est ce qu'elle nous dit. Elle étoit venue se jeter à mes pieds, me priant de la

garder dans notre camp, de ne pas permettre qu'elle tombat entre les mains des Marates mais de la faire conduire chez ses parents qu'elle nous désigna dans une aldée assés proche où je fis tout de suite avertir. Elle étoit femme d'un chef gentil. En attendant que quelqu'un vint du village, je l'avois fait passer au camp en recommandant de veiller sur elle. Chioubot, le commandant marate, n'en fut pas plutôt informé qu'il vînt me trouver, menaçant feu et flamme, si on ne lui remettoit cette femme gentile, qui ne pouvoit, disoit-il, qu'être déshonorée en restant avec des Européens. Le vrai est qu'il vouloit la garder pour lui-même. Sur mon refus il me quitta furieux, jurant qu'il trouveroit bien moyen de l'avoir. Ayant remarqué quelques mouvements parmi les Marates, je fis prendre les armes à la troupe. Nouvelles instances de la part de Chioubot, offrant même certaines sommes, nouveau refus de ma part, mais en même tems quelques parents de cette femme étant survenus, je la leur remis et les fis accompagner par quelques sipayes jusqu'au village. Chioubot rongea son frein mais n'osa rien entreprendre.

Le lendemain, je retournai au camp du chazada qui, en grand dorbar me fit compliment sur la prise de Soupy et me donna les honneurs du Nabot, pour lesquels il me fallut passer par bien des cérémonies que je trouvai plus fatiguantes qu'agréables. Après bien des saluts et révérences à la mode

du pays, en commençant à plus de cinquante pas du prince assis sur son trône, on me passa sur les bras une paire de petites timballes, [1] sur lesquels le grand timballier frappa cinq ou six coups. Dès lors j'eus le pouvoir d'étourdir impunément tous mes voisins, de cette musique guerrière qu'on nomme Nabot ; mais comme je n'avois pas le moyen de l'entretenir, et que le prince n'étoit pas en état lui-même de me le procurer, je laissai dormir mon privilège. Le prince s'étendit beaucoup sur la bravoure des Européens et sur les services qu'il attendoit de notre nation.

L'armée se retire sur les bords du Saone.

Nous entrions cependant dans la saison des pluies il fallut penser à prendre des quartiers d'hiver. Les bords de droite et de gauche du Saone furent choisis de préférence. D'ailleurs que faire ? Le prince ne voyoit encore jour à aucun succès décisif, les chefs qui étoient les plus portés pour lui n'osoient remuer. Kademhoussenkhan, qui avoit pris les armes, se voyoit poursuivi par les troupes angloises accompagnées de Miren que

1. Lors de la réception d'un présent que fait le prince, il faut toujours porter sur soi quelque chose qui ait rapport à l'espèce du présent. Si c'est un cheval, on passe la bride autour du bras ; si c'est un éléphant on se met précisément sous la trompe, tenant en main le conducteur ou le crochet de fer appuyé sur l'épaule.

Jaferalikhan, tranquille dans son sérail, avoit envoyé, bien des personnes pensent à dessein de trainer les choses en longueur, pour se donner le tems de jouer quelque intrigue contre les Anglois. Si cela est, Miren ne fut pas le maitre d'agir comme il auroit voulu. L'activité des troupes angloises prévint tout ; Kademhoussenkhan abandonné à lui-même, ne pouvant recevoir aucun secours de l'armée du prince dont il étoit séparé par le Gange, fut obligé de fuir et de se retirer [1] sur les terres de Soudjaotdola qui, à ce que j'ai scu depuis, le dépouilla de tout ce qu'il pouvoit avoir. [Mais je m'aperçois que j'oublie un évènement très intéressant. Le Chazada étoit devenu Empereur.]

Mort tragique de l'empereur Alemguir. Le chazada Aligohor proclamé empereur sous le nom de Chah Alem.

Ce fut en May, peu de jours après la levée du siège de Patna que nous apprîmes les détails et les suites de la mort tragique [2] de l'Empereur Alemguir Saiet, père du chazada Aligohor. Le vizir Ghazioudinkhan, pressé d'un côté par le patane Abdaly qui marchoit vers Dehly sur l'invitation d'Alemguir même, de l'autre très inquiet des mouvements du prince Alygohor, à qui il

1. A la fin de juin.

2. [Alemguir Sani fut assassiné sur la fin de 1759, quelques-uns prétendent que ce ne fut qu'en janvier 1760.]

savoit que l'empereur son père avoit cédé par écrit tous ses droits à l'Empire, particulièrement les soubahs de Bengale, Bahar et Orixa, et craignant, sur les avis qu'il recevoit du Bengale, qu'enfin de manière ou d'autre il ne parvint à se faire reconnoitre, s'étoit décidé à faire périr le père pour faire monter sur le trône un prince de son choix, et rendre par là nuls les titres que pouvoit avoir Alygohor. On a déjà vu par le caractère que j'ai donné de ce vizir que les crimes les plus atroces ne lui coutoient rien. Alemguir étoit très dévot. D'ailleurs c'étoit une coutume usitée par les empereurs de visiter les personnages renommés par leur sainteté, les faquirs distingués, qui de tems à autre paroissoient à Dehly. Depuis plusieurs jours, Ghazioudinkhan faisoit courir dans le palais le bruit de l'arrivée de deux vénérables faquirs venant de je ne sais quel endroit très éloigné, qui s'étoient établis dans une espèce de tour [isolée] à une cosse de Dehly sur les bords du Gemna. On ne parloit que d'eux, des charmes de leur éloquence, de l'esprit divin qui les possédoit. Tous ceux qui approchoient de l'empereur, gens dévoués au vizir, ne cessoient d'exciter en lui le désir de les aller voir. Le bon Alemguir sans la moindre défiance en parla lui-même au vizir. Aussitôt des présents furent préparés et tout ce qui étoit nécessaire pour accompagner l'empereur en grande cérémonie. Aux aproches de la tour, toute la suite du prince s'arrêta par respect. L'empereur seul

s'avançant, monta quelques degrés et entra dans une chambre très petite où étoient les prétendus faquirs. On peut s'imaginer comme on voudra le premier abord la réception des présents ; mais un quart d'heure après on vit le corps ensanglanté d'Alemguir jeté par la fenêtre sur les sables du Gemna. Toute la suite de l'empereur faisant demi-tour à droite disparut en moins de rien. Le vizir étoit resté au palais. Sur l'avis de ce qui s'étoit passé il donna des ordres pour arrêter les assassins ; il n'en fut rien. Mais tout de suite se faisant porter à l'endroit du palais, où l'on tient les princes enfermés, il en tira un qu'il fit proclamer empereur sous le nom de Chadjehan [1]. On assure que le corps d'Alemguir resta plusieurs jours sur les sables du Gemna sans qu'on pensât à l'enterrer.

Sur les bruits devenus publics, le prince Ali-Gohor [2] demeura en retraite trois ou quatre jours : il n'y eut point de dorbars, mais sans différer, il fut proclamé dans le camp empereur sous le nom

1. Ou plutôt Djehan-Shaw, attendu qu'il y avoit déjà eu un empereur du nom de Chadjihan. Ces deux noms signifient la même chose : roi du monde. *(Autog.)*.

2. Le prince étoit instruit depuis longtems de la mort de son père, mais on avait des raisons pour garder le silence. Sur le moment le Patane Abdaly étoit à Dehly ou plutôt marchoit sur Delhy. On voulut savoir quelles seraient les suites de son arrivée dans cette capitale et quelle serait sa réponse aux lettres que le chazada lui avait écrites en apprenant la mort de son père. Les réponses d'Abdaly vinrent quelques jours après

de Cha alem. On frappa quelques roupies en son nom qui furent distribuées et envoyées dans toutes les provinces de l'empire. La première fois qu'il parut en public, il y eut un grand dorbar, où tous les commandants et chefs de l'armée vinrent le saluer et lui présenter le *nazer*. Il avoit auprès de lui un mogol de distinction envoyé de la part de Soudjaotdola. Le prince déclara à haute et intelligible voix qu'il prenoit Soudjaotdola pour son vizir et remit à son député les sceaux de l'empire pour lui être envoyés. Kamgarkham fut nommé Naëb du Mirbochis [1] ou généralissime des troupes impériales, et je fus honoré de la qualité de Mirateche (maitre du feu ou grand maitre d'artillerie) n'ayant pas, mais du moins ayant droit d'avoir à mes ordres tous les canons et fusils qui pouvoient être dans l'empire, même ceux des Anglois, puisque [par les lettres respectueuses qu'ils écrivoient au prince, sans cependant le reconnoitre], ils n'avoient jamais prétendu faire la guerre au prince. Cha-Alem me fit prendre en même tems les noms empoulés d'Asamoutdola Ashmot-Djingue Ba-

la levée du siège de Patna. Elles contenaient des détails satisfaisants. Adbaly recommandait au prince de se faire proclamer sur le champ. De son côté, il avoit écrit à tous les soubahdars de l'Indoustan de reconnaître le chazada Aly gohor pour empereur sous le nom de Chah Alem. *(Autog.)*.

1. Ou lieutenant du Mir Bokchis, généralissime de l'Empire Le titulaire était Nadjebkhan ou Nadjeboutdola qui étoit à Dehly, dans les intérêts de Chah-Alem. Camgarkham ne pouvoit être que son Naeb ou lieutenant. *(Autog.)*.

hadour, sous lesquels je fus inscrit sur les régistres de la cour impériale. Vinrent ensuite quantité de dignitaires en sous-ordre qui furent instalés dans leurs charges. Tout se passa dans le plus grand ordre au bruit [continuel du nabot et] de notre artillerie qui n'étoit pas brillante, mais j'étois Mirateche, comme Cha-Alem étoit empereur. J'aurois eu tord de ne pas paroitre satisfait puisqu'il l'étoit. L'idée fait tout. Cha-Alem en établissoit d'asses grandes sur ce qui venoit d'arriver.

Soudjaotdola nommé grand vizir. Situation précaire du Grand-Mogol.

Soudjaotdola, nommé vizir, ne pouvoit sans doute que le reconnoitre ; aussi ne tarda-t-il pas à être proclamé dans ses états, sans cependant donner lieu à de grand mouvemens, ni même à aucun secours soit en hommes soit en argent, dont certainement le nouvel empereur avoit grand besoin. Tout ennemi de Ghazioudinkhan qu'étoit Soudjaotdola, il avoit encore des intérêts particuliers à ménager vis à vis de lui ; la crise étoit forte à Dehly, Abdaly avançoit toujours. Le Mirbochis de l'empire, Nadjeboutdola, révolté par le crime atroce du vizir s'étoit joint à Abdaly ; mais d'un autre côté les grands Marates s'avancoient aussi comme pour s'opposer à l'invasion des Patanes ; on ne savoit trop encore comment les

affaires tourneroient de ce côté là [1]. Quant aux autres parties de l'Empire, Cha-Alem ne pouvoit gueres se flatter d'être reconnu tout de suite. C'étoit l'affaire du tems et des circonstances plus ou moins favorables. Ghazioudinkhan étoit possesseur de Delhy où il avoit mis sur le trône un nouveau prince. Il avoit eu la charge de vizir depuis bien des années et étoit encore reconnu tel dans presque tout l'empire. Tout le pays du côté de Delhy étoit censé sous ses ordres [malgré

1. Les suites devinrent de jour en jour si intéressantes, qu'en janvier 1761, on vit le moment d'une révolution dans laquelle l'empire de l'Indoustan alloit passer des mains des Mahométans dans celles des Gentils.

Abdaly ne trouvant d'abord en 1760 aucune opposition, entra avec toute son armée dans Dehly, où il se commit des cruautés, des horreurs plus révoltantes encore que celles du tems de Nadercha. Les Marates survenants, Abdaly sortit pour les combattre. Les Marates furent repoussés, mais non défaits. Une seconde armée marate plus forte que la première qui cependant étoit de cent mille chevaux, survenant encore, Abdaly crût alors devoir abandonner Dehly et passer le Gemna pour se mettre quelque tems à couvert, [et donner plus de facilité à une jonction générale de tous les Mahométans.] Les Marates entrant dans Dehly enchérirent sur les horreurs et cruautés de l'armée d'Abdaly. Ne voulant plus avoir rien à faire avec le vizir Ghazioudinkhan qui fut obligé de se sauver dans le pays des Djates, ils déposèrent et renfermèrent Chadjehan que ce vizir avoit placé sur le trône, et pour ne pas éffaroucher quantité de chefs mahométans qui étoient dans leur armée, ils mirent à sa place Djouan Bockt, fils aîné du nouvel empereur Cha-Alem. Djouan Bockt ne prit pas de nom, il étoit comme lieutenant de son pere. Cependant l'alarme se répandit de tous côtés chez les nababs et chefs du parti Mahomé-

l'invasion d'Abdaly]. Le Dékan, cette grande vice-royauté qui embrasse le Bérar, tous les pays marates, toutes les provinces de la presqu'isle étoit entre les mains de son proche parent Salabetjingue. Le soubah de Bengale même et dépendances avoit toujours témoigné jusqu'alors qu'il reconnoissoit ses ordres ; mais c'étoit précisément sur cette vice-royauté que Cha Alem fondoit ses plus fortes espérances, et d'où devoit, selon lui, partir le grand coup qui établiroit son pouvoir de tous les côtés.

Tout ce pays étoit en combustion, déchiré par divers partis qui quoique opposés les uns aux autres, n'avoient aucune raison particulière d'être ses ennemis, dont quelques uns, à la vérité, avoient déjà souffert pour s'être déclarés en sa faveur,

tan. On sentoit où les Marates vouloient en venir. Soudjaotdola même n'ayant plus de compétiteur au vizirat par la retraite de Ghazioudinkhan, crut ne pouvoir se dispenser de marcher pour soutenir l'honneur de l'étendart de Mahomet. Il se joignit à Abdaly ainsi que tous les chefs Patanes et Mogols [établis dans le nord de l'Indoustan], de sorte que l'armée mahométane se trouva de près de cent soixante mille cavaliers contre environ deux cens mille qu'avoient les Marates. On en vint enfin [au commencement de 1761] à une bataille générale et des plus sanglantes, où par la bravoure et la bonne conduite de Soudjaotdola, les Marates qui d'abord avoient eu un avantage presque décisif, furent entièrement défaits et poursuivis pendant plusieurs jours. Abdaly rappellé dans ses états du côté de la Perse confirma en partant Djouan Bockt sur le trône de Dehly, mais seulement comme lieutenant de son père Cha-Alem.

mais dont la réunion à ses intérêts ne demandoit que quelques explications et sembloit être devenue plus aisée, tant par l'horreur que devoit inspirer à un chacun le crime atroce de Ghazioudinkhan, ainsi que par le droit naturel que lui donnoit à l'empire sa naissance, ainsi que sa nomination au trône qu'il tenoit de son père depuis plusieurs années. Ce raisonnement convenoit asses à Cha-Alem qui embrassoit tout en général sans distinction, ne devant regarder comme ses ennemis propres que ceux qui ne voudroient pas le reconnoître. Mais quant aux intérêts de ma nation, il ne m'accommodoit point du tout, par la seule raison que les Anglois venant à le reconnoitre [pour grand Mogol], nos ennemis devenoient en quelque façon ses amis, et malheureusement ces Anglois formoient le parti le plus puissant, le seul qui donnoit la loi, qui, par la terreur qu'il avoit inspirée, règloit les mouvements des autres. Que faire dans de pareilles circonstances ? Elles m'eussent très peu inquiété, si j'avois eu l'espérance de voir nos forces de la côte donner dans le Bengale. Alors l'avantage auroit été décidément pour nous ; mais je savois, à n'en pouvoir douter, que je n'avois rien à espérer de la côte ni de quelque endroit que ce fut. D'un autre côté, j'étois trop avancé pour reculer. C'étoit une nécessité de voir où nous conduiroient des évènements sur lesquels la prévoyance pouvoit être en défaut. J'eus soin seulement de rappeller au prince devenu empereur

le serment qu'il m'avoit fait aux environs de Dehly, d'être toujours l'ami de la nation françoise et de regarder ses ennemis comme les siens, ce qu'il me confirma à l'occasion de son avènement au trône. Il ne fut donc plus question que de tirer en faveur du prince le meilleur parti possible de l'évènement et j'ai lieu de croire que Camgarkhan qui dirigeoit les opérations, auroit réussi, même à l'avantage de notre nation, sans une nouvelle révolution à laquelle nous ne pouvions guère nous attendre.

Déposition de Mirdjaferalikhan.

J'ai dit plus haut que la conduite du nabab de Bengale Mirdjaferalikhan étoit devenue suspecte aux Anglois. Elle leur avoit paru telle dans l'affaire des Hollandois ainsi que dans le soulèvement de la province de Pourania. En effet, je sais à n'en point douter, qu'il étoit désespéré de se voir esclave d'une nation étrangère qui, par sa trahison à la journée de Palassy, lui devoit son salut et sa grandeur. Le colonel Clive étoit parti ; c'étoit le seul Anglois pour qui il eût quelque amitié ; d'ailleurs le génie tutélaire de la nation angloise, devoit, selon Djaferalikham, être parti avec lui. Le bonheur attaché au sort du colonel avoit tout fait jusqu'à présent, et l'on ne devoit pas penser que le général qui le remplaceroit pût être aussi heureux. Par cette idée tout à fait conforme à la manière de penser des Asiatiques qui, pour la guerre surtout, se rejettent sur la fatalité, sans

égards aux qualités personnelles du commandant, le départ du colonel Clive ne pouvoit que faire grand plaisir au nabab et l'encourager à employer les moyens les plus efficaces pour se dégager d'un joug qui de jour en jour devenoit plus pesant. L'occasion paroissoit favorable. Le prince héritier présomtif, devenu empereur par la mort de son pere, se trouvoit dans le pays, il étoit naturel de le reconnoitre. Joignant ses forces à celles du prince, Jaferalikham pouvoit en quelque façon espérer de forcer les Anglois à en passer par ce qu'il voudroit et rétablir les affaires dans le Bengale, comme il jugeroit à propos. La grande difficulté et presque insurmontable selon moi, venoit du côté de beaucoup de rajas surtout de Ramnarain qui, quoique mécontent de la trop grande puissance des Anglois, aimoient encore mieux en passer par là que de se voir dans l'absolue dépendance du nabab. Il auroit voulu du même coup les dompter, se défaire de ceux qui l'inquiétoient le plus, et abbatre la puissance angloise, ce qui ne me paroissoit gueres possible. Cette puissance étrangère étoit le salut des rajas ; de deux maux ils devoient choisir le moindre, et certainement ils se seroient tous réunis aux Anglois, si Jaferalikham sans la participation des Anglois s'étoit déclaré tout de suite pour le prince. Alors l'évènement n'auroit pu être que contraire au nabab.

Le conseil de Calcutta à la tête duquel étoit

M. Holwell par intérim, n'ignoroit rien de ce qui se passoit. Rien n'est secret dans les dorbars ni même dans les sérails. L'on pénetre partout ; celui des Anglois leur découvroit les mystères les plus cachés. On décida à Calcutta que dans ce moment de crise, il étoit de toute nécessité de prévenir les desseins de Mirdjaferalikhan[1], en le déposant et mettant à sa place un nabab qui fut plus attaché aux intérêts de la nation angloise, et qui fut en même tems moins désagréable à tous les rajas. On travailla en conséquence par des émissaires envoyés à Morshoudabad ; comme la trahison, même entre parens, n'est qu'un jeu dans l'Inde, il ne fut pas difficile de trouver un sujet. Cassimalikhan, gendre de Mirdjaferalikhan, fut celui sur qui on jeta les yeux de préférence. Enfin

1. Tout le Bengale et ses dépendances étoient ravagés, le commerce des Anglois étoit anéanti, les troupes sans paye ; les Anglois ne savoient où trouver de l'argent que leur refusoient les Chets mêmes, ces fameux banquiers, les premiers auteurs de l'importance de la nation angloise dans le Bengale, mais qui probablement avoient déjà eu lieu de s'en repentir. Un tel état des choses, pour peu qu'il eût duré, les perdoit entièrement. Il falloit donc un remède promt et violent. Mais auquel avoir recours ? On vit le moment où sacrifiant tout le système de gouvernement qu'ils avoient suivi jusques là, les Anglois alloient traiter directement avec le prince Cha-Alem. Les conditions furent même arretées par le gouverneur Holwell.

Les Anglois demandoient pour la Compagnie des Indes le soubah de Bengale seul, dont ceux de Bahar et Orissa ne dépendroient plus, que le gouverneur de Calcutta eut le titre de soubahdar, de nizam, que le détachement françois qui étoit

tout fut disposé le plus sécrétement possible pour frapper le coup lorsque M. Vansittart arriveroit.

Sur ces entrefaites ou plutôt ignorant encore ce qui se tramoit contre le nabab, nous apprimes avec étonnement la mort de son fils Miren, qui, revenant de son expédition contre le raja de Battia, avoit dit-on été tué d'un coup de tonnerre. Je laisse à chacun la liberté de penser ce qu'il voudra sur un évènement si à propos pour les intérêts des Anglois et de Cassimalikhan. Je me contenterai seulement d'ajouter qu'on disoit hautement dans le camp de l'empereur, que Miren avoit été assassiné par une courtisane qui avoit saisi le moment d'un fort orage pour faire le coup, et qui avoit mis le feu à la tente, pour que

Juillet.

avec le prince leur fut livré et qu'aucune puissance européenne autre que la leur, ne put avoir des fortifications où des troupes dans le Bengale.

Ils promettoient de leur côté de remettre régulièrement à l'empereur Cha-Alem les revenus du Bengale qui seroient réglé, de retirer la protection qu'ils donnoient à Mirdjaferalikhan, d'obéir aux ordres qui seroient émanés de la cour du Mogol, de joindre l'empereur Cha-Alem et de marcher sous ses ordres avec le plus de troupes blanches et noires qu'ils pourroient.

Ce traité avoit bien des inconvénients et ne pouvoit que déplaire à bien du monde par raport aux soubahs de Bahar et d'Orissa qu'on abandonnait à la volonté de Cha-Alem ; on aima mieux prendre le parti de le laisser là, de déposer Mirdjaferalikhan, et d'élever un autre nabab qui leur fut plus attaché. *(Autog.)*.

le public crut que c'étoit le feu du ciel qui étoit tombé sur Miren[1]. On peut juger quel coup assomant ce dut être pour Mirdjaferalikhan. Miren étoit son unique appui, il perdoit tout par sa mort ; ses projets tomboient à rien. Aussi renonçant à toute affaire, son sérail seul fut témoin du désespoir où il étoit plongé. Ce fut à peu près dans ces circonstances que se fit la révolution projetée.

Le nouveau gouverneur de Calcutta, M. Vansittart, arrivé sur la fin de Juillet, après avoir employé les premiers jours à examiner l'état des choses, sentit la nécessité des démarches que le conseil avoit faites en faveur de Cassimalikham, dont la poursuite devenoit d'autant plus urgente, que, depuis la mort de Miren, on pouvoit dire qu'il n'y avoit plus de nabab, par l'espèce d'inertie où étoit Jaferalikham ; tout tendoit à une anarchie dont les Anglois eux-mêmes auroient pu craindre les suites. M. Vansittart se transporta à Morshoudabad accompagné d'un corps de troupes en Européens et sipayes. Cassimalikhan l'attendoit avec impatience. Jaferalikham, qui craignoit pour sa vie et pour l'honneur de son sérail, fit fermer et barricader les portes, les avenues du palais qu'il refusa longtems d'ouvrir aux sommations du gouverneur anglois. Rassuré enfin par

Octobre.

1. Plusieurs ont attribué la mort de Miren aux intrigues de Kadem Houssen Khan où à celles du raja de Bettia.

ses serments, il se prêta à une négociation dont le résultat fut que le nabab Jaferalikhan avec toute sa famille seroit conduit par eau à Calcutta où il demeureroit sous la protection du gouvernement anglois. Il partit aussitôt bien escorté, et sur le champ Cassimalikhan qui avoit fait son traité avec les Anglois, où l'article contre la nation françoise n'avoit pas été oublié, fut proclamé soubahdar des trois soubahs, Bengale, Bahar et Orissa. On avoit préparé à Calcutta sur les bords du Gange une grande maison pour recevoir Mirdjaferalikham. Il y étoit encore paroissant assés tranquille lorsque je quittai le Bengale en 1762. La garde d'honneur qu'on lui donnoit étoit autant pour l'observer que pour sa sûreté.

Telle fut cette révolution qu'on peut dire paisible (il n'y eut pas une goutte de sang répandue), qui cependant à donné lieu aux discours, aux écrits les plus violents parmi les Anglois, suivant l'esprit de parti que prenoient les uns et les autres. En effet si Miren a été assassiné, si sa mort, comme il y a apparence, [du côté de Cassimalikham] a été une des dispositions prises pour arriver à cette révolution, elle est infâme, abominable, rien ne peut la couvrir. [Si tous ceux qui profitent du crime ne peuvent qu'être soupçonnés, quoique peut-être injustement de s'y être prêtés, cette révolution devient honteuse pour la nation angloise]. D'un autre côté il faut convenir qu'elle a coupé le nœud gordien que présentoit à la poli-

tique angloise la situation des affaires dans le Bengale. Par elle tous les esprits se voient réunis ; les rajas, les commandants des diverses provinces ou départements, tranquilles désormais sur la conduite que tiendroit le nouveau nabab dirigé par les Anglois, n'eurent plus de prétexte pour se refuser à ce qu'il voudroit. Il ne fut donc plus question dans le conseil de Calcutta que d'employer les moyens les plus convenables vis à vis de l'empereur qui malgré leurs lettres soumises et respectueuses, ne pouvait être regardé que comme ennemi non seulement par rapport à nous François, mais aussi à cause de ses prétentions sur les revenus du Bengale, puisque les Anglois étoient très éloignés de vouloir les lui céder ou même les partager avec lui. En conséquence on fit les préparatifs nécessaires pour, après la saison des pluies, entrer en campagne avec le plus de forces qu'il seroit possible de réunir, tant du côté du nabab en cavalerie surtout, que du côté des Anglois en Européens et sipayes.

Camgarkhan, général du Grand-Mogol, secrètement gagné aux Anglais.

L'intervalle fut employé en négociations. L'empereur et Camgarkhan d'un côté, les Anglois et Cassimalikhan de l'autre, étoient en correspondance suivie, peu sincère je crois de la part des Anglois ; ils ne cherchoient qu'à gagner du tems.

J'ai lieu de croire, d'ailleurs que dès lors furent jetés les fondements d'une trahison qui devoit bientôt terminer notre carrière militaire. L'empereur me faisoit voir assés volontiers les lettres qu'il recevoit des Anglois et de Cassimalikhan ; il n'y étoit question de nous en aucune manière. Elles étoient remplies de sentiments les plus respectueux pour le prince, des vœux les plus ardents pour sa prospérité, mais sans témoigner le reconnoitre pour ce qu'il étoit, et sans lui en donner les titres et qualités. [On ne le nommoit que le chazada Alygohor], le renvoyant cependant à des tems plus heureux où l'on espéroit pouvoir arranger les affaires à sa satisfaction ; les lettres importantes, celles qui véritablement traitoient d'affaires, rouloient sans doute entre Camgarkhan et Cassimalikhan qui, nouvellement élevé par les Anglois au soubah du Bengale, ne pouvoit que se conformer à leur volonté. Je n'en ai pu voir aucune. Camgarkhan de son côté ne pouvoit qu'être changé à notre égard, [où plutôt tourné contre nous] ; par la révolution qui venoit d'arriver, il étoit obligé de se conformer aux sentimens et à la conduite des divers rajas du pays avec lesquels il étoit lié d'amitié. Il me donnoit bien en général les plus belles espérances toutes les fois que je le voyois ; mais par ses réponses ambiguës aux diverses questions que je lui faisois, je voyois souvent que ma pésence le gênoit, surtout lorsqu'il falloit tirer de lui quelque argent pour la paye de la

troupe, ce qu'il n'accordoit qu'avec la plus grande répugnance ; malheureusement je n'avois plus avec moy mon ancien divan Mirsobogotoulla qui, ne trouvant pas le sort que je lui faisois asses avantageux, avoit pris le parti d'accepter les offres que le raja de Choterpour lui avoit faites. J'avois pris à sa place un nommé Mirferazalikhan, homme de beaucoup d'esprit, très au fait des intrigues des dorbars, plus même que son prédécesseur ; mais dans le vrai, je crois, moins sincère, moins fidèle que lui, et que je soupçonne avoir prêté l'oreille aux propositions qu'ont pû lui faire Camgarkhan et surtout le seigneur Cachemirien Moudarotdola, allié de l'empereur, qui s'entendoit avec Cassimalikhan et les Anglois. [Comme Camgarkhan avoit du remarquer beaucoup de finesse et de pénétration dans ce divan, il est probable qu'il aura employé des moyens de le gagner, pour ne me rien découvrir de ce qu'il pourroit appercevoir contre mes intérêts]. Quoiqu'il en soit, si j'avois pu prévoir que Pondichéry eût été si près de se rendre aux Anglois, il est sûr que le tour que je voyois prendre aux affaires dans le Bengale m'auroit déterminé à me retirer de l'armée de l'empereur et à passer pour dernière ressource auprès de Soudjaotdola, au service duquel je me serois mis. Je voyois que l'empereur lui-même étoit trahi. Les différens chefs de l'armée et surtout Camgarkhan tenoient vis à vis de lui la conduite la plus indigne, le laissant manquer des choses les plus nécessaires

à la subsistance et à l'entretien de sa maison, même jusqu'à le laisser insulter impunément par le nommé Chioubot et ses Marates qui, sous prétexte de n'être pas payés, entourèrent une fois sa tente et menaçant fer et flamme, le tinrent comme prisonnier jusqu'à ce que sur l'appel du prince, notre troupe marcha au plus vite pour le dégager. L'empereur me pria alors de ne le point quitter et de camper toujours dans son quartier. On auroit dit, à voir tout ce qui se passoit, que le but de Camgarkhan étoit de rebuter le prince, de manière à le forcer de quitter la partie et de se retirer au delà de Carumnassa [limite des dépendances du Bengale]. Peut-être c'est ce qu'il auroit pu faire de mieux. Ce fut à cette occasion qu'ayant quelquefois l'honneur de diner ou de souper avec Cha-Alem[1] le prince me parla à cœur ouvert sur le malheureux sort qui le poursuivoit ; voulant le sonder, je cherchai à lui persuader que sa sûreté et sa tranquilité éxigeoient qu'il tournat ses vues d'un autre côté que le Bengale. « Hélas ! me dit-il, tout est « égal pour moi ; partout où j'irai, je ne peux trou- « ver que des prétendants, nababs ou rajas accou- « tumés à une independance qui les flatte trop pour « vouloir en sortir. Je n'ai cependant d'autres « ressources qu'eux, à moins que le ciel ne se dé- « clare pour moi par quelque coup extraordinaire.

1. D'une manière très retirée, pour ne point choquer l'étiquette.

« Voici tout le Bengale en troubles : peut-être le « Ciel veut-il agir ; il faut voir ou cela aboutira. « Que diroit-on de moi d'ailleurs, si, au moment « d'entrer en campagne, j'allois me retirer ; le « mépris se joindroit à l'indiférence qu'ont pour « moi mes sujets. »

Les Anglois marchent contre le Grand-Mogol.

Les pluies passées, nous apprîmes bientôt que toutes les forces Angloises ainsi que l'armée de Cassimalikhan s'assembloient sous les murs de Patna. Camgarkhan, pour ne point perdre de tems, où plutôt, je crois, pour entretenir les fausses espérances du prince par quelque expédition, fit faire à l'armée plusieurs marches et contre marches pour la faire subsister aux dépens de quelques rajas qui lui avoient témoigné de la mauvaise volonté. Il fut question de faire l'attaque de la forteresse Tékary à 25 ou 30 cosses dans le sud de Patna ; mais comme cette place n'étoit pas aisée à prendre, on crut devoir commencer par celle de Mannepour, située au milieu d'une aldée, ayant double enceinte, fossé très profond et flanqué de quatre bastions très élevés, dans laquelle on espéroit trouver trois ou quatre pièces de gros calibre qui pourroient servir au siège de Tékary. En conséquence les ordres furent donnés, l'armée du prince s'arrêta à une grande distance et nous avançâmes seul vers l'aldée dont nous nous s'emparâmes en plein jour. Dès que nous parûmes, l'ennemi fit du fort

un feu très vif de grosses caytoques, duquel nous nous mimes à couvert le mieux que nous pumes. Je fis dresser tout de suite moyennant quelques fascines, deux batteries de nos quatre plus fortes pièces contre la porte de la première enceinte. Les boulets ne faisoient que leur trou ; elle étoit soutenue derrière par un massif de pierres, de poutrelles liées avec la terre de caliman (terre grasse) de l'épaisseur de quinze ou seize pieds. Je me disposois en conséquence à la même manœuvre à peu près que celle que nous avions faite à Soupy. Heureusement le commandant de Mannepour nous en épargna la peine. Son logement étoit en arrière, plus élevé que la porte. Il étoit dans sa chambre, lorsqu'un boulet y entra par une petite fenêtre ; il en fut si effrayé qu'il demanda sur le champ à capituler. L'empereur et Camgarkhan envoyèrent aussitôt leurs pavillons pour prendre possession du fort ; mais le commandant ne voulut pas les recevoir et demanda que par une capitulation faite avec les Européens, il lui fut permis de se retirer avec sa garnison, armes et bagages, où bon lui sembleroit, ce qui fut accordé et exécuté sans différer. Je fis en conséquence arborer notre drapeau sur la porte. Nous bordames la haie pour laisser sortir la garnison forte d'environ neuf cens hommes, et lui ayant donné le tems de disparoître, l'empereur prit possession du fort. Nous n'y trouvâmes aucun canon de quelque calibre que ce fut. Il fallut donc renvoyer l'entreprise sur Tékary.

Nous eûmes à cette affaire un officier d'artillerie, M. de La Ville Marterre blessé au talon d'un coup de caytoque, un soldat et deux sipayes blessés légèrement.

Année 1761.

Bataille d'Elsa. Law est fait prisonnier.

Nous passâmes le reste de l'année et les premiers jours de 1761 à courir ainsi de côtés et d'autres au profit seul de Camgarkhan qui rançonnoit tous les chefs de villages qui tomboient sous sa main. Cependant nous apprîmes que Cassimalikhan et les Anglois se disposoient à marcher sur nous. Au lieu de nous éloigner de Patna, Camgarkhan qui sans doute avoit ses vues, par plusieurs marches très fatiguantes, qui me paroissoient n'avoir aucun but déterminé, nous en mit si près que nous entendions clairement le canon de l'armée campée devant Patna. Janvier.

Le 14 Janvier, après avoir traversé des chemins très mauvais entrecoupés de ravins, toute l'armée campa à Helsa, petit village à sept ou huit cosses dans le sud de Patna. L'après midy même, les arcaras vinrent avertir que l'ennemi avoit fait une marche en avant et seroit sur nous le lendemain matin. L'armée angloise [commandée par le major Carnac], étoit forte de six cens cinquante Européens, infanterie et artillerie, et de cinq à six mille

sipayes, l'élite de leur milice indienne ; elle avoit quinze ou seize pièces de canon du calibre de quatre à douze. L'armée de Cassimalikhan étoit formée du meilleur choix de cavalerie qu'il avoit pu faire, elle devoit aller à près de trente mille chevaux et quinze mille fusiliers du pays. Il est nécessaire de faire attention que du côté de l'ennemi, rien ne manquoit en hommes, chevaux, armes et munitions de toutes espèces ; tout étoit de choix, tout le monde étoit payé dans l'armée de Cassimalikhan. C'étoit un nouveau nabab qui n'avoit pas encore eu le tems de se faire des ennemis dans le pays, et qui, pour réussir dans une première expédition, avoit du sans doute ne point épargner le trésor que son prédécesseur avoit laissé. Du côté de l'empereur au contraire, tout manquoit, sans parler des soupçons de trahison, aux quels la conduite de Camgarkhan ne donnoit que trop lieu. L'armée du prince n'avoit absolument d'autre mousqueterie et artillerie que celle que je commandois, savoir 125 Européens en tout [1] et 200 sipayes, dix pièces de canon dont deux de trois livres de balles, deux de deux livres et six d'une livre. Sa cavalerie pouvoit aller à 35 à 40 mille hommes ; mais quels hommes ou plutôt quels chevaux ! Tirez de ce nombre vingt mille à peu près qui, comme attachés particulièrement à Cam-

1. Une partie des déserteurs du côté de Dehly étoient revenus me joindre.

garkhan, et à quelques autres chefs étoient assés bien payés, le reste ne recevoit pas un sol ; les chevaux n'étoient que des bidets ; les armes, les munitions de toutes espèces manquoient.

Sur l'avis reçu, le prince me fit appeller. Je lui dis naturellement que nous étions dans une très mauvaise position, qu'il falloit décamper ce jour même, que puisque par les négociations qui avoient été entamées, il n'y avoit eu rien de terminé jusqu'à présent, la marche de l'ennemi prouvoit assés qu'il vouloit en venir à la voye des armes, et qu'en ce cas j'osois l'assurer par tout ce que j'avois apperçu, que son armée seroit battue et mise en déroute, que le seul parti pour lui étoit de s'éloigner et de forcer l'ennemi à traiter de loin, jusqu'à ce qu'il se présentât quelque occasion favorable dont on put profiter. L'empereur ne dit mot ; Camgarkhan, à qui mon sentiment ne plaisoit pas, soutenu de trois ou quatre chefs ses confidents, me dit avec chaleur qu'il falloit combattre si l'ennemi se présentoit, que l'armée de l'empereur étoit en état de le repousser, qu'il n'y avoit pas un seul homme qui ne fut décidé à sacrifier sa vie pour son service et sa gloire. Il tint vingt propos dans ce goût, ajoutant qu'au surplus on auroit toujours le tems de se retirer s'il le falloit, que d'ailleurs il étoit plus que probable que Cassimalikhan et les Anglois ne venoient que pour arranger les affaires à l'amiable et à la satisfaction de l'empereur. Le prince prenant malgré lui un air gai

et ouvert, dit tout ce qui lui vint à l'esprit, capable de flatter l'amour propre de Camgarkhan et de lui témoigner la plus grande confiance. Sur quoi Camgarkhan sous prétexte de donner des ordres se retira. Le prince me dit qu'il falloit nécessairement voir où tout cela aboutiroit : je me rendis promptement à ma troupe, où je donnai les ordres que je crus nécessaires pour la nuit, crainte de surprise.

Le lendemain 15 Janvier, dès la pointe du jour, nous eumes avis que l'ennemi étoit en marche et qu'il alloit paroître. Aucune disposition n'avoit encore été faite par Camgarkhan, qui s'en embarassoit très peu. Il fut cependant d'abord décidé qu'on resteroit dans le camp. Sur quoi je fis placer la troupe à couvert, tant bien que mal, d'un rideau le long duquel je fis mettre le canon où je crus pouvoir en tirer meilleur parti. Sur les six à sept heures, on aperçut l'ennemi qui s'avançoit en bon ordre, traversant un canal bourbeux dont on auroit pu lui disputer le passage, si on s'y étoit pris de bonne heure ; mais tout avoit été négligé. On crut quelque tems que l'ennemi alloit camper le long de ce canal ; mais le voyant s'avancer, l'ordre fut donné de marcher à sa rencontre. Toute l'armée fut bientôt hors du camp, divisée en plusieurs corps de cavalerie à la tête desquels étoient sur leurs éléphants, l'empereur et le généralissime Camgarkhan et autres principaux chefs. A peine sorti du camp, on s'arrêta pour attendre l'ennemi,

le tout dans la plus grande confusion ; on ne reconnoissoit aucune disposition de droite, de gauche, et du centre, rien qui eût l'air d'une armée qui veut attaquer ou même se défendre.

Un aide de camp m'apporta du général l'ordre de marcher en avant avec toute ma troupe, et de me placer dans un endroit qu'on me montra, éloigné de plus d'une grande portée de canon où, abandonnés à nous même, nous devions être exposés à tout le feu de l'artillerie angloise et même à être tournés par l'ennemi et à être enlevés d'un premier coup de main. [Nous fimes quelques pas en avant pour obéir à l'ordre, mais ne voyant aucune disposition pour nous soutenir, je me doutois qu'on avoit envie de se débarasser de nous.] Je vis bien que c'étoit nous livrer. Je crus devoir rester où j'avois d'abord placé la troupe et le canon, sur une ligne à deux cens pas environ en avant de l'armée. D'ailleurs l'ennemi s'avançoit toujours. Les Anglois en tête, avec toute leur artillerie se trouvoient déjà à portée de nos pièces. Ils mirent au plus vite leurs canons en batterie, de droite et de gauche, d'où partit un feu croisé des plus vifs qui, en moins d'un quart d'heure, ayant tué beaucoup de monde, plusieurs éléphants et chevaux, entre-autres un des miens, fit faire volte face à l'armée du prince. Camgarkhan à la tête prit la fuite à toutes jambes sans laisser qui que ce soit pour nous soutenir. Le feu de l'ennemi vis à vis duquel le nôtre ne brilloit pas continuoit toujours ; nous n'eûmes d'autre

parti à prendre que de nous retirer ; ce que nous fîmes en assés bon ordre. Nous avions déjà eu quelques soldats et sipayes tués, une pièce de canon démontée que nous laissâmes sur le champ de bataille. Nous gagnâmes le village (Helsa) qui nous mit quelque tems à couvert. Comme l'ennemi s'étoit mis en marche pour nous poursuivre, nous fûmes arrêtés par des ravins et des canaux pleins de vase, où toutes nos pièces de canon se trouvèrent embourbées. Comme j'étois occupé à les faire dégager, les Anglois nous atteignirent et nous tournèrent de manière à couper toute retraite. Alors je me rendis prisonnier, avec trois ou quatre officiers et trente ou quarante soldats qui étoient aux pièces avec moi. Ce fut vers les quatre heures après midy du 15 Janvier 1761, moment qui ne pouvoit que m'être funeste et dont je ne pouvois guère éviter la maligne influence, puisque c'étoit celui de la reddition de Pondichéry [1], dont cependant j'étois éloigné de plus de trois cents lieues de chemin. Je perdis à cette journée tous mes bagages et beaucoup d'effets même précieux, surtout les papiers que j'avois reçus du prince [2].

1. Ce fut le 15 janvier 1761 que M. Le Cte de Lally envoya M. Dure porter au colonel Coote les conditions qu'il demandoit pour la reddition de la place.

2. *L'addition suivante se trouve dans les manuscrits de l'India Office* : beaucoup de notes et le dictionnaire persan que j'avois fait presque sur les seules lettres que j'avois reçues et celles que j'avois fait écrire depuis cinq ans : il contenoit déjà plus de quinze mille mots.

Le lendemain matin, comme l'armée angloise se mettoit en marche à la poursuite de l'empereur Cha-Alem, le major Carnac de qui je ne peux m'empêcher de le dire en passant, je reçus toutes les marques possibles de politesse et d'attention, me fit partir pour Patna où je trouvai dans M. Macgwire, qui y commandoit pour les Anglois, un ancien ami qui me reçut avec la plus grande générosité, jusqu'à me forcer d'accepter, sans billet, une somme de 200 roupies d'or, dont en effet j'avois besoin pour mes dépenses particulières [1].

1. *Il n'est pas sans intérêt de comparer ce récit avec celui qu'en a laissé le vainqueur lui-même, le major Carnac, en deux lettres conservées à l'India Office et datées l'une du 17 janvier et l'autre du 4 avril* 1761.

N° 1

Extract from letter from and to Major Carnac. 17 *janv.* 1761. *From Major Carnac.* — « I did myself the honour the day before yesterday of acquainting you with our success against the Shahzada. I now send the list missing * of European prisoners I have taken with the copy of the parole subscribed to by Mons. Law and other gentlemen. The prisoners I despatched this morning to Patna under an escorte of two companies of sepays and desired Mr Mc Gwire to send them down to Calcutta as soon as possible except ten men, nine where of were deserters from us and pardoned by me at Mr Law's earnest request and one offered to list with us. There I left to Mr Mc Gwire's option whether to keep with him or not. Mr Law's whole artillery consisting of eight light pieces of cannon fell into our hands, but they were lodged in a kind of Bog, whence they could not be moved without detaining our army which I could not do at this juncture upon any

* *Cette liste manque à l'India Office.*

Conventions entre les Anglois et le Grand-Mogol.

Quelque tems après, j'eus avis que l'empereur Cha-Alem, poursuivi jusques à Gueya à trente

account. I therefore ordered all the carriages to be burnt and left the cannon till we have more leizure to take them away. It gives me particular pleasure to inform you that we have not lost a man in the action, but a few of the nabob's troops who had got up near of one of the french tumbrils. It seems the enemy had laid a train to it in hopes of its catching while our Europeans were storning the battery, but fortunately we were advanced two or three hundred yards in the pursuit before it had effect, and the whole shock, was sustained by the foremost of the Nabob's troops, who were blown up to the number of near four hundred, whereof seventy or eighty died on the spot... I must observe to the honour of your troops, both Europeans and Sepays that when they advanced upon the french guns, tho' they were totally expired to them above the distance of four hundred yards and had they been properly pointed must have been galled considerably by them, yet they never deigned to take their muskets from their shoulders... While I am writing a french soldier, wounded in the action, has been brought in time, and I expect as we move so closely after the enemy to pick up more of them. »

Lett. 9 *Feb.* 1761. — *To Major Carnac.* — « Lieutenant Perry arrived the 6th instant with 43 French prisoners under his charge and six of the officers, of whose parole you sent me the copy. »

(India Office. Bengal Secret and military consultation.)

N° 2

Extract from a letter dated 4 *April* 1761 *from Major John Carnac to Colonel Eyre Coote.*

« Such was my situation when the day long expected arri-

cosses dans le sud de Patna par les Anglois et Cassimalikham, voyant enfin qu'il ne pouvoit plus compter sur son général Camgarkhan, avoit pris le parti [1] de se jeter entre les bras des Anglois, dans l'espérance que son sort soutenu du crédit et des armes de cette nation, deviendroit tel que sa naissance l'exigeoit. Il ne tarda pas en effet à être reconnu en sa qualité d'empereur. Il fut proclamé tel à Patna et dans le Bengale et les roupies furent frappées à son nom. Tout cela ne coûtoit plus rien aux Anglois ; il n'y avoit plus de François qui leur fissent ombrage, et quant aux affaires du côté

ved that we were to meet the enemy, who appeared on the 13th of jany on the banks of the Suan a river which runs about three Coss west of Patna... The pursuit of the enemy continued about four miles and deprived them of part of their baggage ; when at lenght coming near enough to observe that the french troops brought up and endeavoured to cover their rear, I determined at all events to make one effort at them, that their escape at least might he prevented with the rest. The guns were therefore dropped behind under the guard of a battalion of sepoys, and with the Europeans and the remainder of the sepoys I made a push at Mr Law. The french played six pieces of artillery upon us as we advanced, but being levelled too high the balls flew over us. Our Europeans, much to their credit, marched up to and passed these guns with shouldered arms. The french battalion fell into disorder and broke before our musketry could reach them. Not a shot was fired on our side nor did we lose a single man. Mr Law with several of his officers et about fifty men were then taken, and the remainder some time after surrendered. »

(India Office. Orme mss. VIII. p. 2007-2008.)

1. Ce fut dans le courant du mois de février 1761.

de Dehly, l'ancien vizir Ghazioudinkhan n'étoit plus rien ; le trône n'étoit occupé que par le propre fils de Cha-Alem comme son lieutenant ; mais ce qui devoit leur coûter, ce qui cependant devoit naturellement revenir à Chah-Alem en sa qualité de Grand Mogol ou empereur, n'eut pas lieu : le paiement exact des revenus du Bengale et dépendances. On lui fit sans doute quelques belles promesses, mais on se contenta de fixer pour son entretien une somme annuelle de 12 laks de roupies. J'appris aussi que le reste des officiers et soldats qui étoient avec moi s'étoient dispersés et que la plupart avoient pris la route du Dékan.

Retour en France.

De Patna je me rendis en Mars à Calcutta chef lieu des Anglois dans le Bengale ; où à ma première visite au Colonel Coote, j'eus le chagrin de voir le grand portrait de Louis XV, qui avoit été enlevé de Pondicherry, faire le principal ornement de la salle, ce qui me fit comprendre tout de suite, la cause d'un bruit qui avoit couru parmi le peuple de Patna, que le Roi de France étoit arrivé prisonnier à Calcutta. Sur les questions que les gens du pays faisoient à ce sujet les Anglois répondoient bonnement qu'ils n'en savoient rien, que cela pouvoit être ; au reste ce bruit ne pouvoit que tomber bien vite de lui même et n'a jamais pu m'affecter autant que ce que j'ai souvent entendu dire à quantité de Seigneurs et notables de l'Inde

sur le titre de Roi de France que prend le Roi d'Angleterre. Des peuples aussi éloignés de la France qui, dans le désastre général qu'a essuyé notre nation dans l'Inde, ne peuvent juger des choses que par ce qu'ils voyent, en tirent des conséquences qui doivent faire saigner le cœur de tout bon François.

Je me fixai à Chinchurat, l'établissement hollandois pour le reste de l'année, et jusqu'au départ des vaisseaux pour l'Europe. Dans l'intervalle j'eus occasion de remarquer dans les esprits des principaux de l'administration tant civile que militaire et politique de Calcutta, une division, une animosité qui sembloient annoncer une nouvelle révolution. Je m'embarquai en mars 1762 prisonnier sur le vaisseau *le Warren*, capitaine M. Glover, qui après avoir touché à Madras et à S^te^ Helenne, arriva à Portsmouth à la fin d'octobre sans autre rencontre que celle d'un bâtiment sans pavillon, qui nous parût être un corsaire de 30 pièces de canons. Marchant beaucoup mieux que nous, il alloit et venoit, nous croisoit à plaisir sans oser nous aprocher. Le troisième jour il nous quitta arborant le pavillon francois. Il est vrai que nous étions deux vaisseaux de compagnie angloise, ayant pris avec nous de S^te^ Hélenne le vaisseau le *Duc d'York* ; malgré cela, comme ils étoient l'un et l'autre très mal armés, je crois que le corsaire n'auroit pas eu grand peine à les enlever. Ce vaisseau, le *Duc d'York* pensa me couter la vie ; M. Le Verrier,

ancien directeur de la Compagnie de France à Surate étoit mourant sur ce vaisseau. M'ayant fait prier de venir lui parler, je me mis, toute de suite, dans la yole du *Warren* par une assez grosse mer ; arrivé le long du bord du *Duc d'York* je prends les tireveilles, et monte ; monté aux deux tiers les tire-veilles manquent et me voilà précipité heureusement sur la yole, dont les rameurs, avec leurs bras tendus arrêtérent un peu la violence de la chute ; j'en fus quitte pour une contusion qui me fit souffrir quelques jours.

On se ressentoit encore à Portsmouth de toutes les fêtes matelotes, de tout le tapage qu'y avoit occasionné l'arrivée des deux vaisseaux anglois, avec leur prise le galion d'Espagne ; fêtes qui durerent près de deux mois pendant lesquels on peut dire qu'il n'y eut que des honnêtes femmes dans Londres ; toutes les filles de cette grande ville s'étant transportées à Portsmouth pour aider les matelots des vaisseaux de guerre à dépenser leur part de prise[1].

J'y restai environ quinze jours. Comme les pré-

1. Nous devons à l'obligeance de M. Hill communication de différents extraits du *Gentleman's Magazine* (années 1762 et 1763), relatifs à ce galion. Il s'appelait l'*Hermione*, et avait été capturé le 21 mai 1762 par les deux frégates anglaises *Favourite* et *Active ;* il contenait près de 12 millions d'argent déclaré et une valeur considérable d'argent non déclaré, sans compter une quantité importante de cacao et d'autres marchandises de prix. L'*Hermione* arriva à Spithead le

liminaires de la paix avoient été signés le 3 novembre, j'eus ordre de me tenir prêt de passer en France sur un petit bâtiment de Cartel qu'on expédioit pour S^t^ Malo avec 60 et tant de matelots prisonniers qu'on renvoyoit. Je m'y embarquoi en effet, avec M. Fobin employé de la compagnie de France, qui étoit venu de Madras avec moi. Pour débuter, soit ignorance du patron, soit autre cause, nous fumes jettés, en sortant, sur une des pointes qui forment l'entrée du port, où nous restames plus d'une marée, couchés à plat sur le côté. Sortis de ce danger et les vents venant à nous manquer, nous mouillâmes l'anchre à l'isle Wight où le plaisir que j'eus à la parcourir me fit trouver assez courte les deux jours que nous y restames. De là, nous nous mîmes en devoir d'attaquer S^t^ Malo. Au moment d'entrer dans le port, les vents devinrent contraires et si violents que nous fûmes forcés de nous retirer à Jersey. Le lendemain, le surlendemain, mêmes manœuvres et mêmes contrariétés ; enfin le troisième jour nos matelots prisonniers, parmi

27 juillet ; après que le trésor eût été transporté à la Tour de Londres, on s'occupa du partage du butin. Chaque matelot reçut, en trois versements successifs, la somme de 1.250 livres sterling. Que Law de Lauriston, arrivé à Portsmouth quelques jours après une première répartition de 400 livres (elle avait été faite le 4 novembre), ait trouvé la ville dans l'état qu'indique son *Mémoire*, il n'y a là rien qui doive surprendre.

lesquels il y en avoit plusieurs bons pilotes, qui connoissoient mieux cette côte de Bretagne que le patron anglois ; nos matelots, dis-je, désespérés de voir leur pays natal sans pouvoir y arriver, et craignant que rebuté de tant de courses inutiles, on ne les remît en prison, soit à Jersey, soit à Guernesey, jusqu'au printemps prochain, s'emparent de la barre du gouvernail et de toute la manœuvre. Le patron avec huit ou dix matelots anglois veulent faire les mauvais, on menace de les jetter par dessus bord. Arrive tombant à mes pieds le patron anglois qui d'un ton piteux me dit : *Monsieur, vous êtes officier françois, je suis perdu si vous ne me soutenez contre cette révolte des matelots de votre nation.* Ceux-ci m'avoient déjà fait la leçon et m'avoient fait comprendre que ne pouvant pas gagner S^t^ Malo, ils étoient néanmoins surs d'entrer dans un certain port nommé Breha dont assurément je n'avois jamais entendu parler et que le patron anglois ne connoissoit pas. J'avois beau regarder le côté qu'ils me montroient, je ne voyois partout que rochers affreux ; quoiqu'il en soit, persuadé qu'ils en savoient plus que moi, je dis au patron : *Mon ami, laissons faire ces bonnes gens, ils n'ont certainement pas envie de périr, ils nous conduiront à bon port ; croyez moi, ne soyez pas inquiet et pour nous fortifier contre les dangers, allons avec M. Fobin achever ce qui nous reste d'un jambon.* J'entrainai avec moi le patron, plus mort que vif, il en fut quitte cependant pour la peur. Nos pilotes françois

nous entrèrent avec une dextérité merveilleuse en faisant mille sinuosités par un labyrinthe à travers de rochers innombrables, et nous nous trouvâmes au bout de deux ou trois heures mouillés dans le fond d'un port où nous étions en sûreté. Quelque tems qu'il pût faire, deux minutes après l'anchre jettée, il n'y avoit plus un seul de nos matelots françois à bord, ils avoient mis leurs hardes en paquet dans le canot du batiment, et s'étoient jettés la plupart à la nage pour gagner terre [1].

Nous voici donc restés à bord avec M. Fobin et mon domestique. J'avois avec moi ma fille, enfant de quatre à cinq ans, et un autre enfant à peu près du même âge, le petit Lametrie que je voulois remettre à son oncle à S[t] Malo. Je ne connoissois personne dans Breha, d'ailleurs j'aurois eu beau y avoir quelque connoissance, tout le monde en étoit décampé à plus de deux lieues à la ronde ; pas une âme ne vint à bord pour nous reconnoitre. On avoit pris l'alarme ; nous voyant entrer avec grand pavillon anglois déployé, pavillon rouge au grand mât, on s'étoit imaginé que c'étoit une descente que faisoient les Anglois. J'avois bien apperçu dans le lointain en entrant comme une garde de 25 ou 30 hommes en habits bourgeoise ou paysans, armés de fusils qui étoient sur une hauteur, mais au moment du mouillage tout avoit disparu. Que

1. Ils furent tous du côté de St-Brieux, se présenter au commissaire.

faire ? Il n'y avoit pas moyen de sortir du port, les vents étoient absolument contraires ; nous fûmes obligés d'y rester sept jours.

Le second, ennuyé d'être à bord sans voir âme qui vive, nous nous avisâmes, M. Fobin, le patron et moi, suivi de mon domestique d'aller à terre pour nous promener du côté de Treiguier où il y avoit, disoit M. Fobin, un très ancien chateau appartenant à la famille de M. Villeneuve Sillars, major du bataillon de l'Inde, que M. Fobin avoit connu à Pondicherry ; il faisoit un froid excessif et nous étions tous en redingotte à l'angloise dont nous nous étions pourvus à Portsmouth. Nous ne vimes personne, jusqu'à la moitié du chemin, alors nous aperçumes là et là perchés sur des arbres bon nombre de paysans qui marmottoient entre eux ; heureusement mon domestique entendoit le bas Breton. C'étoit le maître voilier du vaisseau le *S^t^ Contest* dont j'avois obtenu la liberté dans le Bengale. Au moment que je m'y attendois le moins, je le vois courir, criant, « Monsieur n'avancez pas. » — Qu'y « a-t-il donc mon ami ? » — « Monsieur, me dit-il, « nous sommes en danger. Savez-vous qu'il est « question de rien moins que de nous lapider. Voyez « vous ces gens grimpés dans les arbres, ils ont « chacun leurs poches ou tabliers remplis de « pierres ; on croit qu'il y a une descente angloise « à Bréha et comme nous sommes tous en redin- « gote à l'angloise, on nous prend pour enne- « mis. ». — « *Parsembleu, va-t-en bien vite, mon*

« *ami, leur dire que je ne suis pas anglois mais bon* « *françois ; explique leur bien qui nous sommes, et* « *ce qu'est notre batiment.* » Un moment après je vis tous les paysans dégringoler et s'assembler autour de mon bas breton. Il y en avoit bien deux cents ; il ne fallut qu'un mot d'explication et à l'instant, je les vis tous chantant et sautant me venir faire la révérence. Sans mon domestique je ne me serois jamais tiré de ce mauvais pas ; quelques uns comme escorte m'accompagnerent jusques au chateau de Villeneuve que je trouvai curieux par son ancienneté ; les maitres s'en étoient retirés à l'arrivée du cartel dans Bréha ; nous n'y vimes qu'une vieille servante qui nous reçut très bien, et un gros vilain mâtin qui, quelque langue que nous pussions lui parler, vouloit que nous fussions ennemis ; sans la vieille qui vint à bout de le chasser, il y auroit eu du sang répandu.

Les vents devenus favorables, nous sortimes à petites voiles du port de Bréha, et nous arrivames enfin à St Malo après avoir essuyé, je peux dire, plus de dangers depuis notre embarquement à Portsmouth que nous n'en avions couru depuis les Indes jusqu'en Angleterre.

ROUTES DIVERSES

faites par le détachement français sorti de Cassembazard le 15 *avril* 1757, *avec quelques remarques sur la carte de M^r^ Danville dressée pour la Compagnie des Indes en* 1752.

De Cassembazard a Patna par terre.

Cassembazard est un pargana (élection) dans une presqu'isle formée par le grand Gange, le petit Gange ou bras qui passe à Morshoudabad, capitale du Bengale, et par celui de Gelinguy [1] [*Jalangi*], que les gens du pays nomment la rivière de Kœria [*Kharia*] ; elle a la figure d'un triangle, dont le sommet seroit à Noudia où se joignent les deux rivières. La langue de terre qui joint la presqu'isle est ce qu'on nomme la barre de Souty à 17 cosses environ au dessus de Morshoudabad. Cette barre est un banc de sable qui est à sec pendant huit mois de l'année, et qui rompt le cours des eaux du Gange. Dans les premiers jours de juillet (presque toujours du 1^er^ au 6), la barre s'ouvre par l'effort des eaux du Gange, nouvelle

1. *Les noms de lieu, que Law cite en cette partie de son travail sont trop nombreux pour figurer dans la nomenclature spéciale des noms indiens, qui fait suite à l'introduction. Afin pourtant de les reconnaître, en les rapprochant des noms anglais qui sont plus connus, nous avons mis ces derniers entre crochets, en les empruntant presque tous à la grande carte du Bengale dressée par Rennell à la fin du XVIII^e^ siècle.*

qui, annonçant l'abondance, fait donner deux cent roupies à celui qui le premier l'apporte au nabab. Alors, on voit arriver une prodigieuse quantité de batteaux de diverses grandeurs chargés de provisions, qui attendoient l'ouverture du passage. On voit par là que Morshoudabad, Cassembazard, etc., sont dans une isle au tems des débordemens, c'est à dire en juillet, août, septembre et octobre ; partie de Morshoudabad est de l'autre côté de la rivière. Nous avons toujours donné le nom de Cassembazard aux trois loges européennes qui sont dans cette presqu'isle ; mais c'est improprement. Ce nom n'appartient qu'au terrein où est la loge angloise : celui où est la loge hollandaise se nomme Calcapour, et celui où est la loge françoise se nomme Seydabad [*Saidabad*].

Selon la carte de M. Danville, il paroitroit que le Gange se sépare à Rajemolle [*Rajmahal*] pour former le bras qui passe à Morshoudabad, Cassembazard, Ougly [*Hugli*], etc.

Selon ce que j'ai pu observer en 1754, lorsque je suis descendu par eau de Patna à Chandernagor, il m'a paru que le Gange ne se sépare pour former la rivière de Morshoudabad qu'a Bago Angola [*Bhagwangola*] assez près du banc de Souty qui est à plus de 12 cosses plus bas que Rajemolle, ce qui est vérifié d'ailleurs par la route que nous avons faite en montant.

De Bago Angola, le grand Gange ou Padda [*Padna*], comme disent les gens du Pays, continuant son cours dans l'est, passe par Morchia [*Murcha*], petit village à trois cosses de Bago Angola sur la droite, et à six ou sept cosses plus bas se sépare encore pour former la rivière de Gelinguy, autrement dite Keria qui, tombant à Noudia, se joint à celle de Morshoudabad. Ces deux rivières forment ensemble le bras du Gange qui passe par Ougly, Chinchurat [*Chinsurah*], Chandernagor, Serampor, Frédericknagor et Calcutta.

Gelinguy n'est pas sur la carte de M. Danville ; c'est un petit village où il y a une douanne qui est sur la gauche de la rivière Kœria à 4 ou 5 cosses du grand Gange.

Il paroit sur la carte de M. Danville que cette rivière de Gelinguy est bien moins considérable que celle qui passe par Morshoudabad. Cependant, s'il y a quelque différence, elle devroit être, selon moi, à l'avantage de la rivière de Gelinguy qui, depuis que la barre a été coupée, il y a peut être 40 ans, conserve toujours sa communication avec le grand Gange, de sorte qu'en tous tems les petits batteaux peuvent passer. J'y ai passé en may 1754, venant de Patna ; le courant étoit imperceptible, il est vrai, mais j'ai trouvé au moins deux pieds d'eau sur la barre. Peut-être est-elle tout à fait à sec dans les années de grande sécheresse, ce qui est bien rare. Du reste, le lit de cette rivière est large et beaucoup plus encaissé que celui de la rivière de Morshoudabad. Si dans le tems des débordemens, celle ci paroit plus grande, c'est que les eaux ont plus de liberté de s'étendre, comme en effet vis à vis de la loge françoise de Cassembazard ; on diroit une mer en certains tems.

1757

15 Avril. — La rivière de Morshoudabad est dans les tems secs guéable à trois ou quatre portées de fusil plus bas que la loge françoise. C'est là que le 15 avril passèrent nos équipages. Sur le soir nous passâmes la rivière en batteaux vis à vis la loge, et campames dans un endroit un peu élevé sur l'autre bord.

16. — Après deux petites cosses nous passames encore la rivière, mais à gué vis à vis Morshoudabad. Nous traversames la ville qui peut avoir deux cosses de long, et fumes camper dans un endroit fermé, ou jardin abandonné,

qu'on nomme Baguemoulla, à deux cosses au dessus. On y trouve des puits, quelques arbres ; distance de la loge françoise de Cassembazard.....cosses 6

17-18. — Séjour.

19. — Nous nous rendimes à Divenseray [*Diwanserai*], bel endroit où il y a des bouquets d'arbres, ou ce que nous nommons dans l'Inde *topes*. Les arbres qui forment le plus souvent les topes sont des manguiers qui donnent beaucoup d'ombre. La plus belle tope est celle de Palassy ; on y comptait autrefois cent mille pieds de manguiers. On trouve le nécessaire à Divanseray, bonne eau et en abondance, beau chemin..... 3 1/2

20. — Séjour.

21. — Chemin assez beau, fumes camper à Camra, village à 2 cosses du Gange, bel endroit, tope, bonne eau..... 7

22. — Après cinq cosses nous arrivames à Souty [*Sûti*], petit village où nous passames à sec la rivière de Morshoudabad. C'est là où est le banc qui sépare pendant huit mois de l'année le grand Gange du bras qui passe à Morshoudabad. C'est aussi sur ce banc que Souradjotdola fit faire la seconde digue, s'imaginant que les Anglois voyant le passage fermé à Palassy par la première digue auroient fait monter leurs vaisseaux, soit par le grand Gange, soit par la rivière de la Gelinguy, de là pour tomber à Morshoudabad. Après avoir passé la rivière, nous fimes encore deux cosses, le long du Gange, beau chemin, belle plaine, où se donna la fameuse bataille entre le nabab Safras Kan et Alaverdi kan son vassal, qui fit tomber la

A reporter. . . 16 1/2

Report. . . 16 1/2

Soubabie entre les mains du dernier. Nous fumes camper à très peu de distance du Gange dans un endroit couvert d'arbres qu'on nomme Aurangabad..... 7

23. — Séjour.

24. — Nous nous rendimes à Danapour, village sur le Gange, chemin assez beau..... 4 1/2

26. — Beau chemin, campé à Bragahelbague, aldée considérable à une cosse au dessus d'Odouanala, petit fort bâti par Souradjotdola dans le tems des troubles occasionnés par le nabab de Pournia. Ce fort, quoique neuf, paroit en mauvais état. Il a 4 tours ou bastions en terre et briques. Il est près du Gange, et comme entouré d'un Nalas qui lui sert de fossé. Nous campames sous une belle tope... 7

27. — Le matin, fait une cosse 1/2 ; passé Rajemolle, ce qui fait une cosse à peu près, et campé une demi-cosse au dessus dans un endroit où il y a quelques arbres, presque vis à vis une assez jolie maison qui apartient aux Chets. Rajemolle est une ville à peu près comme Ougly. Je l'estime un peu plus grande et plus peuplée. Il y a un fort en très mauvais état sur le bord du Gange. On y voit de vieux portiques à moitié tombés, des palais ruinés. Il y réside un fodjedar qui a toujours avec lui 2 ou 300 cavaliers et beaucoup de fusiliers. L'après midi nous fimes 7 cosses en nous éloignant un peu du Gange. A la sortie de Rajemolle, on aperçoit les montagnes qui ne sont pas bien hautes. A 4 cosses on trouve un petit village nommé Garinpour, où à peine trouve-

A reporter. . . 35

Report. . . 35

t-on de quoi nourrir les animaux. Nous marchames jusqu'à une demi-cosse de Sacregaly [*Sikrigali*], ou trouvant un puits d'assez bonne eau, nous y passames la nuit ; beau chemin.. 10

28. — Le chemin qui prend par Sacregaly même, étant fort mauvais, nous primes un peu dans l'ouest pour faire le tour, laissant Sacregaly à droite. Sacregaly est un petit endroit de rien, ayant un fort très mal construit. Le chemin le plus fréquenté est celui qui passe par ce village, au bout duquel on trouve une barrière. On force même ordinairement les voyageurs de prendre cette route, et ce ne fut que par grace qu'on me permit de prendre l'autre ; du moins, le commandant eut grand soin de me le faire comprendre. En conséquence je m'attendois à trouver l'autre chemin fermé, ou défendu par quelque ouvrage. Cependant, nous le trouvames partout libre, ouvert ; nous ne vimes qu'un vieux mur de terre tombé, qui avoit servi autrefois à boucher une partie du passage. Le chemin est un peu rude par les hauts et bas qu'on rencontre. Du reste, il n'y a que les gros équipages qui en souffrent un peu. En se jettant dans les broussailles sur la gauche, une armée peut passer facilement. Les montagnes restent sur la gauche à plus d'une cosse de distance. Tournant ensuite sur la droite, et nous raprochant du Gange, nous arrivames à Gangaporchat [*Gangaparsad*] à 4 cosses au dessus de Sacregaly, où nous campames. L'endoit est peu de chose sur le bord du Gange ; il y a de belles topes.

A reporter. . . 45

Report. . . 45

Il y a sur les montagnes trois ou 4 rajas indépendants. Les peuples sont sauvages ; ils mangent de tout ; ils ont une religion qui leur est particulière ; leur arme ordinaire est la hache et la flèche : on trouve de ces côtés là des poules sauvages, beaucoup de buffles, tigres, paons. Il y a une espèce de prunes, on y trouve aussi des vignes sauvages..... 5

Il ne faut pas confondre Ganga Porchat avec Gingiporchat, village qui est bien marqué sur la carte de M. Danville au dessus de Teriagaly [*Teliagarhi*].

29. — Nous passames le défilé de Teriagaly qui a la largeur de cinq hommes de front. A gauche sont les montagnes très escarpées, sur l'une desquelles est un vieux bâtiment qui pourrait servir de redoute en cas de besoin. A droite est le Gange qui paroit profond. Le défilé peut avoir près d'une cosse de longueur, et se trouve fermé par un fort auquel Souradjotdola faisoit travailler. Devant le fort est une jettée de grosses pierres pour rompre le courant du fleuve qui est très violent dans le tems des débordemens. La jettée a aussi cette utilité qu'elle oblige tous les batteaux, telle grandeur que ce soit, de passer à une certaine distance nécessaire pour le feu du canon du fort. Le Gange, dans cet endroit, n'a pas beaucoup de largeur. Le passage du défilé n'est pas praticable dans le tems des débordemens, mais il y en a un autre entre les montagnes qui est plus facile et qui aboutit aussi au fort de Teriagaly par où il faut nécessairement passer, à moins

A reporter. . . 50

Report. . . 50

que de prendre une route détournée qui prendroit beaucoup de tems. Le pays vis à vis de l'autre côté du Gange est plat et entrecoupé de ruisseaux. Il dépend de Pournia. Passé Teriagaly, nous nous rendimes à Shahabad, endroit considérable, un peu au dessus de Gingy-porchat [*Ganparsad*], marqué sur la carte, et plus éloigné du Gange. On y trouve des puits et des vivres abondamment. Il y a des caravanseras 5

30. — Nous fumes camper à Caliga [*Colgong*], petit endroit où il y a beaucoup de roches qui traversent le Gange, et paroissent au dessus de l'eau en plusieurs endroits..... 7

1^er^ *Mai.* — Séjour.

2. — Nous arrivames à Baguelpour, ville et petit fort sur le bord du Gange ; il y réside un fodjedar..... 8

3. — Nous passames Champanagor, petite aldée où il y a beaucoup de tisserans. On y fabrique des guingams de toutes espèces. Nous campames près du Gange sous une petite tope 1

4. — Séjour.

5. — Séjour : j'envoye M. Sinfray à Cassembazard.

6. — Ayant reçu l'ordre du nabab de ne pas descendre, nous arrivames à Jacquira [*Jahangira*] petit village sur le Gange ; il y a un hermitage ; c'est une roche fort haute qui s'élève à une portée de fusil de terre, au haut de laquelle est une cellule de faquir. Cette roche commande les environs, et paroit assez grande

A reporter. . . 71

Report. . . 71

pour y construire un petit fort, mais le Gange est large en cet endroit..... 8

7. — Nous fimes neuf cosses qui en valoient bien dix par le tour que nous fumes obligés de prendre à cause des montagnes. Prenant sur la gauche, nous nous élevames au dessus de Mongheres ; de là, coupant net au Gange, nous fumes camper sous une grande tope qui est à trois portées de fusils de la forteresse.

Mongheres est une grande forteresse très irrégulière, bâtie sur roc par Aurangzeib ; elle tombe en ruine. J'y ai remarqué en 1751 des restes de beaux bâtimens qu'on a achevé de démolir pour transporter les pierres à Morshoudabad. On y voit un souterrein bien vouté qui communique au Gange, de sorte que dans le tems des débordemens, quelques bazaras ou batteaux peuvent entrer et se mettre à couvert dans la forteresse. Le dedans n'est presque point habité. Il y a beaucoup d'endroits abandonnés et couverts de bois où l'on trouve du cerf, du tigre.

Dans les terres, à la distance de deux lieues de Mongheres est un endroit nommé Atacogues, où l'on voit, aux pieds des montagnes, un petit étang quarré d'eau minérale. Y ayant été en avril 1754, j'avois trouvé l'eau d'une chaleur que la main ne pouvoit pas suporter longtems. On dit que cette eau bouille à gros bouillons en décembre et janvier, le fort de l'hyver, et qu'elle n'est que tiède en juin et juillet. A quatre ou cinq pas autour de cette eau chaude sont quatre étangs ou réservoirs plus petits,

A reporter. . . 79

Report. . . 79

dont l'eau est froide comme celle des étangs ordinaires. Cette eau froide sans doute prend sa source bien plus loin, on la fait venir par des canaux souterrains pour exciter la surprise des allans et venans, qui ne manquent pas de donner quelque chose aux faquirs et brâmes qui y sont établis, et qui, malgré cela, n'ont pas soin de tenir ce lieu aussi propre qu'il devroit l'être. Il y a deux ou trois mauvais bains. Je me souviens d'avoir pris 4 bouteilles de cette eau minérale pour porter avec moi à Chandernagor. Cinq ou six jours après, ayant voulu la gouter, je la trouvai puante, tout à fait corrompue ; mais elle se refait. Elle a un petit gout de soufre. Prise sur les lieux, elle est très bonne, dit-on, contre les douleurs d'estomach, de nerfs. J'en bus à Chandernagor, mais je me portois trop bien aparamment pour en appercevoir les effets.

A Chatigan [*Satgâon*], il y a, dit-on, une source d'eau minérale beaucoup plus curieuse. Cette source creusée forme un petit bassin ou reservoir, autour duquel on a élevé un dôme qui le couvre. On y entre par une petite porte. L'eau est froide, mais du centre de l'eau s'élève à quelques pieds une flâme bleuâtre qui a les propriétés du feu. Un chef anglois, voulant examiner ce phénomène, qu'il soupçonnoit n'exister que par quelques fourberies des brâmes, fit abattre le dôme. La flâme devint invisible, mais n'en existoit pas moins. Le dôme fut rétabli, et la flamme reparut telle qu'elle étoit auparavant..... 10

A reporter. . . 89

Report. . .	89
8. — Séjour jusqu'au 26.	
26. — Nous fumes à Souradjogera [*Surajgarha*], aldée près du Gange. On y fabrique de grosses toiles, quelques toques, soucys.....	9
27. — Campé à Baray [*Burhia*], petite aldée.	8
28. — Campé à Deriapour, grand village..	3
29. — Campé en plaine au dessus de Ponarek, petite aldée près du Gange.....	8
30. — Nous fumes camper à Mensourgonge [*Musramganj*], près du Gange.....	3
31. — Nous campanes à Champapour, aldée près de Bahar, village très grand où réside un fodjedar. Tout le pays depuis Monghere est le plus beau qu'on puisse voir, surtout les environs de Mensourgonge et de Champapour....	6
1er *Juin.* — Nous passames Bokoutpour [*Backanthpur*], ou il y a une fameuse pagode, ensuite Fatoua [*Fatwa*], village où les Hollandois ont une loge près de la petite rivière Ponneponna qu'on passe sur un pont. Nous fumes plus loin camper au jardin de Jafferkam [*Jafar Khan*], sur le Gange, à une petite cosse de Patna	12
2. — Séjour.	
3. — Nous primes par les dehors de Patna, et fumes camper à Banguipour [*Bankipur*] à une cosse au dessus.....	3
Cosses.....	141

Banquipour est une petite aldée près du Gange, où les Anglois ont un jardin assez spacieux qui n'est fermé que d'une haye vive. Les Hollandois en avoient un aussi fermé d'un bon mur. Il appartient aujourd'hui au nommé Morlidor Areara (ou chef des espions). Dans le jardin

appartenant aux Anglois, il y a une petite enceinte, fermée d'une haie vive, où l'on voit une petite pagode qui fut, dit-on, construite par un chef anglois de Patna, pour avoir le plaisir, certain jour de la semaine (je crois que c'est le vendredi), de voir de la fenêtre de sa chambre les jeunes filles de Patna venir faire leurs offrandes à la pagode. L'amour est de toutes les religions.

Nous fimes séjour à Banguipour jusqu'au 24 Juin que nous en partimes de grand matin par eau. Je descendis le Gange jusqu'au dessous de Teriagaly, où (*1er Juillet*) je m'arrêtai, faisant continuer la route jusqu'à Rajemolle à l'avant garde commandée par M. Jobard et deux autres officiers. Là, ayant apris la révolution qui venoit d'arriver par la mort de Souradjotdola, nous remontames le Gange.

Route de Patna a Eleabad.

15 Juillet. — Nous passames dans Patna et fumes à Danapour [*Dinapur*], petit village à 5 cosses du même côté. Les principaux endroits sur la route depuis Rajemolle, étant bien marqués sur la carte de M. Danville, je me contenterai d'observer qu'il y a sur cette carte vis à vis Mongheres sur la gauche du Gange une rivière nommée Kandoe. J'ai bien remarqué au dessus de Mongheres, une rivière, mais elle a, je crois, un autre nom. Je soupçonne que ce Kandœ est mal placé, devant être la rivière Gandak qui sort des confins du Thibet, passe par Bettia, Singuia [*Singhiya*], et vient tomber dans le Gange, non vis à vis Mongheres, mais à Agipour [*Hajipur*] presque vis à vis Patna. Cette rivière n'est pas marquée sur la carte de M. Danville, non plus qu'Agipour qui est un village assez grand à l'embouchure sur la gauche du Gandak. Il y réside un fodjedar. Cette rivière est très

dangereuse à cause de ses sables mouvants ; elle travaille beaucoup, en mêlant ses eaux à celles du Gange, surtout dans le commencement des débordemens, et fait autant de bruit que la barre très agitée devant Pondichéry. Je reprends depuis Patna.

En montant, on trouve Danapour sur la droite du Gange, distant de Patna, cosses communes.. 5

Ensuite Cherpour [*Sherpur*], grand village. 3

Ensuite Mener, [*Muner*], village..... 3

Tout auprès est l'embouchure du Saone, rivière où commence le pays de Bojepour [*Bojipur*], dépendant de Patna, et dont les habitans sont aussi hardis voleurs que les kalers dans le sud de la presqu'isle.

Un peu au dessus du Saone près du Gange, on trouve Nampour, village, ensuite Kotona, Bichoupour [*Bishanpur*], Sceandespour, villages.

Sur la rive gauche du Gange, plus haut que Mener, qui est sur la droite, on trouve Tongri, Tchiron, Dayon, petites aldées, et ensuite Chapra qu'on compte à 16 cosses de Patna..... 5

Chopra est un fort grand bourg où il y a un fodejadar. Les François, Anglois et Hollandois y ont des loges pour la cuisson du salpêtre. La carte de M. Danville met Chopra à la droite du Gange au dessous du Saone. Cet endroit est à la gauche, bien au dessus de l'embouchure de la dite rivière. Un peu au dessus de Chopra, du même côté, est l'embouchure d'une grande rivière qu'on nomme Cagra ou Choreyour [*Gogra ou Sarayâ*], qui prend sa source dans les montagnes du Thibet, passe à Aoud [*Oudh*], capitale de la soubabie de ce

A reporter. . . 16

Report. . . 16

nom, de la passe assez près de Gorekpour [*Gorakpur*], ville, et se rend dans le Gange au dessus de Chopra. Le confluent forme un banc de sable qu'on nomme Dadery, à la pointe duquel les Gentils vont se baigner par dévotion, comme ils font au confluent du Gandak et à celui du Gemna. Cette rivière de Cagra sert de bornes aux dépendances de Patna de ce côté là.

Un peu au dessus de l'embouchure du Cagra, du même côté, on trouve Teilpa [*Telpahi*], village.

De l'autre côté du Gange, c'est à dire à la droite on trouve Kailon, Aragan [*Kœlwar Said Khan, Arrah*], villages, le dernier distant de Chopra..... 12

Ramsagor, autre village, distant du dernier. 7

Tout auprès, un peu dans les terres, on voit Doungra [*Domraon*], où se tient ordinairement le raja Chaterdary, qui est le vrai raja de Bojepour.

Ensuite, toujours du même côté droit du Gange, on trouve la ville de Bojipour [*Bhojpur*], peu éloignée de ce fleuve ; distante de Pamsagor..... 5

Plus haut, du même côté Bakser [*Buxar*], village..... 7

Plus haut, du même côté Tchaousa [*Chausa*], village..... 3

Plus haut, du même côté est l'embouchure du Dergooty [*Darguti*], petite rivière qui se jette dans le Gange..... 1

A 4 cosses de là est l'embouchure du Caramnassa [*Karamnâsâ*], autre petite rivière

A reporter. . . 51

Report. . . 51

assez profonde. Cette rivière sert de bornes à la province de Bojepour et aux dépendances de Patna de ce côté là. Passé le Carumnassa, le pays dépend du soubah d'Aoud..... 4

Sur la gauche du Gange, à 4 cosses environ plus haut que l'embouchure du Carumnassa, qui est à droite, est Gadjipour [*Ghazipur*], premier endroit considérable de la soubahie d'Aoud ; il y a une petite forteresse..... 4

Plus haut du même côté est Saodjepour [*Saidpur*], village ou aldée..... 12

Trois cosses plus haut du même côté est un petit fort de terre nommé Kaety [K*ytee*], qui défend l'entrée de Gomty [*Gumti*], rivière qui prend sa source d'un étang qu'on nomme Poulot talab, à 75 cosses de Laknaor, dans le N. N. O. Elle passe à Laknaor et se jette dans le Gange 70 cosses plus bas auprès du petit fort dont j'ai parlé..... 3

2 Août. — Plus haut du même côté est la ville de Bénarès à huit cosses de l'embouchure de Gomty[1]..... 8

Bénarès est gouverné par un raja nommé Bolouandsingue, dépendant de Soudjaotdola, soubahdar de Laknaor, Aoud, etc. Celui-ci y entretient un fodjedar particulier. Benarès est censé de la province d'Aoud (Mémoire page 291 ; voyez aussi le mot Benarès au cahier d'explications). . . ..

De l'autre côté du Gange à une demi-cosse

A reporter. . . 82

1. Les distances marquées ici ne sont pas en droiture, mais selon le cours du Gange.

Report. . . 82

plus haut est Ramnagor, fort bâti nouvellement, où se tient ordinairement le raja..... 1/2

Un peu plus haut est le petit Mirsapour [*Mirzapur*], village..... 1/2

19. — A dix cosses de là, les montagnes viennent se joindre au Gange. Là est la forteresse Tchenargor [*Chunargarh*] à triple enceinte et en forme d'amphithéatre. Cette place est très forte par sa situation et défend bien le passage du Gange qui est étroit vis à vis. Du reste, les murailles et tours ne m'ont pas paru en bon état, quoiqu'il y ait beaucoup de djaguirs annexés pour l'entretien de cette place. La cour de Dehly y place un gouverneur qui devroit être indépendant du soubahdar de la province, mais comme l'autorité des empereurs est tout à fait tombée, ce gouverneur est obligé d'en passer par tout ce que le soubahdar veut..... 10

Dans le tems de pluies, il y a un grand torrent qui passe à l'est de la forteresse, et se jette dans le Gange.

Cette place n'est pas marquée dans la carte de Mr Danville ; elle doit être posée à peu près vis à vis le village Babu ki serai [*Bâbû ki Saraï*], qui est marqué de l'autre côté du Gange.

12 cosses plus haut, du même côté, est le grand Mirsapour [*Mirzapur*], grand bourg appartenant au raja Biguermagid [*Bikramajit*], dépendant d'Elléabad. Ce raja en a été chassé..... 12

Même côté plus haut est Bendaboson [*Kan-*

A reporter. . . 105

Report. . .	105
tit Bindachun?], village.....	2
19 Août. — Ankoury [*Akauri*], village....	2
Ramnagor [*Ramnagar*], village.....	10
L'embouchure de la rivière Taonse [*Tonos*] ou Tangousa.....	1
3 Septembre. — Aurel [*Arail*], petit village. Tout auprès est l'embouchure du Gemna, et la ville d'Eleabad de l'autre côté du Gemna sur la pointe que forme le confluent	10
Distance de Patna. Cosses.	130

Sur la carte de M. Danville, à quelques cosses dans le sud-est d'Eléabad, est portée une ville nommée Kennaudje auprès de laquelle se jette dans le Gange une rivière qui est nommée le Shind. Je n'ai remarqué dans cet endroit ni ville ni rivière qui m'ait paru en mériter la peine. Peut-être cette rivière est celle de Taonse, dont l'embouchure est è peu près dans l'endroit où est marqué le Shind. Le Taonse est très encaissé et bourbeux. Pour Kennaudje, c'est une ville très fameuse autrefois, puisqu'elle était la capitale de l'Indoustan, immense par sa grandeur. J'y ai passé en allant à Dehly, mais elle est à plus d'une cosse du Gange, bien au dessus d'Eléabad. comme on verra ci-après.

On compte deux villes dans Eléabad, la vieille et la neuve, ce qui ne laisse pas que de faire une grande étendue. Du reste, je n'y ai rien vu de remarquable si ce n'est quelques bâtimens qui servent de tombeaux, et qui m'ont paru assez bien construits. Leur architecture aproche plus de la moderne que de la gotique. La forteresse est aussi à remarquer. Elle est précisément à la pointe du confluent, grande, ayant des tours et remparts fort élevés et revêtus partout de grandes pierres de taille mises debout, ce qui, à une certaine distance présente un très beau coup d'œil,

surtout dans le tems des débordements ; ces pierres n'ont pas grande épaisseur. En général on peut dire que la forteresse n'est qu'en pierre, soit en pilliers, soit en tables ; on n'y voit presque point de bois. Eléabad est la capitale du soubah de ce nom, ou viceroyauté, qui dépend du soubah d'Aoud, Laknaor, etc. Ce soubah étoit autrefois d'une bien plus grande étendue, mais depuis huit à neuf ans, la plus belle partie a été cédée aux Marates. Il y a à Eléabad des ouvriers qui brodent en soye. Nous arrivames à Eléabad le 3 septembre 1757. Quelques jours après, j'en partis avec quelques sipayes seulement pour me rendre à Laknaor, où étoit le soubahdar Soudjaotdola.

Route d'Eléabad a Laknaor.

La route fut presque toujours dans le nord. Après avoir passé le Gange devant Eléabad, on arrive à un petit village nommé Banguela [*Bangala*], assez près du Gange, distance d'Eleabad ..... cosses 3

Ensuite Nababgonge [*Nawabganj*], aldée ou village 3

Corra Manikpour, grand bourg..... 12

Mostafabad, ville assez peuplée mais qui n'a rien de remarquable..... 5

Djogatpour [*Jagatpur*], Tangone [*Tangan*], ville 5

Barely, ville murée où il y a un fort. Cet endroit paroit avoir été considérable ; aujourd'hui c'est peu de chose ; il y réside un fodjedar. Il y a beaucoup de voleurs aussi adroits que les kallers de la côte..... 5

Toulendy [*Tilendu*], petite ville..... 8

Soudartgid [*Soudarti*]..... 4

A reporter. . . 45

Report. . .	45
Sobendy [*Solendi*], village.....	5
Bidjenar [*Bijnor*] où il y a deux forts abandonnés.....	4
Laknaor	4
	58

Je n'ai point remarqué sur la route la petite rivière nommée Persilis sur la carte de M. Danville.

Septembre. — Laknaor est une grande ville qui n'est pas fermée, capitale du soubah du même nom, et située sur le Gomty, petite rivière qui la traverse. Je n'y ai rien vu de remarquable, si ce n'est la misère épouvantable des habitans ; les plus belles maisons sont assez mal bâties. Le nabab demeure dans la forteresse qui est petite et en très mauvais état. On compte 58 à 60 cosses d'Eléabad à Laknaor presque dans le N. 1/4 N. O. On ne compte que 22 cosses de Laknaor au Gange.

A 40 cosses de Laknaor prenant dans l'est, est Faizabab ou Bangala, maison de plaisance du Nabab sur le Kagra [*Gogra*]. Assez près de là, sur la même rivière est Aoud grande ville, capitale du soubah du même nom, dépendante aussi du nabab de Laknaor, et qui n'a rien de remarquable que son ancienneté, car on prétend que c'est la première ville fondée dans l'Indoustan par les princes gentils. On compte 60 cosses d'Eléabad à Aoud ; par là on peut voir où cette ville peut être posée sur la carte.

Octobre. — Je pris le même chemin pour retourner à Eléabad, où j'arrivai le 18 octobre.

Les provinces dépendantes de Soudjaotdola forment un très beau pays, en état de produire tout ce qui est nécessaire à la vie, mais pour l'activité du commerce quelle prodigieuse différence de ce pays au Bengale et dépendances ! Le Gange, depuis son embouchure jusqu'à

Patna, est pour ainsi dire couvert de bâtimens de toutes grandeurs qui ne sont propres que pour le fleuve, lesquels vont et viennent continuellement. Passé le Carumnassa, on ne voit plus que quelques batteaux de pêcheurs ; s'il y a quelque commerce, il ne se fait que par terre.

Les Hollandois se voyant gênés dans leur commerce à Patna, ont depuis peu, fait passer des Gomashtas dans les provinces de Soudjaotdola pour en tirer du salpètre qui y abonde. Leur grand magazin est à Laknaor, d'où les batteaux descendent par le Gomty ; mais les Anglois ne les y auront pas laissés tranquiles.

Route d'Eléabad a Dehly.

1758

20 Février. — Ayant traversé la ville neuve d'Eleabad, nous fumes camper près d'un étang qu'on nomme Montiram vis à vis un jardin abandonné qui paroit avoir été assez beau ; cosses d'Jouby ou mesurées... 2

21. — Campé à Alunchond [*Alamchand*], village 8

22. — Traversé Chazadpour [*Shâhzâdpur*] petite ville mais peuplée. Il y a un caravansera. Chazadpour est le premier endroit tant soit peu considérable appartenant aux Marates, que l'on trouve en sortant d'Eléabad..... 10

23. — Séjour.

24. — Séjour.

25. — Nous passames par Cheripabad [*Sharipâbâd* ou *Sultanpur*], petit endroit à cinq cosses de Chazadpour. Nous laissames sur la droite une petite ville qu'on nomme

A reporter. . . 20

Report. . . 20

Karher [*Kurrah*]. De là nous nous rendimes à Shobeserai qui n'est qu'un gonge [*ganj*] ou marché pour la graine, chemin beau..... 10

26. — Campé à un petit village nommé Attegan [*Hatgaon*]..... 3

27. — Campé à Belinda. Les chemins sont assez beaux, excepté dans quelques endroits où il y a plusieurs canaux ou saignées par lesquels on fait couler l'eau d'un grand étang qu'on trouve à main droite. Belinda a été autrefois une assez jolie ville. On y voit des restes de beaux bâtimens ; elle étoit très peuplée ; aujourd'hui elle est déserte et tombe en ruine. En général tous les endroits depuis Chazadpour sont abandonnés depuis que les Marates en ont possession ; on ne voit que jongols [*jungles*] et très peu de terres cultivées..... 7

28. — Le manque de vivre nous fit faire trois cosses pour nous rendre au delà de Fatépour [*Fatehpur*], où l'on trouve des vivres en abondance. Abounagor [*Abûnagar*], autre petit endroit, est joint à Fatépour ; le tout fait une assez grande ville. Il y a des Patanes qui commandent, ainsi que des Marates, ou plutôt Abounagor est aux Patanes, et Fatépour aux Marates..... 3

1er Mars. — Séjour.

2. — Campé à Cajoua [*Kajwa*]. Entre Fatépour et Cajoua il y a beaucoup de villages et caravanseras. On trouve à Cajoua des vivres abondamment. L'endroit n'est pas grand. On y voit un très beau jardin et un caravansera construit par l'empereur Aurengzeib. Du

A reporter. . . 43

Report. . . 43

jardin la rue s'étend dans le tems des pluyes sur une nape d'eau très étendue. On voit aussi à une cosse de là, une grande plaine où se donna une fameuse bataille entre les fils d'Aurengzeib. 10

3. — Le grand chemin de Dehly conduit à Corredjahanabad [*Korah Jahânâbâd*], Agra, etc., mais comme j'avois des raisons pour éviter tout le pays des Djates qui prend depuis Etaya [*Etawa*] jusqu'à Dehly, nous primes sur la droite à une cosse 1/2 de Cajoua, par la route qui va à Ferokabad [*Farukâbâd*], ville qui dépend d'Amotkam [*Ahmad Khân*]-Korassy, alors bockchi ou généralissime des troupes de l'empereur. Cette route va dans le nord, en s'aprochant du Gange, mais elle serpente beaucoup. Nous fimes onze cosses chemin assez beau, et fumes camper à un village nommé Naudjawan [*Naugawan*], appartenant, ainsi que plusieurs autres, au raja Gansiram [*Ghâsi Râm*] dépendant des Marates. A peine trouve-t-on dans ce village de quoi nourrir les animaux. Nous fumes obligés de tirer des vivres de Ramaipour, village au dessus ; topes, étangs 11

4. — Séjour.

5. — Nous passames Ramaipour à 1 cosse de Naudjawan. C'est où réside le raja Gansiram qui m'étoit venu voir la veille et que je trouvai encore au passage. Il paroit faire un très honnête homme. Nous nous rendimes à Cachendy [*Shashendi*], petite ville, 6 cosses plus haut que la dépendance des Marates, où

A reporter. . . 64

Report. . . 64

réside un fodjedar ; chemin assez beau, topes, eau en abondance..... 7

6. — Nous fîmes 8 cosses qui n'en valent que 6 en droiture ; chemin assez beau. Nous arrivames à Nediasouly, petite ville abandonnée ; on y trouve cependant des fourages, vivres ; mauvais campement..... 6

7. — Campé à Nœdia [*Nuwada*], village, bonne eau..... 4

8. — Nous aurions pu prendre la route qui conduit à Billors [*Billur*], ville marate près du Gange, à 7 cosses de Nœdia ; mais nous préférames celle qui passe par Mokantpur, sur ce qu'on nous dit que les chemins étoient plus beaux. Nous les trouvames, cependant, assez difficiles à cause des nalas (torrents). Nous passames Mokontpur, et tout auprès une petite rivière qu'on nomme Iseny [*Isan*], qui se jette dans le Gange. Nous campames un peu au delà sous une tope..... 7

Mokontpour [*Makanpur*] est une petite ville qui paroit avoir été jolie. Les environs sont charmans, bien boisés. Aujourd'hui elle tombe en ruines. Il y a dans cet endroit un des principaux dergas mahométans où est enterré un de leurs Pyrs, nommé Chamadar [*Shâh Madâr*] (Mémoire page 352). Il n'y a que deux dergas aussi renommés que celui ci ; l'un est à Dehly, l'autre à Adjenneor [*Ajmer*].

9. — Campé dans une grande et belle tope à Kennaudje [*Kanauj*], dernière ville de la dépendance des Marates de ces côtés là, chemin assez beau..... 6

A reporter. . . 94

Report. . . 94

Kennaudje paroit bien avoir fait autrefois une ville immense. Elle étoit la capitale de l'Inde, d'autres disent simplement du pays qu'on nomme Antrebed qui est compris entre le Gemna et le Gange depuis Agra. Aujourdhui cette ville n'est rien ; ses bâtimens tombent en ruines. Elle est à plus d'une cosse du Gange, mais je crois qu'anciennement elle alloit jusqu'à ses bords. On y fait des chites ; il y a beaucoup d'indigo dans cet espace qu'on nomme Antrebed, et beaucoup de mines de sel qui a un gout âpre.

10. — Séjour.

11. — Chemins assez beaux. Campé sous une belle tope à droite d'un village qu'on nomme Ibrahimabadseray [*Ibrahimâbâd Sarai*], qui est ruiné ; on y trouve du fourrage, c'est tout..... 6

12. — Fait 4 cosses, chemins assez beaux, au bout desquelles nous passames en batteaux une rivière assez profonde mais étroite, nommée Kaly [*Kali*], ou Kalinas. Elle sépare dans cet endroit les terres des Marates de celles d'Amotkam, généralissime du Mogol. C'est la rivière marquée Kaliny sur la carte de M. Danville. Nous la passames à cinq cosses à peu près de son embouchure, où est une petite ville qu'on nomme Samden. C'est apparamment ce qui est marqué Sambal sur la carte. Nous campames sous une assez belle tope à Kodagonge [*Khodaganj*] près de la petite rivière.. 4

13. — Trois cosses au dessus de la rivière Kaliny, nous passames un nalas où il y avoit

A reporter. . . 104

Report. . . 104

peu d'eau. Six cosses plus haut, chemin assez beau, nous arrivames à Ferokabad, capitale du pays d'Amotkam, Patane, et campames au delà sous une tope. Il y a à peu près 45 ans que Ferokabad est batie ; il y en a 5 ou 6 qu'elle a été pillée par les Marates. Les rues sont larges, bien alignées, mais il n'y a jamais eu de belles maisons ; il y en a peu même qui soyent en pierres ou briques. Cette ville est à deux petites cosses du Gange..... 10

14. — Séjour.

15. — Nous fumes camper sous une petite tope à Ataypour, petite aldée, où à peine trouve-t-on du fourage..... 10

16. — Fait 8 cosses, beau chemin, campé sous une belle tôpe à Alygonge [*Aliganj*], grande aldée aux Patanes où l'on trouve de tout abondamment..... 8

17. — Fait 8 cosses, beau chemin, arrivé à Patary [*Patiali*], ville aux Patanes. Campé dans un assez mauvais endroit, où il y a quelques arbres ; il y a de ces côtés là beaucoup de voleurs..... 8

18. — Séjour.

19. — Arrivé à Sawaar [*Sahawar*], petit endroit aux Patanes. Campé sous un tope.. 8

20. — Fait huit cosses, beau chemin, sur pays marate. Arrivé à Cassegonge [*Khâsganj*] dont on nous ferme les portes. A la fin cependant, on nous laisse passer. Le fodjedar du lieu eut même la politesse de nous donner un guide pour traverser le pays des Djates..... 8

21. — Fait dix cosses, chemin assez beau,

A reporter. . . 156

Report. . . 156

excepté quelques nalas qu'il a fallu passer. Arrivé à Dhensary [*Dhansarai*], petit endroit appartenant aux Djates à deux portées de fusil du village. Il y a un grand fort en terre assez bien entretenu, où réside le fodjedar Raedaudjonsingue, [*Raidaudjansingh*], parent de Sourdjemolle [*Sûrajmal*], chef de tous les Djates. Nous campames sous une belle tope vis à vis la porte du fort. On n'y trouve presque point de vivres ; le pays est cependant bien cultivé. Il est défendu de tuer soit bœuf, vache, pigeon ou moineau..... 10

22. — Séjour.

23. — Fait sept cosses, chemin assez beau. Passé la ville d'Atteroly [*Datouli* ?] aux Djates. Elle tombe en ruines ; elle étoit autrefois de quelque importance. On voit encore les débris de beaucoup de maisons qui prouvent son ancienne grandeur. Nous fimes encore une cosse et passames une seconde fois, mais à gué, la rivière Kaliny. Campé en plaine à portée du mousquet de la rivière..... 8

24. — Depuis 3 heures du matin jusqu'à 5 heures du soir, nous fimes environ 15 cosses qui en valoient bien 20 par les tours et détours que nous fumes obligés de prendre le long de la petite rivière Kaliny, que nous eumes soin de conserver à cause des Djates qui nous attaquèrent et poursuivirent pendant presque toute la route. A trois cosses environ du dernier campement est un petit fort en terre, d'où on commence à tirer sur nous. Nous fumes obligés de quitter la grande route, et de pren-

A reporter. . . 174

Report. . . 174

dre à droite à travers les champs pour éviter de passer par de petites aldées, d'où on auroit pu nous incommoder beaucoup. Les Djates s'étant retirés sur les cinq heures du soir, nous fimes encore environ deux cosses, et campames en plaine au dessous d'Atemabad [*Hatimabad*]..... 17

25. — Nous gagnames Atemabad, petit endroit aux Marates..... 2

26. — Fait huit cosses, beau chemin. Campé à Sicandra [*Sikandrabad*], petite ville assez jolie, appartenant au vizir, mais gouvernée par les Marates..... 8

On compte 18 cosses de Sicandra à Dehly.

Quoique la route que nous avons faite depuis Cajoua ne soit pas marquée sur la carte de M. Danville, je me suis trouvé assez juste, tant par raport aux distances qu'à l'égard du cours de la rivière Kaliny. En suivant les cosses que j'ai indiquées, mesure de Dehly, on peut facilement pointer cette route, et poser les principaux endroits par où nous avons passés. S'il y a quelque différence, elle ne vient que des tours et détours que nous avons été obligés de faire. Lorsque nous passames la rivière Kaliny la première fois, nous nous faisions à cinq cosses de son embouchure. En pointant la route que nous avons faitte depuis sur la carte de M^r^ Danville, il faut que nous ayons repassé cette rivière à peu près dans l'endroit qui, sur cette carte, est à 30 cosses de Dehly en droiture.

C'est à Sicandra que nous joignimes le

A reporter. . . 201

Report. . . 201

chazada Aligohor, fils aîné de l'empereur mogol, reconnu pour son héritier presomptif malgré le vizir Gazioudinkham.

Route faite avec le Chazada aux environs de Dehly.

31. — Fait deux cosses avec l'armée du prince, à peu près dans le sud est, et campé en plaine à Seraigasi [*Sarai Ghazi* ?], petit endroit 2

1er, 2 et 3 Avril. — Séjour.

4. — Fait cinq cosses à peu près dans le sud est. Campé sous une tope à Ountecha, petit village situé sur une hauteur que les Marates pillerent. Au pied de cette aldée passe une petite rivière qu'on nomme Hinden, qui se jette dans le Gemna, et qui vient des montagnes au nord de Dehly..... 5

5. — Séjour.

6. — Séjour.

7. — Fait 7 cosses et campé à Sicandra, d'où nous étions partis le 31 mars..... 7

8. — Fait neuf cosses en nous aprochant de Dehly, et campé en plaine auprès d'un petit endroit qu'on nomme Koly Seray [*Kûl Sarai*]. La rivière Hinden qui serpente beaucoup y passe. L'armée du prince resta derrière... 9

9. — Séjour.

10. — Ayant apris que le chazada étoit campé à trois cosses de nous sur le bord de la rivière Hinden, nous fumes le joindre, et cam-

A reporter. . . 224

Report. . . 224

per dans la plaine de Banguel où la chaleur nous fit souffrir beaucoup. Je fus sur le point d'y laisser mes os..... 3

A cinq cosses de là dans le sud-est, est le petit fort de Gouzerte que nous primes. M. Carryon, chargé en chef s'y distingua particulièrement, ainsi que M. Jobard et tous les officiers et soldats. Nous restames jusqu'au 22 dans cette plaine, envoyant des détachemens de côtés et d'autres.

22. — Nous passames la petite rivière Hinden et campames sur l'autre bord. Nous nous faisions à 2 cosses du Gemna et à huit de Dehly.

23. — Fait deux cosses. Campé sur les bords du Gemna, dont la proximité nous aide à suporter les chaleurs excessives..... 2

24. — Passé le Gemna à gué. C'étoit le commencement des débordemens ; nos soldats et sipayes avoient de l'eau jusqu'aux oreilles. Campé sur l'autre bord dans un endroit très élevé, après avoir fait en tout la valeur de trois cosses. Nous nous faisions à 5 cosses de Dehly 3

25. — Séjour.

26. — Nous nous éloignames de Gemna, comme pour gagner le grand chemin, fait environ 1 cosse, et campé en plaine dans un endroit où il y a une petite maison de douanne ou choqui..... 1

Presque tout le long du Gemna à droite et à gauche, on ne voit dans l'espace d'une cosse que terres incultes ; ces lisières ne sont remplies que de salines.

A reporter. . . 233

Report . .	233
27. — Fait environ 4 cosses en traversant un pays aride, plein de hauts et de bas. Nous traversames Kotobderga, et fumes camper au delà. Nous nous faisions à trois cosses de Dehly	4
Cosses.....	237

L'endroit qu'on nomme Kotobderga [*Kûtub Dergâh*] est celui où étoit le premier Dehly [1] du tems que le pays étoit gouverné par des rajas. Il y avoit une célèbre pagode de laquelle on ne voit d'autre monument qu'un cylindre de bronze qui peut avoir douze pieds de haut. C'étoit la principale pièce de la pagode ; c'est ce que les Gentils nomment Mader [*Madâr*].

Un premier patane de la famille des Gaures fit faire dans cet endroit une très belle mosquée, et aux environs des bâtimens superbes, dont on ne voit aujourd'hui que les ruines, qui cependant prouvent une grande magnificence. On voit encore sur pied des arcades fort élevées et hardies, toutes en pierres de taille, sur lesquelles on a taillé en relief des passages de l'alcoran en caractères arabes ; tout en est couvert. Il faut que ces bâtimens ayent couté un tems infini et des sommes immenses. On voit aussi l'obélisque que fit faire Sultan Gaure, d'où l'on découvre tout le pays qui ne paroit pas beau. A une certaine distance de cet obélisque est le commencement d'un autre que vouloit faire son successeur. Il devoit être construit de manière à pouvoir y monter, soit à cheval, soit en carosse.

La ville de Kotobderga n'existe plus depuis cinq ans

1. C'est ce qu'on m'a dit dans le pays, mais je crois qu'on s'est trompé. Kotobderga est à plus d'une lieue de Dehly, qui, dit-on, renferme les trois Dehly des Gentils, des Patanes et des Mogols.

qu'elle a été détruite par les Marates. On ne voit que monceaux de ruines, sur lesquelles nous fumes obligés de passer au risque de nous casser le col. Le seul endroit habité est le derga, lieu respectable pour les Mahométans, où est enterré un de leurs Pyrs. Tout auprès, on voit le tombeau de marbre que fit faire Aurengzeib pour sa famille, et où il comptoit lui-même être enterré. C'est Bahadour scha son fils qui y repose.

Ce Kotobderga, selon mon compte, devroit être sur la carte de M. Danville dans l'endroit où est Djasingpoura.

Ce Djasingpoura est le nom d'un des quartiers de Dehly. Cette ville immense, formée, dit-on de trois villes, réunies par la suite des tems, n'est rien aujourd'hui auprès de ce qu'elle étoit autrefois. Les guerres de Nadercha [*Nâdir Shâh*] de Mensour Alikam [*Mansur Ali khân*], les Marates et ensuite les Patanes d'Abdaly l'ont mise dans un état pitoyable. Il y a encore beaucoup de monde, mais la ville est si grande qu'elle paroit déserte.

Il y a une belle et grande forteresse bien entretenue. C'est où se tient la famille royale comme prisonnière. L'empereur même n'en peut sortir sans la permission du vizir.

On voit aux environs de Dehly quantité de tombeaux. A l'entrée hors de la porte qui conduit à Feridabad, on voit le Mausolée d'Oumayon [*Humayun*], fils de Baber et père d'Akbar, qui est très beau. C'est un octogone surmonté d'un dome. En dedans précisément au milieu est une salle quarrée où est le tombeau du prince. Autour de cette salle, dans les angles de l'octogone, sont d'autres tombeaux où reposent plusieurs personnes de la famille royale. Tout le dedans est en marbre blanc bien travaillé. Il y a des galeries qui règnent autour, et le dehors est orné en mosaïque.

Vis à vis du tombeau d'Oumayon, on voit celui de son

barbier qui se fait remarquer, étant construit sur le même dessein, mais rien qu'en pierres communes.

Route de Dehly a Gualeor.

30 Avril. — C'est de Kotobderga que nous quittames le chazada dans le dessein de nous rendre dans le Dékan, et de là à Pondichery. Ayant pris un détachement de 200 Marates pour traverser plus sûrement le pays des Djates, nous fimes deux cosses en nous aprochant de Dehly, après quoi tournant sur la droite, nous nous rendimes dans l'endroit où nous étions campés le 26, distance de Dehly..... Cosses. 5

1er Mai. — Fait sept cosses, chemin assez beau. Campé à Feridabad, petit[e] ville où l'on trouve le nécessaire. Cet endroit appartient aux Djates. Nous passames sur un pont un grand nalas sec que je supose être la rivière Hekkar sur la carte de Mr Danville..... 7

2. — Fait 12 cosses, chemins assez beaux ; Campé à Paroual [*Palwal*], aldée aux Djates.. 12

3. — Campé à Urel [*Hodul* ?], ville aux Djates. En dehors il y a un très bel étang et un grand bâtiment qu'on nomme Chaady..... 10

4. — Fait neuf cosses par des chemins assez mauvais, quoique ce soit la grande route. Campé à Chals- [*Chatuh* ?] Kiserai, petit endroit aux Djates. Je me souviens d'avoir lu quelques relations où l'on vante beaucoup les chemins de Lahors à Dehly, et de Dehly à Agra. On parle aussi d'allées d'arbres plantés à droite et à gauche. Je ne sais comment sont les chemins au dessus de Dehly, mais de Dehly

A reporter. . . 34

Report. . . 34

à Agra, il est sûr qu'ils sont plus mauvais que bons. Je crois même que dans les tems des pluyes, les voitures ont de la peine à y passer. Je n'ai point vu ces allées d'arbres, ni aucune marque qu'il y en ait eus ; j'ai remarqué seulement des colonnes élevées de deux cosses en deux cosses jusqu'à Agra..... 9

5. — Nous traversames Matura et fumes camper au dessous sur les bords du Gemna. Matura est une grande et belle ville appartenant aux Djates, et consacrée à Vishnou, qui y a une pagode très célèbre. On y voit le long du Gemna un très beau quay en pierres de taille. On voit aussi dans la ville une belle mosquée ornée en mosaique. Cette ville étoit remplie de marchands, et surtout de saokars qui regardoient l'endroit comme un azile sacré, mais Abdaly, chef des Patanes ne l'a point respectée ; la ville fut pillée en 1757, lorsque cet Abdaly vint mettre le feu devant Dehly et de là à Agra ; il paroit que toutes les villes de ces côtés ci se ressentiront longtems de cette incursion..... 10

A trois cosses environ de Matura, du côté de Dehly, est Bindrabonne, où est l'étang sur le bord duquel est le fameux arbre, sur lequel Vishnou, à ce que disent les Gentils, transporta les vêtemens de plusieurs femmes qui se baignoient et qu'il ne rendit qu'après que hors de l'eau, elles eurent fait le salut auquel on doit l'institution de celui qu'on fait aux Brâmes. Cet endroit est aussi respectable pour les Gentils que la Mecque pour les Mahométans.

A reporter. . . 53

Report. . . 53

6. — Séjour.

7. — Après avoir passé quelques nalas nous fumes camper à Gangat, petit endroit sur le Gemna 12

8. — Nous entrames dans la ville d'Agra, ou Akbarabad. Le commandant ayant refusé d'ouvrir la porte par laquelle il falloit sortir, nous fumes obligés de rebrousser chemin, et de passer dans les fossés. Campé de l'autre côté dans un endroit autrefois fermé où il y a un tombeau. 7

Sur la gauche du chemin de Gangat à Agra, à deux petites cosses du fort, on voit Sicandra, lieu renommé par le magnifique mausolée que fit faire Akbar, morceau d'architecture qui doit avoir couté des sommes immenses, et qui, je crois, feroit honneur au plus habile Européen. A une cosse d'Agra vers l'est dans un endroit qu'on nomme Tadjegonge [*Taj Ganj*] est le mauzolée de l'Impératrice Tadjemolle [*Taj Mahal*], femme de Schawgehan [*Shâh Jahân*], qui est un bâtiment couronné de cinq dômes, tout en marbre, tant en dehors qu'en dedans, orné en mosaïque. Ce morceau passe pour être plus parfait que le tombeau d'Akbar.

Agra étoit une grande et belle ville bâtie, ou du moins augmentée et embellie par l'empereur Akbar. En comprenant les fauxbourgs qui s'étendent jusqu'à Sicandra, elle doit avoir au moins 3 cosses de long. Sa forteresse est à double enceinte, fort élevée et beaucoup mieux construite que celle de Dehly. Le commandant

A reporter. . . 72

Report. . . 72

dépend directement du vizir, mais la ville est gouvernée par les Djates. Agra m'a paru bien peuplé et devoit l'être bien plus avant l'incursion d'Abdaly dont il a beaucoup souffert. Il y a à Agra des marchands de toute espèce. On y fabrique de plusieurs sortes d'étoffes, et même de velours ; les Hollandois y avoient autrefois une loge.

9-10. — Séjour.

11. — Nous partîmes d'Agra et fumes camper dans un petit endroit nommé Djadjou [*Jajau*] aux Djates..... 10

12. — Passé Dolpoura[*Dholpur*], et à gué la rivière Chambel. Campé sur l'autre bord, mauvais chemin. Doulpoura est un petit endroit aux Djates ; il est sur la gauche de la rivière.. 10

13. — Fait quatorze cosses. Arrivé à Nourabad, petit endroit aux Marates de Gualeor. Avant d'y arriver, nous avions passé, sur un pont assez bien construit, la petite rivière Kary qui se joint au Chambel. Toute la route depuis Agra jusqu'à Gualeor, est généralement mauvaise, entrecoupée de lits de torrents.... 14

14. — Arrivée à Gualeor, grande forteresse, qui n'a qu'une enceinte, située sur une montagne escarpée de tous côtés, excepté dans un endroit qui paroit étroit. Cette forteresse doit être imprenable par les gens du pays ; il n'y a que la faim qui puisse la réduire..... 6

112

Route de Gualeor a Choterpour.

Je trouvai à Gualeor des ordres de me soutenir le mieux que je pourrois du côté d'Eléabad, sur quoi je pris le parti de me rendre à Choterpur [*Chhatarpur*].

22. — Fait trois cosses. Campé à Baragaon, aldée aux Marates de Gualeor..... Cosses 3

23. — Campé à Thealy [*Tiholi* ?] aux Marates 4

24. — Nous fumes camper à Boete [*Behut*], petit endroit du Bondelkante appartenant au Raja Sawant Singue..... 5

25. — Séjour.

26. — Campé à Ratoua [*Ratwa*], petit village au raja ci-dessus..... 5

27. — Campé à Bircha, au raja ci dessus.. 5

28. — Campé à Daboya ou Dabary, aldée au raja Indoupot..... 6

29. — Campé à Kontche [*Kunch*], aldée à Indoupot et cédée aux Marates..... 7

30-31. — Séjour.

*1*er *Juin.* — A trois cosses de Kontche, nous passames auprès de Kolera, petite ville à Indoupot, dont on nous ferme les portes. Nous tournames sur la gauche et fimes environ 3 cosses. Nous fumes camper sur la rivière Betonauty [*Betwa*] qui est, je crois, celle de Narwar, marquée sur la carte. Nous étions auprès d'un village nommé Sikery [*Sikri*]... 6

2. — Nous passames deux fois le Betonauty, et fumes camper dans un petit endroit nommé Djigny [*Jigni*], où il y a un célèbre faquir... 4

A reporter..... 45

Report. . .	45
3. — Campé à Gonor, aldée d'Indoupot...	4
4. — Campé à Ekoua [*Akhtawa*], aldée d'Indoupot	4
5. — Nous fumes à Karera, aldée qui appartient à Paharsingue, parent d'Indoupot. Entre Karera et Ekoua nous passames une rivière nommée Berouin qui se jette dans le Gemna..	5
6. — Campé à Sirinagor [*Srinagar*], ville d'Indoupot, cédée aux Marates, il y a une petite forteresse	5
7-8. — Séjour.	
9. — A deux portées de fusil de Sirinagor, nous passames à gué la petite rivière Ourmel [*Urmel Nadi*] qui se rend sous le Keene [*Kan*], et de là dans le Gemna. Nous fumes camper à Garimabara [*Bari* ?] où il y a deux villages et un grand étang.....	6
10. — Nous passames une très petite rivière qu'on nomme Singary, ce n'est qu'un ruisseau, et nous arrivames à Choterpour.....	5
	74

La route que nous primes de Gualeor à Choterpour est très mauvaise. Il y a des endroit tres pierreux, beaucoup de nalas. Il y a une autre route meilleure et plus courte. Nous préférames la première pour éviter la rencontre de plusieurs rajas et chefs marates qui étoient sur l'autre.

Depuis Boete, où commence le Bondelkante [*Bundelkhand*] et dans tout ce pays les cosses sont très longues. Nous en avons fait qui, assurément, valent bien notre lieue de 3.000 pas. On peut dire, au reste, qu'il n'y a point de mesure fixe pour les cosses dans ces pays de rajas. Demandez aux mieux instruits des habitans, la distance d'un endroit à l'autre, l'un vous dit cinq cosses, l'autre

six, un troisième vous dira sept. Sans me mêler des grandes cosses, j'ai tout réduit en cosses communes suivant les distances que j'ai jugé d'un campement à l'autre .

Le Bondelkante prend du Gemna, et va jusqu'au Berar, mais très irrégulièrement. Autrefois, il étoit entièrement dans la dépendance d'un seul raja, de qui descend le raja Sawantsingue qui demeure à Ourtcha [*Orchha*], ou à Dettia, à qui, en effet, tout le pays devroit appartenir.

Il y a environ 80 ans que Chotersal [*Chhatarsal*], petit zemindar demeurant à Mau, 4 cosses de Choterpour, sans service, et comme indépendant du raja d'Ourtcha, trouva moyen, en débauchant les officiers du raja, de se faire un parti, avec lequel il fit la guerre si heureusement, qu'en peu de tems, il s'empara des deux tiers du pays, qu'il conserva, en obtenant les titres de raja pour quelques services qu'il avoit rendus à l'empereur. A sa mort, le pays fut partagé entre ses fils Hidersa [*Hirde Sàh*] et Djotrage [*Jagat Râj*], de façon que le premier eut à peu près les trois quarts du partage.

Hydersa soutint la guerre aussi heureusement. Il eut pour fils Subasingue, père d'Hamansingue et d'Indoupot. Il y a huit ans que Subasingue mourut laissant tout le pays à Hamansingue, excepté quelques zemindareries qu'il donna à Indoupot. Hamansingue prit à son service un certain patane nommé Kehimkam, marchand de chevaux, qui malgré les bienfaits reçus d'Hamansingue, quitta bientôt son service, et se retira auprès d'Indoupot. Par les intrigues de cet homme, Indoupot fit la guerre à son frère, le tua et s'empara de tout le pays, il y a environ 4 ans. C'est lui qui gouverne à présent en payant le Tchote ou le quart des revenus aux Marates qui, sous ce prétexte, se sont appropriés une partie du pays en nantissement. Il y a environ dix ans que le Bondelkante faisoit partie des dépendances du soubah d'Eléabad.

Une partie de la succession de Chotersal est encore entre les mains des fils et petit fils de Djogotradge [*Jagat Raj*] qui est mort l'année dernière, 1757. Le reste du Bondelkante est possédé par le raja Sawantsingue qui a eu beaucoup de peine à le conserver, et par deux ou trois petits zemindars qui se sont rendus indépendants.

Ce pays est semé de montagnes entrecoupées de ruisseaux. Il y a aussi quelques rivières assez grandes, comme le Keene [*Kan*]. Il y a de très belles plaines qui produisent du blé et autres grains ; on y voit peu de ris. Le pays produit beaucoup de cotton. Il y a des endroits, entr'autres Tchandely [*Chanderi*] à 25 cosses dans l'ouest de Chaterpour, où l'on fabrique des toiles grosses et fines, des mamoudys, qui m'ont paru beaux, et que l'on fait broder. C'est dans ce pays qu'on donne aux grosses toiles la teinture qu'on nomme Karoua, qui est un rouge foncé. Cette couleur vient d'un petit arbrisseau qu'on nomme hal, abondant dans le pays et qu'on tire aussi des environs de Sironge [*Sironj*]. On fait aussi dans le pays de grosses chites ; on y trouve des mines de diamans ; on fait du salpêtre. La mine de diamants est entre les mains de quelques marchands qui font les avances nécessaires pour l'exploitation, à condition que tous les diamants au dessous du prix de 500 roupies seront pour eux. Ceux au dessus sont remis à Indoupot qui les fait vendre, et cède le quart de leur valeur aux marchands. Ces diamants sont d'une très belle eau. On les transporte à Surate, à Madras, et depuis peu dans le Bengale, où les Anglois les achètent.

Les revenus du pays d'Indoupot et des descendants de Djogotradje peuvent aller à un kourour par an, sur lequel les Marates tirent le quart.

Choterpour est à peu près par les 25° 15' Nord, et pour les 76° 40' de longitude. C'est une assez jolie petite ville qui sert d'entrepôt. On y voit venir de tous côtés quantité

de marchands, tant du Bengale que du haut pays, surtout dans les mois d'octobre, novembre et décembre, pendant lesquels il s'y tient une foire. Le gouvernement est entre les mains des 4 principaux notables. Il y a, outre cela, un Cotoual [*kotwal*] pour la justice ; les Marates y ont un résident.

A 18 cosses dans l'est de Choterpour est Patna [*Panna*] où est la mine de diamants. On y trouve aussi de petites pierres noires qu'on taille, et qu'on vend très bien ; il y a une mine de fer.

A 19 cosses dans le nord est Adjegor [*Ajaigarh*], forteresse appartenant à Paharsingue, fils de Djogotraje.

A 32 cosses dans le nord est, est Kalinger, forteresse d'Indoupot.

A 14 cosses dans le nord, est Dianpour, fort à Paharsingue.

A 27 cosses dans le s. s. e. est Ata [*Hutta*], ville aux Marates.

A 28 cosses dans le N. O. est Djansy [*Jhansi*], ville aux Marates.

A 38 cosses N. E. on trouve près du Gemna, Calpy, forteresse qui étoit autrefois au Mogol, et qui aujourd'hui est aux Marates.

A 12 cosses de Calpy, sur le chemin d'Agra, est Djalone [*Jalaun*], ville aux Marates.

A 10 cosses de là est Djogon mohonpour [*Jagamanpur*], au raja Somorcha.

A 13 cosses de Bindes [*Bhind*], sur le chemin d'Agra, est Bah, grande ville au raja Badoria.

A 12 cosses de Bah est Fateabad [*Fatehbad*], ville aux Marates.

A 10 cosses de Fateabad est Agra.

Ourtcha, ville au raja Sawantsingue, est à 25 cosses dans le N. O. de Choterpour, éloignée de 4 cosses de Djansy.

A 7 cosses à l'ouest de Djansy est Dettia [*Datia*], grande forteresse au raja Sawantsingue.

A 3 cosses de Choterpour est Soura [*Sohra*], village où l'on fabrique des fusils.

Première Route de Choterpour a Patna.

1759

5 Février. — Nous partimes de Choterpour et fumes camper à Hama, petit village à 2 cosses, beau chemin, point de vivres, petite tope..... cosses 2

6. — Séjour.

Campé à Garimabara [*Bari* ?], où il y a deux villages séparés par un étang ; on y trouve le nécessaire pour les animaux, beau chemin.. 3

8. — Passé plusieurs petites aldées, et quelques nalas, traversé Serinagor, et campé au delà dans un mauvais endroit..... 6

Laissé Sedjary, Basyte [*Sijari, Busora*], petits villages ; arrivé à Mohoba, ville d'Indoupot, et cédée aux Marates ; campé sous des arbres. On trouve ici des vivres, fourage en abondance, de beaux étangs..... 5

10, 11, 12. — Séjour.

13. — Fait beaucoup de tours et détours, laissé Bidjenagor [*Bijanagar*], village ; pris la route de Siounra, peu frayée par les voitures, traversé beaucoup de nalas et campé à Ratoly, où l'on trouve du fourage..... 5

14. — Passé plusieurs petits villages, beaucoup de nalas secs, et campé à Kaddy [*Kaddi*],

A reporter..... 21

Report..... 21

où l'on trouve du fourage ; étang..... 7

15. — Mauvais chemins, beaucoup de nalas. Campé à Seiounra [*Seondah*], grand bourg où l'on trouve le nécessaire ; étangs, puits..... 5

Une cosse avant Seiounra nous passames à gué la rivière Keene qui se jette dans le Gemna. Cette rivière est large dans le tems des débordemens, et fait un passage très difficile dans les tems secs à cause des rochers.....

16. — Séjour.

17. — Beau chemin ; laissé cinq ou six petits villages. Arrivé à Attara, grande aldée dépendante de Comarsingue, parent d'Indoupot. Campé près d'un étang ; puits, topes..... 8

18. — Passé Torra, Badoza [*Tûra, Bhadosa*], petits villages ; auprès du dernier est la rivière Baga [*Baghin Nadi*], où il y a peu d'eau ; la descente est rude. Passé ensuite Calianpour [*Kalianpur*], village et arrivé à Gonra [*Gonda*], aldée où l'on trouve le nécessaire pour les animaux, chemin très beau jusqu'à Badoza, ensuite très mauvais, beaucoup de nalas ; campé sous une tope, puits. Cet endroit appartient à Rehim Kham, Patane au service d'Indoupot 6

19. — Passé Baherseope, Tchaterconte, villages, chemin très mauvais, beaucoup de nalas secs, passé à gué la rivière Paesonny [*Pysunni Nadi*] qui est auprès de Terban [*Tirhauan*], grand bourg à Rehim Kham, Patane. Campé entre la rivière et le bourg..... 6

20. — Séjour.

21. — Passé Kola, Koa, Bahoury, Ba-

A reporter..... 53

Report. . . 53

grury [*Bhauri, Bhagrui*], villages, chemin très mauvais, beaucoup de nalas. Passé auprès de Bagrery une petite rivière où il y a peu d'eau, mais dont les bords sont escarpés. Campé tout auprès dans un endroit où il y a quelques arbres 6

22. — Séjour.

23. — A la sortie du camp on passe par un endroit élevé et très pierreux ; passé Orpourra, Bandy, Pahary, Ramnagor, villages. Arrivé à Attona, aldée ; campé tout auprès, chemin très mauvais..... 7

24. — Passé un grand nalas ; laissé Surahonde, Ahery [*Akroura*], villages ; arrivé à Mahou [*Mohewa* ?] grand village sur le Gemna dépendant d'Indoupot, chemins assez beaux. 4

25 et 26. — Employés à passer le Gemna en batteaux. Cette rivière est large et pleine de roches en cet endroit. Il y a aussi beaucoup de sables sur les bords. Nous campames sous une tope près d'un village nommé Maysa..

27. — Traversé beaucoup de jongols ou terres incultes ; laissé Canaille, village aux Marates ; passé une petite rivière dessêchée ; laissé Campa Tchittepour [*Chitarpur*], Akelkiseray [*Suraje-Akil*], Baouguera, Bagranpour, villages dépendant d'Eléabad ; arrivé à Amelia, village ; campé sous une tope près d'un petit étang..... 9

28. — Laissé Ketia, Chobada, Rajeora, Raimabad [*Rahimabad*] ; passé une petite rivière dessêchée qu'on nomme Sasourkadry ; traversé la ville neuve d'Eléabad et campé au delà

A reporter..... 79

Report. . . 79

sous une belle tope à gauche, à 1 cosse du Gange, et 1/2 cosse du Gemna auprès de l'étang Nealray..... 10

Mars. — Les 1er, 2, 3, 4 furent employés à passer le Gange qui, dans cet endroit est très large, très sabloneux.

5. — Nous fimes une cosse et campames au dessous de Djousy [*Jhusi*], village..... 1

6. — Fait 7 cosses, chemins très beaux, laissé Anakt kiserai, Datkiserai [*Dhanki Sarai* ?], passé Seydabad [*Saidâbâd*], grand village, et campé au delà sous une tope près d'un étang 7

Passé Biramolkiserai, Heuria [*Baramal ki Sarai, Handia*], aldées, Miagonge, Barade [*Baraut*], Djagdikiserai [*Sarai Jagdis*] et Gopigonge [*Gopiganj*], aldées, chemins assez beaux ; campé au delà du dernier endroit sous une petite tope. Cet endroit dépend de Bénarès..... 10

Passé Lalkinkiserai, Aoumotkiserai [*Ahumal ki Sarai*], Saedkinskiserai, Tioury, Baboukiserai [*Tiouri, Sarai Bâbû*], aldées ; arrivé à Tamachabad, petit village ; campé auprès d'un bel étang, sous une tope..... 9

9. — Passé par Mizra Morad kiserai, Sahahabad [*Shahabad*], Mirouady [*Marûa Dih*], villages ; passé par le dehors de Benarès et campé au delà le long du Gange ; beau chemin 11

10, 11, 12. — Employés à passer le Gange..

13. — Passé le village Baterpour [*Bahadarpur*] et campé sous une tope le long du Gange. 1

A reporter..... 128

Report. . . 128

Séjour forcé jusqu'au 24.

24. — Passé Deleypour, Mogolkiserai [*Mogul Sarai*], Djagdis, Tchandel [*Chandauli*], petits villages, et arrivé à Seydraya [*Surinha*], grand bourg. Campé sous une tope près d'un étang..... 9

25. — Passé Marinagor [*Mandrajpur* ?], ensuite la rivière Carumnassa ; passé Cajoura [*Khajura*], aldée ; beaucoup de landes ; passé la petite rivière Dergaoty [*Dugainti*], et arrivé à Saonte [*Sawant*], petite aldée, chemins mauvais..... 7

Le Carumnassa sépare les terres de Bénarès des dépendances de Patna, c'est à dire de Bojepour, pays qui paroit mauvais du côté où nous sommes vers les montagnes, mais en aprochant du Gange, il devient beau et très fertile ; il produit toutes sortes de grains. Le Bodjepour appartient au raja Tchaterdary dépendant de celui de Patna. Sous lui sont plusieurs zemindars, entr'autres Palouandsingue qui prend la qualité de raja, et qui paroit avoir le plus de pouvoir. Les montagnes nous restent à 4 cosses sur la droite.

26. — Laissé Mountha, Mohony, Phakerabad, aldées. Campé près d'Arbertha [*Umirtha* ?], petit village sous une tope assez près de Dergaoty que nous avons prolongé ; les montagnes restent à 3 cosses..... 9

27, 28. — Séjour forcé pour les équipages.

29. — Passé par Djehanabad [*Jahânâbâd*], ville ruinée, Sankary, Badshanagor, Oursirgondje, petites aldées ; laissé à gauche l'aldée

A reporter..... 153

Report. . . 153

Kourmotte ; passé une petite rivière qu'on nomme Gouderorson, où il n'y a presque point d'eau. Laissé Bambaor [*Bamhûr*] ; passé par Polouangonge, Kampour, Fatekiserai, et arrivé à Sasteran [*Sasaram*], petite ville qui ne paroit pas peuplée. Il y a deux étangs, au milieu de l'un desquels est le tombeau de Cher Shah [*Sher Shâh*], empereur mogol. Cette ville est presque au pied des montagnes qui, à deux cosses de là, s'éloignent dans le bord ; campé sous une tope..... 9

30. — Passé plusieurs petits villages. Arrivé à Ambraor, village sur le bord du Saone. Campé sous une tope, chemin assez beau dans l'est..... 10

31. — Passé le Saone à gué. Cette rivière a dans cet endroit près d'une cosse de largeur ; elle est très difficile pour les voitures à cause des sables. A peu de distance de son embouchure, elle n'est pas si large à beaucoup près. Passé Daoudnagor et campé à Samsernagor [*Shamshernagor*] sous une tope. Cet endroit est un des parganas dépendants de Patna, et qui appartient à un nommé Amotkham [*Ahmad khân*] Patane. Daoudnagor est un endroit considérable pour le commerce. Presque tous les marchands qui partent de Bengale pour le haut pays passent par là..... 5

1er *Avril.* — Séjour.

2. — Laissé à droite Palida [*Pelasi* ?], passé par Harewell [*Arwal*], grande aldée ; arrivé à Mohobelipour [*Mohobulpur*], grande aldée ; campé au delà sous une tope, beau chemin.. 10

A reporter..... 187

Report. . . 187

3. — Laissé Kainkiserai, Danapour ; passé par Seydabad, Norospour, petite aldée ; campé à Phoulwary [*Pulwari*], beau pays, mais ruiné. 14

4. — Arrivé sur les 9 heures du matin à Patna. 4

Distance de Choterpour à Patna par cette route. ..... cosses 205

Patna, comme l'on sait est fameux par le salpètre, l'ophium dont le pays abonde. On tire beaucoup de toiles et de grosses broderies, des chites, etc. ; on y fait beaucoup d'eau [de]rose, mais point d'attars. Dans les mois de mars et avril, on peut, comme un sibarite, coucher sur un lit de deux cent mille roses. Il faut 2.000 roses pour faire une bouteille de très bonne eau de rose ; les roses sont petites.

Retour de Patna a Choterpour

20. — Nous arrivames à Baterpour [*Bahadarpur*] vis à vis de Bénarès dans le même endroit d'où nous étions partis le 24 mars..... Cosses 77

21. — Au lieu de passer le Gange, nous le prolongeames, laissant Ramnagar à droite, et fumes camper un peu au dessus de Mirzapour, le petit village ruiné sur le bord du Gange.. 3

22. — Nous arrivames à Tchenargor [*Chunargarh*], ville sur le bord du Gange, où est la forteresse dont j'ai déjà parlé ; nous campames en deça, après avoir passé un grand nalas sec..... 8

Il y a dans cette ville un beau derga très bien

A reporter..... 88

Report. . . 88

entretenu. J'ai vu dans les cours de ce derga des tables de pierres grises d'une longueur et d'une largeur extraordinaires.

23. — Nous passames le défilé au bas de la forteresse, ensuite Barmnagondje, aldée, et fumes camper à Somotspour [*Shamspur* ?], petite aldée sur le Gange, où il y a beaucoup de voleurs..... 2

24. — Séjour.

25. — Campé à Sindonia [*Sindhaura*], petite aldée..... 2

26. — Passé par des chemins très mauvais ; campé à 1 cosse du grand Mirzapour..... 6

27. — Arrivé au grand Mirzapour sur le bord du Gange, ville considérable par les convois de marchandises qui y passent..... 1

28, 29, 30 ; 1^er^, 2, 3, 4, 5 Mai. — Séjour.

6. — Après avoir expédié M. Dangereux, nous partimes de Mirzapour, en nous approchant des montagnes. Nous laissames sur la droite Bondebarsone [*Kantit Bindachun* ?], où il y a une maison du raja, Bikermadjitte [*Bikramajit*], et une pagode célèbre. Nous fumes camper à Sirpour, village ; chemins très mauvais..... 3

Laissé plusieurs petites aldées et Bidjepour [*Bijapur*] sur la gauche, ville considérable où il y a un fort au raja ci-dessus nommé ; campé à Bassaura [*Baisra*], petit village ; beau chemin 5

8. — Passé par Houssengonge [*Hasanganj*] ; laissé à gauche Boumnin [*Buhmni*], et campé à Ounchadé [*Unchadi*], grande aldée ; chemin

A reporter..... 107

Report..... 107

assez beau..... 7

9. — Séjour.

10. — Passé Lotia, Carragor, Batoly [*Bahtoli*], Mamoly, petites aldées ; passé le Taonse, rivière qui a peu d'eau et beaucoup de vases ; campé au delà près d'un village nommé Baequerour ; chemin assez mauvais..... 5

11. — Passé Cacaroma, Mahy, Comoury, où il y a un petit fort de terre ; campé à Kaœty ; chemin assez beau..... 6

12. — Passé Brakaran [*Bahrawan*], Kotia, Kanty [*Kanti*], Barha [*Barah*], Tekeria, petites aldées ; campé sur une tope à Gadjapour près d'un étang..... 6

13. — Passé Sonaon, Oatinguy [*Utanghi*], aldées ; arrivé à Gorarepour [*Seorajpur*], grand bourg très peuplé. Le pays est extrêmement couvert ; beau chemin..... 3

14. — Passé Baripour, aldée, campé à Ledowa [*Ledur* ?], autre aldée dans les montagnes 4

En sortant de Gorarepour, nous passames trois nalas, et le gate qui n'est pas haut, mais très pierreux. C'est le passage de la montagne qui est peu de chose ; lorsqu'on est en haut, on trouve le chemin assez beau, mais on a de la peine à trouver de l'eau. De Gorarepour, il y a un autre passage du côté de Partapour [*Partabpur*], fort sur le Gemna que nous jugeames à propos de laisser sur la droite ; ce pays est du Baguelkante.

15. — Passé par Morka [*Murka*], Gadawa, villages ; chemins difficiles à travers des ro-

A reporter..... 138

Report..... 138

ches, mais qui descend insensiblement jusqu'à Pataya, village du Bondelkonte sur le Gemna, où nous campames. Cet endroit est de la dépendance d'Indoupot..... 4

16. — Séjour.

17. — Passé Betary [*Bhitari*], Barbouty ; arrivé à Attawa ; chemin assez beau..... 5

De là suivant la route que nous avions déjà faite, nous nous sommes rendus le 28 mai à Choterpour 66

Distance de Patna à Choterpour par cette route, cosses communes..... 213

Seconde Route de Choterpour a Patna.

1760

28 Février. — Nous partimes de Choterpour, faisant l'est sud-est, et fumes camper à Gatora [*Gotewra*], petite aldée..... Cosses 1

Nous passames Bordjepour, Basary [*Brijpur, Bassari*], Kanouagonge [*Kudowaganj* ?], aldées ; campé tout auprès ; chemins assez beaux, presque toujours à travers des bois taillis ; on trouve quelques nalas qui ne sont pas rudes..... 6

1er Mars. — Passé Deogaon, Gauragaon, Kichourgonge [*Kissoreganj*] ; un peu après on voit la montagne où étoit la forteresse de Monniagar qui n'existe plus. Au pied de cette montagne, sur une élévation détachée, est Radjghir [*Rajgarh*], maison au raja Indou-

A reporter..... 7

Report. . . 7

pot, au bas de laquelle est une aldée ; nous y campames sous quelques arbres..... 5

2. — Nous fimes 1 cosse dans l'est en prolongeant la montagne Monniagar, qu'on laisse à droite. Arrivé sur le bord de la rivière Keene qui se jette dans le Gemna, et qui, dans cet endroit, coule au nord-est à deux portées de fusil du passage sur la droite, est Raepoura [*Raipora*], ville dépendante d'Indoupot, aussi considérable que Choterpour. On passe la rivière à gué. Ce passage est très difficile, tant à cause de la largeur de la rivière ,que par raport aux roches et pierres détachées dont ce lit est semé. Toutes ces pierres sont d'un marbre jaspé. Je suis bien tenté de croire que cette rivière Keene est la même que celle qui est nommée le Shind sur la carte de M. Danville, mais dont le cours seroit mal posé, car le Keene se jette dans le Gemna. Qui que ce soit ne m'a paru connoitre aucune rivière qui fut nommée Shind. Cette rivière passée, nous fimes encore une cosse en la prolongeant dans le n.-e., et nous fumes camper près d'un étang au delà d'un petit village nommé Mandera [*Murari*?]. On y trouve le nécessaire. Ce chemin conduit à la forteresse Kalindjer 2

3. — Séjour.

4. — Après une petite cosse nous arrivames auprès des Gates, ou passages de montagnes. On pourroit dire que cet endroit est celui de la fable, où les Géans entassèrent montagnes sur montagnes ; ce pays n'est que roches. La nature y offre un spectacle qui

A reporter..... 14

34

Report. . . 14

mérite assurément l'attention d'un physicien. Tout excite la curiosité, mais le plaisir qu'on a n'est pas sans effroi. C'est dans un autre genre ce que sont les bois de sondries ? de Bengale. La première montagne n'est pas difficile ; elle peut avoir 360 pieds de haut ; après quoi on fait pour le moins 1 cosse sur des roches plates de sorte que le chemin est assez beau. D'entre les roches sortent quantité d'arbres ou bois taillis. On arrive après bien des détours au pied de la seconde montagne qui est escarpée, surtout vers le haut. Elle peut avoir 900 pieds perpendiculaires ; le passage est très rude. Lorsqu'on est en haut, on voit un pays plat, très beau, des plaines superbes et dans le lointain des montagnes qui sont surmontées de plusieurs autres, à ce qu'on prétend. Nous fimes encore 1 cosse assez forte, et fumes camper auprès d'un étang, où nous séjournames le 5 pour donner le tems aux équipages de joindre. Assez près de cet étang est un village nommé Manoarial [*Manor*]. 3

Depuis le pied des montagnes jusqu'aux sommets, on voit quantité de lits de torrents creusés dans les roches ; on voit aussi des précipices affreux où ces torrents se jettent dans le tems des pluyes. Il y en a de très larges, ce qui doit former des chûtes d'eau ou cataractes aussi belles qu'on puisse voir, surtout dans un endroit que j'ai remarqué, où le vent et l'eau ayant déraciné les arbres, et culbuté avec eux une partie des roches ont formé comme des degrés pour recevoir l'eau

A reporter..... 17

Report. . . 17

en tombant, ce qui continue pendant plus de 400 pieds de profondeur. Il y a, à ce qu'on m'assure, sous ces cascades, de petites chambres taillées dans le roc, où le raja vient quelquefois prendre le frais. A l'estime, le terrein où nous étions campés est plus élevé que Radjeghir d'environ 1.200 pieds. La vue se répand sur un très beau pays, dont une partie est du Bondelkante, et l'autre de Baguelkante. Il renferme Panna, Rivan, Soaol, et plusieurs autres endroits considérables appartenant à divers rajas. Il est d'une grande étendue. Nous avons compté environ 70 cosses en le traversant, d'un gate à l'autre, de l'ouest à l'est mais il s'étend beaucoup plus nord et sud.

Toutes ces montagnes et précipices dont j'ai parlé sont couverts d'arbres de diverses espèces qu'on ne trouve pas dans le bas pays, ce qui donne beaucoup de gomme odoriférante. Un botaniste trouveroit de quoi s'occuper par la diversité des plantes, dont ces endroits sont couverts.

5. — Séjour.

6. — Nous fumes camper à Panna, ville d'importance à Indoupot, où il y a beaucoup de marchands. Cet endroit est renommé par la mine de diamants qui commence à 1/2 cosse de la ville dans l'est, qui, depuis bien des années, fournit les diamants qu'on croit à la côte et dans le Bengale, venir de Golconde. Panna est au bas d'une petite montagne.... 1

7. — Séjour.

8. — Après avoir passé Djanouara [*Jam-*

A reporter..... 18

Report..... 18

war], petite aldée, beaucoup de nalas pierreux, nous arrivames à Kankarai, ville d'Indoupot, aussi grande et aussi marchande que Choterpour. Nous campames sous quelques arbres autour d'un étang..... 4

9. — Passé une petite rivière tout auprès de Kankarai ; laissé Daouri, Honnata, Donooria [*Daori, Henote, Dewra*], Momeria, villages ; campé à Bilsaon, aldée..... 4

10. — Laissé Ysaon, Oumery, Gangouria [*Umeri, Gangwera*], petits villages ; passé par Nagaond, aldée, au bord de laquelle est une petite rivière, difficile à cause des pierres. Elle est à 4 cosses de Bilsaon ; c'est où finit le Bondelkante et commence le Baguelkante. On trouve ensuite Jeonra, aldée dépendante des Marates et du raja Pertipal, plus loin Balia, Calpoura [*Lalpur*], après quoi nous arrivames à Soaol, ville qui paroit avoir été considérable, et qui appartient tant aux Marates qu'à Pertipal Raja. Tout auprès est la petite rivière Satinaye qui est profonde ; beau chemin.... 9

11. — Séjour.

12. — Laissé Gagonra, aldée ; passé la rivière Taonse auprès de Sareya [*Sarai* ?], village ; campé à Rampoury, village dépendant d'Adjetsingue Raja..... 9

13. — Après avoir passé quelques petites aldées, nous arrivames à Rivan, [*Rewah*] grande ville qui a été très peuplée ; aujourd'hui elle est ruinée. C'est où demeure le raja Adjetsingue. Auprès de cette ville est la rivière Gogra [*Gogur*], où il y a beaucoup de pierres ; un

A reporter..... 44

Report..... 44

peu plus bas le passage est assez aisé..... 8

14, 15. — Séjour.

16. — Passé quelques petites aldées et campé dans un endroit nommé Kara, où l'on trouve le nécessaire pour les animaux..... 7

17. — Campé à Danmani, aldée dépendante d'Adjetsingue mais entre les mains d'un zémindar révolté..... 8

Tout le pays appartenant au raja Adjetsingue paroit très fertile ; cependant ce raja m'a paru ruiné par la mauvaise conduite des personnes qui dépendent de lui.

18. — Nous trouvames tant sur la droite que sur la gauche, plusieurs villages, entr'autres Atoua, Pahary, où il y a un fort. Après quoi nous passames la petite rivière Betechiny, où il y a peu d'eau ; passé Mounderia, village, et arrivé à Maugondje [*Mauganj*], près d'un bois au milieu duquel est Maho [*Mau*], ville, où réside Bidjesingue, parent d'Adjetsingue... 4

19. — Passé à Sonderpoura, Pankapoura, Baouty Tchouana [*Bouli Chauhanna*], à Katkary, [*Khatkari*] village où l'on trouve des vivres et fourages en abondance ; campé près d'un étang, chemin très difficile à cause de nalas pierreux qu'il faut traverser..... 5

20. — Passé Berhaha [*Burhya*], village, ensuite la rivière Tchamounna [*Chani nulla* ?], très difficile à cause des rochers. Campé à l'étang Bensery, chemin très difficile..... 7

21. — Fait trois cosses en traversant un chemin plein de roches, et couvert de bois taillis ; arrivé au bord de la montagne ou haut du

A reporter..... 83

Report. . . 83

gate, d'où la vue s'étend très loin sur tout le plat pays. Ce passage qu'on nomme Bady Gaty peut avoir 1.200 pieds de haut. Il est beaucoup plus difficile et plus escarpé que celui qui est entre Chaterpour et Panna. Heureusement, nous n'avions qu'a descendre. Au bas de la montagne le pays dépend de Soudjaotdola... 3

22. — Séjour.

23. — Passé quelques nalas secs, ensuite une petite rivière qu'on nomme Bilome, très pierreuse. Campé sur l'autre bord à Gagondje, aldée. 4

24. — Passé Dalgonge [*Lalganj* ?], grande aldée, Bamby [*Bami*], village ; campé en plaine près d'un étang..... 6

25. — Fait trois cosses ; passé le second gate, ou la seconde descente qui n'est presque rien ; passé une petite rivière pleine de roches ; fait ensuite trois cosses et campé au grand Mirzapour sur le bord du Gange..... 6

7 Avril. — Du grand Mirzapour, prenant le chemin par Tchenargor, Baterpour, etc., nous sommes arrivés à Sasseram le 7 avril..... 56

8. — Nous avons cotoyé la montagne pendant une cosse, après quoi, prenant dans le nord par des terres labourées, nous nous sommes rendus à Radjepour, [*Rajipur*] petit village où étoit Palouandsingue..... 7

13. — Nous en sommes partis, passé Arrieregonge [*Harihargan*j], endroit assez peuplé sur les bords du Saone, passé le Saone, et campé à Daoudnagor..... 4

De Daoudnagor [[*Daudnagar*], en suivant la

A reporter..... 169

Report..... 169

route que nous avions faite l'année dernière, nous sommes arrivés devant Patna le 18 avril 1760..... 30

Distance de Choterpour à Patna par cette route ..... cosses 199

Route faite par M. Dangereux,

envoyé à Pondichery, parti du grand Mirzapour le 6 mai 1759 [1].

1759

Dimanche 6 Mai. — Fait sept cosses zemindars (ces cosses zemindars sont au moins le double des cosses mesurées). Deux cosses après Mirzapour, mauvais chemin, montagnes pierreuses, une cosse de montagnes ; le reste du chemin passable ; trois nalas pierreux et difficiles ..... Cosses communes. 14

7. — Séjour à Lallegonge [*Lalganj*].

8. — De Lallgonge à Katra sept cosses zemindars ; trois nalas ; un impraticable aux charettes, le reste du chemin passable..... 14

9. — De Katra à Katkary sept cosses zemindars, une demi cosse après Katra une grande et haute montagne pierreuse, chemin impraticable pour les voitures et très difficile pour les animaux, le reste du chemin difficile. Il y a plusieurs nalas pierreux, le chemin dans un

A reporter..... 28

1. *L'identification des noms de lieux, indiqués en cet itinéraire, a été faite d'après la grande carte de l'*India and adjacent countries, *publié à Calcutta en* 1908, *sous la direction du colonel Burrard.*

Report..... 28

bois qui commence à Katra et se termine à Katkary ; demi cosse après Katra un choqui. 14

10. — A Laour fait sept cosses zemindars. Le chemin de Katkara à Laour n'est impraticable aux voitures que dans un nalas qui se se trouve 1 cosse après Kalkary, le reste du chemin passable, difficile cependant, n'étant pas fréquenté par les voitures ; huit nalas..... 14

11. — A Raepoura [*Raipur*], huit cosses zemindars, plat pays, chemin passable, nalas sans pierres qu'on peut accommoder..... 16

12. — A Reivan [*Rewa*], trois cosses zemindars, beau chemin. Reivan est une grande et riche ville appartenant à un raja sous la dépendance de Soudjaotdola..... 6

13. — Séjour à Reivan.

14. — A Amorpatan [*Amarpat*], 8 cosses zemindars, plat pays ; 4 cosses après Reivan dans les bois. On trouve plusieurs nalas difficiles ; cependant on pourroit les passer par le moyen des beldars (terrassiers)..... 16

15. — A Badinpour [*Badanpour*], six cosses zemindars. Trois cosses après Amorpatam, une montagne pierreuse qui ne finit qu'à Badinpour, chemin impraticable aux voitures, difficile pour les chameaux..... 12

16. — A Bandjary [*Brinjuri*] 8 cosses zemindars, pays plat, plusieurs nalas..... 16

17. — A Moronara [*Murwara* ?] sept cosses zemindars, presque tous bois, beaucoup de nalas, cinq très difficiles..... 14

18. — A Belary [*Bilheri*] 3 cosses zemindars, pays plat, chemin rude, plusieurs nalas,

A reporter..... 136

Report. . . 136

trois très difficiles..... 6

19. — A Kouan [*Kuru*] cinq cosses zemindars, chemin passable dans les bois ; 2 cosses après Belary une petite rivière, plusieurs nalas. 10

20. — A Gosselpour 5 cosses zemindars, pays plat, plusieurs nalas, une rivière 1 cosse 1/2 après Kouan appellée Arine [*Hivan*], où l'on trouve des melons excellents..... 10

21. — A Girare [*Gurha* ?], grande ville aux Patanes, six cosses zemindars, pays plat, moitié bois, plusieurs nalas, 1 petite rivière... 12

22. — A Chirapauret 5 cosses zemindars ; une cosse après Girare le Naroada, chemin dans les montagnes pierreux, très mauvais, trois choquis..... 10

23. — A Derima [*Dhuma* ?] 5 cosses zemindars, chemins dans les montagnes et bois pierreux fort mauvais, très peu d'eau ; un choqui à Derima..... 10

24. — A Laknadone [*Lakhnadon*], ville patane, 4 cosses zemindars, chemin pierreux, en partie dans les montagnes, un choqui..... 8

25. — A Tchapara [*Chupara*] 4 cosses zemindars, chemin pierreux dans les montagnes et bois, quelques nalas, une petite rivière à 1 cosse 1/2 de Laknadone..... 8

26. — A Nazira [*Nugjhir* ?], 4 cosses zemindars, chemin moitié plat, quelques petites montagnes, plusieurs nalas..... 8

27. — A Maregan [*Mohghaon*], cinq cosses zemindars, plat pays, plus de nalas..... 10

28. — A Landaor 4 cosses zemindars, che-

A reporter. , . 228

Report.. . .	228
min dans les bois partie plat, quelques petites montagnes, un choqui.....	8
29. — A Domgretal [*Dongartal*], 3 cosses zemindars, chemin dans les bois, partie plat, quelques petites montagnes, un choqui.....	6
30. — A Kamtek [*Kamptec*] 4 cosses zemindars, chemin dans les bois, pays plat en partie, quelques petites montagnes, plusieurs nalas...	8
31. — A Naguepour [*Nagpur*], 9 cosses ordinaires, pays plat, beau chemin, trois cosses avant Naguepour une rivière nommée Naguenaue [*Nag nadi*]. Cette ville est une des plus belles de l'Indoustan et très riche. Elles est capitale des états de Djanoudjy, chef marate. Roupsader joulat, riche saokar, y réside.....	9
1er Juin. — Séjour à Naguepour.	
2. — Id.	
3. — Id.	
4. — A Béar [*Bhawapur ?*].....	10
5. — A Konaly.	10
6. — A Taligan	10
7. — A Karindja	8
8. — A Scondghan [*Segaon ?*] (1).....	11
9. — A Amraly	9
10. — A Panegham, ville maure de la dépendance de Nizam Aly 2.....	10
11. — A Mery [*Mardi*], ville de Nizamaly..	7
12. — A Bareghan, ville marate de Djanoudjy (3).....	10
A reporter.....	344

1. Cette ville appartient à Ragouta, quoi qu'englobée dans le pays de Djanoudjy.
2. *Frère de Salabet jing, soubab du Décan.*
3. *Raja des Marates de Nagpour.*

Report.. . .	344
13. — A Mahor, ville maure de Nizam Aly; Ramporchat [*Râmpursâd*], riche saokar y réside	16
14. — Séjour à Mahor [*Mahur*].	
15. — Id.	
16. — Id.	
17. — A Mamar (à) Salabetjingue[1].....	7
18. — A Langapour (à) Bazirao (*Badgi rao*)[2]	12
19. — A Jokote (à) Salabetjingue.....	8
20. — A Kalkally [*Karkheli*]	10
21. — A Kondelvary, grande ville à Bazirao ; 2 cosses avant Kondelvary, une rivière nommée Gondaoly [*Godavery*].....	5
22. — A Dibloule (à) Bazirao.....	12
23. — A Aingan (à) Bazirao.....	10
Ce jour fait deux cosses de plus, égaré.	
24. — A Balky [*Bhalki*], grande ville, au raja d'Emnabad [*Humnabad*].....	14
25. — A Emnabad, grande ville.....	10
26. — Séjour.	
27. — Achomorchery, au raja ci dessus....	10
28. — A Mirgonde, grande ville à Salabetdjingue, ruinée	7
29. — Séjour.	
30. — A Arky (à) Salabetjingue.....	7
1er Juillet. — A Gourmotgalle [*Gulbarga ?*] (à) Nizamaly	9
2. — Séjour.	
3. — A Ourgour [*Utkur*]	8
4. — A Arnachita	12
A reporter.....	501

1. *Soubab du Décan.*
2. *Pechoua ou premier ministre des Marates de Pouna.*

	Report. . .	501
5.	— A Pondour, passé le Krikna [*Kistna*].	9
6.	— A Kanoulle [*Karnoul*], grande ville où il y a des tombeaux superbes, passé une rivière.	16
7.	— A Mirchour	8
8.	— A Soulmady	8
9.	— A Chiroual [*Sirvel ?*] ; deux cosses après Chiroual, l'Indéal, grande ville.....	7
10.	— A Changelmary [*Chyagalamari*]. ..	12
11.	— A Cyipete	12
12.	— A Karpa [*Cudappah?*] 5 cosses ; le même jour trois cosses de plus à Bragrapelle [*Bankerapitta ?*] province d'Arcate.....	8
13.	— A Rachouty [*Rayachoti*], ville marate, (à) Bazirao.....	12
14.	— Après 10 cosses Saronar Kaupette, une cosse et demie après Katkara.....	11 1/2
15.	— A Wagrapel [*Wadalwalapalli*].....	10
16.	— A Kotelpette [*Putulapattu*].....	10
17.	— A Lallapette.....	12
18.	— A Arcate [*Arcot*].....	3
19.	— A Chetoupot [*Chitput*]	13
20.	— A Gingy	6
21.	— Séjour.	
22.	— A Valdaour	12
23.	— A Pondichery.....	3
		673 1/2

TABLE D'EXPLICATIONS

A

ALIGOHOR.— Veut dire haute naissance, race illustre, c'est le nom que portoit le Chazada, fils aîné d'Alemguir second, devenu empereur sous le nom de Chahalem.

AFGHANS. — Patanes. On prétend que ce nom qui veut dire hurlant, leur a été donné dans le principe, par ce que les peuples habitans des montagnes au nord de l'Indoustan, faisoient dans leurs incursions des cris épouvantables.

ARGY. — Requête, suplique.

ARSBEGUY. — Maître des requêtes, officier à qui on les remet pour être présentées.

ALDÉE. — Village, bourg.

ARKARAS. — Espion. Le métier d'espion n'est point déshonorant parmi les Indiens, Maures ou Gentils. La surintendance des arkaras est une charge. Les arkaras servent souvent les deux partis opposés ; c'est à qui les payera le mieux, on se contente de les renvoyer ; il y a des cas, cependant, où ils sont très maltraités.

ACHERFY. — Roupie d'or ; il y en a de 14 r. de 16 et même de 18. Celles-ci sont fort anciennes et valent jusqu'à 45 l.

ANKACHE. — Gros crochet de fer qui sert à conduire les éléphans.

B

BAZARAS. — Voitures ou carosses d'eau dans le Gange. Il y en a de très beaux et grands ; ils vont à la voile et à la rame ; on en fait depuis peu à quille, ce qui les rend plus surs.

BALADGIRAO. — Ministre, ou plutôt usurpateur du gouvernement marate de Pouna ; son nom est Baladgi Bazirao Nana, fils de Tininadji Pandet, brame marate puissamment riche. Baladji Bazirao Nana étant divan du roi des Marates, fit tant par ses intrigues qu'il s'empara du gouvernement après avoir fait enfermer dans Satara le prince et ses enfans ; dès lors fut formée la grande division des Marates du Bérar sous Ragotdjy et Djanoudjy princes qui sont véritablement du sang royal.

Baladjy Bazirao a eu trois fils : Savadjy Bazirao, Sadouba et Ragouba, autrement dit Ragounatrao.

Savadgy Bazirao, à la mort de son père, a pris le gouvernement des Marates de Pouna ; Sadouba a marché du côté de Delhy ; on ne sait trop ce qu'il est devenu.

Savady Bazirao a eu deux fils : Madererao et Narainrao ; Ragouba n'a point eu d'enfans.

Après la mort de Savadjy Bazirao, Madererao a pris le gouvernement des Marates de Pouna et Ragouba a adopté Narainrao pour son fils.

Madererao étant mort sans enfans, Narainrao a succédé ; il a été assassiné par Ragouba, son père adoptif, qui s'est emparé du gouvernement ; mais la famille outrée de l'assassinat qu'il avoit commis, a su gagner les principaux chefs de l'armée qui ont forcé Ragouba à fuir et ont placé à la tête du gouvernement Sevadjy Madererao, enfant dont est accouchée la femme de Narainrao peu de tems après la mort de son mari. Celui qui a le plus contribué à

cette révolution est Sakaram Bapou qui étoit divan de Narainrao ; l'enfant n'étant pas d'âge à gouverner, on a établi une régence à la tête de laquelle est la mère de l'enfant, Sakaram Bapou, etc.

BÉGOME. — Nom qu'on donne dans les familles distinguées à la femme légitime.

BOCKCHIS. — Veut dire proprement celui qui donne par faveur, par grâce ; c'est le nom sous lequel on qualifie ordinairement le général ou le généralissime, parce que c'est de lui que dépend la paye des troupes ; tous les nababs ont leur bockchis, c'est celui qui commande les troupes ; le généralissime des troupes impériales est qualifié de mir bockchis, parce qu'il est en même tems trésorier de l'armée.

BÉNARES. — « C'est la ville de l'Inde qui m'a paru le plus approcher de nos villes d'Europe. Presque toutes les maisons sont bâties en pierres de taille et à plusieurs étages, mais les rues sont très étroites, les voitures n'y peuvent passer ; c'est à Benarès qu'est le centre de la gentilité, aussi l'endroit est privilégié, et respecté de toutes les puissances, même des Mahométans ; de là on peut juger que Benarès est très riche ; c'est la demeure de quantité de saokars ou banquiers, qui, souvent tiennent en dépôt la fortune de quantité de seigneurs et particuliers qui font passer leurs biens à Bénarès pour les mettre en sûreté ; on y fait des toiles blanches comme bassetas, mahmoudys, beaucoup d'étoffes de soye à fleurs or et argent. Les burnis ou voiles pour les femmes les plus riches se tirent de Bénarès. On y voit une assez belle mosquée bâtie, dit-on pour Aureng Zeib sur laquelle s'élevent deux tours d'où l'on découvre tout le pays ; les Gentils y vont indifféremment avec les Mahométans pour leurs cérémonies de religion ; d'un côté l'on adore

Brimha, Visnhou, Sieb [1], de l'autre on invoque Mahomet.

C'est à Benarès autrement dit Coshi qu'est établie l'université des Brâmes, du moins la plus renommée, car on peut dire qu'il y en a une aussi à Conjivaram dans le Carnatek pour les Brâmes et docteurs gentils de la prequ'isle ; on les nomme Pandet, Gosseyns, on s'adresse à ces universités lorsqu'il y a quelque dispute entre les castes.

De tout ce que j'ai vu écrit [2], et de tout ce que j'ai pu savoir de quelques Brâmes qui m'ont paru savans, l'idée la plus juste qu'on doive se former de la religion des gentils, me paroit être que selon ses fondateurs :

Il n'y a qu'un seul Dieu éternel, tout puissant, connoissant toutes choses et présent partout ; la prescience de Dieu est admise sur toutes choses, excepté sur les actions des êtres créés libres, mais l'homme n'a pas plutôt formé une pensée que Dieu en est instruit.

Brimh, ou Brumh est la première expression de la divinité qui, d'ailleurs a beaucoup d'autres noms. C'est une impiété que de vouloir représenter Brimh par aucune figure quelconque, si ce n'est peut être celle de l'univers entier, visible et non-visible ; encore par là ne peut-on prétendre représenter sa figure puisqu'il est immateriel, mais on peut dire Brimh est là, autant dans chaque partie quelque petite qu'elle soit, que dans le tout. Quant à ses attributs, on peut les figurer de la manière que l'on

1. *On reconnaîtra sans peine sous ces noms les noms actuels de Brahma, Vischnou et Siva. Cette déformation de l'orthographe d'un siècle à l'autre, même et surtout pour les noms propres, n'est pas une des moindres difficultés à la compréhension rapide des anciens textes. Les lecteurs qui voudront se rendre un compte exact de la théologie exposée en cet article pourront se reporter à l'ouvrage de l'abbé Dubois, composé il y a cent ans et qui, à très peu de modifications près, représente encore très exactement la théologie actuelle de l'Inde.*

2. En Anglois par les Mrs. Hollsvell et Davis.

croira la plus propre pour les faire concevoir, cette figuration des attributs est même nécessaire pour s'accommoder à la faiblesse de l'esprit humain.

Les 3 premiers attributs de Brimh ou Brumh sont :

Sagesse de Dieu, *Brimha*, ou *Brumha* (puissance créative Dieu créateur) ;

Bonté de Dieu, *Bisheu*, ou *Bvishnou* (puissance conservatrice, Dieu conservateur).

Justice de Dieu, Shieb, ou Shibah (puissance destructive, Dieu destructeur).

Ce qu'on pourroit dire former une espèce de trinité.

Ces trois attributs sont personnifiés dans la création, ils ont chacun bien d'autres noms sous lesquels ils sont adorés, ils passent pour les trois premiers êtres créés, mais allégoriquement, n'étant que des attributs de Dieu même.

Brimh voulant des êtres qui partageassent sa gloire, avoit depuis des siècles innombrables, créé des anges par sa toute puissance ; êtres supérieurs purs et sans tache, mais libres, par conséquent pouvant faire le mal ; ils devoient soumission et obéissance aux trois premiers êtres : Brimha, Bisheu, et Shibah.

Des milliers de siècles revolus, partie des anges se révolterent, ils furent punis, privés de la gloire de Brimh, et précipités dans « *letterith* » ou *Ouderah (enfer*, ou abime) les gentils en ont plus de 8 de diverses espèces, il ne paroit pas qu'il y ait chez les gentils d'enfer véritablement éternel. L'enfer selon eux est un lieu de souffrance qui ne doit exister que jusqu'à la consommation des siècles, la fin de toutes choses créées, ou rien n'existera que ce qui doit être absorbé dans la divinité.

Après bien des milliers d'années, Brimh se laissa fléchir ; à la prière des trois premiers êtres créés (c'est à dire sa sagesse, sa bonté et sa justice) et à la prière des anges qui étoient restés fidèles, il consentit de recevoir

en grace les anges rebèles qui, après certaines épreuves mériteroient leur pardon, ce qui a donné lieu à la création du monde, ou plutôt des mondes visibles et invisibles. Les gentils connoissent les sept planettes, ils ont aussi les sept cieux, les sept jours de la semaine.

Il paroit que leurs livres d'histoire font mention d'un *Nou* de qui les Indiens sont suposés descendre, quant aux corps ; ce ne peut être que Noé, mais ce n'est qu'à la 3e révolution du monde, ou commencement du quatrième Jogue qu'ils nomment arljogue (âge de pollution) qui avoit été précédé de trois autres jogues ; le *Sutch* ou *satjogue*, âge de vérité qui a duré plusieurs millions d'années pendant lesquelles les trois quarts au moins des anges rebêles, excepté les principaux qu'ils nomment *Moises ou Shaboun*, se sont maintenus comme ils devoient dans l'état de penitence qui leur étoit imposée, et dont beaucoup sont rentrés en grace.

Le *tirtajogue*, âge où l'on fait entendre que la 3e partie des anges rebêles n'a pas voulu profiter de l'état de pénitence où on les avoit mis, et qui a duré plus d'un million d'années.

Le *Doparjogue*, âge qui a duré environ cent mille ans, où la moitié des anges rébèles, s'est soustrait à la pénitence imposée.

Le *Caljogue*, âge actuel qui ne doit durer que la moitié du dernier, si dépravé qu'il n'y a que très peu des anges rebèles qui profiteront de leur état de pénitence.

Ces divisions en jogues paroissent ne devoir leur existence qu'à l'imagination des Brâmes ; leurs divers commentaires ne s'accordent point du tout sur la durée des périodes.

Il faut que, selon les Brâmes, à chacun des jogues, la race humaine ait été détruite et renouvellée, sans dire de quelle manière, puisque les habitans de Caljogue, selon eux viennent de Nou ou Noé. Par là on peut dire qu'ils

ont connoissance du déluge. Quant aux deux premières révolutions, les détails paroissent ignorés entièrement.

Quoiqu'il en soit, on ne peut s'empêcher de remarquer la ressemblance qui se trouve quelquefois entre leur créance et celle qu'ont eû ou ont encore les autres nations.

L'idée de Dieu qui comprend une trinité ;

La création des Anges,

Leur punition,

La création du monde. Sur quoi un Brâme instruit dira que son système est bien plus que le nôtre, analogue à la misericorde et à la justice de Dieu, par le raport qu'a sa Création avec le salut des anges rebèles. Dieu ayant vu la révolte d'une partie des anges que sa justice a été forcée de punir. Comment veut on suposer qu'il ait voulu créer des mondes, et produire pour les peuples une race humaine sujette encore à la révolte, puisqu'elle est libre, n'ayant d'autre raport avec les anges rébèles que par le mal que ceux-ci peuvent lui faire ? Ce seroit se plaire à faire des malheureux : ce qui répugne à la bonté divine ; au lieu que dans mon système, dit le Brâme, la création des mondes n'a eu lieu que pour donner aux anges rébèles l'occasion et les moyens de regagner l'etat heureux duquel ils étoient déchus, ce qui est vraiment digne de la misériсorde et de la justice de Dieu. Autre ressemblance.

Les 4 Jogues qui ont raport au système de l'âge d'or ; L'âge d'argent, celui d'airain et celui de fer.

Noé, ou le Déluge.

Notre genèse nous met dans le cas de n'être pas surpris de trouver dans la croyance des Indiens originaires, quelques ressemblances imparfaites avec ce que nous croyons nous mêmes, puisque nous disons qu'ils descendent de Cham fils de Noé, ils en conviennent eux mêmes, en ajoutant que c'est par Hind, fils de Cham ; du moins il

n'est question dans leurs livres d'histoires et rien de plus naturel, qu'au défaut d'écritures, l'histoire de la création se soit conservée par tradition de pere en fils, avec quelque ressemblance ; mais ce qui doit nous surprendre, c'est que les Brâmes savans soutiennent, que la religion juive et la mahométane fondée sur Moyse, et les prophètes, ne sont que des hérésies de leur religion. On voit dans leurs livres, dans le commencement du caljogue, qu'un fils d'un certain Raja Cham ayant apostasié de la religion des hindous, qui étoit alors généralement suivie dans toute la terre, avoit été chassé par son père, et qu'ayant pris la route de l'occident, il s'étoit établi dans un pays nommé Mogod où il fonda la religion des juifs, quelques uns prétendent trouver en cela, un raport avec Abraham et son père Tharé. Ce qui, au reste, peut absolument se faire, sans blesser notre religion. Ce seroit la vocation d'Abraham, autre ressemblance de plus.

Brimha, Bvishnou et Shieb furent employés à la création de l'univers ; comme les trois ne sont que des attributs de Brimh (Dieu), il est constant que les Brâmes entendent que la création ne s'est faite que par la seule volonté et toute puissance de Dieu ; il paroit même, dans les premiers commentaires de leur livre sacré dont je parlerai ci après, que, quoique les attributs personnifiés soient employés comme acteurs, la formation se fait par des *fiat* avec autant de simplicité et de majesté, que dans la Genèse ; mais les mêmes commentateurs jugeant qu'une création aussi simple ne pouvoit être sensible au peuple, et avoir sur lui l'effet qu'ils en désiroient, ont cru devoir entrer dans des explications, dans des détails, où introduisant sur la scène quantité de nouveaux acteurs (qui dans le fond ne sont que d'autres attributs personnifiés, derivés les uns des autres, figurés souvent par des animaux, comme la raison fille de la sagesse, la force, la prudence, le bien, le mal, la vertu, le vice, la peur, la for-

tune, l'amour, la haine, etc.), ils sont venus à bout de présenter à l'esprit du peuple, dans la création et ses suites, de véritables farces auxquelles, faute d'explications, il a ajouté une foi implicite ; dans la suite des tems cela a donné à de nouveaux commentateurs occasion de produire comme vérités des histoires les plus absurdes, les plus obscènes que l'imagination puisse enfanter, et le tout uniquement pour cimenter les fondemens de l'autorité des Brâmes par la superstition et l'ignorance du peuple. Qu'on demande ce que tout cela signifie ? Les principaux indiens, les rajas qui sont instruits se mettent à rire, les plus raisonnables et les plus sages des Brâmes répondent gravement, que le tout n'est qu'allégories, dont il faut bien amuser les esprits faibles pour les contenir dans le devoir.

Au reste, fourberies des Brâmes à part ; il n'est pas moins vrai que la religion des Indiens originaires, est pure dans son principe, sans mélange de ce que nous nommons idôlatrie. Dans tous les pays du monde, l'idolâtrie n'est venue que par la captivité et l'ambition démesurée de ceux qui étoient chargés de ce qui regarde la religion. Celle des Indiens représente un seul Brimh (Dieu) éternel, tout puissant, présent partout, à qui il a plu dans la plénitude des siècles de créer les Debtahs (anges) pour participer à sa gloire ; les anges se révoltent, Brimh les punit, au bout d'un certain tems, il a pitié d'eux, et se sert de ses trois attributs pour créer l'univers, la terre, l'homme, tous les animaux connus ou inconnus, et procure par là aux anges coupables les moyens d'expier leur crime, de se purifier, de subir de nouvelles épreuves par lesquelles ils pussent mériter de regagner l'état heureux qu'ils avoient perdu.

Les expiations, les purifications se font par une transmigration des coupables, dans les corps de divers animaux, parmi lesquels la vache comme l'animal le plus précieux,

est pour ainsi dire, la sortie pour entrer immédiatement dans le corps de l'homme où l'on doit subir les épreuves.

Brimh a donné à tous les animaux les cinq sens, mais à l'homme, il a donné en sus un sentiment intérieur, la raison, par laquelle il connoit le bien et le mal.

Si dans l'état d'épreuve, l'âme déjà déchargée de crime, par les expiations et purifications qui ont précédé, a vêcu sans en commettre de nouveaux, c'est à dire, si elle a réglé sa conduite sur ce que sa raison et sa conscience lui ont dicté ; si, en adorant Brimh, elle s'est assez détachée d'elle-même, pour n'être guidée que par amour pour ses beautés, reconnoissance pour ses faveurs, admiration de sa toute puissance, sans qu'aucun motif personnel se soit fait sentir, alors en quittant le corps mortel dont elle est enveloppée, elle sera absorbée dans l'essence divine pour jouir de l'état glorieux qu'elle possédoit avant sa chute.

Si elle a fait beaucoup de bien et peu de mal, quand ce ne seroit que celui d'adorer Brimh en vue de sa propre salut, elle jouira dans les cieux pendant un certain tems de la recompense qu'auront mérité ses bonnes actions, après quoi, elle retournera sur la terre pour expier le mal qu'elle aura fait et se purifier entièrement.

Si elle n'a fait que du mal, elle sera précipitée dans les enfers pour un tems proportionné à la grandeur de ses crimes, après quoi, il lui sera permis d'errer dans le monde pour animer de nouveaux corps par lesquels elle puisse recommencer son état d'expiation, de purification et d'épreuves.

Pendant les trois premiers jogues dont j'ai parlé qui entre eux selon les Indiens, renferment plusieurs millions d'années, tout s'est passé de manière que le bien l'a emporté sur le mal : mais sur la fin du troisième, les chefs des anges rebèles plus endurcis que jamais, ayant entièrement corrompu les habitans de la terre, les crimes ont

monté si haut que Brimh a cru devoir détruire son ouvrage par une révolution (c'est sans doute notre déluge universel dont les Indiens veulent parler). Ils comptent aujourd'hui près de 5.000 ans depuis cette époque ; alors parut Nou (Noé) le seul des êtres raisonnables dans l'état d'épreuve qui meritât d'être conservé ; les Indiens reconnoissent en descendre. Il y avoit certainement dans Noé ,vase d'élection, de quoi former une race de saints si tout lui avoit appartenu, mais maheureusement ce n'étoit pas lui qui animoit les corps qu'il formoit, ils étoient aussitôt envahis, ainsi que ceux que formoient ses fils et petits fils, par les Anges coupables, esprits pervers, endurcis, le rebut, le *Caput mortuum* pour ainsi dire de toute la troupe angélique, qui, après avoir passé par le creuset de trois jogues d'expiations, de purifications et d'épreuves, avoit déjà envoyé au ciel sa partie la plus pure. Sur quoi, on remarque en passant, que par la métempsycose on explique assez bien pourquoi un honnête homme aura pour fils, un très mauvais sujet, ce qu'on voit tous les jours, quoique naturellement le caractère du fils devroit tenir de celui du père ; il est vrai qu'on peut répondre aux Brâmes que le tout n'est que par hazard qui dépend beaucoup de la fidélité, ou infidélité des femmes. On pourroit même ajouter, ce qui ne leur plairoit pas, que c'est probablement pour se mettre à couvert du soupçon à cet égard, qu'ils ont inventé la métempsycose. Quoiqu'il en soit, la progéniture de Noé devint, même avant sa mort, si méchante par les efforts que les chefs des anges rébèles firent pour l'endurcir dans le crime que Brimha, Bishen et Shibah, c'est à dire la sagesse, la bonté et la justice de Brimh cédant aux prières des anges fidèles, se portèrent à faire passer sur la terre, un ange pour mettre par écrit et dicter aux mortels, les conditions de leur salut, dans l'espérance qu'ayant devant les yeux, le livre sacré contenant tous les devoirs moraux, ils seroient

plus en état de résister aux tentations des chefs rébèles qui les persécutoient nuit et jour.

Ce fut sous le nom de Brama que parut l'envoyé de Brimh du tems même de Nou, qu'on nomme plus communément *Manou* (le grand Nou). Quelques Indiens de la presqu'isle prétendent même, que ce fut à Manou que Brama remit la traduction en sanscrit du livre intitulé Bheda (science) qu'il avoit écrit dans la langue des anges sous la dictée de Brimha, lequel livre fut perdu quelque tems après, et ensuite retrouvé, du moins en parties détachées qui furent réunies en un corps, mais divisé en quatre parties et commenté par divers. J'ai vu peu de Brâmes s'accorder sur les noms ; c'est le commentaire qu'on nomme dans le Bengale, et dans tout l'Indoustan *Tcharta Bhedas* (les quatre Bhedas). Dans le Dekan et aux côtes, ou pour mieux dire dans la presqu'isle, il est nommé Bhedang de *Bhed* science, et *Ang* corps, et c'est ce que nous nommons improprement Vedam.

Le Bhedang de la côte n'étant que le recueil des 4 Bhedas a dû être dans le principe, avant le travail des commentateurs, la même chose que le Tcharta Bheda du Bengale où ce livre n'est pas connu aujourdhui sous le nom de Bhedang, si ce n'est par quelques Brâmes et autres Indiens instruits des dogmes et cérémonies religieuses des gentils de la presqu'isle, qui différent en quelques points des dogmes et cérémonies établies dans le Bengale et l'Indoustan ; en effet, la gentilité de l'Inde, est divisée en deux grandes sectes depuis que les Brâmes de la presqu'isle, ceux de l'Indoustan et du Bengale se sont avisés de faire commentaires sur commentaires, sans se consulter. Ces différences roulent principalement sur les noms et les figures des divers attributs de la divinité, les emblêmes des passions, des facultés de l'esprit ; sur les fêtes, les jeûnes, les pénitences, les purifications. Le seul point essentiel sur lequel les deux sectes

different selon M. Dow, auteur anglois, est en ce que les sectateurs du Bhedang prétendent que ce qui anime tous les êtres vivans, est une émanation de la grande âme de l'univers qui n'est autre que la divinité ; au lieu que les sectateurs du Tcharta Bheda Shaster, ne pouvant admettre que Brimh soit assujetti aux affections et passions humaines ou qu'il puisse avoir aucun penchant au mal, soutiennent qu'il y a une autre âme, un autre principe de vie qu'ils nomment *Djive Atima*, un élément plus subtile encore que l'Akash que nous nommons matière subtile, lequel s'est joint à toute matière créée, a l'homme, aux animaux, et même aux plantes avec cette différence que le Djive Atima qui anime l'homme, a un sixieme sens qui n'est autre que la conscience, sentiment intérieur qui comprend la mémoire, la réflexion, la raison, perception, facultés qu'il doit à son organisation plus fine, plus deliée, que les autres animaux ne possèdent qu'en partie et dans un dégré très inférieur. Par consequent le Djive Atima selon ces sectateurs, ne doit être que cet élément si pur dont les anges furent composés, mais dont l'action n'étant point gênée par un corps aussi matériel que celui de l'homme, doit être plus forte et dépendre de facultés plus variées, plus étendues que ce que nous connoissons dans l'homme. Ce Djive Atima ou âme vitale est nécessairement matériel puisqu'on lui donne les qualités des autres élemens, nombre, quantité, détension, divisibilité, contraction etc. Malgré cela, la secte dans le Bengale et l'Indoustan convient avec les sectateurs du Bhedang, qu'à la mort après les expiations et les épreuves, il sera absorbé dans la grande âme de la nature qui n'est autre que Brimh (Dieu).

Les 4 Bhedas du Bhedang sont :

Rang Bhedas (sience de dévination) contient astronomie, astrologie, philosophie naturelle, récit étendu de la création, de la matière et formation du monde.

Cheam Bheda, science de piété, dévotion, contient les devoirs moraux et religieux.

Joudger Bheda, science des cérémonies et coutumes religieuses contient les jeûnes, les fêtes, purifications, pélerinages, prières, sacrifices, etc.

Obatarbah Bheda, science de l'etre bon, ou de la divinité contient la théologie et philosophie métaphysique. Ce commentaire est très étendu.

Le Tcharta Bheda Shaster du Bengale contient les mêmes Bhedas, ou sciences quant aux principes, mais commenté autrement ; on les a tellement augmentés dans le Bengale que du Tcharta Bhedas (quatre sciences) on en a fait l'attars Bhedas Shaster (commentaire de dix-huit sciences).

Il est bon de remarquer que le 4e Bheda, ou l'obatar Bah, a été selon les Brâmes, rejetté de leur croyance, à ce que dit M. Dow, ce qui demande explication.

J'avois bien oui dire que depuis que des Brâmes gagnés, sans doute, par Mahomet, ou ses émissaires, lui avoient révélé quelques mystères dont il a abusé pour établir sa religion, certain livre traitant de l'essence divine ne paroissoit plus parmi les premiers Brâmes ; les Gentils ignorans ajoutoient même que Brama étoit descendu du ciel pour le retirer ; cependant, il est très vrai qu'il existe, il existait du moins du tems de Feizy, sous le règne du grand Mogol Akbar, car on assure qu'il fut instruit des mystères les plus cachés ; mais c'est le livre contenant particulièrement le mystère de la religion qu'il leur est absolument défendu de traduire ou d'expliquer à qui que ce soit, et qu'ils suposent ne pouvoir plus lire. Il se peut très bien faire, il est vrai, que depuis l'origine de l'obatar Bah, la langue sanscrite ait changé beaucoup, même pour la forme des caractères, et que dans cette quantité de Shasters, ou commentaires qu'il y a eu, on ait travaillé seulement sur les trois 1ers Bhedas qu'on

aura mis dans un sanscrite nouveau, laissant par respect l'obatar Bah Bheda dans son ancien langage qui sera par la suite des tems devenu tout à fait hors d'usage. En conséquence on doit croire qu'il y a très peu de Brâmes qui puissent le lire ; c'est précisément à quoi les grands Brâmes ont voulu parvenir, pour que les mystères ne fussent pas aussi exposés à être révélés qu'ils avoient été ; mais ce livre aujourd'hui ne fait pas moins partie des livres sacrés des Gentils, il est avec les Shasters dans les mains de bien des Brâmes qui ne peuvent l'entendre ni même le lire ; mais sa clef est, je ne doute pas, dans celles de quelques Brâmes docteurs, choisis dépositaires de ce qu'il y a de plus mystérieux dans cette religion ; d'un autre côté, il se peut faire que beaucoup de Brâmes, soit pour éviter les questions, soit parce qu'ils n'en savent pas plus, prétendent que ce que l'on attribue à ce livre n'est, dans le vrai, qu'une allégorie pour faire connoitre que ce qui regarde l'essence de la divinité, sa manière d'opérer, est au dessus de la pénétration des hommes.

C'est dans ces Bhedas qu'on trouve la distribution des Gentils en quatre principalles castes, et dont chacune a quantité de sous-divisions.

Les Gentils ont un Code de Loix dans le livre qu'ils nomment *Neashaster*, la punition de tous les crimes y est portée ; les Brâmes y sont assujettis comme les autres castes ; mais le respect, la crainte qu'on a pour eux font que dans l'occasion, ils trouvent moyen de s'y soustraire.

Il y a, comme j'ai déjà dit, plusieurs enfers ; cependant quelques philosophes brâmes, esprits forts, non-mystérieux sans doute, prétendent qu'il n'y a véritablement d'autre enfer que le reproche de sa propre conscience, et que l'enfer n'a été inventé que pour contenir le peuple dans le devoir, par la crainte du châtiment.

M. Dow parle d'un certain Brâme philosophe nommé

Gontam, auteur du Shaster Meardisen (exhibition de la vérité), et donne la traduction de quelques passages de son livre qui est immense, c'est le livre favori des philosophes Gentils dans le Bengale, et toutes les provinces du nord de l'Inde ; mais il est rejetté par les sectateurs du Bhedang, l'auteur raisonne à *posteriori*, il considère l'état présent de la nature, les facultés intellectuelles d'où il tire ses conséquences pour remonter aux principes.

Je me souviens d'avoir quelquefois entendu parler d'un Gontam ancien philosophe indien ; mais je le prenois, comme ceux qui m'en parloient (c'étoient des Européens) pour le nom que les Indiens avoient donné à Pitagore qu'on sait avoir été dans l'Inde, et dont ils avoient les ouvrages ; il n'y a, cependant, aucune ressemblance entre les deux noms et toutes réflexions faites, il me paroit bien plus naturel de croire que c'est Pytagore qui, voyageant pour s'instruire, et étant dans l'Inde, aura pris de Gontam et des Brâmes les plus savans, tout ce qu'il aura cru convenable aux dogmes qu'il vouloit établir. Quoiqu'il en soit, on reconnoit dans ce livre toute l'ancienne métaphysique inintelligible, je veux dire de nos écoles. En lisant cette traduction abrégée de M. Dow, où il est question de substance, de tems, d'espace, d'atômes, de matière subtile, d'une autre plus subtile encore, d'etres, de raison, d'accidents, de priorité, de postériorité, etc. je m'imaginais être encore en philosophie parlant beaucoup sur des matières que je ne comprenois guères ; « Les atômes de la « matière subtile », dit Gontam, « infiniment petits, sont « invisibles et éternels. Dieu ne peut faire les atômes, ni « les annéantir par l'amour qu'il leur porte, et la nécessité « de leur existence ; mais à tous égards ils servent à ce « qui peut lui faire plaisir. » Quant aux principaux objets de la physique, son raisonnement est assez semblable à celui de nos philosophes modernes, excepté sur l'anatomie dont les Gentils ne peuvent avoir aucune connois-

sance exacte, la religion leur défendant de toucher des corps morts ; il réfute l'opinion des athées, et celles de ceux qui donnent tout au hazard. Le hazard, dit Gontam, « n'a qu'une existence momentanée, étant alternative-« ment créé et annéanti dans des tems infiniment petits. « Ce que nous nommons hasard n'est que l'effet des « causes que nous ne pouvons pas appercevoir ».

Je ne crois pas que dans tout ce que je viens de dire, il y ait rien d'où on puisse conclure que la religion des Indiens originaires n'est que pure idôlatrie ; elle ne reconnoit qu'un être suprême avec ses attributs qui sont adorés sous diverses emblêmes ou figures. Les seules, même qui appartiennent véritablement aux principes de cette religion, sont celles de Brimha, Bishen et Shibah. Dira-t-on qu'adorer les attributs de Dieu sous de pareilles figures est idolâtrie ? Mais pourquoi n'accorderions nous pas aux Indiens ce que nous nous permettons à nous-mêmes ? N'adorions nous pas le saint Esprit sous la figure d'une colombe ? Que la toute puissance de Dieu soit représenté par un éléphant, le plus fort des animaux, par un homme ayant quatre têtes, huit bras, qu'y a t-il de si choquant ? On peut même dire que l'homme, l'éléphant, sont plus analogues que la colombe à ce que l'on veut représenter à l'esprit ; n'adorons nous pas la seconde personne de la Trinité sous la figure du pain, qui n'est plus pain, mais véritablement le corps de Notre Seigneur, ce qui certainement, est bien plus incompréhensible que de dire un homme qui a huit bras, quatre têtes, ou bien un élephant désigne la force, la toute puissance d'un Etre suprême, à qui rien n'est caché ? mais dira-t-on, la vraie signification de ces figures multipliées à l'infin, sous des formes indécentes, accompagnées d'histoires les plus obscènes, n'est plus aujourd'hui dans l'esprit des peuples qui, ayant perdu le sens des emblèmes, y ont substitué l'existence réelle d'autant de divinités qu'ils adorent

sous les formes les plus hydeuses ; je le veux bien, et voici ce que j'en conclus, c'est que la religion des Gentils dans l'Inde, n'est pas une idôlatrie, et que les Indiens non instruits n'en sont pas moins idôlatres, mais leur nombre n'est pas aussi grand qu'on le pense.

Les ministres de notre sainte religion sont assurément très attentifs à instruire les peuples, et à prévenir toutes fausses interprétations. Malgré cela, qu'un Brâme, je supose, se trouve par hazard dans une chaumière de paysan, de quelque province reculée de la France ; que par curiosité, il demande au paysan : Mon ami, combien avez vous de Dieu [sic] dans votre religion ? — Monsieur, il n'y a qu'un Dieu, répondra machinalement le paysan ; Et combien de personnes reconnoissez vous en Dieu ? Trois, dira le paysan, le Père, le Fils et le Saint Esprit.

Le Père est-il Dieu ? Oui.

Le Fils est-il Dieu ? Oui.

Le S. Esprit est-il Dieu ? Oui.

Voilà donc trois Dieux, dira le Brâme ; mais vraiment oui, répondra le paysan, en se grattant la tête, et paroissant raisonner en lui-même.

Que le Brâme demande à la femme, n'adorez vous pas Jesus Christ, fils de la Vierge Marie ? Oui, répondra la Paysanne ; et la Sainte Vierge est-ce que vous ne l'adorez pas aussi ? Mais vraiment oui, dira la bonne femme, est-ce que la mère ne vaut pas bien son fils ?

Le Brâme seroit-il en droit de conclure de ces réponses qu'il y a de l'idolâtrie dans notre Religion ? Non, sans doute. Il n'y a pas, je crois, faute d'instruction, mais à coup sûr faute de conception, ou de mémoire de la part de ces bons paysans sur ce qu'ils auront pu entendre dire à leur curé. Dans l'Inde, c'est bien pire, à la vérité, l'instruction on peut dire, ajoute encore à la foiblesse de l'esprit humain ; ou pour mieux dire l'idolâtrie qui paroit n'est due qu'à l'ambition des Brâmes qui, n'étant pas

idôlatres eux-mêmes, puisqu'ils savent de quoi il est question, sont bien plus coupables que le peuple, par l'erreur criminelle dans laquelle ils se plaisent à l'entretenir, avec toutes les histoires abominables qu'ils ont forgées, en multipliant les figures des attributs ; cet aveuglement est la pierre angulaire de leur autorité qui les met à portée de s'enrichir, et de vivre délicieusement aux dépens des créatures qui leur sont soumises. J'ai dit quelque part que leur habillement de cérémonies, celui surtout avec lequel ils doivent se présenter le plus décemment devant leurs idoles, étoit un simple morceau de toile autour des reins, le reste du corps nu, mais orné de leurs bijoux. Si la prière doit se faire avec ferveur et enthousiasme, le morceau de toile tombe, en un mot la prière la plus agréable à la divinité, celle qui est le plutôt exaucée doit se faire étant tout nu. Pourquoi cette institution ? Elle ne vient que du libertinage des Brâmes qui ont la charge des temples, ou pagodes, dont la partie la plus intérieure (dérobée aux yeux des curieux, n'étant éclairée que par la foible lumière d'une seule lampe) est souvent visitée par les femmes, les filles du peuple qui ont des vœux à accomplir, des prières, des offrandes à faire. Je me souviens que parmi bien des lettres que j'étois quelquefois obligé d'intercepter dans la dernière guerre, j'en trouvai une qui me surprit beaucoup ; c'étoit une femme du Bengale qui ecrivoit à son mari qui étoit allé du côté de Dehly, qu'elle l'attendoit avec la plus grande impatience, que son retour ne pouvoit tarder ayant, pour l'obtenir, prié dans la pagode toute nue ; la conséquence est qu'elle a dû passer par les mains de quelques jeunes Brâmes qui auront voulu la sanctifier.

On pourroit pousser le raisonnement bien plus loin que j'en ai fait, pour justifier les Indiens de l'idolâtrie dont on les accuse.

Ils adorent Brimh (Dieu) et ses attributs sous les

figures de Brimha, Bhisen et Shibah, Dieu créateur, Conservateur, et Destructeur ; Brimh a mille noms sous lesquels il est adoré. Jusques là, il n'y a certainement pas d'Idolâtrie. Mais, dit-on, les Indiens ont de plus une prodigieuse quantité de divinités sous diverses figures qu'ils adorent ; la fortune, la renommée, le bien, le mal, la paix, la guerre, l'amour, la haine, le courage, la peur, la vertu, le vice, la honte, la pudeur, la prudence, le soleil, la lune, etc., etc., sont autant d'objets personnifiés et divinisés dans leur culte qui, d'ailleurs, fait horreur par les imfamies, les obscénités dont leur mithologie est remplie.

A cela l'on peut répondre qu'il est très faux que les Indiens ayent aucune autre divinité que l'Etre Suprême de tous les objets ci-dessus nommés, il n'y en a pas un qui, dans leur mithologie, ne remonte à cet etre par emblêmes ou symbôle mystique : exemple.

La Bonté de Brimh est représentée sous la figure d'une femme nommée Perhitty, ou l'amour aux 3 attributs de l'etre suprême ; Brimha, Bishen, et Shieb ; comme femme de Brimha elle se nomme Sursitty mère de la sagesse ; — Giandah mère de la raison, elle a bien d'autres noms qui, tous, ont leur signiffication ; comme femme de Bishen, ou Bvishnou, elle se nomme Latchemy mère de la fortune, etc.; comme femme de Shibah, on la nomme Dourgah, vertu, bien ; comme Shibah (Dieu destructeur) représente quelquefois le mal qui arrive, en joignant le bien et le mal ensemble ; la mithologie fait entendre que l'un ne peut être sans l'autre.

En effet, le bien n'existe que par opposition au mal et *vice versâ*. La Dourgah se trouve aussi mère de l'amour sous le nom de Maya ; mère de courage sous le nom de Bassany ; la politique sous le nom de Granych et plusieurs autres ; la renommée sous le nom de Kartith et autres, sont encore des enfans de Shibah, ou Shieb, qui n'est qu'un attribut de la divinité.

Sous l'emblême du soleil et de la lune, l'etre suprême est adoré comme souverain dispensateur du feu qui vivifie tout, de la lumière, ainsi du reste.

Quant à ce que nous taxons dans leur mithologie d'imaginations ridicules, d'infamies, d'obscénités grossières, le tout est entièrement dû à l'esprit pervers et corrompu des Brâmes commentateurs ; mais puisque la curiosité nous porte à approfondir et examiner rigoureusement la religion des Indiens Gentils, qu'il leur soit aussi permis de s'instruire de la nôtre. La Bible qui contient l'ancien et le nouveau testament, est le fondement de notre religion ; tous les livres qui y sont, sont orthodoxes ; qu'on la traduise en sanscrit, ou autre langue indienne pour être soumise à l'examen de quelques docteurs de l'université de Benarès. Je demande ce que diront les Brâmes docteurs, en lisant l'Apocalypse, certains passages des prophètes, et surtout le Cantique des Cantiques, il me semble qu'ils pourroient bien rétorquer l'argument sur ce que nous prenons pour imaginations folles, ridicules, pour obscénités, dans leur religion ; mais leur dirai-je, vous êtes dans l'erreur, il ne faut pas prendre à la lettre tout ce que vous lisez là, il faut tout prendre dans un sens mystique ; ce sont des types, des emblêmes, allégories ; oui ! me diront-ils, soit, nous voilà d'accord ; prenez aussi dans un sens mystique ce qui vous choque si fort dans notre mithologie. »

BAZARD. — Marché ; il y en a plus ou moins dans chaque ville ; c'est par les bazards que les armées dans l'Inde subsistent, et c'est en quoi on a lieu de remarquer un ordre, des règlemens bien observés pendant que tous les autres points essentiels d'un campement sont négligés. Le général de l'armée a son bazard à la tête duquel est un *kotoual* ou prévôt ; chaque commandant ou chef particulier a aussi son bazard avec un kotoual subordonné à celui du général ; tous les bazards sont bien alignés ; on

n'y voit pas cette confusion qui règne dans le camp où les hommes, femmes, éléphants, chameaux, chevaux, bœufs, etc., tout est mêlé d'une manière à ne pas se reconnoître : désordre qui se trouve augmenté par la quantité de piquets et la longueur des cordes [1] qui se croisent, servant à attacher les chevaux et autres animaux. Les kotouals s'entendent tous avec les marchands de grains et autres pourvoyeurs qui, ayant des bœufs, des chameaux, vont de côtés et d'autres et portent au camp les provisions nécessaires ; ce à quoi contribue beaucoup la fertilité des terres. Chaque bazard a son pavillon.

BARAWAR. — Surintendant du sérail ; kistaraga.

BATTE. — Nourriture ; subsistance journalière en argent.

BIGA. — *Mesure agraire variable, ordinairement les* 5/8 *d'un acre.*

C

CHAZADA. — Ou Patchazada, fils de roi ou empereur.

CHOTORSEWAR. — Courrier sur dromadaire. Le dromadaire va toujours au grand trot. Dans les armées des

1. Les chevaux placés sans alignement ont, à droite et à gauche, une corde attachée au licol et de l'autre bout fixée en terre par un piquet ; de plus ils ont à chaque pied de derrière une corde de trois à quatre toises attachée au-dessus du sabot, fixée en terre par de forts piquets. En les fixant, on a soin de tirer à soy le pied du cheval de manière qu'il ait à peu près l'extension qu'il prend lorsqu'il veut courir. Cette position gênante doit naturellement affaiblir ses reins, mais le cheval est assujetti. Les Indiens prétendent d'ailleurs que cette position forcée le rend plus souple et plus propre à la course.

puissances de l'Inde, les chotorsewars servent d'aides de camp ; ils sont porteurs d'ordres, soutenant la fatigue des courses beaucoup mieux que les cavaliers ; les vrais aides de camp sont néanmoins nombre de courtisans qui s'attachent et se vouent par serment au service du prince, général ou commandant.

CHOTE. — Droit du quart qu'ont les Marates sur les produits des terres du Mogol.

CAZANAS. — Le trésor, la caisse. Il a été un tems où il entroit au trésor du Grand Mogol environ cinquante courours de roupies par an, ce qui fait douze cent cinquante millions et la levée des revenus montoit bien au delà du double de cette somme.

COSSE. — Mesure de chemin. Il y en a de diverses grandeurs. Les Européens, toutes les fois qu'ils marchent ont des gens qui, au moyen de cordes mesurent le chemin qu'on fait ; on réduit le tout en cosses qu'on nomme *djeriby*, cosse mesurée ou royale, elle est de cent *tinnabs* ; chaque tinnab de 4 *gaises* ; la gaise est d'environ trente pouces, ce qui feroit 2.000 pas géométriques pour la cosse djeriby, c'est la cosse la plus juste. Il y en a qu'on nomme *zemindars*, qui sont de plus de 4.000 pas ; il y en a aussi de communes qui sont au dessous de 2.000 pas, sans être égales entre elles.

CHALE. — Tissu de laine très fine qui peut avoir deux aulnes et demie à trois aulnes de long sur une aulne un quart de large. On en fait de toutes couleurs ; c'est avec quoi on se couvre dans le temps froid. Il y en a de divers prix, mais le commun du peuple n'a pas le moyen de payer les plus grosses. Les plus belles chales sont celles qu'on nomme *tomy* ; elles sont faites de duvet de castor ou d'agneau nouveau né. On fait des mouchoirs de chales pour se couvrir la tête seulement, ou mettre autour du col. C'est du Thibet qu'on tire les laines dont on fait les

châles. On en fait aussi des pièces de diverses longueurs unies et à fleurs. Presque toutes les châles viennent de Cachemire où elles se fabriquent, où le castor est multiplié, et dont les marchands tirent les laines pures du Thibet.

CALLERS. — Habitans des bois dans le sud de la presqu'isle, le Carnatek, le Tanjaour, etc. ; leurs chefs se nomment *paléagards.* Les callers sont les voleurs les plus adroits qu'on connoisse ; du moins ils passent pour tels. J'en ai vu cependant, dans l'Indoustan, qui, je crois, ne leur cèdent en rien.

CERKAR. — Veut dire proprement ce qui appartient particulièrement à la maison du prince ou du seigneur, nabab ou autre ; mais il veut dire aussi province. L'empire se divise en soubahs, vice-royautés ; les soubahs en cerkars, provinces ; les cerkars en parganas, élections.

CAÏTOK, KAÏTOK, CAÏTOQUE. — Fusil à mèche.

COTOUAL. — Chef de la police dans un gouvernement indigène.

D

DJAGUIR. — Est une terre que l'empereur donne à vie, pour laquelle on ne paye aucune redevance ; c'est un fief seigneurial accordé pour l'entretien d'un officier qui est obligé de servir le prince dans ses armées et qui retourne au domaine à la mort du possesseur ; c'est du moins ce qui devroit être, mais on voit souvent les djaguirs passer de père en fils sans que le prince en sache rien ; cela dépend des protections, du crédit que l'on a auprès des ministres. Les soubahdars ou vice-rois donnent aussi des djaguirs dont la donation ne doit être valable qu'autant qu'elle est confirmée par l'empereur.

DEKAN. — Les Maures disent le plus souvent Dakan, qui veut dire le Midi. Les Européens disent la province du Dekan ; le Dekan est la partie méridionale de l'empire mogol, comme la septentrionale se nomme Outtar, l'orientale Pourob et l'occidentale Patebrim. Qu'un général d'armée (du moins c'étoit autrefois, aujourd'hui tout est bouleversé par l'anarchie qui règne) parte de Delhy pour Lacknaor, pour le Béar ou pour le Bengale, les papiers publics diront : un tel, général, marche dans le Pourob, c'est à dire la partie orientale et l'on ajoutera le nom de la province ; de même si le général va à Aurengabad, Aderabad ou Arcate, on dira : il marche vers le Dakan (partie méridionale) et l'on ajoutera le nom de la ville ou de la province. Les Maures disent bien soubahdar du Dekan et non soubahdar du Pourob, du Patebrim, de l'Outtar ; la raison est que toutes les provinces du sud étoient réunies sous un seul chef, au lieu que celles de l'est étoient partagées entre plusieurs. Malgré ce que dessus, si on ajoute foi aux anciens livres gentils, il faut convenir qu'il y a une province nommée Dekan, nom d'un des fils de Hind, et petit-fils de Noë ; c'est proprement la presqu'isle.

DJAMADAR. — Officier qui commande quelques pions ou fusiliers dont le nombre ne passe pas ordinairement cent.

DAROGA. — Officier civil ou militaire chargé de quelque emploi. Le daroga d'adalot, chef de la justice ; daroga tophana (?) chargé de l'artillerie ; djaoz daroga, qui est chargé d'un vaisseau.

DIVAN. — Se prononce plutôt officier civil chargé en chef des affaires ; conseiller.

DORBAR. — Audience publique. Les nababs, les fodjédars, les rajas, les zemindars ont chacun leur dorbar ; les ministres ainsi que tous ceux qui sont employés en

chef dans les affaires publiques ; ce mot veut dire la *porte des affaires* ; on prononce darbar.

DATES. — Courriers ; poste.

DAM. — La quarantième partie d'une roupie sicca.

DOAB. — *Pays entre deux rivières ; nom donné plus particulièrement au pays compris entre le Gange et le Gemna.*

E

EMIR. — Un seigneur, un grand ; myr diminutif ; *emir ous omrahs*, le grand des grands.

ELTEHY. — Ambassadeur.

EDGYRE. — Fuite de Mahomet de la Mecque à Médine.

ESSAWIL. — Aide de camp.

F

FODJE. — Armée.

FODJEDAR. — Commandant des troupes.

FIRMAN. — Ordre, patentes du prince.

FAKIR. — Mot indoustan qui veut dire pauvre. Il y a des fakirs maures ou mahométans et des fakirs gentils. Parmi ceux-ci, ceux qu'on nomme Senasseyrs sont les plus nombreux ; ils marchent par troupes de plusieurs milles. J'en ai vu rassemblés jusqu'à 12.000 au passage desquels on se crut obligé, pour sûreté, de fermer les portes de la ville de Patna. Ils sont nuds comme la main, armés de lances, sabres ; c'est la terreur des maris. Tous les hommes décampent des villages par où les fakirs passent ;

il n'y a que les femmes plus hardies qui restent pour être sanctifiées par les actes de piété de ces gueux, qu'on regarde comme saints. Un est-il entré dans la maison, le mari sort bien vite ou il est sur d'être étrillé d'importance. La femme reste pour prier ; le mari ne peut plus rentrer que lorsqu'il ne voit plus au dehors de la porte le bâton ou la lance du fakir qui est toujours mise comme signal. Les prières sont assez longues quelquefois et ont effet. Dans ceci, on pourroit trouver quelque ressemblance avec la confrairie des pénitens d'amour, qui, sous le nom de Galois et Galoises, parut en France au commencement du XIV^e^ siècle, sous Philippe V dit le Long.

G

GARY. — Heure, horloge, un jour et une nuit, donnent chez nous 24 heures, et chez les Indiens soixante, qu'on nomme gary. Le gary par conséquent n'est que de 24 minutes, il en faut 2 et demie pour notre heure ; cette portion de tems se mesure, soit avec un sablier, lorsqu'on est en marche, soit avec un petit vase de cuivre très mince, percé au fond, et mis dans un autre vase plein d'eau, lorsqu'on est campé, ou chez soi. Cette dernière mesure passe pour la plus juste ; on s'en sert généralement dans toutes les maisons qui ont le droit de Gary, ce qui n'est pas commun. La cope de cuivre doit être 24 minutes à se remplir, aussitôt elle coule bas, alors les gens préposés (ce sont toujours des Brâmes à gages) piquent l'heure, ou le gary en frapant avec un maillet sur une plaque de fonte, qu'ils se nomment ghong suspendue, d'un pice et demi de diamètre, sur un demi pouce d'épaisseur à peu près.

Ces mesures de tems sont partagées en gary de jour, et gary de nuit. Dans les tems des équinoxes, il y en a

trente de jour, et trente de nuit. A mesure que le soleil approche du solstice d'été, le nombre des garys de jour augmente, et celui des garys de nuit diminue. C'est tout le contraire lorsqu'il s'en éloigne, de sorte qu'au 22 juin, il y aura 32 garys de nuit, et 28 de jour ; partout où j'ai été, depuis le Bengale jusqu'à Delhy, j'ai observé la même différence ; elle est de quatre garys, ou d'une heure trente-six minutes de l'hyver à l'été ; elle doit être plus forte dans le nord, et moindre en approchant de l'Equateur.

Les garys de jour et ceux de nuit, ou plutôt les jours, ainsi que les nuits sont divisés sur quatre parties qui ne sont jamais égales, si ce n'est dans le tems des solstices, parce que les parties du jour, quoique plus longues ou plus courtes que celles de la nuit, sont du moins égales entre elles. Dans le tems des équinoxes il y aura tant pour le jour que pour la nuit, deux parties de huit garys et deux autres parties seulement de sept garys. Un mois et demi après, à la mi-mai, par exemple, il y aura pour le jour trois parties de huit garys, et une de sept, pour la nuit au contraire, il n'y aura qu'une partie de huit garys, et trois de sept.

La manière dont on pique le Gary, est singulière, je ne l'aurais peut-être jamais remarqué, si je n'avais été quelquefois attaqué d'insomnie. Je ne sais cependant si je pourrai m'expliquer assez clairement pour la faire comprendre. 24 minutes après le soleil levé, la cope de cuivre coule bas, et le Brâme garialis pique un (nottez qu'il n'y a que chez l'empereur, ou chez les princes du sang qu'on pique le nombre un. C'est la règle qui, peut être dans le désordre où est l'empire, n'est pas exactement suivie ; partout ailleurs sans distinction, on ne doit entendre le gary que lorsqu'il pique au moins deux coups, de sorte que le premier gary de jour et le premier gary de nuit, ne doivent se faire entendre que dans les maisons royales).

24 minutes après, le garyalis pique deux, et ainsi de suite, jusqu'au nombre huit (je supose que nous sommes aux équinoxes, deux parties de huit garys et deux parties de sept pour le jour et pour la nuit) au huitième coup, la première des 4 parties du jour finit. Alors le garyalis à la distance de deux ou trois secondes, répète avec précipitation les huit garys qu'il a frâpés, et quatre secondes après, il frape encore un coup, mais plus fort, ce qui marque que la première partie du jour composée de huit garys, est passée.

24 minutes après, le garyalis pique un, mais trois ou quatre secondes après il frape encore un coup plus fort lequel désigne la première partie du jour passée. Par là, on sait, qu'on entre dans le second gary de la seconde partie. Le garyalis poursuit ainsi jusqu'au nombre sept, longueur de la seconde partie du jour aux équinoxes, et tant qu'elle dure, toutes les fois qu'il pique le gary jusqu'au nombre sept exclusivement, il ajoute toujours à la distance de trois, ou quatre secondes, un grand coup pour marquer la première partie passée.

Lorsqu'il vient à la fin de la seconde partie qui répond à midi, après avoir piqué les sept garys dont elle est composée, il s'arrête environ quatre secondes, et répète avec précipitation les huit garys de la première partie, s'arrête encore quatre secondes, et répète avec précipitation les sept garys de la seconde partie, fait encore une pause pour le moins de quatre secondes, alors il frape lentement et avec force deux coups, cela dénote qu'on est passé la demi journée composée de deux parties, dont la première a huit garys et la seconde sept. C'est à l'heure de midi que les garyalis se corrigent, en prenant hauteur au soleil. Dès qu'ils s'apperçoivent qu'il ne monte plus, l'un deux, avant de piquer le Gary vient annoncer au maître de la maison, qu'il est midi, et le prévient des changemens dans les garys, s'il y en a.

Les 3e et 4e parties du jour passent de même, toujours en répétant à la fin de châque tous les garys qu'on a piqués depuis le lever du soleil, de sorte qu'à le coucher, lorsque les garys dans un camp vont ensemble, il se fait un carillon qui dure un demi quart d'heure, dont la musique n'est pas fort agréable.

Dans une armée, où l'empereur se trouve, ou quelque prince du sang, la règle est, qu'il n'y ait point d'autre gary que le sien qui se fasse entendre ; sa plaque de fonte est le double des autres ; cependant tout le tems que j'ai resté avec le chazada, même depuis qu'il a été reconnu empereur, tous les chefs de l'armée avoient leur gary ; j'avois aussi le mien, le prince n'étoit pas en état de réformer les abus de conséquence, les petits lui étoient devenus indifférents. »

GOMATCHA. — Un envoyé pour quelques affaires particulières.

GHARY. — Charette.

GANGA. — Est pris particulièrement pour fleuve ou grande rivière. Le fleuve qui traverse l'Indoustan que nous nommons Gange est bien dit Ganga dans le pays, comme par excellence, mais son nom n'est ni Ganga ni Ganges ; il se nomme Podda. Une de ses branches tombe dans le Barempoutour, prend le nom de Megna. Comme le tout ensemble est ce qu'on nomme Ganga, nous l'avons compris sous le nom de Gange.

GHAT. — A plusieurs sens : escalier au bord d'un étang ou d'un fleuve; — passage ou défilé dans une montagne; — chaîne de montagnes.

GOMASTA. — Commissionnaire ou agent, à qui l'on avance de l'argent et qui se charge en retour de se procurer les marchandises qu'on lui demande dans les harams *ou centres de production.*

H

HAMILDAR ou HAVILDAR. — Officier civil et militaire qui a sous ses ordres quelques parganas ou élections.

HAZAR. — Mille.

HOKKA. — Ce mot proprement veut dire bombe ; et comme le vase ou la principale pièce de la pipe des Indiens a souvent la forme d'une bombe, on lui en a donné le nom.

HAREM. — Enceinte qui renferme le logement des femmes.

I

INDOUSTAN. — Ce mot vient, dit-on, de Hindou, qui en sanscrit veut dire lune, et de stan, région. Les indiens gentils se disoient quelquefois enfans de la lune et même du soleil ; ils veulent dire peut-être par là que leurs corps qu'ils reconnoissent devoir aux descendans de Nou (Noë) sont animés par les anges rebèles qui étoient dans le soleil et dans la lune. Plusieurs auteurs prétendent que le mot est du au fleuve *Indus* ; d'autres disent au contraire que le fleuve Indus doit son nom à celui des habitans. Comme dans toutes les parties de l'Inde, la religion gentile pour le fonds est à peu près la même, si l'on veut que le mot Indoustan soit du au nom des premiers habitans, ce nom devroit être donné à toute l'Inde en général ; cependant il est certain que les Indiens, Maures ou Gentils ne donnent ce nom qu'à la partie du nord de l'Inde, qui prend des environs du fleuve Indus, s'étendant au delà du Gange dans le nord est et tirant comme une ligne depuis

le golfe de Cambaye jusqu'à Patna, et qui sépare l'Indoustan du Bengale, du Bérar, du Dékan et de toute la presqu'isle. Qu'on demande à un maure ou gentil né dans le Bengale s'il est né dans l'Indoustan, il dira non. Cela n'empêche pas que dans toute l'Inde, on ne donne le nom *indou* à tous les naturels du pays ; mais lorsque le mot *muzulman* n'est pas ajouté, on entend toujours par là un gentil, plutôt qu'un homme né dans l'Inde. La preuve de cela est que je supose qu'on demande à un musulman né dans l'Inde, mais d'une famille persane ou mogole, s'il est indou muzulman, il paroîtra choqué ; il répondra qu'il est mogol ou persan et nommera le lieu de sa naissance soit dans l'Indoustan, soit dans le Bengale, le Dékan, etc. ; il ne conviendra jamais d'être indou.

INDOU. — Indien, gentil dans telle partie de l'Inde qu'il soit né, *indou muzulman*, indien mahométan, soit qu'il soit descendu d'une famille idôlatre convertie, soit qu'il vienne d'une famille mahométane établie dans l'Inde depuis longtems, qui aura perdu son origine arabe, persane, mogole ou patane. Cette appellation est généralement donnée au peuple mahométan dans l'Inde et c'est particulièrement ce que nous nommons *maures*. Nous disons bien cependant, quelquefois, un seigneur maure, voulant dire un seigneur mahométan, mais c'est lorsqu'on ignore de quelle race est ce seigneur.

J

JONGOLS [*JUNGLES*]. — Landes, terres incultes, très couvertes de broussailles et mauvoises plantes qui montent à huit pieds et au delà. Les tigres en sont les habitans.

K

KÉLIDAR. — Commandant de place. *Kela* veut dire forteresse et *dar* veut dire ayant.

KOUROUR. — Cent laks de roupies ou vingt cinq millions de nos livres.

KALFAH. — Terres de la couronne.

L

LAK. — Cent mille. Quatre laks de roupies d'argent valent un million de nos livres.

M

MARATES. — Peuple gentil de l'Inde. (Mémoire, 12 et suivant.)

MAURES. — Nom que nous donnons improprement aux Mahométans dans l'Inde.

MANSOUBDAR. — Officier élevé en dignité militaire. Il y a plusieurs mansobes. Les patentes d'hazari donnent le commandement sur mille cavaliers, celles de *dohazari* sur deux mille et ainsi de suite jusqu'à *Afte hazari* qui est de sept mille. Ordinairement on donne en même temps au mansoubdar un nom guerrier terminé en *djangue* (guerre) avec de petits pavillons pour faire flotter devant lui. M. Dupleix avoit reçu le nom de *Zaferdjangue*, qui veut dire victorieux en guerre. Je cite ce nom de préférence sur ce que j'ai entendu dire par quelques personnes que le mot Dupleix en langue persane se trouvoit par un

heureux hazard signifier victorieux à la guerre. Le mot Dupleix ne signifie rien en persan ; ces noms imposans sont très communs dans l'Inde ; on y voit quantité d'invincibles qui n'ont jamais vaincu et qui l'ont été.

MODJAWAR. — Desservant d'un derga, d'un tombeau ; on le nomme aussi Kadyn.

MIR BOCKCHIS. — Nom qu'on donne au généralissime des troupes. Maître des grâces ou faveurs.

MYR ATECHE. — Ateche veut dire feu ; maître du feu, grand maître d'artillerie.

MESMANI. — Repas de bonne arrivée. Lorsque le tems ou quelque circonstance ne permet pas d'envoyer un repas préparé, on fait tenir en argent la valeur du repas ou bien on envoye des moutons, cabris, bœurre, pains, fruits divers, etc.

MUZULMAN. — Veut dire vrai croyant. Les Mahométans de l'Inde ne disent point entre eux : un tel est mahométan : ils disent, un tel est muzulman. Un chrétien à qui on demande s'il est muzulman ne doit pas s'en tenir simplement à la négative ; ce seroit donner la préférence au mahométisme, il doit dire : oui, et s'il craint d'être pris pour mahométan, il doit dire : oui, je suis *muzulman Issa Messihé*, ce qui voudroit dire vrai croyant en Jésus-Christ.

MOUSSA. — Docteur de la loi du prophète.

N

NAEB. — Veut dire lieutenant : naeb soubah, lieutenant du soubah.

NABAB. — La vraie prononciation est nawab. C'est un titre de grandeur attaché à la personne, comme seroient

parmi nous ceux de duc, comte, marquis. Il n'y a point de nababie. Si vous demandez dans le pays quelle nababie c'est, on ne vous entendra pas ou plutôt, dans l'idée que vous voulez parler du nabab, on vous en dira le nom. Dans le principe, il n'y avoit que les soubahdars et les omrahs de la cour du Mogol qui avoient le titre de nabab ; leurs descendants même, quoique disgraciés et n'ayant pas un pouce de terrein, avoient droit de conserver ce nom honnorable à leur famille. Aujourd'hui que tous les ordres de l'Empire sont renversés, le plus petit seigneur se fait appeler *nabab*. Ce mot, selon quelques uns, vient de trois mots *nae*, *va ab*, c'est à dire pain et eau ; ce qui fait entendre que celui qui a le titre doit être considéré aussi utile, aussi nécessaire à la société que le pain et l'eau, sans lesquels les hommes ne peuvent vivre ; d'autres le font venir de *nabot* dont l'explication est ci-après. Je crois la première dérivaison d'autant plus juste que le mot persan s'écrit et se prononce comme navab.

NABOT. — Musique martiale, jeu d'instruments, composé de timballes de diverses grandeurs et de trompettes, hautbois, cymballes, etc. Il n'y a que ceux qualifiés nababs qui ayent véritablement droit à cette musique, et pour l'avoir il faut passer par certaines cérémonies. La plus essentielle est de porter une paire de petites timballes sur le dos ou sur les bras devant le prince en plein dorbar ; un des principaux officiers frappe dessus cinq ou six coups.

NIKA. — Engagement réel et pour toujours permis par la loi entre l'homme et une femme qui, par défaut de naissance et autre circonstance, ne peut être la bégome ou femme légitime ; mariage de main gauche, si l'on veut. Le nika revient assez à ce que nous nommions autrefois concubinage qui étoit un engagement permis par la loi, et autorisé par les conciles. Il est vrai que c'étoit à défaut

de femmes, au lieu que dans l'Inde, on peut faire nika tant qu'on veut.

NAZERDALEL. — Officier chargé de recevoir ce qu'on présente.

NALA, NARA. — Lit de torrent, qui demeure à sec, hors le tems des pluyes.

NANA. — Nom qu'on donne chez les Marates à celui qui se trouve à la tête des affaires, qui gouverne.

NAKARA. — Petites timballes dans les armées indiennes sur lesquelles on bat la marche.

O

OMRAHS. — Pluriel d'Emyr, grand de la cour ; *emir ous omrahs*, le grand des grands.

OAKIL ou WAQUIL. — Nous disons ordinairement ouquil, agent.

OAKIL MOTTOK. — Ministre plénipotentiaire ayant le pouvoir suprême ; titre que l'empereur donne dans de certains cas, qui est au dessus de celui de vizir, ayant la surintendance de toutes les affaires civiles et militaires quelconques ; le vizir n'a pas les dernières dans son département, c'est à dire il a bien la guerre, mais il n'a pas les détails militaires, il ne commande pas les armées ; le myr bockchis est indépendant de lui ; le waquil mottok réunit tous les pouvoirs ; c'est comme chez les anciens Romains un dictateur à qui le prince laisse toute autorité, ne se réservant que les titres et les marques de l'empire.

OSOFDJAH ou ISOUFDJAH. — Titre que le prince donne ordinairement à son vizir, qui témoigne la grande confiance qu'il a en lui, en l'élevant au rang de *joseph* si

puissant du tens des Pharaons ; ce mot veut dire : *dignité de Joseph.*

P

PARGANAS. — Election ; dépendance qui comprend plusieurs aldées ou villages.

PYR. — Nom chez les Mahométans qu'on donne à certaines personnes qui, par une vie retirée, dévouée à Dieu, sont en odeur de sainteté.

PAGODE. — Monnoye d'or de la presqu'isle ; il y en a de valeurs différentes ; on les nomme ouve dans le pays ; nous les nommons pagodes à cause de l'empreinte qui représente la figure de quelque divinité gentile.

PANDET, PANDIT. — Titre indou ; strictement parlant ne s'applique qu'aux personnes versées dans les écritures indoues, mais est communément employé pour les brames.

PARAVANA. — Lettre patente délivrée pour les soubabs et nababs, par opposition au firman délivré par le Grand Mogol.

R

RATTHE. — Chariot, voiture à quatre roues.

RESALEH. — Détachement.

RESALEDAR. — Chef qui commande un détachement.

RHEIS. — Gouverneur au nom du prince.

ROUPIE. — Monnoye d'argent frapée au nom du prince ; leur valeur intrinsèque n'est jamais la même dans toute l'Inde. La roupie sicca est la plus haute. Ce qu'on nomme roupie courante n'est qu'imaginaire pour la

facilité des calculs. La roupie d'aujourd'hui porte deux vers persans qui marquent que l'empereur règne sur sept parties du monde. De combien de parties on fait le total, c'est ce que j'ignore. Les deux vers sont :

Siccazad ber aft kachouar sahié fuzelé elah
Hami dyn Mahmoud cha alem Bad chah

Cha Alem, empereur, protecteur de la religion de Mahomet a frappé le sicca à l'ombre de la bonté divine sur les sept parties du monde. Ce sont probablement des royaumes connus sous les princes gentils et aujourd'hui des vice-royautés. Sicca est proprement le coin pour frapper les roupies.

RANA. — Titre rajpoute, correspondant à celui de raja.

RAO. — Titre marate, correspondant à celui de raja, lui est même supérieur.

RAYOTTES. — Habitants noirs de l'aldée de Chandernagor.

S

SOUBAH. — Vice royauté dans l'empire mogol qui comprend plusieurs provinces ou gouvernemens. Nous disons aussi soubah pour désigner le vice roi ; le vrai mot est soubahdar ; nous disons aussi soubahie pour désigner la province.

SIPAYE. — Ce mot répond précisément à notre mot soldat. L'officier, chez les Indiens, de quelque rang qu'il soit, est sipaye, comme soldat parmi nous, ou doit l'être. On dit dans l'Inde comme en Europe : ce général est bon soldat. Sipaye est aussi un simple engagé, soit cavalier soit fantassin. Quant à ce que nous nommons particulièrement sipaye au service des Européens, ce sont des

Indiens que nous choisissons, maures et gentils, dans les castes les plus renommées pour leur bravoure, que l'on arme à l'européenne ; on en forme des bataillons qu'on divise en compagnies, ayant des officiers européens à leur tête ; on leur donne un uniforme et, avec le tems, on parvient à leur faire faire le maniement des armes, les évolutions militaires aussi bien que les Européens ; ces troupes, instruites, disciplinées et surtout lorsqu'elles ont déjà vu le feu, se battent bien et nous ont prouvé souvent que la valeur se rencontre dans tous les pays. Les sipayes valent beaucoup mieux que les Européens pour tout ce qui est corvée ; ils supportent mieux la fatigue et sont plus sobres.

SERDAR. — Chef qui est à la tête.

SOFRA. — Cuir qu'on étend sur un tapis et sur lequel on pose la nappe dans un repas de cérémonie. Les conviés doivent avoir précisément la même quantité et qualité de plats l'un que l'autre ; ils doivent avoir aussi chacun un homme de la maison pour le servir en qualité d'écuyer tranchant ; mais dans les repas ordinaires, on a arrangé sur la nappe huit ou dix grands plats de mets qui sont en commun. Aucun des convives cependant ne doit y toucher ; chacun a devant soi cinq ou six assiettes vuides et précisément vis à vis le maître de la maison, il y a un maître d'hôtel ou écuyer tranchant qui, armé de tout ce qui est nécessaire, fait la distribution des mets ; chaque convié a son pain et à côté deux ou trois petites soutasses qui contiennent du sel, du poivre, des achars ou fruits et légumes confits au vinaigre, du gingembre et autres épiceries ; il n'y a ni cuillers ni fourchettes ; ainsi, l'on mange fort proprement avec ses doigts de la main droite qu'on a eu soin de bien laver ; le poulce sert de ressort pour faire entrer ce que l'on veut dans la bouche. Il est défendu de se servir, pour manger, de la main gauche, on en devine

bien la raison. Comme j'étois peu expert à me servir de mes doigts, je me faisois apporter mon couvert, lorsque j'étois invité à quelque repas. On ne boit que de l'eau en mangeant ou du sorbet, espèce de limonade ; on a souvent un concert d'instrumens ou de danses de bayadères pendant le repas ; les plus longs sont d'une demi-heure ; les danses, si l'on veut, continuent bien avant dans la nuit ; cependant le maître de la maison et les conviés assis sur des tapis couverts d'une toile blanche et appuyés sur des carreaux, mangent le béthel et fument tranquilement le koka.

SOAKAR. — Comme qui diroit chargé de cent affaires ; est le nom qu'on donne aux banquiers.

SERKAR. — Nom très usité dans le Bengale qu'on donne à celui qui est chargé de ses affaires ; *ser* veut dire tête, *kar* affaires.

SENASSEYS. — Fakirs très renommés. (Voyez le mot fakir.)

SAYET. — Qui descend de la famille d'Aly.

SECKS ou SEYQUES. — Peuples qui habitent aujourd'hui le Penjab et une grande partie du Moultan. Dans le principe ils passoient seulement pour une secte particulière. Disciples d'un philosophe du Thibet, ennemis déclarés de toute monarchie, ils ont formé une espèce de république divisée en tributs indépendantes l'une de l'autre, mais qui se réunissent au premier signal pour le bien commun ; en recevant dans leur corps tous ceux qui se sont présentés de telle nation ou religion que ce soit, ils se sont accrus au point de pouvoir mettre en campagne 60 à 80.000 cavaliers. Leur religion est le pur déisme ; ils tolèrent néanmoins toutes religions dans les prosélites qu'ils font, auxquels ils se contentent de faire faire le serment d'être toujours ennemis de toutes monarchies. Leur principal chef étoit un nommé Djessaret singue ; on

parle aussi d'un nommé Nitta singue. Pour choisir le chef commun dans les occasions où il en faut un, chaque tribut nomme deux ou trois de ses membres ; les élus désignent dans la plaine un endroit élevé autour duquel le peuple s'assemble et sur lequel ils portent en grande cérémonie le livre sacré de leurs dogmes. A la première ouverture du livre, le chef est nommé par acclamation. Pour cela, il doit y avoir eu, sans doute, des conventions particulières entre les élus.

T

TAMACHA. — Nom dont la signification est très étendue ; on le donne à tout ce qui occasionne un bruit extraordinaire, tumulte, assemblée, batterie, farce, à tout ce qui fait spectacle.

TCHOBDAR. — Domestique qui marche devant son maître avec un bâton ; chez les Grands, il est d'argent, il y en a même d'or.

TCHOTOBERDAR. — Massier ; il passe avant le tchobdar.

TAILLARD. — Taillary ; milice des paléagards, habitans des bois et montagnes.

TABARROUK. — Petits gâteaux de sucre ou autres que les desservans bénissent sur les dergas ou tombeaux des pyrs.

TANKOA. — Rescription ou ordre de recevoir à compte d'argent ou effets remis.

TOWDJY. — Rescription ou ordre pour recevoir à compte d'appointemens, gages, salaires.

TACKT. — Thrône. Tackt Paon, trône du Paon qui est évalué environ 280 millions de nos livres.

V

VIZIR. — En persan, le mot se dit vazir, premier ministre de l'empire.

Y

YSARDAR. — Fermier.

Z

ZEMINDAR. — Nous disons improprement gemindar. C'est un officier plus civil que militaire à qui on donne des terres plus ou moins étendues pour en recuillir les revenus fixes qu'il doit payer au gouvernement. Il y a bien des rajas ou soi-disant tels qui ne sont que zemindars des terres qu'ils possèdent. Il y a des zemindars d'un ordre inférieur qui n'ont droit que sur trois ou quatre villages.

ZENANA. — Appartement de femmes.

TABLE DES MATIÈRES

Pages

INTRODUCTION..... I

DES NOMS INDIENS ET DES NOTES..... LII

LETTRE A M. BERTIN..... 1

L'EMPIRE MOGOL..... 9

CHAPITRE PREMIER. — Avènement de Souradjola au soubah de Bengale. Il s'empare de tous les établissements anglois..... 51

Caractère de Souradjotdola..... 55

Trois partis formés pour la succession d'Alaverdi khan..... 58

Les Anglois donnent à Souradjotdola occasion de se méfier d'eux..... 59

Mort d'Alaverdikhan. Souradjotdola devient soubahdar sans opposition..... 59

Souradjotdola. Sa première expédition dans la province de Pourania..... 60

Ce qui donne occasion à Souradjotdola d'attaquer les Anglois..... 61

Le fort des Anglois de Cassembazard est investi par un détachement de l'armée de Souradjotdola.. 63

Prise du fort de Cassembazard..... 64

Le nabab part pour Calcutta..... 66

Il demande aux Français des secours contre les Anglois..... 66

Siège de Calcutta par le nabab..... 70

Les officiers anglois sont jettés dans un cachot où ils périssent presque tous..... 73

Les Anglois échappés de Calcutta se retirent à Folta. 75

Le nabab lève des contributions sur les François et les Hollandois..... 76

Chapitre II. — Vexations de Souradjotdola. Conduite que tiennent les Anglois. Arrivée de leurs forces. Ils reprennent Calcutta, battent le nabab et font leur paix..... 79
Vexations de Souradjotdola..... 79
Deuxième expédition de Souradjotdola dans la province de Pourania..... 80
Complot contre Souradjotdola..... 82
Mort de Saokotdjingue..... 83
Arrivée des forces anglaises. On apprend dans le Bengale la déclaration de guerre entre la France et l'Angleterre..... 88
Embarras de MM. du Conseil de Chandernagor.... 90
Les Anglois reprennent Calcutta le 2 janvier 1757.. 93
Le nabab engage les François à proposer leur médiation..... 97
Les Anglois proposent de reprendre la négociation pour la neutralité..... 98
Souradjotdola est surpris dans son camp et battu par les Anglois..... 100
Le nabab épouvanté fait la paix avec les Anglois.. 102

Chapitre III. — Les Anglois ne peuvent se fier ni en Souradjotdola ni aux François. Leurs intrigues dans le dorbar contre le nabab. Ils attaquent et prennent Chandernagor..... 105
Souradjotdola veut engager les François à se lier avec lui contre les Anglois..... 105
Les Anglois sont instruits des démarches du nabab auprès de M. Renault..... 107
Les intérêts des Chets sont les mêmes que ceux des Anglois..... 108
Parti que prennent les Anglois à l'égard de Mrs. de Chandernagor..... 110
Négociations à Calcutta pour la neutralité..... 114
Arrivée des vaisseaux que les Anglois attendaient de Bombay. La négociation est rompue..... 115

Disposition des esprits dans le dorbar, par rapport aux affaires du temps..... 116
Intrigues des Chets en faveur des Anglois..... 123
Raison en faveur des Chets..... 125
Façon de penser singulière du nabab..... 127
Le nabab apprend que Chandernagor est attaqué.. 130
Ordres du nabab pour faire partir le secours..... 130
Contre-ordres du nabab. Il rappelle toutes les troupes qui étaient en marche..... 131
Le nabab reçoit la nouvelle de la prise du fort de Chandernagor 134

Chapitre IV. — Quelques officiers et soldats échappés de Chandernagor se rendent à la loge de Cassembazard. Démarche des Anglois pour nous avoir prisonniers. Le détachement françois est obligé de quitter Cassembazard..... 139
Le nabab est décidé à en passer par tout ce que les Anglois voudront..... 142
Démarche des Anglois pour nous avoir prisonniers.. 145
Le nabab ouvre les yeux sur le danger où il est et paraît vouloir nous soutenir..... 146
Le nabab change et veut nous forcer à nous rendre prisonniers 147
Dernière visite au nabab. Entrevue avec M. Watts.. 148
Le détachement françois est obligé de quitter Cassembazard..... 153

Chapitre V. — Le détachement françois se rend à Patna. Les Anglois forment [à Morshoudabad] un parti contre le nabab. Bataille de Palassy [ou Plassey]. Mirdjaferalikhan est fait soubahdar. Mort de Souradjotdola. Le détachement est forcé de sortir des dépendances du Bengale.... 155
Variations du nabab..... 157
Le détachement arrive à Patna..... 161
Mirdjafer Alikhan est choisi par les Anglois pour nabab..... 163

Traité entre les Anglois et Mirdjafer Alikhan. Conduite pitoyable du nabab..... 166
Le détachement françois marche au secours de Souradjotdola..... 167
Bataille de Palassy..... 167
Souradjotdola fuit à Rajemolle..... 168
Mirdjafer Alikhan..... 171

Chapitre VI. — Alemguir empereur. Caractères du vizir et de Soudjotdola. Leurs intérêts respectifs. Les Djates. Les Patanes..... 177
Caractère du vizir..... 178
Caractère de Soudjaotdola..... 181
Les Djates..... 182
Les Patanes..... 184

Chapitre VII. — Séjour du détachement dans les dépendances de Soudjaotdola, vice-roi des trois soubahs Laknaor, Aoud et Eléabad..... 199
Mauvaise foi du raja de Bénarès..... 199
Arrivée à Eléabad..... 206
Voyage à Laknaor..... 210
Retour à Eléabad..... 218
Embarras où je me trouve sans argent..... 220
Fourberie de Zoulferalikhan..... 223
Nécessité de quitter Eléabad..... 230

Chapitre VIII. — Mœurs et coutumes des Gentils et des Maures..... 235
Mœurs et coutumes des Gentils..... 235
Mœurs et coutumes des Maures..... 266
Différences par raport aux habitans des provinces du Nord..... 275
Productions des pays de Soudjaotdola..... 288
Observations sur le Thibet..... 295

Chapitre IX. — Le détachement marche à Dehly. Affaires avec les Djates. Jonction avec le Chazada Alygohor. Séparation. Le détachement se rend à Choterpour..... 301

Départ d'Eléabad..... 303
Fourberies de Zoulferalikhan..... 304
Escarmouche près de Ferokabad..... 308
Le détachement est arrêté par Dourdjousingue.... 311
Rencontre avec le chazada..... 324
Politique hésitante du grand vizir..... 332
Attaque du fort de Gouzerte 336
Arrangements avec le chazada..... 339
Arrivée à Dehly..... 342
Départ de Delhy. Arrivée à Choterpur..... 347
Description du pays entre le Gange et le Gemma.. 350

Chapitre X. — Premier séjour du détachement à Choterpour depuis le 10 juin 1758 jusqu'en février 1759 361
Description du Bundelkante..... 361
La discipline du camp..... 364
Difficultés financières..... 368
Law demande des instructions à Pondichéry..... 370
Résumé des événements du Bengale depuis la mort de Souradjaotdola..... 373
Nouvelles de Delhy. Fuite du chazada..... 384
Le détachement quitte Choterpour pour rejoindre le chazada..... 387

Chapitre XI. — Le détachement marche à Patna. Retour à Choterpour..... 391
Mahmoudcoulikhan, commandant les forces du chazada 391
Visées de Soudjaotdola sur Eléabad..... 393
Le détachement arrêté dans sa marche vers Patna, par ordre de Mahmoudcoulikhan..... 395
Mahmoudcoulikhan ne peut prendre Patna..... 398
Soudjaotdola s'empare d'Eléabad..... 404
Le détachement se retire à Mirzapour, puis revient à Choterpour..... 405

Chapitre XII. — Second séjour du détachement à Choterpour, depuis le 28 may 1759 jusqu'au 28 février 1760..... 408

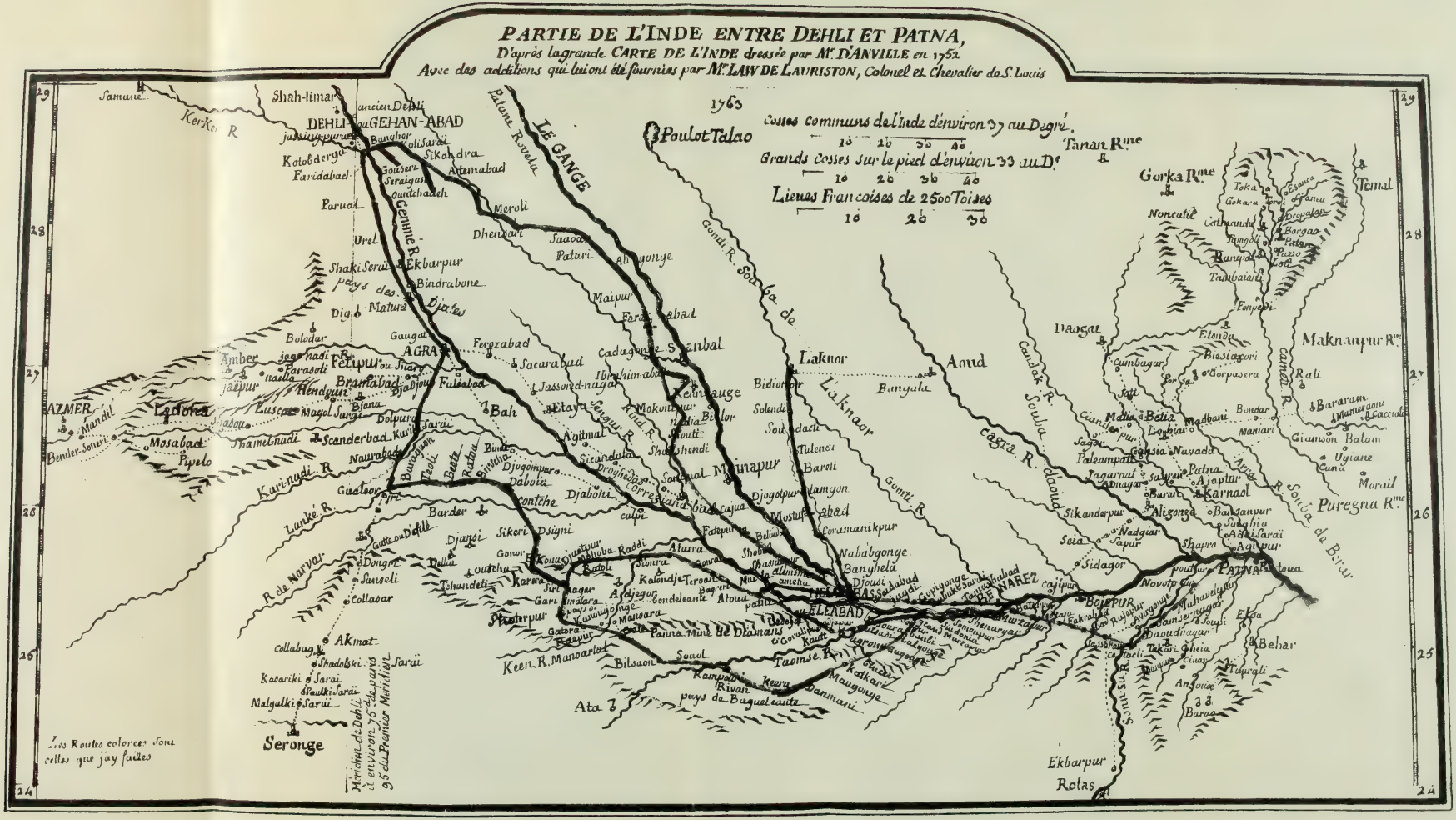
Fin de Mahmoudcoulikhan..... 408
Les Anglois pénètrent dans le pays du raja de Bojepour 410
Rivalité des Anglais et des Hollandais dans le Bengale. Défaite des Hollandais..... 413
Clive rentre en Angleterre et est remplacé par M. Vansittart..... 421
Le détachement quitte une seconde fois Choterpour pour tenter une attaque contre le Bengale.... 422

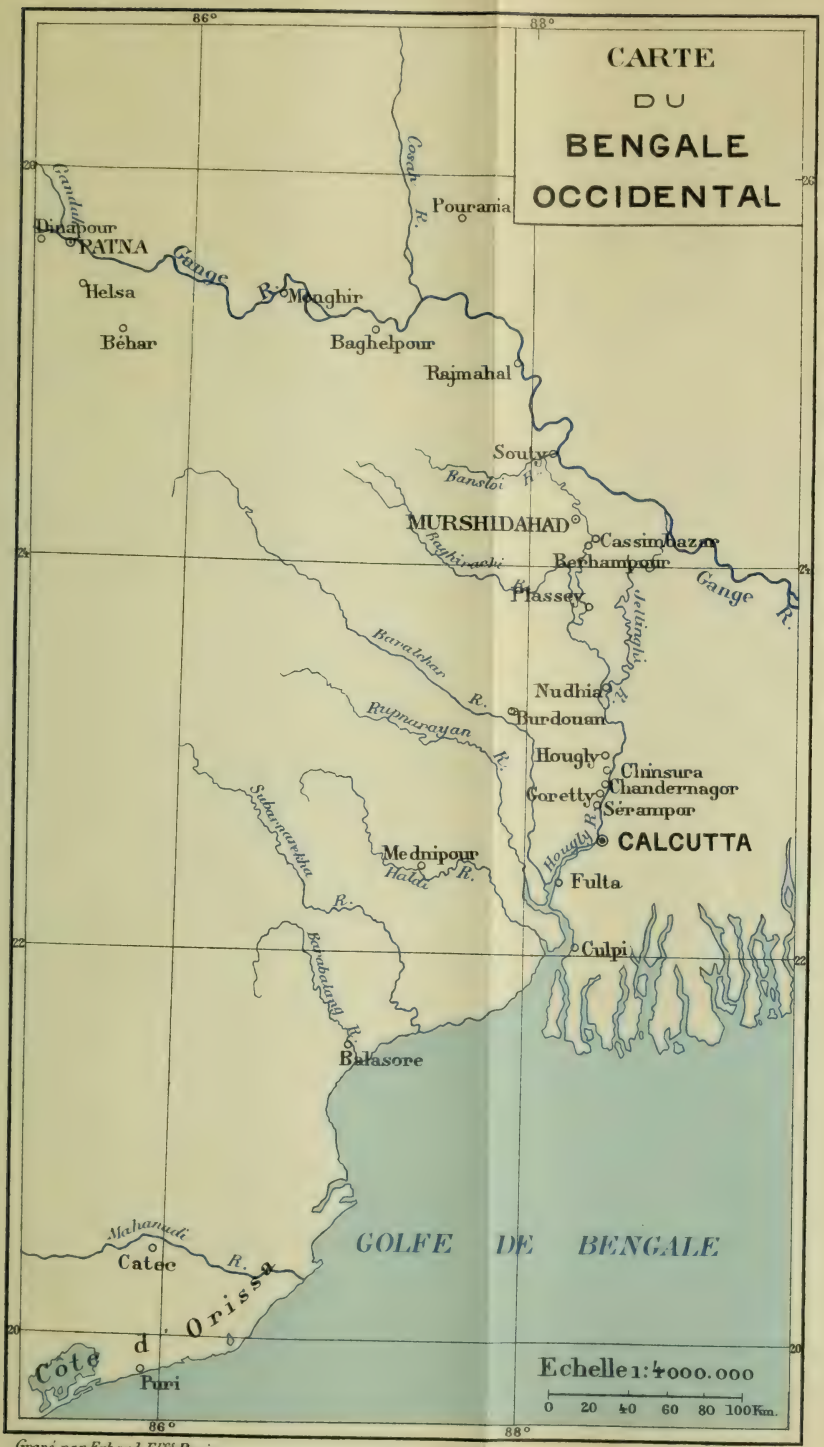
Chapitre XIII. — Le détachement marche une seconde fois vers le Bengale, et se soutient dans la province de Bahar jusqu'à l'affaire du 15 janvier 1761 qu'il est dispersé..... 425
Mauvaises nouvelles de Pondichéry..... 425
Le chazada envahit le Bengale sans succès..... 426
Siège de Patna par le chazada..... 430
Prise de la forteresse de Soupy par les Français.... 434
L'armée se retire sur les bords du Saone..... 440
Mort tragique de l'empereur Alemguir. Le chazada Aligohor proclamé empereur sous le nom de Chah Alem..... 441
Soudjaotdola nommé grand vizir. Situation précaire du Grand Mogol..... 445
Déposition de Mirdjaferalikhan..... 449
Camgarkhan, général du Grand Mogol, secrètement gagné aux Anglois..... 453
Les Anglois marchent contre le Grand Mogol..... 459
Bataille d'Elsa. Law est fait prisonnier..... 461
Conventions entre les Anglois et le Grand Mogol.. 468
Retour en France..... 470
Routes diverses faites par le détachement français sorti de Cassembazard le 15 avril 1757, avec quelques remarques sur la carte de Mr Danville dressée pour la Compagnie des Indes en 1752.. 479
De Cassembazard à Patna par terre..... 479
Route de Patna à Eléabad..... 490
Route d'Eléabad à Laknaor..... 496

Route d'Eléabad à Delhy..... 498
Route faite avec le chazada aux environs de Delhy.. 506
Route de Delhy à Gualeor..... 510
Première route de Choterpour à Patna..... 519
Retour de Patna à Choterpour..... 525
Seconde route de Choterpour à Patna..... 528
Route faite par M. Dangereux, envoyé à Pondichéry, parti du grand Mirzapour le 6 mai 1759..... 535

TABLE D'EXPLICATIONS..... 541

Abbeville. — Imprimerie F. PAILLART.


PARTIE DE L'INDE ENTRE DEHLI ET PATNA,
D'après la grande CARTE DE L'INDE dressée par Mr D'ANVILLE en 1752.
Avec des additions qui lui ont été fournies par Mr LAW DE LAURISTON, Colonel et Chevalier de S. Louis
1763
Poulot Talao
Coss communs de l'Inde d'environ 57 au Degré.
Grands Cosses sur le pied d'environ 33 au D.
Lieues Françoises de 2500 Toises
Tanan Rme
Gorka Rme
Temal
Noncatie
Dasgar
Aund
Laknor
Makanpur Rme
Puregna Rme
DEHLI
GEHAN-ABAD
Shah-limar
ancien Delhi
Samana
Ker Ker R
Kotobderga
Faridabad
Jousara
Seraigar
Oudchabad
Sikandra
Atemabad
Meroli
Dhenpari
Paruad
Urel
Shaki Serai
Ekbarpur
pays des Djates
Bindrabone
Matura
Gauga
Bolodar
AGRA
Fergzabad
Sacarabad
Jassond-nagar
Ibrahim-abad
Cadagunge
S. Anbal
Maipur
Farrabad
Patari
Jaoora
Ahirgonge
Gomti R.
Sonha de
Ganduk R.
Soula
Cagra R. d'aloud
Laknaor
Bangula
Bidiorpor
Solendi
Soudadi
Tulendi
Bareli
Retirauge
Mokonpur
Kundi R.
Shendi
Etaya
Gangur R.
Agimat
Sicandra
Dhoghedaya
Coprigonge
Sonpal
Mainapur
Djogotpur
Lamgon
Mostufabad
Coramanikpur
Nabobgonge
Bangheli
Djoudi abad
PATNA
Fatimabad
Novotpur
Bourpur
Mahaveligonge
Ekka
Behar
Baroudhagar
Tikari
Gheia
Tiliargali
Anjouie
Barao
Sikandarpur
Nadgiar
Sidagor
Aligonge
Banjanpur
Sibghia
Adil Sarai
Agipur
Shapra
Karnaol
Ajaptar
Paleampatt
Jagarnat
Nagara
Nayada
Patna
Gansia
Lohias
Madbani
Bondar
Mamari
Giamson Balam
Ugiane
Cuna
Morail
Bararam
Mamargani
Saccrali
Rati
Madia
Belia
Cumbagar
Gorpasera
Biesiagori
Etonde
Pempedi
Tambatari
Bangal
Cathmandu
Toka
Gokarna
Essara
Pharcu
Bargar
Patan
Noncatie
Jaipur
Amber
Parasoli
Itaula
Lusca
Magol Sarai
Dolpura
Kurli Sarai
Scanderbad
Bramabad
Hendgun
Djajou
Fulelabad
Bjana
Bah
Etaya
Agimat
Sicandra
Dhoghedaya
Coprigonge
Sonpal



Gravé par Erhard Fres Paris.

BINDING SECT OCT 28 1968

DS
461
.8
L38

Law, Jean
Mémoire sur quelques affaires de l'Empire mogol

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 12 05 14 13 012 0